REVUE AFRICAINE

VOLUME 24 ANNÉE 1880

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DB L'ALGÉRIE
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
A RNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE,
30, RUE DES BOULANGERS.

1880

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS
DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.



VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
L. ARNOLET, IMP.-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

ORAN
A. ALESSI, LIBRAIRE-PAPETIER
PLACE KLÉBER

PARIS
CHALLAMEL, LIBRAIRE
5, RUE JACOB, 5

1880



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

COMPOSITION DU BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

POUR L'ANNÉE 1880

Président.	MM.	H.-D. DE GRAMMONT, ❋.
1er *Vice-Président*.		O. MAC-CARTHY, ❋,
2e —		ARNAUD, ❋.
Secrétaire.		CAHEN.
Trésorier.		BRUYAT.

NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

—

(Suite. — Voir les nos 136, 137 et 138)

III

Ravitaillement de la colonne Archinard et du poste de Djelfa. — La colonne d'escorte du convoi donne la sépulture aux victimes de la tuerie du caravansérail d'Aïn-el-Oucera et de ses abords. — Les rebelles attaquent le convoi dans le défilé de Gueltet-es-Sthol ; ils sont repoussés. — La colonne de Boghar rencontre à Aïn-Malakoff la colonne de Djelfa, à laquelle elle remet son convoi. — Situation des tribus défectionnaires du cercle de Boghar. — Opérations dans le Nadhor de Tiharet. — Attaque de la colonne de Bou-Sâada par les Oulad-Madhi. — Combinaisons pour les premières opérations dans la province d'Alger. — Marche de concentration sur Chellala. — La colonne Archinard est attaquée par les rebelles sur l'Oglet-ez-Zâfran. — Le sous-lieutenant Wyndham est blessé mortellement par l'ex-agha Bou-Diça. — Incendie, par les insurgés, de la bergerie de Tâdmit et du caravansérail de Sidi-

Makhlouf. — La colonne Archinard rallie la colonne Jusuf à Chellala. — Choix de Serguin pour l'établissement d'un biscuit-ville. — Les colonnes Jusuf et Archinard se portent sur ce point. — Elles y sont rejointes par la colonne Liébert.

Depuis le 12 août, toutes les communications entre Boghar et Djelfa ont été interrompues; il était donc temps de songer à ravitailler nos postes du Sud et la colonne Archinard, qui vivait sur les magasins de Djelfa depuis le commencement du mois d'août, et qui avait mis ce poste à bout de ses approvisionnements, lesquels, comme ceux de Laghouath, avaient été faits pour six mois, mais pour la garnison normale du poste seulement. Or, dans les mauvaises conditions où se trouvait le sud des provinces d'Alger et d'Oran, cette mission de ravitaillement ne pouvait être confiée qu'à une colonne solidement constituée; car il fallait prévoir le cas où, embarrassée d'un immense convoi, elle pourrait se trouver en présence de forces très supérieures. Cette tâche difficile incombait tout naturellement aux troupes réunies sous Boghar.

L'organisation de ce convoi avait été d'autant plus lente que, par suite de la défection des tribus du Sud, lesquelles fournissent habituellement les convoyeurs et les moyens de transport nécessaires pour faire les ravitaillements, ou pour marcher avec les colonnes expéditionnaires, il fallut tirer du Tell toutes nos bêtes de somme et leurs conducteurs, et ce ne fut qu'à grand'-peine qu'on parvint à réunir 1,000 mulets et 300 chameaux. La subdivision d'Aumale dut contribuer à cette fourniture pour une très large part. Il est clair que cette lourde réquisition — bien que payée — n'était point de nature à réchauffer beaucoup l'enthousiasme des tribus du Tell pour notre cause. Les ressources de provenance indigène étant tout à fait insuffisantes, on fut obligé d'y adjoindre, pour les compléter, quatorze prolonges des services militaires, et douze charrettes du commerce louées à un prix excessif, et dont une partie devait être chargée de tonnelets d'eau, au cas où, dans cette saison, on n'en trouverait point aux bivouacs de Bou-Keuzzoul, d'Aïn-el-Oucera, de Guellet-es-Sthol et de Hadjeur-el-Meleh (Rochers de Sel).

Le chargement du convoi se composait de : dix jours de vivres pour la colonne d'escorte, aller et retour, dix jours pour l'effectif de la colonne Archinard, et deux mois pour la garnison de Djelfa.

La colonne d'escorte de ce convoi, forte de 1,800 hommes environ, se composait d'un fort bataillon du 1er de Zouaves, d'un demi-bataillon de Chasseurs à pied, d'un demi-bataillon du 1er de Tirailleurs algériens, d'un demi-escadron du 1er de Chasseurs d'Afrique, d'un demi-escadron du 1er de Spahis, d'une section de montagne, et des services accessoires. Le commandement en fut donné au chef de bataillon Lumel, du 1er de Zouaves.

La colonne Lumel, dont le départ avait été fixé au 29 août, devait se rencontrer à Aïn-Malakoff (1), le 1er septembre, avec la colonne Archinard, laquelle avait reçu l'ordre de partir de Djelfa le 31 août, pour arriver le lendemain sur le point convenu, et y prendre le convoi que lui amenait la colonne de Boghar.

Le mouvement en avant de la colonne Lumel allait réduire à peu de monde la garnison de Boghar et l'effectif des troupes réunies sous Bokhari. Le général Jusuf y pourvoyait en laissant à la défense du premier de ces postes un détachement d'isolés, la compagnie de Fusiliers de Discipline, et les fanfares des Zouaves et des Chasseurs à pied, lesquelles ont été armées avec les fusils des hommes à l'hôpital. Quant au poste provisoire de Bokhari, il était défendu par un détachement de malingres de tous les corps de la colonne, 100 condamnés aux Travaux publics qui ont été armés, et une section d'artillerie de campagne. Enfin, il restait à Boghar deux escadrons de cavalerie; en outre, quelques détachements étaient attendus d'Alger.

La colonne Lumel se mit en marche, avec son convoi, le 29 août au matin, et alla bivouaquer à Bou-Keuzzoul; le lendemain, 30, elle couchait à Aïn-el-Oucera. L'état dans lequel se

---

(1) Cette source artésienne, dont le nom arabe est *Aïn-el-Kharza*, a été baptisée, en 1863, de l'appellation de « *Aïn-Malakoff* » en l'honneur du vainqueur de Sébastopol, alors Gouverneur général, par le lieutenant-colonel Suzzoni, qui, à cette époque, était commandant supérieur du cercle de Laghouath.

[illegible] ce caravansérail, dont nous avons cherché plus haut à rendre l'aspect, émotionna douloureusement la colonne Lumel. Les actes de sauvagerie dont il avait été le théâtre dans la nuit du 13 au 14 août, et dont nos soldats avaient les résultats sous les yeux, leur mirent la rage au cœur ; aussi se promirent-ils d'en tirer une éclatante vengeance si les rebelles leur tombaient sous la main. Le commandant Lumel fit recueillir les débris informes des cadavres de Mathelin, Grimaud et Mathias, et une sépulture chrétienne leur fut donnée à quelques pas de l'entrée du caravansérail, au pied des deux seuls arbres existant alors à Aïn-el-Oucera. Une croix de bois marqua la dernière demeure de ces martyrs du fanatisme musulman.

La colonne Lumel se remit en route le lendemain 31 ; elle rencontrait, à 500 mètres du bivouac qu'elle venait de quitter, les restes du cadavre horriblement mutilé du sapeur-conducteur qui accompagnait le capitaine du Génie Rougevin. La prolonge est restée à l'endroit même où le malheureux sapeur l'a arrêtée pour riposter de sa carabine au feu du parti de cavaliers qui l'assaillait : il est tombé près de la roue de derrière de gauche ; le corps, criblé de coups de feu, atteste l'énergie avec laquelle il s'est défendu ; aussi, ses féroces adversaires lui ont-ils fait payer sa résistance en le hachant à coups de sabre, — le sien, probablement ; — l'infortuné sapeur est méconnaissable : les chairs de la tête ont été rongées par les chacals ou les hyènes, et ses yeux ont été fouillés par les oiseaux de proie. Ces tristes débris sont inhumés sur le bord de la route ; un tas de pierres en marque la place.

La colonne continue sa route et arrive, sans autre incident, au caravansérail de Gueltet-es-Sthol, devant lequel elle dresse ses tentes.

Vers la fin du jour, des groupes de cavaliers ennemis viennent tirailler dans la direction du camp, mais en se tenant à distance. Les grand'gardes ont l'ordre de ne point répondre à cette innocente provocation, laquelle n'a, évidemment, d'autre but que de connaître, par la riposte des sentinelles, l'emplacement des petits postes. A la nuit close, de grands feux de halfa et de jujubier sauvage sont allumés sur les hauteurs qui commandent

au nord le caravansérail, et qui sont le prolongement du Djebel Ouket. Cet incendie est l'indication télégraphique par laquelle les rebelles, selon leur habitude, signalent au loin la présence d'une colonne. Après une heure de cette inoffensive tiraillerie, les cavaliers cessent leur feu, et la nuit s'achève dans le calme le plus complet.

Le lendemain, 1er septembre, au moment où la colonne se mettait en mouvement pour quitter son bivouac, 3 ou 400 cavaliers profitent de la disposition du terrain pour faire une démonstration sur la droite du convoi au moment où, sortant du défilé, il débouchait dans la plaine. Le feu des Zouaves, qui sont en flanqueurs de ce côté, et quelques obus habilement envoyés, suffisent pour décider la retraite de ces cavaliers, qui paient leur agression de cinq des leurs mis hors de combat, et de deux chevaux tués.

A partir de la sortie de la gorge de Gueltet-es-Sthol, et jusqu'à sa destination, la colonne Lumel ne fut plus inquiétée. Elle arrivait à huit heures du matin à Aïn-Malakoff, et y dressait ses tentes.

La colonne Archinard paraissait quelque temps après sur le même point, et prenait en charge le convoi que lui amenait de Boghar la colonne Lumel, laquelle faisait séjour, le 2 septembre, sur les eaux d'Aïn-Malakoff.

Le colonel Archinard rétrogradait le 2 sur Djelfa, où il rentrait le 3, n'ayant éprouvé d'autres difficultés que celles provenant de la crue de l'ouad El-Malah, grossi par les pluies torrentielles de la veille.

La colonne Lumel quitte Aïn-Malakoff le 3 septembre pour revenir sur Boghar, où elle rentre le 6 sans avoir aperçu de nouveau l'ennemi.

A cette date, les tribus défectionnaires du cercle de Boghar sont campées sur les eaux d'Es-Souagui, d'El-Frithiça, de Bel-Kheithar et de Smir. Leurs goums parcourent le pays entre Bou-Keuzzoul et Gueltet-es-Sthol ; ils s'avancent jusque dans le Za-r'ez, où ils sont attirés par les silos de grains qu'ont abandonnés les Oulad-Naïl, bien que leur défection ne soit pas encore effective.

Nous avons dit plus haut que les tribus insurgées de la province d'Oran se tenaient au sud du Nadhor de Tiharet, sur les eaux d'Aïn-el-Guethifa, d'Aïn-el-Ouceukh et d'Aïn-er-Regaï, dans le pays des Harar. Il était temps de leur enlever cette ressource en les en délogeant. A cet effet, et pour arriver à ce résultat, le général Martineau et le colonel Péchot combinent un mouvement auquel doit coopérer le général Liébert, qui a pris, le 5 septembre, le commandement de la colonne d'Aïn-Toukria. Les trois colonnes exécutent, ce même jour, une marche convergente sur les campements des rebelles, dont une partie se réfugiait dans le Djebel En-Nadhor dès qu'elle apprenait la mise en mouvement dans sa direction des deux premières de ces colonnes. Quoi qu'il en soit, les Oulad-Mensour, les marabouths des Oulad-Khelif, qui avaient amené les contingents ennemis dans le Tell, une fraction des Harar, et la majeure partie des dissidents du cercle d'Ammi-Mouça furent atteints le 6 septembre, et radicalement razés : leurs troupeaux, leurs tentes, 400 de leurs femmes et enfants sont restés entre les mains des troupes. Près de 500 insurgés, réfugiés dans la partie la plus difficile de la montagne, ont été cernés par les deux colonnes, et, après une résistance assez vive, dans laquelle ils firent des pertes sensibles, ils furent obligés de se rendre à discrétion. De notre côté, nous n'eûmes que trois hommes tués, — un tirailleur algérien et deux cavaliers des Hachem, — et trois blessés, — un zouave et deux cavaliers des Zdama.

La coopération de la colonne Liébert au mouvement combiné des colonnes Martineau et Péchot n'avait point été tout à fait inefficace. En effet, pendant que cette dernière, passant par le nord, allait fouiller le Nadhor, et que celle du général Martineau, se dirigeant sur Aïn-el-Ouceukh, se rabattait sur l'ouad Souf-Sellem pour prendre les insurgés entre elle et la colonne Péchot, le général Liébert se portait lui-même dans cette dernière direction afin de tomber sur les tribus qui tenteraient de s'échapper vers le nord-est.

Pour l'exécution de ce projet, le général Liébert avait quitté Aïn-Toukria le 6 septembre, laissant son camp sous la garde de trois compagnies d'infanterie; il arrivait le 8 aux têtes

de l'ouad Souf-Sellem, à Dar-Ben-Chorab, sans rencontrer un seul rebelle. Avec une partie de sa colonne, — six compagnies d'élite, sa cavalerie et une pièce de montagne, — il poussait, le 9 septembre, une reconnaissance sur Goudjila, et ses goums, lancés en avant jusqu'à l'ouad Kosni, avaient pu constater que le pays était complètement abandonné par les rebelles jusqu'au delà de cette rivière. Cette marche avait eu pour effet de rassurer les populations du Tell de Tniyet-el-Ahd, celles surtout qui avaient abandonné leurs campements des Hauts-Plateaux, et qui, certaines que le danger s'était éloigné, s'empressèrent de venir les reprendre.

Le général Liébert était rentré à son camp d'Aïn-Toukria le 11 pour y prendre les vivres nécessaires pour l'exécution de son mouvement sur Chellala, où il doit rallier la colonne du général Jusuf et celle du colonel Archinard.

Le goum de l'agha de Frenda, Sid Ahmed-ould-El-Kadhy, qui avait marché avec la colonne Martineau, avait fait un butin considérable. Pour protéger la route que suivait l'agha, en retour sur Frenda avec ses prises, le général Deligny poussait, le 6, une reconnaissance de 200 chevaux sur Aïn-el-Guethifa, à la pointe est du Chotth-ech-Chergui. Le général arrivait, le même jour, à Aïn-el-Medriça.

Le marabouth avait pris l'ouad Sidi-En-Naceur, dans le pays des Harar, pour base d'opération ; il rayonnait de ce point dans toutes les directions soit pour se ravitailler, soit pour gagner des partisans à sa cause. Les Harar et les gens du Djebel El-Eumour, qui étaient restés dans la montagne, avaient de nouveau fait défection. Les Thrafi s'étaient empressés tout naturellement de suivre leur exemple, à l'exception pourtant de quelques individualités que l'intérêt personnel maintenait dans la fidélité. Les Oulad-Zaïad, qui appartiennent au groupe des Thrafi, ou Hameyan-ech-Cheraga, interceptaient les communications entre Saïda et Géryville, et cet état de chose ne pouvait être modifié que par l'arrivée des colonnes dans ces parages.

Dans le courant du mois d'août, une bande de 4 à 500 maraudeurs avaient essayé d'enlever quelques troupeaux autour du poste de Géryville ; mais les cavaliers du Bureau arabe, soutenus

par une sortie de la garnison, les obligèrent de renoncer à cette entreprise.

La province de Constantine qui, jusqu'ici, était restée intacte, et n'avait point ressenti les effets de la contagion insurrectionnelle, allait, à son tour, subir l'entraînement auquel avaient obéi les provinces d'Oran et d'Alger, et essayer de passer sous les drapeaux du marabouth. Prêtant l'oreille aux bruits répandus par les émissaires de Sid Mohammed-ould-Hamza, bruits qui annonçaient sa venue prochaine dans le Hodhna, quelques fractions des Oulad-Madhi, du cercle de Bou-Sâada, avaient pris, depuis quelques jours, une attitude des plus douteuses. On sut que ces mauvaises dispositions étaient le résultat des menées occultes de Sid El-Fodhil, l'ancien khodja de Sid Sliman-ould-Hamza, et qui, aujourd'hui, remplissait les mêmes fonctions auprès de Sid Mohammed, dont il était le conseiller intime. Sid El-Fodhil était originaire des Oulad-Madhi, et c'était là la raison de l'influence dont il jouissait auprès de ses contribules.

Le 8 septembre, après avoir accueilli par un refus formel d'obéissance les ordres donnés par l'autorité locale, les fractions des Oulad-Madhi se mirent en état d'hostilité ouverte en attaquant la colonne placée en observation dans le cercle de Bou-Saâda. Cette agression, qui ne leur réussit pas, leur coûta un nombre assez élevé de tués et de blessés. De notre côté, quatorze hommes reçurent des blessures plus ou moins graves.

Dès le lendemain de cette affaire, la division s'était mise parmi les Oulad-Madhi insurgés, dont une bonne partie s'était rapprochée de Bou-Sâada pour y faire sa soumission, et se placer sous la protection de la colonne.

Après son ravitaillement du 1er septembre par la colonne Jumel, la colonne Archinard était approvisionnée en vivres jusqu'au 20 de ce mois. Il est évident que son séjour sous Djelfa aurait exigé un second ravitaillement, et qu'un nouveau convoi eût empêché toute action offensive de la part de la colonne de Boghar en la réduisant à des forces absolument insuffisantes; c'était, en outre, lui donner un rôle tout à fait secondaire dans les opérations, bien qu'elle fut sous les ordres directs du général commandant la province. Il ne fallait point non plus s'exagérer

outre mesure l'influence exercée par la colonne Archinard sur les tribus des Oulad-Naïl; il est évident que ce n'était pas elle qui pouvait arrêter la défection de ces nomades, dans l'hypothèse que ce projet fût réellement dans leurs desseins. Il n'y avait donc aucun intérêt à immobiliser cette colonne à Djelfa, village européen qui, du reste, nous l'avons dit, avait été mis à l'abri d'un coup de main. Il valait mieux, incontestablement, qu'elle se rapprochât du Tell, afin d'être prête à toute éventualité au moment où les colonnes allaient entrer dans une période d'opérations décidément active.

Il était important de compléter, dans la province d'Alger, le mouvement commencé dans celle d'Oran par les colonnes qui venaient d'opérer dans les environs du Djebel En-Nadhor, et de rejeter dans le Sud les tribus insurgées campées, comme en pleine paix, sur les pâturages et les eaux de l'ouad Eth-Thaguin, et de l'ouad El-Ourek jusqu'à Châbounia, c'est-à-dire à une forte journée de Boghar seulement. Le général Jusuf crut donc possible, en faisant remonter dans la direction de ces eaux la colonne Archinard, en dirigeant à sa rencontre la colonne de Boghar, et en donnant rendez-vous dans ces parages à celle d'Aïn-Toukria, le commandant de la province d'Alger, disons-nous, espérait donc pouvoir sinon resserrer les rebelles de son commandement entre ces trois colonnes, tout au moins les obliger à se jeter dans le Sud, où les eaux et les pâturages se faisaient extrêmement rares dans cette saison.

Cette combinaison, qui plaçait le général Jusuf au centre du pays insurgé et abandonné, lui permettait de se porter rapidement sur tel ou tel point de la circonférence où sa présence serait reconnue nécessaire. Son projet était de constituer un biscuit-ville à Chellala, village indigène situé à 22 lieues au sud de Boghar, et d'en faire, en même temps, sa première base d'opérations.

Le colonel Archinard quitte Djelfa le 8 septembre pour se porter, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, sur Chellala par Thaguin.

Le général Jusuf se met en mouvement le 9 septembre avec la colonne de Boghar, dont il prend le commandement, et se dirige de Bokhari sur Chellala, point où doivent le rallier, nous

l'avons dit, les colonnes Archinard et Liébert. Le général Jusuf passait par les bivouacs suivants : El-Esnam, Châbounia, Bel-Kheithar. Le commandant de la province d'Alger avait pris avec lui quinze jours de vivres pour les besoins de ses colonnes. C'était là tout ce que lui permettaient d'emporter les moyens de transport dont il disposait, moyens qui lui avaient été fournis par les tribus du Tell de son commandement.

Le mouvement de concentration des trois colonnes sur Chellala ne pouvait présenter quelque chance de succès qu'à la condition qu'il serait exécuté en temps opportun, c'est-à-dire à la date précise qui avait été fixée ; malheureusement, il ne put en être ainsi, et, par suite, l'occasion était manquée. Ainsi, la colonne Archinard ne fut en mesure de quitter Djelfa que le 8 septembre, sa présence dans le pays des Oulad-Naïl y étant nécessaire jusqu'au moment de la réunion des divers éléments entrant dans la formation d'une colonne qui s'organisait à Bou-Sâada. La colonne Liébert, qui avait été appelée à opérer dans l'ouest, n'avait pu quitter Aïn-Toukria que le 13. Bien que le retard de ces deux colonnes ne fut que de vingt-quatre heures, cela avait suffi aux populations insurgées pour qu'elles pussent prendre sur nos colonnes une avance qu'il ne nous était plus possible de regagner. Du reste, le mouvement de retraite de ces tribus avait été précipité par la reprise des opérations dans la province d'Oran, et les rebelles, qui n'avaient absolument rien à gagner à attendre nos colonnes, s'étaient dirigés en toute hâte sur Zenina et El-Beïdha, ksour du Djebel El-Eumour.

La colonne Jusuf, nous le répétons, s'est mise en marche sur Chellala, poussant devant elle les coureurs des rebelles, lesquels sillonnent la plaine qui se développe au sud de Boghar, et elle arrive le 12 au matin à Chellala sans autre incident.

Cette colonne était forte de 2,600 hommes, dont trois bataillons d'infanterie, — Chasseurs à pied, Zouaves et Tirailleurs, — trois escadrons de Hussards, un escadron de Chasseurs d'Afrique, un détachement de Spahis, une section d'artillerie de campagne avec ses voitures, une section de montagne, et tous les accessoires, ambulance, services administratifs, etc.

Le colonel Archinard, avec un convoi chargé de vingt jours

de vivres, était allé bivouaquer, le 8 septembre, jour de son départ de Djelfa, sous le caravansérail des Rochers-de-Sel. Il quittait ce point, le 9, avec le projet de gagner le bivouac de Hamiet-el-R'arbia ; mais il rencontra, sur la route d'Aïn-Malakoff des ensablements si nombreux et d'un parcours si difficile, que ses voitures de roulage ne purent parvenir à les franchir qu'après des efforts inouïs. Il était déjà trois heures de l'après-midi, et la colonne avait encore quatre lieues à parcourir pour gagner le point où elle devait bivouaquer. En présence de ces difficultés qui renaissaient à chaque pas, force fut au colonel Archinard, qui renonçait à atteindre Hamiet-el-R'arbia, d'aller camper dans des *nebak* (dunes) sur les puits d'Oglet-ez-Zâfran. Vers cinq heures, le camp était à peine établi, que des coups de fusil se faisaient entendre en avant de la première face. Les ondulations sablonneuses qui entouraient le bivouac ne permettant pas de juger de l'importance numérique des assaillants, le colonel Archinard prescrivit au sous-lieutenant Micaelli, du 1er de Tirailleurs algériens, son officier d'ordonnance, de se porter sur-le-champ, avec quelques cavaliers du goum des Oulad-Naïl dans la direction des rebelles. Cette reconnaissance est accueillie par un feu assez nourri qui dénonce la présence d'un parti ennemi assez nombreux. Pendant que le goum des Ouled-Naïl, retardait, par sa contenance, l'attaque générale des insoumis, le sous-lieutenant Micaelli faisait connaître au commandant de la colonne que, bien que le *djich* des insurgés fut en grande partie dissimulé derrière les dunes, il devait être, selon toute probabilité, d'un effectif assez sérieux. Le colonel ordonnait aussitôt à la cavalerie régulière, commandée par le lieutenant-colonel Collot, du 3me de Hussards, de dégager et de soutenir les gens du goum et surtout les *mekhaznia* (1), qui étaient aux prises avec les rebelles ; il prévenait, en même temps, cet officier supérieur qu'à tout événement, deux demi-bataillons d'infanterie en échelons le suivraient de près.

(1) Les gens du Makhzen. Ce sont les spahis et les cavaliers des tribus qui sont employés auprès du commandement et des officiers des Affaires indigènes.

En un clin d'œil, hussards et spahis étaient à cheval, et, malgré les fatigues d'une longue et pénible journée, ils filaient au grand trot et avec beaucoup d'ardeur. Le lieutenant-colonel Collot déploya l'escadron de spahis pour soutenir les Mekhaznia, se réservant de le faire charger en fourrageurs, ou de renforcer la ligne formée par les cavaliers du goum. Ces derniers, qui étaient très peu nombreux, mais qui, se sentant appuyés, tenaient assez solidement, eussent été infailliblement coupés sans l'extrême entrain avec lequel les spahis, qui avaient sur le cœur l'affront de Thaguin, se précipitèrent sur les rebelles. En un instant, le combat était engagé à brûle-pourpoint.

Déjà bon nombre de cavaliers ennemis avaient roulé sanglants sur le sable des dunes, quand les hussards, impatients de prendre part à la lutte, se jetèrent, à leur tour, sur les rebelles, et leur firent tourner bride. Hussards et spahis les menèrent dès lors battant et le sabre aux reins plus loin que la prudence ne l'eût permis ; mais, démoralisé sans doute par l'ardeur de l'attaque, l'ennemi ne tenta aucun retour offensif et se dispersa dans toutes les directions.

Le demi-bataillon du 36e d'infanterie et celui du 1er de Tirailleurs algériens, qui avaient formé les échelons de soutien et de retraite, rentrèrent au camp à la nuit sans avoir eu à tirer un coup de fusil.

Ce combat de cavalerie nous avait coûté un tué et six blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant Wyndham, du 1er de Spahis, deux maréchaux-des-logis indigènes, un spahis français et deux spahis indigènes. Les deux maréchaux-des-logis et le spahis français succombèrent dans la soirée. Quant au sous-lieutenant Wyndham, il mourut de ses blessures le 13 septembre.

Les pertes de l'ennemi avaient dû être bien supérieures aux nôtres ; mais l'arrivée de la nuit n'avait pas permis de les estimer, même approximativement. Quelques chevaux tués ou grièvement blessés restés sur le terrain, d'autres qui suivaient le goum ennemi sans cavaliers, prouvaient l'importance des pertes des rebelles.

Ce serait le fameux Bou-Diça (1), fort reconnaissable d'ailleurs à son bernous fauve, qui aurait frappé mortellement le sous-lieutenant Wyndham, lequel, du reste, a attesté le fait avant de mourir. Voici comment les choses se seraient passées : cet of-

(1) Ould-ben-Aouda-ben-Ahmed, plus connu sous le nom de *Bou-Diça*, dont nous avons parlé plus haut, était le fils du non moins fameux Ben-Aouda-el-Mokhtari, qui fut chikh des Oulad-Mokhtar en 1835, et qui joua un certain rôle à cette époque. Nous renvoyons à la 1re partie de cet ouvrage (pages 44 et suivantes) pour les détails concernant ce personnage. Son fils Bou-Diça devint plus tard agha des Oulad-Mokhtar ; mais, en 1863, une razia de chameaux faite en pleine paix par ses gens sur un de ses voisins, lequel prit mal ces façons un peu trop féodales, — nous le voulons bien, — mais parfaitement traditionnelles dans le Sahra, et s'en plaignit à l'autorité française, qui, obéissant à nous ne savons quelle pression, crut devoir faire traduire cet agha sahrien, comme un simple khammas, devant la Commission disciplinaire de la subdivision de Médéa, dont les membres, tout neufs, pour la plupart, en Algérie, et peu au courant des mœurs des Nomades, traitèrent le cas de Bou-Diça comme s'il se fût agi du vol d'une paire de vaches sur le marché de Poissy, c'est-à-dire sans tenir le moindre compte des us et coutumes de ces grands seigneurs sahriens, et le condamnèrent à un an de détention dans un pénitencier indigène. Il était, en même temps, révoqué de ses fonctions d'agha, punition qui, peut-être, eût été suffisante comme premier avertissement. Bou-Diça fut gracié du restant de sa peine au bout de six mois, c'est-à-dire quelque temps avant la défection des Oulad-Hamza. Le général Jusuf, qui comptait utiliser cet ex-agha dans la conduite du goum, lui confia, à plusieurs reprises, pendant l'expédition du printemps, des missions et des reconnaissances périlleuses exigeant beaucoup de courage et d'aptitudes spéciales : admirable cavalier, *farès* de grande valeur, Bou-Diça s'acquitta à merveille des services de guerre dont l'avait chargé le général. Cependant, il est fort probable que ce grand seigneur, cet homme de *grande tente*, jouissant d'une influence séculaire sur l'importante tribu des Oulad-Mokhtar, cet homme à qui l'on avait fait subir sa peine au pénitencier de Lalla-Aouda, confondu avec la lie de la population indigène, n'avait point oublié le traitement honteux qui lui avait été infligé. Aussi, dut-il être très facile au marabouth de le gagner à sa cause avec la tribu des Oulad-Mokhtar, sur laquelle il n'avait point perdu d'ailleurs une parcelle de son autorité.

Nous reviendrons plus loin sur ce personnage, qui n'avait gagné à notre contact que l'amour immodéré de l'absinthe et des autres spiritueux de la civilisation. Aussi, espérait-on qu'il se dégoûterait bien vite de l'existence austère des Sahriens, et que sa passion pour la liqueur verte ne tarderait pas à lui souffler le conseil de faire sa soumission, et de nous demander l'aman.

ficier, qui avait reconnu Bou-Diça, son ancien administré, parmi les rebelles, et qui voulait avoir l'honneur de lui faire expier sa trahison, se précipita à sa rencontre le revolver au poing. Bou-Diça, qui, de son côté, se plaignait d'avoir été très sévèrement traité par le sous-lieutenant Wyndham lorsque celui-ci était employé aux Affaires indigènes de Boghar, épargna la moitié du chemin à son adversaire, et fondit sur lui, debout sur ses étriers, la bride aux dents, la crosse du fusil à l'épaule. Les deux antagonistes tirèrent l'un sur l'autre à portée de pistolet et se manquèrent : la balle de l'officier avait troué le bernous de l'ex-agha, dont il avait évité le projectile en se penchant sur l'encolure de son cheval. Après s'être traversés pour reprendre du champ, les deux cavaliers se chargèrent de nouveau. Cette fois, Bou-Diça avait saisi son pistolet ; le combat allait donc continuer à armes égales, et il ne pouvait se terminer que par la mort de l'un des deux champions. L'officier tira trop tôt, et manqua Bou-Diça, qui lui envoya une balle dans le ventre presque à bout portant, et disparut.

Le sous-lieutenant Wyndham avait eu d'ailleurs affaire à forte partie ; car Bou-Diça était un très habile tireur et un merveilleux cavalier.

Quant aux spahis qui furent mis hors de combat dans cette rencontre, ils en accusèrent énergiquement des déserteurs du corps qui avaient conservé leurs bernous rouges, et que les nôtres, dans la mêlée, avaient cru appartenir à l'escadron. Trompés par ces infidèles à notre cause qu'ils supposaient, comme eux, à la poursuite des rebelles, et dont, par suite, ils ne se méfiaient pas, ils les suivirent plus loin qu'il ne convenait ; tout à coup, les déserteurs firent volte-face, et tirèrent à bout portant sur leurs anciens camarades, dont trois, nous le répétons, succombèrent dans la soirée.

Le lendemain, 10 septembre, le colonel Archinard quittait son camp d'Oglet-ez-Zâfran à cinq heures du matin. Pendant sa marche, la colonne était suivie de loin par les goums des rebelles, qui se contentèrent de l'observer sans l'inquiéter. Elle faisait sa grande halte à Hamiet-el-R'arbia, d'où elle emportait l'eau nécessaire pour son bivouac. Le soir, elle dressait ses tentes à Es-Souaga.

La colonne apprenait en route l'incendie, par les insurgés, de la bergerie de Tadmit appartenant à l'État, et du caravansérail de Sidi-Makhlouf. Le colonel recevait, en même temps, une dépêche par laquelle le général Jusuf l'informait qu'il était à Châbounia, en marche sur Chellala.

Le 11, le colonel Archinard levait son camp d'Es-Souaga. A six kilomètres de ce point, un goum assez nombreux de Rhaman et de Zenakhra rebelles était signalé sur la gauche de la colonne. Ce parti espérait, sans doute, en raison de l'extrême chaleur du jour et des difficultés du terrain, trouver le convoi allongé et des hommes en arrière. Trompé dans son attente, l'ennemi se décida à ouvrir le feu sur la colonne, mais à une trop grande distance pour qu'il fût bien dangereux. Ayant aperçu, à 1,200 mètres environ, des groupes de cavaliers qui paraissaient former la réserve de la ligne de tirailleurs des rebelles, le colonel Archinard leur envoya quelques obus qui, arrivant en plein dans ces groupes, y causèrent évidemment quelques pertes; car ils disparurent aussitôt, et les tirailleurs les suivirent de près.

Pendant ce temps, la colonne continuait sa marche sans se hâter. Vers onze heures, elle arrivait en vue des eaux de Thaguin. Les collines qui les dominent au sud se couvrirent tout à coup de nombreux cavaliers qui, paraissant vouloir en défendre l'approche, ouvrirent un feu assez nourri, mais peu efficace, sur le demi-bataillon du 1er de Tirailleurs qui formait la colonne de gauche (1). Le colonel fit aussitôt couronner ces collines par ce demi-bataillon, qui en avait promptement délogé les rebelles. La rapidité et l'énergie de ce mouvement fit définitivement lâcher pied aux rebelles, qui restèrent exposés, sur un espace de 300 mètres, au feu de toute la ligne. Une douzaine d'obus lancés fort habilement sur les fuyards produisirent aussi, au milieu de leurs chevaux, un excellent effet.

La colonne reprit son ordre de marche, et, quelques instants après, elle dressait ses tentes sur les hauteurs qui commandent,

---

(1) Nous rappelons ici que, dans les plaines sahriennes, l'ordre de marche, de combat et de campement est habituellement le carré.

au nord, l'Aïn-Thaguin. On pouvait apercevoir, de ce point, les rebelles fuyant dans la direction de Djelila.

Cet engagement n'avait coûté ni un tué ni un blessé à la colonne. Les pertes des rebelles avaient dû être assez sensibles si l'on en jugeait par le nombre de chevaux errant au loin sans cavaliers.

La colonne Archinard rallie, le 12 septembre, la colonne Jusuf à Chellala, après une marche de treize lieues sous une température accablante.

Le village indigène de Chellala (1) avait subi le sort des caravansérails de la route de Laghouath. Les maisons, construites à l'européenne depuis un an seulement, avaient été saccagées et livrées aux flammes.

Les deux colonnes séjournèrent à Chellala le 13.

Le général Jusuf, nous l'avons dit plus haut, avait eu l'intention, en se dirigeant sur Chellala, d'en faire sa première base d'opérations, et d'y établir un biscuit-ville ; mais ce ksar ayant été, pour ainsi dire, ruiné, et aucune de ses constructions ne pouvant recevoir l'affectation qu'il avait projeté de lui donner ; d'un autre côté, la position de Serguin lui ayant paru répondre mieux aux conditions de la situation, le général Jusuf décida que les trois colonnes réunies se transporteraient sur ce point, éloigné de Chellala de 8 kilomètres seulement, et que là serait établi le biscuit-ville devant recevoir les approvisionnements des colonnes expéditionnaires, du moins tant qu'elles auraient à opérer dans le rayon de cet établissement. Du reste, nous l'avons dit déjà, avec la mobilité des Sahriens, la base d'opérations d'une colonne est toujours son dernier bivouac.

Les deux colonnes se mirent en route le 14 pour se rendre à leur nouvelle destination ; elles y arrivaient après deux heures de marche, et dressaient leurs tentes autour de Dar-Djelloul (2),

(1) Le pays où se déroule la seconde phase de l'insurrection étant à peu près le même que celui qui avait servi de théâtre à la première, on trouvera sa description et les détails qui s'y rapportent dans la première partie de ce travail.

(2) Cet établissement a pris son nom du kaïd des Oulad-Châïb,

maison de commandement placée dans une situation dominante, centrale et de facile défense, convenable, sous tous les rapports, pour y constituer un dépôt provisoire d'approvisionnements. Le bivouac de Serguin ou de Dar-Djelloul est, en outre, très riche en pâturages et en eaux.

La colonne Liébert arrive à Chellala le 14 septembre ; elle ne trouve que le vide sur son parcours depuis Aïn-Toukria, son point de départ. Elle rejoint, le même jour, dans la soirée, les colonnes Jusuf et Archinard, parties le matin pour Serguin.

Le général Ducrot, mis à la disposition du Gouverneur général de l'Algérie, était désigné, le 14 septembre, pour prendre le commandement de la subdivision de Médéa.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)



Djelloul-ben-Msâoud, lequel, on se le rappelle, avait été tué, le 16 avril, par son agha En-Nâïmi-ould-El-Djedid, qui faisait défection, après ce meurtre, en entraînant sa tribu.

ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE DES RELATIONS

DE

LA GRANDE-BRETAGNE avec LES ÉTATS BARBARESQUES

AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

par le lieutenant-colonel R.-L. PLAYFAIR,
consul général de S. M. B., en Algérie

(Suite. — Voir les nos 130, 132 et 138)

Il venait à peine d'être nommé au commandement de l'expédition que les officiers vinrent en foule offrir leurs services. Le 29 juin, six jours seulement après son arrivée dans la Manche, il écrit : « Le gouvernement s'occupe sérieusement de l'expédition et a décidé d'envoyer des forces importantes. Quant à moi, j'ai dit qu'il était de mon devoir de terminer ce que j'avais commencé et que j'irais avec plaisir. Mon offre est acceptée et je m'embarque sur la *Queen Charlotte* escortée de l'*Impregnable* et d'autres navires. Le manque d'hommes nous retardera un peu, mais j'espère qu'on pourra les décider à se présenter comme volontaires, en leur promettant des récompenses. » Le 4 juillet, il écrit : « J'ai refusé Israël, Pownall, Fleetwood, Harward, ainsi que l'amiral et le capitaine Halsted, tous volontaires. Lord Spencer aussi m'a amené son fils et cent autres ont fait de même. »

A part quelques exceptions, les officiers furent désignés par l'Amirauté. Sir Charles Penrose, qui commandait alors l'escadre de la Méditerranée, devait commander en second. Lord Exmouth

avait la plus haute estime pour cet officier, qui avait servi sous ses ordres à bord de la *Cleopatra* avec l'escadre de l'Ouest. Malheureusement, la dépêche qui lui annonçait sa nomination arriva trop tard et il ne put prendre aucune part à l'expédition.

Aux cinq vaisseaux de ligne que l'Amiral avait demandés, on ajouta trois grandes et deux petites frégates, quatre navires à bombes et cinq bricks. Quatre de ces vaisseaux de ligne devaient attaquer les fortifications du môle, tandis que le cinquième les protégerait contre les batteries du Sud, et les grosses frégates contre le feu des batteries du mur. Les navires à bombe devaient tirer sur l'arsenal et la ville, aidés par une flotille d'embarcations gréées en canonnières, et les petites frégates, avec les bricks, devaient aider là où leurs services seraient nécessaires.

Le 25 juillet, la flotte quittait Portsmouth ; le 28, elle mit à la voile de Plymouth, et l'après-midi du même jour, se trouva en vue de Falmouth. Vingt-trois ans auparavant, lord Exmouth partait, pour prendre part à la première bataille de la guerre, de ce même port qu'il quittait maintenant pour remplir la mission qui devait clôre et couronner sa carrière.

La frégate le *Minden* fut envoyée de ce port à Gibraltar pour préparer tout pour l'arrivée de l'escadre. Pendant le trajet, les équipages furent exercés avec le plus grand soin. Tous les jours, le dimanche excepté, on les exerçait au tir ; et les mardi et vendredi, on faisait le branle bas de combat et chaque navire lâchait six bordées. A bord du *Queen Charlotte*, on avait placé un canon de 12 sur le gaillard d'arrière, avec lequel les premiers et seconds maîtres canonniers tiraient sur une cible suspendue au bout-dehors de la bonnette du petit mât-de-hune. La cible était un cadre de lattes de la dimension de trois pieds carrés, traversé par des cordes placées si près l'une de l'autre qu'un boulet de douze ne pouvait passer à travers sans en couper une, et un morceau de bois de la forme et de la grandeur d'une bouteille faisait fonction de margouillet. Après quelques jours d'exercice, on ne manqua jamais la cible et on touchait en moyenne dix à 12 bouteilles par jour. Ces occupations produisirent un excellent effet. Le courage des équipages était excité à un haut degré, officiers et marins sentaient que la victoire était certaine et qu'il ne fallait

plus que les efforts de chacun pour obtenir un succès complet. La santé à bord était parfaite ; pendant la durée de l'expédition jusqu'à son retour en Angleterre, le *Queen Charlotte* n'avait perdu qu'un seul homme par suite de maladie, sur mille qui composaient son équipage.

Le 9 août, la flotte jeta l'ancre dans la baie de Gibraltar, où la *Minden* n'était arrivée que la nuit avant. Une escadre hollandaise, sous les ordres du vice-amiral baron von Capellen, se trouvait là. Cet officier demanda et obtint la permission de se joindre à l'expédition. Le 12, la flotte était prête à partir, mais un vent d'Est violent la retint dans le port pendant deux jours. Le 13, on distribua les plans des fortifications et chaque commandant reçut des instructions au sujet de la position des navires. On avait publié déjà un ordre général à cet effet, mais la coopération de la flotte hollandaise rendit quelques modifications nécessaires. Elle reçut l'ordre d'attaquer les batteries au sud de la ville, à la place des vaisseaux le *Minden* et l'*Hebrus*, qui devaient se joindre aux autres devant le môle.

L'escadre mit à la voile le lendemain, et le 16 elle était à environ 200 milles de sa destination, quand le vent tourna de nouveau à l'Est. Le soir de ce même jour, elle rencontra la corvette *Prometheüs*, venant d'Alger et commandée par le capitaine Dashwood, qui informa l'Amiral que les Algériens se préparaient vigoureusement contre une attaque. Les fortifications avaient été mises en ordre et de nouveaux travaux commencés ; 40,000 hommes de troupe avaient été réunis, tous les janissaires rappelés des autres garnisons et les forces navales de la Régence, au nombre de quatre frégates, cinq grandes canonnières et trente-sept canonnières, réunies dans le port. Le *Prometheüs* avait à bord la femme, la fille et le petit enfant de M. M'Donell, le consul anglais. Les deux premières avaient réussi à s'échapper, déguisées en aspirants de marine, mais le petit enfant, que l'on avait caché dans un panier et auquel le médecin avait administré une potion calmante, s'était réveillé et s'était mis à pleurer au moment où l'on passait les portes de la ville. Tous ceux qui étaient encore à terre furent alors arrêtés. L'enfant fut renvoyé à bord le lendemain par le Dey, et « comme exemple unique de

son humanité, dit lord Exmouth, je dois en faire mention, » mais le consul fut mis aux fers dans sa maison, et le médecin, trois aspirants de marine et quatorze marins du *Prometheüs* furent retenus comme prisonniers, malgré les efforts du capitaine Dashwood pour obtenir leur liberté.

La flotte continua à s'élever en louvoyant contre le vent jusqu'à la nuit du 24, quand le vent tourna au Sud-Ouest. Lundi, le 26, vers midi, elle se trouva à la hauteur du cap Caxine, le point le plus au Nord de la baie d'Alger et à environ 20 milles de la ville. Le lendemain, au point du jour, Alger était en vue. Le vent s'était calmé et les navires avançaient peu. Lord Exmouth envoya donc le lieutenant Burgess sur un canot du *Queen Charlotte*, sous pavillon parlementaire, avec les conditions dictées par le Prince Régent, ainsi qu'une demande pour la libération immédiate du Consul et des officiers et marins du *Prometheüs*. Le *Severn* reçut l'ordre de remorquer le canot, mais comme il faisait peu de chemin, on signala au canot de lâcher la corde et de continuer seul vers le port. A 11 heures, le capitaine du port vint à sa rencontre, reçut la communication et promit une réponse dans deux heures. Pendant ce temps, la brise s'éleva et la flotte s'avança dans la baie et mit en panne à environ un mille de la ville.

A 2 heures, le canot revint sans réponse. Le *Queen Charlotte* télégraphia immédiatement à la flotte : « Êtes-vous prêts ? » — Chaque navire répondit par un signal affirmatif et prit la position qui lui avait été assignée.

Le *Queen Charlotte* conduisit l'attaque. A 2 heures et demie, elle jeta l'ancre à un demi-câble du musoir du môle et fut amarrée au moyen d'une haussière au mât de hune d'un brick algérien qui était à l'ancre à l'entrée du port. Lorsque le navire fut bien en position et ses câbles bossés, l'équipage poussa trois hourras. Le son du dernier cri s'était à peine éteint qu'un coup de canon partit de la rangée supérieure de la batterie Est, puis un second, suivi de près par un troisième.

Un boulet atteignit la *Superbe*. Au premier coup, lord Exmouth donna l'ordre « attention », au second « feu ». La détonation du troisième coup fut noyée dans le bruit de la bordé du *Queen Charlotte*.

L'ennemi ouvrit alors toutes ses batteries. Pendant ce temps, les autres navires prenaient leurs positions. A la suite du *Queen Charlotte,* vinrent se ranger le *Superb*, le *Minden*, l'*Albion* et l'*Impregnable*.

Ces grosses frégates, ainsi que l'escadre hollandaise, arrivèrent sous un feu terrible et prirent leurs positions vers le côté sud de la ville. Les petites frégates l'*Hebrus* et le *Granicus* devaient prendre part à la bataille là où elles trouveraient à se placer.

A l'est du phare, à une distance d'à peu près 1,500 mètres, on plaça les galiotes à bombes ; leurs pièces furent admirablement desservies par les artilleurs de la marine. Les autres petits navires, à l'exception de la *Mutine* qui était ancrée, restèrent sous voiles, tirant de temps à autre, quand ils en avaient l'occasion. Les canonnières, bombardes, etc., furent distribuées entre les vaisseaux de ligne et à l'entrée du môle. Dans ces positions, les vaisseaux commandaient les plus fortes batteries, tandis qu'ils étaient exposés à un feu très faible.

En quelques minutes, et avant que la bataille fût devenue générale, le *Queen Charlotte* avait déjà ruiné les fortifications du môle. Elle dirigea ensuite son feu vers les batteries du phare et en peu de temps la tour s'écroula emportant avec elle canon sur canon.

La bataille était commencée, la flotille de canonnières ennemies s'avança, bientôt, avec un courage qui méritait un meilleur sort, pour aborder le *Queen Charlotte* et le *Leander*. La fumée la cacha d'abord, mais, dès qu'elle fut vue, quelques coups de canon tirés surtout du *Leander* firent couler 33 des 37 canonnières qui la composaient.

A quatre heures, après un feu meurtrier et général qui durait depuis une heure, sans qu'il y eût apparence de soumission de la part des Algériens, Lord Exmouth résolut de détruire leur flotte. Le *Leander* reçut l'ordre de cesser son feu et un canot, sous le commandement du lieutenant Peter Richards, avec plusieurs autres officiers, aborda la frégate la plus proche et y mit le feu avec tant de succès qu'elle était en flammes avant que l'équipage du canot pût la quitter.

On espérait que le feu serait communiqué aux autres navires

par cette frégate, mais elle brûla ses amarres et passant ses conserves sans les toucher, elle dériva le long des batteries du *Queen Charlotte* et du *Leander* et échoua près de ce dernier sous les murs de la ville.

Les canonnières et le long bateau du vaisseau amiral jetèrent alors des bombes sur la plus grosse frégate, qui était amarrée au milieu des autres et trop avant dans le port pour qu'on pût l'aborder. Ils réussirent bientôt à y mettre le feu et à six heures, malgré les efforts des Algériens, elle était complètement enveloppée de flammes. A l'exception d'un brick et d'une goëlette qui étaient amarrés au fond du port, tous les navires furent brûlés ainsi que les magasins et l'arsenal. A sept heures et demie, la frégate dériva hors du port et passa si près du vaisseau amiral qu'on craignit un moment qu'il ne prît feu.

Vers le coucher du soleil le contre-amiral Milne pria d'envoyer une frégate qui détournât de l'*Impregnable* une partie du feu ennemi dont il souffrait beaucoup. Il était ancré au Nord plus qu'il n'était nécessaire et conséquemment plus exposé aux grosses batteries.

Le *Glasgow* leva l'ancre aussitôt, mais la canonnade avait fait tomber le vent et il ne put atteindre une nouvelle position entre le *Severn* et le *Leander*, qu'après trois quarts d'heure d'efforts. Cette position était excellente quant à l'ennemi, mais le navire très exposé en souffrit terriblement. — Comme il fut impossible de secourir l'*Impregnable*, Lord Exmouth fit porter à bord par M. Triscott, l'un de ses aides de camp, l'autorisation de se désengager. Le vaisseau avait énormément souffert; cent cinquante hommes étaient morts ou blessés, dont un tiers par une explosion, et les boulets ennemis continuaient à pleuvoir dru. Malgré cela, son brave équipage, conduit et encouragé par le contre-amiral et le capitaine Brace, deux des officiers les plus distingués de la marine, refusa de quitter le champ de bataille et l'*Impregnable* conserva sa position en continuant un feu nourri jusqu'au dernier moment. — Cependant afin de le soulager quelque peu, on mit à la disposition du contre-amiral un sloop d'artillerie qui avait été, à Gibraltar, transformé en navire explosible avec 143 barils de poudre. On l'avait ainsi armé pour

servir contre la flotte algérienne dont la destruction, du reste, avait déjà été accomplie par d'autres moyens. — Conduit par le lieutenant Fleming, qui venait de commander une canonnière près de la *Reine Charlotte*, ainsi que par le major Reed, du génie et le capitaine Herbert Pouell, un volontaire de l'*Impregnable*, ce sloop explosible fut échoué sous la batterie Nord du phare, où il fit explosion à neuf heures.

A la nuit tombante la flotte ralentit le feu, lorsque les canons ennemis devinrent silencieux et que les vaisseaux sentirent aussi le besoin de ménager leurs munitions.

Jamais l'on en avait fait une consommation pareille. On avait brûlé près de 118 tonnes de poudre et tiré 50,000 boulets, représentant plus de 500 tonnes de fer, sans compter 960 obus de 10 et 13 pouces lancés par les galiotes à bombes et les fusées de la flottille.

Rien n'aurait pu résister à un feu aussi bien soutenu, aussi concentré et aussi bien dirigé. Aussi les défenses de côte d'Alger et une grande partie de la ville elle-même étaient complètement en ruines.

Un peu avant dix heures, le but étant rempli, la *Reine Charlotte* coupa les amarres de son ancre de bossoir et tourna son avant vers la mer, elle continua cependant à tirer de ses batteries d'arrière et même des deux bords à la fois — des touées furent élongées pour prendre le large, mais plusieurs d'elles furent coupées par des boulets lancés des batteries sud de la ville qui n'avaient été que partiellement engagées, et aussi des forts situés sur les hauteurs et hors de portée des canons des vaisseaux. — Une légère brise se leva vers les dix heures et demie et les voiles furent larguées ; mais le vaisseau, après avoir coupé ses haussières et ses amarres dut encore avoir recours à ses embarcations qui le prirent à la remorque, même alors le seul avantage obtenu fut de pouvoir tenir vers le large le beaupré du navire. Vers onze heures il commença à être hors de portée des batteries et vingt-cinq minutes après il cessa complètement son feu.

La brise fraichit sensiblement et il s'éleva un épouvantable orage, accompagné de tonnerre et de torrents de pluie, pendant que les navires et les entrepôts en feu ajoutaient encore au grandiose de la scène. Trois heures après l'ouragan s'apaisa et, dès que le navire fut commodément ancré, Lord Exmouth rassembla dans sa cabine tous les blessés qui purent être transportés sans danger, afin qu'ils pussent se joindre à lui et ses officiers en actions de grâce pour leur victoire et leur conservation.

Les deux amiraux vinrent à bord de la *Reine Charlotte*, dès qu'ils purent quitter leur bord et, en des termes chaleureux, exprimèrent à Lord Exmouth tous leurs sentiments d'admiration et de gratitude. L'amiral hollandais, dont la conduite avait rivalisé de zèle avec celle de ses alliés britanniques, fit aussi le plus grand éloge de la *Reine Charlotte* qui, affirmait-il, par sa position dominante et l'efficacité de son feu avait épargné à la flotte au moins 500 hommes; et certes cet éloge n'était pas exagéré, car l'effet destructif de sa première bordée alors qu'elle prit le môle en flanc, dut grandement contribuer à protéger les vaisseaux qui n'avaient pas encore pris leur position ; le désastre infligé par sa canonnade qui dura neuf heures dut être immense, quand on pense que son feu pouvait en quelques minutes détruire entièrement les fortifications du musoir.

Jamais dans aucun engagement précédent, les pertes n'avaient été aussi considérables eu égard aux forces employées. Les vaisseaux anglais eurent 128 morts et 690 blessés. La flotte hollandaise n'eut que 13 hommes tués et 52 blessés.

Pourtant sauf l'*Impregnable* qui perdit 50 hommes, nul vaisseau ne souffrit autant qu'il arrive d'ordinaire dans un combat aussi rude.

En général, dans une bataille rangée, la violence de l'action et la majeure partie des pertes n'échoient qu'à quelques-uns, mais ici chaque bâtiment en eut sa large part ayant été pendant tout le temps engagé de très près.

Après l'*Impregnable* les frégates souffrirent le plus, et particulièrement le *Granicus* qui avait occupé la position d'un vaisseau de ligne ; puis le *Léander* qui fut haché par la batterie de la Pêcherie et d'autres et qui, même à sept heures, fut obligé de porter une haussière à la *Severn* pour lui permettre de tirer une bordée de flanc sur un point qui la gênait.

Les pertes des autres vaisseaux de ligne furent remarquable-

ment restreintes. Ils n'eurent ensemble que 26 morts y compris 100 tués dans leurs canonnières respectives.

Lord Exmouth échappa au danger avec un bonheur extrême. Il fut touché en trois endroits et un boulet arracha les pans de son habit ; l'un des boutons en fut trouvé dans l'équipet aux signaux, et le boulet brisa l'un des verres de ses lunettes et tordit la monture.

Il fit présent de ces mêmes lunettes à son ami Sir Richard Keats, qui en fit graver l'histoire sur les verres et ordonna, qu'à sa mort, elles fussent restituées à la famille de Lord Exmouth, en souvenir de sa préservation extraordinaire.

Le 28, au point du jour, le lieutenant Burgess fut envoyé à terre portant un pavillon parlementaire ainsi que les conditions du matin précédent, en même temps que les galiotes à bombes reprenaient leur position. Le capitaine de l'une des frégates coulées vint à la rencontre du lieutenant et déclara qu'une réponse avait été envoyée le jour précédent mais que personne n'avait été là pour la recevoir.

Peu de temps après, le capitaine du port arriva accompagné du consul de Suède, et informa Lord Exmouth que l'on se soumettrait à toutes ses conditions. Dans la matinée du lendemain, 29, le capitaine du port revint, accompagné cette fois du consul d'Angleterre, sur quoi le capitaine Brisbane, du vaisseau amiral, descendit à terre et eut une conférence avec le Dey. Sir Charles Penrose, que l'amiral avait attendu jusqu'au dernier moment, arriva le jour même sur la frégate *Ister*, venant de Malte où il avait attendu des ordres jusqu'à ce qu'il eut appris que Lord Exmouth croisait dans la Méditerranée.

Lord Exmouth lui confia la conduite des négociations, la seule galanterie qu'il put en ce moment lui faire.

Les vaincus n'avaient d'autre alternative que la soumission ; aussi les arrangements furent-ils rapidement conclus, et le lendemain le résultat final fut communiqué à la flotte :

Reine Charlotte, baie d'Alger, 30 août 1816.

Le commandant en chef est heureux d'apprendre à la flotte

que leurs efforts énergiques ont tiré à leur fin, grâce à la signature de la paix, confirmée par une salve de vingt et un coups de canon et dans les conditions suivantes dictées par Son Altesse Royale le Prince Régent d'Angleterre :

I. — L'abolition à jamais de l'esclavage chrétien.

II. — La livraison sous mon pavillon de tous les esclaves de la Régence, de quelque nationalité qu'ils soient, demain à midi.

III. — Le remboursement de toutes les sommes reçues par le Dey depuis le commencement de cette année pour le rachat d'esclaves, demain à midi.

IV. — Réparation a été faite envers le consul britannique pour les pertes encourues pendant son emprisonnement.

V. — Le Dey a fait au consul des excuses publiques en présence de ses ministres et de ses officiers et a demandé son pardon en termes dictés par le capitaine de la *Reine Charlotte*.

Le commandant en chef saisit cette occasion de remercier encore publiquement les amiraux, capitaines, officiers, matelots, soldats de marine, sapeurs et mineurs, l'artillerie de marine et le service royal des fusées, pour le noble appui qu'ils n'ont cessé de lui donner pendant toute la durée de cette pénible expédition ; et il est heureux de les informer que, dimanche prochain, un service solennel sera célébré pour offrir des actions de grâce au Dieu tout-puissant, en témoignage de reconnaissance pour l'insigne médiation de sa divine providence dans le conflit qui a eu lieu le 27 entre la flotte de Sa Majesté et les féroces ennemis de l'humanité.

Cet ordre du jour sera communiqué à chaque équipage ; aux amiraux, capitaines, officiers, etc., etc.

—

Environ 1,200 esclaves furent embarqués le 31, portant ainsi

[illegible] de plus de 3,000 le nombre de ceux que, par l'adresse [illegible] par la force, Lord Exmouth avait arrachés à l'esclavage, savoir :

A Alger.

Napolitains, Siciliens	1,110	
Sardes et Gênois	62	
Piémontais	6	
Romains	174	
Toscans	6	
Espagnols	226	
Portugais	1	
Grecs	7	
Hollandais	28	
Anglais	18	
Français	2	
Autrichiens	2	
		1,642

A Tunis.

Napolitains et Siciliens	524	
Sardes et Génois	257	
		781

A Tripoli.

Napolitains et Siciliens	422	
Sardes et Génois	144	
Romains	10	
Hambourgeois	4	
		580
Total		3,003

Après les avoir renvoyés dans leurs pays respectifs et avoir

laissé à Alger un navire qui devait recueillir quelques esclaves venant de l'intérieur, Lord Exmouth mit à la voile pour l'Angleterre le 3 septembre.

Le 8, faisant route pour Gibraltar, il envoya la relation suivante à son frère :

« Grâce à Dieu, je puis encore vous écrire et grâce à Lui nos efforts ont été couronnés de succès.

Je n'ai de ma vie vu des ennemis aussi opiniâtres, aussi fermes à leurs pièces. Un feu supérieur seul pouvait les chasser ; et, en effet, rien n'aurait pu résister aux bordées de la *Reine Charlotte*, tout fléchissait devant elle et le consul de Suède m'a assuré que le premier feu avait tué au moins 500 hommes, et cela, surtout à cause de la disposition serrée et de la concentration des troupes sur quatre rangs, sans compter les canonnières remplies de monde. J'ai, moi-même, été obligé, avant de commander le feu, de faire signe de se garer aux artilleurs ennemis qui servaient les canons en face de nous, et je crois qu'ils n'exagèrent pas en mettant à 7,000 le chiffre de leurs morts.

Notre vieil ami John Gaze fut ferme comme un rocher, et ce fut splendide de voir la *Reine Charlotte* prendre sa position, avec son pavillon flottant haut et superbement au-dessus des flammes qui faisaient une ceinture autour du môle et au milieu desquelles le vaisseau semblait noyé.

Jamais navire n'a autant risqué d'être brûlé et moi-même sur la poupe je fus presque rôti. Nous fûmes obligés même d'amener le guidon de peur qu'il ne fût incendié.

La conduite de chacun fut admirable ; l'amiral Milne vint à bord à deux heures du matin et publiquement me baisa bien cinquante fois la main ainsi que l'amiral hollandais Von Capellen.

Je ne reçus que des blessures légères à la cuisse, à la figure et aux doigts. Ma lunette fut brisée dans mes mains et les pans de mon habit arrachés par un boulet, et comme je saignais abondamment, j'avais l'air d'être grièvement atteint. Je vis avec plaisir la satisfaction de tous lorsque la vérité fut connue, même dans le poste aux blessés alors très encombré.

Ma cuisse n'est pas encore cicatrisée, mais je me porte parfaitement et j'espère arriver à Portsmouth vers le 10 octobre. Ferdinand m'a envoyé une plaque en diamants.

Wise se conduisit noblement, et prit la position d'un vaisseau de ligne. Le fait est que tous eurent une conduite héroïque.

Je n'ai jamais vu un pareil enthousiasme. Pas un de nos ennemis ne recula d'un pas, et je vous certifie que ce fut une rude affaire. Mais je m'étais fait une idée exacte de la situation et, bien aidé, j'étais certain de réussir.

Je ne pouvais attendre un vent de terre pour attaquer, à cause de la saison avancée. J'étais donc forcé de faire l'attaque immédiatement sous le vent, ou bien d'attendre, peut-être toute une semaine, un vent de côte plus ou moins certain. Or j'étais sûr qu'il se lèverait une brise de terre vers les une ou deux heures du matin et sûr aussi de pouvoir tenir jusque-là.

Dieu soit loué! la brise arrive en même temps que le plus épouvantable orage de tonnerre et de pluie que j'aie jamais vu.

Plusieurs des vaisseaux épuisèrent leur soute aux poudres et durent en recevoir des bricks.

Pour mon compte, j'avais épargné la mienne aux derniers moments et ne tirais que pour répondre au feu de l'ennemi.

Nous dépensâmes 350 barils de poudre et 5,420 boulets pesant plus de 65 tonnes de fer.

Jamais l'on ne vit un pareil amas de ruines et, d'après l'opinion de tous les consuls, la ville eût été rasée si le feu avait continué encore deux heures.

Les aqueducs mêmes étaient brisés et la population souffrait beaucoup de la soif.

Les défenses de côte auront à être reconstruites de fond en comble.

Le feu qui entourait le môle ressemblait à un pandémonium, et je n'ai jamais vu scène aussi grandiose et aussi terrifiante. Moi-même n'étais pas sur des roses, craignant à chaque instant que les brûlots ne nous abordassent. Leur coque de cuivre, rongée à blanc au-dessus du niveau de l'eau, « nous empêchait de « les saisir avec nos grappiers d'abordage, nous ne pouvions que « nous préserver avec nos bouts dehors d'incendie ou les éviter « au moyen de nos haussières. »

La bataille d'Alger compte séparément parmi les victoires navales. Le principe de se placer ainsi en face de batteries aussi formidables était tout nouveau.

Hardi, magnifique et original comme conception, il fut des plus brillants et complets comme résultat, et la gloire qui en advint fut en tout égale aux fruits recueillis.

Les chaînes de milliers de malheureux furent brisées; la sécurité fut donnée à des millions et la chrétienté fut enfin délivrée de ce fléau et de cette disgrâce.

Pour compléter le bonheur de cette œuvre, une nation y coopéra, alliée naturelle de l'Angleterre et sa plus fidèle amie, unie à elle par les plus fiers souvenirs de patriotisme et les plus chers liens de la religion.

Les services de Lord Exmouth furent récompensés ainsi que le méritait une pareille victoire. Il reçut le titre de vicomte et les emblèmes de ses armoiries furent augmentées.

Au centre du blason, une couronne triomphale à côté de la couronne civique. Au-dessous un lion rampant et au-dessus un vaisseau mouillé devant le môle d'Alger, surmonté de l'étoile de la victoire. Les anciens supports furent remplacés; d'un côté par un lion, de l'autre par un esclave chrétien tenant haut la croix et laissant tomber ses fers. Le nom d'*Alger* fut ajouté à sa devise.

Les rois de Hollande, d'Espagne et de Sardaigne lui conférèrent des ordres de chevalerie. Le Pape lui envoya un camée de grande valeur. La cité de Londres lui octroya droit de bourgeoisie et le Lord Maire lui présenta, au nom de la corporation des quincailliers, un sabre d'honneur enrichi de diamants. Cette corporation était mandataire d'une somme considérable léguée pour servir au rachat des esclaves chrétiens en Barbarie, par l'un de ses membres M. Betton, qui lui-même avait enduré les misères de l'esclavage.

Il reçut aussi le droit de bourgeoisie de la cité d'Oxford ainsi

que le titre honoraire de docteur en droit civil que lui conféra l'Université.

Une association, que Sir Sidney Smith venait de fonder à Paris pour encourager le rachat des esclaves chrétiens, fit frapper une médaille en commémoration de cette victoire; elle porte d'un côté le profil de l'amiral et de l'autre une inscription appropriée.

En somme, la France rendit pleinement justice à Lord Exmouth, quoiqu'on eût pu s'attendre à ce qu'un sentiment, bien naturel au lendemain d'une défaite et de l'occupation de leur territoire, poussât les Français à dénigrer des honneurs gagnés par une nation qui venait de les humilier aussi profondément.

Les officiers de l'escadre présentèrent à leur commandant une pièce d'artillerie magnifique qui coûta 1.400 guinées (35,000 fr.) et représentant dans tous ses détails le môle d'Alger et ses fortifications.

La souscription en dépassa le prix' et le surplus fut versé à la Société navale de charité dont Lord Exmouth était vice-président.

Une médaille appropriée et d'un travail exquis fut frappée sur l'ordre du Prince Régent; elle était en or. Il n'en fut fait que quatre dont l'une fut offerte à Lord Exmouth et se trouve en ce moment entre les mains de son descendant.

R.-L. PLAYFAIR.

(A suivre.)



HISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

PRÉFACE

Dans le savant article biographique qu'il a consacré à Haëdo (1), M. Ferdinand Denis apprend au lecteur que la *Topographia e Historia general de Argel* (2) est demeurée à peu près inconnue, malgré sa grande importance historique. Cela n'a rien de très étonnant, lorsqu'on considère d'un côté l'extrême rareté du livre lui-même, et, de l'autre, le peu de personnes qui veulent se donner la peine d'apprendre une langue pour lire un seul ouvrage. Depuis le jour où l'érudit biographe écrivait, la *Topographia* a été traduite (3) et mise ainsi à la portée de tous. C'est cette œuvre que je viens compléter aujourd'hui; l'*Epitome de los Reyes de Argel* est la partie capitale du travail d'Haëdo, et sa connaissance est indis-

(1) *Biographie générale* (Firmin Didot).

(2) Valladolid, 1612, petit in-folio à deux colonnes.

(3) *Revue africaine*, tomes XIV et XV. — Traduction de MM. Monnereau et Berbrugger.

pensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire d'Alger; car c'est le seul livre qui fasse le récit des événements qui y sont survenus pendant le XVIe siècle. Sans lui, la nuit la plus noire régnerait sur toute cette période, obscurité à peine interrompue par de rares chroniques indigènes, souvent menteuses, et par le récit de quelques-uns des faits les plus saillants, qu'il faut aller chercher à grand'peine dans vingt ouvrages divers, espagnols ou italiens (1). Ayant été forcé par mes recherches de le traduire pour mon propre usage, je n'ai pas voulu que ce labeur ne profitât qu'à moi seul, et telle est la seule raison qui me porte à entreprendre aujourd'hui cette publication. Le récit d'Haëdo est très clair, et généralement très exact; on sent que le savant bénédictin y a mis toute sa conscience; il relate rarement un fait de quelque importance sans invoquer l'autorité de témoins oculaires. Quelquefois il est lui-même ce témoin; car, malgré des affirmations hasardées, auxquelles on a ajouté trop de foi, Haëdo avait séjourné à Alger pendant plusieurs années (2), de 1578 à 1581.

Je me suis attaché à rendre le texte le plus fidèlement possible; néanmoins, sous peine de fatiguer le lecteur, j'ai été quelquefois obligé d'élaguer le style par trop touffu de l'auteur espagnol (3). J'ai ajouté à la traduction quelques notes qui ont le plus souvent pour objet de

(1) Je n'oublie pas De Thou, ni le président Hénaut : mais ceux-là ont pris dans les auteurs espagnols et italiens tout ce qu'ils ont dit d'Alger; parfois la traduction est littérale : j'ai eu l'occasion de le constater.

(2) M. Ferdinand Denis, avec sa sagacité habituelle, avait déjà soupçonné la vérité, et avait conclu de la lecture de certains passages d'Haëdo que l'auteur avait dû parler *de visu*; mais le fait est aujourd'hui mis hors de doute par la découverte d'un manuscrit du Père Dan : *Les illustres captifs*, manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, no 1919. Dans le livre II, qui traite : *Des chrétiens pris en mer par les infidèles musulmans*, le chapitre XII est consacré à l'histoire de la captivité à Alger de *Fray Diego de Haëdo, abbé de Fromesta*.

(3) Le style d'Haëdo a deux grands défauts, qui seraient insupportables en français : il abuse des épithètes, et n'en met jamais moins de deux à la fois : il ne dit pas *un tel était brave*, mais *brave et plein de courage*; et ainsi de suite. De plus, il semble se méfier toujours de l'intelligence et de la mémoire de son lecteur; par exemple, dix lignes après avoir dit : *Charles V venait de quitter les Flandres et de rentrer en Espagne*, s'il a de nouveau à parler de ce souverain, il ouvre une parenthèse et renouvelle son renseignement ainsi qu'il suit : *Charles V, qui, comme nous l'avons dit précédemment, venait de quitter les Flandres, etc., etc.* On concevra sans peine qu'il a été nécessaire de supprimer tout cela; mais je tenais à exposer les raisons que j'ai eues de le faire.

comparer les allégations de l'*Epitome* à celles des historiens du temps, cherchant en cela beaucoup plus à faire une chose utile qu'une œuvre littéraire, et c'est par ces mots que je terminerai une préface déjà trop longue.

HISTOIRE DES ROIS D'ALGER

CHAPITRE Ier

Aroudj Barberousse, premier roi d'Alger

§ 1.

Le premier qui porta le nom de Barberousse fut aussi le premier des Turcs qui régnèrent sur le pays et la ville d'Alger, dont il s'était emparé par violence et par trahison, ainsi que de plusieurs autres royaumes et seigneuries en Barbarie; il se nommait de son vrai nom Aroudj, et non Arox, ni Omicho, comme quelques-uns l'ont appelé. Il était Grec, natif de l'île de Mételin, la Lesbos de l'antiquité et d'un petit hameau nommé Mola, situé à la pointe septentrionale de cette île. Son père, qui était chrétien, se nommait Jacob (1), nom fort répandu encore aujour-

(1) D'après le R'azaouât, Iacoub était musulman et capitaine d'un

d'hui parmi les Grecs; il exerçait la profession de potier. Je n'ai pu savoir jusqu'ici quel était le nom chrétien d'Aroudj; mais les récits de Turcs et de renégats très vieux qui furent élevés dans le palais du second Barberousse, son frère, m'ont appris que son existence fut très certainement la suivante. Enfant, il aida d'abord son père dans sa profession de potier; celui-ci était pauvre et la famille nombreuse; le tribut qu'il payait au Sultan était lourd pour lui comme pour ses compatriotes, et il se voyait, comme eux, perpétuellement opprimé par les Turcs; le pauvre homme, accablé de travail, se plaignait, et, selon la coutume, endurait ses maux comme il le pouvait. Le jeune homme, voyant son père si pauvre et si malheureux, tant d'enfants dans la maison (trois garçons et quatre filles, tous plus jeunes que lui), sachant que son départ allégerait les charges de la famille, et que son absence ne nuirait en rien, puisque les autres enfants étaient déjà grands, se décida à tenter la fortune, et à chercher aventure à la première occasion. Comme il était dans ces dispositions, une galiote de corsaires turcs vint mouiller dans un petit port de l'île, à environ une lieue de Mola. Lorsqu'il apprit cette nouvelle (1), il jugea que le moment était venu; sans rien dire à ses parents, il fut trouver le Reïs et le pria très instamment de le recevoir dans son équipage, ajoutant qu'il désirait se faire mahométan. Le Reïs, voyant en lui

navire de commerce: mais il y a lieu de se méfier de la flatterie orientale. Rappelons, en passant, que l'auteur, Sinan-Chaouch, écrivait postérieurement à la mort de Kheïr-ed-Din, et que son livre est bien loin d'être une autobiographie de ce dernier. Pour les détails, voir notre brochure : *Le R'azaoudt est-il l'œuvre de Kheïr-ed-Din ?* (Villeneuve-sur-Lot, 1873, in-8°).

(1) Les débuts d'Aroudj sont racontés tout autrement par Sinan Chaouch. (R'azaouât). Arrivé à l'âge d'homme, il arme un navire, combat les chrétiens, se fait prendre par les chevaliers de Rhodes après deux campagnes heureuses; Kheïr-ed-Din offre *dix mille drachmes d'argent* pour sa rançon. Nous voilà loin de la boutique du potier! Mais le récit d'Haëdo nous inspire beaucoup plus de confiance

un garçon de belle allure, intelligent et de bonne volonté, le reçut très volontiers à son bord; quelques jours après il le fit circoncire et le nomma Aroudj; il avait alors environ vingt ans. Pendant quelques années, il pirata sur toutes les mers en compagnie de ce Reïs et de plusieurs autres. Comme il était naturellement fier, courageux et intrépide, il se signala en maintes occasions de guerre et ne tarda pas à se faire un nom parmi les corsaires; cette réputation fut cause que des marchands turcs, qui armaient à frais communs une galiote destinée à la course (tel était alors, et tel est encore aujourd'hui l'usage), lui offrirent le commandement de ce navire, en lui promettant sa part des prises et du butin. Aroudj accepta avec joie; mais il avait d'autres projets que ceux des armateurs, comme l'avenir le prouva. Peu de jours après son départ de Constantinople, il entra en pourparlers avec quelques-uns des Levantins et soldats d'équipage, qu'il avait embauchés après les avoir reconnus pour d'anciens compagnons de piraterie; il leur persuada qu'il y avait avantage pour eux tous à passer en Barbarie avec la galiote, et qu'ils feraient ainsi de grosses prises sur les terres des Chrétiens voisins; les ayant ainsi séduits par l'espoir d'un grand profit, il se dirigea sans opposition sur Tunis. En passant à Mételin, il apprit la mort de son père, et emmena avec lui ses deux frères cadets, lesquels, très misérables, ne demandèrent pas mieux que de partager le sort de leur aîné; ils se firent musulmans quelques jours après; l'un d'eux reçut le nom de Kheïr-ed-Din et fut plus tard le célèbre Barberousse; l'autre fut nommé Isaac-ben-Iacob, ce qui veut dire Isaac fils de Jacob.

§ 2.

Peu de temps après qu'Aroudj eut quitté Mételin, en emmenant ses frères, il rencontra une autre galiote

montée par des corsaires de ses amis, et leur dit qu'il avait l'intention de passer en Barbarie et l'espoir de s'y enrichir rapidement; il fit si bien, qu'il les décida à le suivre, à le reconnaître comme leur chef, et à marcher sous sa bannière. Ce fut ainsi, et à la tête de deux galiotes, qu'Aroudj débarqua à La Goulette de Tunis; ce n'était alors qu'une petite tour, qui servait de poste de douane, et où les marchands qui négociaient par mer avec le pays déchargeaient leurs cargaisons. Aussitôt après son arrivée, qui eut lieu au printemps de l'année 1504, il alla trouver le roi de Tunis qui lui accorda, moyennant le payement de la dîme, l'entrée des ports du royaume et l'autorisation d'y acheter ce qui lui serait nécessaire pour la course. Peu de jours après, il sortit avec une seule des galiotes, munie d'une forte chiourme et d'un bon nombre de soldats; il laissait l'autre bâtiment, qui n'était pas en très bon état, à la Goulette, où quelques-uns de leurs compagnons s'occupaient à le réparer. A sa première sortie, Aroudj eut le bonheur de s'emparer de deux des galères du Pape Jules II, de la manière suivante: Elles venaient de Gênes, ne se méfiant de rien, mal armées (comme de coutume), chargées de marchandises pour Civita-Vecchia; Barberousse se tenait dans les eaux de l'île d'Elbe, en face de Piombino, pays toscan; il aperçut une des galères qui se trouvait isolée, s'étant écartée de l'autre de plus de trente milles, et ordonna aussitôt de s'apprêter à l'attaque. Les Turcs, considérant la force de l'ennemi, et la faiblesse de leur galiote qui n'était que de dix-huit bancs, et craignant en outre que l'autre bâtiment ne vint à la rescousse pendant le combat, étaient d'un avis contraire et disaient que non seulement il ne fallait pas attaquer, mais qu'on devait se hâter de s'enfuir. Mais Aroudj leur déclara très vigoureusement qu'il ne commettrait jamais une pareille lâcheté; bouillant de fureur, il ordonna à la chiourme de jeter immédiatement à la mer toutes les rames, les privant ainsi du moyen de fuir, pour les forcer à combattre;

les rameurs, qui étaient presque tous Turcs et braves, lui obéirent. Cependant la galère du Pape approchait tranquillement, ne se doutant guère qu'elle était guettée par les corsaires, parce que, à cette époque, les mers n'étaient pas infestées comme elles l'ont été depuis et le sont encore; l'équipage ne pouvait donc pas penser que ce petit bateau était un ennemi qui allait l'attaquer; mais, quand ils furent arrivés tout près de la galiote, et que du tillac ils reconnurent les Turcs à leurs vêtements, ils prirent les armes en grand désordre, ce qui excita le courage de l'ennemi; au moment même ils furent accostés et assaillis très vivement par une décharge d'arquebuses et de flèches qui tua plusieurs Chrétiens et épouvanta le reste; et la galère envahie se rendit après une courte résistance, en sorte que la prise ne coûta que des pertes légères. Aroudj fit enfermer soigneusement ses captifs et se décida à attaquer aussi l'autre galère; il fit un bref discours à ses soldats, leur remontrant combien les conquêtes coûtaient peu à des hommes de courage et d'audace; il leur représenta que ce bâtiment arrivait sans défiance, et qu'ils n'avaient qu'à se montrer hardis et audacieux pour s'en emparer presque sans coup férir. Quelques-uns s'effrayèrent de cette témérité; mais la plupart promirent à leur chef de le suivre partout où il irait; celui-ci leur commanda alors de se revêtir des habits des captifs; en même temps il fit arborer le pavillon du Pape sur sa galiote pour tromper les chrétiens de la deuxième galère et leur faire croire que leur conserve avait été victorieuse; ce stratagème lui réussit. Lorsqu'il vit le vaisseau assez rapproché de lui, il vira de bord et l'aborda très impétueusement avec une décharge d'arquebuses et de flèches qui fit quelques victimes, et le prit en peu d'instants. Sans perdre un moment, il s'assura de la personne des Chrétiens, et en fit mettre la plus grande partie à la rame, où ils remplacèrent un bon nombre de Mores et quelques Turcs qui composaient la chiourme des deux prises; il cingla

ensuite vers Tunis, où il arriva quelques jours après. Il est impossible de décrire l'étonnement que causa cet exploit dans Tunis et dans la chrétienté, et quelle célébrité commença, dès lors, à s'attacher au nom d'Aroudj, dont tout le monde parla comme d'un heureux et vaillant chef d'aventures. Comme sa barbe était très rousse (1), on commença dès ce moment à le nommer Barberousse, surnom qui passa plus tard à son frère. Avec le butin qu'il acquit dans cette expédition, la faveur et l'aide du Roi et d'autres personnes désireuses de participer aux prises, il put armer l'automne suivant ses deux galiotes et une des galères. Il se mit alors à écumer les côtes de Sicile et de Calabre, prit un grand nombre de vaisseaux et de barques, fit beaucoup de captifs, et rentra à La Goulette chargé de prisonniers et de butin.

§ 3.

Au commencement du printemps de l'année suivante, 1505, Barberousse sortit de La Goulette avec sa galère et ses deux galiotes et rencontra près de Lipari, île voisine de la Sicile et de la Calabre, un grand vaisseau chargé d'infanterie espagnole que le Roi catholique envoyait d'Espagne au Grand Capitaine Gonzalve Fernand, qui était alors à Naples. Il fut assez heureux pour capturer ce bâtiment sans mettre la main à l'épée et sans verser une goutte de sang ; il le reçut à merci et y trouva cinq cents soldats Espagnols, parmi lesquels il y avait beaucoup de gens de noblesse et de condition, qui lui payèrent plus

(1) On voit qu'Haëdo n'est pas partisan de l'étymologie (toute moderne, du reste) de *Baba-Aroudj*. Nous croyons qu'il est dans le vrai, et qu'on s'est laissé séduire par le rapprochement de ce vocable avec le surnom espagnol *Barbaroja*. Mais, au même moment, les Italiens disaient *Barbarossa* et les Français *Barberousse*, ce qui ne ressemble plus du tout à *Baba-Aroudj*. D'ailleurs, il faut remarquer qu'Aroudj avait à peine trente ans, et que l'appellation de *Baba* n'est donnée qu'aux vieillards, comme marque de respect affectueux.

tard une grosse rançon. Les uns disent que le patron du navire qui était Esclavon, saborda lui même son vaisseau, et le laissa se remplir d'eau pour le livrer aux corsaires par trahison ; les vieux Turcs et renégats content autrement la chose et disent que le navire avait beaucoup souffert de la tempête, qu'il était ouvert et crevé en plusieurs endroits, que la chiourme et les soldats étaient inondés, ne pouvant quitter la pompe un seul instant sous peine de périr ; ils ajoutent qu'il y avait en ce moment calme plat, et que ce fut cette impossibilité de combattre qui mit l'équipage dans la cruelle nécessité de se rendre plutôt que de couler à fond. Aroudj gagna là un énorme butin, en marchandises, en vêtements et en argent que le Roi catholique envoyait au Grand Capitaine pour les dépenses de la guerre et pour celles du royaume de Naples ; les passagers et les soldats lui rapportèrent aussi un bon profit. De retour à Tunis, il se servit de cet argent pour faire transformer les deux galères du Pape et quelques autres prises en deux galiotes légères, parce qu'il lui parut plus avantageux d'avoir des bâtiments très maniables, que de pesantes galères ; il en composa la chiourme, ainsi que celle des deux galiotes qu'il possédait déjà, avec les captifs qu'il venait de faire. Pendant cinq ans, à la tête de ces quatre vaisseaux, il parcourut les mers d'Italie, dont il ravagea et pilla les côtes, et se procura ainsi huit galiotes armées entièrement à lui ; il en mit deux sous le commandement de ses deux frères Kheïr-ed-Din et Isaac. En 1510, à la suite du célèbre désastre de Don Garcia de Tolède, fils du Duc d'Albe, qui fut vaincu et tué aux îles Gelves avec beaucoup de gentilshommes et de soldats espagnols, le Roi de Tunis, auquel appartenaient alors ces îles, en offrit le gouvernement à Barberousse, dans la crainte que les Chrétiens ne voulussent tirer vengeance de leur défaite et de leurs pertes ; ce souverain pensait qu'Aroudj avait suffisamment accru sa puissance pour se défendre facilement contre les forces qui pourraient être envoyées

par l'ennemi. Celui-ci accepta d'autant plus volontiers cette charge que La Goulette n'offrait plus qu'un asile insuffisant à la grande quantité de monde et de galiotes qu'il possédait, et il s'installa immédiatement à son nouveau poste. Étant donc devenu caïd (ou gouverneur) des Gelves, il continua à pirater et à ravager de tous côtés, infestant tellement les mers d'Italie, qu'aucun vaisseau ne naviguait sans de grandes appréhensions. Au commencement de 1512, il opérait avec douze galiotes, dont huit lui appartenaient ; les quatre autres étaient la propriété de corsaires, ses amis et compagnons ; toutes étaient construites avec les matériaux des navires qu'ils prenaient chaque jour ; car les Gelves ne produisent pas d'arbres propres à la construction navale ; on n'y voit que des palmiers et des oliviers.

En 1510, le comte Pedro Navarro avait pris aux Mores la ville de Bougie, dont le Roi s'était enfui dans les montagnes voisines. Se voyant ainsi privé de ses biens et de sa puissance, et ayant appris les exploits d'Aroudj, il lui envoya des ambassadeurs en 1512 ; il le priait très instamment de l'aider à reprendre Bougie, sa capitale, et lui promettait non seulement de rémunérer ses services, mais encore de le faire seigneur de Bougie, dont le port, qui est très grand et commode, lui assurait la sécurité toute l'année (1), et lui permettrait d'hiverner sa flotte tout près de l'Espagne et des Baléares, et de sortir à volonté pour prendre beaucoup de navires et de richesses.

§ 4.

Barberousse, qui était décidé depuis longtemps à faire

(1) Il s'agit, comme la phrase suivante le prouve, de la sécurité des galères pendant la mauvaise saison ; encore l'éloge accordé au port de Bougie est-il exagéré ; la flotte de Charles V put le constater à ses dépens en 1541. La prise de la ville avait eu lieu à la fin de 1509.

ce que le Roi venait de lui demander, avait alors sous ses ordres plus de mille Turcs, qui, au bruit des grandes richesses et de la gloire qu'Aroudj avait acquises en Barbarie, y étaient accourus avec le même empressement que mettent les Espagnols à aller aux mines des Indes ; il espérait, ce qui arriva en effet peu à peu, qu'une fois affriandés par les pillages du Ponent, il en viendrait chaque jour davantage. Ces forces lui parurent suffisantes, non seulement pour reprendre Bougie, mais encore pour se conquérir un royaume en Barbarie ; et, nourrissant déjà des ambitions plus grandes que celles d'un simple corsaire, il répondit au Roi qu'il allait partir à l'instant même. Il arriva au mois d'août avec douze galiotes, chargées d'artillerie, de munitions, de mille Turcs et de quelques Mores. Il ouvrit d'abord le feu contre la principale défense de la place ; c'était une grande et forte tour, que le comte Pedro Navarro avait refaite à neuf ; elle s'élevait près de la mer, à la pointe de l'arsenal, qui était la principale défense de la place ; en même temps le Roi de Bougie descendit des montagnes pour venir à son aide avec plus de trois mille Mores. Au bout de huit jours de feu, la tour était déjà presque détruite et l'assaut était ordonné, lorsqu'un des projectiles chrétiens vint frapper Aroudj au bras gauche et le lui emporta presque entièrement. L'armée perdit courage à la vue du malheur arrivé à son chef, qui fut lui même contraint de se retirer pour se faire soigner, et d'abandonner momentanément son entreprise. Le Roi de Bougie s'en retourna aux montagnes d'où il était venu, et Barberousse, bien souffrant de sa blessure, revint à Tunis avec sa flotte. En passant devant Tabarque, où les Génois avaient l'habitude de pêcher le corail depuis longtemps (comme ils le font encore aujourd'hui), il rencontra par hasard une de leurs galiotes qui se rendit sans résistance. De là, il vint débarquer à La Goulette et se rendit à Tunis pour y guérir sa blessure. Ne voulant pas être éloigné de sa flotte et de son monde, il ordonna

à son frère Kheïr-ed-Din, qui commandait à sa place, de désarmer les vaisseaux et de les conduire dans le canal en n'y laissant que la chiourme enchaînée; une partie des Turcs se logea dans la tour, avec la permission du Roi de Tunis, et le reste s'établit dans la ville avec lui. Peu de jours après on apprit à Gènes la prise de la galiote; à cette nouvelle, André Doria partit en course avec douze galères bien armées; en passant à Tabarque, il y apprit que Barberousse se faisait soigner à Tunis et que son frère était à La Goulette, chargé de la garde des navires. Il s'y rendit immédiatement, débarqua son monde à portée de canon, et marcha sur les vaisseaux, pendant que ses galères le suivaient en côtoyant la plage. Kheïr-ed-Din, voyant la marche audacieuse d'André Doria, donna l'ordre immédiat de saborder et de couler les galiotes, pour que les chrétiens ne pussent ni les brûler ni les prendre. En même temps, il se jeta rapidement en avant avec quatre cents Turcs pour arrêter l'ennemi; mais sa troupe ne put soutenir l'élan des chrétiens, ni le terrible feu de leurs galères; elle se débanda tellement qu'elle ne put même pas rentrer dans la tour et se précipita en désordre vers Tunis. Doria put donc entrer dans le fort, qu'il saccagea et brûla; il reprit la galère génoise et s'empara de six des vaisseaux de Barberousse, que les Turcs n'avaient pas encore eu le temps ou l'audace de couler à fond; il se rembarqua victorieux, et prit joyeusement la route de Gènes (1).

§ 5.

Quoique Kheïr-ed-Din eût eu le temps d'emmener sa chiourme et qu'il n'eût perdu par le fait que quelques carcasses de navires et un peu de butin, il n'osait pas

(1) Il est presque inutile de dire qu'il n'est pas fait mention de cet échec dans le R'azaouât, dont l'auteur supprime systématiquement presque toutes les défaites qu'ont essuyées les Barberousse.

rentrer à Tunis ni paraître devant son frère, surtout depuis qu'on lui avait dit qu'il était très indigné contre lui à cause de cette défaite, qu'il attribuait à sa couardise et à son manque d'énergie, Kheïr-ed-Din n'avait pourtant rien à se reprocher, ayant fait tout ce qu'un homme peut faire. Donc, excité par son dépit et par la crainte qu'il avait de son frère, il partit pour les Gelves avec la galiote dont il était le reïs; là, pour apaiser la colère de son aîné, il fit construire en grande hâte trois galiotes avec des matériaux, ferrures et agrès de toute sorte, qu'Aroudj lui avait donné jadis; la colère de celui-ci se calma, et il fit savoir qu'il ne conservait plus aucun ressentiment. Pendant qu'il était retenu à Tunis par sa blessure, il avait permis à quelques-uns de ses reïs d'aller rejoindre Kheïr-ed-Din aux Gelves, et ils s'y occupèrent activement de la construction des navires. En 1513, les nouvelles galiotes et les six anciennes qui avaient échappé à l'attaque d'André Doria partirent en course sous le commandement de Kheïr-ed-Din; Isaac-ben-Jacob resta aux Gelves en qualité de Caïd pour faire achever à la hâte d'autres bâtiments, suivant les ordres envoyés par Aroudj, qui était encore convalescent à Tunis, et disait que, tout estropié qu'il était, il voulait avoir encore quelque éclatant succès; car son esprit ne se reposait jamais, et son inaction forcée le faisait souffrir de ne pouvoir rien entreprendre de remarquable. A peine guéri, il partit pour les Gelves où il arriva au mois de mai 1513; il y passa le reste de l'année et la moitié de la suivante à achever la construction de ses vaisseaux, et à amasser de la poudre et des munitions. Enfin, au mois d'août 1514, il partit avec ses douze galiotes, montées de plus de onze cents Turcs et vint de nouveau assiéger Bougie, sans attendre l'invitation du Roi, qui s'était enfui dans les montagnes, comme nous l'avons dit. Quand celui-ci apprit l'arrivée de Barberousse, il le rejoignit avec beaucoup de Mores alliés, et le ravitailla en provisions de toute espèce. A l'aide de ce secours,

Aroudj commença à battre la tour devant laquelle il avait perdu le bras, la rasa presque entièrement et força la garnison de rentrer dans la ville; il ouvrit ensuite le feu contre une autre tour que le comte Pedro Navarro (1) avait nouvellement bâtie tout près de la mer, à l'endroit où il y a une belle plage. Après quelques jours de feu, les Turcs donnèrent plusieurs assauts, et rencontrèrent plus de résistance qu'ils n'en attendaient; dans la première attaque seulement, ils perdirent cent Turcs et cent Mores des principaux et des plus vaillants. Le temps s'écoulait; la mi-septembre était passée; les grosses pluies commencèrent. De plus, cinq navires arrivèrent du Pénon de Velez sous les ordres de Martin de Renteria, brave capitaine Espagnol, qui avait été invité par le Roi Catholique à se porter immédiatement au secours de Bougie. Il y arriva avec bon vent, et força Barberousse à se retirer sans coup férir et à lever le siège. Cependant quelques vieux Turcs m'ont raconté que la véritable cause de l'abandon de l'opération avait été le départ du Roi de Bougie et des Mores ses alliés. D'après leur récit, Aroudj aurait demandé à ceux-ci s'ils voulaient tenir jusqu'au bout; eux, qui désiraient ensemencer leurs champs (car il venait de pleuvoir beaucoup et les semailles doivent se faire en Barbarie après les premières pluies) répondirent qu'ils ne pouvaient rester plus longtemps en campagne et s'en retournèrent chez eux les uns après les autres. Barberousse s'embarqua donc avec ses Turcs, fort mécontent d'avoir échoué deux fois devant la même place après avoir fait beaucoup de pertes. Sa colère fut telle, qu'il se détermina à ne plus retourner à Tunis ni aux Gelves; il se dirigea avec tout son monde vers une petite ville nommée Gigelli, qui se trouve sur la côte, à 70 milles à l'est de Bougie; comme c'est une forte position, qui possède un port suffisant, quoique

(1) Voir, dans les *Documents espagnols*, le pouvoir donné par le Roi Ferdinand à Antonio de Ravaneda (*Revue africaine*, tome XIX).

petit, il jugea qu'il pourrait s'en accommoder pour quelque temps; les habitants, au nombre de mille environ, qui le connaissaient de réputation, l'accueillirent fort bien.

§ 6.

Barberousse passa à Gigelli tout l'automne et tout l'hiver. Dans ce temps-là, les habitants du pays supportaient une grande famine, n'ayant récolté que très peu de blé et d'orge; les Turcs n'étaient guère mieux approvisionnés. A l'été de la saint Martin, les premiers jours de novembre amenèrent un très beau temps; Aroudj en profita pour partir en course avec ses douze galiotes, se dirigeant vers la Sicile et vers la Sardaigne, dans l'espoir d'y rencontrer quelques vaisseaux remplis de céréales. Le succès couronna son entreprise; il s'empara en quelques jours de trois vaisseaux chargés de blé qui allaient de Sicile en Espagne, retourna immédiatement à Gigelli, et y distribua libéralement sa capture aux habitants, et aux montagnards voisins, qui souffraient aussi cruellement de la famine; cette action lui valut une popularité immense et universelle, et accrut d'autant sa réputation et son autorité. Lui, qui aspirait sans cesse à de grandes choses, ne voyait pas encore bien comment il arriverait à trouver une bonne occasion; car, à cette époque, tous ces Mores étaient libres, ne reconnaissaient pas de roi, et s'étaient toujours servis des fortifications naturelles de leurs montagnes pour défendre leur indépendance (comme l'écrit Jean Léon) contre les Rois de Tunis, au moment même de leur plus grande puissance, et contre des Rois voisins très puissants. Ils se soumirent pourtant à Aroudj, et de leur pleine volonté le choisirent pour Roi et Seigneur. Cela fait, comme ces mêmes Mores étaient depuis longtems ennemis du Roi de Kouko, leur voisin, il lui fit une rude guerre au commencement de

l'année 1515, voulant l'empêcher de s'agrandir, et de l'entraver lui-même dans l'accroissement de son pouvoir, qu'il trouvait déjà trop petit pour son ambition. Il marcha à sa rencontre avec des fantassins et des cavaliers Mores et quelques arquebusiers ; le choc eut lieu sur une grande montagne, située à douze lieues de Gigelli, qu'on nomme Montagne de Benichiar ; on l'appelle aussi Montagne du Concombre. Le combat fut très rude, jusqu'au moment où le Roi de Kouko ayant été tué d'une arquebusade dans la poitrine, tous les siens prirent la fuite, poursuivis pendant plusieurs lieues par les Turcs et les Mores de Gigelli qui en firent un grand massacre. Barberousse fit couper et porter à la pointe d'une lance la tête du Roi et, s'avançant ainsi toujours victorieux, il soumit en peu de jours la plus grande partie du royaume de Kouko (1).

§ 7.

En l'année suivante 1516, le 22 janvier, le Roi Catholique Don Ferdinand mourut, âgé de soixante-deux ans. La nouvelle de cette mort ranima le courage des habitants d'Alger qui se trouvaient opprimés par un fort que le Roi avait fait construire quelques années auparavant (2) sur l'île qui est en face et à peu de distance de la ville ; cet établissement les maintenait sous la domination Espagnole, et les empêchaient de pirater comme ils en avaient l'habitude, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (3). Quelque temps auparavant, ils s'étaient soumis

(1) D'après le R'azaouât, Aroudj aurait conquis Gigelli sur les chrétiens, à l'aide des habitants du pays, et il n'est pas fait mention de la guerre contre le Roi de Kouko.

(2) Après la prise de Bougie, les Algériens effrayés avaient fait leur soumission à l'Espagne ; c'est à la suite de cela que le Penon avait été construit et armé.

(3) Dans la *Topographie et Histoire générale d'Alger*, chap. IV.

volontairement à un Cheïk, prince Arabe nommé Sélim-Eutemi, pour qu'il les protégeât. Avec son consentement, ils envoyèrent supplier Barberousse, dont ils connaissaient les exploits, de venir les délivrer de l'oppresion des Chrétiens en détruisant cette forteresse. Celui-ci écouta ces propositions avec un vif plaisir, moins à cause des grandes récompenses offertes par la ville d'Alger et par le prince, que parce qu'il lui parut que rien ne pouvait lui arriver plus à propos pour se rendre le maître de la Barbarie (c'était depuis longtemps l'objet de ses désirs) et pour s'emparer d'Alger, ville si importante, si riche, si populeuse et si commode pour pirater. Toutefois, cachant ses desseins, il congédia les ambassadeurs avec maintes offres de services, et leur assura qu'il allait se rendre immédiatement à leur secours avec ses Turcs et le plus de monde possible. Et, comme il l'avait dit, il le fit ; car la qualité principale de cet homme, fruit naturel de sa grande âme, était la promptitude et la diligence qu'il apportait dans toutes ses actions. Il envoya d'abord par mer seize galiotes, les unes à lui, les autres à des corsaires de ses amis, qui étaient venus le rejoindre à Gigelli, où ils avaient trouvé son aide, ses bons offices et son argent, dont il était prodigue pour tous. Sur ces galiotes il embarqua cinq cents Turcs, avec son artillerie, sa poudre, ses munitions et son matériel de guerre. Quant à lui, il prit la route de terre avec huit cents Turcs armés de mousquets, trois mille Mores des montagnes de Gigelli, ses vassaux, et plus de deux mille autres, qui, à la première nouvelle de l'entreprise, s'étaient joints à lui pour marcher sur Alger, dans l'espoir d'un butin assuré. En apprenant qu'il s'approchait, le prince, les notables et les riches vinrent au-devant de lui à une grande journée de la ville, le remerciant avec effusion de l'aide qu'il venait leur prêter pour les délivrer des Chrétiens. Ils pensaient qu'Aroudj allait entrer immédiatement à Alger ; mais celui-ci leur dit qu'il était nécessaire qu'il allât d'abord à

Cherchel, port de mer situé à vingt lieues à l'ouest d'Alger et qui avait en ce temps-là environ cinq cents habitants ; il leur promit de revenir rapidement et de faire ce qu'il désirait encore plus qu'eux-mêmes. La cause de cette détermination était la suivante : au temps où il s'était emparé si facilement de Gigelli et du pays voisin, un de ses anciens compagnons, corsaire Turc, nommé Cara-Hassan, qui pendant bien des années avait piraté avec lui sur une bonne galiote, dont il était le propriétaire, était devenu envieux de ses biens et de ses succès ; désirant faire une fortune semblable à la sienne, il l'avait quitté avec sa galiote et beaucoup de Turcs de ses amis, et s'était rendu à Cherchel. Il y avait été bien reçu par les habitants, qui étaient (comme ils le sont encore aujourd'hui) des Morisques fuyards de Grenade, de Valence et d'Aragon, grands corsaires, faisant beaucoup de mal aux côtes d'Espagne, qu'ils connaissent parfaitement pour y être nés. Ces pirates acceptèrent volontairement Cara-Hassan pour leur chef et il devint seigneur de tout ce pays ; il se trouvait ainsi assuré de se constituer une bonne principauté, car il n'y avait là aucun Roi More ou Cheïk qui put lutter contre lui. De plus, Cherchel a un port qu'il était facile de rendre grand et sûr avec un peu de travail ; la campagne y est fertile, et les montagnes sont riches en matériaux de construction navale ; enfin, pour aller aux Baléares et en Espagne, la traversée est très courte et ne demande guère que vingt heures. Ces éléments de succès faisaient donc espérer à Cara-Hassan de se rendre bientôt aussi célèbre qu'Aroudj par ses exploits sur terre et sur mer. De son côté, celui-ci, auquel toutes ces choses étaient connues, voyait avec un extrême déplaisir qu'un autre voulut l'égaler (tel est le naturel des tyrans ambitieux !) ; il lui semblait qu'en cherchant à conquérir de la terre ou du pouvoir dans ces parages, on lui volait son propre bien, si ardent était son désir de dominer toute cette région. Jugeant donc qu'il pourrait toujours aller à Alger quand

il le voudrait, il se résolut à attaquer son rival à l'improviste et à le chasser avant qu'il ne fut devenu plus fort. Dans cette intention, il marcha rapidement sur Cherchel sans perdre une heure, et ordonna à ses galiotes qui étaient à Alger de prendre la même route. En arrivant, il lui eût été facile de prendre sans résistance la ville qui n'était pas fortifiée (aujourd'hui, elle l'est un peu) et qui n'avait pas de défenseurs ; toutefois, il ne fit pas mine d'être venu pour combattre, mais seulement pour arranger cette affaire entre amis. Il fit savoir à Cara-Hassan, surpris de son arrivée, qu'il avait été mécontent de le voir s'emparer de cette ville, de laquelle il avait lui-même l'intention de faire le séjour de sa flotte ; le corsaire effrayé prit le parti de se soumettre entièrement ; se fiant à l'ancienne amitié qui les liait ensemble, il vint souhaiter la bienvenue à Barberousse, s'excusa le mieux qu'il put, et lui livra la ville, sa galiote, ses Turcs et sa propre personne. Aroudj se montra très cruel ; il lui fit couper immédiatement la tête, s'empara de tous ses biens, incorpora les Turcs dans son armée et se fit reconnaître pour Roi par tous les habitants (1).

§ 8.

Cela fait, laissant dans la ville une garnison d'une centaine de Turcs, il se dirigea sans retard vers Alger. Il y fut reçu avec une grande joie par les habitants, qui ne se doutaient guère qu'ils introduisaient le feu dans la maison. Selim Eutemi logea Barberousse dans son palais et s'ingénia à le traiter le mieux possible ; les notables en

---

(1) Sinan-Chaouch raconte autrement la prise de Cherchel : d'après lui, les chrétiens s'en étaient emparés et y avaient mis garnison. Aroudj survint à l'improviste et la leur enleva de vive force. Quelques détails du récit nous donnent à penser que Sinan fait ici confusion avec l'attaque de Cherchel, par André Doria, qui eut lieu en 1531 seulement.

firent autant à l'égard des Turcs ; tous les soldats de l'armée furent de même bien accueillis. Dès le lendemain de son arrivée, Aroudj, voulant leur faire voir qu'il n'était venu que pour les délivrer des Chrétiens, ouvrit la tranchée à grand bruit, et éleva une batterie contre la forteresse de l'îlot, menaçant les Chrétiens de la garnison de leur faire couper la tête à tous, et faisant les bravades familières aux Turcs. Cependant, avant d'ouvrir le feu, pour se conformer aux usages de la guerre, il envoya un parlementaire au Commandant du fort, et le somma de se rendre et de s'embarquer pour l'Espagne ; il s'offrait à le laisser partir librement avec tout son monde et ses bagages et s'engageait à fournir les vaisseaux nécessaires au rapatriement. Le Commandant répondit en l'invitant à mettre un terme à ses forfanteries et ses offres, qui ne pouvaient effrayer ou corrompre que des lâches ; il l'engagea en même temps à prendre garde qu'il ne lui arrivât encore pis qu'à Bougie. Là-dessus, et sans attendre d'autre réponse, Barberousse ouvrit le feu contre le fort qui n'était qu'à trois cents pas de la ville (comme on peut le voir encore aujourd'hui) ; mais la faiblesse de son artillerie l'empêcha d'obtenir des résultats sérieux. Au bout de vingt jours, les Algériens, voyant que Barberousse n'avait obtenu aucun avantage, que son arrivée n'avait servi à rien, que les Turcs se montraient insupportables par leurs violences, leurs pillages et leur arrogance accoutumée, craignirent que cela n'allât de mal en pis ; ils étaient déjà bien mécontents et manifestaient hautement leur regret de l'avoir appelé et introduit à Alger. Selim-Eutemi, en particulier, ne pouvait supporter le dédain d'Aroudj, ni l'arrogance avec laquelle celui-ci le traitait publiquement dans son propre palais ; il se méfiait déjà de ce qu'il lui arriva quelques jours après ; car Barberousse, qui pensait nuit et jour à s'emparer de la ville, s'était enfin résolu, au mépris des lois de l'hospitalité, à tuer traîtreusement le Cheik de ses propres mains et à se faire

reconnaître Roi par force et à main armée. Afin d'accomplir son dessein sans bruit et à l'insu de tous, il choisit l'heure de midi, où Selim-Eutemi était entré dans son bain pour y faire ses ablutions en récitant la *Sala*, prière de cette heure ; telle est la coutume des Mores et la loi de leur Coran ; il entra dans le bain sans être vu ; car il logeait, comme nous l'avons dit, dans le palais même ; il y trouva le prince seul et nu, et à l'aide d'un Turc qu'il avait amené avec lui, il l'étrangla et le laissa étendu sur le sol. Environ un quart d'heure après, il entra de nouveau dans le bain et se mit à appeler les Mores du palais avec de grands cris, disant que le cheik était mort, asphixié par la chaleur du bain (1). Quand cet événement fut connu dans la ville, chacun fut saisi de peur et s'enferma chez soi, soupçonnant le crime et la trahison d'Aroudj. Celui-ci avait averti d'avance ses Turcs qui se tenaient sous les armes, ainsi que les Mores de Gigelli ; ils lui firent cortège avec de grands cris de joie, pendant qu'il chevauchait à travers la ville, et le proclamèrent Roi, sans qu'aucun Algérien osât ouvrir la bouche. Le Cheik laissait un fils encore tout jeune, qui, voyant son père mort, et craignant que Barberousse ne le fît périr, se sauva à Oran avec l'aide de quelques anciens serviteurs de la famille. Le marquis de Comarés, Capitaine Général de la province d'Oran, accueillit très bien le jeune prince ; plus tard, il l'envoya en Espagne au cardinal Don Francisco Ximenes, archevêque de Tolède, qui gouvernait alors le royaume, par suite de la mort du Roi Catholique et de l'absence de Charles-Quint, qui se trouvait alors en Flandre. Aroudj, devenu de cette façon Roi d'Alger, fit appeler les habitants les plus

(1) Il est presque inutile de dire qu'il n'est pas parlé dans le R'azaouât du meurtre de Selim. S'il fallait en croire Sinan, Aroudj aurait été reconnu dès le premier jour comme souverain maître et d'un consentement général. Mais tous les récits contemporains démentent cette assertion, et confirment la version d'Haëdo.

notables, et se fit reconnaître par eux, grâce à ses promesses et à ses offres; il obtint d'autant mieux leur assentiment qu'ils n'étaient pas de force à le lui refuser. Aussitôt il se mit à battre monnaie et à fortifier la Casbah, qui était alors le seul fort d'Alger; il la munit d'un peu d'artillerie et d'une garnison de Turcs. Peu de temps après ces événements, ceux-ci, se voyant les maîtres absolus d'Alger, se mirent à traiter les habitants comme s'ils eussent été leurs esclaves, les pillant, les insultant, et les maltraitant avec leur arrogance accoutumée, si bien que ceux-ci eussent mieux aimé être soumis aux Chrétiens, d'autant plus qu'ils savaient que le fils de Selim-Eutemi avait été en Espagne, et qu'ils craignaient de le voir venir avec une armée pour reconquérir le royaume paternel; ils pensaient que, dans ce cas, ils seraient traités comme étant complices du meurtre, que le poids de la guerre porterait sur eux comme sur les Turcs, et qu'ils devaient s'attendre à une destruction complète, châtiment dont les menaçait chaque jour la garnison Espagnole du fort de l'île. En conséquence, les Algériens et les principaux d'entre les Mores s'entendirent entre eux et ouvrirent des pourparlers avec le Commandant de la forteresse, auquel ils demandèrent de les aider, le moment venu, à chasser les Turcs; Barberousse n'avait conservé que ceux-ci et avait renvoyé chez eux les Mores de Gigelli. Les habitants ajoutaient qu'ils aimaient mieux obéir aux Chrétiens, qui étaient justes et raisonnables, qu'à une race méchante et arrogante comme les Turcs. En même temps, ils s'entendirent très secrètement avec les Arabes de la Mitidja, grande plaine voisine d'Alger. Ceux-ci gardaient un extrême ressentiment du meurtre de Selim-Eutemi, qui était de leur race et de leur sang, et leur seigneur légitime; ils avaient le plus vif désir de le venger, aussitôt que cela leur serait possible; d'autant plus que Barberousse, non content de la soumission d'Alger et de ses habitants, les pressait vivement de se soumettre à lui et

de lui payer le tribut; de plus, les Turcs sortaient souvent en armes dans la campagne, par troupe de trois ou quatre cents, armés de mousquets, et les forçaient de payer l'impôt, leur prenant encore leurs vivres, leurs biens, et jusqu'à leurs filles et leurs fils.

§ 9.

Pour toutes ces raisons, l'accord fut bientôt conclu entre les Algériens, les Arabes et les Chrétiens de la forteresse; il fut convenu qu'à un jour donné un bon nombre d'Arabes entreraient dans la ville avec des armes cachées, sous prétexte d'y vendre quelques denrées, comme ils en ont l'habitude, et mettraient le feu aux vingt-deux galiotes de Barberousse. Quelques-uns de ces navires appartenaient à des corsaires qui venaient de jour en jour se joindre aux Turcs; ils étaient tous sur la plage, à deux places différentes, les uns en dehors du rempart, à l'endroit où il rejoint la mer, près de la porte Bab-el-Oued (c'est là qu'est maintenant le bastion de Rabadan Pacha) et les autres un peu plus loin, sur la plage du Ruisseau qui descend des montagnes (1). Il était convenu qu'au moment où Barberousse et ses Turcs sortiraient par la porte Bab-el-Oued pour éteindre le feu, les Algériens fermeraient la porte et les empêcheraient de rentrer; au même moment, le Gouverneur de la forteresse et les Chrétiens devaient passer en barque dans la ville, s'y réunir aux Mores, massacrer les Turcs qu'on y trouverait et attaquer ceux qui seraient avec Barberousse occupés à éteindre l'incendie. Ce plan était très bien combiné et rien de mieux ne pouvait être imaginé; mais il advint, sans qu'on sache comment, qu'Aroudj apprit ce qui se passait; il fit semblant de ne rien savoir et se contenta de si bien faire garder ses vaisseaux que

---

(1) L'Oued M'racel (Ruisseau des blanchisseuses).

les Arabes n'osèrent pas en approcher. Un vendredi, jour de *Djema* (c'est le dimanche des musulmans) il se rendit à midi à la grande mosquée pour y dire la *Salah*, en compagnie d'un bon nombre de Turcs qu'il avait mis dans sa confidence ; il y trouva les principaux d'entre les Algériens qui avaient l'habitude d'aller ce jour-là et à la même heure à la mosquée et ne pouvaient pas se douter que le Roi sut rien de leurs intrigues. Quand tout le monde fut entré dans la mosquée, les Turcs coururent fermer les portes, qu'ils gardèrent les armes à la main, et s'assurèrent de la personne des conspirateurs ; Aroudj en fit immédiatement décapiter vingt des plus coupables ; leurs têtes et leurs corps furent exposés dans la rue ; plus tard, pour les outrager davantage, il les fit jeter à la voirie, dans l'intérieur de la ville, au même lieu où se trouvent aujourd'hui les écuries royales. Les Algériens furent épouvantés par cette rapide et rigoureuse répression, tellement que, depuis lors, si maltraités qu'ils fussent par les Turcs, ils n'osèrent plus se plaindre ni s'en aller, ce à quoi Barberousse ne voulut jamais consentir ; ainsi, de gré ou de force, ils devinrent très soumis et très obéissants (1). Cela se passait au printemps de l'année 1517 ; en ce même temps, le fils de Selim Eutemi qui avait su gagner la faveur du marquis de Comarés, avait, par son intercession, obtenu du cardinal Francisco Ximenes et du Conseil Royal d'Espagne le secours qu'il demandait pour reconquérir le royaume paternel et chasser les Turcs ; car le gouvernement Espagnol trouvait mauvais que Barberousse, déjà maître d'une flotte aussi nombreuse, accrut autant son pouvoir et ses richesses, et se rendit si voisin de l'Espagne (plût à Dieu qu'on y eût porté remède en ce temps !). On fit

(1) Dans le R'azaouât, la révolte et sa répression sont narrées à peu près de la même manière ; mais d'après l'historien turc, ces événements se seraient passés plus tard, sous le commandement de Kheïr-ed-Din.

donc partir une armée de plus de dix mille hommes, commandée par un vaillant chevalier nommé Francisco de Vera (1) ; il devait remettre sur le trône le fils de Selim Eutemi, qui accompagnait l'expédition (2). Quand l'armée fut arrivée à Alger, elle fut en butte à la même mauvaise fortune qui frappa plus tard l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire ; une tempête subite jeta presque toute la flotte à la côte, fit périr la plupart des vaisseaux et des équipages, dont le reste gagna la rive à la nage. Ceux-ci furent pris ou tués par Aroudj, qui était sorti de la ville à la tête de ses Turcs (3) ; son pouvoir et sa réputation s'en accrurent d'autant, et il fut de plus en plus considéré comme un homme illustre et heureux dans ses entreprises. Cependant, les Arabes voisins d'Alger se voyaient de jour en jour plus opprimés par les Turcs qui leur gardaient rancune de leur tentative de sédition ; ils ne pouvaient pas supporter cette tyrannie si nouvelle pour eux, qui avaient jusque-là vécu libres sous l'autorité de leurs Cheiks. Dans cette occurence, ils s'adressèrent au Roi de Ténès, ville située à 30 lieues à l'ouest d'Alger, à 15 à l'est de Mostaganem, à 30 d'Oran et à 52 de Tlemcen (4) ; en ce temps-là ce Roi était assez puissant et tenu en grand crédit parmi les Arabes, qui le supplièrent très instamment de les aider à se délivrer

(1) Le véritable nom est Diego de Vera, ainsi qu'on peut s'en assurer par la lecture des pièces officielles publiées en appendice à la *Cronica de los Barbarojas*, de Gomara.

(2) D'après les pièces citées à la note précédente, cela n'est pas bien certain, et le contraire paraît même plus probable. De plus, l'expédition eut lieu à la fin de 1516 et non en 1517.

(3) Ici, Haëdo, moins exact de coutume, n'est plus du tout d'accord avec les documents officiels. La vérité est que l'Armada se composait d'une trentaine de bâtiments, montés par trois mille hommes, et que l'insuccès fut dû, non pas à la tempête, mais aux mauvaises dispositions du général. Sinan-Chaouch, avec son exagération habituelle, parle de trois cent vingt navires et de quinze mille hommes.

(4) Faisons remarquer, une fois pour toutes, que la lieue d'Haëdo est le plus souvent de 8 à 10 kilomètres.

des Turcs, des maux et des vexations insupportables qu'ils enduraient. Ce prince se nommait Amid-el-Abdi (1), c'est-à-dire Amid le Nègre, parce qu'il était très noir, étant fils d'un blanc et d'une négresse ; il eut pitié des Arabes qui l'imploraient et qui étaient du même sang que lui ; de plus, il craignit que le mauvais voisinage de Barberousse ne lui valut à lui-même un sort semblable à celui de Selim, et ces raisons le déterminèrent à entreprendre la guerre et à chercher à chasser les Turcs d'Alger. Il réunit donc dix mille cavaliers de ses vassaux ou alliés et partit avec eux de Ténès au mois de juin 1517, peu de temps après la défaite de l'armée Chrétienne. Comme tous les Arabes de ces régions détestaient les Turcs, et craignaient de tomber sous leur joug, l'armée se renforça à chaque étape de cavaliers et de fantassins qui accouraient pour défendre une cause commune à tous. Aroudj se résolut à ne pas attendre l'ennemi et à marcher sur lui en prenant l'offensive, se fiant au courage de ses Turcs, qui étaient tous pourvus de mousquets, armes que les Mores ne possédaient pas encore. Il laissa Kheïr-ed-Din avec quelques soldats à la garde d'Alger, et pour plus de sûreté, il emmena en ôtage une vingtaine des principaux habitants, et se mit en marche avec un millier de Turcs armés de mousquets et cinq cents Morisques Andaleuces (2) de Grenade, d'Aragon et de Valence, qui affluaient de tous les points de la Barbarie à Alger, où ils étaient bien reçus des Turcs, qui les admettaient dans leurs rangs ; ces Morisques étaient presque tous armés d'arquebuses. Au bout de deux jours de route, Aroudj rencontra l'ennemi à 12 lieues à l'ouest d'Alger, près du Chélif. La bataille s'engagea ; les Turcs et les Morisques tuèrent tant de monde

(1) D'après les documents déjà cités, il se nommait Mouley-bou-Abd-Allah, et se trouvait compromis dans une sorte d'alliance déjà ancienne avec les Espagnols.

(2) Les Maures venus d'Espagne se divisaient en *Andaleuces* et *Tagarins*, suivant les provinces dont ils étaient originaires.

avec leurs arquebuses, que le Roi de Ténès fut forcé de s'enfuir en grande hâte, poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à sa capitale. N'osant pas y tenir ferme et s'y laisser assiéger, il s'en fût dans les montagnes de l'Atlas ; puis, ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il les traversa, et gagna les plaines du Sahara (c'est le nom actuel de l'ancienne Numidie), pays très voisin de celui des nègres, et Barberousse entra ainsi sans difficulté à Ténès. Il pilla à fond le palais du Roi, s'emparant de tout ce que celui-ci n'avait pas emporté dans sa fuite ; les Turcs en firent autant à l'égard des habitants du pays, qui furent forcés de reconnaître leur conquérant comme Roi et Seigneur. Celui-ci donna quelques jours de repos à son armée, tant à cause des fatigues qu'elle venait d'essuyer que pour laisser passer la chaleur qui est terrible en cette saison dans ce pays-là. A ce moment, quelques-uns des principaux habitants de Tlemcen lui firent savoir que, s'il voulait venir avec son armée, ils lui livreraient la ville et tout le royaume. Car ils étaient très désaffectionnés de leur Roi, qui avait usurpé le trône quelques années auparavant, en fomentant une révolte contre son neveu qui était le Roi légitime et qui s'était enfui à Oran. Ce Roi se nommait Abuzeyen, et son neveu Abuche Men (1).

§ 10.

Barberousse ne crut pas devoir laisser échapper une aussi belle occasion d'accroître sa puissance ; il écrivit à Alger à son frère Kheïr-ed-Din de lui envoyer immédiatement par mer, à la plage de Ténès (la ville est à peine à une lieue de la côte) dix petits canons avec leurs affûts, assez légers pour qu'il pût leur faire suivre la route de terre. Il lui fallait cette artillerie, tant à cause de la crainte qu'il avait d'être attaqué par le marquis de Comarés en traversant la frontière d'Oran, que

(1) Bou-Zian et Bou-Hammou.

pour s'en servir à Tlemcen, s'il en avait besoin. Son frère lui obéit et envoya les canons avec beaucoup de poudre, de projectiles et de munitions, dans cinq galiotes qui débarquèrent leur chargement au cap de Ténès. Après avoir reçu ce matériel et rassemblé une grande quantité de vivres de toute espèce qu'il fit charger sur des chevaux, dont abonde le pays, il partit à grandes journées pour Tlemcen. Quand il arriva à Alcala de Benariax (1), lieu situé à dix lieues d'Oran et à quatre de Mostaganem, il y fut bien reçu par toute la population, qui lui obéit de bonne volonté. La renommée de ses exploits lui amena beaucoup de Mores en quête d'aventures et de butin, qui vinrent en volontaires se joindre à lui pour cette entreprise; il leur fit un très bon accueil et augmenta ainsi ses forces de quinze cents cavaliers; il n'avait encore perdu que soixante hommes de la troupe avec laquelle il était parti d'Alger. Cependant, craignant que, si le Roi de Ténès ne revenait, les Mores, aidés du Capitaine Général d'Oran, qui était si près de là, ne lui tombassent sur les flancs ou ne lui coupassent la retraite (ce à quoi aurait pu servir la forteresse d'Alcala de Benariax), il ordonna à son troisième frère Isaac-ben-Jacob de garder cette position avec deux cents mousquetaires Turcs et quelques-uns des Mores dans lesquels il avait le plus de confiance; il les prit parmi ceux qu'il avait emmenés d'Alger avec lui. Pressant ensuite sa marche avec le reste de l'armée, il rencontra le roi Abuzeyen à quatre lieues au delà d'Oran et à dix-huit en avant de Tlemcen. Ce prince, sachant qu'Aroudj avait l'intention de le chasser de sa capitale, marchait à sa rencontre, ignorant encore la trahison de ses sujets, qui avaient provoqué l'arrivée des Turcs; il avait jugé plus sûr d'attaquer l'ennemi en plaine que de s'enfermer dans Tlemcen et de combattre aux portes de son palais; car il ne se flait pas aux habitants, et savait

(1) La Kalaa des Beni-Rachid.

que plusieurs d'entre eux ne lui étaient pas affectionnés. Il était sorti avec une armée de six mille cavaliers et trois mille fantassins, emmenant avec lui l'ancien Roi de Ténès, Amid-el-Abdi, qui avait repassé l'Atlas et était venu du Sahara à Tlemcen. Quand les deux armées furent en présence, la bataille s'engagea rapidement dans une grande et spacieuse plaine nommée Aguabel; le combat fut long et acharné; enfin les Turcs et les Morisques d'Espagne ayant tué une grande quantité d'hommes et de chevaux avec leur puissante mousqueterie et leur artillerie, le Roi de Tlemcen fut complètement battu et forcé de s'enfuir vers sa capitale avec ce qui lui restait de monde; les habitants, sans attendre l'arrivée d'Aroudj, lui coupèrent la tête (1). L'ancien Roi de Ténès s'échappa par un autre chemin, et, traversant de nouveau les montagnes, regagna le Sahara. Ces événements arrivèrent au commencement de septembre 1517. Après une pareille victoire et une aussi grande destruction d'ennemis, Barberousse avait compris que rien ne pouvait plus s'opposer à l'exécution de ses désirs, et avait continué en grande hâte sa marche en avant. Arrivé à moitié chemin de la ville, ceux des habitants qui l'avaient appelé lui firent dire qu'ils l'attendaient, en lui envoyant comme preuve la tête du Roi Abuzeyen. Aroudj ne put cacher l'extrême joie que cette nouvelle lui causa; il fit tirer par réjouissance des salves d'artillerie et de mousqueterie, et, complètement délivré des appréhensions qui pouvaient lui rester, arriva deux jours après aux portes de Tlemcen. Les notables et presque tous les habitants, curieux de voir les Turcs qu'ils ne connaissaient pas encore, et surtout le célèbre Bar-

(1) Il n'est pas question dans Marmol de cette bataille d'Agbal, n du meurtre du Roi; en tout cas, nous sommes assurés par les documents Espagnols, traduits par M. de la Primaudaye, que ce n'est pas d'Abou-Hammou qu'il peut être question, puisque nous le voyons l'année suivante assiégeant Isaac dans Kalaa (*Revue Africaine*, 1875 p. 149).

berousse, sortirent de la ville pour leur faire fête et les recevoir. A peine entré, le vainqueur fit de grandes promesses aux habitants, tout en s'emparant des immenses richesses de l'ancien Roi, et en forçant à la restitution tous ceux qui avaient pillé le palais après la mort d'Abuzeyen. Il tira aussi tout l'argent possible des Mores de Tlemcen et du territoire; une partie de cet impôt lui servit à payer son armée et à faire des présents à ses partisans; l'autre partie fut employée à fortifier la ville, et surtout la Casbah; car il comprenait bien que les Chrétiens ne seraient pas satisfaits de le voir établi aussi près d'Oran, et que le Marquis ne manquerait pas d'aider Buchen Men, qui était alors à Oran, à recouvrer son royaume. C'est pourquoi, pour affermir sa puissance, il envoya des Ambassadeurs au Roi de Fez, Muley Hamet el Meridin, pour lui demander son alliance, lui promettant son aide contre le Roi de Maroc et d'autres Mores, avec lesquels il était continuellement en guerre; il le priait de conclure une alliance offensive et défensive contre les Chrétiens, leurs ennemis communs, et ajoutait qu'il n'avait aucun souci des Mores; le Roi de Fez accepta très volontiers. Barberousse resta donc à Tlemcen pendant toute l'année 1517, jouissant de sa victoire; Kheïr-ed-Din gouvernait Alger, et Isaac-ben-Jacob le Royaume de Ténès, avec résidence à Alcala de Benariax. Ce dernier fut, quelques mois après, victime d'un accident qui chagrina beaucoup son frère. Les Turcs de la garnison d'Alcala s'adonnaient à toute sorte de violences, pillant et maltraitant les habitants de la ville et des environs; irrités par ces sévices, ils assaillirent à l'improviste le château, et une grosse troupe d'entre eux massacra à coup de coutelas et de lances Isaac et tous ses Turcs; une quarantaine des vaincus avaient fait une trouée et se dirigeaient sur Tlemcen; ils furent poursuivis par les Mores qui les atteignirent bientôt, et les tuèrent jusqu'au dernier (1). Lorsque Aroudj apprit cette

(1) Ce passage n'est pas complètement exact: le fait est qu'Isaac

nouvelle à Tlemcen, il en conçut une extrême douleur; car il aimait beaucoup ses frères, et celui-là tout particulièrement; mais comme il lui était impossible de se venger en ce moment, il dissimula sa colère, réservant le châtiment pour plus tard. On voit encore aujourd'hui le tombeau d'Isaac dans cette même ville d'Alcala de Beniarax, où les habitants le montrent.

§ 11.

Dans ce même mois de septembre où Barberousse s'était emparé du royaume de Tlemcen, Charles-Quint était arrivé de Flandre en Espagne pour prendre la couronne par suite de la mort de son aïeul le Roi Catholique Don Fernando, décédé l'année précédente; il avait débarqué en Biscaye avec une nombreuse et puissante armée. En recevant cette nouvelle, le marquis de Comarès, gouverneur général d'Oran, s'embarqua pour l'Espagne. Il avait pour cela deux raisons: il voulait rendre ses devoirs au nouveau Roi, et surtout l'informer des succès d'Aroudj, et lui remontrer combien il était important de ne pas laisser s'accroître davantage la puissance de cet usurpateur. Ce jugement était celui d'une personne bien avisée, qui voyait bien que si l'on n'étouffait pas tout de suite ce feu, il consumerait plus tard une partie de la Chrétienté, ce dont nous faisons aujourd'hui la dure expérience. Pour mieux réussir, le marquis emmenait avec lui Abuchen Men, qui devait se jeter aux pieds du Roi Charles-Quint, émouvoir sa compassion, et obtenir de lui un secours pour le remettre sur le trône. Ces sollicitations enlevèrent le consentement de Sa Majesté, qui accorda une

fut assiégé dès le mois de janvier 1518 par Bou-Hammou, et don Martin d'Argote, qui lui avait amené un renfort de 300 Espagnols. Après une longue et vigoureuse défense, Isaac capitula; ce fut au moment de sa sortie du fort qu'il fut massacré traitreusement par les *goums* insurgés, en présence des Espagnols, qui ne purent ou ne voulurent pas s'opposer à cette violation du droit des gens.

armée de dix mille soldats destinés à combattre Barberousse et à rétablir le Roi de Tlemcen. Le Marquis retourna à Oran avec cette armée au commencement de 1518; au mois de mai (au temps des cerises, selon le dire d'un très vieux renégat de Cordoue qui se trouvait là), il marcha sur Tlemcen, pour en chasser les Turcs, emmenant avec lui Abuchen-Men. Aroudj, qui ne s'endormait pas, avait appris tout cela, et, se doutant de ce qui arriverait, avait fait ses préparatifs et avisé le Roi de Fez. Il redoublait d'activité en apprenant que le marquis était revenu à Oran avec une grosse armée, et pressa son allié de hâter son arrivée. Cependant, ne le voyant pas venir au moment où les Espagnols marchaient déjà sur lui, il eut d'abord envie de se porter à leur rencontre avec ses quinze cents Turcs et Andalous armés de mousquets, et plus de cinq mille cavaliers Mores, composés en partie de ceux qu'il avait amené, et en partie de Tlemceniens qui lui avaient juré fidélité; mais comme il ne se fiait pas à ces derniers, et que le reste était trop inférieur en nombre aux Espagnols, il finit par se décider à s'enfermer dans la ville, espérant pouvoir y arrêter l'ennemi jusqu'à l'arrivée du Roi de Fez, qui avait promis de venir bientôt. Il changea encore une fois d'avis, au moment où le Marquis arrivait aux portes de Tlemcen, et n'osa plus se fier aux habitants, qu'il voyait être mécontents de la guerre qui pesait sur eux (1). Il profita donc d'une nuit obscure pour se sauver à l'insu des habitants avec ses Turcs et ses Andalous à cheval, en emportant le plus de butin possible, et prit à grande vitesse la route d'Alger, espérant mettre la vigilance de l'ennemi en défaut. Mais il était à peine parti que le Marquis, campé tout près de la ville, fut avisé de sa

(1) Haëdo ne nous dit pas qu'Aroudj défendit la ville pendant près de six mois, et qu'il ne s'enferma dans le Mechouar qu'après que les Espagnols se fussent rendu maîtres des portes, en même temps que les Tlemceniens se retournaient contre lui. (Voir la *Revue africaine*, 1878, p. 490).

fuite. S'étant fait indiquer le chemin que suivaient les Turcs, il le prit lui-même avec une troupe de mousquetaires bien montés, en se gardant bien à cause de la nuit; il gagna Aroudj de vitesse et l'atteignit à huit lieues de Tlemcen, au moment où il allait passer une grande rivière (1) nommée Huexda. Il cherchait à la franchir pour s'abriter, voyant que le Marquis le serrait de près et que les Chrétiens étaient déjà si rapprochés qu'ils lui tuaient du monde et lui coupaient des têtes. Pour arrêter l'ennemi, il usa d'un stratagème de guerre (qui eût sans doute réussi avec de moins bonnes troupes) et fit jeter une grande quantité de vases d'or et d'argent, de bijoux, de monnaies et de choses très précieuses dont ses Turcs avaient une bonne charge, espérant avoir le temps de se mettre à l'abri derrière la rivière, pendant que la cupidité inciterait les Chrétiens à ramasser les trésors qu'il faisait semer. Mais le courageux Marquis anima tellement ses gens, qu'ils méprisèrent toutes ces richesses (2), et n'en virent pas de plus grande que la gloire de s'emparer d'Aroudj avant qu'il eût passé la rivière. Donc, foulant aux pieds les trésors, ils coururent impétueusement sur les Turcs; ceux-ci, se voyant serrés de près, firent face et se conduisirent en hommes décidés à mourir; Aroudj, avec son seul bras, combattait comme un lion.

H.-D. de Grammont.

(*A suivre.*)

(1) Nous estimons qu'il faut bien se garder, quoiqu'en ait dit M. Berbrugger, de confondre cette rivière avec l'Oued Isly. (Voir l'article cité à la note précédente).

(2) Cet éloge paraît immérité, puisqu'il résulte des lettres de noblesse données à l'alferez Garcia de Tinco, qui tua Aroudj, qu'au moment de l'attaque, l'enseigne Espagnol n'avait avec lui que quarante-cinq hommes. Les autres étaient donc restés en arrière et s'attardaient au pillage. (Gomara, *Appendice*, p. 159.)

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137 et 138)

موحدون اتوا من بعد ذا وعلوا * استحوذوا عليها في وسط السادس

Les Almohades vinrent ensuite. Ils parcoururent les échelons de la gloire et conquirent Oran au milieu du VIe siècle.

COMMENTAIRE

L'origine du mot Almohade (El-Mouh'idoun — unitaires) remonte au chéikh ou professeur El-Mahdi ben Toumert. Ce maître ès-arts, s'étant rencontré, dans un voyage qu'il fit en Orient, en l'année 501, avec El-R'azâli, se fit recevoir par ce docteur dans la secte philosophique de El-Acha'ri ou du Touh'id (monothéisme). Les populations du Mar'reb, Lemtouna et autres, appartenaient alors au rite de H'anbal.

Lorsque Abd El-Moumène entendit parler, à Bougie, de El-Mahdi ben Toumert, qui enseignait à Tlemcène et dont la

réputation volait de contrée en contrée, il résolut, ainsi que tous les érudits du pays, de se présenter à cette lumière; il put devancer tout le monde dans l'exécution de ce projet, et se convaincre qu'il avait en face de lui une mer de science, surtout en ce qui concerne le monothéisme.

El-Mahdi est auteur d'un ouvrage inimitable intitulé *El-Morchida*. Ses disciples, sous les auspices d'un pareil maître, adoptèrent le système de croyance et de morale de El-Acha'ri et prirent le nom de *El-Mouh'idoun* (Almohades — monothéistes), pour se mettre immédiatement en opposition d'esprit avec les Lemtouna et leurs adhérents.

Abd El-Moumène, avant de prendre El-Mahdi pour professeur, avait suivi les leçons de Ibn Khat'ib Es-S'ala et du chéikh Abd Es-Selâm El-Ouici, dont la tombe est à côté de celle de Abou Mediène.

Abou H'âmed (El-R'azâli), professeur de El-Mahdi, ayant pris le chemin de l'Ouest pour visiter Youssof ben Tacheline, fut informé, à Alexandrie, de la mort de ce prince et revint sur ses pas. C'était avant le départ d'El-Mahdi pour l'Est.

Au moment où El-R'azâli apprenait que son ouvrage *El-Ih'ia* avait été brûlé en Espagne, d'après les instructions de l'Émir Ali, El-Mahdi arrivait auprès de lui et lui confirmait la nouvelle de la destruction de son livre par le feu. Le savant théologien étendit les mains en récitant le premier chapitre du Coran, devant une assemblée de 400 *taleb* environ, qui appelèrent la colère divine sur les princes d'Andalousie.

— Maître, s'écria El-Mahdi, dites que le châtiment leur sera infligé par mes mains.

— Par tes mains, s'il plaît à Dieu, ajouta El-R'azâli.

Depuis ce jour, l'idée de s'élever au pouvoir souverain germa dans l'esprit de El-Mahdi. De retour de son voyage dans l'Est (514), il dévoila ses projets. Ali avait déjà deviné un rival dans ce professeur. « C'est là l'individu à la monnaie carrée, dont on attend la venue dans le Mar'reb », lui avait dit quelqu'un. Ali tenta de s'emparer de l'agitateur; mais El-Mahdi s'enfuit à Ar'mât, et de là gagna sa tribu, où il trouva protection contre les entre-

prises du souverain. Il réunit une armée et marcha sur Maroc. Ali lui infligea une cruelle leçon et peu s'en fallut qu'il n'exterminât toutes les troupes du rebelle. Les débris de cette malheureuse armée rallièrent leur chef.

— Où sont donc les promesses que vous nous aviez faites ? lui demandèrent ses fidèles.

— Le crépuscule vrai n'apparaît qu'après le faux, répondit El-Mahdi.

Malgré cet échec, El-Mahdi persista dans ses idées ambitieuses jusqu'à sa mort (524). Il laissa à Abd El-Moumène l'héritage de ses projets. On connaît la vie de cet homme illustre.

Abd El-Moumène naquit chez les Krioum, fraction des Beni A'ber, dont la montagne forme la partie centrale de la chaîne de Terâra, qui domine Alinaï. D'autres le font originaire des A'bs, tribu de K'éis, dans le Hedjaz. La première version est celle qui se rapproche le plus de la vérité. Quoi qu'il en soit, c'était un savant fort en faveur et un jurisconsulte éminent. Ses enfants furent également des gens érudits.

Sefâk'ès, Soussa et Tripoli étaient entre les mains des ennemis de l'Islam. Abd El-Moumène ne quitta les armes que lorsqu'il eut délivré ces villes d'un joug odieux. Ses guerres les plus remarquables eurent lieu en Espagne. Il maltraita fort les Infidèles et arracha ce pays à la domination des Lemtouna.

En 542, Abd El-Moumène posa son camp sous les murs de Ceuta, dont la population réclama le secours du cadi A'yâd'. Celui-ci traversa la mer pour aller rejoindre Yahya ben R'ânia le Lemtounien, aïeul de cet Yahya dont j'ai rappelé l'histoire en parlant de la 3e branche des S'anhâdja. Il le rencontra à El-Khad'ra et le sollicita de nommer un gouverneur à Ceuta. Ibn R'ania fit partir Yahya Es-Sahraouy avec le cadi.

La guerre dura six mois et aboutit à la soumission du gouverneur de Ceuta. Abd El-Moumène traita avec distinction le cadi A'yâd' à cause de sa charge, et lui pardonna de ne point avoir embrassé sa cause. Toutefois, il le transporta chez les nomades de Selâ. A'yâd' exerça chez ces populations les fonctions de cadi

jusqu'à sa mort (544). Son tombeau jouit d'une certaine considération. Il aurait été, croit-on, secrètement assassiné par des séides aux gages d'Abd El-Moumène, auprès duquel il avait été accusé d'avoir émis l'avis qu'il était légal de brûler le livre *El-Ih'ia*. En outre, ses ennemis lui faisaient un crime impardonnable de passer le samedi en prières, bien qu'il s'appuyât, en cela, sur ces paroles divines, rapportées par la tradition du Prophète : « O Moussa, adore-moi le samedi. »

Cependant, Ibn R'ânia, convaincu de la supériorité des armes des Almohades, se réfugia à Maïorque, à l'est de l'Andalousie, auprès de son frère Mohammed. Abd El-Moumène mit le siège devant Séville. Cette ville fut prise d'assaut, à la suite de sanglants combats livrés sous ses murs. Abdallah ben Abou Becr ben El-A'rbi fut tué par mégarde. Une députation des Almoravides vaincus se rendit à Maroc. A sa tête était le cadi Abou Becr. Abd El-Moumène témoigna à ce dernier la part qu'il prenait à sa douleur au sujet de la mort de son fils. Le cadi et ses compagnons se retirèrent comblés de présents et de marques de la générosité royale. Abou Becr mourut en route. Il fut enterré dans le cimetière de Fez (542).

En 546, Abd El-Moumène porta la guerre en Afrique et entra par surprise à Alger, dont il vainquit la population composée de S'anhâdja et de Beni Mezr'enna. Le lendemain matin, il entrait à Bougie. Il dirigea son fils contre la citadelle connue aujourd'hui sous le nom de Kola' Beni H'ammad, au sud de Medjâna. Cette forteresse, alors commandée par Djouchène ben El-Aziz, fut prise et livrée à l'incendie. Djouchène fut tué avec 18,000 de ses soldats.

Cette K'ola' avait été fondée, en 398, par Hammad ben Bologuine ben Ziri, roi sanhâdjien, au moment où il tournait ses vues du côté de la souveraine puissance et se révoltait contre le fils de son frère, Bâdls, dont nous avons déjà parlé. Il peupla sa ville de gens de Hamza, de Kherba, et surtout de Mecila. Les savants y accoururent en grand nombre, car il était le protecteur éclairé des lettres. La population s'accrut dans des proportions énormes et son commerce devint très florissant. Hammad fut un ardent sonnite et un ennemi acharné des Rafidites ; il recon-

naissait comme légitime l'autorité des deux khalifa, Otmane et Ali.

Comme nous l'avons vu, Ziri ben Menad créa la ville d'Achir, au pied du Djebel Titeri. Son fils, Bologuine, fonda Lemdia, Alger et Miliana, et le fils de ce dernier, Hammad, la K'ola' des Beni Hammad. La ville de Ziri et celle de son petit-fils furent ruinées. Les trois citées bâties par Bologuine devinrent prospères et leur importance ne fit qu'augmenter avec le temps. Le bonheur suivait Bologuine dans toutes ses entreprises.

El-Moa'zz El-O'béidi, lors de son départ pour l'Égypte, abandonna à Bologuine l'Afrique et le Mar'reb, invita les populations à rester sous son obéissance, lui fit de nombreuses recommandations, et l'appela Youssof. Au moment d'engager Bologuine, qui l'avait accompagné de Kaïrouane à Se âk'ès, à revenir sur ses pas, il lui dit : « Si vous devez oublier mes conseils, n'oubliez pas au moins ces trois choses : Gardez-vous de décharger les Nomades du tribut ; maintenez toujours le sabre levé sur la tête des Berbers ; ne confiez jamais l'administration de vos provinces à aucun membre de votre famille, de crainte que vos parents, ainsi favorisés, n'arrivent à penser qu'ils sont plus dignes que vous de la puissance souveraine. »

Abd El-Moumène avait 400 concubines. Dans un même jour, il reçut la nouvelle de la naissance de 17 enfants. Voilà un fait demeuré sans analogue. La conduite de ce prince dans les affaires était sage et prévoyante ; malheureusement il était Rafidite. Abd El-Moumène et Youssof ben Tachefine sont deux des plus grands rois sanhadjiens.

D'après Ibn Doréir, on doit donner à la première lettre du mot *S'anhâdja* le son d'*i* : S'inhadja.

Des S'anhâdja sont sortis des jurisconsultes et des savants renommés, entre autres Chihab El-Karafi, auteur de *El-Forouk'*, *Ed-Dakhîra*, *El-K'aoua'id*, *El-Mahs'oul* et *Et-Tankih'*. Cet érudit habitait le Caire ; il y mourut en l'année 684. Nous signalerons ensuite l'auteur de *El-Adjeroumia*, livre que sa riche concision et les nombreux commentaires auxquels il a donné lieu ont rendu classique. Nous nous arrêterons à ces deux individualités, car ce précis d'histoire ne comporte pas de longue nomenclature.

Je me trouvais un jour dans une réunion de savants d'Alexandrie, présidée par le plus versé d'entre eux dans les lettres et les sciences, la perle centrale du collier des historiens, le très docte et mon honorable ami, Mohammed El-Mecîri, homme d'abondance, d'une grande netteté de compréhension, d'un art merveilleux, d'une vigoureuse dialectique, familier avec toutes les sciences, dont le raisonnement méthodique ne laissait place à aucune agression. C'était le soir du jeudi, 6 Ramad'an 1204. Tout à coup arriva un message de S. M. le Sultan de Maroc, Mohammed, écrit avant sa mort, dans le mois de Radjeb de la même année. Cette lettre annonçait l'envoi, aux *Taleb* d'Alexandrie, de 14,040 réaux espagnols. Elle contenait cette mention : « Cette somme, dont est chargé notre serviteur un tel le *Sanhadjien*, sera consacrée à l'achat d'un terrain dont le revenu sera affecté aux Eulama. »

Mohammed El-Mecîri me tendit la missive. Je fus frappé de l'orthographe du mot *S'anhâdji*.

— Que pensez-vous de cette orthographe ? demandai-je.

Je ne reçus aucune réponse.

— Je n'ai jamais lu nulle part, ajoutai-je, dans aucun traité d'histoire ou de littérature, que la lettre *S'ad* de ce mot dût prendre le son *d'a* : *S'anhâdja*. Je l'ai toujours vu écrit soit *S'inhâdja*, soit *S'onhâdja*.

A peine avais-je parlé que la plupart de ces Eulama, qui ignoraient ma condition d'homme de lettres, me firent approcher d'eux, me comblèrent de prévenances, et voulurent m'avoir tour à tour pour leur hôte.

Lorsque j'arrivai auprès de mon cheikh, Abou El-Fe'id' Mortad'a, le dernier de ceux qui ont eu une véritable connaissance de la tradition — Que Dieu maintienne la fraîcheur autour de son tombeau et lui assigne une large place au séjour des bienheureux ! — je lui fis part de cette aventure. Sa joie de me voir en fut redoublée.

A Alexandrie, où j'entrai le 7 Rabi'-second 1205, à mon retour de pèlerinage, mon frère en Dieu, El-Mecîri, me conduisit dans un vaste *fondouk*, d'une si grande profondeur que l'œil ne pou-

vait en apercevoir le fond. De nombreux maçons, ouvriers et aides y étaient occupés. Mon guide m'invita à m'asseoir dans un cercle de savants et de gens pieux, réunis dans cet établissement. On nous servit des mets variés, différentes espèces de fruits et de boissons. Après avoir pris ma part du festin, je demandai des renseignements sur l'édifice où je me trouvais. Le docte El-Mectri me répondit :

— Nous avons acheté ce fondouk avec l'argent que nous avons reçu du Sultan. Nous employons le reste du cadeau impérial à améliorer l'établissement. Le revenu que nous en retirerons, pour remplir la volonté du donateur, sera affecté aux *Eulama.* »

Je reviens à mon sujet.

Après l'affaire de la K'ol'a des Beni-H'ammad, les populations de l'Afrique apprirent les projets d'invasion de leur pays par les armées de l'ouest. Leurs troupes se réunirent ; des colonnes se formèrent qui marchèrent à la rencontre de Abd El-Moumène, dont le fils, Abdallah, se prépara au combat. La bataille eut lieu à Sétif, elle dura trois jours. Les rangs des Africains et des Arabes furent enfoncés ; leurs femmes devinrent les captives de Abdallah.

Abd El-Moumène mourut en 557. Abou Ya'k'oub, qui lui succéda, porta, à partir de 563, le titre de *Amir El-Mouminine* ou Prince des Croyants. Il est le premier roi du Mar'reb qui reçut ce glorieux surnom. Youssof, aussi bien que son fils Ali, n'avait que le titre d'Émir.

Abou Ya'k'oub adressa, aux populations de l'Afrique, des proclamations dans lesquelles il les appelait à la guerre sainte contre l'Infidèle. On sait comment elles répondirent à ses exhortations et quelles furent les tribus qui le rejoignirent. Abou Y'ak'oub attaqua les Espagnols et remporta sur eux les victoires d'Ubeda, Kela'-Riba (Calatrava) et K'ontrat Es-S'éif. Rentré à Maroc, il en sortit en 577 pour faire la guerre en Afrique. Il s'empara de Ali ben El-Moa'zz à K'âfça. Tous les Arabes lui apportèrent leur soumission. En 580, il rentra à Maroc, combattit les Espagnols et mit le siège devant Chetzine. Les Chrétiens, dans une sortie,

ayant surpris les Musulmans sans méfiance, fondirent sur eux. Abou Ya'k'oub fut atteint d'une flèche dans cette affaire et mourut de sa blessure. Il avait, dans cette année, poussé la guerre avec une rare activité. Son nom était Youssof et son surnom Abou Ya'k'oub.

Il fut le premier qui mit en tête de sa correspondance : *Louange à Dieu.* Le Prophète s'était borné à écrire au commencement de ses messages : *Au nom de Dieu.* Les termes choisis par le fondateur de l'islamisme devinrent la règle dont on ne s'écarta point jusqu'à Es-Saffah', premier roi abbacide. Celui-ci, à la formule initiale adoptée par le Prophète, ajouta : « Que les bénédictions soient sur le Prophète ! Que Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut ! » Cette seconde formule fut en usage jusqu'à l'avénement de Youssof ben Abd El-Moumène, qui remplaça *Au nom de Dieu* par *Louange à Dieu.* Là, se sont arrêtées jusqu'à nos jours les réformes épistolaires.

Ya'k'oub El-Mans'our succéda à son père Youssof et devint célèbre. C'est sous son règne que parurent, en Afrique, les Oulad R'ânia, Ali et Yahya, qui s'emparèrent du Djerid. El-Mans'our partit de Maroc pour leur arracher cette conquête. Ibn R'ânia rassembla tous les Arabes et s'allia à K'arak'eche El-R'ozzi, maître de Tripoli. Les Almohades, sous la conduite d'Abou H'afs' ben Youssof ben Abd El-Moumène, heurtèrent l'ennemi à Mor'rra et furent complètement battus par Ibn R'ânia. Pour réparer cet échec, El-Mans'our sortit de Tunis, se porta à la rencontre de l'Almoravide et lui livra bataille à El-Hâmma. Les bandes de Ibn Rânia furent mises en déroute. El-Mans'our réduisit en sujétion les rivages de la mer et le Djerid, s'empara d'une partie des femmes et des enfants de Ibn R'ânia, donna l'*amane* à El-R'ozz et à K'arak'eche, tua la plupart des hommes voilés et rentra à Maroc en 584.

Ibn R'ânia s'étant emparé de Biskra, assiégea Constantine et Bougie. El-Mans'our quitta Maroc pour refouler ce dangereux ennemi. Mais, arrivé à Méquinez, il reçut la nouvelle que l'Infidèle s'était levé frémissant de rage en Andalousie. Fort inquiet de cet événement, il changea brusquement d'itinéraire, traversa la mer, s'arrêta à Cordoue pendant quelques jours, y compléta

son armée, et aborda les Chrétiens à El-Ark (Alarcos), dans la plaine de Bet'lious (Badajoz). Adekbous (Alphonse) et Ibn Er-Rend (le fils de Henriquez), — que Dieu les maudisse ! — éprouvèrent une sanglante défaite. 30,000 Chrétiens perdirent la vie. 5,000 preux faits prisonniers dans la citadelle d'Alarcos servirent de rançon pour les Musulmans captifs (591). A la suite de cette victoire, El-Mans'our attaqua Tolède, dont il ravagea les plaines et les pâturages. En 93, il dirigea son armée sur Séville, s'empara du cadi Abou El-Oualîd, petit-fils de Ibn Rochd (Averroës), puis le mit en liberté sur l'ordre qu'il en reçut, et l'emmena à Maroc. Le cadi mourut dans cette ville. El-Mans'our rentra dans sa capitale en 595. Il mourut l'année suivante. Son fils En-Naceur, appelé Mohammed, lui succéda. C'est ce souverain qui devait livrer la funeste bataille de El-O'k'âb (las Navas de Tolosa), où l'Infidèle moissonna à son profit la puissance des Musulmans en Andalousie.

En 599, Ibn R'ânia s'empara de El-Mahdia, de Tripoli, sur K'arak'eche, et conquit Tunis, dont il massacra la plus grande partie de la population. Toutes les peuplades de l'Afrique se soumirent à lui. Il distribua cette contrée entre des gouverneurs et fit faire la prière publique au nom des Abbacides. Il envahit les montagnes de Tripoli et préleva sur leurs habitants une contribution de guerre d'un million de dinars. En-Naceur sortit de Maroc à la tête d'une armée, qui devait attaquer l'Almoravide par terre, tandis qu'une flottille le bloquerait par mer. A cette nouvelle, Ibn R'ânia transporta ses trésors à El-Mahdia. Les deux adversaires se choquèrent à Nabi. La fortune se déclara contre Ibn R'ânia. En-Naceur captura dix-huit mille charges de richesses, d'effets et de bagages. Le compétiteur almoravide s'enfuit avec son *harem* et son fils, et se réfugia dans sa tribu d'origine.

La bataille de El-O'k'âb (las Navas de Tolosa) fut fatale à tous les musulmans, surtout à ceux d'Andalousie. Elle eut lieu en 609. En-Naceur, au retour de cette malheureuse campagne, mit à mort son vizir Ibn K'âdès qu'il soupçonnait d'avoir causé le désastre. Son fils El-Mostancir lui succéda. La 13e année de son règne

apparut Abd El-H'akk le Mérinide, qui donna le signal de la décadence de l'empire almohade.

Au nombre des souverains almohades, nous citerons Es-Saïd, qui combattit Yar'moracène, le tua dans le Djebel Beni Ournîd et fit son armée prisonnière. Dans le butin, se trouvait la copie du Coran remontant à O'tmane. Oum El-Asbar' avait envoyé cette copie à son frère Abd Er-Rahmane Ed-Dakhel. Ce souvenir des premiers âges de l'islamisme, après avoir eu des princes pour héritiers et les avoir suivis dans leurs guerres, se vendit, à Tlemcène, au prix dérisoire de 18 dirhem. Il est vrai de dire que Es-Saïd, dès qu'il eut dépossédé Yar'moracène de cette relique, l'avait dépouillée des ornements dont elle était enrichie. Es Saïd se l'étant appropriée, elle resta dans sa famille ; mais elle disparut pour toujours lors de l'affaire de Abou El-Hassane à Tlemcène.

Le royaume des Almohades ne se releva plus de son état de faiblesse. Le jour vint où Ya'k'oub ben Abd El-H'akk' l'enleva au dernier roi de cette race, Abou Debbous (668). La durée est à Dieu.

Le cheikh El-Mahdi, origine des Almohades, ajouta à l'appel de la prière du matin : « Le matin est arrivé, à Dieu revient la louange. » Il prescrivit la lecture, matin et soir, d'un *Hizb* ou section du Coran, dans les mosquées. Cette pieuse coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il introduisit également, dans le Mar'reb, les doctrines de El-Achar'i. Lorsque le célèbre Abou Nas'r Abd Er-Rah'îm ben El-K'oché'iri entra à Tlemcène, le cheikh y institua le *Conseil du prône*, dont fit partie Ech-Chîrazi.

Les savants de Baghdad se sont accordés à dire que le cheikh El-Mahdi n'avait pas de rival en érudition. Comme il appartenait au rite d'El-Acha'ri, une discussion s'engagea un jour entre lui et le corps des *Eulama* de la secte *hanbalite* au sujet de la foi. Une rixe s'ensuivit, dans laquelle un grand nombre de savants des deux partis perdirent la vie. Les Oulad Tihâme, en arrivant au pouvoir, apaisèrent cette sanglante querelle. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu.

(وسط السادس) — Nous avons déjà vu que les Almohades s'emparèrent d'Oran en l'année 541. Bien que, dans mon dernier vers, je me borne à rapporter cet événement à la moitié du VIe siècle, sans donner une date plus précise, je ne saurais cependant être taxé d'erreur, puisque je n'ai pas cessé de côtoyer la vérité.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(A suivre.)

Pour tous les articles non signés:

Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138 et 139)

IV

La colonne Archinard dirigée de Serguin sur Bokhari pour y prendre un convoi de vivres. — Les convois et les moyens de transport. — Les colonnes Jusuf et Liébert se dirigent sur El-Beïdha. — Elles abandonnent la direction d'El-Beïdha pour prendre celle de Zenina. — Les populations rebelles ont décampé et se sont portées dans la direction de Tadjmout. — Le maréchal de Mac-Mahon est nommé gouverneur général de l'Algérie en remplacement du maréchal Pelissier. — Sa proclamation aux Indigènes arabes et kabiles. — La colonne Jusuf se dirige sur Tadjmout, où l'attend, prétend-on, le marabouth pour engager le combat. — Le général Jusuf porte sa colonne sous Laghouath pour s'y ravitailler. — Une colonne légère revient sur Tadjmout, où a reparu le marabouth. — Escarmouche entre les goums de la colonne et les rebelles. — La colonne reprend son camp sous Laghouath. — Le général Jusuf

se porte sur Djelfa. — La colonne Liébert est chargée de l'évacuation du dépôt de Dar-Djelloul. — Arrivée à Djelfa du convoi escorté par la colonne Archinard. — Troubles dans le Zouar'a (province de Constantine). — Arrestation des meneurs. — Combat chez les Arbâoun. — Défection des tribus du nord de la subdivision d'Aumale et du cercle de Bou-Sâada. — Ces tribus sont battues à Tniyet-er-Rih et sur l'ouad Dermel. — Elles se réfugient dans le Djebel-Es-Sahri et dans les montagnes au sud du Zar'ez oriental.

—

Disséminés dans le sud des provinces d'Alger et d'Oran, et changeant fréquemment de campements, les rebelles étaient devenus presque introuvables, et l'on n'en avait guère de nouvelles que lorsqu'ils apparaissaient en rôdeurs autour des colonnes. Il était donc devenu très difficile de se procurer des renseignements exacts sur les positions qu'ils occupaient. Quant à leurs projets, ils n'en faisaient jamais à longue échéance, et chaque jour, pour ainsi dire, amenait le sien.

L'intention du marabouth — il ne pouvait en avoir d'autre — était de fatiguer nos colonnes, de les harasser, de les harceler sans cesse, de leur enlever tout repos, de profiter de toutes nos fautes, de toutes nos imprudences; il espérait ainsi voir fondre et diminuer nos forces peu à peu par l'effet des marches, des privations, et sous l'influence d'une température énervante, des plus débilitantes, et, en fin de compte, nous lasser, nous dégoûter, nous rendre le Sahra inhabitable, et nous décider à l'évacuer ou à le lui donner en apanage, ou tout au moins à lui faire une grande situation dans le Sud des provinces d'Oran et d'Alger. C'était évidemment là une ambition exagérée, car enfin les tribus qu'il avait entraînées dans la défection ne pouvaient se contenter longtemps de l'existence qu'il leur faisait; elles nous reviendraient infailliblement, parce qu'elles ne tenaient nullement à échanger la région des fourrages et des belles eaux contre celle des sables, de l'aridité et des eaux salées. Seulement, quand elles viendront nous demander notre pardon, elles auront été visitées par la misère, qui leur aura enlevé leurs biens et leurs troupeaux; un grand nombre des leurs auront succombé, les [illegible] par l'effet de notre feu, les vieillards et les enfants par [illegible] et des marches incessantes pour échapper à

notre poursuite. Voilà ce que ces imprudentes tribus auront gagné à suivre le drapeau d'un ambitieux qui, certainement, n'a rien de commun avec le ***Moula Sâa*** qu'elles attendent, et elles ne peuvent tarder à s'en apercevoir, ce qui ne les empêchera pas de se laisser prendre plus d'une fois encore à cet espoir toujours déçu et cependant toujours renaissant, mirage trompeur comme celui de leur Sahra, et qui, fatalement, doit les conduire à la ruine et à la mort, à moins qu'elles ne prennent le parti désespéré d'échapper aux termes de ce dilemme, en abandonnant leurs territoires pour se retirer dans les pays de l'Islam qui sont à l'est et à l'ouest de nos possessions algériennes.

Quoi qu'il en soit, on ne pouvait tarder à avoir des nouvelles de l'ennemi, lequel n'avait pu prendre que la direction du Sud; et en suivant les lignes d'eaux de cette région ou en y poussant des reconnaissances, on ne pouvait manquer de retrouver les traces des rebelles.

C'est dans ce but que le général Jusuf se décide à se porter en avant et à s'avancer dans le sud jusqu'à El-Beïdha, à la pointe nord du Djebel-El-Eumour, avec sa colonne et celle du général Liébert. Les approvisionnements de Dar-Djelloul permettaient aux deux colonnes de visiter ce point et de revenir sur leurs pas sans inconvénients. Pendant ce temps, la colonne Archinard devait aller chercher un fort convoi de vivres à Bokhari, et l'amener à Serguin pour le retour sur cette position des colonnes Jusuf et Liébert.

La colonne Archinard laissera, sur son effectif, 250 hommes du 77ᵉ d'infanterie à Serguin pour la garde du biscuit-ville de Dar-Djelloul; la colonne Jusuf y ajoutera ses malingres, de façon à laisser à cet établissement une force suffisante pour sa défense. Le commandant de la division d'Alger emmènera avec lui toute la cavalerie, laquelle se compose de six escadrons, dont il donne le commandement au colonel Margueritte, du 1ᵉʳ de Chasseurs d'Afrique.

La colonne Jusuf sera forte alors de 2,800 hommes et de 730 chevaux et mulets.

Les Zouaves du 1ᵉʳ régiment sont formés en deux bataillons, combinaison qui donne au commandant de la colonne quatre ba-

taillons d'infanterie, nombre favorable pour marcher et camper en carré.

La colonne Liébert est forte de 1,760 hommes, 250 chevaux et 146 mulets. Elle se compose de : deux bataillons d'infanterie (42e et 87e régiment), deux escadrons de cavalerie (1er de Chasseurs d'Afrique et 1er de Spahis), une section de montagne et les services accessoires.

Bien que sous le commandement général du commandant de la Division, les deux colonnes conserveront néanmoins leur autonomie. Cette disposition leur donnera plus de mobilité, et permettra, au besoin, de faire un détachement constitué pouvant opérer seul.

La colonne Archinard quittait Serguin le 15 septembre au matin, et se dirigeait sur Bokhari pour y prendre un convoi de vivres à destination du biscuit-ville de Dar-Djelloul.

Cette colonne va commencer cette série de convois légendaires qui sont restés, dans le Sahra, comme des modèles du genre. En effet, c'est au milieu de difficultés inouïes que se sont accomplies ces gigantesques entreprises, lesquelles exigeaient, de la part des troupes qui en étaient chargées, un grand courage, un moral solide, une patience indémontable, une abnégation entière ; car cette mission n'avait rien de brillant, et n'était point de celles qui conviennent à notre tempérament. A défaut d'animaux de transport, — les tribus défectionnaires avaient emmené les leurs, — il fallut louer dans le commerce des véhicules de toutes les espèces, de tous les modèles, charrettes, prolonges, fourragères, jardinières, et il s'agissait de faire parcourir à ces moyens d'une perfection douteuse un pays sans routes, hérissé de dunes de sable irrésistantes, ou creusé de ravines ou de gerçures taillées à pic, ou bien embroussaillé de buissons et d'arbustes épineux ; aussi, à chaque pas, l'escorte doit-elle s'arrêter pour laisser à la pioche le temps de faire son œuvre soit pour combler une excavation, soit pour aplanir un obstacle, et ces temps d'arrêt de tous les instants se font sous les ardeurs d'un soleil de feu, et en présence d'une nuée de rôdeurs guettant les traînards pour en faire leur proie, et les débarrasser de leurs têtes. Et à cette allure, pendant l'été,

par suite des détours incessants, il faudra une journée de douze ou quatorze heures pour franchir la distance entre deux bivouacs, c'est-à-dire pour exécuter une marche de sept à huit lieues. Puis, plus tard, lorsque arrivera la saison des pluies, c'est quinze jours qu'il faudra au général Ducrot pour faire franchir cinq étapes à son convoi de voitures, c'est-à-dire pour se rendre de Bokhari à Djelfa.

Dès que la colonne Archinard fut en route, le commandant Charles, du 77e d'infanterie, laissé avec deux de ses compagnies à la garde de Dar-Djelloul, employa son monde à la construction d'une redoute en maçonnerie sur un petit plateau portant le ksar ruiné d'Aïn-el-Khadhra.

Les colonnes Jusuf et Liébert se mettent en marche, le 15 septembre, dans la direction d'El-Beïdha et en passant par Thaguin. Les *chouaf* et les coureurs des rebelles rôdent autour des colonnes et les surveillent ; mais toutes les recommandations ont été faites : on marchera aussi serré que possible ; d'ailleurs, l'ordre en carré, qui, entre autres avantages, fait d'une colonne un ensemble compacte et sans profondeur, parfaitement dans la main de son chef, permet de se passer de ces grosses arrière-gardes qui, le plus souvent, n'arrivent au bivouac qu'à la nuit. La cavalerie marche sur l'un des flancs, celui qui est menacé ; le goum éclaire la marche au loin, en avant.

Les deux colonnes dressent leurs tentes à El-Maïa, au nord de Thaguin.

Le 16, elles campent sur les puits d'El-Djelila.

De ce point, le général Jusuf envoie des éclaireurs dans toutes les directions pour avoir des nouvelles de l'ennemi ; les rapports de ses *chouaf* lui donnent la presque certitude que le marabouth Mohammed-ould-Hamza, avec une partie de ses contingents, a gagné Aflou, ksar ruiné du Djebel-El-Eumour, pays dont la défection est complète. Les rebelles du cercle de Boghar sont dans les parages de Zenina, dont la population défend, dit-on, contre eux le ksar de ce nom. Quant aux Oulad-Naïl, ils tiennent encore pour nous ; mais leur fidélité est de plus en plus chancelante.

Le général Jusuf pense qu'il ne serait pas sans intérêt de débloquer Zenina, et songe un instant à organiser une colonne

légère qui, par une marche de nuit, pourrait tomber sur les populations insurgées qui ont leurs campements autour de ce ksar.

Le général Jusuf savait mieux que personne combien il est difficile de surprendre les Arabes, lesquels s'éclairent à merveille, et savent toujours où sont nos colonnes. Mais il espérait qu'embarrassés de leurs familles, de leurs biens, de leurs troupeaux, toutes choses qui les alourdissaient énormément, il ne lui serait pas impossible, après avoir battu les contingents qui les défendent, de faire du butin sur ces transfuges, et de châtier ainsi leur défection. Ce genre d'opérations n'a chance de réussir que par l'emploi de moyens indigènes soutenus d'assez près par nos troupes. En un mot, pour faire la guerre avec quelque succès dans le Sahra, il faut opposer aux Nomades les Nomades eux-mêmes. Malheureusement, les quelques hommes de goum qui marchaient avec nous appartenaient aux tribus du Tell, et il est incontestable qu'ils n'ont point la valeur des cavaliers du Sud ; en outre, ils ne possèdent point une connaissance suffisante des régions qu'habitent ces derniers.

Quoi qu'il en soit, le général Jusuf abandonne, le 17, la direction d'El-Beïdha pour prendre celle de Zenina. Les deux colonnes s'ébranlent à trois heures du matin ; mais leur marche est ralentie par un obstacle sur lequel on n'avait pas compté : la Dhayet-er-Radjelan a été submergée par une récente pluie d'orage, et présente, sur une largeur de 800 mètres, une couche de vase épaisse, grasse et gluante, que les colonnes ont toutes les peines du monde à traverser. Cet obstacle fatigue tellement les troupes et les animaux de transport, que le général Jusuf se voit dans la nécessité de poser son camp à El-Guelouach, c'est-à dire à près de trois lieues en-deçà de Zenina, où il avait, nous l'avons dit, projeté de camper.

Ce fâcheux retard eut pour conséquence de donner le temps aux populations rebelles qui campaient autour de Zenina de mettre entre elles et la colonne une distance suffisante pour qu'elles n'aient plus à craindre d'en être atteintes, de quelque temps du moins.

Le lendemain, 18, la colonne Jusuf arrivait devant le ksar de Zenina; mais les contingents insurgés ne l'y avaient pas attendue.

Le général eut un instant l'intention de lancer une colonne légère aux trousses des rebelles ; mais il y renonça lorsqu'il eut appris, par ses limiers, que les dernières tribus étaient déjà à deux journées de marche de Zenina ; du reste, il devenait d'autant plus difficile au général de se faire éclairer, que quelques-uns des *chouaf* qu'il avait jetés sur leurs traces avaient été reconnus et pendus par les insoumis ; ces exécutions sommaires n'étaient point de nature, en effet, à exalter le zèle des éclaireurs ; aussi, leur enthousiasme et leur intrépidité en furent-ils sensiblement refroidis.

La masse des tribus révoltées avait marché toute la nuit et toute la journée précédente dans la direction de Tadjmout, jalonnant la route de ses troupeaux décimés par la soif et la fatigue, et dont, les jours suivants, la colonne rencontra de nombreux débris.

Le général Jusuf, qui, depuis vingt ans, faisait la guerre aux Sahriens, et qui connaissait aussi bien ses adversaires que la région qu'ils habitent, avait compris de suite que la tactique du marabouth était de faire toujours le vide devant lui, et d'arriver ainsi, si le général tombait dans l'erreur de le poursuivre, à éreinter ses troupes et à les mettre sur les dents, résultat qui, la saison aidant, n'eût pas été bien long à se produire. Mais le général savait parfaitement qu'il y aurait folie, à une colonne composée exclusivement d'éléments français, à se lancer à la poursuite — nous ne dirons pas des contingents arabes — mais même des populations indigènes, tout embarrassées qu'elles pussent être de femmes, d'enfants, de vieillards et de troupeaux. On ne peut, en effet, arrêter et traquer avec quelque succès ces émigrations des Sahriens que par des moyens identiques aux leurs, c'est-à-dire par des goums appartenant aux tribus du Sud, et encore faut-il qu'ils soient soutenus ou appuyés à distance par des colonnes légères extrêmement mobiles. Aucun avantage sérieux n'a été obtenu et ne s'obtiendra autrement.

Dans le cas dont nous nous occupons, il y avait deux manières d'opérer : la première était, après avoir ravitaillé largement les postes de Djelfa et de Laghouath, dans la province d'Alger, de faire rétrograder les colonnes sur les postes de la ligne de cein-

ture du Tell, et d'en défendre l'accès au marabouth, ce qui ne présentait aucune difficulté, eu égard surtout à la répugnance qu'éprouvent les Sahriens à s'engager dans les montagnes de cette région. Cela valait infiniment mieux que de s'agiter péniblement dans le vide, d'exténuer ainsi nos hommes et nos chevaux, et de se livrer à de coûteux et fatigants ravitaillements, devenus d'autant plus difficiles que, nous le répétons, les tribus qui nous fournissaient habituellement nos moyens de transport et leur réquisition, avaient fait défection et étaient passées au marabouth. Nous laissions ainsi les rebelles épuiser leurs approvisionnements — ce qui ne pouvait être bien long, car il ne restait plus beaucoup de silos à vider entre le Tell et Laghouath, — et leurs troupeaux mourir de soif sur les r'dir desséchés du Sahra. La misère obligeait infailliblement ces populations à nous demander l'aman au bout de deux ou trois mois, et ce résultat eût été obtenu sans dépenses, sans fatigues pour nos colonnes, et sans coup férir.

Le second moyen consistait à échelonner de petites colonnes mobiles solidement et légèrement constituées entre le Tell et les postes avancés du Sahra, afin de fermer cette région aux rebelles qui l'avaient abandonnée, et en dehors de laquelle leur manquent les moyens d'existence aussi bien pour eux que pour leurs troupeaux. Ces colonnes auraient eu pour mission de rechercher les silos des tribus défectionnaires et d'achever de les vider, d'enlever le boire et le manger à leurs chevaux et à leurs troupeaux en s'installant sur les eaux principales et sur les pâturages, et, en changeant fréquemment de bivouac, de ne leur laisser aucun repos en les refoulant de source en source, de r'dir en r'dir, de les menacer incessamment par des mouvements combinés; de leur rendre enfin, à force de chicane, toute la région des Hauts-Plateaux impraticable, et de les maintenir ainsi dans les sables qui sont au sud de Laghouath et de Géryville. Et il est d'autant plus facile d'opérer ainsi aujourd'hui, que nous connaissons aussi bien que les Nomades les lignes d'eau qui sillonnent notre Sahra, et qui sont les routes obligées de cette région.

Cette seconde façon de traiter les populations rebelles présentait cet avantage de les amener plus promptement à composition

et de mieux répondre aux besoins du tempérament français, lequel s'accommode volontiers de la fatigue et de la misère, pourvu qu'il y ait de la poudre, et quelque gloire au bout.

Manquant, par suite de la défection des tribus des Hauts-Plateaux, des moyens indigènes permettant l'emploi de cette seconde manière, et n'ayant à sa disposition qu'un goum insuffisant et d'une fidélité douteuse, le général Jusuf renonce — pour le moment, du moins, — à atteindre l'ennemi. Il est une considération qui le préoccupe davantage : c'est l'attitude des Oulad-Naïl. Aussi le général se propose-t-il de se porter sans retard au milieu de ces tribus dont la fidélité est plus que chancelante. Le bach-agha de cet important groupe de tribus, Sid Cherif-ben-El-Ahreuch, est dans le camp du général ; il vient lui exprimer, accompagné de quelques-uns de ses kaïds, tout son dévouement à notre cause ; mais son langage est plein de réticences ; ils laissent deviner, lui et les siens, bien qu'ils s'efforcent de montrer une assurance qui n'est que sur leurs lèvres, que leurs tribus ne leur inspirent qu'une confiance médiocre, et qu'elles ne tarderont pas à leur glisser entre les mains.

Le général Jusuf pense que sa présence au milieu de ces populations pourra les raffermir dans le devoir, et retarder le mouvement d'émigration qu'elles paraissent avoir résolu. Le danger est surtout dans la proximité des rebelles, et dans l'influence que peuvent exercer sur les Oulad-Naïl les émissaires du marabouth, lesquels font une propagande des plus actives au milieu de populations qui ne sont que trop disposées à se laisser entraîner.

Le général Jusuf avait donc résolu de se diriger lentement sur Djelfa, c'est-à-dire en passant par Charef, afin de ne pas trop s'éloigner des parages occupés par les rebelles, et de pouvoir, si la fortune lui en fournissait l'occasion, tenter sur eux quelque entreprise. Mais des renseignements qui lui parviennent à Zenina, où il fait séjour, dans la nuit du 19 au 20 septembre, le décident à modifier ses projets, à laisser de côté, pour le moment, Djelfa et les Oulad-Naïl, et à prendre une autre direction.

Nous dirons plus loin les causes de cette modification au plan qu'avait arrêté le général.

Le maréchal de Mac-Mahon, nommé gouverneur général de l'Algérie par décret du 1er septembre, débarquait à Alger le 19 du même mois ; il remplace le maréchal Pélissier, décédé le 22 mai dernier. En prenant possession de son gouvernement, le nouveau Gouverneur adressait aux populations européennes et indigènes une proclamation dans laquelle il disait :

« Indigènes Arabes et Kabils ! je ne suis pas un étranger pour vous ; vous me connaissez depuis longtemps ; vous savez que j'ai toujours été bienveillant pour les hommes qui cherchent le bien, ferme et sévère pour les fauteurs de désordre. Dans tous les rapports que j'ai eus avec vous, j'ai toujours cherché à suivre l'inspiration de l'équité et de la justice. Vous me retrouverez toujours le même à votre égard.

» Quelques tribus, égarées par les conseils perfides de quelques hommes ambitieux, ont prêté l'oreille à l'esprit du mal et de la révolte. Elles n'ont pourtant aucun motif sérieux de plainte contre le gouvernement français, qui respecte leur religion, et qui, sous l'inspiration de leur générosité et de la haute justice de l'Empereur, a consacré, d'une manière irrévocable, *le droit des indigènes à la propriété de leur territoire*. Comment a-t-on pu abuser de leur crédulité au point de leur faire espérer qu'ils pourraient résister à la France ? Ceux de leurs frères qui ont combattu avec nous en Crimée, en Italie, au Mexique, ne leur ont-ils pas dit ce qu'était la France, quels étaient sa puissance et le prestige de ses armes partout où ses soldats se sont montrés ? Ne leur ont-ils pas dit que, sur un signe de l'Empereur, la France peut réunir 800,000 soldats prêts à venger les actes de trahison envers elle ?

» Les tribus n'auront à s'en prendre qu'à elles du châtiment qui va les atteindre, si elles persistent plus longtemps dans leur aveuglement. »

L'intention de cette proclamation n'était pas mauvaise certainement ; mais son rédacteur paraissait peu au courant des choses de l'Algérie. En effet, c'est aux indigènes du Tell — qui ne sont pas en cause — qu'il semble s'adresser, tandis que ce sont ceux du Sahra qui sont en insurrection. Qu'importe aux Nomades la consécration irrévocable de leur droit à la propriété de leurs territoires ? Cela leur est bien égal à eux qui n'ont que des terrains de parcours dont la colonisation n'a que faire, et qu'elle ne convoite pas. De même lorsque, pour frapper leur imagination, et leur donner une idée de la puissance de la France, on leur demande si *leurs frères* qui ont combattu avec nous en Crimée, en Italie, au Mexique, ne leur ont pas dit ce qu'était notre pays, on oubliait que ce n'est pas dans le Sahra que se recrutent nos régiments de Tirailleurs, les seuls, parmi les corps indigènes, qui aient fait la guerre dont on parle ici. De sorte que les cavaliers des tribus du Sud pouvaient très bien n'avoir aucune idée de cette puissance qu'ils n'ont point été à même de constater. Ce que les rebelles n'ignoraient pas, c'est que la France ne manque pas de soldats ; mais ils savaient cela lorsque Sid Sliman-ould-Hamza leva l'étendard de la révolte, et ce détail ne les a pourtant pas arrêtés, et il devait en être ainsi ; car, pour les Arabes-Algériens, le nombre ne fait absolument rien à l'affaire, attendu que, lorsque le Dieu unique le jugera à propos, il nous fera repasser la mer, ou nous anéantira sans s'inquiéter le moins du monde si nous sommes 800,000 ou plus.

Quant au châtiment terrible dont on menace les révoltés, et qui va les atteindre s'ils persistent dans leur aveuglement, nous savions bien que nous n'étions point en état de le leur infliger par l'effet de nos armes, et que nous serions bien heureux de leur accorder notre pardon lorsque la faim et la soif les obligeraient à venir nous le demander.

En définitive, cette proclamation — qui, fort probablement, ne parvint pas à ceux qu'elle visait — ne modifia nullement la situation, et l'insurrection suivait son cours comme si de rien n'était ; l'apparition de ce document sembla même marquer une nouvelle période d'intensité ; en effet, au lieu d'amener les rebelles à résipiscence, nous verrons plus loin qu'il aura eu ce résultat de les rendre plus arrogants, plus téméraires, plus fanatiques, et de gagner à leur cause toutes les tribus des Oulad-Naïl.

Mais revenons à Zenina.

Dans la nuit du 19 au 20 septembre, le bruit courut dans le camp, et il parvint aux oreilles du général Jusuf, que, si les rebelles s'étaient retirés avec tant de précipitation devant lui, c'est que l'intention de Sid El-Ala était de choisir son heure et son champ de bataille. On ajoutait que ce dernier avait appelé à lui son neveu le marabouth, qui était alors à Aflou, et que celui-ci se portait en toute hâte sur Tadjmout avec l'intention d'y attaquer le général Jusuf s'il osait paraître sur ce point.

Ces bruits n'étaient pas absolument dénués de fondement ; le marabouth arrivait, en effet, et ralliait son oncle Sid El-Ala ; mais on lui faisait réellement trop d'honneur en lui supposant l'intention de combattre le général. Malgré son audace, Sid El-Ala était trop prudent pour s'attaquer à un homme qui n'en était plus à ses débuts dans les opérations militaires ayant le Sahra pour théâtre ; il n'ignorait pas — car le nom de Jusuf était légendaire dans toute l'Algérie depuis vingt-cinq ans — que le *djeninar Ioucef*, malgré la fougue et l'audacieuse témérité dont il avait donné tant de preuves depuis trente-quatre ans qu'il servait la France, n'était pas de ces inhabiles conducteurs d'hommes donnant étourdiment dans tous les piéges qui leur sont tendus, et qui se font battre par un ennemi mal armé, point du tout organisé, dépourvu de toute science militaire, et dont toute la tactique réside dans le désordre et dans une fuite opportune.

La cause déterminante de l'appel pressant fait au jeune marabouth par Sid El-Ala ne résidait certainement point, nous le répétons, dans l'intention de ce dernier de se rencontrer avec le général Jusuf ; elle était uniquement dans la crainte de le voir tomber sur les populations qu'il avait entraînées dans la révolte, et qui allaient infailliblement être rejetées dans une région des plus pauvres en eaux, et des plus mal pourvues en plantes fourragères du Sud. C'était donc, ainsi que nous le verrons plus loin, pour la protection des tribus insoumises que Sid El-Ala avait réuni les contingents des rebelles aux environs de Tadjmout, et pour chercher à les maintenir le plus longtemps possible sur les pâturages de la zone arrosée par les eaux qui descendent du Djebel-El-Eumour.

Le général Jusuf n'ignorait pas cela, et il savait parfaitement à

quoi s'en tenir relativement aux prétendues provocations de Sid El-Ala. Quoi qu'il en soit, et pour que sa colonne qui, déjà fatiguée de piétiner péniblement dans la halfa, désirait ardemment les compensations du combat, fût elle-même bien convaincue qu'il n'était point dans les projets du marabouth d'attaquer la colonne, le général Jusuf, bien que sa présence fût des plus utiles au milieu des Oulad-Naïl, changea néanmoins sa direction, et, pour épargner à Sid Mohammed-ould-Hamza la moitié du chemin, il marcha directement sur Tadjmout, où l'on prétendait que ce chef des rebelles voulait lui livrer bataille.

La colonne Jusuf quittait Zenina le 20 septembre et allait bivouaquer à Mr'irès.

Le 21, elle venait coucher à El-Hadjeb, bivouac situé à quelques kilomètres de Tadjmout, sans avoir rencontré autre chose sur sa route que les traces toutes fraîches de nombreux troupeaux ayant suivi récemment la même direction.

Une démonstration avait été faite par les rebelles sur Tadjmout ; mais, à l'exemple de Zenina, ce ksar avait résisté et s'était défendu. Quant à l'ennemi, au lieu d'attendre la colonne, ainsi qu'on s'était efforcé de lui en prêter l'intention, il avait complétement disparu de ces parages par les routes du Sud, et en prenant comme direction principale celle d'Aïn-Madhi. L'approche de la colonne Jusuf avait suffi pour déterminer cette retraite.

La colonne alla camper, le 22, sous Tadjmout.

Le général — et nous en avons dit la raison plus haut — ne pouvait songer à poursuivre le marabouth ; la situation de ses approvisionnements ne lui permettait pas, d'ailleurs, de s'enfoncer davantage dans le Sud. Cependant, pour donner toutes facilités à Sid El-Ala d'exécuter son projet d'attaque, le général manœuvra pendant deux jours autour de Tadjmout ; le 23, il prenait son bivouac sur l'ouad Mzi, à 4 kilomètres du ksar aux abords duquel le chef des rebelles devait engager la lutte ; mais ce dernier n'ayant point reparu, le général se décida à se porter sur Laghouath, dans le but d'y prendre les vivres qui lui étaient nécessaires pour se rendre au-devant du convoi que le colonel Archinard amenait à Djelfa. Le général arrivait à Laghouath le 24, et y faisait séjour le 25.

Mais ayant appris, dans la journée, par ses éclaireurs, que Sid Mohammed avait reparu à Tadjmout et qu'il l'y attendait, le général organise sans retard une colonne légère, dans la composition de laquelle il entre un bataillon de marche formé de trois compagnies de Zouaves et de pareil nombre de compagnies de Tirailleurs, et il remet de nouveau le cap, le 26, sur ce ksar. Vers deux heures, un millier de cavaliers arabes, qui, depuis quelque temps déjà, suivent ou longent la colonne, se tenant toutefois hors de portée, semblent épier le moment opportun pour tenter quelque entreprise sur le convoi ; ils entament le feu, mais de trop loin pour qu'il soit dangereux. Le général ordonne à ses goums d'escarmoucher avec eux pour les attirer plus à sa portée ; mais après une heure de cette tiraillerie inoffensive, les rebelles disparaissent et le pays est vide de nouveau.

La colonne légère campe à Recheg, sur l'ouad Mzi, où elle séjourne le 27.

Le lendemain, 28, elle reprenait son camp sous Laghouath, Cette nouvelle tentative du chef des rebelles démontrait suffisamment qu'il n'avait d'autre intention que celle de couvrir les tribns insoumises qui marchaient avec lui et qu'il sentait menacées, ou bien encore de décider le général à lancer sa cavalerie régulière à sa poursuite. Il est clair que, si la volonté de Sid Mohammed eût été réellement d'engager une action sérieuse, il eût poussé la démonstration plus à fond ; mais, nous le répétons, il ne pouvait avoir l'outrecuidance de se croire de force à *manger* une colonne française commandée par le général Jusuf, lequel n'était point assez naïf pour *s'emballer* à la poursuite des cavaliers de son commandement qui avaient fait défection. Si le goum qu'il avait amené du Tell eût été assez nombreux pour être opposé avec quelque chance de succès à la cavalerie du marabouth, il est probable qu'il n'eût pas hésité à le lancer, appuyé par une colonne légère, sur celle des rebelles, ne fût-ce que pour le compromettre davantage vis-à-vis d'eux. Mais le général ne disposait guère que de 2 ou 300 cavaliers qui, à ce moment de la période insurrectionnelle, manquaient tout à fait de zèle pour notre cause, et dont le contact avec les insurgés n'était point sans danger pour leur fidélité, et puis, disons-le, le Sahra ne valait rien

pour ces nostalgiques du Tell, lesquels y avaient laissé leurs familles et leurs biens sans savoir quand ils verraient la fin de cette campagne qui, pour eux, était dénuée de toute espèce d'intérêt.

Mais, nous le répétons, Sid Mohammed n'était pas du tout tenté de s'attaquer à la colonne Jusuf. Comme son frère, Sid Sliman, le jeune marabouth préférait des entreprises moins dangereuses et surtout moins aventureuses, des affaires comme celle d'Aouïnet-Bou-Bekr, par exemple : il est vrai qu'on ne retrouve pas souvent de pareilles aubaines. Dans tous les cas, la colonne pouvait avoir toute confiance en son général ; car la brillante réputation du héros légendaire de la Kasba de Bône, de la prise de la Zmala de l'Émir, et de mille autres actions de guerre des plus chevaleresquement audacieuses, devait l'élever au-dessus de tout soupçon de prudence exagérée. Et le rappel de la merveilleuse valeur du général Jusuf — nous avons le regret de le dire — n'est pas ici hors de propos; car, en insistant sur ce point, nous allons au-devant de l'inconcevable reproche que quelques mauvais esprits n'avaient pas craint de lancer déloyalement dans la circulation, celui d'avoir volontairement laissé échapper l'occasion de battre le marabouth, lequel lui avait offert le combat. Encore un peu, et l'on aurait insinué — et nous ne jurerions pas que ce n'eût été fait — que le général avait eu peur et de qui, grand Dieu ?... des Arabes !... Quelle pitié !... *Jusuf* et *peur* — et on le savait bien — sont certainement deux mots qui hurlent de se trouver accouplés, et il ne nous serait jamais venu à l'idée que, voulant diffamer le général on irait choisir dans l'arsenal des calomnies celle d'être accessible à la crainte.

Nous comprenons jusqu'à un certain point — pour l'avoir éprouvé nous-même — que les agaçantes, énervantes, irritantes marches et contre-marches sous un soleil torride et par une température de bouche de four, et cela sans les dédommagements du combat, ait fini par donner sur les nerfs à certains officiers de la colonne, et par leur oblitérer le sens commun à ce point de leur faire attribuer à la peur ce qui, de la part du général, n'était que de la sagesse et de la sollicitude pour ses troupes ; mais ce

que nous comprenons moins, c'est la persistance de cette calomnie, et surtout l'accueil qui lui fut fait en haut lieu, ainsi que nous le verrons plus tard,

Nous ajouterons que, si le commandant de la colonne d'Alger avait paru, dans le principe, vouloir poursuivre, avec son infanterie, l'insaisissable marabouth, ce n'était certes point parce qu'il avait l'espoir de l'atteindre ; non, mais il savait d'expérience que l'immobilité tue les colonnes françaises beaucoup plus vite et plus sûrement que les balles de l'ennemi. Aussi, se mouvait-il sur une ligne circulaire passant par les points de Charef, Zenina, Tadjmout, Laghouath et Djelfa, sans autre résultat, d'ailleurs, que de maintenir les Oulad-Naïl, et de tracasser et harceler les populations insurgées qui buvaient sur les eaux de ces parages, et qui, naturellement, reprenaient leurs campements dès que le général les avait dépassées. Il ne se faisait point cette illusion de croire que c'était là une besogne bien efficace et bien décisive ; mais, nous le répétons, il voulait donner une sorte de satisfaction à ses troupes, et sacrifiant ainsi à ce préjugé algérien qui établit en principe qu'on ne peut se dispenser, sans se déshonorer, de poursuivre un ennemi qui est à votre portée, quelles que dussent être d'ailleurs les conséquences de cette manœuvre, et quand bien même on serait certain d'arriver sans coup férir — avec quelque patience — au résultat cherché, celui d'amener cet ennemi à composition.

Mais il a toujours été de bon goût, en Algérie, de prendre parti pour les commandants de colonnes battus mais brillants, contre ceux qui se contentaient de vaincre sans combattre. Que n'a-t-on pas dit de nos très remarquables et très habiles généraux des dernières années de la lutte avec l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader, de ceux qui faisaient la guerre avec les jambes de leurs soldats, et qui se montraient, ainsi que le dit Saint-Simon à propos de Vauban, « les plus avares ménagers de la vie de leurs hommes » ? A-t-on suffisamment prétendu que, s'ils ne prenaient pas Abd-el-Kader, c'est qu'*ils ne voulaient pas le prendre !* A force de l'entendre répéter, les vaudevillistes avaient fini, comme tout le monde, par en être convaincus, et à ce point d'introduire cette facétie — qui eut un succès fou — dans une farce des *Variétés*

ou d'ailleurs ; et l'honnête raison dont on arguait pour justifier cette trahison des intérêts français en Algérie, était — on le croyait alors — que la prise de l'émir aurait mis fin à la guerre dans nos possessions de l'Afrique septentrionale, et la paix c'était la mort de l'avancement et des autres récompenses dans l'armée d'Algérie.

Il faut bien qu'on le sache, on ne prend pas un chef arabe ; il se rend à son heure, — s'il y trouve son intérêt, — lorsqu'il en a assez. Quand il n'a pas confiance en nous, et lorsqu'il croit qu'il ne nous a pas suffisamment combattus pour que nous lui fassions des rentes, il s'échappe, et s'en va attendre chez nos voisins de l'Est ou de l'Ouest des jours meilleurs ou une occasion plus favorable. Et ce serait donner, s'il n'en était ainsi, tous les avantages aux civilisés, lesquels ont déjà, avec l'ordre et la discipline, toutes les ressources imaginables, et un armement d'une admirable précision. Pour équilibrer entre tous les animaux les garanties de conservation, le Créateur a donné à chacun d'eux des moyens de se défendre, ou d'échapper à des ennemis mieux partagés sous le rapport de leurs instruments ou appareils de destruction.

Il fallait donc que Sid Mohammed-ould-Hamza en prît son parti ; il ne devait pas compter recommencer avec le général Jusuf sa ruse du 26 avril dernier, laquelle nous avait coûté, nous le répétons, 17 tués et 35 blessés de notre cavalerie régulière. Le vaillant général avait trop souvent conduit des escadrons à la charge, des escadrons de la meilleure cavalerie du monde, — nous voulons parler des anciens Chasseurs d'Afrique, — pour avoir appris combien il est difficile de limiter une charge ; il savait que le tempérament de nos cavaliers était absolument réfractaire à tout mouvement de retraite, et que leur fougue chevaleresque, multipliée par l'enivrement que donnent l'allure vertigineuse des combattants, l'amour de la gloire, le mépris de l'ennemi, les bruits du combat et l'odeur de la poudre, ces puissants stimulants, leur fait perdre toute prudence et négliger toute précaution ; car la cavalerie française n'entend rien aux ruses des Numides : l'ennemi est devant elle ; elle marche droit sur lui sans se préoccuper des embuscades qu'il a pu lui tendre, pas plus que de la forme du terrain sur lequel l'entraîne son adversaire. Le général

sait aussi que, dans ce cas, chefs et soldats sont toujours du même avis et d'accord sur la question, et que le plus ardent désir d'un capitaine-commandant est de donner le premier coup de sabre de son escadron. Que de fois n'avons-nous pas entendu ces bouillants officiers s'écrier, avant la charge, devant le front de leur troupe : « Celui qui me fera l'injure de me dépasser, je lui coupe la figure en zigzag ! » Et c'est précisément parce que la plupart de ces vaillants cavaliers avaient laissé leurs os sur les champs de bataille de Crimée, d'Italie et du Mexique, que les escadrons de cette belle troupe ne se composaient plus guère que de jeunes gens qui avaient bien tout le feu sacré, toutes les traditions, toute la bravoure de leurs aînés, mais pas encore cette assiette qui est la confiance et la force de l'homme de cheval. Le général savait tout cela, et ce sont là les raisons pour lesquelles il ne voulait pas les lancer inconsidérément sur ces magnifiques et rapides cavaliers des Nomades, montés sur leurs merveilleuses filles du vent, et aussi à leur aise sur le dos de leurs montures qu'ils le sont en terre ferme. Et il fallait bien croire que la colonne Jusuf, avec son calme, indice de la force, avec l'ordre sévère qu'elle mettait dans tous ses mouvements, en imposait quelque peu au marabouth et à ceux qui suivaient sa fortune, puisque, contrairement à ce qui s'était passé dans la province d'Oran pendant l'expédition du printemps, le chef de l'insurrection n'avait point encore osé l'attaquer sérieusement, bien qu'il disposât, à ce moment, de nombreux contingents, c'est-à-dire de toute la cavalerie des Hauts-Plateaux et du Sahra — moins les Oulad-Naïl — de la province d'Alger et de celle d'Oran.

Dans l'armée française, et nos ennemis en ont toujours largement profité, il n'est rien de plus difficile à pratiquer pour un chef que cette vertu militaire qu'on appelle une sage prudence. Et c'est d'autant plus fâcheux, qu'autour de nous la chevalerie est morte ; depuis longtemps déjà, la science l'a tuée.

Puisque nous en sommes sur cette question de la guerre sourde et déloyale qui fut faite, à cette époque, à l'ancien commandant de la Division d'Alger, disons-en notre sentiment tout entier.

Quelques-uns prétendaient — car chacun expliquait à sa manière ce qu'on appelait son inaction en présence des provocations des rebelles — que le général Jusuf ménageait les Arabes, et qu'il n'y avait là rien de bien étonnant puisque son origine était commune avec la leur. Nous pouvons répondre à cette imputation — car nous ne voulons point laisser prendre à la calomnie la force et la tenacité de la légende — qu'aucun officier français, même parmi ceux qu'on cite pour leur extrême sévérité, ne se montra moins indulgent que lui à l'égard de ses prétendus compatriotes ou coreligionnaires, quand il jugeait qu'il y avait lieu de frapper et de faire un exemple. Nous ajouterons qu'au cours de la campagne du printemps, le général avait fait preuve d'une rigueur excessive envers eux, particulièrement lors du pillage, par les goums et les convoyeurs de sa colonne, du ksar de Tadjrouna, où il avait fait passer par les armes les principaux meneurs de cette expédition contre des céréales qui étaient destinées à pourvoir aux besoins de ses troupes. Nous avons, d'ailleurs, parlé de cette affaire dans la première partie de cet ouvrage. Il est vrai, ainsi que nous l'avons dit déjà à ce propos, que, dans les conditions où nous nous trouvions alors vis-à-vis des indigènes, qui, à plusieurs reprises, avaient manifesté des velléités non équivoques d'indiscipline et de mauvais vouloir, toute faiblesse de la part du général eût entraîné infailliblement la défection et la trahison de ces auxiliaires dont la fidélité manquait de solidité, et dont l'attitude était devenue absolument intolérable.

La terrible leçon qu'il infligea, pendant ces mêmes opérations du printemps, à la mauvaise population du Ksar-Ben-Hammad, qui avait incendié et détruit la *dechera* (village) de Chellala, et fait main basse sur les troupeaux de ses habitants, venait prouver une fois de plus que le général n'était pas toujours tendre pour ceux qu'on l'accusait de ménager.

Malheureusement — et nous regrettons de le dire — toutes ces insinuations, ces calomnies avaient pris leur source, pendant la campagne du printemps, dans l'entourage du général, parmi ceux dont le devoir militaire eût été, au contraire, de le défendre envers et contre tous ; car ils avaient sa pensée et connaissaient ses principes relativement à la conduite des opérations militaires

dans le Sahra ; ils auraient dû, dès lors, s'attacher à éclairer les ignorants et ceux qui manquaient d'expérience dans les choses algériennes ; il n'y avait rien à faire pour les malveillants de parti pris. Au lieu de cela, on faisait au général une guerre sourde, acharnée depuis le commencement des opérations du printemps ; on prenait à tâche de contrecarrer ses projets ; on ridiculisait ses décisions, et cela derrière lui, mais devant les troupes ; on lui jetait, à tout bout de champ, le règlement dans les jambes ; tout ce qu'il ordonnait était antiréglementaire, prétendait-on, ou bien « cela ne se faisait pas ainsi... Il n'avait pas le droit de faire cela.... » Invoquer à tout instant le règlement en campagne, et surtout dans un pays où rien n'est prévu, où tout se fait au jour le jour et, pour ainsi dire, d'occasion, c'était de la haute bouffonnerie. Ils savaient bien, ces puritains de l'administration, que les règles sont faites pour le temps de paix, quand rien ne vient troubler leur exécution ; mais qu'une fois en présence de l'ennemi, la règle est remplacée par les expédients; on fait comme on peut. On arrangera cela en rentrant, après la guerre ; *on fera cadrer*. C'est l'affaire des commissions de liquidation qu'on organise après chaque campagne. A ce moment seulement, on peut invoquer la règle ; elle a sa valeur ; car elle permet de débrouiller le chaos qui s'est produit pendant la période anormale qui maintenait toutes grandes ouvertes les portes du temple de Janus. Ces bâtons dans les roues, ces objections continuelles de la part de ces hypocrites de la règle avaient fini par agacer, irriter le général au dernier des points, et, ma foi, il était arrivé à bout de patience et de longanimité. En définitive, ces calomnies ont fait leur chemin, et elles ont eu, pour l'infortuné général, les conséquences les plus funestes ; car elles l'ont tué.

Mais revenons à la colonne Jusuf, que nous avons laissée à Laghouath.

La question des vivres était toujours la préoccupation du général ; c'était elle particulièrement qui le retenait dans une zone relativement restreinte, et qui l'empêchait de donner plus de

rayon à ses opérations, surtout avec des forces aussi numériquement importantes que l'étaient les siennes, forces qu'il ne pouvait ni réduire, ni diviser tant que le gros de celles du marabouth stationnerait dans le pays. Il lui était également impossible de séjourner sous Laghouath, dans l'ignorance du moment où il serait en mesure de pouvoir faire ravitailler ce poste avancé ; il ne voulait pas non plus risquer de l'affamer en vivant sur ses approvisionnements.

Le général Jusuf décide donc qu'il se portera sur Djelfa, au centre du pays des Oulad-Naïl, pour y attendre le convoi qu'escorte la colonne Archinard, et que le général doit faire arriver sur ce point. Cette résolution présente l'avantage de maintenir ces tribus dans le devoir, ou tout au moins de retarder leur défection ; elle rapproche la colonne Jusuf du convoi attendu et, par suite, permet au général de se conformer sans délai à l'ordre du Gouverneur, qui lui prescrit de se porter dans la province de Constantine, pour combiner une opération sur la limite orientale de sa division avec le commandant de la colonne de Bou-Sâada.

La colonne Jusuf quittait donc Laghouath le 29 septembre, et arrivait à Djelfa le 8 octobre.

La colonne Liébert, qui opérait avec celle du général Jusuf, se séparait de celle-ci, le 1er octobre, à Sidi-Makhlouf, et se dirigeait sur Dar-Djelloul pour en ramener à Djelfa les approvisionnements et faire l'évacuation de ce dépôt, devenu sans utilité pour la suite des opérations.

Pendant son trajet entre les points de Laghouath et de Djelfa, la colonne Jusuf avait été suivie à distance par les *chouaf* des rebelles, lesquels apparaissaient de temps à autre sur les flancs de la colonne. Cette démonstration indiquait clairement que — ce à quoi il fallait s'attendre — les insurgés remontaient aussi vers le Nord.

La colonne Archinard, escortant un formidable convoi de 1,200 bêtes de somme et de 83 prolonges ou voitures de roulage (1),

(1) Il y aurait de l'ingratitude à passer sous silence le rare dévoûment, la constance, la ténacité, l'énergie et la merveilleuse habileté dont fit preuve, dans cette conduite des convois à travers le Sahra,

quittait Bokhari le 25 septembre et prenait la direction du biscuit-ville de Dar-Djelloul, où elle arrivait le 29. Après avoir laissé un détachement du 1er de Zouaves à la garde de ce poste, la colonne continuait, le 1er octobre, son mouvement sur Djelfa, où elle était rendue le 4 du même mois, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée de la colonne Jusuf sur ce point.

Bien que l'affaire dont nous allons parler paraisse sans relation directe avec la rébellion des Oulad-Hamza, nous voulons cependant en dire quelques mots.

Dans le courant du mois de mars dernier, c'est-à-dire peu de temps avant la levée de boucliers de Sid Sliman-ould-Hamza, une bande de 5 ou 600 Kabils appartenant aux tribus du Zouar'a, des Arrès, des Oulad-Askeur et des Beni-Ftah, de la province de Constantine, s'était ruée subitement et sans motif apparent sur le bordj Zer'aïa, résidence du kaïd du Zouar'a. Cette bande était conduite par le nommé Moulaï-Mohammed, mokaddem des khouan de Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman. Le bordj est pillé pendant l'absence du kaïd, et les assaillants se retirent sans faire autrement acte d'hostilité. La raison de cette retraite était

l'intrépide Juan Mas, de la ferme-auberge de Mesran, établissement situé à un kilomètre au nord du *banc de sable* qui traverse la route de Laghouath. Connaissant son Sud, où il est établi depuis longues années, sur le bout du doigt, Juan Mas, ce valeureux pionnier, nous rendit les plus grands services pendant la partie de la campagne comprenant les mois d'août, septembre, octobre et novembre ; il dirigea les convois de voitures entre Boghar et Djelfa, c'est-à-dire à travers des terrains impossibles, avec une entente parfaite de ce genre d'opérations, et tous, grâce à la bonne direction qu'il sut leur donner, arrivèrent, non sans peine, mais tout au moins sans encombre à destination.

Le colonel Archinard, chargé, à plusieurs reprises, de l'escorte de ces convois, faisait le plus grand cas de ce brave et vigoureux Espagnol, lequel n'avait pas hésité à défendre seul, perdu au milieu du désert, sa maison de Mesran, attaquée, le 14 août, par les coupeurs de routes des tribus défectionnaires, et n'avait pas craint, après les avoir repoussés, de se mettre à leur poursuite sans autre arme qu'un sabre de cavalerie. Juan Mas fut blessé à la jambe dans cette affaire qui, en même temps qu'elle donne une idée de son indomptable valeur, lui fait encore le plus grand honneur.

que les grands personnages qui devaient prendre la direction du mouvement ne s'étaient point montrés.

A la suite de cette tentative avortée, les meneurs furent cependant arrêtés. C'étaient Sid Bou-Lekhas-ben-Azz-ed-Din, kaïd des Mouïa, Sid El-Hadj-Ben-Azz-ed-Din, kaïd des Beni-Ider, et le chikh El-Hadj-Bou-Akkaz, lequel se préparait à quitter Constantine, où il était interné, pour aller soulever son chikhat. Bou-Akkaz fut dirigé sur Pau, et les Beni-Azz-ed-Din sur Corte (Corse) avec trente-cinq des leurs.

Les choses en étaient là quand, le 25 septembre, le général Périgot, qui commandait la province de Constantine, se porta avec une colonne dans le Zouar'a et le Ferdjioua pour y régler les affaires, et y procéder à une réorganisation rendue nécessaire par suite de l'internement en France du chikh Bou-Akkaz. Or, dans la nuit du 25 au 26 septembre, quelques partisans du régime déchu ou renversé vinrent tirer sur le camp. Le lendemain, 26, au départ de la colonne, des contingents kabils attaquèrent son flanc droit et l'avant-garde, comme protestation, sans doute, du nouvel état de choses. Le général Périgot arrêta sa colonne, et la fit camper à Merigoun, sur les bords de l'ouad El-Kebir du Babour. Quatre bataillons sont lancés sur les Arbâoun, fraction chez laquelle avaient eu lieu les démonstrations hostiles. Cette fraction paya son agression de la perte de quinze des siens. Cette affaire mit fin à l'agitation dans cette partie de la province de Constantine.

Depuis la défection des tribus du cercle de Boghar, la fidélité de celles du sud de la subdivision d'Aumale et du cercle de Bou-Sâada était fortement ébranlée. Dans les derniers jours de septembre, ces tribus firent décidément défection, entraînant dans la révolte une grande partie des Oulad-Naïl de l'Est. La province de Constantine était dès lors entamée, et il était à craindre, si l'on ne prenait de promptes et énergiques mesures, que, par l'effet de la contagion, le mal ne s'étendit et ne se communiquât à tout le sud de la province de l'Est. Mais, en prévision de la défection des populations de cette région, une colonne, dont le commandement était donné au colonel Lepoittevin de la Croix, du 3e de Tirailleurs algériens, avait été organisée à Bou-Sâadâ.

Pris en flagrant délit d'émigration, ces rebelles furent battus, le 30 septembre, à Tniyet-er-Rih, par la colonne du premier de ces postes. Le colonel De la Croix se mit à leur poursuite, et leur fit essuyer de nouveau, sur l'ouad Dermel, un échec des plus sérieux. Le commandant de la colonne évaluait leurs pertes à 150 tués et 200 blessés ; 44 cadavres avaient été abandonnés sur le terrain. Le drapeau du chef de l'insurrection fut enlevé par les Spahis du 3e régiment. Quant à la colonne, elle comptait 13 tués et 16 blessés.

A la suite de ce combat, la marche de l'insurrection était sérieusement enrayée dans la province de Constantine. Les populations battues s'étaient réfugiées partie dans le Djebel Es-Sahri, partie dans les montagnes qui sont au sud du Zar'ez oriental, d'où la colonne de Bou-Sâada, comme nous le verrons plus tard, ne tardera pas de les débusquer.

Mais il est temps que nous nous portions dans la province d'Oran, où nous allons voir se dérouler de nouveau les sombres péripéties d'un drame bien plus terrible encore que celui de l'anéantissement de la poignée d'hommes de Beauprêtre, ce héros des Kabilies, drame d'autant plus pénible à raconter qu'on ne retrouve là aucune des conditions qui rendent excusable le commandant de la colonne d'Aouïnet-Bou-Bekr, lequel, d'ailleurs, a payé de sa vie son excès de confiance dans les forces indigènes qui marchaient avec lui, et son défaut de connaissance du pays où il opérait et des populations qu'il pouvait avoir à combattre.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)



LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136 et 137)

Mohammed ben Djellab succéda à Omar son père. C'était du temps où Ahmed bey El-Colli gouvernait Constantine, époque importante pour les annales du Sahara. Une nouvelle famille, en effet, celle des Ben-Gana, va surgir et de là un antagonisme acharné et des luttes sanglantes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Ce sujet plein d'intérêt fera plus loin l'objet d'une étude spéciale, mais ici déjà, pour l'intelligence des événements de Tougourt, il est indispensable d'en dire quelques mots. Ahmed Bey étant simple janissaire de la garnison de Collo, d'où lui vint le surnom d'El-Colli, avait fait la connaissance des Ben-Gana, modestes artisans, habitant alors aux environs de Mila, petite ville au pied de la Kabylie, et les relations étant devenues intimes entre eux, il épousa une fille de cette famille.

Parvenu plus tard à la dignité de Bey, gouverneur de la province de Constantine, il s'intéressa à l'avenir des parents de sa femme et maria la sœur de celle-ci, nommée Mbarka à l'un des

cheïkh El-Arab du Beït-Bou-Okkaz. Telle est l'explication de l'arrivée de la famille tellienne des Ben-Gana dans le Sahara, où nous la verrons bientôt s'efforcer d'y prendre pied et y tenir un rang important.

Cela exposé, revenons au sultan tougourtin Mohammed. En 1760, nous dit la notice que nous copions, il institua son fils Amran gouverneur intérimaire de la principauté de l'Oued Rir' et il partit pour La Mecque, selon l'usage de ses ancêtres. Neuf mois après, des troubles survenus dans le pays du Souf menacèrent la liberté du commerce et la tranquillité publique. Le cheïkh Amran laissa son khalifa dans la kasba de Tougourt avec une forte garnison et pénétra à marches forcées sur le territoire du Souf. Arrivé à El-Oued, qui en est la capitale, il tomba malade. Les progrès du mal furent si rapides qu'il n'eut pas le temps de prendre des dispositions en faveur de son fils unique, Tahar. On était dans la saison des fièvres, si dangereuses même pour les indigènes. Tahar ne survécut que quelques jours à son père. Il mourut au Souf, laissant un fils en bas âge nommé Ibrahim.

Tandis que l'armée expéditionnaire, privée de ses chefs, commençait à se démoraliser, les guerriers du Souf, enhardis par la circonstance, harcelaient le camp nuit et jour. Sur ces entrefaites, le sultan Mohammed revint de La Mecque. La fortune de Tougourt était revenue avec lui. C'était peu pour ce prince de rétablir la paix dans le désert ; il consacra les cinq dernières années de son règne à améliorer le sort de ses sujets, d'un côté en affermissant la justice, d'un autre en allégeant les impôts. Afin de prévenir les crimes de violence et de meurtre qui se renouvelaient d'une façon déplorable, il substitua la peine de mort à la *dia* ou amende, prix du sang au profit de la victime ou de sa famille. « J'ai même entendu dire, à un vieillard qui tenait le fait de son père, que le cheïkh Mohammed, avant de livrer le condamné au bourreau, les faisait agenouiller devant lui et leur traçait une incision sous la gorge avec son yatagan. »

Sultan Mohammed mourut le premier jour de l'année 1179 (1765). Omar, son fils, lui succéda, mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir, car il succomba cinq mois après — de maladie, di-

sent ceux qui ignorent l'intrigue, — mais en réalité, lui aussi périt du poison. Les tribus nomades soumises à l'autorité du cheïkh El-Arab étaient nombreuses. Entre elles existaient de temps immémorial des rivalités occasionnant fréquemment des collisions, et le chef de cette multitude remuante appelé à régler les discussions, s'il donnait satisfaction aux uns, mécontentait inévitablement les autres en appliquant la justice. Or, les tribus des Rahman et des Selmia, puissantes par leurs richesses et le nombre de leurs guerriers, étaient à l'égard de leur congénères d'une arrogance extrême provoquant souvent des troubles qu'il fallait réprimer. L'obéissance au chef traditionnel était pour elles un lourd fardeau ; elles firent bande à part, formant ce qu s'appellerait le parti des frondeurs. J'insiste sur cette situation parce que nous verrons bientôt les conséquences de la scission qui divisa les tribus arabes en deux grands sofs ou ligues hostiles l'une à l'autre.

Les Rahman et les Selmia, possesseurs de palmiers dans les oasis au nord de l'Oued Djedi, ayant donné de nouvelles causes de mécontentement au moment de la récolte des dattes, le Cheïkh-el-Arab résolut de les châtier et appela à son aide le souverain tougourtin qui, avec ses forces, vint le rejoindre à Sidi Khaled, bourgade des Oulad Djellal. Mais, à la veille d'en venir aux mains avec les rebelles, Omar ben Djellab, pris de vomissements, expirait en quelques heures. Sa présence gênait et, en s'en débarrassant, on désorganisait les combinaisons de l'attaque. Les deux tribus en révolte avaient de bons amis dans le camp opposé ; nous allons voir se renouveler de pareils faits et la plupart des intrigues se dénouer par le sabre, le poison et la corruption.

Le prince Omar ben Djellab laissait trois fils : Ahmed, Abd-el-Kader et Ferhat. Ce fut Ahmed, l'aîné, qui monta sur le trône saharien en 1180 de l'hégire (1766). De cette époque jusqu'en 1788, que Salah-Bey, gouverneur de Constantine, alla assiéger Tougourt, rien de saillant qui mérite d'être signalé ne se produisit dans la principauté de l'Oued Rir'. Afin de suivre la filiation de ces souverains du désert, nous donnerons néanmoins les noms de ceux qui occupèrent le pouvoir durant cette période :

Sultan Ahmed ben Omar partit pour la Mecque, où il mourut. Il laissa quatre fils, parmi lesquels nous ne citerons que Mohammed, qui reparaîtra plus tard sur la scène.

Abd-el-Kader, deuxième fils du sultan Omar, succède à son frère Ahmed en 1778 ; il meurt sans postérité.

Son frère, Ferhat, hérite du pouvoir en 1782.

Pour se rendre compte des événements qui vont maintenant se produire dans le Sahara, nous devons, encore une fois, anticiper sur la curieuse histoire des Douaouda ; tout cela s'enchevêtre, et il faut bien suivre les fils des intrigues pour ne pas s'égarer dans ce dédale que certains intéressés voudraient rendre plus obscur encore. Nous avons dit plus haut que le Bey de Constantine, Ahmed El-Colli, avait marié sa belle-sœur, Mbarka, fille des Ben-Ganâ, au cheikh El-Arab. Mbarka avait un frère plus jeune qu'elle, venant souvent la visiter dans le Sahara et passant des saisons entières auprès d'elle. L'existence des Arabes nomades qui, comparables à la marée, ont tous les ans un flux et reflux du Sud au Nord, lui avait plu. Quoi de plus séduisant, en effet, que la vie de la tente, en plein air, dans ces espaces sans limites où le ciel se confond avec l'horizon ? C'est patriarcal ; nous-mêmes, Européens, y éprouvons une certaine sensation et devons comprendre aisément les attractions captant le jeune Gana dans ce milieu où, pour les seigneurs féodaux, le temps se passe à cheval, soit à la chasse, soit à la recherche d'aventures. A la fois beau-frère du Bey régnant et du cheikh El-Arab, il jouissait d'une certaine considération parmi les nomades, et, pendant un pélerinage à la Mecque qu'il accomplit en compagnie de plusieurs de leurs notables, il sut si bien les gagner, par son affabilité et ses largesses, qu'il s'en fit des partisans dévoués. Le gouvernement turc avait eu souvent à se plaindre des allures indépendantes et parfois même de l'insolence des chefs féodaux du Sahara. Mais comment châtier des gens insaisissables et faisant le vide en s'éloignant vers les régions arides, chaque fois qu'ils se sentaient menacés. Partout ailleurs, le système politique « diviser pour être maîtres » avait parfaitement réussi ; les circonstances s'offraient avantageuses pour le mettre

en pratique dans ces régions. C'est ce que venait proposer El-Hadj ben Gana à son retour de la Mecque : il avait admirablement préparé les voies pour atteindre ce résultat. Le Bey, son beau-frère, l'investit du titre de cheikh El-Arab pour l'opposer à la famille des Douaouda, héréditaire de ce titre séculaire, et, dès lors, commença la rivalité et l'antagonisme. Les Douaouda et les nomades restés fidèles à leur cause se mettaient aussitôt en révolte ouverte et continuaient à être les maîtres du Sahara, où n'aurait point osé se montrer le nouveau parvenu. Soutenu par la garnison turque de Biskra et ses quelques partisans, celui-ci ne dépassait guère l'oasis de Sidi-Okba et c'est là, en effet, que le chérif Sidi El-Haoussin El-Ourtilani raconte, dans ses impressions de voyage, l'avoir trouvé en 1762. El-Hadj ben Gana, accompagnant, peu après, son beau-frère le Bey El-Colli, dans son expédition contre les Kabyles des Flissa, fut tué, ainsi que bien d'autres personnages marquants.

Mohammed ben El-Hadj ben Ganâ succéda à son père, mais son influence ne s'étendit guère au delà de la zone primitive. Enfin, en 1771, apparaît sur la scène Salah-Bey, le gouverneur le plus remarquable qu'ait eu la province de Constantine. Actif, guerrier et administrateur, il ne pouvait laisser continuer l'anarchie qui régnait dans le Sahara. Salah-Bey devait sa fortune au Bey El-Colli, sous les ordres duquel il avait fait à peu près toute sa carrière. Il s'intéressa donc à celui qui était le neveu, par les femmes, de son ancien protecteur. El-Hadj ben Gana avait été tué à ses côtés en combattant chez les Flissa, nouveau motif pour soutenir le fils de son malheureux compagnon d'armes. En même temps, ne fallait-il pas mettre à la raison les Douaouda toujours en révolte et, comme nous l'avons dit, insaisissables ? Mais il y avait l'Oued-Rir' et surtout Tougourt, centre d'action des rebelles ; c'est là qu'il convenait de les frapper.

Ferhat, alors sultan de Tougourt, était gendre du cheikh El-Arab Douadi et naturellement son allié. Il y avait longues années que, lui aussi, répudiant la domination turque, ne payait plus d'impôts.

« La petite principauté de l'Oued-Rir', nous dit l'historien

des Beys, grâce à sa position, avait pu, jusqu'alors, braver impunément les menaces des Beys de Constantine, trop faibles ou trop prudents pour aller si loin imposer leur volonté par la force des armes. Mais ce que nul de ses prédécesseurs n'avait osé tenter, Salah-Bey résolut de l'entreprendre et de le mener à bonne fin. Toutefois, avant de s'aventurer dans une expédition aussi lointaine, où le succès à atteindre pouvait si facilement se changer en un revers désastreux, il voulut user de tous les moyens de conciliation que lui conseillait la prudence. Le moment lui parut propice. On était au commencement de l'année 1788 et la gloire toute récente dont il venait de se couvrir dans ses rapports diplomatiques avec la cour de Tunis devait lui faire espérer un résultat non moins satisfaisant auprès de son vassal le chef de Tougourt. Il n'en fut pourtant pas ainsi. Les négociations entamées avec Ferhat ne purent aboutir à une entente commune. Se souvenant que Tougourt avait défié tous les Beys de Constantine, celui-ci crut pouvoir braver également les menaces de Salah. Il refusa de consentir à ce qu'on lui demandait. Il ne restait plus, dès lors, au Bey, qu'un moyen de faire prévaloir son autorité ainsi méconnue : c'était d'aller en personne dicter ses ordres dans Tougourt même. L'expédition fut résolue. Toutefois, le secret en fut tenu caché jusqu'à la fin d'octobre de cette même année 1788. Le désert pouvant, dans cette saison, être parcouru aisément par l'armée turque, on entra ouvertement en campagne. Salah-Bey vint prendre lui-même le commandement des troupes à l'Oued-Djedi et s'avança avec quelques pièces d'artillerie jusqu'aux environs de Sidi-Khelil, malgré une neige épaisse qui faillit l'engloutir lui et son armée. Pour ne pas épuiser ses forces le long de la route, le Bey se contenta de châtier une seule oasis et marqua la place du châtiment par un monceau de ruines. Le dix-huitième jour, il planta ses tentes en vue de la capitale de l'Oued-Rir', que protégeait un fossé profond et rempli d'eau. Les canonniers établirent leurs batteries sur des esplanades construites en troncs de palmiers et ouvrirent le feu contre la porte dite Bab-el-Khadra, celle de Sidi Abd-es-Selam et le quartier Et-Tellis, où est située la Kasba. Pendant ce temps, une partie des soldats abattaient à coups

de haches les arbres qui constituent la richesse du pays. Le siège dura plusieurs semaines. Salah-Bey avait juré de ne pas lever le camp avant d'avoir détruit Tougourt de fond en comble. La poudre et les munitions ne lui manquaient pas ; sa volonté était une volonté de fer. Il fallut donc que le cheikh Ferhat comprît la situation. Un drapeau blanc, signe de soumission, fut hissé au haut de la mosquée appelée Djama-el-Malekia. A cette vue, le Bey fit cesser le feu et attendit les propositions de l'ennemi. Il fut convenu que l'Oued-Rir' paierait les frais de la guerre et verserait entre les mains des Turcs un impôt de trois cent mille réaux; plus un tribut en chevaux et en esclaves nègres.

Tel fut, ajoute, en terminant, M. Cherbonneau, à qui nous avons emprunté une partie de cette relation, le résultat d'une révolte qu'avaient amenée la faiblesse, la pusillanimité des prédécesseurs de Salah Bey (1).

Le vieux minaret de Tougourt porte les traces des boulets de Salah Bey ; c'est avec orgueil que les Tougourtins les montrent comme preuve de leur résistance et aussi ne manquent-ils jamais d'ajouter : « Nous avons repoussé le Bey et ses gens du Tell, croyez-nous, bien qu'on vous ait dit le contraire. *Ben Berika*, s'il était encore de ce monde, serait le meilleur témoin ! »

Or, voici leur récit explicatif que confirment du reste les souvenirs conservés dans la famille noble des Douaouda. Salah Bey avait entrepris son expédition durant un hiver tellement rigoureux qu'il est resté légendaire dans le Sahara sous le nom de *Am-et-Tedj* (l'année de la neige), tant elle s'y montre rarement.

Pendant vingt-deux jours seulement — et non six mois comme on l'a écrit ailleurs — que dura le siège de Tougourt, l'armée du Bey eut à souffrir de pluies continuelles, mêlées de neige, et d'un froid exceptionnel par l'abaissement de la température dans les sables. Quatre petits canons en cuivre apportés à dos de chameau et mis en batterie, avaient ouvert le feu sur la ville ou plutôt sur la mosquée, monument le plus en évidence. Voilà en quoi consista l'attaque. Sur la lisière de l'oasis, quelques palmiers étaient abattus plutôt pour se procurer du bois et se chauffer que

(1) Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine.*

comme moyen d'intimidation en usage et, chaque fois que les bûcherons s'avançaient la hache à la main, une vive fusillade, partant de toutes les murailles crénelées des jardins, les repoussait vigoureusement. C'est que les Tougourtins n'étaient pas seuls à se défendre : leurs amis les Souafa, les habitants des autres oasis de l'Oued Rir', même des gens de Ouargla étaient accourus à leur aide. En rase campagne, la résistance était la même ; il fallait aller y chercher des fourrages pour les chevaux et les animaux de transport du corps d'armée ; chacune des sorties donnait lieu à des escarmouches ; les nombreux cavaliers des Douaouda fondaient au galop sur tout ce qui se montrait. Pendant ce temps, je le répète, la température inclémente semblait elle-même favoriser la résistance. Le découragement, conséquence d'échecs et de souffrances multiples, s'était déjà manifesté par des désertions. Salah Bey renonçant dès lors à soumettre Tougourt par la force dut songer à battre en retraite. Il n'eut même pas la satisfaction d'amener les ennemis à composition, puisqu'à hauteur de Meggarin, dans le mouvement de recul, son monde embourbé dans des marais et harcelé de toutes parts, courut un instant de graves dangers. Il y abandonna néanmoins une portion de son artillerie, et deux de ses canons, trois même ajoutent ceux qui amplifient la victoire, restèrent en trophée aux mains des rebelles. Ces pièces étaient en cuivre, avons-nous dit. On les livra à un juif de Tunis, du nom de Ben Berika, qui les fondit pour en faire des bracelets aux femmes des vainqueurs, ainsi qu'une petite monnaie, ou sortes de jetons, appelée dans l'Oued Rir' *Sekka ben Berika*. On voit que nous sommes loin de la version première et surtout de celle donnée par le général Daumas qui attribue à Salah Bey la gloire d'avoir enlevé d'assaut la capitale saharienne. « Le Bey, dit-il, avait été entraîné dans » cette expédition par un membre mécontent de la famille des » Ben Djellab, cheïkh Ahmed, cousin du Sultan règnant, cheikh » Amer, qu'il voulait déposséder. Les bases du marché passé avec » cheïkh Ahmed et le Bey Salah sont assez singulières : à chaque » étape de Constantine à Tougourt, le Bey devait compter mille » boudjous à cheïkh Ahmed qui, en échange, devait, une fois au » pouvoir, lui payer une redevance d'un million. Le Bey Salah,

» guidé par le traître, se mit en marche à la tête d'une armée » appuyée de quelques pièces de canon. A son approche, tous les » habitants de l'Oued Rir' se retirèrent à Tougourt. Salah resta » six mois devant la place ; car, bien que ses habitants soient » plutôt commerçants que guerriers, ils se battent avec beaucoup » de courage s'ils sont retranchés derrière des murailles. Malgré » cette résistance opiniâtre, l'artillerie ayant fait brèche à l'en» ceinte de la ville, tous les palmiers environnants ayant été » coupés et la famine menaçant les assiégés, le Bey Salah enleva » enfin la place dans un assaut décisif. Les énormes contribu» tions dont il la frappa et celles qu'il leva sur tous les villages » de l'Oued Rir' le dédommagèrent largement et des frais de la » guerre et des boudjous qu'il avait religieusement comptés à » cheïkh Ahmed qui, devenu sultan, paya la redevance convenue. »

Inutile d'insister sur la vraisemblance des faits aussi bien que de faire ressortir la confusion des noms et des dates, erreurs permises à l'époque où s'écrivait ce premier livre sur le mystérieux Sahara où nous ne pénétrions que dix ans plus tard. Nous verrons par la suite que cette contrée resta insoumise malgré la campagne turque et que les beys ne réussirent à y avoir un semblant d'influence qu'à l'aide de la politique dissolvante de division et de corruption. Atteint dans son amour-propre de guerrier et de diplomate, Salah-Bey n'était pas homme à renoncer à la partie. Aussi le voyons-nous aller trois fois encore dans le Sud, je ne dirai point dans le Sahara, puisqu'il ne dépassa point la banlieue de Biskra, de crainte de subir un nouvel échec. Nous trouvons du reste la confirmation du long état de révolte dans lequel se maintint toute cette région, dans la correspondance de notre ancienne compagnie royale française de La Calle. Ainsi, déjà, au mois de mai 1786, le directeur Bourguignon écrivait aux chefs de la compagnie à Marseille : « Le bey Salah ne va pas à Alger cette année saluer le Pacha, comme d'habitude, à cause du soulèvement de plusieurs tribus du désert. » En mars 1791, le consul Astoin Sielve annonçait que Salah-Bey était encore allé faire le siège d'une ville de nègres dans le Sahara, sous prétexte qu'ils refusaient de payer la *garame* (1).

(1) Archives de la compagnie royale de La Calle.

On voit donc que, malgré tous ses efforts, Salah-Bey n'avait rien obtenu par les armes, puisque la révolte durait toujours. Il employa alors l'autre système, l'arme de l'intrigue, à laquelle tout autre Bey, moins énergique, se serait contenté d'avoir recours. Il y avait à cette époque, dans l'entourage du gouverneur de la province, un haut dignitaire portant le titre de Bach-Sïar, fonctions correspondant à ce que nous appellerions le *grand courrier de cabinet*. C'était lui qui, dans les circonstances délicates, recevait mission de son maître d'aller auprès du Pacha d'Alger ou de Tunis traiter des affaires confidentielles. Il se nommait El-Hadj Mçaoud ben Zekri, issu de la famille des Ben-Zekri ou Zegrin qui, après avoir joué un rôle important à Grenade, s'était réfugié à Constantine lors de l'expulsion des Maures d'Espagne. De race princière, les Ben-Zekri s'étaient liés d'amitié ou même par des alliances encore plus étroites avec certaines familles nobles de leur nouvelle patrie. Les Douaouda du Sahara étaient ainsi devenus leurs parents. Bien que dans le camp de Salah-Bey, Ben-Zekri avait donc des relations intimes avec les chefs en révolte. Fatigué de cet état permanent de luttes et de combats, il proposa au Bey de s'interposer pour amener une paix honorable autant pour les uns que pour les autres. Après maintes démarches conciliatrices du Nord au Sud, un arrangement était convenu. C'est une de ces conventions, type de ruse et de duplicité, comme les Turcs s'en servirent souvent en Algérie pour désorganiser les résistances du peuple indigène ; la voici dans tous ses détails : Mohammed El-Debbah ben Bou Okkaz, le cheïkh-el-Arab révolté, viendrait à Biskra faire acte de soumission et recevrait la confirmation de son titre et le caftan d'investiture des mains de Salah-Bey ; il resterait le chef reconnu de tous les Arabes nomades. Mais Mohammed ben El-Hadj Ben-Gana, jusque-là cheïkh-el-Arab *in partibus*, conserverait le commandement de Biskra et de quelques-unes des oasis et des tribus des Ziban. C'était déjà un premier antagonisme créé entre les deux dignitaires, mais qui ne suffisait point aux combinaisons de la politique turque. Salah-Bey conservait une haine implacable contre Ferhat ben Djellab, le sultan de Tougourt, qui avait osé lui résister et fait éprouver une défaite à ses armes, victorieuses

en tant d'autres circonstances. La gloire qu'avait acquise Salah-Bey en contribuant puissamment au désastre de l'armée espagnole d'O'Reilly devant Alger, était ternie par cet échec. Il fallait à tout prix s'en venger en renversant Ferhat et faire disparaître la dynastie des Ben-Djellab ; c'était la condition capitale qu'il imposait dans son traité de paix. Les Douaouda étaient parents des Ben-Djellab, donc Debbah hésitait à consentir à leur ruine, mais la diplomatie de son ami Ben-Zekri l'emporta, et, par une convention secrète, il était décidé que satisfaction complète serait accordée au Bey selon ses désirs. Mais une nouvelle complication allait surgir, — elle n'embarrassait certainement point les Turcs qui l'avaient préparée et résolue d'avance afin d'atteindre leur but politique. Par qui remplacer les Ben-Djellab après leur chute ? Avec intention on avait négligé d'en parler jusque-là pour amener Debbah, de concessions en concessions, à tout accepter. Debbah proposa son frère Saïd. Ce plan ne pouvait convenir au Bey qui, au lieu d'augmenter la puissance des Douaouda, ne visait au contraire qu'à la désagréger et enchevêtrer autant que possible les influences, de telle sorte qu'il fut loisible de les opposer, à l'occasion, les unes aux autres. Par quelles promesses Debbah se laissa-t-il séduire ? On l'ignore ; mais il convient de rappeler que l'arabe, quand on fait adroitement miroiter à ses yeux argent et gloriole personnelle, est comme grisé par l'ambition ; il oublie tout, son propre intérêt même. Vivant au jour le jour, sans prévoir l'avenir, il est aveuglé par la jouissance du présent. C'est ce qui arriva à Debbah, entrant en plein dans le complot préjudiciable à sa famille et à ses alliés. Il fut décidé qu'un Ben-Gana prendrait le commandement de Tougourt aussitôt la chute des princes héréditaires et que le cheïkh-el-Arab Debbah l'aiderait à se maintenir dans cette position toute nouvelle.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)



HISTOIRE

DES

ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir le nº 139)

En peu de temps, la plupart des Turcs furent tués et décapités les uns après les autres ; un bien petit nombre d'entre eux put passer la rivière et se sauver. Telle fut la fin de la vie et des grands projets du premier Barberousse, qui avait amené les Turcs en Barbarie, leur avait appris la valeur des richesses du Ponent, et dont l'habileté et le grand courage (1) avaient fondé le puissant empire qui existe encore aujourd'hui à Alger. Le Marquis, très-heureux d'une telle victoire, ce qui était bien naturel, fit distribuer à ses soldats, sans en réserver rien

(1) Faisons remarquer que celui qui s'exprime ainsi est un ennemi, un Espagnol, un prêtre : ce sont là trois titres suffisants pour ne pas flatter ceux qui avaient fait tant de mal à l'Espagne et à la chrétienté : aussi, en le voyant rendre justice aux grandes qualités des Barberousses, il nous est impossible de ne pas nous étonner, en voyant des écrivains modernes traiter ces derniers de vulgaires *malfaiteurs* et de *bandits*.

pour lui, l'énorme butin qui fut fait ; il retourna à Tlemcen, faisant porter la tête d'Aroudj au bout d'une lance, et remit sans difficulté Abuchen Men sur son trône. Moins de quinze jours après cet événement, le Roi de Fez arriva à quatre lieues de Mélilla, en un pays nommé Abdedu, avec vingt mille fantassins et cavaliers mores. Il venait au secours de Barberousse ; mais, ayant appris sa défaite et sa mort, il s'en retourna immédiatement, et le marquis rentra à Oran avec son armée, laissant le Roi de Tlemcen en paix parfaite. Suivant le dire de ceux qui l'ont connu, Aroudj était âgé de quarante-quatre ans au moment de sa mort ; il n'était pas de grande taille, mais très fort et très robuste, il avait la barbe rouge, les yeux vifs et lançant des flammes, le nez aquilin et le teint basané ; il était énergique, très courageux et très intrépide, magnanime et d'une grande générosité ; il ne se montra jamais cruel, sinon à la guerre ou quand on lui désobéissait ; il fut à la fois très aimé, très craint et très respecté de ses soldats, qui pleurèrent amèrement sa mort. Il ne laissa pas de postérité. Il passa quatorze ans en Barbarie, où il fit bien du mal aux Chrétiens ; il fut quatre ans Roi de Gigelli et des pays voisins, deux ans Roi d'Alger, et un an usurpateur de Tlemcen.

CHAPITRE II

Kheïr-ed-Din Barberousse, second Roi

§ 1.

La nouvelle de la mort d'Aroudj arriva peu de jours après à Alger, que gouvernait Kheïr-ed-Din son frère. Celui-ci, en outre du chagrin que lui causa cette perte,

craignait que le Marquis ne vint l'attaquer et fut même un moment sur le point de s'embarquer avec les Turcs dans les vingt-deux galiotes qui se trouvaient là. Quelques-uns des corsaires présents le détournèrent de ce dessein, et lui persuadèrent d'attendre tout au moins jusqu'à ce que les Chrétiens se fussent décidés à entreprendre quelque chose. Bientôt on apprit que le Marquis avait rapatrié ses troupes aussitôt après leur retour à Oran, et Kheïr-ed-Din se tranquillisa. Les soldats et les corsaires se rallièrent à lui de toutes parts, ainsi que ceux qui avaient pu échapper à la déroute d'Aroudj, et tous le reconnurent volontairement pour Roi. A vrai dire, son génie pour les affaires intérieures, aussi bien que pour la guerre, le rendait digne de succéder à son frère, comme plus tard il le montra bien. Son premier acte fut d'envoyer une galiote au Sultan pour l'aviser de la mort d'Aroudj, et de la crainte qu'il avait de voir les Chrétiens le chasser d'Alger et de tout le pays. Il lui demandait sa protection, promettait de payer le tribut, et même d'augmenter la puissance Turque en Barbarie, de façon à ce que ce pays fut en peu de temps entièrement vassal de la Porte. A l'appui de sa demande, il envoya un très riche présent, porté par un renégat, son kahia ou majordome. Le Grand Seigneur reçut favorablement cette demande, et ne se contentant pas de le recevoir sous sa protection, il lui envoya deux mille soldats, donna la permission de passer en Barbarie à tous ceux qui voudraient le faire, et accorda aux janissaires d'Alger les droits et les priviléges dont jouissent ceux de Constantinople. Le kahia de Kheïr-ed-Din revint au commencement de l'année suivante, très satisfait de cette réponse, qui fit éprouver une vive satisfaction aux Turcs d'Alger. Barberousse, craignant que la discipline ne souffrît de cette agglomération, et qu'il n'y eût des tentatives de mutinerie, dispersa ses troupes dans les villes frontières de la province d'Oran, comme Mostaganem, Ténès, Milianah, et quelques autres. Pour éviter

des révoltes et s'attirer l'affection des Arabes, il remit sur le trône de Ténès, à condition du paiement d'un tribut annuel, le Roi Hamid-el-Abdi, jadis dépossédé par Aroudj. Pensant ainsi être affermi contre les Chrétiens, il permit aux Reïs de recommencer la course suivant les anciennes habitudes, et resta de sa personne à Alger, avec des forces solides, approvisionnées pour un an d'avance. Au printemps de cette année, il advint un événement mémorable qui devait consolider son pouvoir. Don Hugo de Moncade, chevalier de Malte, capitaine connu par la valeur qu'il avait montrée en Italie dès le temps du Grand Capitaine, partit de Naples et de Sicile avec trente vaisseaux, huit galères et quelques brigantins. Cette flotte portait plus de cinq mille hommes, et beaucoup de vieux soldats Espagnols, parmi lesquels on remarquait les braves compagnies qui avaient jadis défendu les états de Francisco Maria de Montefeltrio, duc d'Urbin. Charles-Quint, qui venait de monter sur le trône d'Espagne et de Naples, avait donné l'ordre à ce capitaine de chasser d'Alger Kheïr-ed-Din, que l'on pensait être découragé par la mort de son frère. Arrivée à Alger, la flotte fut assaillie par une tempête soudaine qui fit échouer la plupart des bâtiments ; les Arabes et les Mores de la campagne accoururent, Barberousse sortit d'Alger avec ses Turcs, et tous firent un grand massacre de chrétiens, beaucoup de captifs et de butin ; ce fut à grand peine que Don Hugo s'échappa avec quelques hommes et quelques vaisseaux. Toutefois Paul Jove raconte (1) que Don Hugo débarqua son armée, la forma en bataille, et qu'elle fut battue par Barberousse qui en fit un grand carnage et la força à se rembarquer ; il ajoute que ce fut après ce rembarquement que survint la tempête et la perte des navires, après laquelle les Arabes de la

(1) Le R'azaouât fait le même récit, à quelques variantes près. Le combat fut livré le 20 août 1518 ; la tempête règna le 21 et le 22 du même mois, et vint compliquer le désastre.

campagne et les Turcs d'Alger tuèrent ou prirent beaucoup de naufragés.

En 1520, Barberousse soumit par ses menaces les Mores de Collo (port de mer, échelle de Constantine, situé à environ trente (1) milles à l'est d'Alger). L'année suivante, il soumit également Constantine, qui avait, pendant de longues années, défendu sa liberté contre le Roi de Ténès (2), auquel elle avait été jadis soumise. Les habitants de cette ville se virent forcés de reconnaître Barberousse pour souverain, aussitôt qu'il fut maître de Collo, parce que ce n'est que par ce port que les marchands Chrétiens peuvent leur acheter les laines, couvertures, cires et cuirs, dont ils tirent un grand profit. Dans l'année suivante, 1522, il s'empara de l'antique et très forte ville de Bône, qui était, jusque-là, restée complètement libre (comme le dit Juan Léon). Il pénétra, avec ses vingt-deux galiotes armées en guerre, dans leur port et dans la rivière même, et ils furent ainsi forcés de se soumettre, pour éviter une destruction totale. Tout en faisant ces diverses conquêtes, il ne négligeait pas la course et la conduisait en personne une ou deux fois par an, en sorte qu'il acquit autant de célébrité que son frère Aroudj, tant par ses exploits que par le dommage qu'il causa aux Chrétiens.

Il continua ainsi jusqu'à l'année 1529, accroissant chaque jour ses richesses, le nombre de ses captifs et celui de ses bâtiments, de sorte qu'il avait à lui seul dix-huit vaisseaux bien pourvus d'artillerie et de tout le matériel nécessaire. Au mois de septembre 1529, il conclut un traité avec les Rois de Kouko et de Labez (3), voisins du

(1) Il y a bien *trente* dans le texte ; c'est un *lapsus-calami*, et Haëdo a certainement voulu dire *trois cents;* il y a, en effet, trente myriamètres à vol d'oiseau entre Alger et Collo.

(2) Faute d'impression, pour *Tunis*.

(3) Les Européens dénommaient ainsi les deux chefs qui se partageaient l'influence en Kabylie, l'un résidant à Kouko, l'autre à Kalaa des Beni-Abbès. Pendant toute la durée de la Régence, la politique

territoire d'Alger ; tous deux étaient des souverains puissants, que l'Espagne avait empêchés, jusque-là, par l'intermédiaire du commandant général de Bougie (qui relevait alors de la couronne de Castille), de s'allier aux Turcs, auxquels ils faisaient tout le mal possible. Plus tard, il envoya en course quatorze de ses galiotes dans les eaux des Baléares et de l'Espagne; il en donna le commandement à un audacieux corsaire turc nommé Cacciadiabolo ; les principaux reïs de la flotte étaient : Salah-Reïs, qui devint plus tard Roi d'Alger ; Chaban-Reïs ; Tabaka-Reïs ; Haradin-Reïs; Jusuf-Reïs ; après avoir enlevé quelques vaisseaux et quelques personnes près des îles et sur les côtes, ils se virent implorer par certains Morisques du royaume de Valence, vassaux du comte d'Oliva, qui désiraient passer en Barbarie avec leurs familles, pour y vivre sous la loi de Mahomet, et qui offraient de bien payer leur passage. Cette proposition fut agréée par les corsaires, qui se rendirent près d'Oliva, embarquèrent pendant la nuit plus de deux cents de ces Morisques et mirent ensuite le cap sur l'île de Formentera.

§ 2.

Au même moment, le Général des galères d'Espagne, chevalier Biscayen, nommé Portundo, revenait d'Italie, où il avait été [illegible]rter avec huit galères l'empereur Charles-Quint, a[illegible] voyage qu'il venait de faire à Bologne pour y être couronné par le pape Clément VII ; il se trouvait, avec sa flotte, sur la route de Barcelone à Valence. Le comte d'Oliva apprit son retour au moment même où il était informé de la fuite de ses vassaux Morisques, qui emportaient avec eux de grandes richesses. Il envoya

turque consista à favoriser tantôt l'un, tantôt l'autre, et à les maintenir dans un état permanent d'hostilité plus ou moins ouverte.

immédiatement un courrier à l'amiral Portundo, le suppliant de poursuivre les corsaires, et lui promettant dix mille écus, s'il le remettait en possession de ses vassaux. Portundo, séduit par cette offre, et voyant là une occasion de se distinguer, pressa sa route vers Valence; il jugea que les Reïs avaient dû choisir la route des Baléares et prit le même chemin. Il n'était pas encore arrivé à Formentera que les Algériens le découvrirent de loin; en comptant un aussi grand nombre de galères, ils virent qu'ils allaient être forcés de combattre ou tout au moins de prendre chasse, et s'apercevant que, dans l'un ou l'autre cas, leurs passagers leur seraient d'un grand embarras, ils les débarquèrent immédiatement à Formentera. De son côté, Portundo, soit qu'il ne connût pas les forces des Turcs, soit qu'il crût remporter facilement la victoire, avait défendu à ses galères de se servir de leurs canons et de chercher à couler les bâtiments ennemis; car il voulait recouvrer les Morisques en bon état pour les rendre au comte d'Oliva, leur seigneur, et gagner ainsi la récompense offerte. Par suite de ces ordres, son fils, Juan Portundo, qui était très en avant de son père, avec quatre galères, n'osa pas canonner les Turcs qu'il rencontra s'éloignant de l'île, et auxquels il eût pu faire beaucoup de mal; il fit, au contraire, lever les rames et donna l'ordre d'attendre l'arrivée des autres galères. Les Turcs, voyant ce mouvement d'arrêt, crurent que l'ennemi avait peur d'eux, et se résolurent à ne plus fuir, mais à combattre, d'autant plus qu'ils avaient quatorze vaisseaux contre huit; ils attendirent donc pour voir ce que les Chrétiens feraient après leur jonction. Quand ils s'aperçurent que Portundo ne faisait mine ni de les aborder, ni de commencer le feu, ils en conçurent une telle audace qu'ils se décidèrent à attaquer eux-mêmes. Tournant donc le front vers les Chrétiens, ils leur coururent sus à force de rames, et les assaillirent avec une grande décharge de mousquets et de flèches. Les Espagnols n'étaient pas aussi nombreux

que le cas le comportait, parce que les galères avaient laissé en Italie plus de la moitié de leurs soldats, pour assister aux grandes fêtes du couronnement de l'Empereur. Cependant, ils combattirent bravement, et la mêlée fut longue et sanglante; le malheur voulut que l'amiral Portundo, dont la galère était assaillie par deux galiotes, fût tué d'une arquebusade en pleine poitrine; sa mort jeta le trouble à son bord, et les Turcs, s'acharnant à l'attaque, s'en emparèrent. La prise de cette galère, qui était la plus forte de toutes et leur Capitane, redoubla le courage des corsaires, qui, poussant vigoureusement leur succès, se rendirent maîtres des autres; une seule se sauva comme par miracle, étant parvenue à se débarrasser de l'ennemi, et n'arrêta sa fuite que quand elle fut arrivée derrière les salines d'Iviça. Après leur victoire, les Turcs revinrent à Formentera embarquer les Morisques qu'ils y avaient laissés, et cinglèrent vers Alger avec les sept galères prises et une grande quantité de captifs. Kheïr-ed-Din les reçut avec un grand contentement; il prit pour lui les principaux d'entre les prisonniers, et parmi eux le fils de Portundo et tous les capitaines des galères; il les fit mettre dans son bagne. Dans l'année suivante, 1530, ayant appris qu'ils complotaient de s'emparer d'Alger et qu'il y avait connivence, à cet effet, avec tous les captifs Chrétiens, il les fit cruellement mettre à mort et tailler en pièces à coups de coutelas, comme nous le racontons plus longuement ailleurs (1).

§ 3.

En 1530 (2), Barberousse se résolut à détruire et à raser

(1) Dans le *Dialogue* [illegible]*s martyrs*.

(2) Il y a erreur de date; la prise du Pénon eut lieu en 1529, comme le prouvent les lettres de Charles V citées par M. Berbrugger, (*Le Pégnon d'Alger*, Alger, 1860, brochure in-8°, p. 99, etc.) et quelques pièces des documents Espagnols, traduits par M. de La Primaudaye (*Revue africaine*, année 1875), p. 163-166.

le Penon, que son frère Aroudj avait essayé de prendre en 1516 ; il avait l'intention, qu'il exécuta depuis, d'y substituer un mole en réunissant l'îlot à la ville par une chaussée, afin de donner de la sécurité aux navires ; car, dans ce temps-là, les corsaires étaient forcés de tirer leurs bâtiments sur le sable de la plage d'un petit ruisseau, situé à environ un mille à l'ouest d'Alger ; il fallait exécuter les manœuvres de halage à force de bras, avec un immense travail des pauvres captifs. Les navires des marchands Chrétiens, dont le commerce est pour les Algériens d'un grand profit (sans compter les droits qu'ils leur font payer) n'avaient pas d'autre abri que la petite anse qui se trouve en dehors de la porte Bab-Azoun, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *la Palma ;* ils y étaient sans cesse en grand péril, manquant d'abri et battus par tous les vents. Ces divers motifs avaient donc déterminé Kheïr-ed-Din à attaquer la forteresse ; un événement imprévu vint le décider à hâter l'exécution de son projet. Il arriva que deux jeunes Mores s'enfuirent au Penon, et déclarèrent au gouverneur qu'ils voulaient se faire chrétiens. Celui-ci se nommait Martin de Vargas, brave chevalier Espagnol ; il reçut très humainement les fugitifs et les logea chez lui pendant qu'on les instruisait et qu'on les catéchisait avant de leur donner le baptême. Peu de jours après, le dimanche même de Pâques, à l'heure où le capitaine et la garnison entendaient la messe, les jeunes Mores montèrent sur le rempart, qui se trouvait désert ; là, soit par légèreté, soit par méchanceté et trahison, ils élevèrent une bannière, et firent des signaux à la ville du haut d'une grosse tour. Une servante du capitaine, qui se trouvait dans le château, vit ce manège, et se mit à appeler la garnison à grands cris, en avertissant de ce qui se passait. Le Gouverneur quitta la messe avec ses soldats, accourut en grande hâte, et, sans plus d'informations, fit pendre les deux coupables à un créneau en vue de la ville. A ce spectacle, les Algériens furent immédiatement trouver

Barberousse et se plaignirent de l'outrage qui leur était fait, sans s'occuper autrement des causes du supplice. Celui-ci, voyant là l'occasion de hâter l'exécution de ce qui était décidé depuis longtemps dans son esprit, chercha d'abord à parvenir à ses fins sans effusion de sang. Il envoya en parlementaire un de ses renégats, l'alcade Huali, avec ordre de faire savoir au Gouverneur que, s'il lui rendait la place sans combat, il lui ferait un parti honorable, et de nature à satisfaire toute la garnison ; sinon, il jurait de faire passer tout le monde au fil de l'épée. Don Martin ne fit que rire de ses menaces et répondit à Kheïr-ed-Din, qu'il s'étonnait qu'un brave capitaine comme lui conseillât à un autre de se déshonorer ; il le pria de se souvenir qu'il avait affaire à des Espagnols que ses vaines menaces ne pouvaient effrayer. Le Roi s'attendait à une réponse semblable, et n'espérant rien de la démarche de son parlementaire, il avait fait élever et armer en hâte une batterie, en face du Penon. Lorsque le renégat revint avec la réponse du gouverneur, Barberousse furieux fit prendre un très grand et très fort canon de bronze à bord d'un galion français qui se trouvait dans le port d'Alger et qui appartenait à un chevalier français de l'ordre de Malte, nommé Frajuanas (1) ; avec ce canon et d'autres grosses pièces dont il s'était muni depuis longtemps dans la prévision de cette attaque, il se mit à battre le fort, y dirigeant jour et nuit un feu terrible, qui commença le 6 mai 1530. Il continua quinze jours de suite sans discontinuer, rasa les deux tours et le rempart qui faisait face à la cité ; en même temps il faisait tirer un grand nombre de coups de mousquets, qui, en raison de la faible distance qui séparait les

(1) Voilà qui nous paraît bien difficile à accepter : un chevalier de Malte tranquillement ancré dans le port d'Alger, au moment même où le Sultan traquait l'ordre de tous côtés ; et ce chevalier prêtant du canon à Barberousse pour combattre les soldats de celui qui, à ce même instant, offrait Malte comme refuge à ses frères ! C'est peu croyable !

combattants (300 pas environ) tuèrent une grande partie des deux cents défenseurs du fort. Enfin, le vendredi 21 mai (1), seizième jour depuis l'ouverture du feu, avant le lever du soleil, Barberousse attaqua avec quatorze galiotes montées par des troupes choisies, parmi lesquelles se trouvaient douze cents Turcs armés de mousquets et beaucoup d'archers. Les Chrétiens qui étaient en petit nombre, blessés et accablés de fatigue, ne purent pas empêcher les Turcs de débarquer au pied de la brèche. Ceux-ci ne trouvèrent en vie que le capitaine Martin de Vargas très grièvement blessé, et cinquante-trois soldats (2) gravement atteints et presque hors de combat; ils y trouvèrent aussi trois femmes, desquelles deux étaient Espagnoles (une d'elles vit encore aujourd'hui, et est la belle-mère du caïd Rabadan); l'autre était une Mayorquine, qui est encore vivante; elle est la belle-mère de Hadji Morat, et l'aïeule de la mère de Muley Meluk qui fut Roi de Fez et de Maroc. Nous racontons longuement ailleurs (3) comment Barberousse fit cruellement périr Martin de Vargas sous le bâton, au bout de trois mois de captivité, sans avoir eu pour cela aucun motif. Après sa victoire Kheïr-ed-Din fit raser la forteresse et se servit des matériaux pour achever le port tel qu'il est encore aujourd'hui; il employa plusieurs milliers de captifs Chrétiens à cet immense travail, et fit relier par un solide terre-plein tout l'espace compris entre l'îlot et la ville. Cette construction fut terminée au bout de deux ans (4).

(1) La lettre de l'*espion juif* des *Documents espagnols* (déjà cités) dit: *le vendredi* 23 *mai*.

(2) Sinan-Chaouch, toujours préoccupé de magnifier son héros, dit: *cinq cents hommes*. En réalité, il n'y avait, avant le commencement des attaques, pas beaucoup plus de cent cinquante hommes de garnison. La lettre citée à la note précédente parle de quatre-vingt-dix prisonniers et de soixante-cinq morts.

(3) Dans le *Dialogue des Martyrs*.

(4) Quatre jours après l'assaut, les Turcs prirent un brigantin qui apportait de la poudre, des munitions et 600 ducats aux défenseurs

§ 4.

En 1531, Kheïr-ed-Din, tout en construisant un môle à Alger, en faisait édifier un autre à Cherchel; cette ville possède un port naturel, qu'il voulait rendre vaste et très sûr. Le Prince André Doria jugea bon de chercher à l'en empêcher, sachant bien que Cherchel est le point de Barbarie le plus rapproché des Baléares, et se trouve à peu d'heures de l'Espagne. Il s'y dirigea donc avec ses galères, espérant tout au moins délivrer plus de sept cents captifs employés aux travaux. On a dit, et des prisonniers de ce temps-là m'ont affirmé à moi-même, que quelques-uns d'entre eux avaient écrit au Prince pour lui apprendre combien il serait facile de leur rendre la liberté, de prendre la ville et de détruire le môle commencé. Le Prince partit donc de Gênes au mois de juillet 1531 avec ses vingt galères bien armées; sa marche fut rapide et, arrivant avant le lever du soleil, il débarqua quinze cents hommes tout près de Cherchel; il avait donné l'ordre de se précipiter dans la ville, qui n'était pas fortifiée, de recueillir avant tout les Chrétiens captifs, de ne se débander sous aucun prétexte pour piller les maisons, et enfin de se rembarquer à la hâte au signal qui devait être donné par un coup de canon. Les soldats, avant qu'on ne se fût aperçu de leur présence, arrivèrent à la ville et au château qu'ils prirent de haute-main, brisant les portes et délivrant les captifs qui y étaient enfermés, aux cris de: liberté! liberté! Ceux-ci, voyant la grâce que Dieu leur faisait, gagnèrent rapidement le rivage et s'embarquèrent; les soldats n'imitèrent point leur exemple; plus altérés de butin que soigneux d'obéir aux ordres reçus, ils se dispersèrent dans les rues et dans les maisons et s'enivrèrent tellement de pillage

du Peñon. Dans le R'azaouât, cette prise se transforme en un combat naval dans lequel les Espagnols perdent neuf grands vaisseaux et deux mille sept cents hommes.

que, lorsque le Prince fit tirer le canon de rappel, ils n'entendirent pas le signal, ou du moins ne lui obéirent point. Cependant le jour était arrivé, et les Turcs, que le premier choc avaient dispersés, s'étaient ralliés, réunis aux habitants, Morisques d'Espagne assez bons combattants; ils fondirent tous ensemble sur les soldats chrétiens, dispersés et chargés de butin, en blessèrent et en tuèrent beaucoup, et finalement les mirent en pleine déroute. D'autres Turcs se jetèrent dans le château et commencèrent immédiatement à tirer sur les galères, avec quelques canons qui se trouvaient là; si bien que Doria, craignant de voir tous ses vaisseaux coulés à fond, comprenant que ses soldats étaient perdus sans espoir, prit le large, laissant à terre plus de six cents hommes vivants, dont les Turcs et les Morisques s'emparèrent en échange des captifs délivrés. Le Prince mit à la voile et fit route directe sur Mayorque; quant à Barberousse, s'il fut fâché d'un côté d'avoir perdu une partie de sa vieille chiourme, il se consola en pensant à l'échec que Doria avait subi (1).

§ 5.

En 1532, les Tunisiens, et surtout les habitants de la ville même de Tunis, étaient très mécontents de leur Roi Mouley-Hassan, homme fort cruel, qui avait méchamment fait tuer plusieurs de ses frères et beaucoup d'habitants notables. Désireux de se venger, ils écrivirent très secrètement à Barberousse, qui se trouvait alors à Alger, et le supplièrent de venir avec une bonne armée, promettant de le rendre maître de la ville et de tout le royaume. Au temps de sa jeunesse, Kheïr-ed-Din était resté longtemps en Tunisie avec son frère Aroudj, et s'y

(1) Marmol raconte l'expédition de Doria absolument de la même manière, quoiqu'avec moins de détails. (Liv. V, chap. XXXIII).

était lié d'une étroite amitié avec la plupart des Mores qui faisaient cette démarche auprès de lui. Il se garda bien de refuser l'offre d'un aussi riche royaume et d'une semblable ville, dont la possession devait faire de lui un très puissant souverain, maître de toute la Barbarie. Cependant, il ne voulut pas commencer immédiatement cette entreprise, et répondit qu'il s'occupait de ses préparatifs et qu'il viendrait lorsqu'il serait assez fort pour le faire. On a dit (Jove entre autres) qu'il se rendit à Constantinople pour demander au Sultan de lui venir en aide; mais les Turcs et les Renégats, ses contemporains, disent qu'il se contenta d'écrire au Grand Seigneur ce qui se passait, en le priant de lui envoyer du monde pour laisser bonne garde à Alger, pendant qu'il irait à Tunis avec des forces suffisantes pour terminer rapidement l'affaire; il ajoutait qu'il se rendrait bien vite maître de toute la Barbarie; et que c'était pour la Porte, et non pour lui, qu'il faisait cette conquête. A l'appui de sa demande, il envoya un Renégat, son majordome, avec deux galiotes chargées de riches présents destinés au Sultan et aux membres du grand Divan. Soliman, qui régnait en ce moment à Constantinople, prince magnanime et avide de conquêtes, entra avec ardeur dans ce projet et fit armer immédiatement quarante galères. Il les mit en route au commencement du printemps de l'année suivante, 1533, avec une armée de huit mille Turcs, beaucoup d'artillerie et de munitions, et leur donna l'ordre de ne débarquer ni à Tunis, ni en aucun lieu de la Barbarie, jusqu'à ce que Barberousse leur eût fait savoir où ils devaient se rendre. Cette flotte, guidée par le majordome de Kheïr-ed-Din, arriva au cap des Colonnes, en Calabre, dépassa le phare de Messine et relâcha à l'île de Ponce, après avoir ravagé la côte de Calabre. De cette façon, Mouley-Hassan ne se méfia ni de cette flotte, ni du Roi d'Alger. Celui-ci, qui avait été prévenu depuis longtemps, partit comme pour aller en course, emmenant environ trois mille Turcs, huit galères, dix grandes galiotes (ou galères

légères), car il avait beaucoup accru sa marine. Il se mit en route au commencement du mois de mai, laissant bonne garde à Alger et dans le pays; il délégua son autorité à un de ses renégats, dans lequel il avait mis toute sa confiance; c'était un eunuque Sarde, nommé Hassan-Aga. Sachant que la flotte turque venait de ravager la côte de Calabre, il la fit aviser par une galiote de venir le joindre en Barbarie; elle reçut cet ordre à l'île de Ponce, mit tout de suite à la voile et opéra sa jonction au cap Bon, non loin de Tunis. Au mois de juin, Kheïr-ed-Din investit la Goulette sans perdre de temps, y débarqua rapidement ses hommes et son canon, laissant un peu de monde pour garder les vaisseaux. Il marcha vivement sur Tunis, avec dix mille arquebusiers et quelques pièces de campagne (1), ne voulant pas laisser le temps à Mouley-Hassan d'organiser la défense. Celui-ci avait été averti du débarquement de cette grosse armée; il se savait haï par ses sujets et ne doutait pas qu'ils ne fussent d'accord avec l'ennemi; en conséquence, il ne jugea pas prudent de demeurer à Tunis, et s'enfuit chez des Arabes, ses parents et amis, avec ses femmes, ses enfants, quelques serviteurs fidèles et autant de richesses qu'il put en emporter. Barberousse entra donc à Tunis sans nulle résistance, y fut reçu de tous avec une grande allégresse et reconnu pour Roi (2). Ainsi firent les habitants de Bedja, ville située dans l'intérieur des terres, à quinze milles de Tunis; ceux de Bizerte, ville maritime, à trente-cinq milles à l'Ouest; ceux de Mah-

(1) Ses troupes se composaient de 1,800 janissaires, 6,500 Grecs, Albanais et Turcs, et 600 renégats, la plupart Espagnols. (Documents espagnols, *Revue africaine* 1875, p. 348).

(2) Barberousse débarqua à la Goulette le 16 août 1234; le 18, Mouley-Hassan, qui s'était enfui, revint avec 1,000 cavaliers, et le combat s'engagea devant Bab-el-Djezira. Une partie des Tunisiens, restée fidèle au Roi, se défendit pendant toute cette journée et la moitié de la suivante; il en fut fait un grand massacre et les Turcs entrèrent en vainqueurs. (Documents espagnols, *Revue africaine* 1875. p. 345).

média, à cinquante milles à l'Est; de Suze, à cent milles; de Monastier, à cent douze milles; de Caliba, à cent milles; d'Africa, à quatre milles; des Alfaques; et enfin des Gelves et de tout le reste du royaume, sauf la ville de Kairouan. Beaucoup d'Arabes des campagnes se soumirent de même par crainte et firent de riches présents. Kheïr-ed-Din, se voyant ainsi devenu maître d'un grand royaume, en aussi peu de temps et sans coup férir, sachant que presque toute la population, qui détestait Mouley-Hassan à cause de sa férocité, était heureuse de l'avoir pour Roi, jugea qu'il n'avait plus rien à craindre et renvoya les galères du Sultan avec une partie des Turcs qu'elles lui avaient amenés, tous bien récompensés et satisfaits. Avec ceux qu'il garda et ses Turcs d'Alger, il eut une armée de huit mille hommes. Tout d'abord, il s'occupa de munir la Goulette de bastions et de terre-pleins très forts; il transforma la mauvaise petite tour qui s'y trouvait en une belle et bonne forteresse bien armée et bien approvisionnée de munitions, et y mit une garnison de quinze cents Turcs; il termina ce travail pendant l'hiver, y ayant employé sans relâche un grand nombre de paysans Mores et Arabes; il désarma ensuite ses galiotes et les mit à l'abri dans le canal de la Goulette. En se fortifiant ainsi, il voulait non-seulement augmenter les difficultés du débarquement, si quelques puissances chrétiennes cherchaient à le chasser de Tunis, mais encore accroître ses moyens de défense, de façon à faire subir à l'ennemi de grosses pertes. Car il avait appris que Mouley-Hassan négociait avec l'empereur Charles-Quint et s'offrait à lui comme vassal, en lui représentant les grands dommages que le voisinage des Turcs allait causer à ses possessions d'Italie, telles que la Sardaigne, la Sicile, la Calabre et Naples. Comme l'argent est le nerf de la guerre, que Barberousse était forcé de solder le grand nombre de Turcs qui le servaient (1), et de se pro-

(1) Les janissaires se révoltèrent deux fois à Tunis, à cause du

curer une foule de choses nécessaires à la défense et à la conservation du royaume, il s'ingénia à ramasser de tous côtés le plus de richesses possible. Suivant l'usage des tyrans, il s'y prit tantôt par persuasion, tantôt par violence, à la mode turque. Non content de cela, il envoya en course ses galiotes et celles des autres corsaires, ses anciens amis et compagnons ; il leur fit piller les côtes et les ports d'Italie, pendant l'hiver de 1533, toute l'année 1534 et une partie de 1535; il fit ainsi d'immenses ravages sans jamais éprouver aucune résistance.

H.-D. de Grammont.

(*A suivre.*)

---

retard de la solde ; la première émeute eut lieu le 23 octobre 1534, et Kheïr-ed Din faillit y perdre la vie ; on apaisa les rebelles avec de l'argent. Ils recommencèrent le mois suivant, le 28 novembre ; cette fois, Barberousse les fit charger par ses renégats, qui en tuèrent 180 ; les prisonniers furent pendus aux créneaux. (Documents espagnols déjà cités).

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138 et 139)

تمت .ال زيان سلكت ملكهم * قد خلت وامتد لهم الى دلس

Les Zianites eurent également une succession interrompue de souverains. Oran fit partie de leur royaume, qui s'étendit jusqu'à Dellys.

COMMENTAIRE

Les Beni Ifrène fondèrent Tlemcène bien longtemps avant l'islamisme, et en firent la capitale de leur royaume. O'k'ba ben Nafé' El-Fihri se rendit maître de cette ville lors de la première invasion musulmane dans le Mar'reb et de la première nomination de ce général au poste de gouverneur de l'Afrique, sous le règne de Moa'wya ben Abou Sôfiâne, c'est-à-dire vers le milieu du Ier siècle. Cette ville fut, pendant plusieurs générations, administrée par les lieutenants des khalifa. Moulaï Ier s'en empara avec l'aide des Mad'fara, connus aujourd'hui sous le nom de El-Medâr'er, et devint ensuite le domaine de Idris II, fils

d'Idris Ier. Lorsque Sidi Mohammed ben Soléimane ben Abdallah El-Kâmel, fils du frère d'Idris Ier y parut, il en fut reconnu souverain. Ech-Chemi a donc commis un anachronisme en disant que Soléimane, à son entrée à Tlemcène, fut salué roi de cette ville par la population. En effet, Soléimane avait été tué lors de l'affaire de Fekh, où, sur l'ordre de Er-Rachîd, Djafar ben Yahya le Barmécide massacra les *cherif*. On sait que les sépultures de ces personnages, ainsi que le tombeau vénéré de Ibn O'mar, se trouvent entre Et-Tenïme et La Mecque.

Les Beni El-A'ïche, rois de Arechegoun, et les Beni Ibrahim, rois de Ténès, forment la postérité de ce Sidi Mohammed. A Ibrahim, aïeul de ces Beni Ibrahim, remonte le *souk'* (marché) situé à l'ouest de El-A'rouci, au confluent de l'Oued Isly avec le Chelef.

H'amza et son frère Ali, rois de El-Aboéira, près du Djerdjera, montagne des Zouaoua, descendent aussi de Sidi Mohammed. Le royaume de El-Obéira reçut le nom de H'amza qu'il porte encore aujourd'hui ; il fut supprimé par les rois chiaïtes de l'Afrique. A la fin du IIIe siècle, A'rouba El-Ketâmi, Mess'âla El-Miknacï et autres gouverneurs des Beni-Obéid Allah El-Mehdi s'en emparèrent. Le pays de H'amza, aussi bien que toutes les contrées du Mar'reb, fut conquis par Bologuine, lors du départ de El-Moa'zz pour l'Égypte. Djâber ben Youssof ben Mohammed l'Abd El-Ouadite arracha ce royaume des mains des gouverneurs de l'Afrique, et les Beni Ifrène l'eurent, à différentes reprises, en leur possession. Il n'échappa point à la domination de Youssof ben Tachefine et de ses fils, ni à celle des Almohades.

On attribue la construction de la mosquée du vieux Tlemcène à Idris Ier ; il aurait aussi dressé la chaire qui orne ce monument. Le nouveau Tlemcène a été édifié par Youssof ben Tachefine. Au vieux Tlemcène, on voit le tombeau du chéikh Ed-Daoudi ben Nas'r, premier commentateur du chéikh El-Bokhari ; il est mort à la fin du IVe siècle.

Le royaume des Almohades eut le sort de tous les empires : la faiblesse et la décrépitude le gagnèrent. C'est là une loi que Dieu a rendue commune à toutes les puissances passées. Yar'moràcène s'en empara en 635, et ses rapports avec le dernier roi

almohade à Maroc et à Tunis furent tour à tour hostiles et pacifiques. Nous avons déjà vu sa mort à Saïr. Son fils O'tmâne le remplaça sur le trône. Sous son règne, Youssof ben Ya'k'oub le Mérinide assiégea Tlemcène pendant sept ans.

Parmi les rois de la famille de Yar'moràcéne, nous mentionnerons Abou Hammou, qui protégeait les lettres et qui sut attacher à sa cour le noble des savants et le savant des nobles, Abou Abdallah Ech-Cherif. Quand les deux fils de cet imam, Abou Zîd et Abou Moussa arrivèrent, ce monarque fit élever, en l'honneur de ses trois hôtes, une medrasa qui porte encore leur nom. A cette race royale appartiennent encore le sultan Abou Tâbet et Ahmed El-A'kel. Celui-ci transporta sa capitale à Oran par suite de démêlés et de discordes entre les héritiers du trône zianite.

Dellys est une bourgade près des Zouaoua, sur la mer. Elle faisait partie du domaine de l'émir Abou Abdallah le Hafside en l'année 765.

Le minaret de la grande mosquée d'Alger fut érigé par l'un des cruels rois zianites. Cette dynastie commença à Tlemcen avec Yar'moràcène et se continua jusqu'en 752. Sous le gouvernement de ces rois, la ville fut prise par les Turcs, qui furent ensuite vaincus par Abou Hammou et son fils Abou l'nâne, comme nous le rapporterons.

Le royaume des Lemtouna ou du *peuple voilé* a duré 96 ans. En effet, ils sortirent de l'île du Nil, qui fut leur berceau, en 445, pour faire régner la paix dans l'univers. Leur premier émir fut Yah'ya. Cette famille s'éteignit par le meurtre de Tachefine à Oran, et de son neveu, Ish'âk, à Maroc (541).

Le royaume des Almohades, fondé par Abd El-Moumène et ses fils, a commencé par la prise d'Oran, de Maroc, de Tlemcène, et a fini avec Ibn Abou Debbous, après une durée de 128 ans. Il fut fondé en 541 et disparut en 668. Dans cette période ne sont point compris ni le gouvernement du chéikh, origine des Almohades, qui fut de 11 ans, ni celui de Abd El-Moumène, qui fut de 16 ans.

La dynastie des Beni-Ziane, à Tlemcène, a régné 291 ans, suivant les uns, et 295 suivant les autres.

Ainsi donc, toute puissance arrive à la vieillesse caduque, de même que toute arène a un terme, et tout commencement une fin. « On dirait, s'est écrié le poète, qu'il n'y a plus personne de H'adjoun à S'fâ, et qu'à La Mecque il n'y a plus de conteur dans les veillées. »

ع وفتهم بها الرباني عالمها * محمد الهواري الاستاذ كابن شاس

Sous le règne des Zianites, se trouvait à Oran le maître ès arts, le savant que cette ville s'honorait de posséder, Mahammed El-Haouâri, qui était aussi érudit que Ibn Châs.

COMMENTAIRE

La ville de Tlemcène, après avoir été ensanglantée par le meurtre de Abou El-H'assane et de son fils Abou I'nâne, passa aux mains de Abou Tâbet, dont les fils sont comptés au nombre des despotes zianites. Ces princes, après la fuite de Abdallah ben Sa'îd, qui était caïd d'Oran au nom de Abou I'nâne, exercèrent dans cette ville un pouvoir absolu. En effet, après la mort de Abou I'nâne, Abou Sâlem, devenu khalifa, se rendit de Fez dans le Mar'reb central, et, arrivé à Tlemcène, remit l'Afrique aux mains du sultan Abou El-A'bbâs, puis confirma les Beni Ziâne dans leurs possessions. Il est le premier souverain qui se soit volontairement dessaisi de ses droits sur les pays de l'Est.

(محمد الهواري) — Mahammed El-Haouâri était originaire des Haouâra, postérité de Haouâr, fils de Mazîr' ben Bernés. Nous avons déjà dit un mot de cette généalogie.

La plupart des Haouâra sont fixés dans la Tripolitaine. Chez ceux de Mesrâta se trouve le tombeau du chéikh Zerrouk.

Je citerai encore les Hâouara qui forment la population de K'ola'-Asnâne, bourgade où les H'annâcha de El-Tmet'mât'et entreposent actuellement leurs hardes et leurs grosses provisions ; puis les tribus des environs de K'aïrouane, qui marchèrent sous la conduite de leur prince, A'kkâcha ben Ayoub, contre H'end'ala ben S'afouâne El-Kelbi, gouverneur de l'Afrique au nom de Hichâm ben Abd El-Mâlek et le battirent.

Enfin, les Haouâra sont nombreux à Touzer, et dans le Djerid.

Dans le Mar'reb central, les Haouâra de Mesrâta, fixés près de la K'ola' des Beni Râched, sont célèbres. Leur nom eut de l'éclat dans cette ville, dont la Kasba ou forteresse, fondée par Mohammed le Haouarite, acquit une grande réputation entre les mains des Beni Youssof, postérité de Mohammed ben Ish'âk'.

Haouar était frère utérin de El-Lemt. De ce dernier est issu le chéikh Ouâggâg El-Lemti, dont nous avons déjà dit un mot.

Selon le chéikh Ibn S'afouâne, le cheikh Mahammed El-Haouâri était originaire des Mor'râaoua. Voici le passage de l'hymne où il en parle : « Le chéikh des chéikh, modèle de constance et de fermeté, Sidi Mahammed ben O'mar ben O'tmane ben Sabi ben A'yâcha ben O'kkâcha ben Sied En-Nâs El-Mor'raouy (originaire des Mor'raoua), surnommé le Haouarite, etc. » Il mourut, je crois, le matin du samedi, deuxième jour du mois de Rabi second 843.

(ابن شاس) — Cet Ibn Châs est le même que le chéikh Abou Mohammed Abdallah ben Nedjem ben Châs El-Djezâmi Es-Sa'di. C'était un homme supérieur, un jurisconsulte habile, auquel son savoir permit de rendre de grands services à son pays. Il a composé, sur le rite de Mâlek un livre fort apprécié, où il a fait preuve d'originalité dans les pensées, et qui a pour titre : *Les perles précieuses de la doctrine du savant de Médine.* Il y a adopté le classement concis de El-R'azali. Cet ouvrage est le témoignage de sa vaste science et de la finesse de ses idées. La beauté et la richesse de son style attirèrent à la secte malekite bon nombre d'Égyptiens. Ce docteur enseignait au Caire, dans la medersa voisine de la mosquée. Il mourut à Damiette, les armes à la main, lors de la prise de cette ville par les Infidèles (616).

(الأستاذ) — Le mot *ostâd* (maître) ne s'applique qu'à un grand savant. Ainsi, quand Ibn Es-Sebki parle, sans davantage préciser, de l'*ostâd*, il désigne Abou Ish'âk' El-Asfirani qui, profondément versé dans la science des lois et de la métaphysique, en éclaira les points obscurs et ne craignait aucune supériorité dans les sciences, pour les régions de l'Irak et du Khorassan. Du reste, et c'est tout dire, il eut pour disciples El-Bîhak'i, El-K'ochéïri et la plupart des traditionnistes. De même, le mot *a'llâma* (extraordinairement savant), sans autre qualificatif, indique Ech-Chîrâzi.

Nid'âm El-Molk avait appelé Ech-Chîrâzi à la direction de la medraça ou collège qu'il venait de fonder. Le savant n'ayant point accepté ces fonctions, le souverain remit provisoirement cet établissement aux mains d'Ibn S'ebbar'. Ech-Chîrâzi revint cependant sur son refus et professa jusqu'à la fin de sa vie (476). Pour honorer la mémoire de l'illustre chéikh, Nid'âm El-Molk, dès qu'il apprit sa mort, fit fermer l'école.

Abou Ish'ak avait quitté ce monde en 418.

El-Kadouri répondit par ce distique à un flatteur qui lui disait : « On vous regarde comme plus savant que Abou Ish'ak' » :

« Ils se sont établis à la Meque, au milieu des tribus de Nawfel. Pour moi, je me suis installé à El-Bidâ, dans un lieu très écarté,

» Pour éviter les propos de tout homme haineux. La langue calomnie quand elle raconte ce qui n'est pas. »

Comme Mahamed El-Haouari occupait la première place parmi les lettrés d'Oran, je l'ai comparé, à cause de son universalité dans les sciences, à Ibn Châs, qui n'avait point d'égal, au Caire, dans la connaissance des doctrines malékites.

Ibn A'rfa faisait cette recommandation à ses disciples : « Étudiez la jurisprudence de Ibn Djellab, car on ne rencontre chez lui aucun mélange de rite chaféite. »

Ibn El-H'âdjeb et Ibn Châs, dans leurs ouvrages, ont beaucoup puisé dans ***El-Ouadjîz*** de El-R'azali, en ce qui concerne les doctrines chaféites.

-

Dans une réunion présidée par Abou Tachefine, roi de Tlemcène, quelqu'un demanda si Ibn El-K'âcem était simple imitateur ou bien fondateur de doctrine. Le jurisconsulte Abou Zéid ben El-Imam répondit que ce docteur n'avait fait que suivre l'enseignement de Mâlek. Sidi Amrâne El-Mechedâli riposta que Ibn El-K'âcem était réellement un créateur de doctrine, puisque, pour certaines questions, il était d'un avis contraire à l'opinion généralement admise. Abou Zéid présenta l'ouvrage de Charef, petit-fils de Et-Tlemçâni, dans lequel cet auteur assimile les déductions dogmatiques tirées par Ibn El-K'âcem du rite malékite à celles inférées par El-Mazani du rite chaféite. « C'est là, objecta El-Mechedâli, un jugement par similitude, qui, comme tous les jugements de cette nature, peut ne pas être l'expression de la vérité absolue. »

La prise d'Oran par les Chrétiens fut amenée par l'invocation que fit Mahammed El-Haouâri, à la suite du meurtre de son fils tué par les Beni-Ziâne. Sidi Ali El-As'fer Et-Telemçani fut témoin de ce fait. Le chéikh Ibrahim, disciple du chéikh El-Haouâri, prévint les Beni-Ziâne des conséquences de leur crime, dans un poème rimé sur la lettre *ta*.

A cette cause de l'entrée des Chrétiens à Oran, il faut y joindre celle-ci :

Abou El-Abbas Sidi Ahmed ben Youssof, l'un des plus grands amis et des plus fervents adorateurs de Dieu, demeurait chez les Haouâra et était originaire des Beni-Ouânoud. S'étant un jour rendu à Oran, il y fut admirablement accueilli par la population. Le caïd ou gouverneur de cette ville écrivit aussitôt au prince des Beni-Ziâne :

— Il existe chez les Haouâra un homme très dangereux pour votre pouvoir.

— Envoyez-le moi ou tuez-le, répondit l'Émir.

Lorsque Sidi Ahmed ben Youssof vint auprès de sa famille, à Ras El-Ma, le gouverneur communiqua au chef des Haouâra, Ahmed ben R'ânem, les ordres qu'il avait reçus au sujet du

chéikh. Ce dernier eut vent du complot tramé contre lui. Il quitta la contrée en lançant cette malédiction :

« Ils nous chassent de notre pays, que Dieu les chasse à leur tour de terre et de mer. »

Peu de temps après, Dieu, pour chasser les Beni-Ziâne de la mer, se servait des Infidèles, qui prirent Oran, et, pour les chasser de terre, employait les Turcs, qui entrèrent à Tlemcène.

Sidi Ahmed se dirigea chez les Beni-R'edou. Un parti de Souéid l'arrêta en chemin. Ce juste prit trois cailloux, les pressa dans ses mains et les réduisit en une poussière ténue comme de la cendre.

— Si vous vous opposez à mon passage, s'écria-t-il en s'adressant à ces coupeurs de route, Dieu vous brisera comme j'ai brisé ces pierres.

Ces gens, terrifiés et repentants, firent acte de soumission.

D'après Es-S'ebbâr', Sidi Ahmed ben Youssof avait une fille appelée Aïcha.

Les miracles de ce saint homme, mort en 931, sont innombrables. Son tombeau, situé à Miliana, est très visité.

خلفه من بعد موته تلميذ * ابراهيم الزايغ الصيت الى فومس

Après sa mort, Mahammed El-Haouâri fut remplacé par son disciple Ibrahim, dont la renommée s'étendit jusqu'à K'oumès.

COMMENTAIRE

Ibrahim, esprit spéculatif et pratique en même temps, était de mœurs austères, craignait le péché, et était, en outre, rempli de bienveillance. Excellent lecteur et interprète du Livre saint, il

était très versé dans la connaissance de la tradition, possédait cette force intellectuelle qui rend certains hommes les appuis de la science. Nous avons de lui des ouvrages parfaits, des poèmes admirables, des prières publiques merveilleuses de foi, qui sont de précieux dons pour l'humanité. Il connaissait le nom et la vie des saints personnages de l'Islamisme, l'histoire des Arabes et leurs poésies, la littérature et les littérateurs dans leurs travaux les plus remarquables. Il eut plusieurs maîtres, entre autres Mahammed El-Haouâri, dont nous avons, quelques lignes plus haut, retracé la biographie, et dont il suivait les préceptes et avait adopté la méthode. On trouve la preuve de son vaste savoir dans une lettre qu'il écrivait d'Oran à sa famille, fixée dans le Mar'reb. J'ai lu cette lettre dans un ouvrage qu'on lui attribue. Il y est dit : « Je ressens maintenant la supériorité des leçons du chéikh Mahammed El-Haouâri. Aujourd'hui, je puis heureusement enseigner le Précis de jurisprudence de Sidi-Khelil, sans avoir besoin de consulter de commentaire. » A la mort de son chéikh, il prit sa place, ceignit son épée, déploya l'étendard des sciences, leur éleva des monuments durables, leur assura de solides bases et en étaya les vérités premières. Il fut l'ornement de son pays et de son siècle, occupa, à Oran, la première place dans le monde des lettres, et, bien qu'il ne portât pas le titre de souverain, sa parole était écoutée et obéie. L'ingénieuse conduite d'eau dont il dota la ville portera le nom de cet homme de bien à la postérité et l'y gravera en caractères ineffaçables. Il contracta, dit-on, auprès des commerçants, des emprunts considérables pour mener à bonne fin cette œuvre grandiose. On ignorait d'où il tirait les ressources nécessaires pour satisfaire à toutes les dépenses de son travail. Lorsque cette construction fut achevée, qu'elle eut reçu les dispositions les mieux entendues, il donna un grand festin à la prise d'eau, convenablement préparée pour ce but. Il servit des mets variés, qui rassasièrent toute la population d'Oran. Ce fut un jour digne de mémoire, une fête splendide, une solennité brillante.

— Comment vous êtes-vous procuré cette innombrable quantité de mets ? lui demanda quelqu'un. Comment avez-vous

acquitté les frais occasionnés par votre canal, alors que vous n'êtes ni prince, ni réputé fort riche ?

— Grâce au temps et aux amis, répondit-il.

Le chéikh Ibrahim se montrait d'une extrême sévérité pour les hommes tièdes en religion, et d'une grande mansuétude pour les gens pieux. « Une partie de mon peuple, a dit le Prophète, se tiendra toujours dans la vérité et la prêchera, sans que ceux qui mènent une conduite contraire à la religion puissent nuire à mes serviteurs jusqu'au jour du jugement. » On lit dans le *El-Djami Es-Ser'ir* de Es-Siouti : « A chaque hérésie qui se glissera furtivement dans l'islamisme, Dieu suscitera l'un de ses amis, un saint homme qui, par persuation, remettra chacun dans la bonne voie ou lui rappellera les signes auxquels on la reconnaît. » C'est ainsi que les bonnes et belles actions d'Ibrahim servirent à réintégrer les pauvres égarés dans le vrai chemin.

« L'homme a ouvert une échoppe pour les objets de son commerce, et nous, nous t'avons ouvert une boutique pour la religion. » (Abdallah ben Mobarek).

El-Mobarek, père de cet Abdallah, resta plusieurs années au service de son maître, sans parvenir à distinguer, dans le verger, les grenades aigres des douces. Le chéikh Abou Becr Et-T'ert'ouchi attribue, au contraire, dans le livre *Siradj El-Moulouk*, ce peu d'application pour les choses de ce monde, à Ibrahim ben Adhem.

(قومس) — Koumès est un pays de l'Irâk'-Adjemi, borné du côté du Khorassâne par Distâme, et, du côté de l'I'rak' par Simnâne. Sa capitale est Damr'âne. A propos de cette contrée, Abou Temîm a dit dans un hymne sur Abdallah ben Tahar El-Khoza'ï :

« Il s'est écrié à Koumès : « Marchez », alors que nous nous étions mis en route de nuit et que les chameaux de course s'étaient dérobés à toute conduite. »

Ce vers prouverait que la renommée de l'*ouali* ou ami de Dieu, chanté dans cet hymne, s'est étendue jusqu'à Koumès, et même a franchi cette localité. En effet, quelqu'un de sûr m'a affirmé qu'il avait vu, à La Mecque, un Irakien opérant la vente d'un livre de poèmes composés par ce chéikh et traitant de la voie à suivre par le peuple musulman.

Le chéikh Abdallah ben Et-Tahar El-Kkoza'ï appartenait aux Louâta, enfants de Lou, issu de S'ahek ben Rodje'ik.

Es-S'awli assure que les Haouâra et les Louâta descendent de H'imiar ben Sebâ. D'après Ibn El-Berr, ils seraient de la postérité de K'ibt', frère des Égyptiens. Nous avons déjà rappelé leur généalogie.

Dans le Mar'reb, les premiers lieux que peuplèrent les Louâta et les Haouâra furent les environs de Tripoli ; puis ils se répandirent jusqu'aux limites les plus reculées du Sous. Aussi, Ibn Khaldoun voulant expliquer la cause de la désignation d'une tribu des Berbers par le nom de Haouâra, rapporte que cette tribu, en arrivant dans le Mar'reb, s'écria à l'aspect du pays : « Nous avons commis une imprudence. » Ceci est en contradiction avec ce que nous avons rapporté, à savoir que les Haouâra sont simplement issus de Haouâr.

Il y a eu deux Lou chez les Berbers : Lou l'Ancien et Lou le Jeune. Les Lou dont il s'agit ici sont les enfants de Lou le Jeune, que la plupart des historiens font descendre de Lou l'Ancien. Les Berbers pour former le pluriel de Lou ont terminé ce mot par un *alef* et un *ta* (Louât). A leur tour, les Arabes, pour introduire ce mot dans leur langue, ont d'abord pris comme singulier le pluriel des Berbers et, pour en faire un pluriel, ont ajouté à la fin un *ha* (Louâta).

Les Louâta habitent les environs de Barka ; mais il y a aussi, dans l'Aourâs, une de leurs plus fortes fractions, celle des Beni Badîs, qui peut lever mille chevaux.

Voici à la suite de quel événement les Louâta se répandirent dans le Mar'reb.

Abou El-Khattâb, souche des schismatiques-ibadites, avait con-

quis Tripoli, et obligé Omar ben Otmane le Koréichite à la fuite. Dja'far El-Mans'our envoya, de Baghdad en Afrique, Mohammed ben El-Acha't, avec le titre de lieutenant et la mission expresse de combattre les I'badites. Dès qu'Abou El-Khattâb fut informé des projets du nouveau gouverneur, il prit les armes pour s'opposer à leur exécution. Il livra bataille à Sert. La fortune fut contraire aux Berbers hérétiques : leurs masses ne soutinrent point le choc des musulmans orthodoxes. Les conséquences de cette défaite furent que Abd Er-Rah'mane ben Rostem ben Destâne, de la descendance de Rostem, qui conduisit, avec Sa'd ben Abou Ouekk'âs, la guerre de El-K'âdicia, senfuit dans le Mar'reb. Les Lemâya, les Louâta et une partie des Nefzaoua se réunirent sous son autorité et lui donnèrent le titre de roi. Abd Er-Rah'mâne fonda la ville de Tahret (Tiaret), au pied du Djebel Kroul et au sommet des collines de Mendâs, à l'est de la Mina. La ville de Sedjelmessa fut élevée, en l'année 140, par A'îssa ben Ze'id El-Assoued que les S'ofria rassemblés à Mecquinez, auprès de Taza, avaient choisi pour leur roi. L'enceinte de ces deux villes s'élargit rapidement.

Abd Er-Rah'mâne, fondateur des I'badites, conserva le pouvoir suprême à Tahret jusqu'au jour où cette capitale tomba aux mains des Chia'ites (298).

Un roi d'Oran, Mohammed ben El-Khéir, des Mor'râoua, s'empara de Tahret et fit prisonnier Me'issour l'eunuque qu'il relâcha bientôt après. Les troupes Oméyades s'établirent dans cette ville sous le gouvernement de El-Mans'our ben Abou A'mer. Les Lemtouna la possédèrent également, puis les Almohades auxquels elle fut enlevée par Ibn R'ânia. Ce dernier, à chacune de ses invasions dans le Mar'reb, prit d'assaut Tahret, et finalement bannit ses habitants, dépeupla son territoire, effaça les traces de sa grandeur (620), et porta le dernier coup à sa prospérité.

La plupart des habitants de Mess'âb sont des Lemâya.

Nous parlerons plus tard de Djerba.

Homéid ben Nass'el, s'étant révolté contre El-Mans'our le chiaïte, fut soutenu par les Louâta. Sa tentative de rébellion n'eut aucun succès : les Louâta ne tinrent pas et se retirèrent précipitamment à l'ouest de Seressou. El-Mans'our, après les avoir

chassés quelque temps devant lui, retourna sur ses pas. Pendant qu'il revenait de sa poursuite, raconte Ibn Er-Rak'ik', il s'arrêta au pied des ruines d'anciennes constructions en pierres de taille. C'étaient les restes de bourgades qui s'élevaient au sommet des trois montagnes, d'où elles dominaient au loin le pays. Ces amas de débris ressemblaient à la partie renflée de tombes. El-Mans'our aperçut de l'écriture sur quelques-unes de ces pierres. Il parvint à déchiffrer ces caractères mystérieux. Voici ce qu'il lut :

« Je suis Soléimane Es-Serdao'us (1). La population de cette localité s'étant révoltée contre le roi, j'ai été envoyé contre eux. Dieu m'a donné la victoire, et j'ai érigé ce monument pour transmettre mon nom à la postérité. »

Les Beni-Ouezdedjine habitaient Mendâs, dans le voisinage des Louâta. Avec l'aide de A'zouma, prince des Mat'mat'a, ils attaquèrent les Louâta. Il y eut, entre ces deux tribus, des guerres sanglantes, dans lesquelles périrent les plus vaillant guerriers du prince des Ouezdedjine. Les Louâta refoulèrent leurs ennemis vers le Seressou. Là, les vaincus eurent affaire à une tribu de Mor'raoua, qui les attira dans une embuscade à Koudiat Sidi El-A'bed, et les forcèrent de gagner le Djebel Ik'oud. Les Beni-Ouezdedjine se fixèrent à Derrâk et se répandirent dans la montagne qui domine la Metidja.

Le Djebel Derrâk était un apanage de Moussa, sous l'autorité des Attaf.

Des Louâta sont issus :

Un groupe de population au sud de Kâbès ;

Les insulaires de Malte, que chacun sait être encore attachés à la religion chrétienne. L'histoire de leur établissement dans cette île est fort répandue en Afrique ;

Une fraction aux environs d'Alexandrie ;

(1) Voir, au sujet de l'étymologie de ce nom, la note de M. De Slane, à l'*Histoire des Berbers*, vol. 1, p. 234.

Une autre fraction dans le Djebel Nesmet' ;

Les Beni-Selkoucem, selon certaines versions.

Il y a aussi des Louâta dans le Djebel Beni-A'mer, dans les environs de Tâza ; chez ces derniers est né Sid Ibrahîm Et-Tâzi, dont il a été question ci-dessus. Il est dénommé Et-Tâzi (ou de Taza), parce que sa tribu habitait les environs de cette localité.

On rencontre encore une fraction des Louâta dans les environs de Tadela, près de Maroc, et une autre dans le Soudan ; de plus, une fraction occupe les montagnes à l'ouest de Tlemcène.

Les Beni-Ouezid, les Betouya et les Beni-Iznacène sont branches des S'anhâdja et non des Louâta.

Le chéikh Sidi Ibrahim Et-Tâzi, mort le dimanche, 9 chabane 866, fut tout d'abord enterré à Oran. Lorsque les Chrétiens entrèrent dans cette ville, les Musulmans qui se trouvaient dans le voisinage de son tombeau furent malmenés dans leurs biens et leurs richesses. Sur ces entrefaites, les gens de K'ola' étant arrivés à Oran, pour verser le montant de leurs contributions, consentirent, moyennant un salaire, à transporter chez eux le corps du saint et à délivrer les Oranais de la cause de leur mal. Le chéikh fut enseveli à K'ola'. Son tombeau, surmonté d'un dôme élégant, est, pour les dévots, une source intarissable de bénédictions, car les prières y sont toujours exaucées.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(A suivre.)

ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE DES RELATIONS

DE

LA GRANDE-BRETAGNE avec LES ÉTATS BARBARESQUES

AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

par le lieutenant-colonel R.-L. PLAYFAIR,
consul général de S. M. B., en Algérie

(Suite. — Voir les nos 130, 132, 138 et 139)

Bataille d'Alger. — Dépêche de Lord Exmouth.

Queen Charlotte, baie d'Alger, 28 août 1816.

Monsieur, — Au milieu de toutes les vicissitudes d'une longue vie consacrée au service public, aucune circonstance n'a jamais produit sur mon esprit une telle impression de reconnaissance et de joie que l'événement d'hier. La pensée d'avoir été un des humbles instruments dont s'est servi une divine providence pour mettre à la raison un gouvernement cruel, et pour détruire à jamais l'intolérable et horrible système de l'esclavage chrétien, ne pourra jamais cesser d'être une source de joie et de bien-être pour le cœur de chacun de ceux qui ont eu assez de bonheur pour participer à cette œuvre. J'ose espérer qu'il me sera permis, sous l'impression de ces sentiments, d'offrir mes sincères salutations à leurs Seigneuries pour le succès complet qui a couronné les courageux efforts de la flotte de Sa Majesté

dans son attaque d'hier contre Alger, et pour l'heureux résultat qu'il a produit aujourd'hui : la signature de la paix.

Ainsi, une guerre qu'on avait provoquée, et qui a duré deux jours, a été suivie d'une victoire complète et s'est terminée par le renouvellement de la paix avec l'Angleterre et son allié, le roi des Pays-Bas, sur des bases dictées par la fermeté et la sagesse du gouvernement de Sa Majesté, et commandées par la vigueur de leurs mesures.

J'ai de justes remercîments à offrir pour l'honneur et la confiance que les ministres de Sa Majesté ont bien voulu accorder à mon zèle en cette occasion d'une si haute importance. Les moyens d'action ont été par eux placés à la hauteur de mes propres désirs, et la rapidité de leurs mesures se recommande d'elle-même. Il n'y a pas cent jours que je quittai Alger avec la flotte anglaise, ne soupçonnant pas et ignorant les atrocités commises à Bône. Cette flotte, à son arrivée en Angleterre, fût nécessairement désarmée, et, une autre, avec des ressources proportionnées, fût créée et équipée ; et, quoique retardée dans sa marche par des calmes et des vents contraires, elle a montré comment se venge une nation insultée, en châtiant les cruautés d'un gouvernement féroce, avec une promptitude sans exemple, et qui est hautement honorable pour notre caractère national, toujours prêt à ressentir l'oppression et la cruauté partout où elles se pratiquent sur ceux placés sous sa protection.

Plût à Dieu que, dans l'accomplissement de cette tâche, je n'aie pas eu à déplorer la perte sensible de tant de vaillants officiers et soldats. Ils ont généreusement versé leur sang dans une lutte qui a été, d'une façon toute particulière, marquée par des preuves d'un héroïsme si dévoué, que tous les nobles cœurs en seraient émus, si j'osais m'étendre sur leur récit.

La bataille était nettement engagée entre une poignée d'Anglais combattant pour la noble cause de la chrétienté, et une horde de fanatiques, assemblés autour de leur ville, et enfermés dans leurs fortifications, pour obéir aux volontés de leur despote.

La cause de Dieu et de l'humanité prévalût ; chaque créature, dans la flotte, montra tant de dévouement, que même les femmes anglaises aidèrent leurs maris à servir les canons ; pendant un

combat de plusieurs heures, jamais elles ne reculèrent devant le danger, et elles encouragèrent, au contraire, tous ceux qui les entouraient.

S'il peut jamais être permis à un officier de se départir, dans certaines occasions, des formes ordinaires de la correspondance officielle, j'espère trouver dans l'indulgence de mes supérieurs et de mon pays, des excuses pour m'être permis d'exprimer ainsi mes propres sentiments, et je me confie à leur bienveillance.

Leurs Seigneuries auront déjà été informées, par le sloop de Sa Majesté, *Jasper*, de mes actions jusqu'au 14 courant, jour de mon départ de Gibraltar, où j'avais été malencontreusement retenu par un vent contraire.

La flotte complète en tous points, augmentée de cinq canonnières équipées à Gibraltar, partit, animée du plus grand enthousiasme, et avec la perspective la plus favorable d'atteindre, en trois jours, le port de destination ; mais un vent contraire détruisit l'espoir d'une prompte arrivée, laquelle je souhaitais avec d'autant plus d'anxiété que, le jour de mon départ de Gibraltar, j'avais appris qu'une armée considérable avait été réunie, et que de nouveaux travaux de défense devaient être construits, non-seulement sur les flancs de la ville, mais encore immédiatement près de l'entrée du môle. Je craignais, en conséquence, que mon intention de faire de ce point mon principal objectif d'attaque n'ait été dévoilée au Dey, de la même manière qu'il avait eu connaissance de l'expédition. Cette nouvelle fut, la nuit suivante, grandement confirmée par le *Prometheus* que j'avais envoyé à Alger, quelque temps avant, pour tâcher d'en faire sortir le consul. Le capitaine Dashwood avait réussi avec difficulté à emmener sa jeune femme et sa fille, sous des déguisements d'aspirants de marine, et il avait laissé un canot pour prendre leur enfant en bas-âge, que le chirurgien devait emporter dans un panier. Ce dernier croyait l'avoir endormi au moyen d'un opiat, mais malheureusement, sous la porte, l'enfant se mit à crier, et, en conséquence, le chirurgien, trois aspirants de marine, en tout dix-huit personnes, furent saisis et jetés, comme les esclaves, dans les prisons habituelles. L'enfant fut

renvoyé le lendemain matin par le Dey, ce qui, en raison de cette marque unique de son humanité, mérite d'être rapporté.

Le capitaine Dashwood me confirma, de plus, qu'environ 40,000 hommes avaient été amenés de l'intérieur dans la ville, que tous les janissaires de garnisons éloignées y avaient été appelés, qu'ils étaient employés nuit et jour aux batteries et canonnières, et que partout on fortifiait les défenses.

Le Dey avait informé le capitaine Dashwood qu'il savait parfaitement que l'armement était destiné contre Alger, et il lui avait demandé si cela était vrai. Le capitaine lui avait répondu que, si telle était l'information qu'il avait reçue, il en savait autant que lui, et probablement par la même voie, les gazettes.

Les navires étaient tous dans le port, et quarante ou cinquante bateaux portant des canons et des mortiers étaient prêts, tandis que d'autres étaient en état avancé de réparation. Le Dey avait étroitement confiné le consul et il refusait de le délivrer et de lui promettre sa sûreté personnelle ; il ne voulait aussi rien entendre au sujet des officiers et des hommes saisis à bord du canot du *Prometheus*.

En raison de la continuité des vents contraires et des calmes, la terre, à l'ouest d'Alger, n'avait pas été signalée avant le 26, et, le lendemain matin, aux premières lueurs du jour, la flotte s'était avancée en vue de la ville, mais pas cependant aussi près que j'en avais l'intention. Comme la marche des navires se trouvait arrêtée par le calme, je saisis cette occasion pour envoyer, sous la protection du *Severn*, un bateau avec un drapeau parlementaire, et portant les demandes que j'avais à faire au Dey d'Alger, au nom de Son Altesse Royale le Prince Régent. L'officier en charge devait attendre deux ou trois heures la réponse du Dey, et si, au bout de ce temps, aucune réponse n'était envoyée, il devait revenir au vaisseau amiral. Il fut accosté, près du môle, par le capitaine du port, qui, lorsqu'on lui eut dit qu'on attendait la réponse dans une heure, répondit que c'était impossible. L'officier ayant dit qu'il attendrait deux ou trois heures, il observa que deux heures étaient tout à fait suffisantes.

La flotte, pendant ce temps, poussée par une brise du large, avait atteint la baie ; les bateaux et la flotille furent préparés pour

l'action jusqu'à environ deux heures, quand, voyant mon officier revenir avec un signal indiquant qu'aucune réponse n'avait été reçue, après un délai de plus de deux heures, je fis immédiatement arborer le signal pour savoir si les vaisseaux étaient tous prêts. La réponse étant affirmative, la *Queen Charlotte* se dirigea, suivie de la flotte, sur les positions convenues. Le vaisseau amiral, prenant la tête, dans l'ordre prescrit, jeta l'ancre à l'entrée du môle, à une distance d'environ cinquante mètres. Jusqu'à ce moment, aucun coup de canon n'avait été tiré, et je commençais à croire à l'adhésion complète du Dey aux conditions qui lui avaient été soumises depuis plusieurs heures ; mais, au milieu de ce profond silence, un coup fut tiré du môle sur nous et deux coups sur les navires qui suivaient alors au Nord. Il leur fut promptement répondu par la *Queen Charlotte*, qui était en train de s'amarrer au grand mât d'un brick mouillé près du rivage, à l'entrée du môle, et sur lequel nous avions gouverné pour nous guider à notre position.

Alors commença un feu aussi animé et aussi bien soutenu auquel il fût jamais, je crois, donné d'assister, et qui dura, sans interruption, depuis trois heures moins un quart jusqu'à neuf heures, et qui ne cessa entièrement qu'à onze heures et demie.

Les vaisseaux qui me suivaient immédiatement prenaient admirablement et froidement leurs positions, avec une précision au-dessus de mon attente la plus chaude ; et jamais le drapeau anglais ne fut, en aucune occasion, soutenu d'une façon plus zélée et plus honorable.

Des vaisseaux en ligne, il m'était tout à fait impossible d'en apercevoir d'autres que ceux de mon entourage immédiat ; mais ma confiance dans les vaillants officiers que j'avais l'honneur de commander était si bien fondée, que mon esprit se trouvait complètement libre de veiller à d'autres soins, et je ne savais s'ils étaient à leur poste que par l'effet destructif de leur feu sur les murailles et les batteries auxquelles ils étaient opposés.

A peu près en ce moment, j'eus la satisfaction de voir le pavillon du vice-amiral Von Capellan à la position que je lui avais assignée, et bientôt après, par intervalles, le reste de ses frégates continuait un feu bien soutenu contre les batteries de flanc,

contre lesquelles il s'était offert de me protéger; car il n'avait pas été en mon pouvoir, par défaut d'espace, de le placer en face du môle.

Vers le coucher du soleil, je reçus des mains du capitaine Powell, ami du capitaine Brace, un message du contre-amiral Milne qui m'apprenait les pertes sensibles éprouvées par l'*Impregnable*, qui avait cent cinquante hommes tués ou blessés, et qui me demandait, s'il était possible, une frégate pour détourner une partie du feu sous lequel il était.

Le *Glasgow*, près de moi, leva l'ancre immédiatement; mais le vent était tombé par l'effet de la canonnade, et il fut obligé de mouiller de nouveau dans une position un peu meilleure qu'auparavant.

J'avais, pendant ce temps, envoyé par le capitaine Reade, du corps du Génie, l'ordre au bateau-torpille (sous le commandement du lieutenant Fleming et de M. Parker) de le diriger dans l'intérieur du môle; mais le contre-amiral ayant pensé qu'il lui rendrait un service essentiel, s'il faisait explosion sous la batterie en face de lui, je fis porter à ce bateau des ordres en conséquence par le capitaine Powel, qui resta à bord jusqu'à ce qu'ils soient exécutés. Je fis aussi informer le contre-amiral que, beaucoup de navires étant maintenant en flammes et la destruction de tous étant certaine, je pensais avoir exécuté la portion la plus importante de mes instructions et que j'allais faire toutes préparations pour faire retirer les vaisseaux, et je désirais qu'il voulût bien en faire autant avec sa division, aussitôt que possible.

Il y eut, durant le combat, d'affreux incidents que je n'essaierai pas de décrire et qui étaient occasionnés par l'incendie des navires ancrés près de nous. J'avais longtemps résisté aux instantes prières de ceux qui m'environnaient, et qui me demandaient que l'on fît des tentatives contre la frégate stationnée en dehors à une distance d'environ cent mètres; je finis par y consentir, et le major Gosset, à mon côté, qui avait été impatient de faire débarquer son corps de mineurs, me demanda, de la façon la plus pressante, la permission d'accompagner le lieutenant Richards dans l'allège du vaisseau. La frégate fut abordée en un instant, et, en dix minutes, elle n'était plus qu'un brasier. Un jeune et

vaillant aspirant, à bord du bateau à fusée n° 8, à qui on l'avait cependant défendu, fut entraîné par son esprit ardent à suivre et à soutenir le bateau; dans cette entreprise, il fut grièvement blessé, son collègue tué, ainsi que neuf hommes d'équipage. A bord de l'allège, où on avait ramé plus rapidement, la perte avait été moins grande : deux hommes seulement.

Les batteries de l'ennemi, autour de ma division, avaient été réduites au silence à environ dix heures, et elles étaient maintenant en parfait état de ruine et de dilapidation; aussi avais-je réduit le plus possible, le feu de mon vaisseau, pour économiser la poudre et répondre aux quelques canons qui, de temps en temps, tiraient sur nous, quoique, cependant, un fort, à l'angle supérieur de la ville et que nos canons ne pouvaient atteindre, continuât pendant tout le temps d'ennuyer les vaisseaux en leur envoyant des bombes et des boulets.

Dans cet intervalle, la providence seconda mes vœux inquiets en envoyant le vent ordinaire de terre, commun dans cette baie. Tous les hommes furent employés aux câbles et aux bouées, et, avec l'aide d'une légère brise, toute la flotte fut bientôt sous voiles et vint jeter l'ancre hors de portée des bombes et des boulets, à deux heures environ du matin, après douze heures de travail incessant.

La flotille des bateaux à mortiers, à canons et à fusées, sous la direction de leurs officiers respectifs, partagèrent, dans toute l'étendue de la tâche qui leur était assignée, les honneurs de ce jour et rendirent de bons services. Ce fut par leur feu que tous les navires, dans le port, à l'exception de la frégate en dehors, furent mis en flammes, et celles-ci se propagèrent par tout l'arsenal, les magasins, les canonnières, offrant un spectacle d'une grandeur sinistre et d'un intérêt que nulle plume ne peut décrire.

Les sloops de guerre, qui avaient été disposés pour aider et assister les vaisseaux en ligne et préparer leur retraite, non-seulement remplirent ce but avec succès, mais ils saisirent toutes les occasions pour tirer dans les intervalles, et ils étaient constamment en mouvement.

Les bombes étaient admirablement bien lancées par l'artillerie

de la marine royale, et, quoique passant directement au travers et au-dessus de nous, il n'arriva, à ma connaissance, aucun accident aux navires.

Tout se passa dans un profond silence ; aucuns cris ne furent entendus sur toute la ligne, et pendant plusieurs années à venir on verra, par leurs effets, que nos canons étaient bien servis et bien dirigés, et ces Barbares en garderont pour toujours le souvenir.

La conduite de mon vaisseau à sa position, par les maîtres d'équipage, MM. Gaze et Lucius Dale, excita les éloges de tout le monde. Le premier a été mon compagnon d'armes pendant plus de vingt ans.

Ayant ainsi détaillé, quoiqu'imparfaitement, les phases de cette courte expédition, j'ose espérer que mes services humbles et dévoués, ainsi que ceux de mes officiers et de tous les hommes que j'ai eu l'honneur de commander, seront pris en considération par Son Altesse Royale le Prince Régent, avec sa grâce accoutumée. L'approbation de nos services par notre Souverain, et la bonne opinion de notre pays, seront, je me permets de l'affirmer, reçues par nous tous avec la plus haute satisfaction.

Si j'essayais de nommer à Leurs Seigneuries les nomb[illegible]x officiers qui, dans une pareille lutte, se sont fait, à plusieurs reprises, remarquer plus que leurs compagnons, je ferais injustice à beaucoup d'autres ; et je suis sûr qu'aucun officier, dans la flotte sous mon commandement, ne mettra en doute les sentiments de reconnaissance que je nourrirai à jamais pour l'appui sans bornes qui m'a été donné. Pas un officier, pas un soldat, ne s'est borné, dans ses efforts, aux limites précises de son devoir ; tous brûlaient d'accomplir des actions d'éclat, et je trouvais plus difficile de les retenir que de les exciter ; chez nuls autres, je n'ai vu une plus grande ardeur que chez mon propre capitaine et les officiers de mon entourage immédiat.

Ma reconnaissance et mes remercîments sont dus à tous, et je suis sûr qu'ils croiront bien que le souvenir de leurs services ne me quittera qu'avec la vie. Dans aucune occasion, je n'ai jamais vu déployer plus d'énergie et de zèle, aussi bien par le dernier aspirant que par l'officier du rang le plus élevé. Tous paraissaient

animés d'un seul esprit, et j'en porterai avec joie témoignage à Leurs Seigneuries, toutes les fois que ce témoignage sera nécessaire.

J'ai confié cette dépêche au contre-amiral Milne, mon second en commandement, qui m'a donné, pendant toute la durée de l'expédition qui m'avait été confiée, l'appui le plus cordial et le plus honorable. Il est parfaitement au courant de tout ce qui s'est passé dans la flotte depuis que j'en ai pris le commandement, et il est parfaitement compétent pour donner à Leurs Seigneuries des explications sur quelque point que ce soit, que je puis avoir omis ou que je n'ai pas le temps de détailler. Je crois avoir conquis son estime et son affection et je regrette de ne pas avoir été connu de lui plus tôt.

Les pièces nécessaires, avec l'état des avaries de la flotte, les listes des tués et des blessés, accompagnent cette dépêche, et je suis heureux de pouvoir dire que les capitaines Ekins et Code vont aussi bien que possible, ainsi que tous les blessés.

D'après des renseignements obtenus, j'ai appris que la perte de l'ennemi, en tués et blessés, se monte à dix-sept mille hommes.

Recommandant mes officiers et la flotte à la protection et à la faveur de Leurs Seigneuries,

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur,

Exmouth.

Copie de la lettre de Lord Exmouth au Dey d'Alger.

A bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique le *Queen Charlotte*, baie d'Alger, 28 août 1816.

Monsieur, — A cause des atrocités commises à Bône sur des chrétiens sans défense, et parce que vous n'avez pas tenu compte des demandes que je vous fis hier, au nom du Prince régent d'Angleterre, la flotte, sous mes ordres, vous a infligé un châ-

timent signalé, en détruisant totalement vos navires, vos magasins, votre arsenal et la moitié de vos batteries.

Comme l'Angleterre ne fait pas la guerre pour détruire les villes, je ne veux pas faire expier vos cruautés personnelles aux habitants inoffensifs du pays, et je vous offre, en conséquence, les mêmes conditions de paix que celles que je vous ai proposées hier, au nom de mon souverain. Si vous n'acceptez pas ces conditions, vous ne pouvez pas avoir de paix avec l'Angleterre.

Si, comme vous le devriez, vous acceptez cette offre, vous ferez tirer trois coups de canon ; si vous ne faites pas ce signal, je considérerai ce fait comme un refus, et je recommencerai l'attaque de la ville quand je jugerai le moment opportun.

Je vous offre ces conditions de paix, pourvu cependant que le consul anglais et les officiers et marins qui ont été, par vous, capturés traîtreusement à bord des bateaux d'un navire de guerre anglais, n'aient subi aucun mauvais traitement et qu'il en ait été de même pour les esclaves chrétiens en votre pouvoir. Je réitère la demande que je vous ai faite, que le consul, les officiers et les marins me soient renvoyés conformément aux anciens traités.

J'ai l'honneur d'être, etc.

EXMOUTH.

Son Altesse le Dey d'Alger.

Compte-rendu officiel hollandais de la bataille d'Alger.

A bord de la frégate de Sa Majesté *Melampus*,
baie d'Alger, 30 août.

Monsieur, — Lord Exmouth ayant, durant son court séjour à Gibraltar, augmenté ses forces de quelques canonnières et pris toutes les dispositions nécessaires, la flotte réunie appareilla le 14 août.

Le 16, en vue du Cap de Gatte, la corvette *Prométhéus* rejoignit la flotte. Le capitaine Dashwood rapporta qu'il avait réussi

à prendre à bord, par ruse, la famille du consul anglais à Alger ; mais, que leur fuite ayant été découverte trop tôt, le consul, ainsi que les équipages des deux canots du *Prométhéus*, avaient été arrêtés par le Dey, qui, ayant déjà été informé de cette seconde expédition, avait fait toutes les préparations pour une résistance opiniâtre, avait appelé à son secours les habitants de l'intérieur et avait rassemblé, sous les murs d'Alger, plus de cinquante mille hommes, tant Maures qu'Arabes.

Sa Seigneurie, que j'ai été voir dans la matinée, craignait d'être obligée de se contenter, pour ce jour-là, de mouiller et de borner ses opérations à une attaque de nuit par les navires à bombes, les canonnières et les bateaux à fusées. J'étais à peine de retour, à bord de mon vaisseau que la brise de mer s'éleva, et la flotte fit force de voiles pour pénétrer dans la baie ; les quatre navires à bombes prirent immédiatement position devant la ville, et tout fut préparé pour l'attaque. Peu de temps après, Sa Seigneurie me fit le signal secret suivant : « J'attaquerai immédiatement, si le vent ne tombe pas. » Là-dessus, je fis aussitôt le signal de former la ligne de bataille dans l'ordre convenu, supposant que tous les officiers devaient être parfaitement renseignés sur la position des forts et des batteries qui leur étaient assignées, avant le commencement de l'attaque ; mais, à ce qu'il paraît, le signal ne fut pas bien compris : je résolus alors de changer de ligne et de la diriger moi-même avec la *Melampus*. A une heure et demie, toute la flotte se mit en marche, le *Melampus* s'avançant de conserve avec le dernier vaisseau, à l'arrière de la ligne anglaise ; à deux heures et un quart, nous vîmes Lord Exmouth, au vent, avec voiles déployées, venir mouiller avec ses ancres à l'arrière, son travers dans la position voulue, à une portée de pistolet des batteries, juste à l'entrée du môle.

Cette manœuvre audacieuse et inattendue de ce vaisseau (un trois ponts) paraît avoir tellement déconcerté l'ennemi, qu'un second navire de la ligne avait presque déjà pris sa position, avant que les batteries eussent ouvert leur feu, auquel, malgré sa violence, il fut pleinement répondu.

J'avais dit au capitaine de Mau que je désirais prendre avec la *Melampus*, et les autres frégates qui suivaient, notre positio-

aussi rapidement que possible, à babord de Lord Exmouth et attirer sur notre escadre tout le feu des batteries sud. Le capitaine amena, d'une façon admirable, sa frégate sous le feu croisé de plus de cent canons, le beaupré à une distance convenable du *Glasgow*, avec une ancre mouillée à l'avant et à l'arrière, dans la position requise, pour pouvoir ouvrir le feu de nos canons à babord et au même moment.

Le capitaine Ziévogel, qui connaissait parfaitement le plan d'attaque et la position des batteries, amena sa frégate, la *Diane*, presque au même moment, à une brasse de longueur de l'endroit que je lui avais désigné.

Le *Dageraad*, capitaine Polders, ouvrit aussi immédiatement le feu de ses batteries dans la meilleure direction. Les capitaines Van der Straeten et Van der Hart, par suite de l'épaisse fumée, et de leur connaissance moins parfaite des localités, ne furent pas si heureux dans les premiers moments; mais ils manœuvrèrent avec le plus grand sang-froid et le feu le plus violent, de manière à donner à leurs batteries une bonne direction. Le *Eendragt*, lieutenant-capitaine Werdenburg, que j'avais placé en réserve, de manière à ce qu'il pût nous secourir en cas de besoin, resta sous le feu des batteries voisines. Nos vaisseaux n'avaient pas tiré plus d'une demi-heure, que Lord Exmouth me fit connaître qu'il était très satisfait de la direction du feu de notre escadre sur la batterie du sud, parce que celle-ci, le gênant maintenant aussi peu que possible, il pouvait concentrer ses forces sur tont le môle et sur les navires ennemis.

L'escadre de Sa Majesté, ainsi que les forces anglaises, parurent inspirées du même dévouement, que notre illustre chef, à la cause de l'humanité, et le sang-froid et l'ordre avec lesquels il fut répondu au feu terrible des batteries, à une distance si rapprochée des murs d'Alger, défie autant toute description que l'héroïsme et l'abnégation de chacun en général, et la grandeur de Lord Exmouth en particulier, dans l'attaque faite en ce jour mémorable.

La destruction de près de la moitié d'Alger et, à huit heures du soir, l'incendie de toute la flotte algérienne, en a été le résultat. Jusqu'à neuf heures, Lord Exmouth resta avec le *Queen*

Charlotte, dans la même position, au plus fort du feu, encourageant ainsi chacun à ne pas discontinuer la lutte commencée jusqu'à ce qu'elle fût terminée, et déployant une persévérance telle que tout le monde se sentait animé du même esprit et que le feu des navires contre un ennemi brave et désespéré parut redoubler.

Peu de temps après, le *Queen Charlotte* se trouva, par suite de la rupture des amarres des navires incendiés, dans le plus grand danger. Quoique exposés, nous-mêmes, au feu le plus terrible des batteries, nous étions inquiets seulement pour la sûreté de notre noble commandant.

Mais, lorsque nous lui offrîmes le secours des bateaux de notre escadre, il nous répondit : « Qu'ayant tout calculé, nous n'avions » pas à nous inquiéter de sa sûreté ; mais que nous devions continuer notre feu avec un redoublement de zèle, pour l'exécution de ses ordres et suivant son exemple. »

Sa Seigneurie ayant enfin, à dix heures et demie, complété la destruction dans le môle, donna l'ordre de se retirer hors de portée du feu de l'ennemi, ordre auquel je me fis un scrupule d'obéir avant que le *Queen Charlotte* ne fût en sûreté, loin des navires en feu.

Dans cette retraite, qui, à cause du manque de vent et les avaries subies par les agrès, était très lente, les vaisseaux ont eu encore à souffrir du feu des batteries que l'ennemi avait rouvert et redoublé. Enfin, la brise de terre, sur laquelle Lord Exmouth avait compté, s'étant élevée, la flotte, à midi, vint mouiller au milieu de la baie.

Comme le *Queen Charlotte* passait, sous le feu des batteries, près du *Melampus*, Sa Seigneurie désira me voir pour me serrer la main de la façon la plus cordiale, et me remercier en disant : « Je n'ai pas perdu de vue mes amis hollandais; ils ont, » aussi bien que les miens, contribué de leur mieux à cette glorieuse journée. »

L'ordre général de Lord Exmouth à la flotte, et dont j'ai l'honneur d'envoyer ci-inclus une copie, est tout fait pour faire espérer à l'escadre que Sa Majesté sera satisfaite.

Quant à nos pertes en tués et blessés, je dois en référer à la liste ci-jointe. Cette perte est, pour des vaisseaux exposés au feu

pendant huit heures consécutives, remarquablement faible, en comparaison de celle éprouvée par les vaisseaux anglais. Quant aux avaries subies par nos agrès, etc., Votre Excellence observera que nous avons été moins heureux.

Le lendemain de l'action, Lord Exmouth envoya au Dey une seconde sommation, dont Sa Seigneurie m'envoya une copie. Il y est exposé que, par la destruction de la moitié d'Alger et de tous ses navires, le Dey recevait maintenant le châtiment de sa conduite déloyale à Bône, etc., et qu'il ne pouvait prévenir la destruction totale de la ville, qu'en acceptant les conditions envoyées le jour précédent. Le signal qu'il consentait à ces conditions était de trois coups de canon, que nous eûmes la satisfaction d'entendre au bout de trois heures.

Dans une conférence avec des personnes chargées des pouvoirs du Dey, à bord du vaisseau de Lord Exmouth, conférence à laquelle j'assistais, ainsi que l'amiral Milne et le capitaine Brisbane, tous les points furent réglés. La conclusion de la paix avec l'Angleterre et les Pays-Bas fut célébrée par une salve de deux fois vingt et un coups de canon, et j'ai maintenant la satisfaction de vous féliciter sur l'heureuse terminaison des efforts de Sa Majesté dans la cause de l'humanité.

J'aurai l'honneur, à la première occasion, d'envoyer un plus ample rapport à Votre Excellence, et je suis,

Avec le plus grand respect, etc.

J. VAN DE CAPELLAN.

R.-L. PLAYFAIR.

(A suivre.)

Pour tous les articles non signés:
Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139 et 140)

V

Situation de l'insurrection pendant l'été 1864 dans la province d'Oran. — Emplacements des colonnes d'observation. — Le marabouth Sid Mohammed-ould-Hamza et son oncle Sid El-Ala repassent de la province d'Alger dans celle d'Oran. — Ils sont signalés sur le Chotth-ech-Chergui. — Le général Jolivet porte sa colonne de Tafraoua à El-Kheidher et marche au marabouth. — Désastre sur les puits d'El-Beïdha. — Les débris de la colonne se mettent en retraite sur Saïda. — Nouveau désastre à El-Kheidher. — Le général Deligny a repris l'offensive ; il opère dans le cercle de Géryville.

Nous avons vu qu'après ces quelques tentatives d'enlèvement, dans le courant de juillet, sur les tribus de la partie des Hauts-

Plateaux qui s'étend entre Saïda et Tniyet-el-Ahd, le marabouth s'était retiré, avec ses contingents, sur les eaux qui sont au sud de l'ouad Souf-Sellem et du Nahr-Ouacel. On s'était borné, dans les deux provinces d'Alger et d'Oran, à porter des colonnes d'observation sur la ligne de ceinture du Tell pour en défendre les débouchés. La colonne de Frenda était commandée par le lieutenant-colonel de Colomb, et celle de Tafraoua — bivouac situé à 28 kilomètres au sud du poste de Saïda — par le général Jolivet.

Le général Deligny ayant résolu d'attendre la fin des chaleurs et de ne reprendre les opérations qu'en automne, on laissa les populations insurgées séjourner tranquillement, pendant la saison estivale, sur les eaux des plateaux. De temps à autre, sans doute pour s'entretenir la main, les contingents faisaient quelques démonstrations sur les passages du Tell ; mais cela ne pouvait avoir rien de sérieux.

Le jeune marabouth Sid Mohammed-ould-Hamza et son oncle Sid El-Ala ne restaient cependant point inactifs, et, ne pouvant rien sur le Tell d'Oran, ils s'étaient rabattus sur le sud de la province d'Alger, dont ils travaillaient vigoureusement les tribus soit par eux, soit par leurs nombreux émissaires. Nous avons vu comment ils y avaient réussi, tout d'abord, par la défection, le 6 août, des Arbaâ et des gens du Djebel-El-Eumour campés à Thaguin, puis, quelques jours après, par le passage sous le drapeau de l'insurrection des tribus du cercle de Boghar. Ce résultat obtenu, le marabouth et Sid El-Ala se portèrent sur le pays des Oulad-Naïl, dans le courant de septembre, pour déterminer la défection des fractions qui composent cette importante agglomération, tribus dont la fidélité était des plus ébranlées, et que la présence de la colonne Jusuf retenait seule dans le devoir.

Les choses en étaient là lorsque, tout à coup, désespérant du succès dans la province d'Alger, l'actif Sid El-Ala, ne voulant point borner son rôle à la protection des tribus défectionnaires du cercle de Boghar, apparut, vers la fin de septembre, sur le Chotth-ech-Chergui, tentant d'attirer à lui ou d'enlever les dernières tribus qui n'avaient point encore embrassé sa cause, c'est-à-dire les Rzaïna, les Djâfra et les Beni-Mathar, lesquels étaient trop exposés à subir l'influence de l'agitateur pour nous conserver longtemps leur fidélité.

Pour mieux couvrir ces tribus, qui avaient leurs campements dans les environs du Chotth, le général Jolivet se porta de Tafraoua sur El-Kheidher, ksar ruiné situé au sommet d'une colline isolée sur la rive nord de la sebkha, où il construisit une redoute en pierres sèches au moyen des matériaux provenant des anciennes habitations. Ce point, qui est riche en eaux, a reçu, à plusieurs reprises, notamment en 1849 et en 1852, l'affectation que lui rendait le général Jolivet.

Le 28 septembre, à deux heures de l'après-midi, le général apprenait, par le rapport d'une reconnaissance, que les contingents de Sid El-Ala avaient traversé le Chotth et débouché sur les plateaux par la vallée d'El-Maï, et qu'ils occupaient Sfid et Aïn-el-Beïdha, points distants l'un de l'autre de 6 à 7 kilomètres, et d'environ 32 kilomètres au nord d'El-Kheidher. Pour être fixé sur le point exact où se trouvait le marabouth avec le gros de ses forces, le général, qui, sans doute, n'avait qu'une confiance très limitée dans les éclaireurs qu'il avait lancés de prime abord, envoya des cavaliers de son goum aux renseignements dans plusieurs directions ; mais la plupart de ces cavaliers ne reparurent pas, ce qui signifiait clairement que le marabouth n'était pas loin, et qu'ils avaient profité de l'occasion que leur fournissait le général de passer plus facilement sous les drapeaux de l'insurrection.

Le lendemain, 29, le général était informé que, décidément, Sid El-Ala était de sa personne sur les eaux de Sfid, c'est-à-dire sur ses communications, et il se disposait à aller l'y attaquer, lorsque, vers cinq heures du soir, on lui faisait connaître que Sid El-Ala avait quitté Sfid vers dix heures du matin, se dirigeant sur les puits de Bedrous, point situé à 25 kilomètres environ du camp d'El-Kheidher. Sur la foi de ce dernier renseignement, le général résolut de se porter sans retard sur l'Oglet-Bedrous pour y *surprendre* Sid El-Ala, et arrêter, par la même occasion, l'émigration des dernières tribus qui nous étaient restées fidèles pour — tout porte à le croire — que nous les laissions passer l'été sur leurs campements.

Pour tenter cette *surprise*, le général organisa une colonne légère composée du 10e bataillon de Chasseurs à pied, d'un bataillon du 17e d'infanterie, de la section d'artillerie, et des 3e et 4e escadrons du 11e de Chasseurs à cheval; 40 cavaliers du goum devaient éclairer la colonne.

Le général laissa à la garde du camp d'El-Kheidher un bataillon du 17e d'infanterie et les hommes fatigués ou malingres. Le camp fut placé sous les ordres du commandant Bressoles — du 10e de Chasseurs à pied — blessé d'un coup de pied de cheval, et, par suite, dans l'impossibilité de prendre le commandement de son bataillon. La colonne — l'infanterie sans sacs — se mit en marche le 29 septembre à six heures et demie du soir.

Le général se dirigea sur Bedrous en longeant la rive sud du Chotth. Arrivé sur les puits de ce bivouac, vers une heure du matin, il put constater qu'il n'y avait pas trace d'insurgés; mais ayant aperçu des feux nombreux au nord du Chotth, le général ne douta pas un seul instant que ce ne fussent ceux des campements de Sid El-Ala, et, toujours poursuivi par cette idée de surprendre le chef de l'insurrection, il tournait à gauche et engageait sa colonne dans les boues de la sebkha, et il était tellement impatient de faire la capture de Sid El-Ala, qu'il n'avait point fait faire de halte à sa troupe, laquelle pourtant avait déjà vingt-cinq kilomètres dans les jambes, et qu'il avait négligé de faire renouveler l'eau des bidons aux puits de Bedrous, précaution qui était d'autant plus indiquée qu'il ignorait où le conduirait l'aventure qu'il avait entreprise, et quand il retrouverait de l'eau.

La colonne traversa péniblement les vases gluantes du Chotth, et, au lieu des campements de Sid El-Ala, elle ne trouva, sur la rive nord de la sebkha, que ceux des Rzaïna, tribu, nous l'avons dit, qui n'avait point fait encore ostensiblement défection. Le général l'envoya camper sous la protection de la redoute d'El-Kheidher pour la soustraire aux séductions ou aux violences du marabouth, — précaution un peu tardive, — et cette mesure encore devait nous être funeste le lendemain.

Trompé dans son espoir de surprendre le marabouth, le général, qui, paraît-il, n'avait pas encore abandonné tout à fait cette idée, remonta vers le nord en prenant la direction d'El-Kerch,

où il pensait, sans doute, trouver de l'eau. La colonne n'arriva sur ce point que vers huit heures du matin. Une partie des rebelles y avaient passé la nuit. Le général pouvait, en effet, apercevoir au loin un goum ennemi, qu'il prit pour l'arrière-garde du marabouth, et qui poussait devant lui, dans la direction de l'est, les nombreux troupeaux des rebelles. Il eut un instant la pensée de se mettre aux trousses de ce goum; mais celui-ci avait bientôt disparu. Comme sa direction était opposée à celle que suivait la colonne, le général renonça à cette poursuite.

Il n'y avait plus à douter dès lors — en supposant que le général ait pu conserver quelque illusion de ce côté — que sa marche n'eût été signalée, et qu'elle se faisait en présence de l'ennemi. C'était le cas ou jamais de prendre toutes les précautions exigées pour une marche s'exécutant dans ces conditions.

On se demande aussi pourquoi, après avoir constaté que Sid El-Ala n'était ni à Bedrous, ni sur la rive nord du Chotth, où l'avaient attiré des feux qui, fort probablement, signalaient à l'ennemi la mise en mouvement de sa colonne, on se demande, disons-nous, pourquoi le général, dont les troupes avaient déjà parcouru 30 kilomètres au moins, ne reprenait pas la direction d'El-Kheidher, au lieu de s'engager, sans but déterminé, dans un pays qui lui était absolument inconnu, ainsi qu'à ceux, paraît-il, qui, dans son État-major, avaient pour mission et pour devoir de l'éclairer (1).

Il n'y avait pas d'eau à El-Kerch, et le point de campement le plus rapproché était Aïn-el-Beïdha, que le kaïd des Mâalif dit au général être distant d'El-Kerch de trois heures de marche. Sur

(1) Il était d'autant plus sage de reprendre la route d'El-Kheidher que le point d'Aïn-el-Beïdha, le seul qui lui était signalé devant lui comme ayant de l'eau, ne figurait pas sur les cartes dont on disposait à cette époque, et que, dès lors, le général était obligé de s'en rapporter aux renseignements des Arabes, pour lesquels le temps n'est rien, et qui n'ont qu'une idée extrêmement vague de l'appréciation des distances: « Ils arriveront, s'il plaît à Dieu! disent-ils, quand ils seront au terme de leur voyage. » Leur système de mesure du temps est aussi extrêmement large: ils comptent d'une prière à l'autre, et leur estimation, dans le Sud surtout, est toujours établie sur la durée d'un trajet fait à cheval.

la foi de ce renseignement *arabe*, il continua sa marche — il ne pouvait plus faire autrement — vers les eaux tant désirées de l'Aïn-el-Beïdha.

Or, ce jour-là, la chaleur était accablante; le vent du désert soufflait avec une violence extrême, soulevant des nuages de sable brûlant et desséchant les gosiers. Depuis longtemps, la ration d'eau emportée dans les petits bidons, au départ d'El-Kheidher, était épuisée, et les hommes souffraient déjà toutes les tortures de la soif. La colonne, qui marchait depuis quatorze heures, semait son parcours de nombreux traînards; les compagnies s'allongeaient d'une façon inquiétante; la voix des officiers commençait à devenir impuissante pour faire serrer, et l'arrière-garde, voyant ses efforts pour faire rejoindre stérilisés, passait outre, abandonnant nos malheureux fantassins au milieu de ces régions désertiques, qui, bientôt, allaient être sillonnées par un ennemi fanatisé férocement implacable.

On marchait déjà depuis trois heures, — les trois heures du kaïd des Mâalif, — et pourtant on n'apercevait pas encore les hauteurs au pied desquelles devait se trouver l'Aïn-el-Beïdha, la source promise. Et cependant, le général n'avait pas lieu d'en être étonné; car il ne lui était pas permis d'ignorer que l'Aïn-el-Beïdha, où, pendant sa longue station d'été à Tafraoua, il avait fréquemment envoyé sa cavalerie pour faire de la halfa, était très près de ce point de campement, et, par conséquent, très loin de la rive nord du Chotth. Il était d'ailleurs de son devoir le plus strict d'explorer au loin, pendant son séjour à Tafraoua, le pays qu'il avait devant lui, et dans lequel il pouvait être appelé à opérer ou à combattre.

Pour justifier sa marche vers le nord, le général invoque, dans un rapport officiel dont le principal mérite n'est peut-être pas la clarté, la nécessité de protéger un convoi qui était destiné à sa colonne, et qui devait partir de Saïda le 29 septembre pour venir coucher à Timetlas le même jour. Mais alors on s'explique malaisément pourquoi le général, si son intention est d'aller au-devant de ce convoi, prend précisément une direction tout à fait opposée le soir même du 29, et cela sous le prétexte de surprendre le marabouth, qui, justement, était établi à Sfid, c'est-à-

dire sur le chemin même que devait parcourir le convoi attendu, lequel, bien certainement, il se proposait d'enlever, et il est évident que les renseignements qui faisaient connaître au général que Sid El-Ala avait quitté Sfid pour se retirer sur Bedrous, n'avaient d'autre but que de lui donner le change, et de l'envoyer dans une direction tout à fait opposée afin de laisser entière liberté de manœuvre au chef des rebelles, et lui permettre ainsi d'avoir plus facilement raison de l'escorte de ce convoi, laquelle avait été composée d'autant moins fortement qu'on ignorait le retour du marabouth dans la province d'Oran.

Il ressort de tout ceci que le général était tombé dans le piège avec une facilité qui témoignait tout au moins chez lui d'une médiocre habitude de la guerre dans le Sahra, et d'un mépris inconcevable des mesures de précaution et de sûreté les plus élémentaires.

En définitive, le général va chercher au sud un ennemi qui est à cheval sur ses communications avec Saïda, c'est-à-dire à 26 kilomètres de son camp d'El-Kheidher; il s'en rapporte aveuglément à des renseignements de provenance arabe, qu'il reçoit une heure avant la mise en marche de sa colonne, et qu'il ne fait pas contrôler, pour changer de direction et en prendre une qui lui enlève toute possibilité d'apporter son aide, en temps opportun, à l'escorte du convoi qui lui était destiné. Enfin, dans les malheureuses journées des 29 et 30 septembre, les fautes s'accumulent les unes sur les autres, et il semble écrit que cette malheureuse colonne est fatalement vouée à la destruction.

Vers onze heures du matin, la tête de la colonne arrivait en vue des hauteurs qui dominent Aïn-el-Beïdha; il y avait seize heures qu'elle marchait. Quelques éclaireurs rentraient à ce moment; ils ne signalaient l'ennemi nulle part. On les croit sur parole; la sécurité est dès lors complète; on ne réfléchit pas que, quoi qu'en disent les *chouaf*, la marche de la colonne est éventée depuis la veille, et que l'ennemi ne peut être bien loin, puisqu'on a aperçu à El-Kerch un goum des rebelles qu'on a cru être l'arrière-garde du marabouth.

On marche toujours; mais ces malheureuses montagnes semblent s'éloigner à mesure qu'on en approche, et c'est à leur pied

qu'est le salut, l'eau. En attendant, l'horrible vent du désert souffle impitoyablement, et son haleine brûlante a desséché jusqu'à la dernière goutte de l'eau que contenaient les bidons; le sable qu'il soulève pénètre dans les yeux, dans les narines, dans la bouche, dans les oreilles; des trombes livides qui ont leur sommet dans un ciel roux tournoient sur elles-mêmes, et courent dans le nord avec une rapidité extrême en décoiffant les malheureux fantassins qu'elles rencontrent sur leur parcours. Au fait, à quoi bon des casquettes pour ceux qui, bientôt, n'auront plus de têtes? Un soleil blafard et dérayonné roule dans les cieux comme un disque d'argent terni. La colonne s'égrène à chaque pas comme un chapelet brisé; à tout instant, c'est un homme qui tombe; les officiers insistent un peu pour l'engager à se relever; mais l'homme, épuisé de fatigue et mourant de soif, ne bouge pas; puis, pour se mettre d'accord avec sa conscience, l'officier se dit: « Les muletiers du convoi le ramasseront », et il passe; car, pour son compte, il est logé à peu près à la même enseigne que son subordonné; comme lui, il y a dix-huit heures qu'il est en route, et il n'est pas de fer. A force de marcher, la colonne s'allonge de plus en plus d'une effrayante queue de traînards qui rampe dans cette immensité; il y a de ces points noirs jusqu'à l'horizon, huit à dix kilomètres, et cela sans compter ceux qui sont tombés et qu'on ne voit plus. Le convoi a passé, mais comme les trois ou quatre paires de cacolets qui marchent à l'arrière-garde ne peuvent prendre que six ou huit hommes, et que les places sont prises depuis longtemps, le Train, qui ne peut rien pour les tombés, ne s'en inquiète plus: « Ils rejoindront plus tard comme ils pourront. »

Quant au général, il marche toujours en avant de la colonne, et sans se retourner; il ne l'ose pas, sans doute; son regard est fixé sur les hauteurs d'Aïn-el-Beïdha, qu'il dévore des yeux et qu'il voudrait avoir le don de pouvoir amener à lui. Peut-être commence-t-il à comprendre toute l'horreur de sa situation? Peut-être sent-il sur sa tête tout le poids de sa responsabilité? Bien qu'il ait toujours les yeux obstinément fixés sur le Nord, il se pourrait pourtant qu'il se doutât un peu de ce qui se passe au Sud, derrière lui. Il va tenter un effort, et cet effort ne lui

réussira pas: il ordonne au chef des Affaires arabes d'envoyer une partie de son goum, avec des peaux de bouc, sur les puits d'El-Beïdha pour en rapporter de l'eau. Pendant ce temps, l'autre partie du goum se portera à l'arrière-garde pour relever les hommes tombés de fatigue et les prendre en croupe. Cette importante mission est confiée à Ali-ould-Khaled-ben-El-Khomsi, le frère du kaïd des Haçasna-ech-Cheraga, et sur lequel il croyait pouvoir compter. Ali-ould-Khaled était suivi de 25 cavaliers de cette tribu.

A une heure, le général n'était plus qu'à 4 kilomètres des puits; impatient d'arriver, il prend les devants avec la cavalerie pour tracer le camp, et sans laisser d'ordres précis au chef de bataillon Louis, qui commandait l'infanterie. Il a été prescrit aux bagages de suivre le général; mais, comme ils se trouvaient assez loin en arrière de la colonne, les conducteurs du Train ont hâté l'allure de leurs mulets, manœuvre qui n'était pas faite pour remettre de l'ordre dans le convoi. Ils rejoignirent le gros de la colonne, déjà considérablement réduit et sans cohésion, et le dépassèrent en augmentant le désordre au fur et à mesure qu'ils avançaient. Enfin, ils finirent par former une longue traînée isolée entre le général et la tête de la colonne d'infanterie, laquelle, malgré des haltes fréquentes, ne réussissait pas à reprendre le contact entre ses subdivisions, et encore moins à faire rejoindre les malheureux fantassins qui étaient restés en arrière, braves gens qui se sentaient complètement abandonnés, et qui avaient perdu tout espoir d'être secourus depuis que le Train avait filé en avant.

A son arrivée sur les eaux, le général fit remplir les bidons et les envoya à l'infanterie par l'un des deux escadrons de Chasseurs, qui lui conduisait en même temps en main, pour monter les hommes les plus fatigués, les chevaux de l'autre escadron, resté à pied sur le terrain du bivouac.

L'escadron qui allait vers l'infanterie était à peine en route que quelques cavaliers parurent sur les crêtes. Le général envoya un spahis pour les reconnaître; mais avant qu'il les eût joints, toutes les hauteurs qui avoisinaient l'emplacement du camp se couvraient de fantassins, pendant que des cavaliers sans

nombre, sortant des gorges, des ravins, des plis de terrain, débouchaient tumultueusement dans la plaine en poussant de grands cris. Au milieu d'eux flottait le drapeau du marabouth. En un clin d'œil, le général et les Chasseurs démontés sont enveloppés, et les communications avec la colonne entièrement coupées.

Le groupe qui entourait le général se composait de son aide-de-camp, de son chef des Affaires arabes, de l'agha Abd-el-Kader-ben-Daoud, de 10 officiers et de 80 cavaliers du 11e de Chasseurs, d'une dizaine de spahis et de quelques cavaliers du goum, le tout formant un total de 104 combattants. Il est à supposer que les cavaliers des Haçasna qui avaient été envoyés à l'eau, ainsi que ceux qui, sous la conduite d'Ali-ben-El-Khomsi, s'étaient portés en arrière pour relever les hommes fatigués avaient passé au marabouth; ce qu'il y a de certain c'est qu'ils ne reparurent plus.

Le général disposa sa petite troupe en carré sur les faces du camp qui avait été tracé, et reçut l'attaque, laquelle fut extrêmement vive d'abord, mais qui finit bientôt par mollir en présence de l'énergique résistance de cette poignée de braves qui, pendant près d'une heure, tint tête, en rase campagne, à des masses ennemies augmentant d'instant en instant, et qui s'ébranlèrent, à cinq reprises différentes, avec des cris furieux, pour aborder le carré et vider leurs fusils sur ce petit groupe de combattants, lequel semblait destiné à devenir infailliblement la proie de cette cohue hurlante avide de sang et de butin.

Mais, apercevant le convoi qui marchait à la débandade et dans le plus grand désordre, voyant cette longue traînée de fantassins dont la queue semblait au delà de l'horizon, Sid El-Ala comprit qu'il aurait bien meilleur marché de ces bandes incapables de se défendre, et qu'il y trouverait bien plus de profit. En effet, abandonnant l'attaque du groupe que commandait le général, les cavaliers rebelles se jetèrent sur les bagages et les enlevèrent en un clin d'œil, puis, longeant les flancs de la colonne d'infanterie hors de la portée de ses armes, ils allèrent massacrer les traînards jusqu'à 10 ou 12 kilomètres en arrière. Ces malheureux fantassins, harassés, mourant de faim et de soif,

ignorant ce qui s'était passé à Aïn-el-Beïdha, incapables de distinguer un cavalier ennemi d'un cavalier ami, se laissaient approcher sans défiance par des gens qui leur offraient de l'eau et du secours, et étaient traîtreusement égorgés avant d'avoir eu seulement l'idée de se défendre. C'est ainsi que 110 hommes du 10e de Chasseurs à pied et 40 du 17e d'infanterie trouvèrent la mort dans cette désastreuse affaire, et cela sans avoir eu la satisfaction de tirer un seul coup de fusil.

Après un succès pareil, et qui lui avait coûté si peu, Sid El-Ala, voulant imiter les glorieuses coutumes des vainqueurs dans les armées européennes, orna la cravate de son drapeau des épaulettes et décorations qu'il trouva dans les cantines de quelques officiers.

Gorgés de sang et de butin, les rebelles se retirèrent peu à peu et en prenant leur temps; car ils savaient bien qu'ils n'avaient rien à redouter d'une colonne qui, harassée et démoralisée, se trouvait dans l'impossibilité absolue de prendre l'offensive.

Il y avait eu, pourtant, pendant cette funeste attaque des insurgés, de nombreux traits individuels de dévouement et d'héroïsme. Quelques hommes de cœur, qui n'avaient point perdu la tête, se défendirent vaillamment, et ne craignirent point de s'attarder en arrière de la colonne pour réunir et grouper en petits paquets quelques malheureux à bout de forces qui, sans cette disposition, étaient voués à une mort certaine, qu'ils attendaient, d'ailleurs, avec résignation, et comme devant être le terme de leurs souffrances.

C'est ainsi que le lieutenant ***David***, du 10e bataillon de Chasseurs à pied, rallia bon nombre de traînards, les réunit en un fort peloton, et, après avoir soutenu plusieurs attaques en formant le carré, parvint à rejoindre le camp à huit heures du soir.

Le sergent-fourrier ***Bolle***, du même bataillon, est parvenu à réunir et à grouper dix-huit hommes qui s'étaient égarés, et, en se défendant vigoureusement avec son petit détachement, a pu rallier le gros de la colonne.

Le lieutenant ***d'Albertini***, du 17e d'infanterie, s'est tenu constamment sur les derrières de la colonne, ralliant les hommes

isolés, et parvenant, tout en combattant, à leur faire rejoindre la colonne.

Le sergent *Berlire* et le sergent-fourrier *Bellevaux* ont mis tous leurs efforts à soutenir, à encourager et à grouper des isolés, qu'ils purent ainsi ramener au camp.

Des Chasseurs à cheval du 11e régiment, *Essartier* et *Dubourg* entre autres, dégagèrent et sauvèrent des soldats d'infanterie aux prises avec plusieurs Arabes.

Le capitaine *Brécard*, du 11e de Chasseurs à cheval, a été prévenir la colonne d'infanterie, en traversant les bandes ennemies, de la situation critique dans laquelle se trouvaient le général et l'escadron de cavalerie au camp d'Aïn-el-Beïdha.

Enfin, le caporal *Welsch*, du 10e de Chasseurs à pied, a été blessé d'un coup de feu et haché de coups de yataghan en luttant corps à corps avec plusieurs rebelles.

Nous pourrions multiplier nos citations ; car les actions héroïques furent nombreuses dans cette funeste journée, sans compter celles qui restèrent ignorées.

A huit heures du soir, c'est-à-dire après vingt-six heures de marche et un parcours de 60 kilomètres, avec la faim, la soif, et une température accablante, tout ce qui avait pu gagner le camp était rentré. Les restes des autres jalonnaient sanglants la route qu'avait suivie la colonne. Les vivres des chacals et des oiseaux de proie étaient assurés pour longtemps.

Sid El-Ala et ses bandes campèrent à deux ou trois kilomètres de la colonne, entre Aïn-el-Beïdha et Sfid. Le chef de l'insurrection n'avait évidemment pas renoncé à enlever le convoi, qu'il savait devoir arriver le lendemain à Timetlas, en supposant qu'il mît deux jours pour parcourir les 28 kilomètres qui séparent ce bivouac de Saïda ; mais il paraît qu'on eut connaissance, au point de départ, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, du désastre de la veille, et qu'on l'arrêta à Aïn-el-Hadjar ; ce fut fort heureux pour son escorte ; car elle eût donné en plein dans les contingents de Sid El-Ala, que, sans doute, elle ne s'attendait pas à rencontrer.

Ayant appris, pendant la nuit, que le marabouth Sid Mohammed-ould-Hamza et son lieutenant Sid El-Ala avaient campé si

près de lui, le général l'alla reconnaître, à la pointe du jour, avec sa cavalerie. Les goums des rebelles étaient déjà en mouvement dans la direction de Sfid, direction qui n'indiquait pas qu'ils redoutassent beaucoup la colonne. « Comme la veille, dit le général dans son rapport officiel, Si Lalla » *n'attendit pas mon attaque*, et il s'éloigna rapidement. » Je devais me porter le même jour sur Timetlas, où le » convoi arrivait le lendemain ; — il devait y arriver le 29, » jour fixé d'abord pour son départ de Saïda. — Je ne pouvais » poursuivre l'ennemi sans fatiguer ma troupe outre mesure ; je » me contentai de faire tirer sur les groupes les plus considé» rables quelques obus qui accélérèrent leur retraite. »

La colonne quittait péniblement Aïn-el-Beïdha dans la journée du 1er octobre, et non, bien certainement, sans jeter un regard de regret sur ces plaines désolées, où elle abandonnait à la férocité arabe, avec les cadavres des siens, des camarades qui, peut-être, vivaient encore, et que la cavalerie — qui était intacte — eût pu sauver, s'il était venu à la pensée du général de lui faire explorer, dans la matinée du 1er octobre, le chemin suivi la veille par la colonne. Cela eût valu tout autant que de chercher à courir après Sid El-Ala, dont les contingents, ivres de leur succès, emportaient, avec nos bagages, une centaine de têtes de nos soldats, hideux trophée à l'aide duquel Sid El-Ala allait achever de mettre le feu au cœur des Croyants, et déterminer la défection de quelques tribus sahriennes dont la fidélité était plus que chancelante. « On conviendra que ce n'était pas la peine d'être » les premiers soldats du monde (1), — disions-nous modeste» ment, — pour obtenir de pareils résultats. »

Le 2 octobre, la colonne du Sud arrivait à Aïn-el-Hadjar désemparée, sans bagages, et dans un état moral qu'expliquait suffisamment l'horrible tuerie du 29 septembre.

Nous ne voulons pas trop insister sur cette désastreuse affaire; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que la colonne du Sud de la province d'Oran a été conduite au mépris des principes les plus élémentaires de la guerre en géné-

(1) Nous l'étions encore à l'époque où ces lignes ont été écrites.

ral, et de celle d'Afrique en particulier. D'abord, le but de l'expédition était d'un intérêt plus que contestable, et la singulière prétention du général de surprendre Sid El-Ala dans ses campements, indiquait de sa part une médiocre connaissance du genre d'ennemi auquel il avait affaire, et du pays qui servit de théâtre à cette sombre aventure. D'un autre côté, aucune précaution prise, aucune éventualité prévue, aucune sollicitude pour sa troupe ; ignorance absolue du pays à parcourir, et du point où l'on pourra camper ; ordre de marche des plus défectueux ; car, dans les steppes sahriens, où l'on peut être subitement et à tout instant attaqué par la cavalerie, il n'est que le carré, lequel, nous l'avons déjà dit, a le précieux avantage d'être l'ordre de marche, de combat et de campement, avec le convoi au centre, la cavalerie régulière sur les flancs et en arrière, et les goums en éclaireurs le plus loin possible en avant. L'ordre en carré présente encore cet avantage de ne point donner de profondeur aux colonnes, de ne point faire courir la gauche quand la droite marche au pas de route, et, par suite, d'éviter cette queue interminable de traînards qui jalonnent, à perte de vue quelquefois, les routes parcourues par des troupes marchant dans l'ordre en colonne. En outre, celui qui commande a toujours sa troupe dans la main, et peut rapidement faire parvenir ses ordres à toutes les parties du carré.

Si le commandant de la colonne du Sud eût adopté cet ordre de marche, qui est dans les traditions de l'armée d'Afrique opérant dans le Sahra, il n'eût pas eu cette queue de traînards, qui, d'après un témoin oculaire, se développait sur une longueur de dix à douze kilomètres. Dans le Sud, une troupe doit toujours se considérer comme étant en présence de l'ennemi, et prendre, dès lors, les précautions de marche et de sûreté que, à défaut de règlements, devrait indiquer suffisamment le simple bon sens.

Le commandant de la colonne du Sud nous paraît appartenir à cette catégorie d'officiers qui ne regardent jamais derrière eux. Ils marchent imperturbablement en tête de leur troupe, et il leur semble que c'est à ce qu'ils croient sans doute une témérité que se bornent leurs devoirs.

Le général dit, dans son rapport officiel : « On ne voyait plus » l'ennemi.... L'ennemi avait disparu et ne se montrait nulle » part. » La conséquence à tirer de cette disparition, c'est qu'il n'existait plus. C'était pourtant le cas de marcher serré, et non en chapelet ; car la cavalerie sahrienne n'attaque généralement pas une troupe marchant en bon ordre. Ce n'était point non plus l'affaire du général d'aller tracer son camp, surtout en emmenant sa cavalerie, c'est-à-dire les moyens d'éclairer son infanterie. On s'explique aisément, pourtant, le but de cette mesure : c'était de faire porter de l'eau à sa troupe, qui mourait de soif, et les chevaux en main devaient servir à monter les malheureux soldats qui étaient à bout de forces. Certes, cette disposition était toute indiquée en temps ordinaire ; mais, en présence de l'ennemi, elle devenait de la dernière imprudence.

En résumé, nous admettons sans réserve, avec tous ceux qui le connaissent et qui l'ont vu à l'œuvre, que le commandant de la colonne du Sud est on ne peut plus brillant dans le combat, qu'il est un vaillant et intrépide soldat ; mais nous sommes obligé de reconnaître — quoiqu'il nous en coûte — que, comme meneur d'hommes, son habileté professionnelle a laissé beaucoup à désirer dans la triste circonstance dont nous venons de retracer les sanglantes et terribles péripéties.

Nous avons dit plus haut que, dans la nuit du 29 au 30 septembre, le général avait ordonné aux Rzaïna, qu'il trouvait au nord du Chotth, et dont, par une fatale méprise, il avait pris les feux pour ceux des campements de Sid El-Ala, de se porter sans retard sous El-Kheidher, et d'y dresser leurs tentes sous la protection de la redoute. Les Rzaïna exécutèrent ce mouvement dès le lendemain 30 au matin ; mais, ayant appris, dans la nuit de ce jour, le désastre de la colonne du Sud, ils levèrent le masque et firent ostensiblement leurs préparatifs d'émigration et de défection.

Le chef de bataillon Bressoles, du 10e de Chasseurs à pied, qui commandait les troupes laissées dans la redoute, voulut s'opposer au départ des Rzaïna. A cet effet, il envoya, le 1er octobre, une compagnie du 17e d'infanterie en avant de leurs campements, force qui eût pu être suffisante — sinon pour empêcher

la défection des Rzaïna, du moins pour ne pas être entamée, — si cette compagnie n'eût pas été maladroitement divisée en deux sections opérant séparément, et ne pouvant ni se soutenir, ni se prêter réciproquement aucun secours. Surexcités au delà de toute expression par le succès si inattendu de Sid El-Ala, les Rzaïna, qui étaient acquis à la cause du marabouth depuis longtemps déjà, et qui comptaient un grand nombre de fusils, attaquèrent vigoureusement chacune des deux sections, et les anéantirent jusqu'à leur dernier homme. C'est ainsi que la garnison de la redoute d'El-Kheidher prit sa part du désastre éprouvé par la malheureuse colonne à laquelle elle appartenait.

La colonne Jolivet rentrait à Saïda le 3 octobre. La colonne de Frenda ayant été dissoute, le colonel de Colômb venait prendre le commandement de son malheureux régiment, le 17ᵉ d'infanterie, si rudement éprouvé dans les funestes journées du 30 septembre et du 1ᵉʳ octobre.

Quant à la redoute d'El-Kheidher, elle ne fut évacuée que dans la seconde quinzaine d'octobre. Nous nous rappelons que le général Jolivet y avait laissé vingt jours de vivres de toute nature pour l'effectif des troupes qui devaient en former la garnison.

Le général Deligny avait repris l'offensive dans les derniers jours de septembre ; il opérait dans le cercle de Géryville avec une colonne fortement et solidement constituée. Il avait déjà, dans les premiers jours d'octobre, obtenu quelques soumissions de fractions isolées, celle, entre autres, d'une fraction des marabouths des Harar.

Mais reprenons la suite des événements qui se sont produits dans la province d'Alger depuis le 3 octobre, date de l'arrivée de la colonne Jusuf à Djelfa.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)



LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

—

(Suite. — Voir les nᵒˢ 133, 135, 136, 137 et 140)

La notice rapporte que Ferhat ben Djellab ne jouit pas longtemps du repos, après les événements qui précèdent. Ses sujets l'accusèrent d'avoir épuisé le pays par une lutte insensée contre l'autorité de Constantine. Les gens du Souf levèrent l'étendard de la révolte ; Ferhat lança contre eux sa cavalerie, mais il mourut à El-Oued, après un règne de dix ans.

Tout cela est exact, mais a besoin d'être complété. Le renversement du Sultan Ferhat, avons-nous vu, était une affaire résolue dans les hautes régions gouvernementales. Le destituer ouvertement n'était pas possible; restait le poison, moyen plus efficace de s'en débarrasser. Pour cela, fallait-il encore l'attirer hors de chez lui, où la surveillance de ceux qui l'approchaient était trop rigide.

On y réussit en fomentant une révolte dans le Souf, et, dès qu'à la tête de ses gens, il arrivait dans cette contrée pour y ré-

tablir l'ordre, une main inconnue lui tendait le breuvage qui devait résoudre la question pendante. Ferhat avait épousé la fille d'El-Guidoum ben Bou-Okkaz, de laquelle il eut deux enfants : El-Khazen et Tata, dont il sera bientôt question.

Mais à peine le souverain légitime venait-il de s'éteindre que les populations de l'Oued-Rir' lui donnaient pour successeur, Ibrahim, son cousin. Afin de ne pas nous égarer dans la généalogie de cette famille, où les mêmes noms reparaissent souvent, rappelons que le Sultan Ahmed ben Omar, mort pendant son pèlerinage à la Mecque, avait laissé quatre fils en bas âge : Mohammed, Ibrahim, Abd-er-Rahman et Ali. C'est Ibrahim, le cadet de ces enfants, qui venait donc d'être acclamé en remplacement de l'infortuné Ferhat, son oncle. La combinaison préparée avec tant de labeur entre Salah Bey et le cheikh El-Arab Debbah avait ainsi avorté, et cela, on n'a pas besoin de le dire, ne faisait point l'affaire des Ben-Gana, perdant l'occasion de se saisir d'un commandement qu'ils convoitaient.

Dans l'histoire du Sahara, tout est ruse et intrigue, et c'est au plus adroit dans l'art d'employer ces deux armes que restait l'avantage. Debbah, avons-nous exposé, aurait voulu Tougourt pour son frère Saïd. Ne l'ayant pas obtenu, il prévenait celui-ci du tort qu'on lui portait, afin qu'il manœuvrât en sens contraire. Saïd évincé, il fallait absolument que le prétendant du parti rival fût écarté également. Comment y parvenir ? Il n'avait qu'à faire proclamer spontanément par les populations elles-mêmes un autre membre de la famille Ben-Djellab ; c'est ce qu'il réussit à mener à bout.

Salah Bey et les Ben-Gana, joués, dans cette affaire, par les Douaouda, avaient trop d'amour-propre pour s'avouer battus ; aussi allaient-ils préparer de nouvelles armes contre leurs adversaires. Dans le choix du Sultan Ibrahim, une faute venait d'être commise. N'étant que le cadet de la famille, celui-ci usurpait donc ce qui revenait de droit à son frère aîné Mohammed. Je retrouve, dans une notice que les Ben-Gana m'ont écrite sur cet incident, des détails très précis. Voici ce qu'elle dit : les Ben-Djellab étaient, à ce moment, quatre frères vivant ensemble dans la ville de Tougourt, mais un seul d'entre eux exerçait le pouvoir, ce qui suscitait la rivalité des autres. Mohammed ben El Hadj ben Gana entra secrètement en relations avec eux, à l'insu l'un de l'autre, et quand il eut obtenu ce premier résultat : « Cette fois-ci, s'écria-t-il, les jeunes princes étant divisés par l'ambition, je compte bien réussir à me saisir de Tougourt et y placer un membre de ma famille. » Par d'adroites insinuations, il décida chacun des frères Ben-Djellab à s'éloigner dans une direction différente, avec promesse de l'aider à s'emparer du pouvoir. L'un se retirait à Temacin, l'autre au Souf, et le troisième à Khanga Sidi-Nadji. Chacun aussi groupait ses partisans autour de lui, et on se rend compte aisément de la perturbation que ces quatre partis, travaillant à se nuire réciproquement, devaient amener dans la contrée. Le Sultan Ibrahim, jeune et sans expérience, se sentait menacé de toutes parts. Accueillant les conseils de quiconque lui témoignait la moindre sympathie, on lui persuada qu'en s'adressant aux Ben-Gana, favoris du Bey, il serait soutenu contre ses rivaux. Une députation est, en effet, envoyée par le Sultan tougourtin à Biskra, auprès de Mohammed ben El Hadj, qui guette avec impatience ce résultat final, qu'il a préparé : « Vous pouvez compter sur mon appui, lui répond Ben-Gana, » pour vous délivrer de vos compétiteurs. Rassemblez vos forces » et venez avec me rejoindre à Zeribet-el-Oued (1) pour ne point » éveiller l'attention. De là, nous irons d'abord nous emparer » de celui de vos frères qui vous fait opposition dans le Souf. » Puis ensuite, nous pourchasserons les autres successivement. »

Ibrahim, confiant, se rend au lieu indiqué au jour et à l'heure fixés. Mais, en dehors de lui, que se passait-il ? Chacun de ses frères, celui de Temacin, de même que ceux de Khanga et du Souf, recevait personnellement la visite d'un émissaire secret portant verbalement la communication confidentielle suivante, avec mission de ramener avec lui l'intéressé : le moment est » venu ; votre frère Ibrahim sera tel jour à mon camp de Zeribet- » el-Oued. Venez m'y trouver au même moment, et, pendant » que je m'emparerai de sa personne, je vous proclamerai à sa

(1) Zeribet-el-Oued, oasis et village situés à 20 lieues au sud-est de Biskra, sur les bords de l'Oued-el-Arab.

» place souverain de Tougourt, au nom du Bey de Constantine. » Qu'y a-t-il de plus curieux à remarquer dans cette affaire? Est-ce la manière habile de mener l'intrigue sans éveiller le moindre soupçon, ou la naïveté, le peu de prévoyance de ceux contre lesquels elle était dirigée ? Mais le résultat est là, indiscutable, historique : les quatre frères Ben-Djellab, rêvant chacun le pouvoir incontesté, et exacts au rendez-vous, se faisaient prendre dans cette sorte de souricière. Aucune précaution n'avait été négligée pour les bien garder aussitôt capturés, et leur stupéfaction dut être grande en se retrouvant en présence, quelques jours plus tard, à Constantine, où les Ben-Gana les avaient envoyés séparément et sous bonne escorte, à la disposition du Bey.

Cette escorte, entourant chaque captif des plus grands honneurs, soi-disant pour aller recevoir des mains du Bey le caftan d'investiture de la souveraineté de l'Oued-Rir', avait pour consigne de loger une balle dans la tête du premier d'entre eux qui, s'éveillant à la réalité, tenterait de rebrousser chemin. A Constantine, ils étaient internés dans la ville et gardés à vue.

Au Sahara, on ne s'endormait pas pendant ce temps. Les Oulad-Moulat, entourage traditionnel des Sultans tougourtins, avaient accompagné leur Sultan Ibrahim au camp de Zeribet. Après le départ de celui-ci et de ses frères pour Constantine, on réussit à les convaincre que les héritiers légitimes étant au nombre de quatre, prétendant chacun jouir de droits anologues, leur différend ne pouvait avoir d'autre arbitre que le Bey lui-même, qui, certainement, règlerait cette affaire à la satisfaction de tous. Le rôle des Rouar'a devait être d'attendre patiemment la décision souveraine. Mais, en prévision d'intrigues de quelque agitateur inconnu, il était décidé d'un commun accord que Ibrahim, frère de Bel Hadj ben Gana, irait camper auprès de Tougourt avec un corps de cavaliers, pour contribuer à assurer la tranquillité du pays.

Nous devons ici, encore une fois, rectifier les renseignements donnés par l'auteur de la notice, qui, à côté du vrai exactement rapporté, s'en écarte de temps en temps. Le Sultan Ben-Djellab emmené en exil à Constantine se nommait Ibrahim ; le Ben-Gana envoyé à Tougourt s'appelait aussi Ibrahim, et la similitude de ces deux prénoms a causé une erreur.

« En 1792, dit la notice, le cheikh Ibrahim ben Djellab, qui » avait pris les rênes du gouvernement, était un prince débon- » naire qui n'eut pas la force de se maintenir plus d'une année » sur le trône. Une conspiration de la Djemâa ayant éclaté con- » tre lui pendant une nuit, il fut obligé, pour échapper à la » mort, de se sauver par la porte de la Kasba, en escaladant le » fossé avec une dizaine de cavaliers dévoués. On n'entendit » plus parler de lui. L'élu de la Djemâa fut le cheikh Ibrahim » ben El Hadj ben Gana. Sa dévotion, poussée jusqu'au fanatis- » me, lui fit exercer quelques persécutions contre les ouvriers » juifs que l'on appelle Medjaria. Vers la fin de l'année 1794, » c'est-à-dire après deux mois environ de règne, il conduisit à » la Mecque la caravane des pèlerins. »

Ce qui précède est entièrement controuvé par les informations de l'auteur de la notice, ou, pour être plus précis, les rôles sont intervertis. Les dates, même sont inexactes, car tout ce qui précède s'accomplit dans un espace de temps assez restreint, c'est-à-dire du printemps 1790 à l'été 1791, pendant les quatorze mois environ, et non les années, que les Ben-Gana séjournèrent à Tougourt. Nous avons vu, d'après les Ben-Gana eux-mêmes, comment le Sultan Ibrahim ben Djellab prit, non pas la fuite, mais fut capturé et interné à Constantine. Nous avons puisé à d'autres sources plus authentiques la suite de ces événements dramatiques, qu'il est fort intéressant de connaître, pour bien se rendre compte des intrigues passionnées du Sahara, où, à peu d'années d'intervalle, les mêmes faits se reproduisent jusqu'à nos jours, avec une similitude frappante. C'est Ibrahim ben Gana qui se sauva, en effet, de la Kasba de Tougourt, où il aurait voulu s'implanter. Compromis dans cette affaire, où il mécontenta la population, il dut s'éloigner, non pas pour aller en pélerinage aux lieux saints, mais vers Biskra. Les notes de sa famille disent que la mort de son frère aîné, Mohammed bel Hadj, nécessita son rappel dans le Nord, et tout se borne là. Il fut remplacé, dans le commandement du goum stationnant devant Tougourt, par son neveu, Ali bel-Guidoum, qui jugea prudent de rester campé hors la ville et la Kasba, au lieu de s'y établir.

« Celui-ci, dit encore la notice, avait été fait dépositaire du » commandement, mais il oublia la foi jurée et força la Djemâa, » ou assemblée des notables, à le reconnaître comme Sultan de » l'Oued-Rir'. Un vendredi, sur l'heure de midi, lorsqu'il se » rendait à la mosquée principale, avec son escorte d'honneur, » musique en tête, un marabout des Selmia se précipita au-devant » de son cheval, et, l'ayant arrêté, osa adresser au (soi-disant) » Sultan des reproches sévères sur sa conduite : Fils de l'impiété » et de la trahison, lui cria-t-il, tu goûteras bientôt l'amer» tume de ton forfait. L'épée du commandement, que tu as » usurpée, se retournera contre ta poitrine. Souviens-toi que » notre Seigneur Mahomet a dit : la porte de l'injustice est la » porte de la mort ! A ces mots, Ali bel Guidoum ben Gana pous» sa son cheval contre le marabout et l'écrasa. Quelques mois » s'étaient à peine écoulés, que le cheikh Ibrahim, Sultan légi» time de Tougourt, reparut dans ses États. Il n'eut pas à lutter » longtemps contre un usurpateur qui n'avait eu que le courage » de profiter de son absence. Dédaignant une vengeance facile, » il le laissa fuir, et n'eut plus d'autre pensée que de relever et » d'affermir l'autorité. Son règne dura douze années (1). »

Si nous avons cru utile de relever plus haut quelques erreurs de la notice, nous devons ajouter que le récit de l'épisode que l'on vient de lire est conforme à ce qui nous a été raconté, et que nous avons pu contrôler dans le pays. L'affaire du marabout de Selmia, de même que la fuite de l'usurpateur devant le retour inespéré de Ben-Djellab, sont exacts. Dans le manuscrit des Ben-Gana que j'ai sous les yeux, il n'en est pas fait mention, naturellement, mais l'épilogue de leur première équipée de Tougourt était un sujet délicat et scabreux ; aussi se sont-ils bornés à le clore par cette phrase textuelle : « Les Ben-Gana jugèrent à pro» pos de faire rendre la liberté aux Ben-Djellab internés à Cons» tantine, et de les laisser revenir à Tougourt. »

La tradition locale conserve encore des souvenirs exacts sur ces événements, mais nous avons puisé des renseignements en-

(1) Notice Cherbonneau, d'après De Chevarrier, pages 22 et 23.

core plus précis auprès des marabouts de Temacin, possédant dans leur zaouïa des notes et des papiers contemporains. Les Douaouda ont également leurs chroniques, et, en contrôlant tous ces documents, on parvient sans peine à rétablir la vérité historique.

Salah Bey avait fini par se convaincre que les Ben-Gana, étrangers au Sahara, n'y exerçaient d'autre influence que celle donnée par l'appui des Turcs; aussi avait-il fini par les abandonner à leurs propres moyens d'action. Déjà Ibrahim ben Gana avait dû s'éloigner de Tougourt. Son neveu, Ali bel Guidoum, qui lui avait succédé, ne tenait guère mieux en place. La mort du marabout des Selmia, rapportée plus haut, l'avait fait prendre en grippe par la population. L'été de l'année 1791 marqua sa chute.

Les uns disent que les quelques janissaires turcs et les cavaliers du Tell composant ses forces, se sentant atteints par le *Tehem* ou fièvres endémiques du pays, s'éloignaient par groupes, sans qu'il fût possible de les en empêcher. C'était comme des désertions frénétiques inspirées par la crainte de la terrible maladie. D'autres assurent que Salah Bey, en homme intelligent qu'il était, réparait son erreur politique première en rendant ses faveurs aux Douaouda. Ceux-ci sortaient déjà de leur somnolence momentanée, symptôme d'une prochaine campagne réparatrice. Les courriers se succédaient de Tougourt à Constantine, exposant la situation compromise et réclamant avec instance de nouvelles forces pour combler les vides laissés par les désertions qui, soit par la peur des fièvres, soit par celle des Douaouda, ne cessaient de se multiplier.

Las de pareils embarras et de telles obsessions, Salah Bey y coupa court en prenant une grande décision. Les quatre jeunes princes Ben-Djellab étaient toujours gardés à vue dans la ville de Constantine. Ibrahim, celui qui, le dernier, avait exercé le pouvoir, est mandé au palais de Dar-el-Bey : « Je te rends la li» berté et en même temps la souveraineté de l'Oued-Rir', lui dit » Salah. Retourne immédiatement dans ton pays et fais-y signer » la paix en mon nom. » Voilà comment les Ben-Djellab rentrèrent en possession de leurs États; mais la paix, sur laquelle on comptait, ne tarda pas à être troublée de nouveau.

A la suite d'événements dont le récit aura ailleurs sa place, Salah Bey avait été destitué et même étranglé à Constantine en 1792. Hossein Bey lui succédait, et, avec lui, une politique nouvelle était inaugurée, c'est-à-dire la tendance de renverser, pour des raisons de vieilles rancunes, tout ce qui, de près ou de loin, avait eu des attaches avec son prédécesseur. Le Khalifa du nouveau gouverneur de la province était Mohammed-Cherif. Pour bien saisir l'origine de certaines sympathies ou de certaines haines héréditaires, il est utile de rappeler que ce Mohammed-Cherif était le fils de l'ancien Bey Ahmed El-Colli, le beau-frère des Ben-Gana, et lui-même avait épousé également une Bent-Gana, du nom de Reguïa, laquelle, on le sait, donna le jour au dernier Bey de Constantine, que la France renversa en 1837.

Le Khalifa, partageant les sentiments des parents de sa mère et de sa femme, était hostile à tous ceux qui les avaient entravés sous le règne précédent. Ceux-ci ne pouvaient se consoler de la perte de Tougourt, que, malgré leurs espérances, ils n'avaient pu posséder que d'une manière éphémère; mais des circonstances pouvaient les y ramener aussi. Après le rétablissement, par Salah, du Sultan Ibrahim ben Djellab, les trois autres frères de celui-ci n'étaient-ils pas restés en qualité d'otages à Constantine? On pouvait les utiliser avec avantage, en exploitant la jalousie et l'ambition comprimées dans leurs cœurs, pour fomenter de nouvelles révolutions sahariennes et pêcher en eau trouble. Donc, on les lâcha en leur promettant secours et appui pour renverser leur rival Ibrahim.

Cependant, les Rouar'a, épuisés par les derniers événements, avaient accueilli le retour de leur chef légitime avec reconnaissance. Ibrahim, mûri par l'expérience, mettait tous ses efforts à rendre le bien-être à son peuple; aussi trouvait-il des gens fidèles à sa cause, quand ses frères, surtout Mohammed, l'aîné et le plus énergique, revenus inopinément dans le pays, tentèrent de le renverser dans une première lutte qui ne dura pas moins de huit mois. Les Oulad-Moulat s'étaient prononcés en faveur d'Ibrahim et le soutenaient avec énergie : les prétendants durent alors rentrer dans l'ombre. Il y avait environ douze ans que, maître sans conteste, grâce à l'appui de son beau-père le cheikh El-Arab Debbah (1), le prince tougourtin vivait tranquillement, quand, vers 1804, la guerre éclata de nouveau. C'était encore le prétendant Mohammed, frustré dans son droit d'aînesse, qui s'agitait encore, et cette fois avec plus de succès, entraînant à sa suite des populations impatientes et comme fatiguées d'une ère de calme trop prolongée. Ibrahim fit appel à son beau-père. Debbah et Saïd accouraient à son aide avec leurs nomades, qu'ils campaient autour de Tougourt, l'enserrant, pour la protéger, comme une bague enserre un doigt; telle est l'expression locale. Mais la saison des mortelles fièvres endémiques de l'Oued-Rir', dont nous avons parlé plus haut, approchait. Déjà les marais d'eaux stagnantes des environs et celles du fossé baignant les pieds du mur d'enceinte de la ville commençaient à se couvrir de cette infinité d'animalcules rougeâtres qui, semblables à la rouille, envahissent le fer et répandent une odeur pestilentielle tuant l'homme de race blanche. Les nomades, la plupart propriétaires, ou pour mieux dire usufruitiers des palmiers de ces oasis, savent par expérience qu'il faut s'en écarter pendant cette période insalubre. Aussi se hâtaient-ils de déguerpir, par préservation personnelle, eux qui n'étaient là que pour préserver le Sultan tougourtin d'un coup de main de son antagoniste; que les grands de ces bourgades de sédentaires se battent et se débrouillent entre eux, se disaient-ils. Quant à nous, nomades, nous serons toujours, à notre volonté, les maîtres de ces îlots de palmiers. Allons, en attendant, pour notre compte, respirer l'air plus pur des espaces du Sahara, au milieu des pâturages de nos troupeaux. Et ils partaient, en effet, le cheikh El-Arab Debbah à leur tête, car, tout chef des nomades qu'il était, il fallait qu'il se pliât aux exigences et aux coutumes traditionnelles de son peuple mobile, avançant et reculant selon la marée, c'est-à-dire suivant les besoins du moment.

Ibrahim, abandonné par son beau-père Debbah, que les Arabes nomades entraînent dans leur émigration périodique,

(1) Debbah avait une fille du nom de Fathma, qui avait été mariée d'abord au Bey de Constantine Mustapha. A la mort de celui-ci, la veuve fut épousée par Ibrahim ben Djellab.

est de nouveau exposé aux coups de son adversaire Mohammed. Une ressource lui reste cependant, ce sont les Troud, tribu guerrière du Souf, toujours dévouée à ses ancêtres. Il implore leur appui en promettant de riches récompenses.

Nous voici maintenant à une époque relativement récente et importante en ce qu'une figure chevaleresque, qui restera à tout jamais légendaire dans les chroniques du Sahara, apparaît sur la scène. C'est celle de Ferhat, fils de Saïd, et par conséquent, neveu du cheikh El-Arab Debbah. Ferhat avait passé son enfance, tantôt parmi les nomades, tantôt dans les oasis du Souf, au milieu des Troud alliés de sa famille. Il avait été, en quelque sorte, élevé avec El-Khazen et Tata, les orphelins de l'ex-Sultan de Tougourt, dont il a été question et qui mourut empoisonné, vers 1790, pendant son expédition au Souf. Les Troud avaient adopté les orphelins. Ferhat ben Saïd était le compagnon de jeux et de chasse de Khazen. Quant à Tata, qu'il aimait comme une sœur, elle avait été mariée, par raison d'alliance politique, au seigneur Harar des Hanencha Atman ; mais dès que la mort de celui-ci rendit Tata libre de sa destinée, Ferhat se hâta de l'épouser. Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus, mais ici cette disgression a pour but de faire ressortir les liens d'affection existant entre ces amis d'enfance.

Donc, à l'appel du Sultan tougourtin Ibrahim, les Troud accoururent camper autour de sa capitale, à la place occupée naguère par les nomades. Ferhat et Khazen étaient parmi ces nouveaux auxiliaires, nous pourrions dire incognito. Ils venaient sonder le terrain comme deux jeunes gens faisant leurs premières armes, et guidés par des rêves d'avenir.

La notice rapporte ceci : « El-Khazen pénétra les armes à la » main dans les États de Tougourt et se montra devant la capi- » tale avec des goums nombreux. Comme il n'en voulait point à » la personne d'Ibrahim et que son ambition n'avait pour objet » que le trône qui avait appartenu à son père, il fit offrir au » Sultan la vie sauve et une escorte s'il consentait à abdiquer. » Pour toute réponse Ibrahim se sauva à Sidi-Khaled. »

C'est bien cela à peu près, mais les détails intimes font défaut.

Ce n'est qu'en séjournant dans le pays, en causant longuement avec les gens bien informés, comme je l'ai fait, que l'on obtient des révélations de couleur locale qui enrichissent le tableau de ces mœurs sahariennes. — El-Khazen ne se montra pas à la tête de goums comme il est dit dans la notice, bien au contraire, on ignorait sa présence et celle de son ami Ferhat au milieu des contingents Troud. Le Sultan Ibrahim était bien aise d'avoir ces auxiliaires campés devant sa ville pour lui servir au besoin de bouclier ; il leur faisait distribuer abondamment de ses magasins des charges de dattes et d'orge pour se nourrir eux, leurs chevaux et leurs chameaux de selle et de bât, mais soupçonneux et méfiant par instinct, il tenait à les laisser extra-muros, une surprise étant à craindre même avec les plus dévoués ; mais il avait devant lui deux jeunes gens fougueux et entreprenants comme on l'est à vingt ans, qui s'étaient créé des intelligences dans la place. Chaque jour quelques Troud entraient dans la ville sous prétexte d'y faire des emplettes. Si on avait pris la précaution de les compter, on aurait pu constater que tous ne sortaient pas au moment de la fermeture des portes et qu'il en restait de cachés dans des maisons amies. Dès que leur nombre parut suffisant pour le coup de main projeté, El-Khazen se faisait coudre dans une gherara, sorte de grand sac en laine dont se servent les chameliers et placé dans cet état sur un chameau docile, soit disant chargé de marchandises, on l'introduisait en ville chez un affidé. Cette précaution était nécessaire, le jeune prétendant étant trop connu. A un signal donné, El-Khazen et ses partisans se partagent en deux groupes. L'un s'empare de toutes les issues de la Kasba où habite le Sultan pendant que l'autre va ouvrir les portes de la ville et y fait entrer les Troud à la tête desquels marche Ferhat ben Saïd. Voilà de quelle manière romanesque les jeunes conspirateurs se rendaient maîtres de la place.

C'était peu pour El-Khazen d'être en possession de l'autorité, il voulut faire bénir son entrée. Dans ce but, il offrit à la mosquée de Tougourt des livres saints et entr'autres un magnifique exemplaire du *Bokhari* qui avait été payé 200 réaux à Tunis. En outre il créa des avantages pour les talebs et les marabouts auxquels il supposait quelque influence dans le pays. Mais il était

dans la destinée de l'Oued-R'ir, de ne pas jouir d'un gouvernement stable.

La proie revenait au plus hardi. Il y avait si peu d'union entre les oasis de la principauté, que rien n'était plus aisé que de s'y former un parti. Mohamed, l'aîné des fils du Cheïkh Ahmed ben Djellal, encouragé par ses frères et par quelques grandes familles, d'autant plus dévouées à sa cause que depuis la mort de son père, elles avaient été dépouillées de leurs privilèges, entraîna la redoutable tribu des Oulad-Moulat. Ici encore se passa un incident offrant des péripéties curieuses à connaître. Le jeune El-Khazen avait à lutter contre les intrigues de ses quatre cousins aussi ambitieux et dangereux l'un que l'autre; plus rusé que ses frères, Mohammed l'aîné, trouvant sans doute que l'hostilité ouverte risquait de le faire échouer, affecta sournoisement d'accepter avec résignation le fait accompli et de se tenir calme. Ses paroles n'étaient que des louanges à l'adresse du nouveau souverain et des protestations d'affection, pendant que ses frères au contraire travaillaient séparément à se créer un parti. Inspirer la confiance par son attitude, tandis qu'en sous main il aiguillonnait les passions de ses rivaux afin de les rendre suspects, telle était la manœuvre de Mohammed. Dès qu'il sentit les inquiétudes provenant de ce côté, suffisamment inculquées dans l'esprit d'El-Khazen, il lui écrivait une lettre à peu près conçue en ces termes: « Vous êtes jeune et entouré d'ennemis qui com-
» plotent votre perte. Un conseiller dévoué vous est indispen-
» sable ; vous savez quels sont mes sentiments pour vous et
» quelle a été ma conduite respectueuse depuis que vous êtes
» monté sur le trône de nos pères. D'ambition personnelle je
» n'en ai plus, j'abdique tous mes droits. Donc prenez-moi pour
» Khalifa. Nous sommes déjà unis par la même origine, resser-
» rons encore davantage ces liens en me donnant votre mère
» Lalla Mira en mariage. Ce sera entre nous un gage de fidélité
» réciproque. »

El-Khazen séduit par ces ouvertures affectueuses, gagne le cœur de sa mère, convaincue elle aussi des avantages offerts par cette combinaison. On réunit les Troud toujours campés aux portes de la ville pour la leur communiquer. Les Troud la repoussent et s'y opposent énergiquement; leur clairvoyance a deviné une trahison. Mira et Khazen persistent. — Alors les Troud mécontents du peu de cas que l'on fait de leurs observations décampent et s'éloignent vers le Souf, laissant la ville complètement dégarnie de défenseurs.

Le lendemain, Mohammed escorté des Oulad-Moulat faisait son entrée à Tougourt; — les trop imprudents Khazen et Mira pensaient n'avoir en perspective que les fêtes à l'occasion du mariage; le rêve fut de courte durée; à peine arrivé à la Kasba, Mohammed ordonnait d'étrangler la mère et le fils et le crieur public annonçait son avénement au trône.

Si l'on relit la curieuse lettre transcrite à la première page de cette étude, on remarquera que c'est à partir seulement du Sultan Mohammed dont nous allons nous occuper maintenant, que Selman commençait complaisamment la série des tueries en famille des princes tougourtins. Pour le passé, c'est-à-dire ce que nous avons raconté jusqu'ici, il n'en tenait plus compte. « Nos aïeux, dans les temps anciens n'ont pas procédé autrement » se bornait-il à dire pour se justifier de ses propres crimes.

Bien qu'il se fut débarrassé de Khazen, Sultan Mohammed avait encore en ses frères d'autres compétiteurs avec lesquels il fallait lutter. Cheïkh Ibrahim lui tenait tête dans l'oasis de Temacin ; cheïks Abd-er-Rahman et Ali avaient rallié leurs partisans dans le Souf. Marchant tous ensemble contre la capitale de l'Oued-R'ir, ils la tinrent bloquée pendant huit mois et les hostilités ne cessèrent qu'à la suite d'une trêve conclue par l'intervention de Sid El-Hadj Ali, marabout de l'ordre religieux des Tidjani dont nous aurons bientôt beaucoup à parler.

Mais Mohammed était une de ces natures fourbes et sanguinaires qui ne reculent devant rien, pas même le fratricide pour assouvir une ambition. Il attirait en effet ses deux frères Ibrahim et Abd-er-Rahman dans un guet-à-pens et les faisait assassiner sous ses yeux pour être bien sûr qu'ils ne se lèveraient plus contre lui. A tous ces crimes, excitant l'indignation publique, un vengeur redoutable allait se déclarer. C'était le jeune Ferhat

ben Saïd, l'ami d'enfance de l'infortuné El-Khazen et de sa sœur Tata. Ferhat venait d'épouser Tata et cette union resserrait encore davantage les liens existant déjà entre lui et les Troud du Souf que nous avons vus si dévoués à la cause de Khazen. Donc les Troud résolurent le renversement du Sultan Mohammed et de mettre à sa place Ferhat ben Saïd à qui ils offraient avec l'appui de leurs fusils, des sommes d'argent considérables à sacrifier dans l'intrigue.

Laissons ici la parole à l'auteur de la notice : en 1821, dit-il, un jeune seigneur de la puissante famille des Bou-Okkaz, nommé Ferhat ben Saïd, se présenta sans escorte au palais d'Ahmed El-Mamelouk à Constantine. Il annonçait au Bey que l'amitié des tribus de l'Oued-Souf lui permettait de faire valoir ses prétentions au gouvernement de Tougourt ; que cependant il n'oserait rien entreprendre sans avoir obtenu son alliance, qu'il venait lui offrir 50,000 *bacetas* pour un coup de main. A cette époque, le Khalifa du Sahara était Abd Allah Khodja, de la famille des Ben Zekri, et les Arabes nomades avaient pour cheïkh, Debbah, l'oncle paternel de Ferhat ben Saïd. Le Bey écrivit à ces deux chefs qui achevaient à Lichana la perception de l'impôt, de partir sans délai avec Ferhat. Déjà ils avaient traversé l'Oued-Djedi. Mais la nouvelle de cette expédition les avait devancés, soit par hasard, soit par trahison, Mohammed ben Djellab fut averti à temps. En conséquence il adressa aux deux chefs des émissaires fidèles qui déposèrent entre leurs mains des cadeaux considérables en argent, afin de les déterminer à faire échouer les projets du prétendant. En effet, les prétextes ne manquèrent pas : on trouva que la saison avait été mal choisie, que les soldats avaient besoin de repos après un séjour de deux mois sous les palmiers ; que l'eau saumâtre du Sahara et les provisions avariées par la chaleur n'avaient pas laissé que de les affaiblir ; qu'enfin si l'on voulait être sûr du succès, il fallait renvoyer l'expédition à l'année suivante. Il n'est pas prouvé que Ferhat ait connu l'intrigue.

Toutefois il leva ses tentes la rage dans le cœur, et quitta son oncle, pour se retirer de nouveau dans le Souf chez ses amis les

Troud. Un mois après l'armée turque était de retour à Constantine.

Ferhat ben Saïd commença à comprendre que la partie n'était point perdue, s'il trouvait le Bey dans les mêmes sentiments. Alors il s'approcha de lui avec confiance et pour lui rappeler sa promesse d'une manière délicate, entra dans le *medjelès*, salle de réception du palais, revêtu du burnous d'investiture qu'il avait reçu de sa main l'année précédente. Ahmed El-Mamelouk lui dit avec un geste bienveillant : « Ma parole fait ta force, Dieu m'a entendu. » Quand la saison parut favorable, le Bey fit déployer son étendard et se mit à la tête des troupes. Il laissa à Lichana et à Tolga son Khalifa avec l'arrière-garde, traversa le désert, ayant à ses côtés Ferhat et le cheïk El-Aráb Debbah et pénétra sans coup férir dans les oasis de Tougourt. Mohammed ben Djellab avait bien songé à laisser l'armée ennemie s'épuiser par des luttes partielles devant chaque forêt de palmiers, mais il aima mieux la décourager par l'absence des obstacles pendant une marche de plusieurs semaines et l'attendre avec ses sujets dévoués derrière les murs crénelés de sa capitale. Un édit du prince enjoignait sous peine de mort à tous les habitants des oasis, depuis Mraïer jusqu'à Meggarin, de quitter leurs foyers et de se réfugier à Tougourt. Quelque habile que fut cette tactique, elle n'empêcha pas le Bey de Constantine d'arriver à Meggarin où il campa. Ses troupes n'avaient point souffert. Le lendemain Ahmed El-Mamelouk, précédé de ses chaouchs et de sa musique militaire, poussa une reconnaissance sous les murs de Tougourt. Près de lui s'étaient groupés les principaux officiers turcs, ainsi que les chefs des goums arabes. Au moment où l'escorte passait en vue de la Kasba, un coup de feu partit de la ville et une balle siffla en mourant dans le sable à quelques pas du Bey. On apprit plus tard que celui qui avait déchargé son *chichana* (fusil cannelé à l'intérieur) sur le Bey, était Amer, fils de Mohammed ben Djellab.

Ahmed Mamelouk continua l'examen des lieux avec cette dignité qui caractérise les Turcs. Mais une fois rentré au camp, il ordonna la dévastation des jardins et offrit à ses soldats un *réal baceta* pour chaque palmier abattu. Le travail commença. Malgré

l'insuffisance des instruments, il y avait plus de deux cents arbres couchés sur le sable au moment de *l'asr* (4 heures après midi). Ce que voyant, les Talebs sortirent des zaouïas en chantant *la ilaha illa allah* (il n'y a de Dieu que Dieu). Ben Djari, l'intendant de Mohammed ben Djellab marchait en tête de la procession. C'était un homme qui brillait autant par son éloquence que par son esprit. Il avait fait ses études à Tunis. Sachant bien que les Turcs étaient en général peu sensibles aux prières des gens de mosquée et qu'ils n'auraient que tout juste assez de compassion pour ne pas leur faire trancher la tête, il venait lui-même comme parlementaire. Le Bey trouva son raisonnement péremptoire. « Ferhat ben Saïd t'a offert 50,000 *bacetas*; si tu remmènes ton » armée, nous t'en payerons 100,000. » C'est ainsi que Tougourt fut sauvé et que Mohammed ben Djellab recouvra la paix.

L. Charles Féraud.

(*A suivre.*)

ÉPISODES
DE
L'HISTOIRE DES RELATIONS
DE
LA GRANDE-BRETAGNE avec LES ÉTATS BARBARESQUES
AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE

par le lieutenant-colonel R.-L. PLAYFAIR,
consul général de S. M. B., en Algérie

(Suite et fin. — Voir les nos 130, 132, 138, 139 et 140)

1827-1830

Consul général Robert William Saint-John

Le dernier consul général qui résida à Alger avant la conquête française fut M. Saint-John, qui arriva à son poste le 6 décembre 1827, comme successeur permanent de M. Mac Donell.

Il est curieux de constater combien peu la victoire de Lord Exmouth avait diminué l'insolence des Algériens. Rien n'avait été changé des humiliantes cérémonies auxquelles le représentant de la Grande-Bretagne était soumis dans ses relations avec le Dey.

Le consul anglais, comme ceux des autres puissances chrétiennes, était encore obligé, chaque fois qu'il était en vue du palais du Dey, de marcher tête nue, sous le soleil le plus ardent. Quand il arrivait au palais, il lui fallait s'asseoir, dans un passage ouvert, sur un banc de pierre où il pouvait se trouver en contact

avec les portiers eux-mêmes. Il ne lui était permis, ni de porter une épée en présence du Dey, ni de traverser la Casba à cheval, alors que ses serviteurs, s'ils étaient mohamétans, étaient libres de le faire. Les Arabes allaient à cheval pendant que les consuls chrétiens allaient à pied, même lorsqu'ils passaient devant l'ancien palais des Deys, inhabité depuis des années. Ces derniers étaient contraints de se découvrir aussi longtemps que l'exigeaient les soldats turcs assis devant cet édifice.

Voici une liste des présents officiels que le consul d'Angleterre offrait au Dey et aux principaux dignitaires de la Régence :

Au Dey. — Une très belle boite à thé en forme de sarcophage, incrustée, tout autour, de bois de rose et de cuivre jaune ; une très riche paire de pistolets garnis à la mauresque ; une montre à répétition, en or, enrichie de diamants, avec sa chaîne et sa clef en même métal ; un excellent télescope ; 4 châles ; 36 *piques* de drap ; du thé et du sucre.

Au ministre de la marine. — Une montre à répétition, en or émaillé, avec sa chaîne et sa clef ; une paire de pistolets mauresques ; un télescope ; 2 châles ; 24 piques de drap.

Au khasnagi. — Une montre en or émaillé, avec sa chaîne et sa clef ; une paire de pistolets ; un télescope ; 2 châles ; 18 piques de drap.

A l'aga. — Une montre en or émaillé, avec sa chaîne et sa clef ; une paire de pistolets ; un télescope ; 2 châles ; 18 piques de drap.

Au cogia cavallo. — Une montre en or émaillé, avec sa chaîne et sa clef ; une paire de pistolets ; 2 châles, un télescope et 18 piques de drap.

Au 1er khasnadar. — Une paire de pistolets ; un châle ; un télescope ; 12 piques de drap.

Au bet-el-malgi. — Une paire de pistolets ; un châle ; un télescope ; 12 piques de drap.

Au 1er cuisinier	Une montre en argent et	12	piques de drap.
Au 1er cogia	id.	12	id.
Au 2e cogia	id.	8	id.
A l'amiral du port	id.	12	id.
Au 1er ukil khargi	id.	12	id.
Au 2e ukil khargi	id.	8	id.

Au 2e kasnadar	Une montre en argent et	8	piques de drap
Au 2e cuisinier	id.	8	id.
Au 3e cogia	id.	8	id.
Au 4e cogia	id.	8	id.
Au drogman du Dey	id.	8	id.
Au capitaine du port	id.	8	id.
Au guardian-bashi	id.	8	id.
Au boulouk-bashi	id.	6	id.
Au cogia de la sheffa ...	id.	6	id.
Au tobji-bashi	id.	6	id.
Au constructeur de navires	id.	6	id.
A l'ukil khargi du hasnaji	id.	6	id.
— *de l'aga*	id.	6	id.
— *du ministre de la marine*	id.	6	id.
A l'ukil khargi du cogia cavallo	id.	6	id.
Au bash-chaouch des maures	8 piques de drap.		
A l'aga de la porte	8 id.		
Au cheik du palais	8 id.		
Au 1er contalore	8 id.		
Aux raïs	4 id.		
Au drogman des consulats étrangers	4 id.		
Au drogman anglais	Une montre d'argent et 8 piques de drap ; un télescope.		
Aux guardiens anglais ...	4 piques de drap.		
A l'interprète Durand ...	Un télescope.		

M. Saint-John commença à tenir un journal consulaire, le 1er juillet 1828. Malheureusement, c'est là le plus ancien document de ce genre qui existe dans les archives du consulat. Quelques-uns des journaux précédents avaient été envoyés en Angleterre ; mais les autres, en plus grand nombre, avaient été détruits par un incendie, ainsi que le relate Mrs Broughton, fille du consul général Blanckley.

Certains passages du journal de M. Saint-John méritent d'être livrés à la publicité.

11 juillet 1828. — Le consul ayant, quelques jours auparavant, tenté de se procurer de la glace, il a été décidé qu'il ne le pourrait pas sans la permission du gouvernement. Cette autorisation lui a été refusée par un message de l'agha qui, après avoir envoyé ses compliments au consul par l'intermédiaire du drogman, lui a fait dire : *Non star usanza.*

18 juillet 1828. — L'interprète du Dey, M. Durand, a rendu visite, ce matin, au consul, à sa maison de campagne, et lui a fait la communication suivante : « Le Dey vous adresse ses compli» ments, et vous prie de vouloir bien ne plus vous servir de la » cloche que vous avez dans votre maison, ces sonneries étant » contraires aux usages du pays, et étant d'ailleurs tombées en » désuétude. Sa Hautesse dit que, si vous êtes son ami et si vous » avez la moindre affection pour Elle, vous obtempérerez à son » désir; mais qu'elle n'exige rien de vous à cet égard. » Le consul a répondu : « Que la cloche n'avait pas été établie par lui, » que c'étaient ses prédécesseurs qui s'en servaient, — M. Tho» mas et M. Mac Donell, — et qu'il continuait de s'en servir, le » dimanche, à l'heure de l'office, et, les autres jours, pour an» noncer les repas; que, cependant, puisque Sa Hautesse récla» mait la suppression de cet usage à titre de faveur, et qu'Elle » semblait très désireuse d'obtenir cette concession, il y consen» tait volontiers, bien que, depuis quinze ans, on sonnât la » cloche sans contestation ; mais qu'en même temps, il devait » profiter de l'occasion qui lui était offerte de mentionner que, » malgré le désir sans cesse manifesté par lui de vivre sur un » pied amical avec sa Hautesse, et de faire son possible pour lui » être agréable, il n'avait jamais, jusqu'alors, en aucune occa» sion, rencontré chez le Dey la moindre disposition à le payer » de retour ; que, tout au contraire, il s'était toujours heurté à » des refus formels chaque fois qu'il lui avait présenté une de» mande, dans un intérêt public ou privé ; que le consul ne pou-

» vait pas s'empêcher de se sentir très contrarié de cette atti» tude. »

10 août 1828. — Aujourd'hui, M. Giorgio Nicolaïdi, un grec natif de Smyrne, établi à Alger comme marchand, et associé de Hamdan, le grand négociant algérien, a été arrêté. Il est accusé d'avoir entretenu une intrigue avec une femme mauresque.

11 août 1828. — L'infortuné Giorgio Nicolaïdi a été décapité aujourd'hui, et ses propriétés ont été confisquées, bien qu'il ne semble pas qu'on ait produit aucune preuve de sa culpabilité.

Le Dey a prohibé l'exportation de toutes les monnaies d'or ou d'argent. Il se propose d'autoriser seulement l'exportation du produit brut des mines, et, comme il peut seul acheter le minerai, il établit ainsi un monopole absolu en sa faveur.

17 août 1828. — Ce matin, le consul a informé le Dey que la somme de 15,200 livres, payées, quelque temps auparavant, par Sa Hautesse pour le compte de M. Mac Donell, se trouvait encore au consulat, où elle attendait encore l'arrivée d'un navire de guerre qui devait la transporter à Gibraltar, suivant les ordres du gouvernement anglais, et qu'il supposait que Sa Hautesse n'entraverait pas l'exportation de cette somme.

18 août 1828. — Au message qui lui a été envoyé hier, au sujet de la somme déposée au consulat, Sa Hautesse a répondu qu'elle ne pouvait autoriser l'exportation de cet argent ; que le consul de Naples est précisément en train de négocier des traites tirées sur son gouvernement pour payer le tribut qu'il doit à Alger; que le consul d'Angleterre n'a qu'à se procurer quelques-unes de ces traites et les expédier au lieu et place des espèces monnayées dont il est nanti.

Peu de temps après cet incident, le Dey prohiba le trafic des traites d'échange, et obligea tous ceux qui désiraient emporter de l'argent hors du pays à se procurer une valeur équivalente en minerai précieux. Ce ne fut qu'après d'énergiques remontrances qu'il permit éventuellement au consul d'exporter la somme en

quéstion, sous forme de dollars espagnols, par un navire de Sa Majesté britannique.

1er octobre 1828. — Un parlementaire de l'escadre de blocus est débarqué ce matin. Les croiseurs algériens ont capturé deux navires français richement chargés.

2 octobre 1828. — Le pavillon du consulat français a été abattu ce matin, par ordre du Dey, et le mobilier jeté dehors. Un message a été adressé au consul anglais pour lui offrir cette résidence, s'il la préférait. Cette proposition a été repoussée.

12 octobre 1828. — Le consul de Sardaigne a pris le consulat français sous son nom, avec l'intention d'en différer la prise de possession, si cela lui est possible, jusqu'au moment où il interviendra un arrangement avec la France ; à qui, dans ce cas, il restituera l'immeuble.

24 avril 1829. — Le consul général avait été avisé, hier, que les Kabyles (dont l'un à son service), se proposaient de dévaliser sa maison, cette nuit-là. Immédiatement il organisa une étroite surveillance, au moyen de ses serviteurs. A minuit on aperçut deux Kabyles qui tentaient de s'introduire dans la maison. Comme il avait été convenu entre le gouvernement et les consuls que ceux-ci auraient le droit de faire feu sur quiconque entreprendrait de commettre un vol chez eux, le consul et ses gens tirèrent sur les deux individus, et l'un d'eux fut grièvement blessé ; mais il réussit à se soustraire à la vigilance des agents de police qui s'étaient mis à sa recherche dès le lever du soleil.

28 avril 1829. — Le consul de Sardaigne a obtenu une audience du Dey pour obtenir la libération de quelques prisonniers de guerre français en échange d'un certain nombre de prisonniers algériens que les Français ont débarqué ici, au mois d'octobre dernier. Le Dey n'a consenti à libérer six hommes et un jeune garçon, lesquels, a-t-il dit, constituaient l'équivalent des treize Maures que les Français ont mis en liberté, car c'est son habitude de recevoir deux Maures pour un chrétien.

5 mai 1829. — Le navire de Sa Majesté, le *Pélorus*, est parti aujourd'hui pour Marseille, ayant à son bord les sept prisonniers français dernièrement libérés par le Dey. Le capitaine Quin leur avait accordé le passage pour aller rejoindre l'escadre de blocus de la côte.

17 juin 1829. — Vers midi, des Arabes ont amené un prisonnier français et apporté les têtes de plusieurs autres marins français qui avaient débarqué sur la côte, à environ 20 milles à l'est d'Alger ; ils faisaient partie de l'équipage de six chaloupes envoyées par les deux frégates françaises *Iphigénie* et *Duchesse de Berry* pour détruire une barque sur bât montée par six Maures. Ceux-ci, après avoir tiré leur barque à terre, s'étaient échappés à travers la campagne ; mais s'étant aperçu que les Français avaient débarqué pour les poursuivre, ils avaient rassemblé un certain nombre de Kabyles occupés à moissonner du blé tout près de là, et avaient pris l'offensive contre les Français qui étaient forts de vingt-trois hommes ; ils en avaient tué vingt-trois et capturé un. Tel est le récit des Arabes. Le Dey leur a fait compter, à titre de récompense, 100 l. par tête coupée, 200 l. pour le prisonnier et 100 l. pour chaque chaloupe prise ou coulée par eux. Ils en ont pris trois et coulée une.

18 juin 1829. — Suivant l'usage, les têtes apportées hier ont été exposées, toute la journée, devant le palais.

19 juin 1829. — L'agent français (le consul de Sardaigne) n'ayant pas jugé convenable de réclamer ces têtes pour les faire inhumer, elles ont été, aujourd'hui, jetées hors des portes, et soumises aux traitements les plus indignes et les plus barbares.

Quinze de ces têtes ont été ensuite recueillies par le docteur Bowen (1) ex-chirurgien du consulat anglais, au prix de mille dangers, et inhumées au cimetière.

20 juin 1829. — Ce soir, le docteur Bowen a réussi à se pro-

(1) Le 3 avril 1832, le docteur Bowen fut nommé médecin à l'hôpital civil créé peu de temps auparavant.

curer encore cinq de ces têtes; il les a envoyées à l'agent français qui ne s'était nullement préoccupé de les recueillir, mais qui est très irrité de ce qu'une autre personne ait pris ce soin.

23 juin 1829. — Les trois chaloupes capturées sont arrivées ici ce matin, l'une d'elles portant un petit canon de cuivre et la tête d'un autre officier, lequel a été trouvé noyé et encore revêtu de son uniforme. Le docteur Bowen a également obtenu la remise de cette tête qu'il a fait inhumer.

24 juin 1829.— Il paraît que les cadavres de trois de ces infortunés marins français ont été abandonnés, sur le rivage de la mer, à la voracité des chacals et des chiens.

Le docteur Bowen, après avoir insisté auprès du consul de Sardaigne pour qu'il fît inhumer décemment ces malheureux, s'acquitta lui-même, avec succès, de ce devoir.

Les pages suivantes du journal mentionnent un grand nombre de démarches tentées, mais sans succès, par des officiers de marine française, envoyés comme parlementaires, pour amener le Dey à entrer en pourparler et à conclure la paix.

3 août 1829. — Le commodore français (~~de la Bretonnière~~ (1) a mis à la voile aujourd'hui à deux heures. Quand il a passé sous les batteries d'Alger, elles ont toutes ouvert leur feu contre lui, bien que son pavillon parlementaire fût encore arboré. Il n'a ni répondu à cette provocation, ni modifié sa route le moins du monde; mais il a traversé toute la ligne de tir avec un apparent dédain. Comme cette atroce violation du droit des gens de la part du gouvernement algérien déterminera, selon toute probabilité, les Français à organiser une expédition contre Alger, le consul général s'est adressé au commodore du navire de Sa Majesté le *Pélorus,* pour réclamer sa protection en faveur de sa famille, dans le cas où une attaque de ce genre aurait lieu.

5 août 1829. — Il paraît que le feu ouvert sur le vaisseau de ligne français, tandis que celui-ci portait le pavillon parlementaire, n'avait pas été ordonné par le Dey; que ce serait le commandant de l'artillerie, qui, invité à faire tirer un coup de canon pour avertir le navire français de ne pas ranger la côte de trop près, aurait pris sur lui de diriger une canonnade régulière sur ce vaisseau. A la suite de cet incident, il a été destitué de son emploi.

(1) De la Bretonnière. (N. de la R.)

29 novembre 1829. — Arrivée du navire de Sa Majesté, le *Pélorus.*

10 décembre 1829. — Le *Pélorus* a mis, ce soir, à la voile pour Mahon. Hadj Hallil Effendi a prié le capitaine Quin de se charger d'une lettre qu'il adresse à l'amiral commandant l'escadre française de blocus de ce port; cette lettre contient des propositions pour entrer en négociation en vue de la paix à conclure entre la France et Alger.

A cette lettre, en fut jointe une autre écrite et signée par le consul d'Angleterre et le capitaine Quin. Voici la copie de ce dernier document :

Alger, ce 10 décembre 1829.

Monsieur l'Amiral,

Hadji Khalil Effendi, agent de S. A. le Dey d'Alger à Smyrne, étant arrivé de Constantinople à Alger sur la corvette de S. M. Britannique le *Pélorus*, et M. l'Amiral de Regny ayant désiré nos bons offices, nous avons l'honneur de vous informer que, avec l'approbation de Sir Pulteney Malcolm, nous nous sommes mis en relations avec le dit Effendi pour aider ses efforts à persuader le Dey de faire des concessions qui puissent satisfaire le gouvernement français; mais que nous l'avons fait comme simples particuliers, et pas dans notre capacité officielle. Nous avons commencé par laisser agir l'Effendi, qui, malgré son influence, n'a pu rien effectuer auprès de S. A., qui se trouve dans un état d'irritation extraordinaire, menaçant la mort à tout Turc qui osera s'interposer entre lui et la France, alléguant comme motif les vexations que lui a causé l'agent actuel du gouvernement

français, par des efforts à faire la paix à force d'argent offert à ses principaux ministres ; et nous sommes d'opinion que cet empressement joint à l'offre d'un brick de guerre, fait il y a quelques mois, a fait naître dans l'âme du Bacha l'idée bizarre à la fois et funeste pour lui-même que les Français désirent la paix comme un objet de la plus haute nécessité !!

Après quelques jours, l'Aga nous ayant invités à déjeuner à son jardin, nous nous y sommes rendus, où nous l'avons trouvé dans la même disposition que S. A., et malgré nos instances et nos efforts pour lui faire voir les conséquences d'attirer sur le Bacha et sur son peuple la terrible vengeance d'une puissance comme la France (qui peut l'écraser sans se donner le moindre inconvénient), et il est resté inflexible, et, après un entretien de deux heures, nous l'avons quitté sans rien faire.

Le lendemain de l'entrevue avec l'Aga, on nous a fait dire que si nous voulions demander une audience à S. A., elle serait accordée ; mais, ayant soin de ne pas compromettre la France, et croyant que le premier mouvement doit originer avec le Bacha, nous nous sommes bien gardés de faire cette demande. Enfin, l'Effendi, qui venait d'avoir un entretien de cinq heures avec le Dey, nous fit savoir que le Dey avait consenti que lui (l'Effendi) écrirait la lettre ci-incluse à Votre Excellence, pour vous inviter à venir ici, nous assurant en même temps, de la manière la plus satisfaisante, qu'à votre arrivée, l'Effendi, accompagné de nous deux, irait à votre bord pour vous faire ses hommages et pour entamer les négociations ; et que tous les prisonniers vous seraient rendus.

Après avoir considéré ce qui vient de se passer et le caractère si bien connu de S. A., nous sommes persuadés qu'il ne fera jamais aucune autre concession. Nous savons bien que, s'il s'agissait d'une affaire avec une puissance de considération, la France rejetterait avec dédain l'idée d'une pareille réparation, mais nous nous permettrons quelques observations sur le cas actuel.

D'abord, les propos qu'a tenus feu M. Deval étaient si extraordinaires et sa manière de les tenir si peu gardée, que si le Bacha n'eût été que simple particulier, au lieu de prince despotique, il n'eût jamais pu s'empêcher d'éclater en colère.

Quant à l'insulte du 3 août (ce jour où vous avez déployé le savoir d'un bon marin, une magnanimité d'esprit digne de vous et de la France, et une dignité de conduite qui commandait, non-seulement l'admiration des spectateurs civilisés, mais les applaudissements des Arabes et Algériens eux-mêmes, peu habitués à laisser échapper leurs sentiments), il faut vous dire que le lendemain de ce jour, de bonne heure, M. Bensamon, interprète du Bacha, se rendit au jardin d'Angleterre pour nous assurer que tout ce qui venait d'avoir lieu avait été fait sans le consentement du Dey et à son insu ; assurance confirmée alors par la destitution du ministre coupable, et depuis par l'assurance du Bacha lui-même.

La troisième observation sera peut-être inutile, parce que ce n'est pas nécessaire de remarquer à vous, Monsieur, qui connaissez si bien les Turcs et les Algériens, que les usages qu'obtiennent chez les nations civilisées, pour régler leurs relations et pour mesurer la réparation que l'une doit à l'autre, ne sont d'aucune appplication à la Barbarie, ni que la France pourra jamais compromettre cette gloire qui a, depuis tant de siècles, rempli l'univers, en pardonnant à ce peuple l'emportement de leur chef.

Nous vous prions, etc.

Signés :

R. W. Saint-John,
Agent et consul général de S. M. Britannique.

M. Quin,
Commandant la corvette de S. M. Britannique le Pélorus.

17 mai 1830. — Hier soir on a reçu avis que deux bricks de guerre français se sont perdus, le 15 du présent mois, à environ 50 milles à l'est d'Alger.

20 mai 1830. — Quatre-vingt-cinq têtes des infortunés Français faits prisonniers sur les deux bricks, qui se sont perdus sur la côte, ont été apportées, aujourd'hui, au Dey. On lui a livré également, mais vivant, le capitaine commandant l'un de ces bricks.

22 mai 1830. — Soixante-treize prisonniers français sont arrivés ici, hier, tard dans la soirée. Parmi eux se trouvaient le capitaine de l'autre brick et quelques autres officiers. Le consul de Sardaigne a invité le consul britannique à le seconder dans une démarche qu'il se proposait de faire auprès du Dey pour obtenir l'autorisation d'emmener à la campagne les officiers français et de les y garder comme prisonniers sur parole. Une audience avait été demandée au Dey et les deux consuls étaient déjà en route pour se rendre au palais, lorsqu'ils ont reçu une lettre de l'un des capitaines français annonçant leur résolution de rester en prison et de partager le sort de leurs équipages.

Le Dey a distribué une somme de 20,000 l. aux Arabes et aux Kabyles qui lui ont amené les prisonniers français et apporté les têtes de ceux qu'ils ont tués, savoir 100 l. pour chaque tête et 100 l. pour chaque prisonnier.

23 mai 1830. — Le Dey a envoyé son interprète chez le consul général pour lui montrer une proclamation en langue arabe, que le gouvernement français a fait répandre parmi les Arabes de la campagne, et dont plusieurs copies ont été remises au Dey par les chefs indigènes: celui-ci les leur a payées, chacune, cent *boudjous* (environ 43 l.), afin de les encourager à lui apporter les autres et d'empêcher qu'il n'en reste en circulation. Cette proclamation rejette toute la responsabilité de la guerre sur le Dey seul ; il y est dit que les Français le considèrent comme leur unique ennemi, que, seul, il sera puni ; on y promet l'inviolabilité de la propriété pour tous, le respect des femmes, l'ample paiement des vivres, dans le cas où la population l'abandonnerait à son sort. Le but du Dey en communiquant ce document au consul était de se plaindre de la proscription dont les Français le frappaient à la suite du coup d'éventail, légère offense, à ses yeux, qu'il avait donné à leur consul, lequel l'avait provoqué à cet acte de violence par son langage peu mesuré.

31 mai 1830. — On a exécuté, hier, quelques Turcs coupables d'avoir organisé une conspiration contre le Dey qu'ils avaient l'intention de déposer.

7 juin 1830. — Le Bey de Constantine est arrivé aujourd'hui avec des troupes pour combattre contre les Français.

9 juin 1830. — Le Bey de Titeri est arrivé à son tour, aujourd'hui, avec des troupes. Le Bey d'Oran, retenu dans son gouvernement par la révolte de ses sujets indigènes, a envoyé son khalifah avec un faible contingent pour secourir le Dey.

12 juin 1830. — Ce matin, 72 voiles de la flotte française sont en vue ; comme il est probable que demain, elles arriveront toutes ici, le consul a convenu d'un signal qui, dans cette hypothèse, aviserait le navire de Sa Majesté *Ferret*, d'avoir à prendre la mer pour se mettre hors de la ligne de bataille.

13 juin 1830. — La flotte française est arrivée aujourd'hui ; après avoir passé devant la ville, elle a continué sa route jusqu'à la baie de Sidi-Ferrudj, où elle a jeté l'ancre dans le cours de l'après-midi.

14 juin 1830. — L'armée française a opéré, ce matin, son débarquement, sans rencontrer beaucoup de résistance.

16 juin 1830. — On annonce que les Arabes ont fait une tentative contre les Français, mais qu'ils ont été repoussés à coups de canon.

17 juin 1830. — Une multitude d'Arabes et de Kabyles, est descendue, ce matin, des montagnes, pour assaillir les Français. On dit qu'ils sont au nombre de 26,000, mais, selon toute vraisemblance, ce chiffre est exagéré des trois-quarts. Ils ont engagé, durant toute la journée, une vive fusillade contre les Français ; ceux-ci ont riposté par quelques coups de canon.

19 juin 1830. — Il y a eu, aujourd'hui, une bataille entre les deux armées. Les Français ont battu les Algériens qui ont dû se retirer en abandonnant leur camp qui a été pris par leurs vainqueurs, en même temps que la caisse militaire de l'agha,

2,000 moutons, 600 bœufs, sans compter une quantité d'autres objets. L'agha est rentré dans Alger, et les Arabes se sont enfuis dans toutes les directions; ils prétendent que l'agha leur a refusé de la poudre pour combattre. Le *cogia-cavallo*, lequel commande en second, est également revenu à Alger.

20 juin 1830. — Les Français restent sur les positions qu'ils ont conquises hier, et y ont dressé leur camp. Les Arabes et les Kabyles parcourent le pays, pillant les maisons, dévorant les fruits dans les jardins, se plaignant hautement de mourir de faim. Le Dey a interné l'agha dans sa maison de campagne, et confié le commandement de ses forces au Bey de Titeri, lequel remplira les fonctions d'agha. Celui-ci s'occupe de former un nouveau camp à Staouéli, près de celui que son prédécesseur a perdu hier. On s'efforce de rassembler de nouveau les Arabes et les Kabyles; on leur fait des distributions de poudre; mais beaucoup de ces derniers sont déjà retournés dans leur montagne. Le cogia cavallo est aussi disgracié.

21 juin 1830. — L'agha a été autorisé à rentrer au camp, pour servir sous les ordres des Beys de Titeri et de Constantine, sans exercer lui-même un commandement.

24 juin 1830. — On s'est battu presque toute la journée. Les Algériens ont subi des échecs répétés, et les Français ont gagné beaucoup de terrain dans la direction de la ville. Ces derniers se sont emparés de plusieurs maisons qu'ils ont garnies de troupes et sur lesquelles ils ont arboré les couleurs françaises. Les Algériens ont mis leurs tentes à l'abri dans la ville, et forment des groupes épars dans toutes les directions.

Un Arménien, employé comme interprète dans l'armée française, a été fait prisonnier aujourd'hui. On l'a conduit devant le Dey qui l'a questionné sur les forces des envahisseurs; le Dey, apprenant de sa bouche que les Français possédaient deux cents canons, est entré dans une violente colère, lui a reproché d'avoir menti et l'a fait décapiter séance tenante.

25 juin 1830. — Les Français occupent les mêmes positions qu'hier. Les Algériens ont dirigé sur eux, toute la journée, un feu très nourri, mais à une distance trop considérable pour produire un effet sensible. Un navire de guerre espagnol est arrivé ce matin, et comme il s'approchait de la ville, les batteries ont tiré sur lui et l'ont obligé à se retirer. Il paraît que le Dey a donné l'ordre de tirer sur tous les navires qui tenteraient de s'approcher. Le brick de S. M. le *Ferret* a mouillé ce soir dans la rade, mais à trop grande distance pour qu'on pût le canonner.

26 juin 1830. — Les Algériens ont continué, pendant tout le jour, leur feu contre les Français. Ceux-ci sont restés sur leur position; mais ils ont reçu de gros renforts de leur quartier-général.

27 juin 1830. — Il y a eu quelques engagements aujourd'hui. Les Algériens ont, dit-on, perdu environ mille hommes. Les Français se maintiennent au même point; ils ont reçu beaucoup de matériel et d'approvisionnements, [illegible] on a vu, sur la nouvelle route qu'ils ont ouverte, une grande quantité de prolonges et de canons escortés par de la cavalerie. Les Arabes et les Kabyles ont pillé un certain nombre de maisons juives. Le Bey de Titeri, auquel on s'est plaint de ces désordres, a répondu qu'il n'y pouvait rien, qu'il y aurait à redouter la défection de ces gens-là, au cas où il punirait quelque pillard dans les circonstances présentes. Le Dey a cessé de donner cent dollars par tête de Français qu'on lui apporte; mais il a promis de récompenser tout le monde de la même manière.

28 juin 1830. — Les Français sont toujours où ils étaient hier. Les Kabyles, dans une escarmouche contre eux, ont perdu environ 400 hommes.

29 juin 1830. — Ce matin, de très bonne heure, les Français ont fait une marche rapide en avant et se sont emparés de toutes les hauteurs qui commandent la ville. Ils n'ont rencontré aucune résistance, leurs adversaires ayant lâché pied, et ils sont occupés

maintenant à amener leur train d'artillerie sur les sommets qu'ils ont conquis.

Le général en chef des Français a envoyé un poste de sept hommes pour protéger le consulat anglais contre les déprédations de ses soldats.

30 juin 1830. — Il y a eu, aujourd'hui, un engagement près du Fort-l'Empereur, où les Français construisent leurs batteries pour attaquer ce fort ; les deux partis ont essuyé des pertes assez sérieuses. Les maisons de campagne de plusieurs consuls ont été forcées par les Français, et il y a eu quelques personnes tuées dans la villa du consul de Naples.

Le général en chef français a envoyé, aujourd'hui, au consul général anglais, un officier chargé de l'inviter à faire parvenir au Dey des représentations menaçantes pour le cas où la vie des prisonniers français enfermés à Alger serait mise en danger. Le consul a refusé de se charger de cette mission.

1er juillet 1830. — Ce matin, deux vaisseaux de ligne français et deux frégates, sous le commandement du contre-amiral Prosamel, sont venus tirer, pendant une heure environ, sur quelques petits forts construits à peu de distance de la ville, à l'Ouest ; mais, comme ils étaient tout à fait hors de portée, il n'en est résulté aucun dommage.

3 juillet 1830. — A deux heures, toute la flotte française, sous le commandement du vice-amiral Duperré, est entrée dans la baie et a attaqué les forts de la ville et ceux placés à l'Ouest. Chaque navire a lâché sa bordée en passant (à peine à portée de canon) ; la canonnade a duré environ deux heures, sans produire aucun dommage.

4 juillet 1830. — A trois heures du matin, les Français entament le feu contre le Fort-l'Empereur. Le feu a duré jusqu'à dix heures ; à ce moment, les troupes algériennes en sont sorties, après avoir incendié le magasin à poudre. L'explosion a offert un magnifique spectacle ; peu d'instants après, les Français

ont pénétré dans le fort et ont planté leurs étendards sur ses ruines. Après quoi, le consul général a été mandé par le Dey et invité par lui à se rendre, de sa part, auprès du commandant en chef, afin de demander à ce dernier quelles étaient ses exigences. Le commandant en chef a répondu qu'il exigeait que la ville lui fût rendue demain matin, à dix heures ; il a garanti, à ce prix, la vie sauve et la libre disposition de leurs biens, tant au Dey lui-même qu'aux habitants de la ville. Cette réponse, ayant été donnée par écrit, a été envoyée au Dey par son propre secrétaire, lequel s'était transporté au camp français avec le consul.

5 juillet 1830. — Le Dey a mandé de nouveau le consul, ce matin, pour savoir de sa bouche s'il pouvait compter sur la promesse du général en chef d'avoir la vie sauve, à lui-même et aux habitants de la ville. Il a déclaré que, dans ce cas, il était prêt à rendre la ville et à signer la convention qui lui était offerte par le commandant en chef. Sur l'assurance donnée par le consul qu'il pouvait y compter, il a apposé son cachet sur la convention et a prié le consul de la transmettre au général français. En même temps, Sa Hautesse a demandé au consul de s'employer à faire proroger de deux heures le délai fixé par le commandant en chef, afin d'avoir le loisir d'éloigner sa famille du palais et de l'installer dans sa maison privée. Le consul s'est chargé de cette double mission et a obtenu ce que le Dey désirait ; les troupes françaises ont suspendu leur mouvement jusqu'à une heure. A une heure, elles ont pénétré dans la ville et ont pris possession du palais du Dey. Le consul, craignant que, au milieu de la confusion, on ne commît quelque cruauté contre les prisonniers français, a amené le Dey à ordonner leur mise en liberté, avant qu'il ne quittât lui-même son palais ; il les a fait conduire au consulat anglais, et s'est rendu au camp français avec les capitaines des deux bricks de guerre qui s'étaient perdus antérieurement sur la côte.

6 juillet 1830. — Le Dey a appelé, ce matin, le consul général auprès de lui et lui a exprimé le désir de quitter le pays. Sa Hautesse a dit qu'Elle comptait entièrement sur lui pour le con-

seiller dans les circonstances présentes. Après quelques instants de conversation, le Dey a prié le consul d'aller chez le général français et de prendre avec celui-ci les arrangements nécessaires, exprimant le désir d'obtenir un navire pour le transporter à Malte. Le consul s'est acquitté de cette commission ; le commandant en chef a accordé avec beaucoup d'empressement tout ce qui lui était demandé ; il a dit qu'il placerait un navire de guerre à la disposition du Dey, afin que ce dernier pût se faire conduire où il jugerait convenable.

7 juillet 1830. — Le Dey a visité aujourd'hui le général en chef français, lequel lui avait mandé qu'il désirait le voir. Une escorte d'honneur et une troupe de musiciens lui ont été envoyées pour l'accompagner jusqu'au palais; il y a été reçu avec toute la déférence et toute la civilité possibles; on lui a rendu ses armes et les biens qu'il avait laissés au palais.

Le Dey a adressé, ce soir, un message au consul général pour lui annoncer qu'il avait changé de résolution, et qu'au lieu de se retirer à Malte, il était décidé à aller à Livourne.

Le commandant en chef a fait publier, aujourd'hui, une proclamation par laquelle il invite les habitants à se rassurer et à rouvrir leurs boutiques; il les informe qu'ils continueront à être régis par un gouvernement musulman; on leur enjoint aussi à tous de livrer leurs armes.

9 juillet 1830. — On a notifié, cet après-midi, à tous les Turcs célibataires qu'ils devront s'embarquer demain matin.

10 juillet 1830. — Tous les Turcs célibataires ont été embarqués ce matin pour Smyrne. On leur a donné, à chacun, cinq livres sterling.

Le commandant en chef a avisé, par une lettre circulaire, tous les consuls européens d'Alger que le consulat de France à Alger était rétabli ; que M. Deval, ex-consul de France à Bône, remplirait provisoirement les fonctions de consul général, et que toutes les communications qu'ils voudraient lui adresser devraient lui parvenir par l'entremise de ce consul.

11 juillet 1830. — Le Dey, avec sa famille, sa suite et ses biens, a mis aujourd'hui à la voile, sur une frégate française, pour Naples, résidence définitivement choisie par lui. L'ex-Aga et le ministre de la marine, tous deux ses gendres, sont partis avec lui.

12 juillet 1830. — Le commandant en chef français a annoncé à l'armée, par un ordre du jour, que le trésor trouvé à Alger est suffisant pour payer tous les frais de la guerre, et qu'il laisse même un beau profit à la nation.

M. Saint-John annonça la prise d'Alger au contre-amiral P. Malcolm, commandant la flotte de la méditerranée, par une dépêche datée du 5 juillet 1830. Je termine, par une traduction de ce document, le récit sommaire qui précède des relations qui ont existé entre la Grande Bretagne et les États Barbaresques :

« Je profite de l'occasion que me fournit le départ du *Ferret* pour aviser Votre Excellence que la ville d'Alger s'est rendue, ce matin, à l'armée française, et que le général de Bourmont a établi son quartier général dans le palais du Dey, que ce dernier a quitté pour se retirer dans sa maison particulière.

» La flotte française est arrivée ici le 13 juin ; elle a mouillé dans une baie située à douze milles à l'ouest d'Alger ; les troupes ont débarqué le 14, sans trouver de résistance sérieuse, et ont commencé immédiatement leurs travaux de retranchement.

» Les Français ont campé sur ce point jusqu'au 19. Ce jour-là, leur camp a été attaqué par un corps nombreux d'Algériens, qui, après un engagement de plusieurs heures, a dû battre en retraite et a été poursuivi jusqu'à son propre campement, à deux milles environ des retranchements français. Là, les Algériens ont essayé de reprendre l'offensive, mais, n'ayant pas réussi, ils ont été obligés de renoncer définitivement à la lutte et de lâcher pied. Les Français se sont emparés du camp algérien, de quelques pièces de campagne, de la caisse militaire de l'Aga et d'un

troupeau considérable de bestiaux. Ils se sont retranchés dans cette nouvelle position, avec l'intention d'y séjourner quelques jours, jusqu'au moment où ils y auraient réuni leur train d'artillerie. Mais une seconde attaque des Algériens leur a permis de les poursuivre, après leur avoir infligé plusieurs échecs, et d'avancer rapidement vers la ville. Ils se sont arrêtés au pied d'une chaîne de collines qui dominent la ville, et y ont bivouaqué pendant cinq jours, durant lesquels ils ont frayé le chemin à leur artillerie.

» Le 29, ils ont pris possession de toutes les collines qui couronnent la ville, et ont fait leurs préparatifs pour entamer le siège du Fort-l'Empereur, une forteresse considérable qui commande Alger.

» Le général sous les ordres duquel sont placées les troupes qui opèrent aux alentours de ma maison de campagne m'a envoyé une garde de sept hommes pour protéger ma demeure contre ses propres soldats. J'ai pu apprécier l'utilité de cette mesure ; en effet, les villasde plusieurs autres consuls, qui n'avaient reçu aucun poste de ce genre, ont été forcées et pillées par la soldatesque ; les habitants de quelques-unes d'entre elles ont même été massacrés.

Le 30, le général de Bourmont m'a envoyé un officier pour me prier d'adresser, de sa part, un avis au Dey, à l'effet de prévenir celui-ci que si les prisonniers français qui étaient entre ses mains étaient traités convenablement, sa personne, sa famille, aussi bien que ses biens personnels, seraient respectés, lors de la prise de la ville ; que si, au contraire, quelque prisonnier était mis à mort, la vie de Sa Hautesse en répondrait. Le commandant en chef a manifesté également le désir de me voir à son quartier-général.

» J'ai opposé un refus à ces deux communications, d'abord, parce que, le Dey étant encore dans le complet exercice de ses fonctions, à la tête de son gouvernement, il ne m'a paru convenable que de semblables menaces lui arrivassent par mon entremise, alors surtout que les Français ont un agent dans la personne du consul sarde. J'ai fait répondre, toutefois, au général que, s'il voulait m'écrire à ce sujet, je me chargerais d'envoyer

sa lettre au Dey, ou de la lui faire lire ; mais, qu'à mon sens, une pareille menace n'aurait d'autre résultat que d'exaspérer le Dey et de le pousser à quelque acte de cruauté que, si l'on s'abstenait de toute démarche de ce genre auprès de lui, il ne songerait pas à commettre, suivant toute probabilité. Mon refus était basé, en second lieu, sur cette considération que, aussi longtemps que mes relations continueraient avec le Dey, je n'estimais pas convenable pour moi de me rendre au quartier-général de l'armée de ses ennemis. J'ai ajouté que je serais heureux de me rencontrer avec le général en chef, s'il voulait se transporter dans la région habitée par moi.

» Il est probable que mon opinion au sujet du message destiné au Dey, et mon refus de visiter M. de Bourmont à son quartier-général, ont été appréciés par ce dernier à leur juste valeur ; en effet, il n'a plus été question des prisonniers, et le général m'a fait dire qu'il chercherait à se rapprocher de moi dès qu'il le pourrait, qu'il désirait s'entretenir avec moi.

» A trois heures, hier, les Français ont ouvert le feu contre le Fort-l'Empereur. La canonnade a duré jusqu'à dix heures, c'est-à-dire jusqu'au moment où les troupes algériennes ont évacué la forteresse et l'ont fait sauter. Le Dey m'a mandé auprès de lui et m'a prié de me rendre, de sa part, au camp français, et de m'informer des conditions qu'il pouvait espérer. Le commandant en chef m'a répondu que la ville devait lui ouvrir ses portes ce matin ; il m'a envoyé un document écrit, à cet effet ; vous en trouverez une copie sous ce pli. Le Dey m'a fait demander, ce matin, de nouveau, pour savoir s'il pouvait être assuré d'avoir la vie sauve pour lui-même et pour les habitants de la ville, en conformité de la promesse du général français. Sur ma réponse affirmative, il a apposé son sceau sur la convention, en ma présence, et m'a prié de porter le document au camp français ; en même temps, j'ai été chargé par lui de solliciter du général en chef un délai de deux heures de plus, afin d'avoir le loisir de faire sortir sa famille du palais et de l'installer dans sa maison particulière. Cette demande a été accordée, et les troupes françaises sont entrées dans la ville, aujourd'hui, à une heure. »

Le journal consulaire a été continué pendant quelques années, après la . Le dernier fait enregistré par M. Saint-John est daté du 8 janvier 1835, et se rapporte à une visite faite à Alger par M. Thomas Campbell, le célèbre poète anglais, auteur de *Pleasures of Hope*, qui a laissé un récit de ses voyages en deux charmants volumes intitulés : *Letters from the South*.

M. Saint-John résigna ses fonctions de consul le 1er janvier 1851, et mourut peu de temps après.

R.-L. PLAYFAIR.

HISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les nos 139 et 140)

---

§ 6.

Au moment où Barberousse faisait ainsi la conquête du royaume de Tunis, l'Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, se trouvait à Barcelone, capitale de la Catalogne, et y était informé de tout ce qui se passait. Il voyait clairement le grand danger que le voisinage des Turcs faisait courir à ses États et se proposait de les chasser de Tunis. Ce projet prit encore plus de consistance, quand il se vit implorer par les Ambassadeurs de Muley-Hassan. Ce prince lui demandait très instamment de l'aider à remonter sur le trône, s'offrait à lui comme fidèle vassal, consentant à payer le tribut qui lui serait demandé. En outre, la nouvelle des pillages et des dégâts que faisaient les corsaires sur les provinces Italiennes, vint le décider à ne plus attendre et à précipiter les événements. Il assembla donc une très puissante armée

de tous les points de l'Espagne et de l'Italie, s'embarqua à Barcelone le 20 juillet 1535, chassa Barberousse du royaume de Tunis et le força à s'enfuir à Bône. Enfin il remit Muley-Hassan sur le trône, ce qui est connu de tous, et a été écrit très au long et en détail par maints auteurs, ce qui fait qu'il est inutile que nous perdions notre temps à le raconter et à l'écrire. Nous dirons seulement que, lorsque Kheïr-ed-Din apprit que l'Empereur s'avançait sur lui avec des forces aussi considérables, il envoya ses quatorze meilleurs vaisseaux à Bône, ville située à trois cents milles à l'ouest de Tunis, et à la même distance à l'est d'Alger; l'éloignement de cette place lui fit penser qu'elle serait moins exposée aux attaques des Chrétiens, et, que par cela même, ses vaisseaux seraient plus en sûreté; enfin que, si l'Empereur le chassait de Tunis (ce qu'il considérait comme certain), il trouverait un refuge à Bône. Ce fut en effet ce qu'il fit, et il s'y dirigea par terre, à son départ de Tunis, emmenant avec lui une grande partie de ses corsaires, de ses alliés et une grosse troupe de Turcs; car il avait perdu peu de monde dans la bataille. En arrivant, il fit immédiatement espalmer ses galiotes, surveillant et pressant lui-même l'opération. Quelques corsaires lui dirent qu'ils voyaient bien qu'il s'apprêtait à aller à Constantinople, demander du secours au Sultan pour prendre sa revanche, et qu'il faisait bien, parce que les mers de l'Ouest n'étaient plus sûres pour eux et que l'Empereur les y poursuivrait jusqu'à ce qu'il les eût tous pris. Kheïr-ed-Din, indigné de ces propos, se tourna vers eux avec une grande fureur et leur dit : « Comment, à Constantinople? » Quel besoin avons-nous de fuir? Quelle est cette lâcheté? C'est en Flandre que je vais vous mener, en Flandre, vous dis-je, et non à Constantinople. » Il espalma ses vaisseaux en trois jours, les chargea le quatrième et appareilla le cinquième sans dire où il allait, mais en donnant l'ordre de le suivre. Trois jours après, il touchait à l'île de Minorque, dont les habitants, qui savaient que

l'Empereur guerroyait à Tunis contre Barberousse et ses corsaires, étaient loin de penser qu'ils allaient avoir affaire à eux. Les Turcs avaient reçu l'ordre de se déguiser en chrétiens et d'arborer le pavillon espagnol; ils entrèrent ainsi dans le port de Mahon, trompant un vaisseau portugais, qui les crut Chrétiens, et les salua comme des amis. Barberousse commença par s'emparer de ce vaisseau, à la suite d'un combat sanglant, dans lequel les Portugais, pris à l'improviste, se défendirent vigoureusement, et à la fin furent tous capturés. Puis débarquant son monde et son canon, il tomba sur les Minorquins pris au dépourvu. Il força l'entrée de la ville avec quelques coups de canon, il la saccagea, la pilla, la brûla et la détruisit, faisant plus de six mille captifs qu'il embarqua, et mit immédiatement le cap sur Alger, s'étant ainsi vengé en partie, disait-il, de sa défaite (1). Son arrivée causa une grande joie dans la ville; car on y savait déjà qu'il avait été forcé d'abandonner Tunis, et son lieutenant Hassan Aga, homme courageux, tout eunuque qu'il était, avait appelé près de lui une bonne troupe de Turcs, craignant d'abord que l'armée chrétienne ne poursuivit sa victoire et ne cherchât à s'emparer d'Alger; les habitants savaient encore que Kheïr-ed-Din avait touché à Bône et en était parti avec quatorze vaisseaux, sans qu'on connut quelle direction il avait prise. Donc chacun était plein de peur et de méfiance, et croyait que le Roi, n'osant plus revenir à Alger ni se montrer nulle part, s'était enfui comme un désespéré. Peu de jours après son arrivée, il apprit avec certitude que l'Empereur, après avoir remis Muley-Hassan sur son

(1) Le *R'azaouat* raconte la prise de Port-Mahon en grand détail et de la manière la plus pittoresque. D'après lui, on venait de brûler vif un malheureux prisonnier, après l'avoir grimé et déguisé de façon à ce que tous les habitants crussent que c'était Kheïr-ed-Din lui-même, et c'est au moment même où ils se réjouissaient d'être débarrassés de ce terrible ennemi, qu'ils le virent apparaître à la tête de ses Turcs.

trône, s'était embarqué pour la Sicile, et avait licencié son armée. Alors, laissant le gouvernement d'Alger à Hassan Aga, il partit pour Constantinople le 15 octobre avec douze grosses galiotes, chargées d'une quantité de captifs et de trésors, destinés à faire des présents au Sultan et à ses Pachas, afin d'obtenir une armée pour reconquérir Tunis; car il était fort triste d'avoir perdu un aussi riche royaume. Soliman fut très satisfait de faire connaissance d'un homme aussi célèbre que l'était Kheïr-ed-Din; il ne l'avait jamais vu, celui-ci n'étant pas venu en Turquie depuis l'année 1504, époque où il était passé en Barbarie avec son frère Aroudj. Le Sultan était fort mécontent de son Grand-Amiral Zaibe (que d'autres nomment Himeral), qui avait montré une grande lâcheté devant le Prince André Doria, à l'époque où celui-ci fut envoyé en Grèce avec cent galères par l'Empereur Charles-Quint, afin de détourner Soliman de ses entreprises contre l'Autriche et contre Vienne; l'Amiral turc n'avait pas osé combattre Doria, et lui avait laissé prendre en Morée les deux villes de Coron et de Patras. Donc, lorsque le Grand Seigneur eut vu Barberousse, qu'il savait être très brave et bon marin, il se décida à lui donner le commandement général de sa flotte, en remplacement de *Zaibe.* Toutefois, ce ne fut pas seulement le besoin qu'avait le Sultan d'un bon marin qui valut à Barberousse ce poste élevé: il advint (tellement la fortune le favorisait) qu'il s'empara pendant son voyage d'un vaisseau vénitien, en disant que les Algériens n'étaient pas compris dans le traité fait entre le Grand Seigneur et Venise. Sur ce bâtiment, il trouva une lettre que le premier Ministre de la Porte, Ibrahim Pacha, écrivait très secrètement au Duc (1) de Venise; il l'ouvrit par curiosité, ne se doutant pas qu'elle provînt d'Ibrahim, et reconnut qu'elle renfermait des instructions préjudiciables au Sultan et favorables à la Chrétienté. (Il est très certain

(1) *Sic.*

que ledit Ibrahim avait l'habitude d'envoyer des lettres de ce genre, particulièrement à l'Empereur Charles-Quint, par la voie de Venise). Barberousse montra ces lettres au Sultan, qui donna immédiatement l'ordre de tuer Ibrahim et de le jeter secrètement à la mer (1); il reconnut le service que venait de lui rendre Kheïr-ed-Din en le nommant Grand-Amiral quelques jours après.

§ 7.

Barberousse, ce fils d'un pauvre potier, étant parvenu à une position aussi élevée, voulut montrer toute sa valeur, son intelligence et son zèle pour le service du Sultan. Sans perdre un seul instant, il consacra toute l'année 1536 à organiser la flotte, fit radouber et remettre à neuf les vieux navires, envoya chercher beaucoup de bois de charpente sur les côtes de la Mer Noire, fit construire une grande quantité de galères neuves, et amassa une forte provision d'agrès de toute espèce; il apporta tous ses soins à ces diverses opérations, auxquelles il employait les Reïs qu'il avait amenés d'Alger. Tous ceux qui les voyaient à l'œuvre admiraient leur industrie et leur activité, et reconnaissaient clairement la grande différence qu'il y avait entre eux et les anciens capitaines de galères.

Kheïr-ed-Din sortit pour la première fois à la tête de la flotte Turque en 1537; le Sultan voulait rompre avec Venise et lui faire la guerre, et désirait s'emparer aussi du royaume de Naples, où l'appelaient quelques habi-

(1) La plupart des historiens donnent pour cause de la fin tragique du Grand-Vizir, la haine de la Sultane mère et de Roxelane, qui persuadèrent au Sultan qu'Ibrahim l'avait trahi dans la guerre contre la Perse. (Voir De la Croix, Hammer, etc.). Ajoutons que, s'il faut en croire Sandoval, Ibrahim Pacha aurait été le protecteur de Kheïr-ed-Din, et l'aurait puissamment aidé à devenir Capitan-Pacha.

tants, qui avaient été dépossédés de leurs terres; un des principaux, méchant homme, Gouverneur de l'antique cité de Brindes, avait promis au Sultan de lui livrer cette ville aussitôt que sa flotte arriverait; c'était une position très importante, qui ouvrait le chemin pour s'emparer de la Pouille et du royaume de Naples. Cette conquête avait été jadis bien ambitionnée par Mahomet II; le vainqueur de Constantinople, qui avait pris Otrante, et avait conservé cette ville jusqu'à sa mort, espérant s'en servir pour conquérir le reste de l'Italie et Rome même. Pour exécuter ses projets, Soliman quitta Constantinople à la tête de deux cent mille hommes, vint à la Velonne, port de mer rapproché de l'Italie, et ordonna en même temps à Barberousse de le suivre avec la flotte et de commencer par s'emparer de Brindes. L'Amiral, arrivé à la Velonne, y attendit un second avis du Gouverneur de Brindes; ne voyant rien venir et ne voulant pas perdre son temps, il se dirigea vers Castia, ville de la province d'Otrante, dans l'intention de ravager le pays, pour jeter l'épouvante dans tout le royaume; cette ville, canonnée vigoureusement, se rendit au bout de quelques jours. Cependant, à la nouvelle de l'arrivée de la flotte turque, le Prince André Doria était sorti de Gênes et de Messine avec trente et une galères, seuls navires qu'il eût eu le temps d'armer; en entrant dans le golfe de Venise, il captura près de Corfou, une galiote ennemie; voulant connaître les desseins de Kheïr-ed-Din, il fit mettre le Reïs à la torture, et celui-ci révéla que la trahison du Gouverneur de Brindes était une des principales causes de l'expédition. Le Prince fit aussitôt parvenir cet avis au Vice-Roi de Naples, Don Pedro de Tolède, Marquis de Villafranca. Celui-ci fit saisir et pendre le traître, avant qu'il n'eût pu accomplir son dessein, et il assura la garde de la ville en y envoyant le Seigneur Alarçon (1) avec une bonne troupe d'infanterie espagnole.

Jorge Ruy de Alarcon, corregidor de Murcie et Carthagène, frère

Barberousse, ayant reçu ces nouvelles, et n'espérant pas s'emparer de Brindes, vint rejoindre le Sultan à la Vélonne. Celui-ci, dévoilant alors sa haine contre les Vénitiens, donna l'ordre de ravager à fond leurs possessions, et principalement l'île de Corfou. Cela fait, il retourna à Constantinople par terre, et l'Amiral le suivit avec la flotte.

§ 8.

En 1538, la guerre entre les Turcs et les Vénitiens continua; Barberousse sortit de nouveau à la tête de sa flotte, très renforcée en hommes et en vaisseaux, et investit les provinces ennemies. Venise, ne pouvant résister seule au Grand Seigneur, fit alliance avec le Pape Paul III et avec l'Empereur Charles-Quint. Les trois alliés réunirent à frais communs une grosse flotte dont le commandement fut donné au Prince Doria qui sortit pour attaquer Barberousse. La rencontre eut lieu à La Prévéza; lorsque les deux armées navales furent en présence, le Prince, pour des raisons inconnues, refusa la bataille et se retira; la gloire et la réputation de Barberousse s'accrurent beaucoup de l'honneur qui lui revint d'avoir fait reculer un aussi vaillant lutteur.

§ 9.

En 1539, Kheïr-ed-Din sortit une troisième fois et s'empara de Castelnovo, en Dalmatie, après avoir pendant longtemps écrasé cette ville sous un feu terrible de son artillerie, et en avoir ruiné toutes les défenses; il passa au fil de l'épée 4,000 vieux et braves soldats espagnols,

de Alonso de Alarcon, qui avait été employé aux négociations secrètes avec Kheïr-ed-Din.

que l'Empereur y avait mis en garnison, sous le commandement de Francisco Sarmiento, brave maître de camp, qui fut tué en combattant valeureusement à la tête de ses troupes. Quelques jours après, il prit Cattaro et Malvoisie, possessions Vénitiennes, et força à se rendre Napoles de Romania, toutes villes fort importantes. On remarqua, dans cette campagne, deux Reïs formés par les soins de Kheïr-ed-Din : le Corseto, et Dragut, qui devint depuis si célèbre et si heureux dans ses entreprises. Cette expédition força les Vénitiens à demande la paix, et l'Amiral eut le temps de se reposer à Constantinople, où il fixa sa résidence.

En 1543, le Roi de France, François Ier, demanda très instamment au Grand Seigneur d'envoyer sa flotte contre l'Empereur Charles-Quint, auquel il venait de déclarer la guerre, en prenant pour prétexte le meurtre de Frégose et de Rinçon ; ces deux personnages avaient été députés au Sultan par le Roi de France et avaient été tués en Lombardie, au passage d'une rivière, sur la route de Venise, où ils allaient s'embarquer. Barberousse sortit pour la quatrième fois, avec cent galères, et se dirigea vers la France, en saccageant, brûlant et détruisant beaucoup de villes de la Calabre. A son passage devant Gaëte, ville du royaume de Naples (d'autres disent à tort que ce fait arriva à Reggio, ville de Calabre située en face de Messine), le gouverneur, Don Diego Gaëtan, lui fit tirer quelques coups de canon; Kheïr-ed-Din, furieux, arrêta sa marche, débarqua avec 12,000 Turcs, canonna rudement la ville et la prit. Parmi les captifs, se trouvait une fille de Don Diego, âgée de dix-huit ans et merveilleusement belle ; lorsque Barberousse la vit, elle lui plut tellement qu'il la prit pour femme ; par amour pour elle, il donna la liberté à son père et à sa mère et l'emmena avec lui en France. Peu de mois après son arrivée à Marseille, il reçut l'ordre du Roi François Ier d'aller assiéger Nice, qui appartenait au Duc de Savoie, Prince de Piémont, allié de l'Empereur. Il fit entrer sa flotte dans le

port de Villafranca, qui, par mer, n'est qu'à une distance de deux portées d'arquebuse de Nice, tandis que, par terre, il est à deux milles à l'est de cette ville; quoique ce port soit très grand et très bon, il n'était pas fortifié, et la ville de Villafranca l'était si peu que Barberousse y entra sans résistance, la détruisit et la brûla; la population avait pu se sauver et emporter tous ses biens. De là, les Turcs, traversant, pendant plus de deux milles, des montagnes escarpées et sauvages, arrivèrent en plaine et mirent le siège devant Nice. Ils ouvrirent sur la place un feu terrible, avec une très forte artillerie, que Barberousse avait fait transporter à bras à travers les montagnes; car la raideur des pentes n'avait pas permis d'autres moyens de locomotion. Le canon avait déjà détruit tous les environs de Nice, ces lieux si doux, si beaux et si gracieux; une bonne partie de la ville était en ruines, et beaucoup d'habitants avaient déjà trouvé la mort lorsque le reste se rendit, sur l'invitation des Français (1). Il ne restait plus d'autre défense que le château; Kheïr-ed-Din l'attaqua sans succès, à cause de la grande force du lieu(2); au moment où il redoublait ses efforts, il apprit que le Marquis de Guast, qui gouvernait alors le Milanais pour l'Empereur Charles-Quint, marchait sur lui avec une forte infanterie Espagnole; à cette nouvelle, il jugea à propos de se retirer rapidement, voyant que le château était trop fort et dans une position trop élevée pour pouvoir être pris d'assaut ou ruiné par l'artillerie. Il fit de nouveau repasser la montagne à ses canons, et revint à Villafranca. De là, il conduisit sa flotte à Toulon, port Français très important, et y séjourna longtemps malgré lui, se plaignant de perdre son temps à ne rien faire. A

(1) Les habitants, réduits à l'extrémité, et craignant de tomber entre les mains des Turcs, demandèrent aux Français de se rendre à merci ; Kheïr-ed-Din se considéra comme frustré de sa victoire, et montra, depuis ce moment, la plus grande mauvaise volonté.

(2) Et de l'énergie du brave gouverneur Paul Siméon.

la fin de l'été, il envoya un de ses anciens compagnons, vaillant corsaire, nommé Sala-Reïs, pour ravager les côtes d'Espagne, avec vingt-deux galères bien armées. Celui-ci se dirigea vers la Catalogne, pilla et détruisit les ports importants de Palamos et de Rosas ; cette dernière ville n'était pas fortifiée à cette époque; elle le fut depuis, précisément à cause des dommages qu'elle subit en cette occasion. Cela fait, Sala-Reïs, obéissant aux ordres reçus, s'en alla hiverner à Alger.

§ 10.

En 1544, l'Empereur et le Roi de France firent la paix, et Barberousse fut invité à retourner en Turquie avec sa flotte. Il partit de Toulon au commencement du printemps, après avoir été rejoint par Sala-Reïs, qui lui amena les vingt-deux galères placées sous ses ordres. Arrivé à l'île d'Elbe, il envoya une frégate prier Appiano, seigneur de Piombino, de lui rendre un jeune captif, fils d'un de ses vieux amis, corsaire nommé Sinan-Reïs le Juif, qui se trouvait en ce moment à Suez, par ordre du Grand Seigneur, et y organisait une grosse flotte destinée à chasser les Portugais de l'Inde. Appiano s'excusa en disant que le jeune homme avait été baptisé ; mais Barberousse ne se contenta pas de cette réponse, menaça de mettre tout le pays à feu et à sang, et commença le ravage par l'île d'Elbe, où il fit un grand nombre de captifs. Appiano, effrayé, rendit le jeune homme, que Barberousse renvoya à son père presque aussitôt après qu'il fut de retour à Constantinople. Sinan-Reïs se trouvait alors dans la Mer Rouge, et l'on dit qu'il mourut subitement de joie en revoyant son fils. Kheïr-ed-Din délivra aussi Dragut-Reïs, qu'il avait élevé, et qui était alors prisonnier à Gênes. Juanètin Doria l'avait capturé en Corse avec deux galères et sept galiotes, l'ayant surpris sans

défense au moment où il espalmait ses navires; il le laissa libre moyennant une grosse rançon (1), qui coûta depuis bien cher à la Chrétienté, à laquelle Dragut fit tant de mal pendant de si longues années. La flotte Turque s'empara ensuite des villes de Talamon et de Porto-Hercule, dans l'État de Sienne, les saccagea et les brûla, ainsi qu'une foule d'autres localités voisines, et y fit un grand nombre de captifs de tout âge et de toute condition. Elle côtoya ensuite le Royaume de Naples et fit subir le même traitement aux îles d'Ischia, de Procida et de Lipari.

§ 11.

Barberousse se reposa à Constantinople pendant les années 1546, 1547 et une partie de 1548 ; il y fit bâtir une grande et superbe mosquée qu'il dota d'une grosse rente, et éleva à côté d'elle une kouba ronde, très haute, richement ciselée, dans laquelle il plaça le tombeau où il devait être enseveli plus tard. Ces édifices sont situés à cinq milles plus loin que Galata, sur la rive du Bosphore (2), au milieu d'une foule de palais, de mosquées et de beaux jardins qui ornent ce rivage sur une étendue de plusieurs milles et le rendent semblable aux délicieux environs de Gênes. Il fit aussi construire, dans Constantinople même, un bain magnifique qui rapportait beaucoup d'argent, et qui fut plus tard l'objet de la convoitise de bien des Pachas, comme nous le raconterons plus loin. Au mois de mai 1548 (3), il fut attaqué par une fièvre

(1) Dragut était tombé entre les mains d'un Lomellini, qui ne consentit à l'échanger que contre la principauté de Tabarque, où il établit des pêcheries de corail et des comptoirs assez importants ; cet établissement appartint à la famille Lomellini jusqu'en 1741.

(2) A Buyukdéré ; ces constructions existent encore.

(3) C'est une erreur de date. Kheïr-ed-Din mourut en 1546, ainsi que cela est prouvé par une lettre de l'évêque de Cambrai, ambassa-

très violente, et mourut au bout de quatorze jours, très regretté des Turcs, qui le tenaient en haute estime pour ses exploits. On raconte comme une chose certaine qu'après qu'il eût été enterré dans la kouba dont nous avons parlé, on le retrouva, à cinq ou six reprises différentes, sorti de son sépulcre et étendu à terre, à la stupéfaction générale ; enfin, un magicien Grec dit que le seul moyen de l'empêcher de quitter sa sépulture, était d'enterrer avec lui un chien noir; cela fut fait, et le corps ne sortit plus de sa tombe (1).

Aujourd'hui encore, la vénération des Turcs, et surtout des corsaires et des marins, pour le tombeau de Barberousse est si grande, qu'il n'y en a pas un seul qui n'aille y faire un pieux pèlerinage avant de s'embarquer, et qui ne le salue, à son départ, par de nombreuses salves d'artillerie et de mousqueterie, pour lui rendre les honneurs dus à un aussi grand saint. Kheïr-ed-Din mourut à soixante-trois ans (2), âge généralement très dangereux ; il était de grande taille, robuste; il avait une forte barbe, châtaine et non rousse, comme celle d'Aroudj ; il avait de gros sourcils et de longs cils ; il fut très cruel pour les Chrétiens et très bon pour les Turcs, qui le craignaient cependant beaucoup, parce que, une fois qu'il était en colère, il n'y avait plus moyen de l'apaiser. Il ne laissa qu'un fils, qu'il eut d'une Moresque d'Alger, et qui, après avoir hérité de tous ses biens (3), fut plus tard Roi

---

deur à Constantinople, adressée à François Ier, à la date du 4 juillet 1546. (Ribier, *Lettres et mémoires d'État*, etc. 1666, in-f°. T. I, p. 584).

(1) C'est une superstition commune en Orient ; on y raconte volontiers que les morts ont quitté leur tombe ; nous avons vu, en Algérie même, plus d'un marabout sur le compte duquel s'est créée une semblable légende.

(2) D'autres historiens ont dit soixante dix et même soixante-seize ; mais on sait combien il est difficile de déterminer l'âge exact d'un Oriental.

(3) La lettre de l'ambassadeur de France dit formellement le contraire : « Le dit Barberousse ne lui laisse rien des biens qu'il avoit

d'Alger à trois reprises différentes, comme nous le raconterons plus loin.

CHAPITRE III

Hassan Aga, troisième Roi

§ 1.

Le troisième Roi d'Alger fut Hassan Aga qui était, comme nous l'avons dit, Sarde, renégat et eunuque. Kheïr-ed-Din l'avait fait captif au pillage d'un bourg de la Sardaigne, alors qu'il était encore enfant ; comme il était beau et bien fait, il l'avait fait eunuque (ce qui en turc se dit aga) et l'avait élevé dans sa maison comme son propre fils. Hassan montra tellement d'intelligence dans toutes les affaires dont il fut chargé par son maître, que celui-ci, quand il fut devenu Gouverneur d'Alger, le nomma son kahia ou majordome et lui donna la direction de tous ses biens. Plus tard, il le fit Beglierbey ou Général en chef; lors des sorties accoutumées qu'il fit avec les Mahalas dans l'intérieur du pays, pour forcer les Arabes à payer l'impôt, il eut l'occasion de montrer son courage et ses qualités de commandement; en sorte que, lorsque Barberousse se rendit en 1533 (1) à l'appel des Tunisiens, il le choisit pour gouverner pendant son absence ; Hassan s'acquitta parfaitement de ses fonctions, et sut rassurer la ville, qui était toute effrayée à la pensée que Charles-Quint allait fondre sur elle, au moment où Barberousse chassé de Tunis, avait été s'embarquer à Bône. En 1535,

---

par deçà, mais le donne, partie au Grand Seigneur et partie à un sien nepveu. » (*Négociations de la France dans le Levant*, T. I, p. 624).

(1) 1534 est la vraie date.

Kheïr-ed-Din lui laissa de nouveau le gouvernement lorsqu'il partit pour la Turquie. Pendant les six années suivantes, Hassan gouverna Alger sans incidents, en paix parfaite, et y rendant bonne justice ; aujourd'hui encore beaucoup de ceux qui l'ont connu, disent que jamais Pacha ne fut plus équitable.

§ 2.

Ce fut en 1541 qu'arriva le désastre de l'Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, auquel une tempête d'une violence inouie, fit perdre une flotte de cinq cents voiles (1) sur la plage d'Alger, dans la journée du 28 octobre (2) ; c'est un événement si connu et qui a été si souvent raconté que nous ne nous occuperons que de ce qui concerne Hassan Aga. Jamais dans aucun cas, un Roi ne montra plus de courage, d'expérience ni de prudence qu'il ne le fit en cette occasion, se voyant assiégé par un Prince aussi puissant et aussi heureux dans ses entreprises que l'était l'Empereur Charles-Quint, avec une flotte si redoutable, une armée si nombreuse et si brave, composée de soldats de toutes les nations Chrétiennes, tandis qu'il n'avait sous ses ordres que trois mille Turcs à peine, et encore très mélangés d'Andaleuces et de Mores. Cependant non-seulement il ne s'effraya pas, mais ce fut lui seul qui encouragea et rassura la foule, parcourant à cheval la ville démoralisée. Lorsque l'Empereur lui envoya en parlementaire un des principaux Chevaliers Espagnols, Don Lorenzo Manuel, qui était chargé de lui offrir en échange de la ville de grandes récompenses pour lui et pour ses Turcs, il répondit en

(1) Cinq cent seize bâtiments, dont soixante-quinze grandes galères.

(2) Le mauvais temps commença dans la nuit du lundi 24 octobre au mardi 25 ; pendant la journée du mardi, la tempête éclata dans toute son intensité, et on battit en retraite le mercredi 26.

raillant que c'était une grande sottise que de prendre conseil de son ennemi, et qu'il espérait, avec la protection de Dieu, que cette affaire lui vaudrait une grande réputation et une renommée éternelle. Plus tard, dans les divers combats qui eurent lieu, et surtout dans celui (dont les Turcs parlent encore aujourd'hui) où les Chevaliers de Malte tuèrent tant de monde aux Algériens, et vinrent planter leur poignard jusque dans la porte Bab-Azoun, Hassan monta à cheval, accourut à la hâte l'épée à la main, força les Chevaliers à reculer, les poursuivit jusqu'à un demi-mille du rempart, en tua plus de cent cinquante, et mit l'ennemi en un tel désordre que les Ducs d'Albe et de Sessa furent contraints de se porter en personne au secours des Chevaliers, ainsi que l'Empereur lui-même, qui dut descendre bien vite de la montagne sur laquelle il était campé, si grand était le désastre causé par la bravoure d'Hassan. Les Turcs montrent encore aujourd'hui l'endroit où tombèrent ces braves en combattant valeureusement; ils appellent ce lieu le Tombeau des Chevaliers, et font le plus grand éloge de leur courage (1). Le jour suivant (2), alors qu'une horrible tempête jointe à un effroyable déluge de pluie jeta les navires à la côte en les brisant sans que rien ne put s'y opposer, L'Empereur, voyant ce misérable spectacle, fut contraint, bien à contre cœur, d'ordonner la retraite. Hassan le poursuivit alors jusqu'au cap Matifou, harcelant l'armée, lui tuant du monde et coupant des têtes, se conduisant enfin, non en eunuque, mais en homme entier

(1) C'était au pont des Fours (Cantarat-el-Afran). Il y a quelques années on voyait encore des ruines des Fours : aujourd'hui les nouvelles constructions ont effacé ces dernières traces, et tellement modifié la forme du terrain qu'il est impossible de reconnaître ce défilé où les Chevaliers de Malte, presque tous Français, accomplirent un si beau fait d'armes. Les Turcs, dit Haëdo, honoraient ce lieu : pas un de nos gouvernants n'a eu la pensée d'y mettre seulement une pierre commémorative.

(2) C'était le même jour, mardi 25 octobre. (Voir la relation de Villegaignon, celle de l'envoyé du Pape Magnalotti, etc., etc.)

et vaillant. Il conquit ce jour-là une grande quantité de captifs, de butin, de chevaux, et mille autres choses de grand prix, et donna la preuve de sa générosité, en ne conservant pas seulement une épingle, et en faisant distribuer toutes ces prises, disant que l'honneur et la gloire de cet exploit lui suffisaient.

§ 3.

Le Roi More de Kouko, lieu situé à trois journées d'Alger sur la route de Bougie, était sorti de son territoire pour prêter main-forte à l'Empereur Charles-Quint dans l'attaque d'Alger; il avait amené avec lui beaucoup de cavalerie et deux mille de ses vassaux armés de mousquets. Mais en apprenant la défaite des Espagnols et leur rembarquement, il s'arrêta et se hâta de rentrer chez lui. Ayant su plus tard que l'armée avait été de Matifou à Bougie, où elle attendait que le temps lui permit de continuer sa route, il y envoya des vivres dont on avait le plus grand besoin (1). Hassan qui avait été informé de tout cela, se décida à châtier ce Roi et à lui faire une guerre cruelle. Il laissa passer l'hiver qui fut très pluvieux, et, le printemps venu, partit d'Alger à la fin d'avril 1542, avec trois mille Turcs armés de mousquets, deux mille cavaliers Mores et Arabes, mille fantassins Mores et douze canons montés sur affût, la plupart de petit calibre. Le Roi de Kouko, se voyant inférieur en force, n'osa pas accepter le combat et fit sa soumission; il donna une grosse somme d'argent et une grande quantité de bœufs, de chameaux et de moutons; il s'engagea à payer un tribut annuel, ce que ni lui ni ses prédécesseurs n'avaient jamais voulu faire, et donna en ôtage son fils et héritier, âgé de quinze ans, nommé Sidi Ahmed ben el-Cadi; en sorte que Hassan revint à Alger sans avoir combattu.

(1) En tous cas, il n'en envoya guère : car les relations des témoins oculaires nous apprennent qu'on y subit une terrible famine et qu'on n'y trouvait rien à manger « sinon chiens, chats et herbes. » Voir *Villegaignon*, et le *Rapport d'un agent à François Ier*, Négociations de la France dans le Levant, T. 1, p. 522.).

§ 4.

En 1543, le Roi de Tlemcen était Muley Ahmed, fils de Muley Abdallah, frère de Muley Abuchen Men, que le Marquis de Comarès avait remis sur le trône en 1518, comme nous l'avons raconté dans la vie d'Aroudj (1).

Barberousse s'était lié avec ce Muley Ahmed, ou, pour mieux dire, avec son père qui, en succédant à son frère mort sans postérité, avait refusé le tribut que celui-ci payait au Roi d'Espagne. Cette alliance avait duré jusqu'en 1543, et Muley Ahmed se soumettait à Hassan Aga, en sa qualité de Roi d'Alger. Mais, soit qu'il fût fatigué de la tyrannie des Turcs, soit qu'il obéît au naturel inquiet et versatile des Mores, il se tourna de nouveau vers l'Espagne (2). Hassan, indigné de cette trahison, marcha sur Tlemcen, au commencement du printemps, à la tête

(1) En 1530, Abdallah, fatigué par les exigences des Espagnols, encouragé à la révolte par la nouvelle de la prise du Penon, avait refusé de fournir plus longtemps des vivres et de payer le tribut. Ce fut alors que le Gouverneur d'Oran suscita contre lui son fils Ahmed; la guerre dura jusqu'à la mort d'Abdallah; mais le nouveau Roi, qui avait été assez mal soutenu par ceux qui l'avaient mis en avant, ne tarda pas à nouer des intelligences avec les Turcs. A Tlemcen, la politique de l'Espagne consista toujours à exciter l'héritier présomptif contre le souverain régnant. (Voir *Documents espagnols* (déjà cités), *Revue africaine* 1875).

(2) Il eût été plus exact de dire qu'il louvoyait entre les Espagnols et les Turcs; les Tlemcéniens détestaient également les deux puissances : l'une comme chrétienne; l'autre parce qu'ils se rappelaient l'insolence et la brutalité des soldats d'Aroudj. De plus, le Comte d'Alcaudète, suivant la politique accoutumée, favorisait la révolte du jeune Abdallah, frère d'Ahmed. (Voir *Documents espagnols* (déjà cités), *Revue africaine* 1876 et 1877).

de quatre mille Turcs armés de mousquets, six mille cavaliers et quatre mille fantassins Mores, et dix canons de campagne. A ces nouvelles, Ahmed ne vit d'autre remède que de prévenir l'arrivée d'Hassan en lui envoyant des ambassadeurs avec un riche présent; il lui faisait demander pardon du passé, disant que c'était à tort qu'on l'accusait de vouloir se soustraire à l'obéissance due au Sultan, et que, s'il avait déféré aux volontés du Roi d'Espagne, c'était à cause de la crainte que lui inspirait le Comte d'Alcaudete, Don Martin de Cordova, Général d'Oran, son proche voisin; mais, qu'au fond du cœur, il était toujours l'ami des Turcs, et qu'il ne voyait pas d'inconvénients à feindre d'être celui de l'Espagne, pour éviter à ses États les malheurs de la guerre. Il ajoutait que, malgré tout, il était absolument à la dévotion d'Hassan; qu'il ferait tout ce qui lui serait commandé, et romprait la paix au premier ordre; enfin, que, si le Roi d'Alger venait à Tlemcen, il se présenterait à lui sans armes, et montrerait combien il était honoré de recevoir dans son palais un hôte semblable. Cette ambassade apaisa un peu Hassan, qui resta cependant décidé à continuer son chemin, et à mettre une garnison Turque dans Tlemcen. A son arrivée, il fut très bien reçu du Roi et de tout le pays, comblé de présents et de bons traitements, ainsi que tous les Turcs; le Roi fit pleine soumission, jurant non-seulement une perpétuelle fidélité au Sultan, mais promettant, en outre, de ne faire aucun traité avec les Chrétiens et de rompre ceux qu'il avait pu conclure. Ils se séparèrent très contents l'un de l'autre, et Hassan retourna à Alger sans laisser à Tlemcen la garnison Turque qu'il avait eu l'intention d'y mettre. Don Martin apprit immédiatement le résultat de cette entrevue, et son irritation fut d'autant plus grande, que c'était lui-même qui avait jadis prié l'Empereur d'accepter la soumission du Roi More, dont la perfidie et le manque de foi le jetèrent dans un grand courroux. En conséquence, avec la permission de l'Empereur et l'aide de ses

parents et de ses amis, il leva à ses frais un corps de quatorze mille Espagnols (1), disant que cette trahison était un affront personnel pour lui, qui se trouvait ainsi mis en faute devant son souverain, auquel il avait engagé sa parole pour Ahmed, et que, par conséquent, c'était à ses frais et non à ceux de l'Empereur qu'il voulait châtier cette déloyauté et en tirer vengeance. Il marcha donc sur lui, le rencontra à quatre journées d'Oran, près de Tlemcen, le battit en lui tuant beaucoup de monde, le poursuivit l'épée dans les reins et entra dans la ville, où il mit sur le trône un des frères du Roi vaincu; celui-ci n'osa s'arrêter nulle part et s'enfuit à Fez. Hassan Aga était tombé malade en revenant de Tlemcen à Alger; son mal s'accrut de jour en jour; il fut consumé peu à peu par la fièvre et par l'étisie, et mourut à la fin de septembre 1543 (2), à minuit, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il était âgé de cinquante-six ans, petit de taille et bien proportionné, il avait de beaux yeux, une figure agréable et la peau très blanche; ce fut un grand justicier; il fit quelquefois appliquer des peines cruelles; aussi fut-il respecté de tout le monde. Il était très généreux et aimait à faire l'aumône. Il fut enterré à Alger, en dehors de la porte Bab-el-Oued, dans une grande kouba que son majordome, qui était un de ses Renégats, lui fit bâtir après sa mort.

---

(1) Marmol dit : *neuf mille fantassins et quatre cents chevaux*; mais il ne parle pas des faits précédents ; il se contente de nous faire savoir que Muley Ahmed avait pris le parti des Turcs, tandis que son frère Abdallah demandait des secours aux Espagnols pour le détrôner, ce qui arriva, en effet, en 1544.

(2) M. Devoulx a déjà fait remarquer que cette date est erronée. Il résulte de l'inscription de la tombe d'Hassan qu'il ne mourut qu'au mois de novembre 1545. (*Revue africaine* 1864, p. 290). Il est cependant très probable qu'Hassan quitta le pouvoir vers la fin de 1543, soit pour cause de maladie, soit pour toute autre raison restée inconnue. (Loc. cit.)

CHAPITRE IV

Hadji Pacha, quatrième Roi

§ 1.

Le jour même de la mort d'Hassan Aga, les Turcs et les Janissaires d'Alger, sans attendre que le Sultan leur eût envoyé un Roi, élurent d'un commun accord un des principaux d'entr'eux, qu'on appelait El-Hadji, c'est-à-dire le pèlerin, parce qu'il avait été par dévotion à la Mecque et à Tabal Médine (1), où est enterré et honoré Mahomet. Ce pèlerinage procure à ceux qui le font la vénération des Mores et des Turcs, et le titre de Hadji équivaut à celui de grand saint. Celui dont nous parlons était très respecté et très populaire à Alger, où il s'était signalé souvent et pendant longtemps dans la paix et dans la guerre. Il s'était surtout fait connaître par son habileté et son courage au moment où l'Empereur Charles-Quint avait assiégé Alger ; il était alors Capitaine général de la milice, et les Turcs avaient été en grande partie redevables de leur succès à ses soins et à ses conseils (2).

§ 2.

Au moment où la nouvelle de la mort de Hassan Aga

(1) (*Sic*). Le mot *Tabal*, qui précède *Médine* dans le texte, a fait commettre à M. Devoulx une singulière méprise. Une légère incorrection typographique lui a fait lire : *Yabal* (il eut pu s'épargner cette erreur en observant un peu plus loin le caractère des véritables Y) et il a conclu de cette lecture erronée que *Yabal* signifiait Yatreb, parce que, dit-il, *tel est le véritable nom de la ville.* (*Revue africaine* 1864, p. 290.)

(2) Le récit du Mekhemé confirme ici celui de Haëdo. Hadj' Becher

parvint aux tribus de l'intérieur qui le redoutaient extrêmement, il existait un Cheik nommé Sidi Butereque (1), Prince de nombreux Arabes, voisins de Milianah, ville située à un peu plus de douze lieues à l'ouest d'Alger ; les douars et les tentes de cette tribu se trouvent aux bains d'Hammam-R'ira. Ce Cheik crut que l'occasion était bonne pour accomplir ce que beaucoup d'Arabes désiraient depuis longtemps, c'est-à-dire pour se révolter contre les Turcs, qui les opprimaient et les maltraitaient continuellement. En conséquence, il réunit vingt mille Mores, cavaliers ou fantassins, tant parmi les siens que dans d'autres tribus, qu'il avait excitées à se joindre à lui, et marcha sur Alger à la tête de cette armée à la fin de mars 1544 ; il s'avança en pillant, en détruisant tout, en coupant les chemins, et inspira une si grande terreur aux Algériens, que personne n'osait plus sortir de la ville. Le Caïd désigné pour commander à Milianah était un Turc nommé Hassan, qui, se fiant trop à son courage et à celui des quarante Janissaires armés de mousquets qu'il commandait, pria très instamment Hadji Pacha, de le laisser aller rejoindre son poste, disant que, non-seulement il se défendrait contre les Mores le long de la route, mais encore, qu'une fois arrivé à Milianah, il saurait empêcher les Mores de s'en emparer. Le Roi voulut le retenir, son expérience lui faisant comprendre dans quel péril allait se mettre le Caïd et sa troupe ; mais à la fin il céda à ses instances et le laissa partir. Il n'avait pas fait un jour de chemin, que Butereque, prévenu de sa marche, se porta sur lui et le massacra avec tout son monde. Cet événement hâta le départ de Hadji Pacha, qui avait déjà rassemblé une armée pour aller châtier les Arabes, qui, depuis deux mois à

(tel est le vrai nom d'Hadj Pacha), y est cité comme ayant fait des prodiges de valeur le jour de l'envahissement de la ville. On trouve les mêmes allégations dans le *Zohrat-El-Nayerat*.

(1) C'est un surnom : Bou Trek, le maître de la route.

peu près, tenaient les Turcs bloqués dans Alger. Il sortit à la fin du mois de mai avec quatre mille Turcs ou Renégats armés de mousquets, cinq cents Andaleuces ou spahis Algériens ; il donna le commandement au Caïd Rabadan et nomma Capitaine général de l'infanterie un brave renégat sicilien nommé Catania, natif de Catane ; il emmenait avec lui d'autres Caïds Turcs et Renégats, vieux soldats de Barberousse; on y remarquait le Caïd Saffa, Turc, qui plus tard gouverna Alger, et fut longtemps Caïd de Tunis ; le Caïd Amiça, Turc, qui avait été nommé Caïd de Milianah en remplacement d'Hassan, tué par les Arabes ; et Mustapha, Turc, Caïd de Médéah. Le Pacha s'avança avec tout son monde, bien décidé à mettre Butereque à la raison. La rencontre advint à huit lieues d'Alger et à quatre de Milianah, au pied d'une montagne qu'on appelle Mata (1) ; la bataille commença et les Turcs firent un grand carnage de Mores, ayant beaucoup de mousquets contre un ennemi qui ne combattait qu'avec la lance et le bouclier. L'armée de Butereque fut battue et mise en fuite, et les Turcs poussèrent l'ennemi si vivement, que leur chef fut forcé de s'enfuir à Fez, ayant tout perdu ; le Roi de ce pays le reçut bien, et l'amena avec lui dix ans plus tard, quand il s'empara de Tlemcen, comme nous le raconterons. Hadji Pacha, victorieux, rentra très content à Alger, n'ayant perdu que deux cents hommes, et y fut reçu avec une grande allégresse. Moins de quinze jours après, le Roi nouvellement nommé par le Sultan arriva de Constantinople. Le règne d'Hadji Pacha ne dura donc que huit mois et demi environ ; il vécut encore quatre ans et mourut de la fièvre à l'âge de quatre-vingts ans. Il était de grande taille, gros et brun de peau ; il avait pour femme une Morisque de Valence, de laquelle il n'eut qu'une fille, qui devint la femme du Caïd Daut (2). Il fut

(1) Très probablement *Soumata*, un peu au delà d'El-Affroun.

(2) Sans doute Daoud.

enterré près des tombeaux des Rois, en dehors de la porte Bab-el-Oued, dans une kouba plus petite que les autres (1).

CHAPITRE V

Hassan, Pacha et Roi

§ 1er.

Le Grand Seigneur, à la nouvelle de la mort de Hassan Aga, se vit assiéger par les demandes d'un grand nombre de Turcs, qui désiraient le gouvernement d'Alger, tant pour l'honneur de cette charge, que pour le profit qu'elle rapportait (2). Kheïr-ed-Din, qui se trouvait alors à Constantinople, appuya la candidature de son fils, en représentant au Sultan qu'il était homme fait, digne de cet honneur, et qu'il ne serait pas juste de lui en préférer d'autres, puisque c'était la famille des Barberousses qui avait donné le Royaume d'Alger à l'Empire Ottoman ; qu'il était donc juste que les descendants de cette race pussent jouir du fruit des travaux de leurs aïeux. Le Sultan lui accorda ce qu'il demandait, et le nouveau Roi se mit en route quelques jours après. Son père lui avait donné, pour l'escorter, douze galères bien armées, mon-

(1) Il résulte d'actes retrouvés et traduits par M. Devoulx, qu'il s'appelait : El-Hadj Becher ben Ateladja.

(2) Cela ne peut pas être vrai ; car Hassan Aga n'était pas Pacha d'Alger, mais seulement Khalifat de Kheïr-ed-Din, qui conserva le titre jusqu'à sa mort, ainsi qu'il est facile de le voir dans les Négociations de la France avec le Levant (Documents inédits). Faisons remarquer ici que Haëdo ne tient aucun compte de ces différences, et que, pour lui, tous ceux qui ont exercé le pouvoir, ne fût-ce qu'intérimairement et pour quelques jours, sont des Rois.

tées d'une nombreuse infanterie Turque, que l'espoir de s'enrichir attirait, de la même façon que les Espagnols vont aux Indes. Le nouveau Roi se nommait Hassan ; il était fils d'une Moresque d'Alger (comme nous l'avons déjà dit). Il arriva le 20 juin, peu de jours après le retour d'Hadji Pacha, qui venait de vaincre le Cheikh Butereque. A cette époque, le Roi de Tlemcen était celui que le Comte d'Alcaudete avait mis sur le trône, en contraignant son frère, Muley Ahmed, à s'enfuir à Fez (1). Comme ce royaume était sans cesse livré aux dissensions, un autre frère cadet de ces deux Rois (2), désireux de régner, se rendit à Alger à la nouvelle de l'arrivée d'Hassan, auquel il sut persuader de déclarer la guerre à son frère. En conséquence, un an après son installation, au commencement de juin 1545, Hassan Pacha partit d'Alger et marcha sur Tlemcen avec trois mille Turcs et Renégats armés de mousquets, mille spahis à cheval et dix canons. A son passage à Ténez, Hamid-el-Abdi, qui y régnait encore, lui donna deux mille cavaliers Arabes. L'armée arriva rapidement à Tlemcen sans avoir rencontré aucune résistance ; car le Roi, averti de ce qui se passait, avait emporté à la hâte ses effets les plus précieux et s'était enfui à Oran, accompagné de quelques amis. Hassan mit son protégé sur le trône, et reçut de lui une grosse somme, qui provenait en partie des dons de ses partisans et en partie de contributions frappées sur les autres ; après un court séjour, l'armée s'en retourna à Alger (3). Le nouveau Roi ne goûta pas longtemps les

(1) Il se nommait Abdallah, fils de Muley Abdallah et d'une fille de Ben Redouan, Cheikh des Beni-Amer.

(2) D'après Marmol, ce ne serait pas un autre frère cadet, mais bien Ahmed lui-même. Nous n'avons rien trouvé qui pût faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

(3) Marmol dit, au contraire, qu'Ahmed avait été rappelé volontairement par les Tlemcéniens, et que Hassan, qui était sorti d'Alger pour lui porter secours, n'alla pas plus loin qu'Agobel, lorsqu'il eut appris que le Comte d'Alcaudete marchait contre lui. Mais il y a évidemment confusion, puisque le même historien dit, un peu plus loin, qu'*Ahmed demeura Roi de Tlemcen et y régna paisiblement jusqu'à sa mort*, ce qui ne serait pas arrivé si les Espagnols eussent été vainqueurs.

délices du pouvoir ; avant qu'un an ne se fût écoulé, le Comte d'Alcaudete, à la tête de troupes qu'il fit venir d'Espagne, rétablit dans Tlemcen celui qui s'était réfugié à Oran, et força l'autre à s'enfuir à Fez, comme l'avait fait naguère son frère aîné.

H.-D. de Grammont.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE

Constantine, le 14 mai 1880.

Monsieur le Président,

Le n° 138 de la *Revue africaine* (Nov.-Déc. 1879), se termine par un article de M. le commandant Tauxier sur les variations de sens de différents mots. L'auteur après avoir dit que le cadre de l'article ne lui permet pas de fournir des justifications, ajoute : « *Je suis à la disposition des auteurs qui croiraient utile de contester l'un ou l'autre des points que j'ai énoncés ci-dessus.* »

Je relève cette courtoise provocation en priant M. le commandant Tauxier de vouloir bien faire connaître aux lecteurs de la *Revue* les motifs sur lesquels est fondée l'opinion qu'il formule en ces termes : « ... *ceux (les barbares) de l'est, au contraire, étaient de race arabe et n'étaient venus en Afrique qu'après le premier siècle de notre ère.* »

Tout le monde y gagnera et, pour ma part, je serai très heureux d'être éclairé sur cette question que je ne croyais pas encore résolue.

E. Mercier,
Interprète, Membre correspondant de la Société historique algérienne.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,
H.-D. de Grammont.

ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION DANS LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les n°s 136, 137, 138, 139, 140 et 141)

VI

État de l'insurrection dans le sud-ouest de la province de Constantine. — Les rebelles de cette province établis dans les gorges de l'ouad Medjeddel. — Le général Jusuf reçoit l'ordre de combiner une action avec le commandant de la colonne de Bou-Sâada, et de fermer aux rebelles les débouchés du Medjeddel sur l'ouest. — Arrivée à Djelfa du convoi de ravitaillement du colonel Archinard. — Évacuation du biscuit-ville de Dar-Djelloul. — La colonne Jusuf se porte sur l'ouad-Medjeddel. — Battus dans deux combats, les rebelles de la province de Constantine pénètrent dans celle d'Alger par les gorges de Gaïga. — Ordre au colonel Guiomar de constituer une colonne, à Djelfa, et de se porter à leur rencontre. — Avis donné au général Liébert de la direction des rebelles. — Organisation d'une colonne, dont le commandement est donné au colonel Margueritte, pour être lancée sur l'émigration. — Affaire d'El-Atheuf-el-

Mekam ou Aïn-Malakoff. — Le général Jusuf rejoint les trois colonnes à Aïn-Malakoff, et rentre avec elles à Djelfa. — La colonne Liébert rappelée dans le Tell. — Escarmouches autour de Djelfa. — Défection des Oulad-Naïl. — Mort du bach-agha des Oulad-Naïl, Sid Cherif-ben-El-Ahreuch.

—

Depuis le départ de Boghar de la colonne Jusuf, nous l'avons dit, la plus grande partie des tribus du cercle de Bou-Sâada — les Oulad-Madhi et les Sahri de l'Est, entre autres, — quelques-unes de celles de la subdivision d'Aumale qui confinent aux tribus de Boghar, s'étaient mises en insurrection ; mais, loin du marabouth, séparées des tribus dissidentes par les Oulad-Naïl — qui tenaient encore — par la colonne Jusuf, laquelle opérait dans ces parages, elles ne pouvaient songer à rejoindre Sid Mohammed-ould-Hamza, pour le moment du moins. Ces tribus composaient donc un groupe insurrectionnel séparé, et elles s'étaient réunies, en attendant que le marabouth se rapprochât d'elles, dans les gorges si difficiles de l'ouad Medjeddel, où elles se croyaient inattaquables.

La colonne de Bou-Sâada (province de Constantine), commandée par le colonel Lepoittevin de la Croix, du 3e de Tirailleurs algériens, qui venait d'être renforcée, reçut l'ordre d'attaquer ces rebelles dans leurs positions. Mais pour en finir plus promptement avec eux, et dans le but de leur fermer toute retraite vers l'Ouest, le Gouverneur général prescrivit au général Jusuf de se porter, avec sa colonne, aux débouchés des gorges du Medjeddel, et d'y pénétrer en combinant son attaque avec celle du colonel de la Croix.

L'arrivée du général Jusuf, le 30 octobre, à Djelfa, lui permettait d'être à temps au rendez-vous que lui avait proposé le commandant de la colonne de Bou-Sâada, à la condition toutefois que les vivres dont il avait besoin ne se fissent pas attendre. La prévoyance du colonel Archinard, chargé de l'escorte du convoi attendu, vint enlever cette préoccupation au commandant de la division d'Alger.

En effet, parti le 15 septembre pour aller en ravitaillement à Boghar, le colonel Archinard était de retour à Serguin, le 20, avec

un fort convoi, qui, en outre des bêtes de somme, ne comprenait pas moins de quatre-vingts voitures de roulage. Les instructions du général Jusuf prescrivaient au colonel de lui amener ce convoi jusqu'à Djelfa ; mais ce dernier ayant fait ressortir aux yeux du général les difficultés résultant du nombre et de la nature de ses moyens de transport, le commandant de la division d'Alger avait décidé que le colonel Archinard attendrait à Serguin la colonne Liébert, qu'il envoyait à sa rencontre, ces troupes ne lui étant pas indispensables pour l'opération projetée de l'ouad Medjeddel ; d'ailleurs, des ordres venus d'Alger invitaient le général à faire remonter le plus tôt possible cette colonne vers le Nord pour maintenir la tranquillité du Tell.

Aucun indice inquiétant n'existait dans les cercles de Médéa et de Tniyet-el-Ahd ; mais celui de Bou-Sâada était en pleine rébellion, et le sud de la subdivision d'Aumale était des plus menaçants ; il y avait donc urgence à se tenir partout sur ses gardes.

La colonne Liébert se sépare de celle du général Jusuf, le 1er octobre, pour prendre, par une route plus à l'ouest, la direction de Serguin. Avant son départ, le général Jusuf lui échangeait son escadron du 1er de Chasseurs d'Afrique contre deux escadrons du 3e de Hussards présentant un effectif plus fort. Le colonel Margueritte avait ainsi sous sa main deux escadrons de son régiment.

Se conformant aux ordres qui lui avaient été donnés, le colonel Archinard était parti de Serguin, le 1er octobre, avec son convoi ; il était, le 4 au soir, à Djelfa, sans avoir éprouvé d'autres difficultés que celles résultant du grand nombre de ses voitures dans un pays sans routes tracées et bosselé de dunes de sable, et de la traversée de la *sebkha* Zar'ez, bien qu'un bon guide du pays se fût chargé de diriger la colonne par un gué suffisamment consistant, même pour les voitures lourdement chargées.

Le convoi Archinard avait permis de rehausser les approvisionnements des magasins du poste de Djelfa à un taux suffisant, pour permettre de tenter ultérieurement une expédition de quelque durée dans le sud de la province d'Alger, ou de concourir à toute opération sur la frontière ouest de la province de

Constantine. Il devenait donc inutile de conserver le biscuit-ville de Dar-Djelloul, qui paralysait sans avantage une fraction mieux à sa place dans la colonne. Aussi, le général Liébert avait-il été chargé, le 1er octobre, avant de quitter définitivement la colonne Jusuf, de continuer sa route jusqu'à Serguin, pour y prendre tout ce qui y restait des approvisionnements du dépôt de Dar-Djelloul, qu'il devait ramener, avec sa garnison, sur Djelfa, où il avait l'ordre de rentrer le 9 ou le 10 octobre. Là, il reprendrait toutes les voitures venues de Boghar, et il les utiliserait pour faire une évacuation des malingres et des malades qui étaient hors d'état de suivre plus longtemps la marche des colonnes.

Depuis longtemps déjà, le général Jusuf s'était mis en relations avec le colonel Lepoittevin de la Croix, qui, nous l'avons dit, commandait la colonne de Bou-Sâada ; mais les communications entre eux étaient extrêmement difficiles, par suite de la surveillance incessante qu'exerçaient sur les passages dans les montagnes les *chouaf* des rebelles. Le général Jusuf parvint cependant à faire connaître au colonel de la Croix qu'il partirait de Djelfa le 5 octobre, et que, le 6, il serait sur l'Aïn-el-Kahla, à l'entrée du défilé de l'ouad Medjeddel, prêt à combiner avec lui les mouvements qu'il aurait à lui proposer.

Le général Jusuf constitue sans retard une colonne solide et vigoureuse, dont il choisit les éléments parmi les troupes qu'il a sous la main, laissant à la garde de Djelfa les hommes qui ont le plus besoin de repos. Cette colonne était forte de 3,200 hommes et 1,750 chevaux. Elle se composait de : un bataillon de Chasseurs à pied, un de Zouaves, un de Tirailleurs algériens, un bataillon mixte des 36e et 77e d'infanterie, de deux escadrons de Chasseurs d'Afrique, de trois escadrons de Hussards, d'un escadron de Spahis, de deux sections d'artillerie de montagne, et des services administratifs.

La section d'artillerie de campagne resta à Djelfa, où elle devait servir, d'ailleurs, à l'armement du bordj.

Les divers détachements ne faisant pas partie de la colonne Jusuf, et qui étaient désignés pour rester à Djelfa, furent réunis et placés sous le commandement du colonel Guiomar, du 77e d'infanterie.

La colonne Jusuf se mit en route, le 5 octobre, dans la direction du nord-est ; elle emportait dix jours de vivres, quatre dans le sac des hommes, et six sur les animaux de transport.

Nous devons dire que les nouvelles qu'avait reçues le général Jusuf du colonel de la Croix dataient déjà de quelques jours, de sorte qu'il ignorait si la situation ne s'était pas modifiée ; il avait résolu néanmoins de se porter sur le point qu'il avait indiqué au commandant de la colonne de Bou-Sâada. Mais au moment où il venait de donner le signal du départ, le général recevait une dépêche du colonel, lui annonçant que les tribus rebelles avaient subi déjà deux échecs sérieux, l'un, le 30 septembre, à Tniyet-er-Rih, et l'autre, le 2 octobre, sur l'ouad Dermel. A la suite de cette double défaite, les insurgés avaient été rejetés vers les débouchés ouest de l'ouad Medjeddel, d'où le colonel de la Croix se proposait de les talonner et de les pousser vers la colonne du général Jusuf, qu'il priait de descendre dans les gorges par l'Aïn-el-Kahla. Le général confirmait sa marche au commandant de la colonne de Bou-Sâada, et l'informait de nouveau de son arrivée, le lendemain 6, sur les eaux de cette source.

A cinq heures du soir, la colonne s'arrêtait sur un vaste plateau, et dressait ses tentes à Haci-el-Aoud.

Le lendemain 6, la colonne continuait sa marche dans la même direction que la veille. Vers sept heures du matin, des cavaliers du goum amenaient au général deux Arabes complètement nus : ce sont deux courriers que lui a expédiés le colonel de la Croix pour le renseigner sur la direction suivie par l'émigration rebelle. Surpris en chemin par des coupeurs de route, qui les ont dépouillés, ces courriers n'ont pu arriver la veille, ainsi qu'ils le devaient et qu'ils l'avaient, dirent-ils, espéré. Ils informent le général que les tribus rebelles, soupçonnant sans doute ses intentions, avaient pris le parti de sortir des gorges de Gaïga par le nord, et qu'elles devaient dessiner, en ce moment, leur mouvement vers l'ouest, en longeant la rive sud du Zar'ez oriental.

Malgré la probabilité de ce renseignement, le général ne crut pas devoir cependant, sur la foi d'un avis qui lui parvenait verbalement par de si étranges courriers, modifier la combinaison

qu'il avait arrêtée avec le colonel de la Croix, et avant que cet officier supérieur lui eût fait savoir d'une façon plus certaine qu'il n'avait plus besoin de son concours. En définitive, ce renseignement pouvait être de provenance ennemie, et n'avoir d'autre but que de l'éloigner du point par lequel les tribus rebelles avaient l'intention de déboucher dans la plaine. Le général se décida donc à suivre la direction convenue jusqu'à ce qu'il eût reçu avis contraire de la part du colonel de la Croix.

Quoi qu'il en soit, le général Jusuf se hâta de prescrire au colonel Guiomar de constituer, sans retard, une colonne avec tout ce qu'il pourrait réunir de bons marcheurs parmi les hommes laissés à Djelfa, d'y joindre la section d'artillerie de campagne, et de se tenir prêt à exécuter, au premier signal, une marche forcée dans la direction qui lui serait indiquée ultérieurement.

Le général reçut, étant en marche, la confirmation des nouvelles qui lui avaient été apportées, le matin, par les deux indigènes dépouillés, lesquels étaient bien réellement des courriers du colonel de la Croix.

La marche du général Jusuf dans l'Est étant devenue dès lors sans utilité, il ne lui restait plus qu'à faire demi-tour, et à prendre les mesures que comportaient les circonstances. A une heure, la colonne s'engage dans le Djebel Es-Sahri, pays très boisé et haché de ravins, et va camper à Meliliah. Les insurgés ont, en effet, évacué les gorges de l'ouad Medjeddel.

Dans la soirée, les coureurs que le général a envoyés aux nouvelles viennent lui rendre compte de leur mission : ils ont aperçu l'émigration ; elle emporte un grand nombre de blessés ; elle fuit néanmoins très rapidement dans la direction du Zar'ez oriental dont, à l'heure qu'il est, ajoutent-ils, elle doit traverser les sables.

Nous avons dit plus haut que le général avait prescrit au colonel Guiomar, resté à Djelfa, de se tenir prêt à se porter dans la direction qui lui serait indiquée. Fixé sur celle des tribus rebelles, il expédiait au colonel l'ordre de se mettre en route sur-le-champ, et de se porter, en forçant sa marche, sur Aïn-Malakoff, où, en se hâtant, il pourrait arriver avant les émigrants.

lesquels ne pouvaient manquer d'y passer pour y boire et y faire de l'eau.

Dans la pensée que la colonne Liébert ne devait pas tarder à paraître dans ces parages, puisqu'elle avait pour instructions d'être de retour à Djelfa, le 9 ou le 10 au plus tard, le général Jusuf prescrivit au commandant de cette annexe d'expédier sans retard, et par des cavaliers sûrs, une dépêche faisant connaître au général Liébert la marche suivie par les rebelles de la province de Constantine, et la probabilité de leur passage à Aïn-Malakoff ; il l'informait, en même temps, du départ de la colonne Guiomar pour cette même destination.

Ces dispositions prises, le général Jusuf organisait, à la tombée de la nuit, une colonne légère qu'il plaçait sous les ordres du colonel Margueritte, du 1er de Chasseurs d'Afrique. Cette colonne, qui devait partir à une heure du matin, le lendemain 7 octobre, et prendre également sa direction sur Aïn-Malakoff, se composait de quatre compagnies du 1er de Zouaves, d'un peloton de 120 Tirailleurs algériens du 1er régiment, de trois escadrons du 1er de Chasseurs de France, et de deux pièces de montagne. A l'heure fixée, cette petite colonne se mettait en marche, et s'engageait dans des chemins atroces, des torrents desséchés, des ravins embroussaillés, des cailloux roulants, difficultés que la nuit venait encore aggraver davantage. Après avoir franchi des obstacles qui se reproduisaient à chaque pas, la colonne sortait enfin, à la pointe du jour, du massif inextricable du Djebel Es-Sahri-ech-Chergui, et débouchait dans la plaine. Après un repos de quelques minutes pour remettre de l'ordre dans sa colonne, le colonel Margueritte prenait ses dispositions de marche, et continuait sa route.

La température est bientôt accablante, et l'infanterie enfonce jusqu'aux genoux dans les dunes de sable brûlant. Le commandant de la colonne ordonne une halte, vers dix heures du matin, pour faire le café ; mais tout à coup le bruit du canon se fait entendre au loin. La colonne se remet en marche aussitôt dans la direction de cette canonnade. Elle arrivait à quatre heures et demie à Aïn-Malakoff, où elle trouvait les colonnes Liébert et Guiomar pleines de joie de leur succès : elles avaient, en effet,

rencontré l'émigration, s'étaient jetées sur elle, et l'avaient razée et dispersée, après lui avoir fait subir ou éprouver des pertes très sérieuses.

Disons quelques mots de la glorieuse part que prit la colonne Guiomar dans l'affaire d'*El-Atheuf-el-Mekam*, que la légende désigne sous le nom d'*Aïn-Malakoff*, à cause de la proximité de ce dernier point du théâtre de la lutte.

Nous avons dit plus haut que, dans la matinée du 6 octobre, le général Jusuf avait expédié un courrier au colonel Guiomar pour lui prescrire de se mettre en marche avec tout ce qu'il avait d'hommes disponibles, et de se diriger vers le puits de Malakoff, où, selon toutes probabilités, devaient passer les tribus rejetées dans l'Ouest par le colonel de la Croix. Le même jour, à cinq heures du soir, le colonel Guiomar quittait Djelfa pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. A minuit, sa petite colonne dressait ses tentes aux Rochers-de-Sel.

Le lendemain 7, la colonne se remettait en marche à trois heures et demie du matin, et filait dans le nord-ouest, où elle prenait sa direction. En débouchant dans la plaine, les troupes du colonel Guiomar apercevaient des feux que, d'abord, elles crurent être ceux d'une colonne française opérant dans cette région. Au jour, ces feux disparurent; les ondulations du terrain avaient d'ailleurs fait perdre de vue la cause qui les produisait. On découvrait, quelque temps après, vers six heures, à hauteur de Mesran, mais à une distance de trois ou quatre kilomètres de ce point, une immense colonne serpentant au pied des montagnes des Oulad Si-Mehammed, et paraissant se diriger sur Aïn-Malakoff; elle approche en soulevant sur son passage un épais nuage de poussière. Il n'y a plus à en douter : ce sont bien les tribus révoltées du cercle de Bou-Sâada et du sud de la subdivision d'Aumale, qui se dirigent vers l'ouest dans l'espoir de se réunir aux contingents du marabouth, et que cherche la colonne Guiomar.

On allait camper; mais il n'y a pas de temps à perdre; il ne faut point laisser échapper cette émigration en flagrant délit de défection, qui, bien qu'embarrassée de ses femmes, de ses

enfants, de ses blessés et de ses troupeaux, n'en fuit pas moins avec une très grande rapidité. La colonne se dirige pendant quelque temps parallèlement à celle des rebelles, puis faisant un à-droite, elle se porte sur son flanc gauche. Les Tirailleurs algériens sont désignés pour soutenir l'artillerie, dont ils suivent les mouvements; le colonel la fait approcher à bonne portée de l'émigration; les Tirailleurs l'accompagnent au pas de course, l'espace de deux kilomètres. Arrivée en un point favorable, l'artillerie fait feu en donnant de ses deux pièces de campagne. Son tir, habilement dirigé, jette le désordre et sème la mort dans cette foule qui s'arrête, se pelotonne, et finit par tournoyer sur elle-même dans la plus grande confusion. Un Spahis traverse à fond de train cette masse en désarroi, et vient prévenir le colonel Guiomar de l'arrivée par le nord de la colonne du général Liébert sur le théâtre de l'action : elle barre le passage à l'ennemi, avec lequel sa cavalerie vient d'avoir un engagement sérieux.

L'émigration se sent dès lors prise entre les deux colonnes; elle tente de rebrousser chemin, et de reprendre la direction de ses montagnes; les chameliers et les conducteurs de troupeaux crient, poussent leurs bêtes et les frappent pour accélérer leur allure; mais le colonel Guiomar a compris l'intention des rebelles, et sans s'inquiéter des démonstrations que font leurs contingents sur sa droite, il lance ses goums sur le flanc gauche de l'émigration avec ordre de la ramener sous son feu. Les Tirailleurs algériens sont aux prises avec les gens du convoi. C'est à cet instant que le général Liébert faisait annoncer au colonel Guiomar son arrivée sur le terrain de la lutte, à laquelle il devait prendre d'ailleurs une part décisive, ainsi que nous allons le dire plus loin.

Le général Liébert avait reçu, le 7, à cinq heures du matin, près de Gueltet-es-Sthol, le courrier qui lui avait été expédié par l'ordre du général Jusuf; il formait sur-le-champ une colonne légère, qu'il composait d'un bataillon d'infanterie, de sa cavalerie, de son artillerie et des goums, et prenait sa direction au sud sur la pointe est du Zar'ez-el-R'arbi. A neuf heures, il entendait le canon de la colonne Guiomar, et se portait dans sa direction

avec sa cavalerie et le goum. A dix heures, il apercevait devant lui l'émigration, dont les premiers flots atteignaient à ce moment le pied des hauteurs qui dominent El-Mekam, et bien que son infanterie soit encore à six kilomètres en arrière, le général n'hésite pas à attaquer : il lance sans retard la cavalerie au milieu de ces masses mouvantes, tournoyantes, hurlantes de cavaliers, d'hommes de pied, de chameaux chargés de butin, et de troupeaux bêlants. Devant cette trombe de Hussards, de Spahis et de Cavaliers du goum, les contingents rebelles affolés ne savent plus où donner de la tête ; chacun, sans se préoccuper de l'intérêt général, a couru à la défense de sa famille, de son bien. Le désordre est à son comble dans cette cohue qui, écrasée par les obus du colonel Guiomar, et vigoureusement attaquée par la cavalerie du général Liébert, cherche à se diviser en tronçons pour prendre la direction du Djebel-Kheïdher et s'y mettre à l'abri de cet ouragan de fer et de feu. Quelques groupes réussissent péniblement à gagner la montagne ; mais le gros de l'émigration est rejeté dans l'Est, c'est-à-dire sur le cercle de Bou-Sâada qu'elle venait de quitter, et où l'attendait la colonne de la Croix.

A une heure de l'après-midi, les colonnes Liébert et Guiomar, qui avaient fait jonction, se dirigeaient vers Aïn-Malakoff, poussant devant elles de nombreux troupeaux de moutons, et des chameaux chargés d'un butin considérable. L'effroi avait été tel parmi les rebelles, qu'une multitude d'enfants — dont beaucoup à la mamelle — furent abandonnés par leurs mères sur le chemin par lequel s'était enfuie l'émigration. Nos soldats en ramassèrent une trentaine ; les autres étaient morts de misère ou écrasés sous les pieds des fuyards.

Nous avions eu déjà l'occasion de remarquer, à l'affaire du Ksar-Ben-Hammad, la facilité avec laquelle les mères arabes abandonnent leurs enfants sur le terrain de la lutte. Est-ce parce qu'elles nous savent humains, et qu'elles ont eu fréquemment la preuve du soin extrême avec lequel nos soldats les recueillaient? Le fait que nous constatons est tellement hors nature chez les mères, que nous serions porté à croire qu'elles comptent sur nous pour prendre soin de ces pauvres petits délaissés.

Vers trois heures de l'après-midi, et après quinze heures de

marche dans un pays des plus difficiles, la petite colonne Margueritte arrivait, à son tour, sur le terrain de l'action, et la poussière soulevée par sa marche indiquait aux rebelles qu'ils étaient encore menacés de ce côté. Bien que tardive, sa présence n'en contribua pas moins à rendre le succès plus complet.

Cette brillante affaire, qui fit le plus grand honneur aux colonnes Liébert et Guiomar, nous avait coûté deux officiers tués et deux blessés ; quelques-uns de nos cavaliers avaient également été mis hors de combat. Les uns et les autres appartenaient à la cavalerie du général Liébert, et particulièrement au 3e de Hussards.

Les mouvements prescrits par le général Jusuf avaient donc eu un plein succès ; les trois colonnes Liébert, Guiomar et Margueritte, bien que partant de points tout-à-fait opposés, avaient pu concourir à l'action, ou assurer la réussite de l'opération qui, entamée à sept heures du matin, ne se terminait qu'à une heure de l'après-midi.

Cette belle journée nous reposait un peu des massacres du 30 septembre et du 1er octobre.

Mais revenons à la colonne Jusuf que nous avons laissée dans les gorges du Djebel Es-Sahri.

Nous avons vu qu'en raison de la difficulté du terrain qu'il avait à parcourir, de la force numérique de sa colonne et de ses nombreux chameaux chargés, lesquels devaient franchir les affreuses gorges de Gaïga, le général Jusuf n'avait pu espérer joindre en temps opportun l'émigration des rebelles de la province de Constantine, que le colonel de la Croix avait poussée sur les baïonnettes des colonnes de la province d'Alger, précieuse et rare aubaine dont le retard — volontaire ou involontaire — des courriers du commandant de la colonne de Bou-Sâada avait failli compromettre entièrement le succès; nous avons vu, répétons-nous, que, non content de donner ses ordres pour faire concourir à l'action commune les colonnes Liébert et Guiomar, le général Jusuf s'était hâté de faire un détachement tiré de sa colonne pour jeter un élément de plus sur les traces des rebelles, troupe qui, bien que n'ayant pas eu à combattre, avait cependant

joué un rôle qui n'avait pas été sans efficacité. Tout était donc pour le mieux.

Avec le reste de sa colonne, le général Jusuf quittait son bivouac de Meliliah, le 7 octobre à quatre heures du matin, et prenait une direction ouest qui devait le conduire à Aïn-Malakoff. A huit heures le général débouchait de sa personne dans la plaine qui s'ouvre sur le Zar'ez occidental, en laissant sur sa droite les Sebâ-Rous ; mais telles étaient les difficultés des gorges de Gaïga, qu'à une heure de l'après-midi, le convoi de chameaux n'avait pas encore achevé de franchir cet affreux défilé. Des derniers versants du Djebel Ès-Sahri, on pouvait distinguer au loin la petite colonne Margueritte se dirigeant d'abord au nord-ouest, puis vers l'ouest, le canon du colonel Guiomar lui ayant donné sa véritable direction.

Pendant que la colonne Jusuf faisait sa dernière halte, il arrivait à toute bride au général un courrier expédié par le colonel Margueritte; il était porteur d'un billet daté de dix heures du matin, et contenant ces mots: « J'entends le canon du côté d'Aïn-Malakoff ; je m'y porte avec tout mon monde. »

La colonne se remettait en marche à midi, et elle dressait ses tentes, à six heures du soir, à Debdaba, au milieu des sables Le général faisait creuser au pied des dunes des puits de 1m50 de profondeur, qui donnaient assez d'eau pour les besoins de sa colonne.

Vers neuf heures du soir, le général Jusuf faisait communiquer aux corps et détachements une note ainsi conçue :

« Le général est heureux de communiquer à la colonne un rapport succinct du colonel Margueritte contenant les renseignements suivants: Grand succès ! Les insurgés, pris entre les colonnes Liébert, Guiomar et la mienne, ont été razés près d'Aïn-Malakoff. Le général Liébert a eu le plus dur de la besogne: deux officiers de Hussards tués, deux blessés. Les Oulad-Madhi et les Oulad-Ameur ont laissé entre nos mains de nombreux troupeaux de chameaux, moutons et bœufs. J'estime, à première vue, à 2,000 chameaux, 800 bœufs et 20,000 moutons l'importance de cette razia. »

Le soir du 7, les trois colonnes Liébert, Guiomar et Margueritte dressaient leurs tentes sur les eaux d'Aïn-Malakoff.

Ce combat, qui prit le nom d'*Aïn-Malakoff*, fut livré en réalité sur un point nommé *El-Atheuf-el-Mekam*. C'est ainsi, d'ailleurs, que le désignent les gens du pays.

Le lendemain, 8, la colonne Jusuf se remettait en marche, faisant lever sur son passage un grand nombre de petits troupeaux de moutons, qui s'étaient réfugiés dans les dunes pendant la fuite de l'émigration. A trois heures, le général Jusuf posait son camp à Aïn-Malakoff, auprès de ceux des colonnes Liébert et Guiomar établis sur ce point depuis la veille.

L'effet produit par le combat d'El-Atheuf-el-Mekam fut si foudroyant, que les Oulad-Madhi, et les tribus qu'ils avaient entraînées dans leur défection, retournèrent sur leurs pas et se rendirent auprès du colonel de la Croix pour lui faire leur soumission. Quelques tentes seulement, qui avaient réussi à s'échapper, allèrent rejoindre le marabouth dans la province de l'Ouest.

Plusieurs tribus de la subdivision d'Aumale, les Slamat, les Oulad-Abd-Allah et les Oulad-Sidi-Aïça, s'étaient jointes aux rebelles des cercles de Bou-Sâada, et avaient pris part aux combats du 30 septembre à Tniyet-er-Rih, et du 2 octobre sur l'ouad Dermel. Ces tribus se soumirent également, et, à partir de ce moment, la paix fut rétablie dans la subdivision d'Aumale.

Le 9 octobre, les colonnes Jusuf, Liébert et Guiomar reprirent la direction de Djelfa, où elles arrivèrent le lendemain 10, après avoir bivouaqué à Zmila.

Les troupes assistaient, en arrivant à Djelfa, aux obsèques du lieutenant de Moncey, du 3e de Hussards, tué au combat d'El-Atheuf-el-Mekam.

Dans la journée du 10, le général Jusuf adressait à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Soldats de la colonne du Sud de la province d'Alger !

» De longues fatigues essuyées à la poursuite d'un ennemi insaisissable qui, jusqu'au désert, a fait le vide devant nous, viennent d'être récompensées par le succès.

» Refoulées d'abord, à la suite d'un brillant combat dont tout l'honneur revient à la colonne de la Croix, de la province de Constantine, de nombreuses tribus avaient concentré leur résistance dans les gorges si difficiles du Medjeddel; mais, à votre approche, et devant un mouvement combiné qui devait les prendre entre vos feux et ceux de la colonne de la Croix, elles n'osèrent résister et cherchèrent à se jeter dans l'Ouest, à la rencontre du chef de l'insurrection. Nos marches les ont poussées là où il vous a été possible de les cerner. Trois colonnes, la petite colonne Guiomar, partie de nuit en toute hâte de Djelfa, la colonne Liébert, qui a pu arriver d'une manière opportune, la petite colonne Margueritte, qui a fait une marche de quinze lieues, la nuit, dans des gorges presque impraticables, le jour, dans des sables difficilement franchissables, trois colonnes, dis-je, ont pu tomber, presque à heure fixe, sur ces masses nombreuses et surprises.

» Attaqué vigoureusement et avec une ardeur qui, chez vous, ne faillit jamais, l'ennemi, vivement repoussé, a dû bientôt fuir en abandonnant entre nos mains des dépouilles considérables.

» Ce succès aura, je l'espère, un grand retentissement parmi les tribus insurgées; il exaltera votre courage, et vous rendra plus faciles à supporter les privations et les fatigues que vous avez encore à endurer.

» Chacun de vous a bien fait son devoir; recevez-en mes félicitations! »

La défaite des tribus révoltées du Hodhna et du sud de la subdivision d'Aumale ne tardait pas à porter ses fruits: elles s'empressaient de solliciter l'aman du commandant de la colonne de Bou-Sâada, qui le leur accordait provisoirement, et leur fixait le point de Temsa, à proximité de sa colonne, pour terrain de campement. Les tribus d'Aumale avaient été autorisées à reprendre leurs territoires. L'ordre était donc rétabli définitivement de ce côté, et les colonnes de l'ouest de la province de Constantine, devenues disponibles, allaient pouvoir, à leur tour, prêter leur concours à celles de la province d'Alger. Le colonel Seroka, dont

la colonne opérait également dans le cercle de Bou-Sâada, avait repris le chemin de la subdivision de Batna.

Le succès d'El-Atheuf-el-Mekam avait eu aussi pour résultat de rendre au général Jusuf sa liberté d'action, et de lui permettre de descendre dans le Sud, où l'appelaient des instructions que venait de lui adresser le Gouverneur général, lequel l'invitait à faire le possible pour arriver à combiner ses mouvements avec ceux du général commandant la province d'Oran, région que le marabouth, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait reprise pour théâtre de ses opérations.

Le général Jusuf s'occupa donc, sans retard, de la préparation des marches et opérations qu'il allait entreprendre; ses approvisionnements en vivres étaient suffisants pour lui permettre de s'avancer dans le Sud à une bonne distance de ses magasins. Le général était d'ailleurs avisé qu'un fort convoi, qui se chargeait à Boghar, devait lui être expédié prochainement, et qu'en outre, le Gouverneur général avait prescrit aux colonnes de la province de Constantine, devenues disponibles, de le ravitailler par Bou-Sâada.

Nous avons dit plus haut que la colonne Liébert, à la suite de l'incursion de Sid El-Ala sur les Hauts-Plateaux de la province d'Oran, avait été rappelée dans le Tell, mais qu'avant de l'autoriser à effectuer son mouvement, le général Jusuf l'avait chargée de faire l'évacuation du poste de Serguin devenu sans utilité, retard qui d'ailleurs avait eu cet excellent résultat de permettre au général Liébert de prendre une part des plus actives dans l'affaire d'El-Atheuf-el-Mekam. En présence de nouveaux ordres émanant du Gouvernement général, il n'était plus possible de différer le départ de la colonne Liébert pour Aïn-Toukria, position importante de la ligne de ceinture du Tell, et que cette colonne avait déjà occupée. Le général Jusuf profita de cette occasion pour réexpédier sur Boghar les nombreuses voitures ayant servi aux ravitaillements opérés par les colonnes Liébert et Archinard, et pour faire l'évacuation sur ce poste, des malades et malingres incapables de continuer la campagne.

Cet immense convoi quitte Djelfa le 11 octobre, et arrive le .. sans accident, à Boghar, où la colonne dépose ses impédimenta, puis

elle poursuit son chemin sur Aïn-Toukria, où elle s'établit le 20 du même mois pour y reprendre sa mission d'observation.

Mais la marche que la colonne Jusuf venait de faire dans l'Est avait laissé, abandonnées à elles-mêmes, les tribus des Oulad-Naïl, dont la défection était d'ailleurs depuis longtemps imminente. Le jeune marabouth, pendant que son oncle Sid El-Ala opérait dans la province d'Oran, était remonté vers le Nord, suivi de contingents appartenant aux Oulad-Sidi-Ech-Chikh et aux tribus insoumises du cercle de Boghar. L'absence momentanée de la colonne Jusuf avait permis à Sid Mohammed-ould-Hamza de se mettre en relations directes avec les Oulad-Naïl, et de décider leur défection. Cette colonne était à peine à une journée de marche de Djelfa, que les premières tribus, — les plus proches de ce poste — quittaient leurs territoires pour émigrer dans l'Ouest. Comme celles du cercle de Boghar, elles ne voulurent point porter leur foi au marabouth sans semer sur leur passage l'incendie et les ruines. C'est ainsi que les caravansérails entre Laghouath et Djelfa furent saccagés et livrés aux flammes, comme l'avaient été, dans la nuit du 13 au 14 août, ceux de ces établissements qui jalonnaient la route entre ce dernier point et Boghar. Il va sans dire que les communications entre Djelfa et Laghouath avaient été coupées immédiatement. De cette importante agglomération des Oulad-Naïl, le bach-agha Sid Cherif-ben-El-Ahreuch et deux de ses kaïds — actuellement dans le camp du général — étaient seuls restés fidèles à notre cause.

Sid Mohammed-ould-Hamza, nous le répétons, avec 200 cavaliers des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, — sa garde, — les contingents de Boghar, les fractions des Oulad-Naïl, qui l'avaient déjà rejoint, les fantassins des ksour et du Djebel El-Eumour, s'était porté sur les abondantes eaux de Tadmit, point où s'élevait la bergerie-modèle du Gouvernement. Les bandes de la province d'Alger, qui suivaient ses drapeaux, occupèrent les campements suivants : les contingents et les populations de Boghar et des Oulad-Naïl autour de Tadmit, de Ksar-Zenina et de Ksar-Charef; les tentes des Arbaâ étaient sur l'ouad Mzi ; celles des Oulad-Chaïb, des Harazlia, des Oulad-Yâkoub et une partie des Saïd-Atba se dressaient autour de Tadjmout, pendant que leurs goums

étaient avec le marabouth. Les Mekhalif, du cercle de Laghouath, qui, jusqu'ici, étaient restés fidèles, s'étaient divisés en deux partis, dont l'un s'était jeté dans l'insurrection, pendant que l'autre essayait de résister dans ses montagnes, où il s'était réfugié. Laghouath et Djelfa étaient bloqués, et il n'était plus possible de sortir de leur enceinte. Le bruit courait même que les insurgés avaient l'intention d'attaquer ce dernier poste, qui, d'ailleurs, ne courait aucun danger ; car le village européen, qui est assis au pied du bordj, avait été mis en état de défense au moyen d'un retranchement flanqué de blockhaus, qui le mettait à l'abri d'un coup de main. Du reste, la population civile de Djelfa se montrait très disposée à concourir, avec la troupe, à la défense de ses biens et de ses foyers.

Sans doute, le retour des colonnes à Djelfa, le 10, avait rendu quelque sécurité au pays, mais dans un rayon très restreint ; dès le lendemain 11, c'est-à-dire après le départ de la colonne Liébert, les insurgés rôdaient par groupes autour du poste, et battaient la campagne au loin à la recherche de quelque aventure, ou de quelque occasion de faire du butin. Dans la soirée du même jour, un parti de 3 à 400 cavaliers pousse jusqu'en vue du camp. Le général lui fait tendre une embuscade de nuit par deux compagnies de Tirailleurs algériens ; mais ces cavaliers ne reparaissent plus.

Le 12, vers quatre heures de l'après-midi, quelques cavaliers ennemis se montrent sur les hauteurs qui dominent Djelfa à l'ouest ; le goum se porte à leur rencontre, et tiraille avec ce *parti de Sarrasins*, — ainsi qu'en souvenir des Croisades, nous désignions les Nomades. — Les crêtes sont bientôt couvertes de cavaliers rebelles qu'attire le bruit de la mousqueterie ; mais la nuit met fin des deux côtés à cette tiraillerie insignifiante et sans résultat. Vers huit heures, les vedettes qui ont été placées sur la route de Charef font prévenir le général qu'un fort parti ennemi s'est embusqué dans la forêt de Sen el-Leba, que traverse cette route. Un bataillon de Tirailleurs algériens allait reconnaître le point où l'ennemi avait été signalé ; mais, à son arrivée, il avait déjà décampé.

On apprenait, le 13 au matin, qu'un *djich* (parti rebelle), avait

attaqué et razé, la veille, une tribu du Djebel Es-Sahri restée neutre, et qu'il passait à proximité du camp avec le produit de sa razia. Le général Jusuf monte à cheval sur-le-champ avec sa cavalerie régulière et ses goums, qui, soutenus par deux bataillons d'infanterie et une section d'artillerie de montagne, se mettent aux trousses des rebelles, les atteignent, et, après un combat de quelques instants, les forcent à leur abandonner le produit de leur razia.

Le même jour, à midi, une partie de la colonne Jusuf prenait de nouveau les armes pour aller renforcer, sur la route de Bou-Sâada, une reconnaissance dirigée par le colonel Margueritte, dont la colonne s'était trouvée en face d'une émigration considérable d'Oulad-Naïl cherchant à gagner le Sud. Informé de cette circonstance, le général Jusuf se mettait en marche, et suivait la route de Bou-Sâada, qu'il quittait une heure après pour se diriger, sur sa droite, vers une immense colonne de poussière qu'il croyait soulevée par la marche de la reconnaissance du colonel Margueritte. A trois heures, le général apprenait qu'il était dans les traces de nombreux contingents ennemis, qui étaient accourus pour protéger l'émigration de quelques fractions des Oulad-Naïl ; mais les rebelles avaient trop d'avance sur la colonne pour qu'elle pût espérer les atteindre ; d'ailleurs, la journée était trop avancée, et, en outre, les hommes étaient partis sans tentes et sans vivres ; il fallait donc absolument renoncer à la poursuite de l'ennemi, poursuite qui, dans tous les cas, ne présentait pas la moindre chance de succès. Le général se bornait à lui envoyer quelques obus qui n'avaient d'autre effet que de précipiter sa marche davantage. A trois heures, la colonne rentrait au camp.

Mais pendant l'absence de la colonne Jusuf, un parti ennemi tournait le camp de Djelfa, et venait tirer jusques sur les avant-postes. Au premier coup de fusil, le bach-agha des Oulad-Naïl, Sid Cherif ben El-Ahreuch, qui, débordé par le mouvement insurrectionnel, s'était réfugié dans notre camp, Sid Cherif, disons-nous, monte à cheval avec ceux des siens qui lui sont restés fidèles, et se met à la poursuite des assaillants, que quelques salves d'artillerie avaient dispersés. Peu d'instants après, on

rapportait au camp les cadavres du malheureux bach-agha (1), et de l'intrépide kaïd Kaddour, son parent. Tous deux avaient été frappés mortellement par des rebelles des Oulad-Naïl. La France perdait en Sid Cherif, dans cette fatale journée du 13 octobre, l'un de ses plus braves et de ses plus fidèles serviteurs. Il était remplacé, quelque temps après, par son frère, Sid Bel-Kacem-ben-El-Areuch.

Le général Jusuf continua, pendant la journée du 14, ses préparatifs pour marcher vers le Sud. Sa colonne, réorganisée, et dans laquelle il faisait entrer les éléments de celle du colonel Archinard, était forte de 4,350 hommes, 830 chevaux et 276 mulets. Elle comprenait : cinq bataillons d'infanterie (Chasseurs à pied, Infanterie de ligne, Zouaves et Tirailleurs), cinq escadrons de cavalerie (Chasseurs d'Afrique et Hussards), deux sections d'artillerie de montagne, un détachement du Génie, et une forte ambulance.

---

(1) Sid Cherif-ben-El-Ahreuch était originaire de la fraction des Oulad-Dhïa, tribu des Oulad-Naïl, et issu d'une ancienne famille de marabouths. Sa naissance, son intelligence, sa valeur personnelle lui avaient donné de bonne heure une grande influence sur cette grande confédération. Aussi, lorsque, en 1843, le camp d'El-Hadj El-Arbi, khalifa d'Abd-el-Kader, fut enlevé par les Ahl-Laghouath et les Arbaâ, et le lieutenant de l'Émir, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, attaqué et tué par eux dans Ksir-El-Haïran, où il s'était réfugié, Sid Cherif, qui était parvenu à maintenir les Oulad-Naïl, fut fait khalifa du Sud à la place d'El-Hadj El-Arbi.

Sid Cherif suivit Abd-el-Kader dans le Djerdjera en 1845, puis ensuite dans l'Ouest. Fidèle à son maître jusqu'à la fin, ce ne fut qu'en 1847 que Sid Cherif-ben-El-Ahreuch nous fit sa soumission, en même temps que l'Émir se remettait entre les mains du général de Lamoricière. Il fut successivement interné à Médéa, à Boghar, puis chez le bach-agha du Tithri, Ben-Yahya-ben-Aïça, qui s'était porté garant de sa parole.

En 1849, Sid Cherif fut nommé agha des Oulad-Naïl.

En 1850, lorsque Naceur-ben-Ech-Chohra fit défection, Sid Cherif, chargé de la poursuivre, fit, à la tête de son goum, une pointe audacieuse jusqu'à El-Guerara (ville du Mzab), puis il tomba sur les Harazlia et sur les Hadjadj, auxquels il fit subir des pertes relativement considérables.

En 1851, une nouvelle razia sur les Arbaâ dissidents lui fit rendre

Ses moyens de transports, constitués en quatre compagnies auxiliaires du Train, comprenaient 2,300 animaux (1,600 chevaux et 700 mulets ou chevaux de bât).

Cette colonne comptait, en outre, 300 hommes de goum appartenant aux tribus du Tell.

Malgré la défectuosité de son outillage, le général pouvait emporter quinze jours de vivres, dont quatre dans le sac des hommes.

Le général Jusuf était prêt à partir dès le 14 octobre ; mais un temps pluvieux et des brouillards intenses, régnant depuis la veille, l'obligèrent à retarder son départ jusqu'au lendemain.

Mais retournons dans la province d'Oran, où, comme on devait s'y attendre, de graves événements se sont produits à la suite de la triste affaire d'Aïn-el-Beïdha.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)



sa position et le titre de k'halifa. Son audacieuse intrépidité dans ces courses lointaines et périlleuses lui valait, en même temps, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

A la fin de 1852, il fut installé par le général Jusuf dans le bordj de Djelfa, dont la construction venait d'être terminée.

La nécessité de relier le poste avancé de Laghouath avec le Tell amena la création, en 1853, d'un centre de commandement à Djelfa ; Sid Cherif reçut alors le titre de bach-agha des Oulad-Naïl. Il eut depuis à agir à diverses reprises, avec son goum, contre l'ancien chef des Arbaâ, Naceur-ben-Ech-Chohra.

Depuis cette époque, Sid Cherif-ben-El Ahreuch n'a cessé de seconder de son dévouement et de son intelligence les commandants supérieurs de Laghouath.

Nous avons vu que, dès le début de l'insurrection, Sid Cherif avait combattu avec énergie les mauvaises dispositions des Oulad-Naïl. En résumé, il avait réussi à maintenir les populations de son aghalik dans l'obéissance ; mais l'esprit de révolte ayant tout à fait aveuglé les Oulad-Naïl, Sid Cherif fut totalement débordé, et sa double influence d'homme de guerre et de religion fut méconnue à ce point par ses administrés, qu'ils tournèrent contre lui les armes avec lesquelles ils l'avaient si souvent défendu.

HISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les n°s 139, 140 et 141)

§ 2.

En 1548 (1), les habitants de Tlemcen, qui continuaient à être toujours en discorde entre eux et avec leur souverain, s'adressèrent de nouveau à Hassan, lui offrant de le reconnaître pour Roi s'il voulait accepter le trône, et, s'il n'en voulait pas pour lui-même, de recevoir celui qu'il leur désignerait. Ces offres déterminèrent Hassan à partir pour Tlemcen avec trois mille Turcs et Renégats armés de mousquets, mille spahis à cheval et deux mille Mores que le Roi de Ténez lui fournit, comme il l'avait

(1) Tout ce qui est rapporté dans ce chapitre doit être mis à la date 1547 ; c'est l'explication du récit de Marmol qui fait l'objet de la note précédente. Nous n'insisterons pas sur la puérilité des raisons alléguées pour justifier la retraite d'Hassan ; c'était sans doute une tradition restée chez les janissaires, que Haëdo aura recueillie et transcrite telle quelle, ce qu'il fait assez souvent.

fait en 1545; il envoya par mer à Ténez huit canons, avec une bonne provision de poudre et de munitions. Comme il arrivait à la rivière de Siga, qui est à quatre lieues d'Oran, sur la route même de Tlemcen, il rencontra le Comte d'Alcaudete qui l'attendait là avec six mille mousquetaires, accompagné du Roi de Tlemcen, son allié, qui avait amené avec lui six mille cavaliers. Le Pacha, prévenu de la proximité de l'ennemi, qui lui barrait la route, fit faire halte pour laisser reposer son monde; il avait l'intention de livrer bataille le lendemain matin, et, à en juger par la bravoure des deux armées et par l'animation qui y régnait, l'affaire eût été rude et sanglante. Mais, au milieu de la nuit, arriva en grande hâte un gentilhomme français, nommé Monsieur de Lanis (1), que le Roi de France avait envoyé avec deux galères pour apprendre à Hassan la mort de son père et lui en faire des compliments de condoléance. En recevant cet ambassadeur et les lettres du Roi de France qu'il apportait, le Pacha d'Alger fut saisi d'une extrême douleur, comme le comportait la mort d'un tel père; sa tristesse fut partagée par toute l'armée, dont la plus grande partie, et principalement les officiers, avaient servi sous les ordres de Barberousse. Le lendemain matin, Hassan entra en pourparlers avec le général Espagnol, et il fut convenu que le Roi installé à Tlemcen par l'Espagne y resterait; qu'il pourrait se déclarer vassal de l'Empereur sans qu'il lui fût fait de querelles à ce sujet, et ils se quittèrent en amis. Deux jours après la conclusion de ce traité, Hassan reprit la route d'Alger, pleurant amèrement la mort

(1) Il est très certain que, même avant cette époque, les Pachas d'Alger avaient reçu des envoyés du Roi de France : Kheïr-ed-Din avait vu venir, à diverses reprises auprès de lui le célèbre Paulin de La Garde, Jean de la Forest, etc. En tous cas, il y a ici erreur de date; car Kheïr-ed-Din était mort en 1546. Le nom de Lanis nous est inconnu; nous croyons qu'il faut y substituer d'Albisse. Le chevalier d'Albisse remplit, en effet, à cette époque, plusieurs missions royales auprès des Pachas d'Alger. (Voir les *Négociations de la France dans le Levant*, T. II, p. 204, 261, etc.)

de Barberousse, vêtu de noir et monté sur un cheval de même couleur. En passant à Ténez, il y laissa son artillerie et ses munitions, qui furent ramenées par mer à Alger.

§ 3.

En 1550, les habitants de Tlemcen, toujours turbulents et en révolte, écrivirent au Chérif, Roi de Fez et de Maroc, nommé Abd-el-Kader, pour le prier de leur envoyer ce frère de leur Roi, qu'Hassan avait jadis installé à Tlemcen, et qui en avait été expulsé par le Comte d'Alcaudete. Ils disaient qu'ils le voulaient pour Souverain, et qu'ils allaient chasser celui qui régnait actuellement, parce qu'il était ami des Chrétiens et oppresseur des Musulmans, qu'il surchargeait d'impôts pour payer le tribut au Roi d'Espagne. Le Chérif, moins désireux de leur complaire que d'ajouter un Royaume à ceux de Fez, Maroc et Tarudant qu'il possédait déjà, rassembla immédiatement une armée de douze mille cavaliers et de dix mille fantassins; parmi ces derniers on remarquait un corps de cinq mille Renégats armés de mousquets, de ceux qu'on appelle *Aluches* à Fez, et qu'on nomme par corruption *Elches* en Espagne. Il donna le commandement de ces troupes à son fils aîné, son héritier, lui adjoignit un fils plus jeune nommé Muley-Abdallah, et ce frère du Roi de Tlemcen que les habitants demandaient. Cette armée se mit en marche et s'empara de Tlemcen, dont le Souverain, n'étant pas assez fort pour se défendre, s'enfuit à Oran. Le Général Marocain donna le commandement de la ville conquise à son frère Muley-Abdallah, ne se souciant pas de remettre sur le trône le frère de l'ancien Roi, auquel il persuada traîtreusement de l'accompagner, en lui disant que son intention était de conquérir le Royaume d'Alger, et, qu'au retour, il lui rendrait son trône. Il laissa donc quelques troupes à son

frère et pénétra dans le pays des Beni-Amor, montagnes voisines d'Oran ; ces tribus peuvent mettre douze mille cavaliers sous les armes. Elles n'osèrent pas attendre l'armée Marocaine, et se retirèrent avec leurs troupeaux, leurs chameaux, et leurs biens jusque sous le canon de Mostaganem, à douze lieues à l'est d'Oran. Le fils du Roi de Fez (1), trouvant le pays abandonné, hésitait à poursuivre ces tribus, sur lesquelles il espérait faire un grand butin, ou à se porter sur Oran, dont la prise lui eût fait un grand honneur. Cette dernière tentative lui ayant paru trop périlleuse, il se décida à poursuivre les Mores, et il était presque en vue de Mostaganem, lorsqu'il apprit que les Turcs d'Alger marchaient contre lui. En effet, Hassan-Pacha, qui avait été informé que le Général Marocain gagnait chaque jour du terrain, avait rassemblé une armée de cinq mille mousquetaires, mille spahis et dix canons ; et, restant lui-même à Alger pour défendre le pays si les choses tournaient mal, il avait confié le commandement à trois principaux Caïds : le Turc Saffa, Hassan Corso, renégat corse, et Ali Sardo, renégat sarde. Il leur avait donné l'ordre de se réunir sous Mostaganem aux tribus des Beni-Amor, avant de livrer bataille au Prince de Fez ; après leur jonction, ils devaient attaquer l'ennemi ; ils se conformèrent aux ordres reçus. Donc, au moment où le Prince de Fez arrivait en vue de Mostaganem, il aperçut les Algériens, qui en étaient aussi rapprochés que lui. Il reconnut alors qu'il allait être forcé de combattre à la fois les Turcs et les Mores, dont la réunion serait opérée dans quelques heures,

(1) Il y avait eu entente préalable entre le Cherif et Hassan-Pacha. Après avoir installé le nouveau Roi à Tlemcen, l'armée marocaine devait marcher sur Oran, où elle eût fait sa jonction avec les Algériens. De là, après la prise d'Oran et de Mers-El-Kebir, on devait tenter un débarquement en Espagne. (Voir la lettre de Marillac à Henri II, du 29 juillet 1550.) (*Ribier*, t. II, p. 282.) L'ambition du Chérif, qui voulait garder pour lui le Royaume de Tlemcen, fit avorter cette combinaison, et ce fut alors qu'Hassan, furieux de cette trahison, marcha contre lui, et anéantit son armée.

et il se décida à battre en retraite. Il commença tout de suite son mouvement, chassant devant lui un nombre infini de bétail et de chameaux, qu'il avait pillé de tous côtés. Mais les Turcs et les Beni-Amor se mirent à sa poursuite et le menèrent si vivement qu'ils l'atteignirent à huit lieues en avant de Tlemcen, sur la rivière Huexda, à l'endroit même où en 1518 le Marquis de Comarès avait battu et tué Aroudj (1). Le combat s'engagea furieusement, et dura de longues heures avec une grande effusion de sang et des pertes cruelles. Car, si les Turcs et les Renégats d'Alger sont braves, les Elches de Fez ne le sont pas moins, et les deux troupes étaient armées de mousquets ; enfin, la cavalerie Marocaine ayant été rompue et mise en fuite par les Beni-Amor, les Elches furent forcés de plier à leur tour. Ils furent poursuivis l'épée dans les reins, et perdirent beaucoup de monde ; le Prince de Fez et le prétendant de Tlemcen furent au nombre des morts. Quoique cette victoire eût décimé les Turcs et les Renégats, ils marchèrent en avant avec les Beni-Amor, et entrèrent sans résistance à Tlemcen, portant au bout d'une lance la tête du Prince de Fez. Son frère cadet Muley-Abdallah, s'était enfui aux premières nouvelles, et avait été raconter ce triste dénouement à son père, auquel il succéda plus tard. La cité souffrit tout ce que peut souffrir une ville mise à sac, elle fut pillée à fond par toute l'armée, mais principalement par les Janissaires ; la vie de la population fut épargnée ; mais tout ce qui avait une valeur quelconque fut enlevé de force aux habitants. Les trois Caïds, ayant tenu conseil avec les principaux de l'armée, résolurent de ne pas

(1) Nous engageons tous ceux qui, sur la foi de M. Berbrugger, croient encore qu'Aroudj fut tué près d'Ouchda, à fixer leur attention sur ce passage, qui démontre clairement que le premier des Barberousses trouva la mort entre Mostaganem et Tlemcen. Il faut compter, comme nous l'avons déjà fait observer, les lieues d'Haëdo comme égales à 8 ou 10 kilomètres, ce qui nous amène au gué du Rio-Salado.

abandonner la ville et d'y installer une garnison. Le Caïd Saffa fut désigné par le sort et devint le premier Gouverneur Turc de Tlemcen. Les deux autres lui laissèrent une troupe de quinze cents Ioldachs, ainsi que les dix canons, avec beaucoup de projectiles et de munitions; peu de jours après, ils reprirent le chemin d'Alger, victorieux et chargés de butin, emportant la tête du fils du Roi de Fez; les Beni-Amor retournèrent à leurs montagnes. L'armée fut bien reçue et festoyée par Hassan, qui, en souvenir d'une si mémorable victoire, fit mettre la tête du Prince dans une cage de fer, au-dessus de la porte Bab-Azoun (1). Elle y resta jusqu'en 1573, époque à laquelle le Roi d'Alger Arab-Ahmed fit reconstruire la porte et le rempart, et disparaître ce trophée.

§ 4.

En cette même année, Hassan construisit une tour au lieu même où l'Empereur Charles-Quint avait dressé sa tente, lors de son entreprise contre Alger (2); c'est une petite montagne distante d'un mi lier de pas de la Casbah. Cette fortification ne fut pas d'abord très importante; mais, plus tard, le Renégat Vénitien Hassan, étant de-

(1) Marmol, qui n'a connu tous ces faits que très inexactement, les reporte à une date plus éloignée, sous le pachalik de Sala-Reïs; mais la lettre de Marillac (déjà cit.), donne raison à Haëdo, aussi bien que celle adressée au Roi par M. d'Aramon, le 13 décembre 1550. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 130) Cette lettre engage le Roi à rompre toute relation avec le Chérif, afin de calmer les soupçons de la Porte et du *Roi d'Alger*, dont le Chérif est devenu l'ennemi. (Voir encore la lettre du 18 décembre 1550, de M. de Selve à Henri II, loc. cit.).

(2) C'est l'ouvrage qui prit depuis le nom de Fort l'Empereur, par suite d'une tradition erronée répandue parmi les esclaves Chrétiens, qui croyaient que le fort avait été construit par Charles-Quint. Le fait est matériellement impossible, puisque ce souverain ne séjourna pas même vingt-quatre heures sur cet emplacement, et dut battre en retraite le lendemain du jour où il y avait dressé sa tente.

venu Roi d'Alger, l'augmenta beaucoup pendant les années 1579 et 1580; il fit construire autour de l'ancien fort de nouveaux boulevards et bastions, comme nous l'avons raconté ailleurs (1). Hassan-Pacha commença, cette même année, un autre édifice; ce fut un hôpital destiné à recevoir les janissaires pauvres ou infirmes; ce bâtiment n'est pas très important. Il en fit encore un troisième, d'une très grande beauté, qu'il acheva en 1550; c'est un bain somptueux, orné de marbres, qu'on appelle encore aujourd'hui le Bain d'Hassan, et où un grand nombre de gens prennent, à toute heure, des bains chauds, suivant l'usage des Mores et des Turcs. Hassan imita en cela son père Kheïr-ed-Din, qui avait bâti un bain semblable à Constantinople; en quittant le gouvernement d'Alger, il le légua à ses successeurs, qui jouissent du revenu qu'il rapporte.

§ 5.

En l'année suivante, 1551, Hassan quitta le Royaume d'Alger pour les raisons suivantes: depuis la mort de Kheïr-ed-Din, un des trois Pachas suprêmes du Grand Divan, nommé Rostan, qui avait épousé une des filles préférées du Sultan, désirait s'emparer du bain magnifique que Barberousse avait fait construire à Constantinople, et dont le gros revenu excitait sa cupidité. Il avait parlé de son dessein au majordome d'Hassan, nommé Djafer, qui avait été envoyé d'Alger à Constantinople par son maître, aussitôt que celui-ci avait eu connaissance de la mort de son père. Djafer avait averti Hassan de ce qui se passait, et celui-ci était peu satisfait de se voir frustré à la fois d'une grosse rente et d'un édifice que son père avait construit pour éterniser sa mémoire. Sur ces entrefaites, le majordome lui écrivit de nouveau

(1) Dans la *Topografia*, chap. IX.

pour le prévenir que Rostan-Pacha se montrait fort irrité de ce qu'on ne lui eût pas encore offert l'objet de ses désirs ; que sa puissance et la faveur de son beau-père le rendaient très dangereux, et qu'il le menaçait, non-seulement de s'emparer du bain, mais encore de lui enlever le gouvernement d'Alger. Cette nouvelle donna des inquiétudes à Hassan, qui partit tout de suite pour Constantinople (1) avec six galères, afin de chercher à apaiser la colère de Rostan. Son départ eut lieu le 22 septembre 1551 ; il avait gouverné le Royaume d'Alger pendant sept ans de suite, en toute paix et toute justice. Il avait vingt-huit ans à son arrivée et trente-cinq quand il partit. Je raconterai en son temps et lieu ce qui advint pendant deux autres règnes à Alger.

CHAPITRE VI

Caïd Saffa, sixième Roi (2)

§ 1.

Hassan espérait revenir bientôt, ce en quoi il se trompait; car, malgré le don de son bain, il ne put calmer

(1) Il est bien possible que la cupidité de Rostan ait été pour quelque chose dans la disgrâce d'Hassan ; mais sa chute fut due en très grande partie aux sollicitations de notre ambassadeur, qui s'était aperçu de l'hostilité du Pacha d'Alger pour la France. Dans la lettre que M. d'Aramon adresse au Roi, à la date du 20 janvier 1552, on remarque le passage suivant : « Suyvant le prénostic que j'ay faict » par cy-devant du Roy d'Alger, ce Grand Seigneur le congnoissant » tel que je l'ay autrefois deppainct, l'a démis dudit estat et remis à » deux escus par jour pour son vivre, etc. » *(Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 181.)

(2) Il n'y a pas le mot *Roi* dans le texte ; il y a simplement : *sixième*,

la haine que Rostan-Pacha lui portait. Voulant laisser à sa place un homme qui, par sa prudence et sa justice, pût administrer convenablement le Royaume, il avait fait choix du Caïd Saffa, qui était de retour de Tlemcen, dont il avait été nommé Gouverneur (comme nous l'avons dit) au moment où les Turcs s'en étaient emparés. Ce Caïd avait donné des preuves de son expérience, de sa prudence et de son courage dans cette guerre et dans d'autres occasions, et s'était fait aimer de tout le monde; aussi, ce choix fut-il généralement approuvé. Il était Turc, d'une famille de pauvres paysans, laboureurs en Anatolie; il était venu à Alger, plusieurs années auparavant, avec d'autres Chacals de Turquie (1), pour chercher aventure, et avait si bien réussi qu'il était parvenu à la position qu'il occupait aujourd'hui. On ne lui donna pas le titre de Roi, ni de Pacha, mais celui de Khalifa, ce qui signifie Lieutenant du Roi. Il gouverna tranquillement et sagement, et de son temps, il n'arriva rien qui le contraignit à ordonner des châtiments et des exécutions, comme cela arrive si souvent. Il exerça sa charge pendant sept mois, depuis la fin de septembre 1551 jusqu'au mois d'avril 1552, époque où un nouveau Roi arriva à Alger. Pendant ce temps, il fit élever, pour la défense du port, un grand et beau bastion, qu'on voit aujourd'hui sur la porte Babazira (2), qui va à la Marine ; c'est l'ouvrage le meilleur et le plus fort d'Alger. Il y eut dans son temps une terrible famine ; mais il mit tant de soin à approvisionner la ville, qu'au moment même où on mourait de faim dans tout le pays, les Algériens vécurent dans l'abondance. Il mourut plus de dix ans après, étant devenu Caïd de Ténez, après la mort du vieil Hamid-el-Abdi ; les Turcs avaient toujours vécu en bonne amitié avec ce Prince, conformément au traité consenti par Kheïr-ed-Din, qui l'avait remis sur le trône ; mais,

(1) Sic.

(2) Bab-el-Djezira.

après sa mort, ils s'emparèrent de son Royaume. Saffa mourut en 1561, à l'âge de cinquante et un ans ; il était très robuste, de petite taille, gras, brun et très barbu ; il ne laissa pas d'enfant, mais un frère cadet, nommé Caïd-Daut (1), qu'il avait emmené tout enfant de Turquie, et qui fut le plus riche et le plus renommé des Caïds de son temps. Il fut enterré en dehors de la porte Bab-el-Oued, près de la mer, dans une petite kouba carrée et basse, portée par quatre piliers de briques.

CHAPITRE VII

Sala-Pacha, septième Roi

§ 1.

Rostan-Pacha, voulant empêcher Hassan, fils de Barberousse, de se faire rendre le gouvernement d'Alger, fit nommer à sa place le célèbre corsaire Sala-Reïs, qui avait été longtemps le compagnon de Kheïr-ed-Din, et dont nous avons parlé en racontant la vie de celui-ci (2). Il était More, natif d'Alexandrie, et avait été élevé tout jeune parmi les Turcs, au temps où le Sultan Sélim conquit l'Égypte, en battant les Mameluks et en détruisant leur puissance. Il passa plus tard en Turquie et de là en Barbarie, où il se mit, avec beaucoup d'autres corsaires, sous les ordres de Barberousse, duquel il se fit aimer et estimer par le courage qu'il montra en toute occasion.

(1) C'est le Caïd Daoud, dont il est parlé plus haut.

(2) Sala-Reïs avait succédé à Barberousse comme Capitan-Pacha. (Voir *Négociations de la France dans le Levant*, t. 1, p. 624.) D'après la lettre de M. d'Aramon, que nous citons un peu plus haut, il avait toujours manifesté une grande sympathie pour la France, et s'était rendu utile à notre ambassadeur en plusieurs occasions.

Aussi, en 1535, lorsque Kheïr-ed-Din partit pour Constantinople, il désigna Sala-Reïs pour être du nombre de ceux qui l'accompagnèrent ; lorsque le Sultan lui eut donné le commandement de sa flotte, il l'employa dans toutes les occasions importantes des guerres maritimes, ayant reconnu en lui un homme pratique et intelligent. Enfin, lorsque, en 1543, Barberousse voulut envoyer quelques-unes de ses galères ravager les provinces Impériales, il le fit partir de Toulon pour l'Espagne à la tête de vingt-deux bâtiments, avec lesquels il détruisit Rosas et Palamos. A son retour en Turquie, il reçut la charge de Timonier du Sultan, c'est-à-dire qu'il eut le commandement de la galiote que monte ce Souverain quand il va se promener en mer ; cette charge ne se donne qu'à des personnages principaux, de ceux qui sont le plus aimés, et dans lesquels on a le plus de confiance. Aussi, lorsque Rostan-Pacha le proposa pour le gouvernement d'Alger, afin d'empecher Hassan d'y retourner, le Sultan accorda volontiers cette charge à un homme qui l'avait si bien servi et qu'il savait en être digne. Sala-Reis arriva à Alger à la fin d'avril 1552, à la tête de dix galeres. Dans cette même année, le Roi de Tuggurt, More dont les États se trouvent à vingt-une journées de marche d'Alger et à cinq de Biskara, aux confins du Sahara et de la terre des Nègres, à cent cinquante petites lieues d'Alger, se révolta et refusa de payer le tribut habituel. Sala-Reis marcha contre lui au commencement d'octobre, avec trois mille Turcs et Renégats armés de mousquets, mille cavaliers et deux canons seulement, sans dire où il se dirigeait, afin de prendre l'ennemi à l'improviste. Il arriva ainsi avec son armée tout près de Tuggurt, avant que le Roi eût été avisé de sa marche. Celui-ci n'osa pas sortir en rase campagne, ni livrer bataille ; il suivit le conseil de son tuteur (1) (ce Prince

(1) Le mot espagnol est *ayo*, qui signifie *précepteur* ou *gouverneur* ; mais j'ai pensé que le mot *tuteur* rendait bien mieux le sens de la phrase.

était encore un tout jeune homme) et s'enferma dans sa capitale, qui était fortifiée, dans l'espoir que ses sujets et les Arabes ses voisins et alliés, tous grands ennemis des Turcs, viendraient le délivrer. Sala-Reïs ouvrit le feu sur la place avec ses deux canons; il le continua trois jours de suite; le quatrième, il donna l'assaut et s'empara de la ville, après avoir fait un grand massacre de Mores. Le Roi lui-même fut pris et conduit devant le vainqueur, qui lui demanda comment il avait été assez hardi pour se révolter et combattre contre la bannière du Sultan. Le jeune homme rejeta la faute sur son tuteur, qui le dominait et le forçait d'accomplir sa volonté, parce que c'était lui qui avait la puissance effective. Sala-Reïs fit amener ce More devant lui, reconnut que ce qu'on venait de lui dire était vrai; que c'était bien lui qui avait excité la rébellion, et apprit qu'il avait même osé dire qu'il était aussi méritoire devant Dieu de tuer un Turc qu'un Chrétien. Il lui fit aussitôt lier les pieds et les mains, et donna l'ordre de l'attacher à la bouche d'un canon dont la décharge le mit en pièces. Il fit vendre à l'encan douze mille habitants de tout âge et de tout état, saccagea le pays, rasa les fortifications, et emmena captif le Roi, âgé de quatorze ans. Il s'avança ensuite à quatre journées plus loin, pour prendre ou tuer le Roi de Ouargla (pays où les dattiers abondent) qui avait aussi refusé l'impôt. Mais ce Roi s'était enfui avec quatre mille cavaliers, et les Turcs ne trouvèrent que quarante Nègres, qui étaient venus (suivant leur habitude) pour vendre des esclaves; ils n'avaient pas pu, bien malgré eux, s'enfuir avant l'arrivée des Turcs; ils étaient fort riches et se rachetèrent pour deux cent mille écus d'or, moyennant quoi le Pacha les laissa aller en paix. Il donna dix jours de repos à son armée, et pendant ce temps il apprit que le Roi de Ouargla se trouvait à sept jours de marche (c'est-à-dire à cinquante lieues), dans une ville nommée Alcala, très voisine de la terre des Nègres. Il lui fit dire de revenir et s'engagea à ne lui faire aucun

mal, à la condition toutefois qu'il payerait dorénavant le tribut. Cela fait, il reprit la route d'Alger; le Roi de Ouargla rentra dans ses États et, craignant de voir revenir les Turcs (malgré la distance qui les sépare), il paya dorénavant le tribut, et ses successeurs l'ont imité jusqu'aujourd'hui et envoient à Alger trente Nègres tous les ans. En s'en retournant, Sala-Reïs remit sur le trône le jeune Roi de Tuggurt, en lui faisant jurer, ainsi qu'aux principaux des Mores auxquels il rendit la liberté, d'être fidèles aux Turcs et de payer un tribut annuel de quinze Négresses, ce qu'ils font encore aujourd'hui (1).

§ 2.

Pendant tout l'hiver, Sala-Reïs s'occupa à armer le plus de navires qu'il put; au commencement de juin 1553, il sortit d'Alger avec quarante galères, galiotes ou brigantins, arriva à Mayorque en trois jours et y débarqua une partie de son monde pour piller l'île et faire des captifs dans la campagne; mais des cavaliers et des arquebusiers sortis de la ville de Mayorque, fondirent bravement sur les Turcs, et, sans éprouver eux-mêmes de grosses pertes, leur tuèrent cinq cents hommes; parmi les morts, se trouva Yusuf-Reïs, Renégat très chéri du Grand-Amiral, qui était alors Acha-Auli (2); les Turcs vaincus furent obligés de se rembarquer. Sala, voyant qu'il était découvert et qu'il devenait inutile de chercher à ravager Mayorque, navigua à l'Ouest et longea les côtes d'Espagne sans pouvoir y faire grand mal, parce que tous les riverains connaissaient sa sortie et la force de sa flotte. A la fin de juillet, il rencontra dans sa croisière

(1) M. Devoulx a trouvé aux Archives diverses pièces prouvant que cet impôt était encore payé dans les dernières années de l'existence de la Régence d'Alger.

(2) C'était *Piali* qui était alors Grand-Amiral ; nous ne nous expliquons pas *Acha-Auli*.

cinq caravelles et un brigantin portugais; sur ces bâtiments, se trouvait Muley-Buazon le Borgne (1), Roi de Velez, qui, voulant s'emparer de Fez, avait été demander du secours à l'Espagne, et revenait avec cette flottille et trois cents hommes que le Roi Jean III de Portugal lui avait donnés pour l'escorter à Velez. Sala, ayant reconnu les navires Chrétiens, les fit entourer par sa flotte, et, comme il faisait calme plat, on commença à se canonner furieusement de part et d'autre, avec une continuelle fusillade. Les Turcs abordèrent plusieurs fois les Portugais, qui se défendirent très bravement pendant plus de trois heures; enfin, ayant perdu beaucoup de monde, et tous les survivants étant blessés, ils furent écrasés par la multitude de Turcs qui formaient les équipages des quarante vaisseaux du Pacha, et furent faits prisonniers, ainsi que le Roi de Velez et quinze ou vingt Mores de sa suite. Sala se dirigea avec sa prise vers le Penon de Velez; le Caïd qui y commandait pour le Roi de Fez se nommait Moussa; apprenant que le Roi d'Alger en personne commandait la flotte, soit par crainte du combat, soit qu'il voulût lui être agréable et changer de maître, il lui offrit de lui livrer cette forteresse inexpugnable et la ville dont il était gouverneur. Le Roi d'Alger le remercia de sa bonne volonté, mais n'accepta pas ses offres, et répondit qu'il était en paix avec le Chérif Roi de Fez, qu'il ne venait pas avec des desseins de guerre ni de conquêtes, et qu'au contraire, il offrait au Chérif les navires Chrétiens qu'il avait pris, avec toute leur artillerie et tous leurs agrès; et que, de plus, pour lui rendre service, il emmenait prisonnier à Alger son ennemi Muley-Buazon, qui avait été jusqu'en Chrétienté chercher un appui pour le déposséder de son trône. En échange de ces bons procédés, il ne demanda que la continuation de l'amitié du Roi de Fez, le priant de s'en-

(1) Le mot espagnol est *tuerto*, qui a la double acception de *borgne* et de *louche*.

gager à ne jamais traverser les montagnes de Malohia, qui sont en face de Mélilla et séparent le Royaume de Tlemcen de celui de Fez (ce sont celles que les Espagnols appellent les Galans Chevaliers de Malohia) (1) et d'empêcher les Mores, ses sujets, de commettre des dégâts dans la province de Tlemcen, soumise aux Turcs. Sala chargea le Caïd Moussa d'informer immédiatement le Chérif de tout cela; il laissa les caravelles avec l'artillerie, qui était de bronze, très bonne et en grande quantité; il cingla ensuite vers Alger. Trois mois ne s'étaient pas encore écoulés, qu'un bon nombre de pillards passa les montagnes et envahit la province de Tlemcen, soit avec le consentement du Chérif, soit malgré ses ordres. D'autres ont dit que cette invasion n'avait jamais eu lieu, mais que Buazon était parvenu à obtenir de Sala-Reïs qu'il l'aidât à s'emparer du Royaume de Fez, en lui offrant une grosse somme d'argent en échange de son appui; celui-ci accepta ces propositions et déclara la guerre au Chérif. Il s'y prépara pendant l'hiver de 1553 et partit d'Alger au commencement de janvier 1554, avec six mille mousquetaires et mille spahis; il fut rejoint en chemin par quatre mille cavaliers Mores, envoyés en partie par le Roi de Kouko, et en partie par d'autres chefs Arabes; il marcha sur Fez avec cette armée et douze canons, emmenant avec lui Muley-Buazon le Borgne. De plus, il avait incorporé dans son armée quatre-vingts Chrétiens choisis parmi ses captifs, vaillants soldats, auxquels il avait confié le service de son artillerie, en leur promettant la liberté, s'ils la lui amenaient en bon état jusqu'à Fez; plus tard, il leur tint parole. En outre, il envoya par mer vingt-deux galères ou galiotes, en leur donnant l'ordre de se rendre à un nouveau port situé à

(1) Voir Marmol, liv. V, cap. XVI. Il est intéressant de remarquer que l'ancien fleuve Malvia était, d'un commun accord, reconnu comme limite entre le Maroc et la Régence d'Alger, comme il l'avait été, sous l'empire romain, entre la Tingitane et la Mauritanie Césarienne.

deux lieues de Mélilla et à trente de Fez (1) ; c'était une précaution qu il prenait pour s'assurer une retraite, s'il venait à être battu. En arrivant à la ville de Tessa (2), qui se trouve à vingt lieues en avant de Fez, il y trouva le Chérif, qui l'attendait avec quarante mille cavaliers et autant de fantassins. Malgré la force de cette armée, Sala-Reïs engagea la bataille, parce qu'un grand nombre de ceux des Caïds qui accompagnaient le Roi de Fez avaient fait prévenir Buazon que, le moment venu, ils se déclareraient pour lui. Ils tinrent parole et, dès le commencement de la bataille, quittèrent les rangs et passèrent aux Turcs, qu'ils aidèrent à attaquer le Roi ; l'armée du Chérif fut forcée de s'enfuir après avoir subi de grosses pertes. A la suite de cette victoire, Sala entra sans résistance à Tessa, où il mit une garnison de deux cents Turcs, commandée par le Caïd Hassan. Il poursuivit sa route et arriva à Fez la Neuve, où le Roi l'attendait avec son armée, qu'il avait ralliée et renforcée, voulant livrer une deuxième bataille. Le combat commença dans un cimetière qui se trouve contre les murs mêmes de Fez; l'armée Marocaine fut encore battue et repoussée dans la ville, et au moment où le Chérif s'enfuyait par celle des portes qui s'ouvre sur la route de Maroc, les Turcs entraient par l'autre dans Fez la Neuve, qu'ils saccagèrent en y faisant un énorme butin. Les Juifs, qui demeuraient dans un quartier séparé de la ville, se rachetèrent du pillage moyennant trois cent mille ducats qu'ils donnèrent au Roi d'Alger ; celui-ci fit pendre, à la porte même de la Juiverie, deux Turcs qui y étaient entrés pour piller, malgré cet arrangement. Cette prise eut lieu au mois de mars **1554** ; Sala-Reïs fit immédiatement reconnaître pour Roi Muley-Buazon, qui, en reconnaissance des services reçus, lui offrit trois cent mille metkals (3)

(1) Cette désignation ne convient qu'à K'çaça (la Caçaça de Marmol)
(2) Teza.
(3) Le metkal d'or valait 5 fr. 20 de notre monnaie.

d'or, à raison de trois mille metkals par jour depuis le départ d'Alger. Les Turcs et les soldats reçurent, non-seulement une paie libérale, mais encore de fortes gratifications ; les officiers eurent de riches présents et une grande quantité de chevaux, de chameaux et de mulets, qui leur servirent à regagner Alger et à y transporter le riche butin qu'ils avaient tous fait dans cette campagne. Sala-Reïs se conduisit avec une royale courtoisie ; la favorite du Chérif était tombée entre ses mains avec deux petites filles ; il les fit traiter avec les plus grands honneurs et les renvoya sous bonne escorte à l'ancien Roi, qui s'était réfugié à Maroc. Il resta encore un mois à Fez, où il s'occupa à régler les affaires du Royaume et à consolider la puissance de Buazon, en réconciliant avec lui beaucoup des principaux habitants et Caïds. Lorsqu'il pensa que la sécurité était assurée, il s'en retourna à Alger lentement et à petites journées ; il y arriva au commencement du mois d'août, après avoir séjourné quelque temps à Tlemcen, à Mostaganem, à Ténez et dans quelques autres villes, où il fit réparer les fortifications et régla toutes les affaires du gouvernement.

§ 3.

La nouvelle de la défaite du Chérif avait été connue peu de jours après au Penon de Velez, dont le Caïd redoutait la colère du nouveau Roi, auquel il avait toujours été hostile ; en conséquence, il s'enfuit, abandonnant cette position inexpugnable, qu'il eût pu facilement défendre contre Muley-Buazon, et même contre d'autres bien plus puissants que lui. Lorsque son départ eut été connu de la flotte que Sala-Reïs avait envoyée au Port-Neuf près de Mélilla, les Reïs ne perdirent pas une aussi bonne occasion ; ils partirent pour le Penon avec la flotte, le trouvèrent abandonné, et s'y installèrent. Sala était encore à Fez quand il reçut d'eux cette nouvelle ;

il fit partir en toute hâte un Caïd Turc nommé Khader avec deux cents hommes, et lui donna l'ordre de se fortifier le mieux possible. Ces instructions furent exécutées, et le Penon resta au pouvoir des Turcs jusqu'à l'année 1564, où le Roi d'Espagne Philippe II s'en empara.

§ 4.

En 1555, Sala-Reïs s'empara de Bougie de la manière suivante : il partit d'Alger au mois de juin, par la route de terre, emmenant avec lui trois mille Turcs ou Renégats armés de mousquets, et envoya par mer deux galères, une barque et une caravelle ou saëtie (1) française, qui se trouvait alors à Alger ; ces bâtiments transportaient douze canons de gros calibre, deux très gros pierriers, et beaucoup de munitions et de vivres. Il ne put pas réunir une armée plus forte, parce que, à ce même moment, le Prieur de Capoue, frère de Pierre Strozzi venait d'arriver à Alger avec vingt-quatre galères françaises, et des lettres du Sultan (2) ; ce Souverain invitait Sala-Reïs à fournir le plus de galiotes et de soldats qu'il

(1) On appelait à cette époque *saëtie*, de petits bâtiments de transport, à faible tirant d'eau ; le mot est resté en usage dans la Méditerranée jusqu'au milieu du XVII[e] siècle. Quant à l'emploi que fait le Pacha d'Alger d'un navire français, cela n'a rien qui doive étonner : au même moment, Dragut avait joint sa flotte à celle de Paulin de la Garde, et ils attaquaient ensemble la Corse, pour le compte du Roi de France.

(2) Dans les *Négociations de la France dans le Levant*, il n'est pas question de cette mission du Prieur de Capoue ; on y voit que le Chevalier d'Albisse fut envoyé à Alger, en 1553, pour y réclamer le concours de Dragut, qui se joignit à la flotte française, comme nous l'avons dit à la note précédente. (Voir le t. II des *Négociations*, p. 261, 270, 274, etc.) — Strozzi était à la vérité venu en 1552 avec une vingtaine de bâtiments croiser sur les côtes barbaresques, mais en belligérant, et il avait subi en Tunisie un échec assez grave, s'étant laissé surprendre par Morat-Agha, qui lui tua beaucoup de monde.. (Loc. cit. p. 234.)

pourrait, pour venir en aide au Roi de France Henri, qui soutenait à cette époque de grandes guerres contre le Roi Philippe II d'Espagne. En vertu de ces ordres, Sala-Reïs avait donné au Prieur vingt-deux galères ou galiotes bien munies d'hommes et d'artillerie. Dans sa marche sur Bougie, il réunit plus de trente mille Mores, cavaliers ou gens à pied, que lui envoyèrent le Roi de Kouko et d'autres Cheiks.

A la tête de cette armée, il vint mettre le siège devant Bougie. Un vendredi matin, il éleva deux batteries, l'une en haut de la côte qui domine la ville ; elle était armée de six canons et battait le Château Impérial, que Charles-Quint avait fait élever naguère en avant des remparts ; elle était commandée par un Renégat Grec nommé Caïd Yusuf. Il prit lui-même le commandement de la seconde batterie qui tirait sur le Vergelette, château-fort situé à l'entrée du port ; elle était armée de six gros canons et des deux pierriers dont nous avons parlé ; son feu se dirigeait contre un gros galion qui venait d'arriver d'Espagne avec des munitions et de l'argent pour la solde des troupes. En peu de temps ce galion fut coulé à fond ; le huitième jour les défenses du Vergelette étaient ruinées, la plus grande partie des cent hommes de la garnison étaient tués, et le reste fut forcé de rentrer dans la ville. Le quatorzième jour, les remparts du Chateau Impérial s'écroulaient sous le terrible feu des Turcs (1), qui avait fait périr la plupart des assiégés ; ceux qui restaient vivants, se trouvant entièrement à découvert, furent forcés d'abandonner la position et de rentrer dans la ville. Sala-Reïs, se voyant maître de ces

(1) D'après la lettre adressée par Peralta lui-même à la Princesse Jeanne de Portugal, régente d'Espagne, le Château Impérial fut rasé en un jour et demi *par l'artillerie épouvantable de ce chien de Roi d'Alger* Le Château de la Mer ne tint guère plus, et la Casbah s'écroula au bout de six jours de feu : *il semblait qu'elle n'avait jamais eu de murailles ; les cavaliers eux-mêmes auraient pu monter par la brèche*. (Documents espagnols, *Revue africaine* 1877, p. 279 et suiv.).

forts, considéra la place comme prise et envoya un parlementaire au Capitaine-Général, Don Alonzo de Péralta, illustre Chevalier Espagnol, pour lui dire qu'il devait voir combien la défense était devenue impossible après la perte des deux forteresses, et avec des remparts vieux et ruinés, comme l'étaient ceux qui entouraient la place ; que, cependant, s'il voulait le laisser entrer sans combat, il lui accorderait une capitulation honorable. Après de nombreux pourparlers, Don Alonzo, ne voyant pas autre chose à faire, traita sur les bases suivantes : il se réservait de choisir quarante personnes dans la garnison, et de s'embarquer avec elles pour l'Espagne dans la caravelle française, à laquelle le vainqueur devait fournir tout le nécessaire pour le voyage. L'accord se fit sur ces bases (1) et coûta bien cher à Don Alonzo, auquel le Roi d'Espagne fit couper la tête pour s'être rendu. Sala-Reïs entra dans la ville ; il y avait quarante ans (2) que le Comte Pedro Navarro l'avait prise aux Mores, en 1510. Pour que les Turcs ne se débandassent pas, il fit défendre sous peine de mort d'entrer dans Bougie sans son ordre exprès. Il put ainsi recueillir tout le butin qui s'y trouvait, et ce fut une riche prise ; on fit captifs quatre cents hommes, cent vingt femmes, et une centaine d'enfants. On retira douze mille écus en réaux qui étaient embarillés dans le galion qui avait été coulé à fond. Le Pacha distribua une grande partie du butin et des captifs à ses Turcs et à quelques-uns des Mores ; il laissa comme Caïd un Renégat Sarde nommé Ali-Sardo avec

(1) Ce n'est pas exact : Peralta avait stipulé que la garnison serait rapatriée avec armes et bagages, et que les habitants pourraient emporter avec eux leurs biens mobiliers ; Sala-Reïs viola le traité. En fin de compte, le Gouverneur de Bougie fut victime de l'incurie de son Gouvernement : il n'avait ni vivres, ni munitions, et depuis longtemps, il appelait en vain l'attention du Conseil Royal sur le délabrement des remparts de la ville. Ajoutons qu'il ne se rendit qu'à bout de munitions, et après avoir soutenu trois assauts sur brèche ouverte. (Loc. cit. p. 282.)

(2) Quarante-cinq ans, d'après les chiffres mêmes de l'auteur.

quatre cents hommes de garnison, s'en retourna par terre à Alger, et y envoya par mer les deux galères et le galion qu'il avait fait renflouer ; ces bâtiments transportèrent les captifs et les prises. Toute cette expédition fut accomplie en deux mois.

§ 5.

Au commencement du mois de septembre de la même année, il envoya un riche présent au Sultan, avec le récit de la prise de Bougie. Il lui demanda de lui accorder pour l'année suivante une armée qu'il joindrait à ses propres forces ; il promettait de s'emparer d'Oran et de Mers-el-Kébir et de chasser les Chrétiens de cette partie de la Barbarie. Il chargea de cette mission, pour être sûr qu'elle serait accomplie avec zèle, son fils Mohammed, qui devint plus tard Roi d'Alger. Les présents et le projet plurent beaucoup au Sultan, qui donna l'ordre d'armer quarante galères montées de six mille Turcs, et de se tenir prêts à se rendre à Alger au commencement du printemps prochain. Dans l'intervalle, Sala-Reïs s'occupa activement et fort en secret d'amasser des munitions de guerre et de mettre en état tous les vaisseaux qu'il possédait. Au mois de mai 1556, les quarante galères Turques partirent de Constantinople et arrivèrent à Bougie au mois de juin (1). Sala-Reïs, qui était déjà averti de leur départ, avait tellement bien fait ses préparatifs, qu'au moment même où il fut avisé de leur arrivée, il s'embarqua et partit d'Alger avec trente galères ou galiotes. Il avait pour cela deux raisons : premièrement, il régnait en ce moment dans la ville une peste très violente, qui aurait pu se communiquer à l'armée du Sul-

(1) Une lettre de M. de Codignac, datée de Constantinople, le 31 mai 1556, confirme cette partie du récit, et parle de l'envoi de la flotte Turque à Sala-Reïs. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 378.).

tan, si elle y était venue; deuxièmement, il désirait marcher sur Oran, avant qu'on n'y eût appris l'arrivée de la flotte Turque. En conséquence, après avoir fait embarquer à la hâte quatre mille Turcs sur ses trente vaisseaux, il se dirigea sur Matifou, cap situé à douze milles à l'est d'Alger; il s'y trouve un port, qui, quoique petit, peut servir d'abri aux vaisseaux; c'est là qu'il voulait attendre la flotte Turque, et se rendre ensuite directement à Oran, sans s'arrêter à Alger. Il y était à peine arrivé qu'il fut violemment attaqué de la peste, grâce à la bonté divine, qui délivra ainsi la ville d'Oran de l'attaque d'un tyran aussi cruel; il mourut au bout de vingt-quatre heures, sans qu'aucun remède eût pu le sauver. Cet événement jeta une grande tristesse dans toute son armée, qui revint immédiatement à Alger. Sala-Reïs fut enterré dans un tombeau situé en dehors de la porte Bab-el-Oued, à l'emplacement des sépultures royales; ce monument est celui qui est le plus rapproché de la mer; il fut construit par son successeur, Hassan-Corso, qui était son Renégat (1); plus tard, son fils Mohammed-Pacha, devenu Roi d'Alger, constitua une rente pour y entretenir une lampe, et attacha à son service un More et un Chrétien, chargés de le tenir en bon état, et de l'orner de fleurs et de plantes; ce sépulcre fut entouré d'un mur de trois *tapias* (2) de hauteur, qui se voit encore aujourd'hui. Mohammed-Pacha y fit élever plus tard une kouba très ornementée. Sala-Reïs avait soixante-dix ans

(1) On retrouva souvent cette qualification, qui peut, au premier abord, paraître singulière, et demande une explication. Tous les Turcs riches avaient un favori, dans lequel ils mettaient toute leur confiance, à l'exclusion même de leur famille. C'était la plupart du temps un ancien esclave, qu'ils avaient acheté tout enfant, et qu'ils avaient élevé auprès d'eux après l'avoir fait circoncire. Cet affranchi prenait une place importante dans la maison, qu'il était généralement chargé d'administrer. Pour bien se rendre compte du rôle qu'il y jouait, il est nécessaire de se rappeler les affranchis de l'ancienne Rome Impériale.

(2) Le bloc de *Tapia* avait $1^{m}50$ de hauteur.

au moment de sa mort, et avait la barbe entièrement blanche. Il était de taille moyenne, gros et brun; il se montra toujours courageux, diligent et aventureux dans la guerre; il ne laissa qu'un seul fils, qui fut le Mohammed dont nous avons parlé.

CHAPITRE VIII

Hassan Corso

§ 1er.

Après la mort de Sala Reïs et le retour de l'armée Algérienne qui revint de Matifou en rapportant son corps, les Turcs et les Janissaires choisirent d'un commun accord pour Roi et Gouverneur, en attendant les ordres ultérieurs du Sultan, un Renégat Corse, familier et majordome du Pacha qui venait de mourir; il était très aimé de tous à cause de sa généreuse affabilité et se nommait Caïd Hassan. Sous le gouvernement de son prédécesseur, il avait exercé les fonctions de Beglierbey, ou Capitaine Général de l'armée, et avait donné bien des preuves de son courage et de sa prudence. Il se refusa d'abord obstinément à accepter la dignité qu'on lui offrait et il ne s'y décida, enfin, malgré lui, que sur les instances unanimes. Cependant, l'armée de Constantinople, ne sachant pas encore la mort de Sala Reïs, arriva à Alger, où elle apprit ce qui s'était passé; elle fut bien reçue par le nouveau roi Hassan; on discuta pour savoir si on s'en retournerait à Constantinople ou si on irait assiéger Oran. On se résolut à ce dernier parti, et on fit prévenir immédiatement le Sultan de la mort de Sala Reïs. Il lui fut dépêché une galiote, qui se donna tant de hâte, et

qui eut un temps si favorable, qu'en un peu moins de vingt jours, elle fut de retour de Constantinople ; trois jours après, toute l'armée partit pour Oran, avec une grande quantité d'artillerie, de munitions et de matériel, que Sala Reïs avait fait préparer naguère. Hassan fit route par terre avec six mille mousquetaires Turcs, et pendant sa marche, vit accroître ses forces d'environ mille cavaliers Mores et de trente mille fantassins que Sala Reïs avait fait prévenir de se tenir prêts Il arriva avec cette troupe à Mostaganem, à douze lieues en avant d'Oran, et il fit sa jonction avec les troupes et l'artillerie débarquées des navires ; il y resta quelques jours pour mettre son armée en ordre, et marcha sur Oran avec douze mille Turcs, tant d'Alger que de Constantinople, les Mores dont nous avons parlé, et plus de trente pièces de canons de toutes sortes, parmi lesquels il y en avait de fort grands, très propres à battre en brèche. Arrivé à Oran, il campa devant la place, ouvrit des tranchées et commença à escarmoucher chaque jour avec la garnison (1). Il y avait à peine quelques jours que les Turcs avaient construit la batterie de brèche, qu'une galère arriva à Alger, avec la même hâte qu'avait mise celle qui avait apporté la nouvelle de la mort de Sala Reïs. Le Sultan faisait dire à Hassan Corso et à son armée que s'ils n'étaient pas encore en route pour Oran, ils ne partissent pas, et que s'ils y étaient, ils se retirassent ; il lui semblai que l'issue d'une semblable campagne devait être très incertaine. Celui qui apportait cet ordre était un Renégat Grec nommé Aluch Ali (qu'on nomme par corruption Ochali Scanderia) ; son arrivée fit peu de plaisir aux Turcs, qui espéraient prendre facilement la place où il n'y avait qu'une petite garnison ;

(1) D'après Marmol (livre V, chap. XIX), les Turcs avaient déjà pris la Tour des Saints, et serraient la garnison de très près, lorsque le Sultan ordonna la levée du siège. Il avait besoin de ses galères pour les opposer à André Doria, qui ravageait l'Archipel et menaçait le Bosphore.

néanmoins, n'osant désobéir au Sultan, ils levèrent le siège et retournèrent à Alger par mer et par terre.

§ 2.

Hassan Corso gouverna en paix jusqu'au commencement de septembre, au contentement et à la satisfaction de tout le monde ; car tous ceux qui l'ont connu, soit Turcs, soit Renégats, soit Chrétiens, affirment que c'était un homme très bon, doux, affable et libéral, nullement ennemi des Chrétiens ; il avait au contraire de l'attachement pour eux, tellement qu'il ne pouvait et ne savait le dissimuler. Au bout de quelques jours, on apprit qu'il était arrivé à Tripoli huit vaisseaux avec lesquels venait un Turc nommé Thecheoli (1), que le Sultan envoyait régner à Alger. Cette nouvelle mécontenta beaucoup toute la population qui était très satisfaite du gouvernement d'Hassan et de sa conduite. Les Janissaires et les principaux des Turcs convinrent (ce qui s'est vu bien rarement) de ne pas accepter le Roi nommé par le Sultan, de conserver le pouvoir à Hassan, et de prévenir la Porte de leur détermination. Cette résolution ayant obtenu l'assentiment général, les Janissaires firent prévenir les Caïds de Bougie et de Bone, que si le nouveau Roi entrait dans leurs ports avec ses vaisseaux, ils l'engageassent à s'en retourner en Turquie, attendu qu'ils ne voulaient pas d'autre Roi qu'Hassan Corso et qu'ils en avaient avisé le Sultan ; et, que s'il ne voulait pas obéir, on canonnât ses navires. A la réception de cet ordre des Janissaires, au moment où le nouveau Roi arriva à Bône, le Caïd de cette ville, qui était un Renégat Grec nommé Mustapha, lui communiqua les instructions qu'il avait reçues ; et, comme Techeoli insistait, il lui fit tirer quelques coups de canon ; en sorte que celui-ci fut forcé de

(1) La leçon généralement adoptée est *Tekelerli*. On trouve encore dans les actes indigènes ce nom écrit *Tekali*, *Tekerli*, etc.

partir. Continuant son chemin, il arriva à Bougie où un autre Renégat Sarde, nommé Caïd Ali Sardo (c'est celui que nous avons dit avoir été nommé par Sala Reïs, quand il prit Bougie l'année d'auparavant), lui fit savoir qu'il ne pouvait le recevoir ni dans la cité, ni dans le port, lui intima l'ordre de se retirer, et l'y força en lui tirant quelques coups de canon. Malgré tout cela, Techeoli continua à marcher en avant, espérant toujours être reçu à Alger. Il arriva à la fin de septembre, jeta l'ancre à Matifou, suivant l'habitude des vaisseaux qui viennent de Turquie avec des lettres ou des ordres du Sultan, et fit tirer le canon pour prévenir de son arrivée. La garnison de Matifou ne lui répondit pas, quoique l'habitude dans ce cas soit de répondre par un autre coup de canon. Thécheoli et sa suite furent très mécontents et confus de cette réception. Cependant, les corsaires d'Alger, qui étaient très nombreux, étaient fort mécontents de la détermination de la milice, parce que, comme ils ne recevaient des Rois d'Alger ni paie ni vivres, et qu'au contraire ce sont eux qui les enrichissent par les parts de prise qu'ils leur donnent, il leur est indifférent d'être gouvernés par un Roi ou par un autre. De plus, jusqu'à cette époque, la milice et les corsaires n'avaient jamais pu s'accorder, parce que les janissaires demandaient qu'on les laissât aller en course comme soldats sur les vaisseaux, et que les corsaires supportassent une partie de la corvée qu'ils faisaient en allant toute l'année percevoir le tribut dans l'intérieur du pays. Les Reïs s'y refusaient et ne voulaient pas que les janissaires participassent avec eux aux fructueux profits de la mer; ils ne voulaient pas non plus s'occuper des devoirs et des labeurs de la guerre, encore qu'on leur offrît la paye et les privilèges des janissaires. Il en résultait que les corsaires faisaient alors un corps à part qui vivait fort en désaccord et en haine de la milice (1), et qu'ils n'étaient

(1) Haëdo, qui, pendant son séjour à Alger, avait pu voir de près

pas du même avis que les janissaires en ce qui concernait le renvoi du Roi envoyé par le Sultan, et l'appui qu'on demandait à tous pour soutenir Hassan dans son gouvernement. Considérant avant tout que cette conduite déplairait beaucoup au Sultan, ils convinrent entre eux d'appuyer Thécheoli et de tromper la milice, et, pour y arriver, ils procédèrent de la manière suivante : ils persuadèrent aux janissaires qu'ils approuvaient leur dessein, affirmant qu'ils étaient prêts à les aider et à se réunir à eux. Cela fait, ils leur dirent que leurs galiotes et vaisseaux étant désarmés dans le port, ils craignaient que Thécheoli, furieux de n'être pas reçu, ne vînt pendant la nuit les brûler avec ses huit galères; ils les prièrent, en conséquence, de leur confier la défense du port, du môle et de la porte de la Marine, qu'ils garderaient avec leurs escopettes, tandis que la milice se chargerait de la sûreté du reste de la ville. Les janissaires, ne soupçonnant pas la trahison, se montrèrent satisfaits de cet arrangement. En outre, ils engagèrent les Reïs à requérir Thécheoli de s'éloigner et de cesser de mettre la discorde dans un pays qui était tranquille et content sous le gouvernement d'Hassan-Corso. Celui d'entre eux qui s'offrit pour cette mission fut le corsaire Xaloque (1), qui était alors capitaine de la mer et chef de tous les corsaires d'Alger. Loin d'être mécontents de cette offre, les Turcs ne virent dans ces conseils que ce qu'ils avaient eux-mêmes l'intention de faire, et dirent à Xaloque de se rendre à Matifou, où se

les choses, nous décrit ici d'une façon tout à fait exacte les origines de la discorde qui sépara, pendant toute la durée de la Régence, les marins de la milice. Cette haine jalouse fut la véritable cause des troubles qui ensanglantèrent Alger pendant près de trois siècles et des changements de gouvernement qui y survinrent. En fin de compte, comme la ville n'eût pas pu vivre sans la course, ce fut le parti des Reis qui l'emporta et l'avènement des Deys ne fut autre chose que la consécration donnée à cette victoire.

(1) Chelouk.

trouvait alors Thécheoli. Le Reïs, dissimulant et ne se pressant pas d'armer la galiote et de s'embarquer, gagna du temps jusqu'à ce qu'il fut très tard et presque nuit ; il partit, feignant d'accomplir ce qui avait été convenu, et laissant ses ordres à cinq capitaines, qui étaient les chefs de la conspiration ; on les nommait : Mami-Reïs, Renégat Napolitain ; Mami-Reïs, Renégat Corse ; Chouali-Reïs, Turc ; Mostafa-Reïs, Renégat Arnaute (1), et Yaya-Reïs, Turc, qui fut depuis Caïd du Penon de Velez. Il était déjà nuit quand Xaloque arriva à Matifou ; il entra dans la galère de Thécheoli, qu'il prit à part, lui disant le plus grand mal des janissaires, et lui faisant connaître le grand désir qu'avaient tous les corsaires de le mettre en possession du Royaume d'Alger malgré la milice ; il lui raconta par le menu les moyens qu'il voulait employer et lui développa amplement toutes les facilités qui seraient données. Thécheoli, enchanté de ces nouvelles, en fit part à quelques-uns des principaux Turcs qu'il avait amenés avec lui, et se résolut à tenter l'aventure ; sans plus attendre, il s'embarqua dans la galiote de Xaloque avec environ vingt Turcs de ses amis bien armés. Sur l'avis du capitaine, il ordonna à ses huit galères de le suivre à un mille en arrière, d'entrer dans le port derrière lui, et de débarquer tous les équipages avec leurs arquebuses et leurs autres armes. Cet ordre fut exécuté ; la nuit était un peu obscure ; en arrivant près d'Alger, comme les janissaires avaient donné ordre à Xaloque de les prévenir immédiatement de ce qui se serait passé, et de tirer le canon dans le cas où Thécheoli persisterait à vouloir entrer à Alger, quand ils virent

(1) Ce Mostafa-Arnaut faillit devenir Pacha d'Alger. Il en remplit l'office pendant quelques jours, après la mort de Thécheoli, ainsi que le prouve une lettre que lui adressa Philippe II, qui lui offrait son appui dans le cas où la Porte se refuserait à le reconnaître. (Documents espagnols, *Revue africaine* 1877, p. 287). M. de la Primaudaye s'est trompé en disant (loc. cit.) qu'il n'était pas question de ce Mostafa-Arnaut dans la relation d'Haëdo.

qu'il revenait sans avoir fait feu, ils pensèrent que la négociation avait réussi.

§ 3.

A ce moment Xaloque arriva au port, et, en y débarquant avec Thécheoli, il trouva le môle et la marine occupés par les Levantins et les Corsaires armés, comme cela avait été convenu ; s'avançant sans être inquiétés, ils entrèrent dans la ville ; car la porte de la Marine était de même occupée par les Reïs ; de là, avec une troupe de plus de trois cents hommes armés d'escopettes, ils se dirigèrent vers une grande maison, située dans la rue qui va directement de la ville à la porte de la Marine ; c'est celle où les Rois qui arrivent nouvellement de Turquie ont l'habitude de loger au commencement de leur séjour, en attendant que leur prédécesseur quitte le palais destiné à l'habitation des Rois. Thécheoli, arrivé là, y installa une bonne garde d'arquebusiers ; à ce moment, les huit galères Turques entrèrent dans le port et commencèrent à débarquer les troupes ainsi qu'elles en avaient reçu l'ordre ; en même temps, les Corsaires qui étaient avec Thécheoli commencèrent leurs clameurs, criant : Vive le Sultan ! Vive Thécheoli ! A ces cris, les Janissaires, voyant la rue de la Marine occupée par une troupe armée, arquebuses mèches allumées, tombèrent en une confusion qui fut encore augmentée quand ils apprirent de source certaine que Thécheoli était entré dans le palais dont nous avons parlé, que les galères étaient dans le port et les troupes débarquées ; comprenant alors combien les Reïs les avaient trompés et surpris, ils n'osèrent engager le combat avec eux, et chacun se réfugia comme il put dans sa maison. Cela fait, Thécheoli, assuré que la Milice ne bougeait pas, sur le conseil des mêmes Corsaires, se rendit nuitamment au palais, accompagné de plus de deux mille Arquebusiers ; Has-

san Corso vint le recevoir à la porte. Il se disculpa d'avoir pris part à toute cette révolte, disant que c'était contre sa volonté qu'il avait accepté le pouvoir, et qu'il ne l'avait gardé que contraint et forcé. Thécheoli n'accepta pas ces explications ; il les reçut de mauvaise grâce et fit emprisonner son rival. A ce moment le gouvernement d'Hassan Corso n'avait encore que quatre mois de durée (1) ; peu de jours après, Thécheoli ordonna sa mort et il dut subir publiquement le cruel supplice des ganches. Nous en raconterons plus loin les détails, ainsi que la vengeance qui en fut tirée. Hassan Corso avait alors trente-huit ans ; il était de taille moyenne, basané, avec de grands yeux, le nez aquilin et la barbe noire. Il ne laissa pas de fils. Il est enterré dans une kouba voisine de celle de Sala Reis, son patron, hors de la porte Bab-el-Oued. Cette sépulture lui fut élevée plus tard par son Renégat Yusuf, qui, pour venger sa mort, tua Thécheoli.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre.)

(1) Cette indication ferait remonter la mort d'Hassan Corso au mois d'octobre 1556. Voir les articles relatifs à cet événement (*Revue africaine* 1871, p. 1, 81 et 335.)

LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140 et 141)

Ici encore, nous devons compléter le récit de cet épisode par d'autres renseignements recueillis dans le pays, auprès des vieillards. D'après eux, cette campagne du bey Mamelouk eut lieu en 1818, et non en 1821, et nous verrons par la suite que cette erreur de date s'explique. Ils ajoutent que son résultat négatif, au point de vue du renversement du Sultan Mohammed, est dû aux intrigues de Kamira, femme du cheikh El-Arab Debbah, qui nourrissait contre Ferhat ben Saïd une antipathie manifeste. Debbah, avons-nous vu, avait pour frère Saïd. Or, le premier avait eu de Kamira des enfants d'une physionomie très commune, que rien, ni l'intelligence ni la valeur ne faisaient distinguer. C'étaient, disent les Arabes, de bons cavaliers de *milieu de goum*, mais non des *cavaliers de tête*. Les enfants de Saïd, au contraire, Ferhat notamment, étaient superbes; ils brillaient entre tous par leur valeur et la tournure de leur es-

prit. Aussi les nomades, caractérisant fort souvent les hommes et les choses par des mots expressifs, disaient encore à leur sujet :

الشيخ الذباح جهل جاب نياق

والشيخ سعيد ناقة جاب جهال

Le cheïkh Debbah, chameau étalon, a eu pour enfants des chamelles ; tandis que Saïd, doux comme une chamelle, a engendré des chameaux étalons.

Ces comparaisons figurées prises sur le fait, dans le milieu même qui constitue la vie journalière du saharien, avaient profondément froissé l'amour-propre de Kamira, comme femme et comme mère. Elle espérait un jugement moins sévère pour ses enfants, les enfants du cheïkh El-Arab Debbah qui, lui, jouissait à tous les points de vue d'une légitime considération. La jalousie de la mère outragée s'était transformée en haine contre Ferhat ben Saïd Avec cette passion, cet acharnement de tous les instants que certaines femmes apportent dans l'expansion de leurs sentiments, quels qu'ils soient, elle avait fini par désaffectionner le neveu auprès de son oncle.

Si Ferhat devenait sultan de Tougourt, son prestige, déjà grand parmi les nomades, allait grandir encore. Ce serait lui certainement que les populations acclameraient un jour pour succéder à Debbah, dont le grand âge faisait prévoir la fin prochaine. Cette dignité de Cheïkh El-Arab, Kamira la voulait pour héritage à ses enfants. Dans ce but, elle ne négligeait rien afin de nuire à leur futur rival.

Les nomades en incursion emmènent tout avec eux, femmes et enfants, comme dans une émigration. Les armées européennes ont le drapeau pour point de ralliement ; le nomade a la famille autour de laquelle il tient pied à la dernière extrémité et se fait tuer. Kamira suivait donc son mari pendant l'expédition contre Tougourt, et d'étape en étape elle préparait par ses intrigues le résultat de la campagne, c'est-à-dire un échec pour Ferhat. Les émissaires entre elle et le sultan Mohammed se succédaient ; ses

démarches actives amenèrent enfin l'arrangement pécuniaire dont il est parlé plus haut. Mais Ferhat, au caractère bouillant, déçu pour la deuxième fois dans ses espérances, n'ignorait pas d'où partaient les coups qui le frappaient. Après une violente altercation avec son oncle Debbah, il s'éloignait du camp devant Tougourt avec les Troud et un certain nombre de nomades, ses partisans, et se retirait au Souf sans avoir pris congé du Bey. Les effets de son mécontentement ne devaient pas tarder à se manifester. A peine l'armée turque était-elle rentrée à Constantine que Ferhat, sortant du Souf, tombait sur les Oulad El-Bahar, fraction des Selmia tenant pour Debbah, et leur enlevait 400 chameaux. En même temps, il coupait tous les chemins entre Tougourt et le Tell, déclarant ainsi à la fois la guerre au Bey, à son oncle, le cheïkh El-Arab, et au sultan tougourtin.

Nous voici maintenant à la campagne du Sud de 1821, qu'il ne faut pas confondre avec les précédentes. Ferhat ben Saïd était toujours en révolte dans le Souf. Les habitants de cette région, nous dit l'historien des Beys, comptant sur leur éloignement et sur les sables mouvants qui entourent leurs oasis, n'avaient jamais reconnu que d'une manière tout à fait nominale l'autorité des Beys. Ni les difficultés de cette expédition, ni la résistance désespérée des ennemis ne purent arrêter Ahmed Bey Mamelouk. Il entra en vainqueur à El-Oued, capitale du Souf, et la ville fut livrée au pillage. Le butin était immense : or, argent, *teber* ou poudre d'or, étoffes du Djérid, de Tougourt, des Ziban, tout devint la proie du soldat ; les malheureux habitants se virent en quelques heures dépouillés de toutes leurs richesses. Leurs chameaux servirent à porter les charges innombrables de dattes qui furent retirées des magasins.

A son retour, le Bey repasse par Tougourt. Sultan Mohammed, craignant pour sa ville le même sort que celui que venait d'éprouver le Souf, paya non-seulement l'impôt auquel il était tenu, mais encore y joignit des présents considérables, qui consistaient en étoffes du pays, en poudre d'or, en plumes d'autruche et en argent monnayé à l'effigie du bey de Tunis. En outre, les soldats emmenaient à leur suite des autruches, des gazelles, des cerfs, jusqu'à de jeunes paons. On remarquait encore deux dro-

madaires de la race dite mahari. Sur leur dos, on plaça deux selles appropriées à ce genre de montures et recouvertes de drap rouge et de velours. Le Bey monta sur l'un d'eux, tandis que l'autre était conduit devant lui, mêlé aux chevaux de ses écuries, parés de leurs plus riches harnachements.

Lorsque cet immense cortège arriva en vue de Constantine, les habitants, prévenus par la renommée des brillants succès que venait de remporter le Bey, sortirent en foule de leurs murs pour lui adresser leurs félicitations et jouir d'un si nouveau spectacle. Les troupes furent reçues au milieu des acclamations les plus bruyantes. Les rues, devenues trop étroites pour livrer passage à toute cette multitude, formaient comme une haie vivante jusqu'à la porte du palais du Bey.

Pour éviter l'encombrement, les chameaux et les mulets chargés du butin avaient été laissés hors de la ville, campés sur les bords de l'oued Roumel. Le lendemain, on introduisit les mulets portant l'or, l'argent, les tapis et les autres étoffes Toutes ces richesses furent déposées au palais. Les deux jours suivants furent employés à décharger dans les magasins publics les tellis remplis de dattes, dont une partie fut distribuée (1). Tels étaient les résultats matériels de cette campagne dans le Sud, mais la tranquillité n'était point rétablie pour cela. Ferhat ben Saïd, voyant la lutte impossible contre les forces qui venaient l'accabler, avait fait le vide devant elles, les laissant piller à leur gré. Avec ses Troud, il s'était éloigné dans la direction des steppes qui séparent le Souf de R'damès, où il était impossible à une armée d'aller le poursuivre. Mais, aussitôt le départ du Bey, il s'était hâté de venir reprendre le métier de batteur de dunes, ne laissant ni trêve ni repos aux sujets de son ennemi, le Sultan Mohammed. Celui-ci ne vécut, du reste, pas longtemps après ces derniers événements. Sa mort eut lieu en 1822. Il laissait quatre enfants : Amer, Ahmed, Ibrahim et Ali. C'est Amer, l'aîné, le même qui avait fait feu de son fusil sur le Bey, lors de sa première campagne, qui prit le pouvoir en main.

Toutes les calamités qui avaient affligé l'Oued Rir' sous divers

(1) Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine*.

règnes précédents allaient reparaître. Le Sultan Amer était ivrogne, sensuel et rapace. Avec de tels vices, il fallait s'attendre à beaucoup d'iniquités de sa part. Tout d'abord, ses jeunes frères lui portant ombrage, il les séquestra dans la Kasba, défendant sévèrement qu'ils eussent aucune relation avec l'extérieur. Ahmed, le cadet, seul en âge de comprendre la pénible situation qui lui était faite, réussit à prendre la fuite. Par de nombreuses protestations d'amitié, Amer parvint cependant à le rassurer et à le décider à revenir auprès de lui ; mais, parjure à sa parole, il ne tardait pas à le faire assassiner, ainsi que son cousin Mahmoud. La ville de Temacin, qui naguère avait donné asile à ces deux jeunes gens, s'étant indignée trop ouvertement de leur mise à mort, s'attira en cette circonstance le courroux du sultan tougourtin. Mais Temacin avait de nombreux amis dans le Souf et avant de commencer la lutte, Amer jugea prudent de gagner l'alliance de Ferhat ben Saïd. Ferhat était alors Cheïkh El-Arab ; il avait succédé à son oncle Debbah. La neutralité de ce chef entraînait celle des Troud. Sans inquiétudes de ce côté, Amer marche alors contre Temacin. Un terrible combat s'engagea devant la ville. De part et d'autre on subit des pertes considérables et on finit par se séparer, chaque parti s'attribuant la victoire. Temacin avait résisté grâce à l'appui que lui avaient prêté les gens du Souf, du village de Guemar. Amer se tourna contre ceux-ci qu'il alla attaquer dans leur pays même ; mais il était écrit qu'il ne serait pas plus heureux devant Guemar qu'il ne l'avait été devant Temacin. Rentré à Tougourt, fort désappointé, une tumeur, probablement un anthrax, se déclara entre ses deux épaules et il ne tarda pas à mourir. Son règne avait duré une dizaine d'années environ.

Ibrahim succéda à son frère Amer vers l'année 1830. Relégué jusque-là dans une zaouia où il ne pouvait porter ombrage, il avait fini par prendre les mœurs des marabouts au milieu desquels il vivait. Tout son temps était absorbé par la lecture du livre sacré et les pratiques religieuses. La notice mentionne par erreur que c'est sous le règne de ce prince que fut bâtie la grande mosquée de Tougourt, appelée Djama El-Kebir. L'inscription que nous avons mentionnée précédemment rappelle, en effet, la

réparation d'une chaire par le cheïkh Ibrahim, en l'an 1834, mais non la construction du temple lui-même, qui remonte à une époque antérieure. Sur une plaque de marbre qui décore le fronton de la porte de la grande mosquée existe une inscription commémorative qui nous fixe à cet égard. Elle est ainsi conçue :

بسم الله الرحمن الرحيم

صلى الله على سيدنا محمد

كمل بناء هذا المسجد الاعظم بحول الله وحسن عونه على يد من
احسن بناءه بتقوى من الله ورضوانه الامير الاسعد الاهنى الارشد
قاصدًا به وجه الله الاكرم الشيخ ابراهيم بن المرحوم الشيخ احمد
بن محمد بن جلّاب سنة ١٢٢٠

وبالله التوفيق

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Que Dieu accorde ses grâces à Mahomet ! Cette mosquée cathédrale a été *achevée*, avec l'aide et la puissance de Dieu, par l'émir très fortuné, très généreux et très orthodoxe Ibrahim, fils de feu le cheïkh Ahmed ben Mohamed ben Djellab, en l'an 1220 (1805 de J.-C.)

» C'est par un sentiment de piété et uniquement dans le but d'être agréable à Dieu, très généreux, qu'il a accompli cette œuvre. Notre confiance doit être placée en Dieu ! »

On voit par cette inscription que la grande mosquée, commencée à une époque antérieure pour remplacer celle effondrée par les boulets de Salah Bey et dont il ne restait d'autre vestige que le minaret, fut *achevée* en 1805. Elle n'est donc pas l'œuvre de l'Ibrahim de 1830 et encore moins celle d'Ibrahim ben Gana, comme l'a annoncé un écrivain mal renseigné. La similitude de noms et certains dires prétentieux non contrôlés, ont amené une confusion complète.

Nous avons exposé que le sultan Ibrahim ben Ahmed, après

avoir été pris par trahison, puis interné à Constantine par ordre de Salah Bey, avait ensuite été replacé à la tête de ses États par ce même Bey. Le gouvernement du prince tougourtin fut prospère durant plusieurs années et c'est alors, c'est-à-dire en 1805, que la grande mosquée put être achevée. Les colonnes, les marbres, les faïences vernies et les boiseries découpées avaient été apportées de Tunis par caravanes.

Après cette digression, reprenons notre récit.

Nous sommes en 1831, depuis un an, le drapeau de la France flotte sur la Kasba d'Alger. Sultan Ibrahim régnait paisiblement depuis cette époque, quand un désir pieux le poussa vers le tombeau du Prophète. Laissant le pouvoir à son jeune frère Ali, il partait pour la ville sainte avec une vingtaine de serviteurs, allait à Tunis où il s'embarquait sur un navire faisant voile pour Alexandrie.

Ali, que les chroniques locales ont surnommé El-Kébir, le grand, pour le distinguer d'un autre Ali que nous verrons plus loin, s'est trouvé mêlé à une série de faits qui font époque dans le pays, ne serait-ce que par les ouvertures qu'il adressa l'un des premiers à la France, lui offrant son alliance et ses services pour la conquête de la province de Constantine.

Cela paraît étrange de la part d'un prince saharien si éloigné du petit lambeau de terre d'Afrique que nous occupions à ce moment et qui ne nous connaissait nullement. Quelques explications sont donc indispensables.

Nous avons dit plus haut qu'à la mort du Cheïkh El-Arab Debbah, son neveu, Ferhat ben Saïd, l'avait remplacé, reprenant sans partage l'autorité suprême que tous ses ancêtres avaient exercée de père en fils dans le Sahara.

Ali, souverain intérimaire de Tougourt pendant l'absence de son frère Ibrahim, parti pour La Mecque, était devenu l'ami de Ferhat ben Saïd. Celui-ci commandait à tous les nomades depuis plusieurs années et sous une succession de Beys, lorsque en 1826, à la tête de la province de Constantine, arrivait El-Hadj Ahmed. Ce nouveau Bey était le petit-fils d'Ahmed Bey El-Colli, dont

nous avons déjà parlé ; sa mère et son aïeule étaient filles de la famille des Ben Gana. Cette simple indication devrait suffire pour percevoir ce qui va advenir sous le nouveau règne, c'est-à-dire que tous les efforts gouvernementaux vont tendre encore une fois à renverser la famille féodale des Bou Okkaz pour lui substituer celle des Ben Gana.

Mohammed bel Hadj ben Gana était en effet immédiatement nommé Cheïkh El-Arab. Nous aurons plus loin, dans l'historique des Douaouda, à parler de la lutte qui éclata alors entre les créatures du Bey et les familles féodales du pays. Pour le sujet qui nous occupe, nous nous bornerons à rappeler que le régent tougourtin, Ali, était avec sa petite armée auprès de Ferhat ben Saïd lorsque El-Hadj Ahmed Bey surprit leur camp à Badès en 1832 et, grâce à son artillerie, leur fit subir des pertes considérables. Après ce désastre, ruineux pour leur parti, les champions de la résistance, ne se sentant plus assez forts pour faire face à l'ennemi commun, songèrent à réclamer l'appui des Français et à contracter une alliance dont le but était de renverser Ahmed Bey et d'élever à sa place au beylik de Constantine le prince de Tougourt Ali, qui reconnaîtrait la suzeraineté de la France et lui payerait tribut.

L'envoyé de Tougourt, qui n'était autre que le fils du prince, arriva à Alger au mois de janvier 1833, par la voie de Tunis. Quand il se présenta au Consul de France dans cette résidence, il était dans un état presque complet de dénûment, qu'il expliqua en disant qu'il avait été dépouillé par les tribus au-dessus de Kairouan. Du reste il était porteur de lettres de créance qui parurent en règle. Le Consul de France l'envoya en conséquence au général duc de Rovigo, commandant alors notre armée d'occupation d'Afrique, par le premier bâtiment partant pour Alger. Les offres que le jeune ambassadeur fit au nom de son père étaient tellement avantageuses qu'elles parurent exagérées. On y répondit néanmoins de manière à donner suite à la négociation, bien que nous ne fussions pas alors en mesure d'étendre notre influence dans des contrées si lointaines.

Le fils du prince de Tougourt partit très satisfait de la réception qui lui avait été faite et regagnait Tougourt par la voie de

Tunis. Peu de mois après, il reparaissait à Alger en compagnie d'un émissaire d'un âge mûr qui devait nous demander une réponse catégorique. Nous avons été assez heureux pour retrouver la lettre de créance qu'ils apportaient de leur maître ; en voici la traduction :

« Au Gouverneur d'Alger, de la part de Ali ben Djellab,

» La lettre que vous avez remise à mon fils m'est parvenue.
» Le jeune homme se loue beaucoup de la manière dont vous
» l'avez reçu. Vous lui avez dit que lorsque vous seriez disposé
» à vous rendre à Constantine vous m'en feriez part. J'attends
» la confirmation de cette promesse avec impatience. Cependant,
» comme je vois que vos préparatifs ne sont pas encore faits, je
» vous renvoie encore mon fils avec mon premier fondé de pou-
» voirs pour vous engager à vous mettre promptement en route.
» El-Hadj Ahmed Bey a su que mon fils était allé auprès de
» vous et il a mis des troupes sur pied sous le commandement
» de son cheïkh El-Arab, Ben Gana, pour venir m'attaquer. C'est
» parce que je suis entré en rapport avec vous et que mon fils
» vous a vu que le Bey veut se venger de moi. Je vais attendre
» le retour de mon fondé de pouvoirs et de mon fils avant d'al-
» ler moi-même attaquer Ben Gana. Mais pour temporiser jus-
» qu'à cette époque, je serai forcé de lui donner de l'argent et
» des bestiaux.
» Je vous prie d'écouter bien attentivement ce que vous diront
» mon fils et mon fondé de pouvoirs, Si El-Hadj Mohammed ;
» comme ce dernier est plus âgé, faites bien attention à ses pa-
» roles. Vous serez libre, après l'avoir entendu, de n'accepter
» les propositions qu'il vous fera qu'à condition que je vous en-
» verrai comme ôtages dix des familles les plus notables et les
» trois enfants de mon frère. J'en prends l'engagement. Je dé-
» sire que vous autorisiez mon frère aîné à rester à Bône avec
» sa famille et ses biens. Là nous recruterons de nouveaux par-
» tisans pour augmenter nos forces. Ensuite, nous aidant mu-
» tuellement et avec l'aide de Dieu, la ville de Constantine tom-
» bera en notre pouvoir et vous sera soumise.

» Vous êtes certainement l'ami de mon frère aîné, qui est
» allé à La Mecque, et le mien également. A son retour, je vous
» prie de ne pas oublier ce que je demande plus haut pour lui,
» de le garder à Bône. Je vous envoie des dattes, choisies parmi
» les meilleures, afin que nous ayons mangé ensemble du même
» fruit et qu'il n'existe jamais de haine entre nous.

» Tout ce que mon fils m'a rapporté au sujet du Roi de France
» et de son royaume m'a bien intéressé. Je vous prie d'envoyer
» El-Hadj Mohammed et mon fils auprès du Roi de France, afin
» qu'ils voient les merveilles de ce royaume. Mais cela ne doit
» se faire que lorsque vous aurez accepté leurs propositions.
» Tout ce que vous dira El-Hadj Mohammed mérite de votre part
» la plus grande confiance. »

Pas plus que la première fois il ne fut possible de satisfaire l'impatience du prince tougourtin, qui voulait nous voir marcher immédiatement sur Constantine contre le Bey son ennemi. Les émissaires étaient comblés de cadeaux, mais, renonçant au voyage en France sollicité d'abord, ils s'en retournaient chez eux désappointés.

Pendant le voyage de cette sorte d'ambassade, de graves événements se produisaient à Tougourt. Sultan Ibrahim, de retour de La Mecque après une absence de dix-huit mois, reprenait le pouvoir laissé à son frère Ali. Celui-ci, ayant exercé l'autorité suprême, et étant entré comme nous venons de le voir en relations avec nous, ne pouvait se résoudre à vivre en simple particulier. On a sans doute remarqué que, prévoyant le retour prochain de son frère et par conséquent sa propre déchéance, il insistait dans la lettre qui précède pour que nous le retenions à Bône, ce qui lui aurait conservé le pouvoir. Mais Ibrahim, en débarquant à Tunis du navire qui l'amenait d'Alexandrie, avait immédiatement repris la route de ses États. A peine était-il rentré chez lui et au milieu des fêtes pour célébrer son retour, qu'Ali, son frère, à la tête de quelques serviteurs dévoués, allait à la Kasba le poignarder de sa main et faisait mettre à mort ceux qui tentaient de le défendre. Ce crime fut le signal d'une nouvelle révolution. Tous les partisans de l'ancien régime se retiraient à

Temacin et alors commença une guerre acharnée entre les habitants de cette ville et ceux de Tougourt ayant pris parti pour le meurtrier. Malgré l'intervention pacifique du marabout Si Ali El-Tidjani, la lutte fut sanglante, d'autant plus que les habitants du Souf prêtaient leur appui à Temacin. Mais elle eut une fin, grâce à la Providence, disent les uns, grâce à une main inconnue, affirment les autres, ce qui paraît plus probable et de tradition. Sultan Ali El-Kébir succombait brusquement à d'atroces coliques en revenant d'une expédition contre le Souf où il avait tout mis à feu et à sang.

La notice rapporte que pendant le règne du Cheïkh Ali un Italien vint à Tougourt pour y fabriquer des canons. Il fondit beaucoup de cuivre sans résultat et Ali lui fit trancher la tête. La fille de cet Italien devint la femme du porteur de parasol du souverain saharien.

Abd-er-Rahman ben Amer succéda à son oncle Ali vers les derniers mois de l'année 1833. On le surnommait Bou-Lifa parce que sa mère, craignant de le perdre comme elle avait déjà perdu un de ses fils, imagina, sur l'avis d'un marabout, de l'envelopper d'un corps végétal réticulaire qui enveloppe lui-même les palmiers à la naissance des branches. Ce réseau filamenteux est appelé Lifa par les Arabes.

A la mort d'Ali, Lalla Aïchouch, veuve du sultan Amer, s'était emparée du pouvoir au nom de son fils Abd-er Rahman encore en bas âge et fait périr par le fer ou le poison tous ceux qui lui portaient ombrage. En sa qualité de régente, elle avait contracté alliance avec le cheïkh El-Arab Ferhat et repris avec lui les pourparlers avec les Français à l'effet de renverser le bey de Constantine El-Hadj Ahmed.

A cette époque, nous étions déjà maîtres de Bougie et de Bône. Le général d'Uzer, commandant cette dernière ville, avait, par sa politique habile et la force des armes, étendu au loin notre influence. Poussant des reconnaissances jusqu'aux localités où se sont élevés depuis nos centres européens de Guelma et de Philippeville, il avait même proposé de profiter de l'animadversion dont le bey Ahmed était l'objet de la part de ses sujets, pour aller occuper Constantine, dont on lui promettait la conquête

sans coup férir, tant les esprits étaient disposés en notre faveur. Donc, lorsque le nouvel émissaire du prince de Tougourt arriva à Alger, vers les premiers jours de l'année 1834, il fut bien accueilli par le général Voirol. Abd-er-Rahman disait dans sa lettre qu'il commandait à *cent cinquante* villes ou villages dans le Sahara, qu'il pouvait mettre sur pied *vingt mille* combattants et promettait de faire cause commune avec nous si nous voulions prendre Constantine, dont nous le créerions Bey en remplacement d'Ahmed.

Il s'engageait à payer cent mille piastres par journée de marche des troupes du littoral à Constantine et à envoyer à Bône, comme garantie de sa parole, sa famille et la moitié de l'argent promis.

Ces propositions prises à Alger très au sérieux, le gouvernement donna des intructions au général Voirol pour les préliminaires du traité à intervenir avec le prince de Tougourt.

Abd-er-Rahman devait faire reconnaître l'autorité du roi des Français dans cette partie de la Régence. Il s'engagerait à n'avoir de rapports commerciaux que par Alger, Bône ou Bougie, à quel titre et pour quelque motif que ce fût. Il se rendait garant non-seulement de la soumission de toutes les tribus dépendantes du beylick de Constantine, mais encore de celles à portée, sur lesquelles son influence pourrait s'étendre, en les soumettant aux mêmes conditions; de concourir avec les Français à la dépense générale contre toute espèce d'ennemis, et à cet effet il donnerait des gages. Enfin il souscrirait à d'autres clauses que l'on croirait utiles d'imposer et qui seraient arrêtées en commun accord entre les parties contractantes.

Moyennant ces conditions, on lui donnait l'assurance que l'expédition sur Constantine serait susceptible d'être entreprise soit en y faisant concourir les troupes françaises, soit en mettant à sa disposition le matériel suffisant pour lui assurer les moyens de la faire réussir par ses propres troupes.

Le duc de Dalmatie appelé à donner son opinion sur cette négociation écrivait en outre au général Voirol : « Soit qu'Abder-
» Rahman agisse isolément, soit que la France intervienne, il
» serait important de savoir quel nombre de troupes, infanterie

» et cavalerie, il pourrait lui-même mettre en campagne, en y
» comprenant ses alliés ; combien de temps il peut les retenir et
» enfin quels seraient ses moyens pour assurer leur subsistance
» pendant la durée des opérations. Vous comprendrez que la
» connaissance de tous les moyens dont ce chef peut disposer,
» ainsi que les engagements qui lui sont proposés, sont un préa-
» lable indispensable, comme aussi de savoir à *quelle distance la*
» *ville de Tougourt se trouve d'Alger et de Constantine.* »

Nous connaissions peu le pays algérien à cette époque, ce dernier passage le démontre suffisamment. Mais nous connaissions encore moins les hommes qui l'habitaient et surtout leurs mœurs. Nous exagérions l'importance et les ressources de certains chefs au point de consentir à traiter avec eux de puissance à puissance, comme nous l'aurions fait avec une nationalité européenne et civilisée possédant une organisation régulière. Nos traités avec Oulid ou Rabah, modeste cheïkh kabyle que nous bombardions du nom pompeux de *Prince de la vallée de Bougie*, et à qui nous avons même failli livrer alors gratuitement la suzeraineté de cette importante ville maritime, après tant d'efforts et de sang versé pour nous en emparer ; celui conclu avec Abd-El-Kader, jeune ambitieux dont nous ratifiions ainsi nous-mêmes le titre d'*Émir des vrais Croyants* qu'il s'était donné, étaient autant d'erreurs inévitables à cette époque et dont nous devions subir les conséquences fâcheuses. Aux ouvertures plus avantageuses du Prince Tougourtin auquel s'étaient associés la plupart des chefs féodaux de la province de Constantine, on répondit par une faute d'un autre genre en exigeant trop de garanties. L'occupation restreinte était alors à l'ordre du jour et le général Voirol, paralysé par l'impuissance à laquelle ses instructions le condamnaient, se vit forcé d'employer des faux-fuyants avec des gens qui avaient hâte de conclure et qui s'en retournèrent pour la troisième fois chez eux, finissant par douter de la puissance de la France, ou du moins de sa volonté de s'établir en Afrique (1).

---

(1) Voir les Annales de Pélissier de Reynaud, témoin des événements de cette époque.

Ce n'est qu'en 1837, nous étant rendus maîtres de Constantine, que le Sultan de Tougourt entra de nouveau en correspondance avec nous. Enfin, après que le duc d'Aumale eût pris possession de Biskra en 1844, Abd-er-Rahman ben Djellab, spontanément et sans y être sollicité, déposait à nos pieds une puissance qu'il était libre de garder longtemps encore indépendante. Reconnaissant la suzeraineté de la France, il nous payait tribut comme il en payait aux Beys de Constantine pour pouvoir venir acheter des grains sur nos marchés (1). Les relations devenaient tellement cordiales que le mystérieux pays de l'Oued-Rir' ne tardait pas à être ouvert à nos explorateurs. M. de Chavarrier, touriste distingué, et M. Marius Garcin, négociant intelligent, visitaient ces régions vers le mois de janvier 1847. M Prax, chargé d'une mission par les Ministres de la guerre et du commerce, s'y rendait aussi à la fin de la même année. Enfin au mois de mars suivant, M. Dubocq, ingénieur des mines, et M. le lieutenant Dubosquet, chef du bureau arabe de Biskra, recevaient le meilleur accueil du petit Sultan de Tougourt. On ne lira pas sans intérêt quelques extraits des notes rapportées par ces hardis voyageurs et surtout le tableau qui nous est fait de cette cour saharienne étudiée sur nature.

A la mort du cheikh Ali, empoisonné assure-t-on par Aïchouch, celle-ci s'empara du pouvoir au nom de son fils Abd-er-Rahman, alors âgé de huit ans. Avec le titre de khalifa elle prit la direction des affaires qu'elle conduisait avec une grande habileté. Femme de beaucoup d'énergie, elle était fort redoutée. Elle montait à cheval, portait des pistolets à sa ceinture et fumait même le tekrouri ou chanvre haché. Lalla Aïchouch était de la famille des Ben-Gana. Elle avait été fort jolie dans sa jeunesse, mais quand nos voyageurs la saluèrent, en 1847, elle était affligée d'un énorme embonpoint. Sa figure avait conservé une certaine fraîcheur, mais elle n'avait plus de dents. Malgré son âge voisin de la vieillesse, elle menait alors une vie très déréglée, elle entretenait même ostensiblement un amant nommé Si

(1) Ce tribut s'élevait à 20,000 fr. par an.

Bou Beker, ce qui était un sujet fréquent de discussions entre elle et son fils Sultan Abd-er-Rahman, mais celui-ci finissait toujours par céder et l'on voyait, après quelques jours de bouderie, reparaître Si Bou Beker à la Kasba, prêtant familièrement l'appui de son épaule à son jeune maître Lalla Aï houch avait d'abord gouverné elle-même le pays, mais son fils ayant grandi prit les rênes du gouvernement et continua à l'admettre au conseil dans les circonstances importantes.

Abd-er-Rahman, écrivait M. Dubosquet, est aujourd'hui âgé d'environ vingt-deux ans; c'est un cavalier remarquable et un guerrier intrépide. Il nous a paru cacher sous les dehors d'une vanité puérile une assez grande finesse d'esprit. Il parle peu dans les questions sérieuses et écoute avec attention, se contentant de répondre le plus souvent par des banalités Il ramène admirablement la conversation sur le point qui l'intéresse et cherche dans les paroles de son interlocuteur la réponse à une question qu'il ne fait jamais directement.

Cette réserve se conçoit facilement quand on considère les nombreuses révolutions qui ont tour à tour renversé ses prédécesseurs. Remarquons aussi qu'il a sous les yeux le jeune Selman, fils du Sultan Ali, son cousin, dont son père en mourant a laissé un parti puissant à Tougourt et qui, fort jeune encore, est déjà un excellent cavalier et montre les prémices d'un caractère entreprenant. La plus grande prudence est aussi commandée à Ben-Djellab, vis-à-vis de ses serviteurs qui malgré leur dévouement à sa personne ne se laisseraient pas facilement enlever les bénéfices du pouvoir qu'ils exercent au nom de leur maître. Malgré ces préoccupations, auxquelles s'ajoutent des difficultés assez graves avec les Arabes nomades, Sultan Abd-er-Rahman se livre à une boisson déréglée des liqueurs alcooliques qui le plonge souvent dans un état complet d'ivresse. A ce sujet, on lui avait donné des mœurs françaises une singulière idée, car il manifestait un grand étonnement en apprenant que chez nous l'ivrognerie ne se rencontrait que dans les classes inférieures de la société et était un motif d'exclusion de divers emplois du Gouvernement. Ce vice de boisson n'était pas le seul auquel il se livrât et malgré la beauté de ses quatre femmes légitimes, il

usait de son autorité, pour s'arroger les droits les plus révoltants de l'ancienne féodalité, auxquels les pacifiques Rouar'a ne pouvaient se soustraire.

Lorsque le Sultan de Tougourt sortait à cheval pour aller se promener hors de la ville, on le voyait, suivi de ses cavaliers du makhzen. Un esclave portait son fusil. Quand il partait en expédition guerrière il était précédé de sa musique et de ses étendards. Dans tous les cas, avant de rentrer en ville, on faisait la fantasia. Le Sultan lui-même lançait son cheval et tirait des coups de fusil. Les deux côtés de l'arène étaient couverts de nombreux spectateurs. Les filles de joie dont les cabanes s'élevaient auprès du lieu de la fantasia s'alignaient et poussaient des cris de contentement.

Suivant l'exemple de sa mère et traditionnel, du reste, dans la famille, le Sultan Abd-er-Rahman songeait plus à l'accroissement de ses richesses qu'au bonheur de ses Rouar'a et à l'organisation du pays.

Son entourage se composait ainsi qu'il suit :

Ben Yahïa, ouzir ou ministre commandant en l'absence du cheïkh et assistant à toutes ses délibérations;

Mehdi, trésorier, n'entrant pas au conseil, mais s'enivrant habituellement avec son maître;

Mohammed bel Aïd, nègre affranchi, majordome;

Sâad, esclave, khaznadji des grains ;

Ahmed El-Arbi, khaznadji des dattes ;

El-Hadj Mehdi, nègre affranchi, agha du goum ;

El-Hadj Mohammed, chargé des registres, secrétaire ;

El-Hadj Amar, chargé des amendes et des gratifications, membre du conseil, compagnon de bouteille du Sultan ;

El-Hadj Brahim Oukil Diaf, introducteur des ambassadeurs ;

Ben Fetita, porte parasol, salue le peuple au nom du Sultan au moment où celui-ci rentre en ville après une promenade ou une course quelconque. Il était marié à une jeune fille italienne d'une grande beauté qu'il avait élevée à la mort de son père, venu à Tougourt, comme nous l'avons dit plus haut pour y fondre des canons et qui n'ayant pas réussi, eut la tête tranchée par ordre du cheïkh Ali.

Comme on le voit, les principaux emplois étaient occupés par des esclaves ou des affranchis qui, achetés par le père ou les oncles d'Abd-er-Rahman et après avoir partagé les jeux de son enfance, avaient été élevés par lui aux premières dignités. C'était aussi parmi eux qu'il choisissait ses mokaddems auxquels il donnait le commandement des principales oasis de son territoire.

Indépendamment du conseil dont nous avons fait connaître les principaux membres, une djemâa nombreuse choisie parmi les notables habitants de Tougourt discutait les affaires ayant une grande importance pour le pays. Pour les faits habituels, tels que l'audition de plaignants, la répression de délits, le cheïkh ne réglait pas lui-même, mais par l'intermédiaire de ses nègres. La perception des impôts présentait une grande irrégularité ; elle dépendait généralement des besoins du moment.

Tous les villages de l'Oued-Rir' étaient très soumis aux Ben-Djellab, si ce n'est Temacin qui à peu près tous les ans faisait des difficultés pour payer l'impôt, ce qui nécessitait quelque acte de vigueur de la part du Sultan. Nous avons déjà signalé, du reste, la rivalité entre les deux villes et quelques-unes de leurs luttes.

Pendant que M. Prax était à Tougourt la guerre éclata de nouveau entre elles, et notre voyageur, témoin de l'épisode, nous en laissé le curieux récit que voici :

Le 2 décembre 1847 on apprit à Tougourt que les cavaliers Saïd-Oulad-Amor, de Temacin, avaient enlevé soixante chameaux aux Bou-Azid qui retournaient au Zab avec un chargement de dattes de Tougourt. Le cheïkh Abd-er-Rahman sortit aussitôt avec sa déira et se mit à la poursuite des voleurs. Cette troupe ne rentra en ville que le jour suivant sans avoir pu reconnaître les traces de l'ennemi. La ville d'El-Oued, chef-lieu du Souf, alliée naturelle de Temacin proposa sa médiation Des députés vinrent à cet effet à Tougourt avec quatre esclaves qu'ils offraient en

cadeau au cheïkh. Ils demandaient la paix pour Temacin et se transportaient dans cette ville afin de rétablir la bonne harmonie entre les deux cités rivales.

Sultan Abd-er-Rahman était assez disposé à la conciliation, mais sa mère y était contraire par haine et jalousie contre une rivale, Lalla Chouïkha, remplissant auprès de son fils, le jeune cheïkh de Temacin, un rôle de tutrice analogue au sien.

Abd-er-Rahman, voulant indemniser par quelques largesses les chameliers Bou-Azid razziés et étouffer leurs plaintes, demanda les clés de son trésor. Lalla Aïchouch s'emporta et lui répondit en plein conseil : « C'est à Temacin qu'il faut aller chercher les clés ! » La guerre était décidée.

Sultan Abd-er-Rahman réunit tous ses cavaliers et envoya son secrétaire auprès du commandant supérieur de Biskra pour réclamer l'appui des nomades et des fantassins des Bou-Azid et des Oulad-Djellab. Son ministre allait, de son côté, dans le Souf faire appel à ses contingents. La ville d'El-Oued, chef-lieu du Souf, se trouva dans une position difficile. Pour conserver la paix avec Tougourt, elle devait abandonner Temacin, son alliée. Mohammed bel Hadj, ancien khalifa du Zab, au temps d'Abd El-Kader, qui vivait alors retiré à El-Oued, consulté par le cheïkh de cette ville, répondit à ce dernier : « Restez tranquilles et préférez vos biens à l'alliance de Temacin. Si vous bougez, les Français viendront aboyer après vous ! »

Ainsi, Temacin, abandonnée de ses alliés, réduite à ses propres forces, eut à lutter contre Tougourt, appuyée par les Arabes du Zab et les gens du Souf accourus à l'appel de Ben-Djellab. L'armée du Sultan Tougourtin était composée ainsi qu'il suit :

Oasis de Tougourt et dépendances : 3,900 fantassins et 150 cavaliers ;
Oasis du Souf : 650 fantassins ;
Arabes du Zab : 1,600 fantassins et 580 cavaliers ;
Total : 6,150 fantassins et 730 cavaliers.

Le 12 février 1848, le cheïkh de Tougourt sortit de la Kasba avec ses cavaliers, sa musique et ses deux étendards. L'armée le

suivit, et il ne resta en ville que les vieillards, les femmes et les enfants. Les derviches, dit M. Prax, qui accompagnaient l'expédition nous promirent la victoire ; les femmes, sur les terrasses, firent entendre leurs cris d'allégresse. On s'arrêta à une lieue de Tougourt pour attendre les Arabes du Zab, qui voulaient être payés avant de combattre. Depuis leur arrivée, ces Arabes demandaient de l'argent avec la ténacité naturelle aux fils d'Ismaël et avec d'autant plus de persistance que leur concours était indispensable. Le Sultan de Tougourt promit de donner tout ce qu'on voulait, mais après la soumission de Temacin. Les Arabes demandaient 40 piastres de Tunis par fantassin et 80 par cavalier. A ce compte, il leur fallait une somme totale de 80,000 piastres. Le cheïkh fit des cadeaux aux chefs et le lendemain les Arabes rallièrent.

La route de Tougourt à Temacin coupe une grande sabkha de terres humides et salines envahies en partie par les sables.

Nous arrivâmes en vue des dattiers de cette oasis. L'ennemi attendait dans la position qu'il avait choisie ; les cavaliers à l'extrémité d'une plaine protégée par les feux des fantassins ; ceux-ci retranchés dans la forêt de palmiers. On s'observa longtemps en poussant des cris sauvages. Quelques cavaliers se détachèrent des groupes et commencèrent le combat. Des fantassins du Souf, n'obéissant qu'à leur ardeur belliqueuse, se portèrent en avant dans les jardins et bientôt l'ennemi fut repoussé. Il se massait devant nous, tandis que notre monde se dispersait. Nous fûmes repoussés à notre tour et battîmes en retraite.

L'armée de Temacin comptait 2,250 fantassins et 120 cavaliers. Elle perdit 7 hommes tués dans le combat, 13 prisonniers qui furent décapités, 14 chevaux enlevés.

Tougourt eut 2 hommes tués, 7 blessés, 2 chevaux tués. Dans les jardins, je vis un prisonnier blessé, dépouillé de ses vêtements, étendu aux pieds d'un cavalier. Un fantassin allait faire feu sur ce prisonnier, lorsque j'arrivai pour détourner son fusil. Un autre individu tirait son sabre pour lui couper la tête, le prisonnier s'écria : Allah ! Allah ! Il demanda la main du cavalier. Celui-ci se baissa, le releva et le garda sous sa protection.

Nous allâmes camper à un quart de lieue des jardins de Tema-

cin, peu satisfaits de la journée. Cependant l'ennemi se considéra comme vaincu. Un de ses cavaliers partit pour El-Oued, afin de demander l'appui de cette ville. Sur le poitrail de son cheval, il avait suspendu un lambeau de sac couvert de suie et portait ainsi le deuil de la défaite de Temacin jusqu'au Souf.

Le 14, l'ennemi ne défendit que les abords de la ville. On poussa des hourras, on tira des coups de fusil de part et d'autre. Tandis qu'on se battait, une partie de nos hommes ravageaient les jardins et détruisaient grand nombre de dattiers (1).

Le Sultan de Tougourt portait un riche burnous de velours, montait un superbe cheval du Maroc et avait auprès de lui Ben Fetita, son porteur de parasol. Passant devant moi, il me fit un gracieux salut; je lui offris du cœur de palmier que je tenais dans mon haïk.

Nous partîmes chargés de butin produit du dattier : bois à brûler, djerid, djemmar, rejetons furent enlevés et portés au camp. Avec le djerid, on forma des haies et des cabanes, et nous nous trouvâmes ainsi comme dans une oasis au milieu des sables, tandis que les Arabes restaient sous la tente comme au Sahara.

Les femmes arabes nous donnèrent un spectacle curieux. Placées en rond, elles marchaient et criaient toutes ensemble, répétant les paroles qui suivent quatre ou cinq fois et s'égratignant la figure jusqu'au sang :

« C'était un seigneur, c'était mon frère !
» C'était un cheïkh, c'était un bey ;
» Il était vaillant, c'était un bon cavalier ;
» Combien il a ramené de chameaux pris dans les razias !
» Il était la terreur de l'ennemi ! »

Telle était l'oraison funèbre d'un cavalier qui venait de mourir à la suite d'une blessure. Ces femmes cessèrent de crier et de tourner pour s'asseoir et pousser des sanglots. Elles recommencèrent quelques instants après la même cérémonie. Dans une guerre de ce genre, chaque jour amenait de nouvelles scènes.

(1) Les Arabes font mourir les dattiers en enlevant les branches qui partent du cœur de l'arbre. — Djemmar.

C'était un mélange de religion, d'indiscipline, d'héroïsme, de barbarie, de bravoure et d'amour du pillage, qui faisait souvenir des guerres tumultueuses et des bandes mercenaires du moyen âge.

On ne peut entendre leurs chants, qui ne sont pas autre chose que des chants d'amour, sans se reporter aux époques brillantes où la civilisation des Maures jeta un si vif éclat et communiqua à la Chrétienté cette galanterie qui adoucit les habitudes guerrières et amena la chevalerie.

Le 15, les cavaliers parcouraient la plaine, les fantassins faisaient feu sur l'ennemi masqué par les jardins ; on poursuivait la destruction des dattiers.

Placé sur un point élevé, le cheïkh à cheval observait les mouvements à l'aide d'une longue-vue. Sur cette éminence, on avait planté la tente du cheïkh ; auprès de lui étaient les deux étendards, sur lesquels on lisait le texte suivant tracé en gros caractères :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed.
» Lorsque je pense au chemin du salut, mes yeux versent des larmes de sang (1). »

Les femmes arabes arrivèrent. L'une d'elles, s'adressant à un cavalier qui se reposait, lui dit : « Que fais-tu là? Va rejoindre tes compagnons ! »

Le cavalier obéit.

Tandis qu'on tirait de part et d'autre des coups de fusil, ces femmes, étendant les bras et imposant les mains, criaient :

« Dieu, fais triompher nos hommes !
» Fais que l'ennemi soit vaincu. »

Les femmes arabes suivent les hommes dans les combats ; elles portent l'eau, préparent la nourriture, soignent les blessés, en-

(1) Passage du poème religieux intitulé El-Borda. Ce drapeau, en soie verte brodée en or, a été pris par nos troupes en 1854, quand le colonel Desvaux s'empara de Tougourt. Il figure aujourd'hui dans les trophées de la division de Constantine.

couragent le monde. On les voit quelquefois sur les champs de bataille avec du henné détrempé dans les mains, prêtes à rougir les vêtements de ceux qui restent en arrière, afin de les signaler à toute la tribu. A leur vue, les traînards se sauvent et courent au combat. Souvent, elles relèvent leurs jupes, montrant leurs nudités à l'ennemi, soit en signe de mépris, soit pour lui jeter un sort.

A 9 heures du soir, nous entendîmes les cris plaintifs des chameaux; les Arabes chargeaient et partaient. Le cheïkh leur promit de l'argent pour le lendemain. Les coups frappés sur les piquets de tente annoncèrent que les Arabes restaient. Le lendemain, le cheïkh fit compter à chaque Arabe fantassin 15 piastres de Tunis et 30 aux cavaliers. Ils furent satisfaits pour le moment et promirent de marcher contre l'ennemi.

Le cheïkh partit avec si dâra pour Tougourt. Le soir, il envoya frapper aux portes des principaux habitants de la ville pour prélever une contribution plus ou moins considérable, suivant la fortune des individus. Elle s'éleva, pour les plus riches, à mille piastres. Déjà, le 4 février, une pareille contribution avait été prélevée sur les habitants de Tougourt.

Sous un régime aussi arbitraire, les Tougourtins avaient soin de cacher leurs richesses; ils enfouissaient leur argent au lieu de le faire valoir; hommes et femmes sortaient vêtus très modestement; ce n'était que dans l'intérieur du harem que les femmes portaient des étoffes de soie.

La guerre se prolongea jusqu'au 21 février. A cette date, Temacin envoya ses marabouts au camp pour faire savoir au Sultan de Tougourt qu'on voulait se soumettre. Il demanda une contribution de guerre de *cent mille piastres*. Temacin donna deux chevaux de soumission et neuf otages, et obtint un délai d'un mois pour verser la somme qui lui était demandée. Cette ville comptait dans les rangs de son armée 100 blessés; elle avait perdu 25 hommes et 6,000 dattiers.

Le 24, le cheïkh Abd-er-Rahman fit son entrée à Tougourt; tous les combattants se portèrent sur une grande plaine, auprès de la porte Bab-el-Khadra, et les cavaliers commencèrent la fantasia, lançant leurs chevaux au grand galop et faisant parler la

poudre, suivant l'expression arabe. Les portes de Tougourt, qui étaient restées fermées pendant tout le temps de l'expédition, s'ouvrirent. Le Sultan entra en ville et se dirigea vers la Kasba avec son escorte, salué par les femmes qui, placées sur les terrasses, agitaient les pans de leur haïk et poussaient les cris aigus appelés *az'raït* que font entendre les femmes dans tous les pays musulmans, lorsqu'elles veulent exprimer leur joie.

Les gens du Souf qui prirent les armes pour Tougourt à l'appel du cheïkh, avaient été nourris aux frais des habitants de la ville. Matin et soir, on leur servait le kouskouss; mais en présence de l'ennemi et pendant douze jours, ils n'avaient eu, à leur grand mécontentement, que des distributions de dattes. Après l'expédition, le Sultan les congédia en leur faisant savoir qu'il leur coupait les vivres. Il y eut alors, sur la place publique de Tougourt, une explosion d'injures et de menaces. « Nous
» nous sommes battus pour lui, disaient les Souafa, nous lui
» avons donné notre argent et nous n'avons pas eu seulement
» *un je vous remercie!* Par Dieu, ce Sultan qui n'a que des dattes
» pour notre ventre, ne vaut pas un Mzabi, pas même un Juif;
» il faut traiter directement avec la France et n'avoir rien de
» commun avec Tougourt. »

D'une autre part, les Arabes du Zab demandaient un supplément de solde. Le cheïkh Ali, oncle et prédécesseur du cheïkh Abd-er-Rahman, qui les avait conduits dans les guerres du Souf, leur avait donné dans ce temps-là 30 piastres par fantassin, 60 piastres par cavalier. Le cheïkh Abd er-Rahman, en faisant compter au camp la moitié de cette somme, avait promis de la compléter après la soumission de Temacin. La paix conclue, le cheïkh oubliait sa promesse.

Campés hors la ville, les Arabes, plus mécontents que les Souafa, prennent les armes. Les habitants de Tougourt font entendre le cri de guerre, les cavaliers du makhzen partent au galop. On tire des coups de fusil. La guerre civile est aux portes de Tougourt. Le cheïkh sort de la Kasba à cheval; il veut se porter au milieu de la mêlée, le sabre à la main. Il est retenu par ses serviteurs. Un homme de la ville est blessé, un Arabe est tué. Les gens du Souf, étrangers à cette lutte, se mettent entre

les deux partis et font cesser le feu. Les Arabes partent, non sans maudire mille fois Ben-Djellab. D'un autre côté, les fantassins de Tougourt étaient loin d'être satisfaits des procédés du cheïkh. Après avoir nourri les contingents du Souf, ils avaient payé des contributions extraordinaires en espèces pour couvrir les frais de la guerre. Ils s'étaient résignés en murmurant tout bas.

Les gens d'El-Oued-Souf, avons-nous vu, étaient restés neutres dans le conflit avec Temacin, bien que leurs alliés fussent attaqués. Mais Ben-Djellab, emporté par son désir de vengeance, ayant fait couper les palmiers qu'ils possédaient à Temacin, ce nouveau grief fit prendre les armes aux Souafa d'El-Oued. A l'instigation de Ben Ahmed bel Hadj, l'ancien partisan d'Abd El-Kader, toujours réfugié chez eux, ils achetèrent des chevaux dans le Djerid et firent des préparatifs pour tomber sur les villages des Oulad Saoud protégés du Sultan tougourtin. Peu de temps après, ils poussaient une pointe dans l'Oued-R'ir et enlevaient aux Oulad-Moulat la majeure partie de leurs chameaux, gardés seulement par quelques bergers.

De son côté, Abd-er-Rahman ben Djellab ne restait pas inactif; maître de Temacin, il voulait soumettre El-Oued, mais l'appui des nomades lui paraissait insuffisant pour cette entreprise; il se rendit lui-même à Biskra dans le but de solliciter l'intervention d'une colonne française. On était au lendemain des événements de Paris de 1848, et on sait comment ils réagirent sur l'Algérie par des insurrections indigènes dans le nord et dans le sud de la colonie, — nous ne rappellerons que Zaatcha. La situation inquiète de tout le pays ne permettait pas d'entreprendre une opération dans le Souf, malgré les avantages qui en résulteraient. D'autre part, il nous importait beaucoup que ce pays ne fût pas sous la domination de Tougourt. Une fois El-Oued entre les mains de Ben Djellab, nous avions à craindre son indépendance et ses vues ambitieuses, son importance dans le Sud devenait considérable.

Le commandant supérieur de Biskra, M. Gaillard de Saint-Germain, reçut parfaitement le cheïkh Abd-er-Rahman. Malgré des témoignages de considération qui flattent ordinairement la

vanité naturelle aux chefs indigènes, celui-ci repartit mécontent pour Tougourt, parce qu'il emportait la conviction qu'il ne lui fallait pas s'attendre à l'appui des armes françaises pour étendre son autorité.

L'année suivante, M. de Saint-Germain parvenait à réconcilier le cheïkh de Tougourt et les gens d'El-Oued. Il conduisit lui-même à Alger, pour être présentés au Gouverneur général, les principaux des villages du Souf et les chargés d'affaires des cheïkhs de Tougourt et de Temacin. Tenant compte des penchants politiques, il fut décidé que les cheïkhs de Tougourt continueraient d'administrer l'Oued-R'ir et les villages du Souf, mais que Temacin dépendrait directement du commandant supérieur de Biskra.

Biskra a toujours été la ville des intrigues, et aussitôt que la mesure qui précède eut été décidée, on se hâtait d'annoncer que le cheïkh Abd er-Rahman était tombé en disgrâce. De toutes parts, la déconsidération s'attachait à lui. Les Français, disait-on, l'abandonnent, il n'a plus d'autorité et il ne saurait trouver en eux un appui. Tous ses ennemis lèvent la tête et ils vont dans Temacin, devenue indépendante, grossir le groupe des mécontents, fomenter des troubles, exciter contre Ben-Djellab le fanatisme, flatter les espérances de ceux qui peuvent prétendre à sa succession. Froissé de toutes ces intrigues résultant de la nouvelle réorganisation du pays, mécontent que nous ne lui ayons pas abandonné Temacin, Abd-er-Rahman, à la tête des fantassins de l'Oued-R'ir et d'une partie du goum des Oulad-Moulat, allait attaquer la petite oasis de Blidet-Amar, qui suivait toujours la ligne politique de Temacin. Après avoir facilement forcé les habitants à se renfermer dans les murs du village, Ben-Djellab fait commencer la coupe des palmiers. Il en avait déjà abattu un bon nombre, lorsqu'il apprend l'approche de plus de 2,000 fantassins du Souf qui arrivent au secours de Blidet-Amar. Ben-Djellab bat précipitamment en retraite sur Tougourt; les Souafa le poursuivent en échangeant une fusillade insignifiante.

A partir de l'époque où nous sommes arrivés, la tâche du chroniqueur devient facile; elle ne consiste plus, en effet, qu'à

reproduire des extraits des documents officiels relatant les incidents de chaque jour observés attentivement par nos officiers (1).

Le cheïkh Abd-er-Rahman, dit le capitaine Seroka, avait succédé tout jeune encore dans le gouvernement héréditaire de l'Oued-Rir', au cheïkh Ali. Le cheïkh Ali avait laissé un enfant plus jeune encore nommé Selman. Abd-er-Rahman voyait grandir son cousin avec une défiance toute naturelle. C'était ce nom de Selman que prononçaient tous les mécontents.

Au mois de juin 1850, un nègre avait surpris le cheïkh Abd-er-Rahman dans sa galerie de repos et lui avait tiré un coup de tromblon à bout portant. Il avait eu l'épaule traversée. Au bruit de la détonation la garde du cheïkh était accourue et l'assassin massacré avec un empressement qui fit croire à Ben-Djellab qu'on avait voulu prévenir des aveux compromettants. Ben-Djellab, se disait-on, se laissait dire que les partisans de Selman avaient pu seuls armer le bras de l'assassin. Aussi, depuis ce jour Selman était-il l'objet d'une méfiance sombre. Abd-er-Rahman finit même par le tenir en charte privée, sous la surveillance de serviteurs dévoués et capables de tout. Selman comprit alors que sa vie dépendait de caprices et d'emportements que les habitudes d'ivresse de son cousin ne renouvelaient que trop souvent. Selman parvint à s'échapper et se réfugia à Temacin au mois de mars. Cette fuite ne causa pourtant aucun désordre dans l'Oued-Rir'; loin de se poser en prétendant, Selman écrit qu'il s'est évadé pour sauver sa tête. Abd-er-Rahman mit tout en œuvre pour empêcher les Français d'accueillir favorablement les démarches de Selman. Au mois de mai un nouvel incident faillit troubler la paix de l'Oued-Rir'. Malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus, le cheïkh Abd er-Rahman continuait d'ouvrir le marché de Tougourt aux insurgés des L'Arbâ et des Harazlia. Ayant

(1) Entre autres documents, il existe une Histoire inédite du cercle de Biskra qui aurait certes mérité les honneurs de l'impression. Ce document, aussi exact que savamment écrit, est l'œuvre du colonel Seroka, successivement chef du bureau arabe et commandant supérieur de Biskra, qu'une mort prématurée a enlevé à l'armée, à la science, et surtout à sa famille et à ses nombreux amis.

appris qu'une grande caravane de ces insoumis était campée sous les murs de Tougourt, le commandant supérieur de Biskra donna l'ordre au cheïkh El-Embarek des Oulad-Moulat de réclamer le concours des Ben-Djellab et d'enlever cette gafla. El-Embarek part la nuit de Meggarin avec une quarantaine de cavaliers, tombe à la pointe du jour sur les insoumis. Il les aurait enlevés complètement si les portes de Tougourt ne s'étaient ouvertes pour leur donner asile et si des murailles mêmes de la Kasba, des coups de fusil n'avaient forcé les Oulad-Moulat à la retraite. Ben-Djellab ordonnait en outre à tous les villages de l'Oued-Rir' de faire main-basse sur le cheïkh El-Embarek et ses cavaliers. Il fait saisir les magasins des Oulad-Moulat et commence à faire couper leurs palmiers. Mais comprenant bientôt combien peut lui devenir funeste la voie où il s'engage, il fait amende honorable, envoie son impôt à Biskra et promet d'indemniser les Oulad-Moulat. Dans un moment où le général de St-Arnaud, commandant de la province faisait sa rude campagne dans les montagnes de Gigelli, à une époque de l'année où règne dans l'Oued-Rir' la fièvre connue sous le nom de Oukhem ou de Tehem, on ne pouvait y envoyer des troupes, quand on en aurait eu de disponibles. Ce n'est pas dans de pareilles circonstances qu'on pouvait traiter le cheïkh Abd-er-Rahman avec une sévérité qu'il ne méritait que trop. On dut se montrer satisfait de ses excuses et de ses explications.

L. Charles Féraud.

(A suivre.)



BULLETIN

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts nous a fait informer qu'il avait bien voulu attribuer à la *Société Historique Algérienne*, une allocation de cinq cents francs, autant pour encourager nos travaux que pour nous donner un nouveau témoignage de son intérêt. La lettre d'avis étant arrivée pendant l'absence de M. le Président, M. le Vice-Président Mac-Carthy s'est chargé de répondre, et a transmis à *M. le Ministre* l'expression des sentiments de gratitude de la Société.

Nous saisirons cette occasion pour prier nos collaborateurs de redoubler de zèle en présence de la faveur qui nous a été faite. C'est avec regret que nous constatons que, depuis quatre ou cinq ans, le Comité de rédaction ne reçoit plus de travaux à examiner que de cinq ou six membres de la Société, toujours les mêmes, et dont les signatures reparaissent invariablement à chaque numéro bi-mensuel. Quel que soit le mérite incontestable de ces diverses publications, nous estimons qu'un peu de variété ne messièrait pas à la *Revue*, et nous regrettons, en particulier, l'absence de communications qui nous permettraient de donner une plus large place aux Études Épigraphiques et Archéologiques. Il

est vrai que nous avons peu de correspondants dans l'intérieur du pays, et que ce sont surtout ceux-là qui seraient à même de nous fournir des indications de cette nature. C'est là qu'un peu de prosélytisme serait des plus utiles, et qu'il appartiendrait aux membres de notre Société d'exciter toutes les personnes de leur connaissance qui peuvent se rendre utiles, soit par leurs recherches, soit par leurs études, à collaborer à nos travaux. Chacun de nous doit prendre à cœur de maintenir et de faire prospérer une association qui compte plus de vingt-quatre ans d'existence, et dont l'œuvre, justement appréciée du monde savant, a rendu et peut encore rendre les plus grands services à l'histoire de l'Algérie.

Nous sommes bien en retard pour remercier la Chambre de Commerce de Marseille d'avoir bien voulu nous faire don de l'Inventaire de ses Archives historiques (1). Ce magnifique ouvrage, dont la rédaction est due à un de nos meilleurs collaborateurs, M. O. Teissier, est tout particulièrement intéressant pour nous. Les longues et nombreuses relations qu'entretint de tout temps la ville de Marseille avec les Échelles du Levant et de Barbarie ont occasionné une volumineuse correspondance avec les Consuls qui ont occupé ces divers comptoirs pendant une période de plus de trois siècles. La série de ces

(1) Inventaire des Archives historiques de la Chambre de Commerce de Marseille, par M. Octave Teissier (Marseille, 1878, grand in-4°, IV-515 p.). — Publié aux frais de la Chambre de Commerce.

lettres est un apport précieux à l'histoire des relations de la France avec les puissances des rivages Méditerranéens, et il est facile de comprendre combien il est plus précieux encore pour nous, auxquels manque presque absolument la ressource de documents Indigènes. Nous avons à féliciter M. O. Teissier de son beau travail, de l'ordre qu'il a introduit dans la classification de cette énorme série de pièces de toute nature, facilitant ainsi, par son œuvre lucide, le travail de ceux qui auront à puiser dans ce riche trésor. Une table de noms et de lieux, placée à la fin du volume, permet la rapidité des recherches, et on se rendra compte de l'étendue du labeur de M. O. Teissier en apprenant que cette table ne contient pas moins de 4,500 noms divers ; la série des lettres des Consuls d'Alger renferme 1,870 pièces environ, sans compter les lettres des Ministres et des autres Agents Royaux, relatives aux affaires de la Régence. M. O. Teissier doit donc avoir part à notre gratitude, et nous sommes heureux d'avoir à lui en adresser l'expression.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. de Grammont.

ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

NOTES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION
DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER
DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139, 140, 141 et 142)

VII

Sid El-Ala gagne à sa cause les tribus des Hauts-Plateaux de l'Ouest, et menace le Tell du cercle de Dhaïa. — La colonne Jolivet se réorganise, et se porte à Titenyahia pour fermer ce débouché du Tell aux rebelles. — Rencontre du général Jolivet et des contingents de Sid El-Ala, en retour de la pointe de ce dernier sur Sidi-Ali-ben-Youb. — Combat de Titenyahia. — Sid El-Ala replonge dans le Sud. — La colonne Jolivet se porte dans la direction de Sidi-Ali-ben-Youb. — Rentrée de cette colonne à Saïda. — Évacuation de la redoute d'El-Kheidher. — Le général Deligny opère dans le cercle de Géryville. — La colonne Jusuf se dirige sur Taïzmit, où la présence du marabouth lui a été signalée. — Fausses démonstrations de la part des rebelles. — Premières demandes d'aman. — Les populations rebelles sont successivement chassées des eaux et des pâturages de la vallée de

l'ouad Mzi. — Les tribus rebelles de Boghar font des propositions de soumission. — Désagrégation des forces du marabouth. — Le calme se refait dans les provinces de Constantine et d'Alger. — La colonne Jusuf se porte sur Laghouath pour s'y ravitailler — Coup de main sur les Oulad Sidi-Aïça-el-Adeb. — Situation politique des trois provinces à la fin d'octobre 1864.

—

Nous avons laissé Sid El-Ala se dirigeant dans l'Ouest, le 1er octobre, à la suite de la malheureuse affaire des puits d'El-Beïdha. D'un autre côté, la colonne Jolivet était rentrée, le 3, à Saïda pour s'y refaire et s'y reconstituer. Mais elle y était à peine depuis quelques jours, que l'on apprenait que le lieutenant et le conseil du jeune marabouth Mohammed-ould-Hamza, enflé de son dernier succès, avait achevé de gagner à sa cause les populations encore indécises des Hauts-Plateaux de l'Ouest, et qu'il menaçait le Tell de Dhaïa avec des forces importantes et dont l'exagération décuplait encore le nombre.

Le Tell d'Oran pouvait évidemment se considérer comme menacé du jour où Sid El-Ala avait fait son apparition au nord du Chotth Ech-Chergui, et surtout après la désastreuse affaire d'Aïn-el-Beïdha, et il était présumable qu'il ne manquerait pas d'exploiter son succès et qu'il ne s'en tiendrait pas là. Il était donc urgent de faire exécuter sans retard aux colonnes campées à proximité des postes de la ligne de ceinture du Tell un mouvement d'appui vers l'ouest, afin de couvrir les débouchés de la Mekerra qui donnent accès dans le Tell de Dhaïa, et qu'on avait négligé de faire garder par des forces régulières. On avait compté, nous le voulons bien, sur la tribu des Beni-Mathar, qui, jusque-là, nous était restée fidèle ; mais en admettant même que cette importante fraction résistât aux tentatives de séduction de Sid El-Ala, — ce qui était plus que douteux après l'affaire du 30 septembre, — elle eût été impuissante, n'étant point soutenue à proximité par une colonne française, à barrer le passage aux goums de Sid El-Ala.

Des ordres de mouvement avaient donc été donnés, dès les premiers jours d'octobre, aux colonnes de l'Est de la province d'Oran ; elles devaient obliquer à droite pour aller combler le

vide que laisserait la colonne Jolivet, ou de Saïda, lorsqu'elle se serait portée sur la trouée de Dhaïa. Mais cette colonne, si terriblement éprouvée, avait besoin de se refaire et de reprendre un peu de son aplomb. Il fallait qu'elle reconstituât son matériel, du moins en effets et objets de première nécessité. Nous nous rappelons qu'elle avait fait l'expédition d'El-Beïdha en colonne légère, et que ses sacs étaient restés dans la redoute d'El-Kheidher, sous la garde d'un bataillon du 17e d'infanterie et des malingres de la colonne, forces qui étaient restées sous les ordres du commandant Bressoles, du 10e de Chasseurs à pied.

La colonne Jolivet ne fut donc prête à se mettre en route que le 7 octobre. Elle se composait du 10e bataillon de Chasseurs à pied, d'un bataillon de marche du 17e d'infanterie, de deux escadrons du 11e de Chasseurs à cheval, d'une section d'artillerie, et de quelques cavaliers des Djâfra. Elle se porta vers l'ouest, en longeant, au sud, la route de ceinture du Tell ; elle atteignait, le 10, le bivouac de Titenyahia, et dressait ses tentes sur l'ouad Es-Sabah, l'une des têtes de l'ouad Mekerra, à l'entrée du Tell, et dans le voisinage des premières croupes boisées.

Le lendemain 11, elle venait de lever son camp, et elle avait pris sa direction vers le nord, lorsque, tout-à-coup, elle est assaillie par de nombreux cavaliers qui remontaient le cours de la Mekerra dans le but évident de regagner le Sud.

Le général Jolivet prit sur-le-champ ses dispositions pour se défendre contre cet ennemi qui lui tombait de nouveau sur les bras, et dont il ignorait absolument la proximité. Il sut bientôt qu'il avait affaire aux goums de Sid El-Ala, lesquels étaient en retour de la pointe audacieuse qu'ils avaient poussée jusqu'à Sidi-Ali-ben-Youb, village européen situé sur la Mekerra, et à six lieues au sud de la ville de Sidi-Bel-Abbas. Malgré la disproportion des forces qu'il avait à opposer à celles des insurgés, le général Jolivet, heureux de trouver l'occasion de prendre la revanche de son insuccès d'El-Beïdha, attaqua, à son tour, Sid El-Ala avec une ardeur et une vigueur extrêmes : le 10e bataillon de Chasseurs à pied et le bataillon du 17e d'infanterie, sous les ordres du colonel de Colomb, firent payer cher aux rebelles les pertes qu'ils leur avaient fait subir dans cette fatale journée du

30 septembre. Après avoir mis en fuite les contingents du marabouth, notre infanterie s'accrocha comme le feu grégeois aux fantassins ennemis, plus faciles à joindre que les cavaliers, et leur fit subir des pertes très sérieuses.

Après un brillant combat, qui n'avait pas duré moins de deux heures, les contingents de Sid El-Ala, estimés à 2,000 cavaliers, et à 1,000 ou 1,200 fantassins à dos de chameaux, furent rejetés définitivement dans le Sud, abandonnant de nombreux cadavres sur le champ de la lutte.

Nos pertes se réduisaient à 1 tué et à 17 blessés.

Le colonel de Colomb est cité par le général Jolivet, — qui s'était montré très habile et très vigoureux dans cette affaire, — comme ayant particulièrement contribué au succès de la journée.

La colonne, qui — on ne sait trop pourquoi — avait repris sa marche vers le nord, alla bivouaquer à El-Açaïba. Sid El-Ala s'était mis en retraite dans la direction du Djebel El Beguira.

Nous avons dit plus haut que les contingents de Sid El-Ala étaient en retour de leur incursion sur l'ouad Mekerra quand ils donnèrent dans la colonne Jolivet. Voici ce qui s'était passé : sollicité par les Belar', les Beni-Mathar et les autres tribus des Ahl Angad-ech-Cheraga, Sid El-Ala n'hésita pas à répondre à leur appel et à tenter une opération qui ne manquait pas d'audace, mais qu'en définitive, notre négligence lui rendait facile et peu périlleuse. Longeant l'ouad Mekerra, qu'il avait pris à sa source, il lui avait été possible, en l'absence de toute colonne française à proximité, de descendre ce cours d'eau, avec ses contingents et ses nouveaux adhérents, jusqu'à Sidi-Ali ben-Youb, centre européen, situé, nous l'avons dit, à six lieues au sud de la ville de Sidi-Bel-Abbas. Après avoir pillé, dévasté et incendié tout à son aise, et avec le concours des gens du pays, ce malheureux village, Sid El-Ala remonta, chargé de butin, le cours de la Mekerra, et c'est au retour de cette expédition qu'il rencontra, près de Titenyahia, la colonne Jolivet, qui lui livra le combat dont nous avons parlé plus haut.

La dévastation et l'incendie de Sidi-Ali-ben-Youb présentaient d'autant moins de difficultés à l'ennemi, que ce village était ou-

vert ; il n'avait pu avoir raison du caravansérail, défendu d'abord par ses murailles, et par quelques soldats et la population du village, qui y avait cherché un refuge. Six colons, qui refusèrent de se retirer dans cet établissement, payèrent de leur tête leur excès de confiance ou leur entêtement.

Cette incursion si imprévue de Sid El-Ala avait répandu la terreur dans toute la subdivision de Sidi-Bel-Abbas, surtout dans les villages européens de cette zone, que ne défend même point contre les voleurs la moindre enceinte ou le retranchement le plus élémentaire.

Nous dirons, à ce propos, que c'est encore là une de nos erreurs que celle des villages ouverts en Algérie ; c'est la conséquence de notre sotte et incorrigible confiance dans les populations arabes ou kabiles, au milieu desquelles est noyé l'élément européen. « A quoi bon nous renfermer entre quatre murs dans lesquels nous étoufferons? entendons-nous répéter souvent en temps de paix. Nous ne craignons pas les indigènes; et puis, d'ailleurs, ne sont-ils pas définitivement soumis?... Donc, il ne peut plus y avoir d'insurrection... Du reste, s'ils avaient jamais la témérité de nous attaquer, ils sauraient bien vite à qui ils ont affaire... »

Tout cela est bel et bon; mais qu'un jour les indigènes deviennent insolents, — c'est là l'indice d'une insurrection à l'état latent, d'une révolte qui n'est encore que dans les esprits, — oh ! alors, si les matamores dont nous parlons viennent à rencontrer sur leur route un pédiculeux à l'air quelque peu menaçant, il n'y a pas de « *Toi, Sidi, bono!* » qu'on ne lui prodigue ; tout le répertoire *sabir* des amabilités européennes y passera, et l'on bourre de poignées de mains et de tapes amicales sur l'épaule, le Bédouin qu'en temps calme ou ordinaire on bourrait de coups de pied dans le derrière, et qu'on injuriait de la façon la plus grossière. Puis l'insurrection éclate ; les villages ouverts sont attaqués soudainement, et sans qu'on ait pu prendre la moindre mesure de défense, sans qu'on ait le moindre réduit pour abriter les vieillards, les femmes et les enfants; alors commence l'égorgement, qui est suivi de près par le pillage, la dévastation, l'incendie. Quand tout est fini, et lorsque l'insurrec-

tion a été réprimée, on jure qu'on ne s'y laissera plus prendre; on ne parle plus alors que de fortifications, d'enceintes bastionnées; chaque colon veut transformer sa maison en un fort inexpugnable; on va se mettre à la besogne sans retard, parce qu'en définitive, se répète-t-on, on ne sait pas ce qui peut arriver, et qu'on est payé pour n'avoir en ces gueux d'Arabes qu'une confiance médiocre et très limitée. On est plein d'ardeur; mais cet enthousiasme est bientôt soumis à l'action d'un réfrigérant avec lequel on n'avait pas compté, la question d'argent. Il faut attendre; car il est de toute nécessité que les choses se fassent régulièrement, administrativement, et cela demande beaucoup, énormément de papier. On ne peut rien faire d'ailleurs sans que les fonds soient votés, et il est probable qu'en présence de l'indigence de la caisse destinée à recevoir les fonds à affecter aux travaux de colonisation, on y regardera à deux fois avant de s'engager dans une pareille dépense. L'affaire traîne indéfiniment; elle entre dans la période de sommeil, et l'on se rendort sur l'oreiller de la sécurité jusqu'à ce qu'un nouveau massacre vienne remettre la question sur le tapis, laquelle passe exactement par les mêmes phases qu'elle avait traversées la première fois. Et tout porte à croire que, de longtemps encore, on ne se départira de cette méthode si française d'atermoiement et de temporisation, laquelle donne de si consolants résultats.

Il est incontestable que, lancé comme il l'était, Sid El-Ala pouvait se porter, en descendant la vallée de la Mekerra, dans la riche et plantureuse plaine du Sig, et la ravager aussi facilement qu'il l'avait fait du pays qui est au sud de Sidi-Bel-Abbas. L'effroi qu'il avait répandu sur son passage, la panique qui en avait été la conséquence, aussi bien parmi les indigènes que chez les Européens, lui laissaient toute liberté de manœuvre, ainsi que cela se passe d'ailleurs dans toutes les affaires de surprise. Sans doute, il n'aurait pas fallu que Sid El-Ala s'attardât dans ce pays si mouvementé et si peuplé du Tell, et qu'il laissât aux populations le temps de se remettre et de se reconnaître; mais néanmoins, en parcourant comme une trombe de feu les régions envahies, il pouvait faire beaucoup de mal.

Il est fort heureux pour nous que ces marabouths n'aient jamais

été vigoureux qu'à demi, par à-coups, et puis ces Oulad-Sidi-Ech-Chikh ne connaissaient pas le Tell, et, comme nous l'avons dit plus haut, les Sahriens le redoutent à l'excès. Ces régions montagneuses qui, à chaque pas, peuvent cacher un piège, une embûche, ne leur disent rien qui vaille. On n'y voit pas à deux pas devant soi; on est emprisonné entre les flancs de ces hautes montagnes, qui se dressent soudainement autour de vous comme les murailles d'un cachot; on y étouffe; on n'y voit le ciel, au-dessus de sa tête, que par des échappées, par lambeaux. A chaque instant, c'est un obstacle, une barrière, — roches ou rivière; — on s'y perd. Sans doute, quand les gens du pays sont à vous, quand les débouchés sont laissés tout grands ouverts, quand votre retraite est assurée, quand on sait que les lourdes colonnes *roumiennes* sont à deux ou trois journées de marche, on peut risquer l'aventure; mais c'est bon pour une fois.

Dans l'affaire qui nous occupe, il est vraisemblable que les Beni-Mathar, qui tenaient les clefs de la vallée de la Mekerra, et que les Oulad-Balar', qui étaient les maîtres de la partie supérieure de ce cours d'eau, étaient acquis à Sid El-Ala, et qu'ils n'attendaient que son apparition aux portes du pays pour lui en faciliter l'entrée. S'il en eût été autrement, jamais ce chef rebelle, quelque audacieux qu'il pût être, n'eût franchi les défilés de Titenyahia; car les Arabes ne sont point des gens de combinaisons bien compliquées; ils ne voient pas bien loin devant eux; ils n'ont aucune suite, aucune constance dans les idées. Ce sont les gens du coup de temps, de l'occasion; ils la saisissent souvent quand elle passe à leur portée; mais ils sont incapables de la prévoir, et surtout de la faire naître.

Quoiqu'il en soit, dans cette incursion de Sid El-Ala, coup de main qui eût suffi pour illustrer un général français, on est obligé de reconnaître à ce chef des rebelles une certaine valeur militaire, un instinct de la guerre peu commun et une rare habileté à profiter de nos fautes; on admettra sans conteste qu'il n'était point sans qualités guerrières, surtout si l'on tient compte de cette considération que son opération, à lui, l'homme des grands espaces, avait les gorges du Tell pour théâtre. On ne

peut nier que cet homme de quarante-cinq ans, dans toute la force de l'âge, n'eût ce qu'il faut pour réussir, surtout comme entraîneur d'hommes : vigueur physique, grand courage personnel, du coup d'œil, de l'audace et de la résolution. Nous ajouterons que ces qualités étaient soutenues et alimentées, chez cet ardent marabouth, chez ce descendant de l'illustre et saint cherif Sidi Ech-Chikh, par un fanatisme n'admettant aucun compromis, et par une ambition sans bornes. C'est lui qui, inféodé au vieux parti religieux de la Zaouïa, lequel nous a toujours été hostile, a vraisemblablement fait empoisonner son neveu, le bach-agha Sid Abou-Beker ould-Hamza, qui nous était tout dévoué, et qu'il désespérait d'entraîner dans un mouvement insurrectionnel. Débarrassé de cet obstacle à ses vues, Sid El-Ala eut meilleur marché du frère et successeur de sa victime, Sid Sliman-ould-Hamza (1), espèce de sanglier têtu, fanatique et violent, entièrement entre les mains des Abid (2) Sidi Ech-Chikh, et parfaitement préparé à la rébellion. Aussi ce dernier n'avait-il pas tardé, cédant aux conseils de son oncle, à lever l'étendard de la révolte.

Mais les qualités d'homme de guerre de Sid El-Ala étaient mitigées, nous le répétons, par une grande étroitesse d'esprit et par une incapacité notoire de combiner, de préparer des opérations de quelque suite et d'une certaine durée. Il profitait de toutes les chances sans jamais les avoir provoquées. Ainsi,

---

(1) Nous nous rappelons que le bach-agha Sid Sliman-ould-Hamza fut tué, le 8 avril 1864, à l'affaire d'Aouïnet-bou-Beker, où l'infanterie de la petite colonne Beauprêtre fut entièrement détruite.

(2) L'illustre Sidi Ech-Chikh, qui vivait au XVIIe siècle de notre ère, avait fondé une Zaouïa à El-Abiodh, et cet établissement religieux avait pris de suite une grande importance. Craignant sans doute que ses enfants, dans lesquels il n'avait qu'une médiocre confiance, n'en détournassent les revenus à leur profit, au lieu de les employer en œuvres pieuses et en aumônes, il en donna l'administration à des esclaves nègres *(Abid)* qu'il affranchit. Les revenus de cette Zaouïa, qui est fort riche, bien que les descendants de ces Nègres consacrent à toute autre chose qu'à des œuvres pies ou charitables les offrandes des serviteurs religieux du saint et vénéré marabouth, étaient encore [illegible] quelques années, de 70 à 80,000 fr.

dans cette affaire de Sidi-Ali-ben-Youb, il eût pu, avec un but plus élevé que celui de détruire et de faire la guerre au butin, gagner à sa cause — ce qui n'était pas difficile — toutes les tribus telliennes dont il traversait le territoire, et soulever sur son passage les populations indigènes, lesquelles sont toujours prêtes à secouer notre joug et à suivre un cherif, quel qu'il soit, et sans lui demander la preuve de son authenticité. Eh bien ! au lieu de poursuivre la conquête des tribus telliennes en les jetant sur la colonie, Sid El Ala laisse ses contingents — nous n'ignorons pas qu'il ne lui était pas toujours facile de tenir son monde — razer les populations indigènes dont il lui était si aisé de se faire des alliés. Fort heureusement cette pensée ne lui vint pas ; car il eût pu faire beaucoup de mal aux colons européens, lesquels n'étaient nullement préparés à recevoir l'attaque d'un ennemi qu'on croyait bien loin dans le Sud, et dont on n'avait d'ailleurs qu'une très vague idée. Du reste, nous le répétons, Sid El-Ala redoutait le Tell qui, pour lui et pour ses goums sahriens, était l'inconnu, et il avait hâte de retrouver les grands espaces et la liberté de ses mouvements.

Mais il s'agissait de rassurer les populations européennes et indigènes de la vallée de la Mekerra ; on crut ne pouvoir mieux le faire qu'en leur montrant des troupes françaises. C'était un peu tard ; mais c'est là la seule façon raisonnable d'expliquer le mouvement de la colonne Jolivet vers le nord. Ce général se porte donc sur Sidi-Ali-ben-Youb en longeant les ouad Merioua et Tefellis, lesquels ne prennent le nom de Mekerra qu'à hauteur du gué de Bou-Khenifis. Une autre colonne, aux ordres du général Lacretelle, arrivait également bientôt sur ce point, et continuait sa marche dans la direction de Ras-el-Ma en remontant la vallée jusqu'aux sources de la Mekerra. Après avoir séjourné le 14 octobre sur les ruines de Sidi-Ali-ben-Youb, la colonne Jolivet se dirigeait sur Dhaïa, où elle arrivait le 16, et se rencontrait avec la colonne de cavalerie du général Legrand, laquelle était forte de dix à douze escadrons. Le 17, le général Jolivet reprenait la direction de Saïda, qu'il gagnait par la route de ceinture du Tell, et où elle rentrait le 20.

La colonne Legrand avait quitté Dhaïa en même temps que le

général Jolivet: sa mission était de faire l'évacuation de la redoute d'El-Kheidher, sur le Chotth-ech-Chergui, où — nous nous le rappelons — ce dernier général avait laissé, le 29 septembre, sous les ordres du commandant Bressoles, un bataillon du 17e de ligne, les malingres de la colonne, les sacs de son infanterie et des approvisionnements. Cette évacuation s'était faite sans coup férir, et la colonne Legrand arrivait à Saïda le 21 octobre.

Quant à Sid El-Ala, il était allé camper, chargé de butin, d'abord à Beguira, disait-on, puis ensuite à Aïn-Tagouraïa, au sud-est de Dhaïa, où il avait fait enlever, par un de ses goums, quelques troupeaux des Djâfra laissés imprudemment sur les Hauts-Plateaux. Appuyés par la colonne Péchot, qui était venue boucher la trouée de Saïda après le départ de la colonne Jolivet pour l'ouest, les Djâfra avaient pu reprendre, après un combat assez vif, une partie des troupeaux qui leur avaient été enlevés. Après avoir fait conduire en lieu de sûreté le produit de ses razias dans le Nord, Sid El-Ala allait camper sur les puits d'El-Hammam, dans le sud de Dhaïa, puis, de là, à Sidi-Khelifa, sur la rive nord du Chotth. Mais le besoin de se ravitailler avait obligé le général Deligny, en opérations du côté de Stiten, à revenir sur le poste de Géryville ; il apprenait en y arrivant que Sid El-Ala avait campé, le 20 octobre, à Sidi-Khelifa et qu'il y avait passé la nuit. Le commandant de la province d'Oran se portait dans cette direction par une marche de nuit qu'il opérait du 21 au 22 ; mais ayant appris, en route, par ses coureurs, que les tentes de Sid El-Ala, réunies à celles des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, se trouvaient dans les environs de Brizina, il avait pensé avec raison que le chef des rebelles serait frappé bien plus sensiblement si nous parvenions à surprendre ces tentes, et il s'était hâté de prescrire au général Martineau de se porter sur ce point. Quant à lui, il avait renoncé à l'opération on ne peut plus incertaine d'atteindre ce lieutenant du marabouth.

Quoi qu'il en soit, ayant appris que le général Deligny marchait dans sa direction, Sid El-Ala qui, sans doute, ne se souciait pas de le rencontrer, s'était empressé de se rejeter dans le sud-ouest.

Nous avons dit plus haut que le général commandant la province d'Oran s'était porté dans le Sud vers les premiers jours de septembre, et que, le 5 de ce mois, il était à Aïn-Medriça, d'où il avait poussé sur Aïn-el-Guethifa, à la pointe est du Chotth-ech-Chergui, une reconnaissance de 200 chevaux pour protéger la route par laquelle revenait l'agha de Frenda, avec les prises qu'il avait faites sur les tribus insurgées qui se tenaient au sud du Djebel En-Nadhor, du cercle de Tiharet. Le général s'était porté ensuite dans les parages de Géryville pour y opérer contre les Makna : il y avait reçu la soumission des Ahl-Stiten, et le 10 octobre, une fraction des marabouths des Harar était venue lui demander l'aman.

L'extrême Sud de la province de Constantine était écumé par des bandes de Châanba et de Touareg qui cherchaient fortune dans ces parages. Le kaïd de Touggourt, Sid Ali-Bey, faisait connaître, à la date du 10 octobre, qu'il avait rencontré, combattu et repoussé un parti de ces pillards montés sur des mehari (dromadaires de selle). Il est inutile d'ajouter que la cause de la guerre sainte était absolument étrangère aux exploits de ces coupeurs de routes.

Mais revenons à la colonne Jusuf, que nous avons laissée à Djelfa, sur le point de se mettre en mouvement dans la direction de Tadzmit, où la présence du marabouth lui avait été signalée.

L'intention du général Jusuf était d'agir directement contre le marabouth, et la longue ligne qu'occupaient ses contingents entre Ksar-Charef et Tadzmit lui permettait de se diriger indifféremment sur l'un ou l'autre de ces points. Il avait d'abord fait choix de la première de ces directions, laquelle présentait cet avantage, en poussant le mouvement jusqu'à Znina, de tourner la position des rebelles, de leur couper la ligne des eaux et des pâturages du nord et de les rejeter soit dans le sud, soit dans l'ouest sur la colonne du commandant de la province d'Oran, que le général Jusuf supposait devoir opérer, à ce moment, à l'ouest du Djebel El-Eumour.

Mais, le 15 octobre, au moment du départ, après une nuit d'orage et de pluie à torrents, les montagnes boisées du Sen-el-

Leba, qui s'étendent de Djelfa jusques Charef, et dans lesquelles la route traverse un long et difficile défilé, ces montagnes, disons-nous, étaient enveloppées d'un épais brouillard qui ne permettait point de voir à deux pas devant soi, et le sol, détrempé par les eaux, était devenu glissant et d'un parcours impossible. Il est évident que le général ne pouvait, dans ces conditions et avec son énorme convoi, s'aventurer dans cette direction. Il dut donc y renoncer et prendre la route de Tadzmit, laquelle lui donnait la chance — assez problématique d'ailleurs — de séparer en deux tronçons les forces des rebelles.

C'est alors que va commencer cette série de marches et de contre-marches à la suite du marabouth, et dont le but est de lui enlever le boire et le manger en le dépostant successivement des lignes d'eaux et de pâturages, et de réduire à la misère, en ne leur laissant ni repos, ni trêve, les populations insurgées, dont les troupeaux, épuisés de fatigue et mal nourris, vont dépérir et se fondre en peu de jours.

Pour conserver son prestige aux yeux de ses crédules adhérents, le jeune marabouth — Sid El-Ala était encore dans l'Ouest, — faisait répandre le bruit que son intention était d'attaquer la colonne Jusuf, et que l'objet de sa manœuvre était de l'attirer sur un terrain à sa convenance, c'est-à-dire favorable à l'action de sa nombreuse cavalerie. Il espérait ainsi faire prendre patience à ses contingents, en attendant le coup décisif qui devait les débarrasser de la colonne.

Le général Jusuf se met en mouvement le 15 octobre, et va coucher sur l'ouad Es-Sedeur; il campe le 16 à Youï, et le 17 à Tadzmit. Toutes les hauteurs environnantes sont couvertes des postes des rebelles. Leurs vedettes se profilent nettement et avec des proportions exagérées sur l'azur du ciel. La nuit se passe sans aucune démonstration de la part de l'ennemi. Le 18, la colonne continue sa marche dans le sud-ouest en suivant une direction parallèle à celle du Djebel El-Azreg. Elle dresse ses tentes sur un point sans eau nommé Bou-Mr'iref.

Le 19, quelques instants avant le départ de la colonne, une quinzaine de cavaliers des Rahman se présentent à la grand'-

garde de le face qui est occupée par les Tirailleurs algériens, et demandent à être présentés au général pour solliciter, au nom de leur tribu, l'aman et le pardon.

La colonne se met en marche dans la direction de Tadjmout. Au moment où sa tête franchit le lit desséché d'un torrent, 3 ou 400 cavaliers restés sur l'autre rive pour protéger les derrières d'une émigration, cherchent à ralentir la marche de nos troupes. Deux compagnies du 12e de Chasseurs à pied, portées en avant, les décident à prendre la fuite. De nombreux cavaliers surgissent bientôt de toutes parts, et amorcent une démonstration qui n'a d'autre but que de donner le temps aux populations rebelles qui étaient venues boire à Tadjmout avec leurs troupeaux, de mettre plus de distance entre elles et la colonne.

Pendant la grande halte, qui se fait à El-Oglat, les goums de l'ennemi viennent de nouveau, mais hors de portée, tirer sur la colonne. Le général fait porter ses tirailleurs en avant avec une section d'Artillerie. Son but est de prouver au marabouth qu'il est prêt à accepter le combat, et qu'il attend son attaque. Sid Mohammed-ould-Hamza le savait bien; mais quelques mauvais esprits affectaient d'en douter dans la colonne. Voyant que le jeune marabouth répond mal à cette invitation, le général lance en avant le goum du bach-agha Ben-Yahia, lequel essaie d'engager la lutte avec les rebelles, qui sont certainement en nombre; car ils ont déployé devant la colonne deux rideaux successifs de cavaliers dont l'effectif peut être estimé à 12 ou 1,500 chevaux. Mais dès qu'ils sentent nos goums à portée, ils se hâtent de disparaître.

Après avoir achevé sa grande halte, la colonne reprenait sa marche et sa direction.

Vers quatre heures du soir, la colonne arrivait à l'extrémité d'un plateau qui domine la vallée de l'ouad Mzi, et découvrait distinctement de ce point une immense émigration qui filait dans le sud-est. Nos troupes pouvaient se convaincre dès lors que la démonstration des goums rebelles n'avait eu d'autre but que de chercher à attirer hors de la protection de l'infanterie notre cavalerie régulière, et surtout de donner aux populations insurgées le temps de prendre du large et d'échapper à notre poursuite.

Or, comme nous n'avions aucun intérêt à les empêcher de s'enfoncer dans les régions arides et inclémentes du Sahra, puisque cette situation devait nous les ramener plus tôt, il devenait tout-à-fait inutile de courir après elles, et de modifier une tactique qui nous permettait d'atteindre sans peine et sans efforts le résultat cherché. A six heures, la colonne s'arrêtait sur l'Aïn-el-Haouadjeb, à quatre kilomètres de Tadjmout, et y dressait ses tentes.

Le 20 octobre, la colonne descendait les dernières pentes du Djebel El-Azreg, laissant le ksar de Tadjmout sur sa droite. A une heure, elle arrivait sur les bords de l'ouad Mzi, que les pluies des jours précédents avaient considérablement grossi et rendu inguéable. Cette circonstance obligeait le général Jusuf à camper sur sa rive gauche. Les rebelles y étaient arrivés assez à temps la veille pour pouvoir en effectuer le passage. Deux ou trois cents cavaliers ennemis s'étaient embusqués sur la rive droite, couverts par d'épais bouquets de tamarix, pour défendre le passage de la rivière au cas où la colonne eût voulu le tenter. Ce jour là, une compagnie de Zouaves et une compagnie de Chasseurs à pied, déployées dans des parties embroussaillées non submergées de l'ouad Mzi, fusillent les cavaliers insurgés et les délogent de leurs embuscades. Un groupe assez considérable de rebelles, qui assistaient de loin et en curieux à la lutte engagée entre les deux compagnies et les insoumis, furent désagréablement arrachés à l'intérêt de ce spectacle par un obus habilement envoyé, qui dispersa en un clin d'œil tous ceux de ces curieux qui n'avaient pas été atteints.

Vers six heures du soir, l'ennemi plaçait ses vedettes le long de la rive droite de l'ouad Mzi.

Cependant, la colonne avait déjà recueilli les fruits de l'habile tactique de son général : d'abord les insurgés n'avaient pu se retirer assez rapidement devant elle pour lui échapper, et la plupart des contingents de Boghar qui se trouvaient dans les parages de Charef et de Znina, avaient été coupés de leur ligne de retraite sur le Sud et séparés, par suite, du gros des forces insurrectionnelles. Aussi, dès le 19 octobre, tous les principaux et notables des Bou-Aïch, des Zenakhra, des Maoucha, des Abadlia, des Mouïadat, des Oulad Sidi-Aïça-es-Souagui et des Rahman, étaient-ils dans le camp du général Jusuf, lui faisant leurs offres de soumission. Ils étaient, disaient-ils, à bout de patience, de ressources et de forces, et ils ne voulaient pas attendre que leur ruine fût complète pour tenter auprès de lui une démarche que leur eût imposée fatalement, tôt ou tard, la nécessité.

C'étaient les premiers qui revenaient à nous. Le général Jusuf pensa que, pour encourager les soumissions, il était d'une bonne politique de se montrer clément à leur égard. Il leur accorda l'aman, mais sous la condition qu'ils remonteraient sur le champ vers le Nord, et qu'ils resteraient dans leur pays. Le général ne leur laissa point ignorer toutefois que son aman n'était que provisoire, et qu'avant d'être définitif, il fallait qu'il reçût la sanction du Gouverneur général. Il ajoutait que ce pardon ne pouvait concerner que ceux d'entre eux qui n'avaient point de crimes à leur charge.

A la même date, les Oulad-Mokhtar-ech-Cheraga, qui avaient abandonné leurs campements, et s'étaient jetés dans le Djebel Es-Sahri pour faire cause commune avec les Oulad-Naïl, allaient solliciter à Boghar l'autorisation de rentrer dans leur pays.

Le premier coup, nous le répétons, était porté à l'insurrection. D'ailleurs, les nombreuses populations que traînait à sa suite le marabouth étaient dans le plus grand désarroi : repoussées des parages où elles pouvaient trouver l'eau et les pâturages, obligées de fuir à marches forcées, semant leurs troupeaux sur tous les chemins ; leurs chameaux périssant à chaque pas ; les petits ne pouvant suivre leurs mères ; maintenues dans les régions sahriennes — où tout manque — dans une saison où les tribus du Sud viennent réclamer l'hospitalité du Tell ; ces populations, à bout de silos, fatiguées et souffrant de tous les maux ; les femmes, les enfants, les vieillards exténués ; enfin, la misère, mortelle au fanatisme comme elle l'est à l'amour, ayant dissipé les ivresses de l'enthousiasme et de l'entraînement ; d'un autre côté, pas le moindre succès — dans la province d'Alger, — pas le moindre progrès à enregistrer au compte de ce jeune et ardent marabouth, qui s'était fait sa part, et qui ne rêvait pas moins que d'être le maître du Sahra, comme nous étions, disait-il, les maîtres du

Tell ; en outre, le terrible et audacieux Sid El-Ala lui-même, qui avait fait trembler les tribus des Hauts-Plateaux, était resté impuissant dans le Sud de la province centrale : il n'en fallait pas tant pour jeter le découragement parmi ceux que le marabouth avait entraînés ou poussés dans la guerre sainte. En effet, grâce à l'habileté et à la sage prudence du général Jusuf, et à sa science de la guerre dans le Sahra, le chef des rebelles n'était point parvenu à lui couper une tête qu'on pût montrer en trophée pour réchauffer le zèle sensiblement attiédi de ceux qui avaient, de gré ou de force, suivi les étendards du nouveau sultan. Aussi, le repentir, les regrets, les déceptions, n'avaient-ils point tardé à envahir cette cohue famélique et pédiculeuse, à laquelle on enlevait le boire et le manger pour elle et pour ce qui lui restait de ses troupeaux. Il est hors de doute que, si ces tribus l'avaient osé, depuis longtemps déjà elles fussent venues nous demander notre pardon ; mais les violents et les compromis par des crimes de droit commun les retenaient malgré elles sous les drapeaux du marabouth.

C'est là, évidemment, la véritable manière de faire la guerre dans le Sahra : s'établir successivement sur les eaux et les pâturages, et prendre les tribus par la faim, par la soif, et par l'abreuvoir de leurs troupeaux. On peut éviter ainsi de brûler une seule cartouche. En effet, le proverbe arabe dit : « Dans le Sahra, loin de notre pain et près de notre soif. »

Il est certain que c'est le Tell qui fournit le blé aux Sahriens, et que, pendant quatre ou cinq mois de l'année, ils sont obligés de venir paître leurs troupeaux sur les eaux et les pâturages des régions telliennes du sud. Nous savons bien aussi que ce mode de faire la guerre que nous préconisons n'est ni dans nos goûts, ni dans notre tempérament, et que là où il n'y a ni poudre ni sang, — nous l'avons dit, il y a longtemps, pour la première fois, — il ne saurait y avoir de gloire ; nous savons que nous n'appelons pas ça de la guerre, que c'est de la corvée, et pas autre chose, et qu'enfin « nous ne mesurons notre gloire qu'au chiffre de nos morts, » — pas même de ceux de l'ennemi. — Tout cela est fort beau, fort chevaleresque, assurément, en ce sens que cela prouve un superbe mépris de la mort ; et nous

ne voulons point dissimuler que nous-même nous nous sommes longtemps laissé prendre à cette exagération d'un noble et bon sentiment, laquelle, en définitive, n'est qu'un mirage trompeur, un fantôme, de la gloire, si vous voulez, mais de la gloire vide et ruineuse, du gaspillage un peu niais, — qu'on me pardonne ce blasphème ! — Ce qu'il y a de positif, c'est que nous n'entendons rien à l'économie humaine. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire par nos camarades, après une affaire où nous avions plus de tués et de blessés que l'ennemi, — circonstance qui, avant l'emploi des armes à longue portée, était malheureusement la règle : — « C'est une très belle affaire pour un tel ; il a eu tant de tués et tant de blessés. » Il n'y était jamais question de ceux de l'ennemi ; il est vrai de dire que la constatation en était fréquemment difficile, les indigènes, quand on leur en laisse le temps, ayant pour principe d'enlever leurs morts et leurs blessés.

Espérons que, plus tard, — quand nous aurons reçu quelque bonne leçon (1), — nous finirons par comprendre que c'est là un métier de dupes, et qu'il y a, en définitive, beaucoup plus de gloire — et partant plus de profit — à être les vainqueurs que les vaincus, et que nous avons tout ce qu'il faut pour nous tenir et nous maintenir dans la première de ces catégories.

Aujourd'hui, — et plus nous irons, plus il en sera ainsi, — le chevaleresque est un anachronisme, et il est d'autant plus dangereux pour nous, que nous sommes à peu près la seule des nations qui le pratiquions encore. On en est autour de nous à la période du positivisme. Quoi qu'il puisse nous en coûter d'abandonner ainsi nos traditions, nous pensons cependant qu'il y a urgence à les mettre de côté, et à être résolûment de notre époque.

Le 21 octobre, dès que l'ouad Mzi permit à la colonne de le traverser, le général Jusuf continuait sa route vers le sud, en suivant la marche de l'émigration, qu'il poussait imperturbablement devant lui. La colonne suivit les ondulations du Ras-

(1) Nous rappelons que cette partie de notre livre a été rédigée en 1865, sur des notes prises au jour le jour en 1864.

el-Haouïtha, chaînon isolé s'allongeant en arête dans la plaine, et courant du nord-est au sud-ouest. La colonne fait sa grande halte dans une dhaïa où l'émigration a couché la veille et l'avant-veille, et d'où elle semble s'être divisée en éventail dans les directions sud, sud-est, sud-ouest. A cinq heures, la colonne dressait ses tentes sous les murs du ksar El-Haouïtha.

Le 22, la colonne continuait sa marche dans la direction du sud ; elle rencontre de nouveau les traces de l'émigration qu'elle talonne : celles des gens à chameaux et à moutons sont dirigées vers le sud-ouest, et celles des gens à bœufs du côté du sud-est. Il est évident que ces divers tronçons cherchent à gagner l'ouad Zergoun, l'ouad Mehaïguen et l'ouad En-Nsa.

A dix heures, la colonne arrivait sur la verte dhaïa de l'ouad Msâad ; elle y faisait sa grande halte, et buvait sur ses deux r'dir, pleins à déborder. Elle se remettait en marche à midi, en appuyant fortement vers l'est, et campait à quatre heures sur le r'dir vaseux de la dhaïa de Thin-Safoun.

Le général lance son goum en reconnaissance dans les traces de l'émigration ; il a pu constater qu'elle s'est fractionnée, en raison du peu de ressources que lui présentait la région dans laquelle elle avait été rejetée, en une foule de petits groupes dont la poursuite devenait dès lors sans intérêt ; car il était évident que, réduites à cette dure extrémité, les masses rebelles ne pouvaient manquer, à bout d'approvisionnements, de se détacher peu à peu du marabouth, et de venir bientôt solliciter leur pardon et la faveur de rentrer dans leur pays.

Les éclaireurs du général lui apprennent, en même temps, que le marabouth, avec ses contingents et les Oulad-Châïb, et ce qu'il lui restait des Oulad-Mokhtar et des Rahman, s'était rabattu sur l'ouad Zergoun, pendant que les Arbaâ et les Oulad-Naïl avaient gagné l'ouad En-Nsa.

Dans cette soirée du 22, trois tribus des Oulad-Naïl : les Oulad-Oumm-Hani, les Oulad-Si-Ahmed et les Oulad-Sidi-Younès, avaient envoyé faire au général des offres de soumission. Ces tribus, que suivaient de près leurs délégués, s'étaient mises en route pour venir implorer leur pardon. Mais le marabouth, qui avait eu vent de cette démarche, s'était hâté de lancer sur leurs traces un de ses goums qui, après une courte lutte avec les cavaliers de ces tribus, les avait rejetées sur l'ouad Zergoun.

Ce commencement de désagrégation des forces du marabouth démontrait d'une manière évidente l'inutilité de pousser la poursuite plus au sud. Il eût été dangereux, au contraire, de s'éloigner des environs de Laghouath, et de laisser sans soutien les tribus qui venaient faire leur soumission, et qui avaient été autorisées à se réinstaller sur leurs territoires, au nord de ce poste avancé. Il est aisé à comprendre que, si le général Jusuf eût continué sa poursuite jusque sur l'ouad Zergoun, le marabouth n'eût pas manqué — rien ne s'y opposait — de remonter vers le nord pour tomber sur les tribus qui étaient rentrées dans le devoir, et les punir d'avoir abandonné sa cause. Il suffisait au général de croiser aux abords de sa base d'opérations, — Laghouath ou Djelfa, — pour en défendre l'approche aux rebelles, les maintenir dans un pays sans ressources, et faciliter la soumission des tribus des cercles de Boghar et de Laghouath qui désiraient solliciter notre aman.

Les troupes, que huit jours de marches rapides avaient quelque peu fatiguées, éprouvaient d'ailleurs le besoin de prendre du repos ; d'un autre côté, la nécessité de se ravitailler exigeait qu'elles retournassent sur leurs magasins. Le général décide donc que sa colonne séjournera le 23 à Thin-Safoun, et que, le lendemain 24, elle prendra la direction de Laghouath pour s'y réapprovisionner.

A cette date, le calme règne dans tout le Tell de la province d'Alger. Sachant le marabouth Sid Mohammed-ould-Hamza et son oncle Sid El-Ala rejetés dans le Sud, les populations du cercle de Tniyet-el-Ahd, qui avaient été quelque peu ébranlées à la suite de l'incursion de ce dernier dans le Tell de la subdivision de Sidi-Bel-Abbas, avaient repris leurs campements d'hiver, et s'étaient mises sérieusement à leurs labours. Du reste, la colonne Liébert, qui était établie à Aïn-Toukria depuis le 19 octobre, assurait pleinement la sécurité des populations du sud de la subdivision de Miliana.

En même temps qu'il fait connaître au général Jusuf, à la date du 24 octobre, qu'il sera le 26 à Laghouath avec un convoi

de vivres, et qu'il se mettra à sa disposition, le colonel Lepoittevin de la Croix l'informe que l'esprit de soumission est revenu dans les tribus de Bou-Sâada (province de Constantine), et qu'il tend à se répandre parmi celles des Oulad-Naïl de l'Est. Il ajoute que les tribus qui ont été battues au combat d'El-Atheuf-el-Mekam (Aïn-Malakoff) le 7 octobre, et qui lui ont fait leur soumission, ont presque entièrement rempli les conditions qui leur ont été dictées, et payé leur contribution de guerre.

D'un autre côté, le colonel Seroka, qui avait eu pour mission d'agir contre les Oulad-Aïça, du cercle de Bou-Sâada, annonce qu'il avait vu, le 24 de ce mois, se grouper autour de son camp d'Aïn-Er-Rich, plus de 800 tentes de cette tribu, laquelle, pour donner la preuve de la sincérité de sa soumission, lui avait offert spontanément de fournir des moyens de transport à sa colonne.

La pacification du sud-ouest de la province de Constantine était dès lors un fait accompli, et les forces du colonel de la Croix, devenues disponibles, pouvaient être mises sans inconvénient à la disposition du commandant de la division d'Alger. Le Gouverneur général avait d'ailleurs donné des ordres dans ce sens.

Le 24 octobre, la colonne Jusuf prend la direction de Laghouath, et va camper sur la dhaïa de l'ouad Bel-Aroug. Le lendemain 25, elle dressait ses tentes sur un r'dir du même ouad, et à 12 kilomètres de son point de départ. Enfin, le 26, elle arrivait à Laghouath, et établissait son camp au nord de cette oasis.

Un convoi de 120,000 rations, venant de Bou-Sâada sous l'escorte du colonel de la Croix, arrivait à Laghouath le 26 octobre. Cette colonne posait son camp auprès de celle du général Jusuf, sous les jardins de dattiers de ce poste avancé. Les deux colonnes séjournaient sur ce point les 27 et 28 octobre.

Une partie des Oulad-Naïl de l'Ouest, nous l'avons vu plus haut, avait fait ouvertement défection, et était allée rejoindre le marabouth. Ainsi avaient opéré les Oulad-Sidi-Younès, les Oulad-Si-Ahmed, les Oulad-Sidi-Yahya-ben-Salem, les Reggad, les Oulad-Khenata, etc. D'autres tribus, les Oulad-El-R'ouini, les Oulad-Dhya, les Abaziz, etc., étaient restées dans leur pays,

et, sans être absolument hostiles, ne montraient pas moins le plus mauvais vouloir à exécuter les ordres du commandement ; en un mot, elles n'obéissaient que peu ou point.

Cette situation ne pouvait cependant s'éterniser. Aussi, le général prescrivit-il au commandant de l'annexe de Djelfa, le capitaine Gibon, de leur enjoindre de se présenter à lui dans le plus bref délai, et de les mettre en demeure de lui prêter leur aide contre les Oulad-Sidi-Aïça-el-Adeb, qui, réfugiés dans les montagnes abruptes qui commandent Guelltet-es-Sthol, interceptaient les communications, pillaient et assassinaient nos courriers. Bien que tous n'aient pas répondu à son appel, le capitaine Gibon n'hésita point cependant à aller demander leur soumission à ces Oulad-Sidi-Aïça, qui paraissaient convaincus que nous ne pourrions les atteindre.

Le commandant de Djelfa organisa une petite colonne composée des Oulad-El-R'ouini, des Sahri, et de quelques cavaliers du Makhzen aux ordres de leur kaïd, et surprit la tribu rebelle, à laquelle il fit éprouver des pertes très sensibles, et qui accepta les conditions qui lui furent imposées. Toutes les tribus douteuses des Oulad-Naïl qui étaient restées sur place, se hâtèrent de suivre l'exemple des Oulad-Sidi-Aïça-el-Adeb, et de rentrer dans le devoir.

En même temps que le général recevait la nouvelle de la réussite de l'opération dont il avait confié l'exécution au capitaine Gibon, il était informé que les tribus du cercle de Boghar qui lui avaient fait leur soumission sur l'ouad Mzi, étaient réinstallées sur leurs territoires.

Les Oulad-Mokhtar-ech-Cheraga avaient envoyé à Boghar huit des notables de la tribu, avec le kaïd Ali-ben-Abd-er-Rahman, pour y faire leur soumission.

Toute la région comprise entre Djelfa et Boghar était dès lors pacifiée, et les communications avec le Tell allaient pouvoir être rétablies et définitivement assurées.

Nous avons dit plus haut qu'au moment de se porter sur Sidi-Khalifa, ksar ruiné de la rive nord du Chotth-ech-Chergui, où la présence de Sid El-Ala venait de lui être signalée, le général De-

ligny avait appris par ses éclaireurs que la *daïra* (1) de ce chef de l'insurrection, réunie aux tentes des Oulad Sidi-Ech-Chikh, était établie près du ksar de Brizina, et qu'il avait ordonné au général Martineau-Deschesnez de se porter sur ce point pour chercher à la surprendre. Cette opération, comme il fallait s'y attendre, n'avait pas réussi ; la marche de la colonne avait été éventée avant même qu'elle arrivât sur l'Aïn-Sâdana, située à 18 kilomètres de Brizina. En approchant du premier de ces points, le 18 octobre, le général Martineau avait pu apercevoir, sur les hauteurs rocheuses qui sont à droite du Kheneg-el-Ar'ouïa, des populations nombreuses qui fuyaient devant lui ; il avait marché contre elles avec une colonne légère ; mais elles s'étaient réfugiées — comme elles le font toujours en pareille circonstance — dans les R'iran-el-Baroud (2) (Grottes de la Poudre), qui sont situées sur le versant sud de l'arête rocheuse dans laquelle est taillée la *Cheyga* (fente, crevasse), et le général n'avait pas jugé utile d'aller les y chercher. L'ennemi avait perdu quelques hommes dans cette affaire, et le goum y avait fait du butin. De notre côté, nous avions eu deux Tirailleurs algériens tués et sept blessés, dont un officier. Deux cavaliers du goum avaient été tués et deux autres blessés.

Comme il était devenu dès lors sans utilité de poursuivre la *daïra* de Sid El-Ala, qui s'était enfoncée dans l'ouest, le général Martineau était revenu sur Sâdana, et il avait repris le chemin de Géryville, où le général Deligny lui donnait de nouveaux ordres.

Dans la province de Constantine, le colonel Seroka, après

(1) Campement d'un chef, où se trouvent réunis sa famille, ses serviteurs, ses clients et ses troupeaux.

(2) L'existence de ces grottes, qu'aucun Chrétien n'avait visitées avant nous, nous fut révélée, en novembre 1854, par le khalifa Sid Hamza, alors que nous étions en expédition avec le général Durrieu, commandant la subdivision de Mascara. Ces grottes, au nombre de quatre, sont vastes, spacieuses, et forment des galeries naturelles à colonnes déchiquetées de stalactites. Elles sont désignées sous le nom de *Grottes de la poudre* à cause du nitre ou salpêtre que les indigènes y recueillent en grande quantité pour la fabrication de leur poudre.

avoir reçu la soumission des Oulad-Aïça, du cercle de Bou-Sâada, s'était établi à El-Ouaâr, sur l'ouad Itel. Cette position présentait l'avantage de couvrir les pâturages des tribus nomades de la province de l'Est, et de permettre au commandant de la colonne de se mettre facilement en relations avec Touggourt, où les forces dont disposait le kaïd Sid Ali-Bey venaient d'être augmentées de 200 cavaliers de choix.

Telle était, à la fin d'octobre 1864, la situation politique dans les trois provinces.

Colonel C. TRUMELET.

(*A suivre.*)



HISTOIRE

DES

ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les nos 139, 140, 141 et 142)

CHAPITRE IX

Thécheoli Pacha, neuvième Roi.

§ 1er.

Après que Théchéoli eut été mis en possession de la ville et du Royaume d'Alger par les Corsaires, comme nous venons de le dire, et qu'il eut mis aux fers son prédécesseur Hassan Corso, la première chose qu'il fit fut d'envoyer deux de ses galères à Bougie et à Bône pour y arrêter les Caïds de ces deux villes, qui avaient été si désobéissants. Pendant les premiers jours, il ne s'occupa qu'à prendre des informations sur les principaux meneurs de la conjuration. Et, comme il était avare et cupide, il dissimula avec tous ceux qui rachetèrent leur faute à prix d'argent, excepté avec Hassan Corso et les Caïds de Bougie et de Bône ; quant à Hassan, dix jours

ne se passèrent pas avant qu'il ne le fit cruellement tuer, en le faisant jeter sur une ganche (supplice excessivement barbare, comme nous l'avons écrit ailleurs) (1), en dehors de la porte Bab-Azoun, à l'extrémité du pont. Hassan vécut trois jours entiers, suspendu aux ganches par le côté droit (2), en proie à des souffrances cruelles ; et comme on était alors au commencement d'octobre, et qu'il faisait froid, il dit à un Chrétien qui passait (ainsi que me l'a raconté un témoin oculaire) : « Chrétien, » donne-moi, pour l'amour de Dieu, un manteau pour » me couvrir ; » mais comme il y avait là des Turcs qui le gardaient par ordre du Roi, le captif n'osa rien lui donner, et, au contraire, comme il se voyait guetté par ces Turcs, il tourna le visage d'un autre côté comme s'il n'eût pas voulu le regarder et qu'il en eût horreur. Au bout de trois jours, Hassan mourut, donnant un remarquable exemple de l'inconstance de la fortune. Quant à Ali Sardo, Caïd de Bougie, une des deux galères le ramena moins de huit jours après, et Thécheoli assouvit sa rage sur lui plus encore que sur les autres : après lui avoir fait planter des roseaux aiguisés dans les doigts des mains et des pieds, ce qui est un très douloureux supplice, il lui fit mettre sur la tête un casque de fer rougi au feu, le torturant ainsi, mais vainement, pour se faire livrer les grands trésors que le bruit public disait lui appartenir. Enfin, il le fit empaler vif, c'est-à-dire traverser avec un pieu aigu, du fondement jusqu'à la tête ; Ali Sardo expira ainsi à la vue de tous, embroché comme une grive (3) ; son supplice dura plus d'une demi-journée,

---

(1) Dans le *Dialogo de los Martyres* (passim).

(2) Le 24 juin 1557, Henri II écrivait à M. de la Vigne : « ... Au » roy d'Argier, lequel a puis naguères couru si malheureuse fortune » que estant tombé ès mains et à la discrétion de ses conspirateurs » et ennemys, a cruellement esté pendu avec un crochet de fer de- » dans l'œil, et ainsi misérablement finé ses jours. » (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 399.)

(3) Sic.

avec des angoisses terribles, jusqu'au moment où la mort le délivra de ses souffrances. Il fut empalé hors de la porte Bab-Azoun, le même jour qu'Hassan fut mis aux ganches. Huit jours après, on amena au Roi le Caïd de Bône, Mustapha, Renégat Grec, qui s'était enfui avec deux de ses Renégats et une mule chargée d'argent, se dirigeant vers la Goulette, après avoir été avisé d'Alger que Thécheoli l'envoyait prendre. Il fut condamné à être empalé vivant avec un Turc des principaux et des plus riches d'Alger, qui se nommait Chorchapari ; ce dernier obtint son pardon, moyennant une grosse somme d'argent. A cette époque, on apprit à Tlemcen le supplice que le Pacha avait fait subir à Hassan Corso ; le Caïd de cette ville était un Renégat d'Hassan, Calabrais, qui se nommait Caïd Yusuf. Il eut un vif ressentiment de la mort de son patron, et considéra son honneur comme engagé à mépriser tous les périls pour le venger par la mort de Thécheoli ; les Janissaires qui étaient avec lui à Tlemcen ne l'abandonnèrent pas en cette circonstance, indignés qu'ils étaient du honteux supplice infligé à un homme qui avait eu toute leur affection. Ajoutons que beaucoup de Janissaires d'Alger firent savoir par écrit à leurs amis et camarades de Tlemcen, le grand mécontentement que leur avait causé l'arrivée et les agissements de Thécheoli, qui ne les traitait pas suivant la coutume des autres Rois, étant offensé de leur refus de le recevoir, et qui avait violé les anciens usages en ne leur accordant pas la gratification de bienvenue ; ils montraient donc un grand désir de les voir se réunir à eux pour le chasser d'Alger. Yusuf, auquel ces lettres furent apportées, fit savoir à la milice, par l'intermédiaire de gens de Tlemcen, que, si elle voulait se déclarer en sa faveur, et ne pas l'abandonner dans l'action, il irait en personne à Alger y tuer Thécheoli et venger la mort de son patron Hassan. Les Janissaires et leur Agha furent très satisfaits de cette nouvelle, tellement ils abhorraient Thécheoli. En ce moment, il y

régnait une peste très cruelle qui enlevait tous les jours beaucoup de monde ; pour échapper à la contagion, Thécheoli sortit de la ville et s'installa aux Caxines (1) ; c'est un lieu dépeuplé, près de la mer, à cinq milles à l'Ouest d'Alger ; il fit dresser là son camp et ses tentes, et s'y logea avec toute sa maison et ses ministres, jusque vers la Noël de cette année 1556.

§ 3.

Yusuf, Caïd de Tlemcen, ayant été avisé de ce changement de résidence, pensa que c'était une bonne occasion pour tuer Thécheoli, et partit de Tlemcen pour Alger avec environ trois cents Turcs (d'autres disent six cents et ajoutent qu'ils ne partirent pas de Tlemcen, mais bien de régions plus voisines d'Alger, où ils avaient été lever l'impôt sur les tribus Arabes pour le Roi Hassan). Yusuf, sachant donc que Thécheoli était campé au Caxines, s'y dirigea rapidement, et pour que celui-ci ne fut pas prévenu de son arrivée, il fit attacher à des arbres tous les Mores qu'il rencontrait le long de son chemin. Enfin, il arriva près des Caxines. Quand Thécheoli apprit cette nouvelle, il se douta de quelque embuche, monta rapidement à cheval et accompagné de trois ou quatre de ses amis, commença à courir à toute vitesse vers Alger. Yusuf était déjà si près de lui qu'il le reconnut et le vit fuir ; il le poursuivit immédiatement l'épée dans les reins. Thécheoli avait d'abord cherché à gagner les portes de la ville et les trouva fermées par les soins des Janissaires, qui avaient veillé à ce qu'il ne put pas y rentrer. Arrivé à la porte Bab-Azoun, il se sentit perdu et ne vit plus

(1) Le cap Caxine. D'après la lettre citée dans les Documents Espagnols (*Revue Africaine*, 1877, p. 284), Tekelerli avait été aux eaux d'Hammam-R'hira, et Yusuf profita de son absence pour organiser la conspiration. M. Devoulx a consacré un long article à la chute et au meurtre de ce Pacha (*Revue Africaine*, 1871, p. 1, etc.).

d'autre parti à prendre que de gagner les hauteurs avec son cheval ; voyant que Yusuf se rapprochait de lui, il précipita sa fuite à travers les coteaux, et arriva à une montagne très élevée qui est à un mille et demi à l'Ouest d'Alger ; il descendit de cheval à la porte d'un Ermitage où avait longtemps vécu et où était enterré un Renégat de Cordoue, nommé Sidi-Yacoub (1) ; c'est là qu'il chercha un asile. Il était à peine entré que Yusuf, qui l'avait toujours suivi de près, y arriva, et sautant à bas de cheval, entra la lance à la main dans la chapelle, se précipitant sur Thécheoli ; à cette vue, celui-ci lui cria : Yusuf, ne me tue pas ! considère que tu es dans la maison de Mahomet ! Yusuf répondit : Oh ! traître, chien, et pourquoi as-tu tué mon patron innocent, qui n'avait commis aucune faute ! En disant ces mots il lui donna trois ou quatre coups de lance et le laissa étendu sur le sol. Thécheoli était déjà mort à l'arrivée des Janissaires et des Turcs du parti de Yusuf ; ils approuvèrent et louèrent son action et se dirigèrent avec lui vers Alger. Le récit de cet événement fut accueilli par tout le monde avec un grand contentement. Telle fut la fin de Thécheoli-Pacha, dont la conduite eût été excusable, s'il n'eût pas été tellement avare, qu'il mécontenta la milice et qu'il ne se trouva personne pour se mettre de son parti. Il régna trois mois, depuis le commencement d'octobre 1556 jusqu'à la fin de décembre (2). Il était Turc, âgé de cinquante ans, robuste et gros, de taille moyenne et de teint brun. Il est enterré en dehors de la porte Bab-el-Oued, dans

(1) D'après M. Devoulx, cette Kouba aurait été située sur l'emplacement actuel du Fort-l'Empereur, ou tout au moins dans son voisinage immédiat. (Loc. cit.)

(2) C'est une erreur de date, Thécheoli ne fut tué que vers la fin d'avril 1557, comme le démontre la lettre des Documents Espagnols, déjà cités (*Revue africaine* 1877, p. 284). Une lettre de Philippe II d'Espagne semble prouver qu'il eut pour successeur, pendant quelques jours au moins, Mostafa-Arnaut, duquel nous avons déjà parlé. (Même *Revue*, p. 287).

une Kouba, qu'un Turc de ses amis lui éleva quelques mois après ; elle est à vingt pas en avant de la Kouba d'Hassan-Corso et de Yusuf-Pacha.

CHAPITRE X

Yusuf, dixième Roi.

§ 1.

Après que Yusuf eut ainsi tué Thécheoli-Pacha, il entra dans la ville accompagné des soldats qu'il avait amenés et reçut la visite de l'Agha des Janissaires et des principaux d'entre les Turcs et Renégats, qui, tant pour l'amour qu'ils conservaient à la mémoire de son maître Hassan Corso dont il avait vaillamment vengé la mort, que pour l'affection qu'ils lui portèrent à cause de cette action, le choisirent sans plus de délai et le proclamèrent Roi d'Alger. Yusuf, qui était un homme très intelligent, fit preuve, en cette occasion, de la plus grande libéralité possible ; il fit distribuer le jour même dix mille écus aux troupes, et recommença le deuxième, les troisième, quatrième, cinquième et sixième jours, de manière qu'en six jours il leur donna soixante mille écus d'or, ce qui augmenta d'autant leur affection. Les Turcs étaient donc enchantés d'avoir un Roi aussi libéral, et Yusuf ne l'était pas moins d'avoir changé l'état d'un pauvre Calabrais en une position aussi brillante, lorsque la mort, qui abat et brise tout, nos existences et notre bonheur, vint les plonger tous dans la tristesse et dans les pleurs. Il sévissait alors une grande peste dans la ville ; elle frappa Yusuf le sixième jour de son règne, avec une telle violence qu'en moins de vingt-quatre heures, il perdit le trône et

la vie, au grand chagrin de tout le monde. Yusuf était âgé de vingt-six ans, mince, de stature moyenne, la barbe chataine, la peau blanche, se montrait gracieux et affable pour tout le monde. Il est enterré à côté de son patron Hassan Corso, dans la même Kouba que lui, en dehors de la porte Bab-el-Oued ; c'est celle qui est située en avant de la Kouba de Sala-Reïs et au-delà de celle de Thécheoli.

CHAPITRE XI

Yahya Pacha, onzième Roi.

§ 1.

Après la mort de Yusuf, les Janissaires fort tristes choisirent pour Roi un Turc, nommé Yahya. Il avait été longtemps Caïd de Miliana, ville située à douze lieues d'Alger ; et, comme c'était un homme brave et prudent, Sala-Reïs, devenu Roi d'Alger, s'était servi de lui en plusieurs occasions. Il gouverna six mois, depuis le commencement de janvier de l'année 1557, jusqu'au mois de juin. Il n'arriva pendant ce temps rien qui mérite d'être raconté, sinon qu'il mourut en ce temps là beaucoup de monde de la peste, tant à Alger que dans le reste du pays. Au bout de six mois arriva un nouveau Roi, nommé par le Sultan ; c'était le fils de Barberousse, Hassan Pacha, qui avait déjà régné, comme nous l'avons dit. Yahya rentra dans la vie privée, vécut longtemps encore en grand honneur et bonne réputation ; en 1562, après la mort d'Ahmed Pacha, il fut choisi pour Khalifa et gouverna Alger en cette qualité, jusqu'au moment où Hassan Pacha, fils de Barberousse, revint encore une fois comme

Roi d'Alger. Il mourut en 1570, âgé de soixante ans, de la manière suivante : ayant été avec Ochali au siège de Tunis, en 1569, pendant que celui-ci était dans la ville, quelques navires de la Goulette vinrent pour canonner les murailles ; Yahya fit une sortie à la tête des Turcs ; un projectile de l'un des navires lui passa tout près du mollet de la jambe droite sans toucher la chair, ni la botte ; cependant sa jambe devint toute noire, et il ne pouvait plus s'appuyer dessus. Il retourna par terre à Alger avec Ochali, dans une litière qu'on lui avait fait faire à Tunis, et mourut chez lui de cette blessure quelques mois après. C'était un homme de haute taille, charnu, brun, avec de grands yeux et une forte barbe noire. Il ne laissa qu'une fille pour héritière de ses grandes richesses ; il l'avait eue d'Axa, fille d'Hadj Pacha, avec laquelle il était marié ; on l'avait surnommée gorda, parce qu'elle était très grosse. Cette fille est encore vivante aujourd'hui, s'appelle Leila Axa et est mariée au Caïd Daut, un des principaux d'Alger. Yahya est enterré parmi les Rois, hors de la porte Bab-el-Oued, dans une grande Kouba que sa fille lui fit bâtir depuis, tout près de celle d'Ahmed Pacha, du côté de la ville.

CHAPITRE XII

Hassan Pacha, Roi pour la deuxième fois et douzième.

§ 1er.

En l'année du Seigneur 1557, avait eu lieu la mort du Grand Vizir Rostan (1), qui haïssait le fils de Barbe-

(1) C'est une erreur : Rostan Pacha ne mourut que le 8 juillet 1561. (Voir la lettre de M. de Boistaillé à Catherine de Médicis, du 5 août 1561. *Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 662.)

rousse, auquel il avait ôté son gouvernement d'Alger, comme nous l'avons déjà dit. Peu de temps après, le Sultan, ayant appris les dissensions et les révoltes d'Alger, la mort d'Hassan Corso, de Thécheoli et de Yusuf, autorisa Hassan Pacha à retourner à Alger, et à gouverner ce Royaume, où il était fort respecté et obéi de tous, en mémoire de son père et de son oncle qui en étaient les premiers conquérants. Il arriva, comme nous l'avons dit, au mois de juin 1557, avec vingt galères bien armées. Peu de jours après, il apprit que le Chérif, Roi de Maroc et de Fez, avait recouvré ses États et tué dans une bataille Muley Buazon le Borgne, que Sala Reïs avait fait Roi de Fez; désireux de se venger des Turcs, (qui, comme nous l'avons dit, l'avaient vaincu en deux batailles et lui avaient enlevé son Royaume), et d'accroître ses États autant qu'il le pourrait, ce prince marcha, avec une grosse armée de cavalerie et d'infanterie, contre la province et la ville de Tlemcen, que les Algériens possédaient. Il y arriva au mois de juin, peu de jours après le débarquement d'Hassan Pacha; le Caïd et Gouverneur de la ville était alors le Turc Saffa, qui y commandait pour la deuxième fois. Il n'avait qu'une garnison d'environ cinq cents hommes, avec lesquels il n'essaya pas de défendre la place, à cause de son étendue et du mauvais état de ses remparts; il se retira à la Casbah. Le Roi de Fez entra dans la ville, investit la garnison, et, comme il n'avait pas d'artillerie pour ce siège, et qu'il ne lui était, par conséquent, pas possible de prendre la citadelle, il envoya à la hâte un ambassadeur à Oran, pour prier Don Martin, comte d'Alcaudete, de lui prêter une ou deux pièces seulement, avec quelques munitions. Le Comte ne jugea pas à propos de prêter ses canons à des Mores. Le Roi de Fez dut donc s'attarder à Tlemcen, espérant s'emparer de la citadelle par force ou par trahison; ce retard fit qu'Hassan Pacha fut avisé de tout ce qui se passait, et put marcher au secours des assiégés. Il sortit d'Alger avec six mille Turcs

et Renégats mousquetaires, réunit le long du chemin seize mille fantassins ou cavaliers Mores qui lui amenèrent quelques chefs Arabes; il envoya par mer quarante galères, galiotes ou brigantines, avec beaucoup de canons et de poudre, et trois mille Turcs, auxquels il donna l'ordre de l'attendre à Mostaganem et d'y débarquer l'artillerie et les munitions. Il n'y était pas encore arrivé, que le Roi de Fez fut averti à Tlemcen de sa venue; voyant qu'il avait peu de chances de prendre la Casbah aux Turcs, qui la défendaient très bien, et qu'il n'était pas prudent pour lui d'attendre que le Roi d'Alger l'attaquât avec sa puissante armée, il quitta Tlemcen et rentra dans son Royaume. Hassan Pacha était à quatre journées de cette ville quand il sut que le roi de Fez était parti; déterminé à le suivre jusque chez lui, il continua son chemin sans entrer dans la place. Il envoya l'ordre à la portion de son armée qui était à Mostaganem, de se rendre de suite au port neuf qui est à côté de Mélilla (1). Au commencement d'août, il arriva devant Fez, où le Chérif l'attendait avec son armée. Elle se composait de trente mille cavaliers, de dix mille fantassins Mores et de quatre mille Elches (c'est-à-dire Renégats ou Andalous et Mores d'Espagne), tous mousquetaires. La première partie de la journée fut employée à laisser reposer l'armée; l'après-midi, la bataille s'engagea de part et d'autre avec une égale fureur. Au bout de quelques heures, il y avait déjà un grand nombre de morts de chaque côté; les Turcs commençaient à plier, parce que, d'une part, les contingents Arabes n'étaient pas de force à résister à la cavalerie de Fez, qui était nombreuse et bonne, et que, du reste, les Elches se battaient si bien, qu'ils avaient fait subir de grosses pertes aux Janissaires et les avaient acculés à une montagne voisine. La nuit fit cesser le combat, et les Turcs profitèrent de l'obscurité pour se retrancher sur les hau-

(1) K'çaça.

teurs par des fossés et des parapets. Hassan Pacha tint conseil avec les principaux chefs pour savoir si l'on recommencerait la bataille le lendemain matin ; il fut décidé qu'en raison des grosses pertes subies, il ne convenait pas de combattre, mais de se retirer sur Tlemcen dans le meilleur ordre possible. A minuit, Hassan donna l'ordre de s'apprêter à partir, et pour que l'ennemi qui était tout près de lui ne s'aperçut pas de sa marche, il fit entretenir toute la nuit de grands feux au moyen de gros bûchers qui purent brûler jusqu'au jour. Cet ordre fut exécuté ; l'armée Turque s'éloigna avec le moins de bruit possible, au milieu de la nuit, et l'opération fut faite si prudemment, que le Roi de Fez n'en eut connaissance qu'au matin, quand il vit toute la montagne abandonnée. Et comme il avait lui-même perdu beaucoup de monde, et qu'il avait de nombreux blessés, principalement parmi les Elches, qui composaient sa meilleure troupe, il ne chercha pas à atteindre les Turcs, auxquels il aurait sans doute fait subir de grosses pertes, s'il les avait poursuivis pendant quelques jours l'épée aux reins. Hassan Pacha partit donc avec son armée, et arriva vers le milieu d'août au Port Neuf, où se trouvait sa flotte ; là, il licencia toute sa cavalerie, les contingents Mores, une partie des Turcs, et s'embarqua avec le reste de l'armée et son artillerie. Et, comme il lui vint l'idée de pousser une reconnaissance à Melilla, il le fit avec la galiote de Mostafa-Arnaut, et de là s'en retourna à Alger.

§ 2.

Ce fut l'année suivante, 1558, qu'arriva la triste défaite de Mostaganem, dans laquelle périt le Comte d'Alcaudete Don Martin, général d'Oran, avec plusieurs milliers de soldats Espagnols, tués ou pris. Le Comte s'était fait donner par Sa Majesté le Roi d'Espagne, douze mille sol-

dats pour prendre la ville de Mostaganem, qui est à douze lieues à l'est d'Oran, sur la route d'Alger. Cette troupe, ayant été levée en Espagne, ne put se rendre en une seule fois à Oran ; la plus grosse partie traversa la mer au milieu du mois de juillet, et le reste, qui se composait de cinq mille hommes, qu'on appelait le régiment de Malaga, sous les ordres de Don Martin, fils du Comte du même nom, qui aujourd'hui est Marquis de Cortès et Général d'Oran, comme le fut son père, ne put s'embarquer aussi vite que le Comte le désirait. Celui-ci, pour exercer les hommes nouvellement venus d'Espagne, en attendant l'arrivée du régiment de Malaga, fit quelques sorties d'Oran, et quelques incursions sur les terres des Mores ennemis. Ensuite, au commencement d'août, le régiment de Malaga étant débarqué, le Comte sortit avec toute l'armée (1) marchant à petites journées. Comme Mostaganem n'est (ainsi que nous l'avons dit) qu'à douze lieues d'Oran, s'il eût précipité le mouvement, les Turcs eussent été pris au dépourvu, et, comme ils étaient en petit nombre dans une place très faible, on eût obtenu le succès avec bien peu de pertes. Mais le Comte s'avança lentement, et laissa ainsi le temps aux Mores et aux Arabes voisins, sujets des Turcs, de rassembler plus de six mille cavaliers ; Hassan Pacha, qui avait été averti de l'arrivée des troupes Espagnoles et de la sortie du Comte, eut ainsi le temps de quitter Alger et de marcher sur Mostaganem, à sa rencontre. Il menait avec lui cinq mille Turcs et Renégats mousquetaires, mille Spahis à cheval et dix canons. Arrivé près de Mostaganem, il fut rejoint par les Arabes qui, comme nous l'avons dit, étaient au nombre de six mille cavaliers et dix mille fantassins (2). Le Comte fut averti de

(1) Marmol (liv. V, chap. XIX), dit : *six mille cinq cents hommes*. Il ajoute que les vivres et les munitions avaient été envoyés par mer, et que les Turcs s'emparèrent des bâtiments qui les portaient, ce qui aurait été la principale cause du désastre.

(2) A la nouvelle de la marche du Comte d'Alcaudete, Euldj-Ali

l'arrivée de Hassan par un Renégat qui s'était enfui du camp des Turcs ; il eût encore pu, s'il l'eût voulu (et plusieurs le lui conseillèrent), s'emparer de Mostaganem, qui était très faible, s'y fortifier et y attendre l'attaque de l'ennemi (1) ; mais son courage trop impétueux ne lui laissa pas prendre ce parti. Il en résulta qu'à l'arrivée des Turcs, il fut forcé de livrer bataille dans des conditions désavantageuses. Il fut tué en combattant très courageusement ; son armée fut vaincue et mise en désordre ; plus de douze mille Espagnols furent faits prisonniers. Cette célèbre défaite arriva le 26 août 1558, et Hassan Pacha retourna à Alger, content et triomphant, avec cette grande quantité de captifs, parmi lesquels se trouvait Don Martin, aujourd'hui Marquis de Cortès, fils dudit Comte.

§ 3.

En l'année suivante, 1559, il eut une autre guerre avec le Roi de Labes, dont les états se trouvent dans les montagnes du Sud de Bougie. Cela arriva parce que ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient jamais voulu obéir

était sorti de Tlemcen, dont il était alors gouverneur, et avait coupé les vivres à l'armée Espagnole, en escarmouchant sur ses derrières. Cette troupe était complètement démoralisée par la faim, la soif et la fatigue, si bien que, lorsque les Turcs l'attaquèrent sous les murs de Mazagran, son chef ne put, malgré de nobles efforts, arrêter la débandade, et fut renversé et foulé aux pieds par les fuyards. (Marmol, loc. cit.).

(1) Il résulterait du récit de Marmol, que le jour même de l'arrivée de l'armée Espagnole sous les murs de Mostaganem, elle faillit prendre la ville de vive force : une compagnie d'avant-garde avait pénétré dans l'intérieur à la suite des fuyards, et l'Enseigne avait déjà planté son drapeau sur les remparts. Le Comte fit sonner en retraite, et *châtier l'Enseigne, qui avait donné sans son ordre.* Le lendemain, on attaqua le faubourg, et on le prit, non sans éprouver de grandes pertes. Le surlendemain, l'armée Algérienne arrivait, et il fallait battre en retraite. (Marmol, loc. cit.).

aux Rois d'Alger, ni leur payer aucun tribut, ainsi que l'avaient fait le Roi de Koukô, son voisin, et quelques autres chefs. Il se fiait à l'élévation et à l'apreté des montagnes dans lesquelles il vivait avec ses sujets. De plus, il faisait souvent la guerre aux Arabes soumis aux Turcs, descendant de ses montagnes, en leur enlevant tout ce qu'ils possédaient. Comme il était généreux, quelques Renégats d'Alger s'étaient mis à son service, parce qu'il leur donnait bonne paye, étant très désireux d'avoir des mousquetaires. En outre, beaucoup de Chrétiens captifs s'enfuyaient d'Alger et se réfugiaient chez lui ; il les recevait bien ; quand ils consentaient à se faire Mahométans, il les mariait et les enrichissait ; et, quand ils voulaient rester Chrétiens, il leur en laissait la liberté, pourvu qu'ils le servissent à la guerre. De cette façon, ce Roi était parvenu à avoir une bonne troupe de mousquetaires, en partie Renégats et en partie Chrétiens. Avec cette troupe réunie à ses sujets, il faisait beaucoup de mal aux Mores soumis ainsi qu'aux Turcs eux-mêmes. On avait envoyé deux armées d'Alger contre lui. Il les avait défaites et massacrées ne laissant en vie qu'un Turc, auquel il avait ensuite fait couper le membre par le milieu ; puis il l'avait renvoyé, les mains attachées derrière le dos, perdant son sang de telle façon, qu'il expira le long du chemin. Hassan Pacha, se voyant victorieux dans la mémorable bataille qu'il venait de gagner sur les Chrétiens, se résolut donc à faire la guerre à ce Roi et à venger toutes les offenses passées ; puis, considérant qu'il y avait dans Alger un grand nombre de captifs pris à Mostaganem, il ordonna d'élever une bannière dans son bagne, et de proclamer que tout Chrétien qui se ferait Musulman aurait sa liberté à condition de le servir dans cette campagne contre le Roi de Labès. Beaucoup d'Espagnols se firent Mahométans à cette occasion, et donnaient pour excuse d'un aussi grand péché qu'ils ne l'avaient fait que pour combattre contre les Mores, et que, lorsqu'ils avaient été d'Espagne en Barbarie, cela n'avait

pas été pour autre chose. Hassan forma une armée de six mille arquebusiers, et de six cents spahis, avec ces nouveaux convertis, d'autres Renégats et des Turcs ; il fut rejoint le long du chemin par quatre mille cavaliers Arabes, et, avec tout ce monde et huit pièces de canons, il partit pour Bougie et le pays de Labes. Au mois de septembre de l'année suivante 1559, le Roi de Labes, averti de son arrivée, descendit de la montagne avec plus de six mille cavaliers, dix mille fantassins et plus de mille arquebusiers, moitié Renégats, moitié Chrétiens, de ceux qu'il avait recrutés et de quelques-uns de ses sujets qu'il avait dressés à l'usage du mousquet dans les escarmouches qu'il avait eues avec les Turcs. Son attaque fut si vigoureuse qu'elle jeta un grand désordre dans l'armée algérienne (car c'était réellement un homme valeureux). Enfin il fut tué d'une arquebusade dans la poitrine, et les siens regagnèrent la montagne, où ils choisirent pour Roi un de ses frères, et firent avec Hassan Pacha un traité d'alliance offensive et défensive, sans aucune obligation de tribut. Cependant l'habitude fut prise qu'à l'arrivée d'un nouveau Roi à Alger, le Roi de Labès offrit un présent, en retour duquel le Roi d'Alger lui donnait un riche sabre et un vêtement à la Turque ; cet usage et cette alliance durent encore aujourd'hui. En 1580, le 16 septembre, un fils du Roi de Labes vint rendre visite et donner la bienvenue à Djafer Pacha arrivant de Turquie, et lui apporta un présent qui valait plus de six mille doubles (qui font deux mille quatre cents écus d'or), quatre cents chameaux et mille moutons.

§ 4.

Après cet arrangement, Hassan Pacha revint à Alger, et s'y reposa tout l'hiver et l'année suivante 1560. Il se maria ensuite avec une fille du Roi de Kouko, qui était très belle ; et, comme il chérissait un des neveux du Caïd

Ochali (qu'on devrait prononcer Aluch Ali Scanderiza) qui était son grand ami et son Beglierbey, il maria ce jeune homme, qui s'appelait Caïd Hassan Griego, avec une sœur aînée de sa femme, nièce de ce même Roi de Kouko (1). Hassan envoya chercher ces princesses par une nombreuse escorte de cavaliers Mores et Turcs et les reçut à Alger avec pompe, célébrant les noces par de grandes fêtes. Cette alliance avec le Roi de Kouko amena Hassan à permettre aux Kabyles de se montrer à Alger avec des armes offensives et défensives, ce qui n'avait jamais été toléré jusque là. Et comme ces Mores de Kouko qu'on appelle généralement Azuagues (comme nous l'avons dit ailleurs) (2) étaient très nombreux, qu'ils ne faisaient qu'aller et venir, achetant des armes, se promenant librement dans Alger, comme si la ville eût été à eux, cela fit venir de grands soupçons aux Turcs et Renégats, qui craignaient que le Roi de Kouko et Hassan Pacha ne se fussent entendus pour rendre celui-ci maître d'Alger, et le soustraire à l'obéissance due au Sultan. Ces inquiétudes augmentèrent encore, lorsque, au mois de septembre 1561, plus de six cents Mores Azuagues de Kouko entrèrent à Alger en troupe et formés par compagnies (3). L'Agha des Janissaires, auquel sa charge et son devoir commandaient plus qu'à un autre de porter remède à tout cela, réunit le Divan (c'est ainsi que se nomme le Conseil des Janissaires), où il fut décidé qu'on inviterait Hassan Pacha à faire proclamer

(1) Il semble résulter de là que le Roi de Kouko avait épousé la veuve d'un de ses frères.

(2) Dans la Topografia, chap. XI.

(3) Il est très certain que Hassan voulait se soustraire au joug de la milice, et que c'est pour atteindre ce but qu'il se constituait une armée de Renégats et de Kabyles ; cette politique fut celle de tous les grands Pachas, jusqu'à la mort d'Euldj-Ali ; sa réussite eût assuré l'ordre et la fixité du pouvoir ; elle fut malheureusement toujours entravée par les défiances jalouses de la Porte. Ce ne fut que bien longtemps après qu'elle s'aperçut elle-même combien il était impossible à un gouvernement régulier de supporter l'existence des Janissaires.

qu'il serait interdit, sous peine de mort, aux Azuagues et aux Mores de Kouko d'acheter des armes, et aux Algériens de leur en vendre ; et enfin, que tous les Kabyles qui étaient dans Alger eussent à en sortir au bout de deux heures. Cela fait, et les Azuagues sortis d'Alger, les Janissaires vinrent au palais, y prirent Hassan Pacha, et, lui ayant mis les fers aux pieds, le placèrent sous bonne garde. Ils envahirent immédiatement la maison d'Ochali et celle de son neveu Caïd Hassan, beau-frère du Pacha, s'en emparèrent, les mirent en prison chargés de fers, et firent armer tout de suite six galères, dans lesquelles ils les envoyèrent tous trois enchaînés au Sultan avec un mémoire des fautes commises par eux, et des soupçons auxquels elles avaient donné lieu. Cela eut lieu au commencement d'octobre 1561 (1), en sorte que, cette fois là, Hassan Pacha régna à Alger quatre ans et quatre mois, à savoir du mois de juin 1557 à la fin de septembre 1561.

CHAPITRE XIII

Hassan Agha et Couça Mohammed, quatorzièmes.

§ 1.

Les principaux auteurs de cet emprisonnement et de l'affront qui fut fait à Hassan Pacha étaient au nombre de

(1) Cette date n'est pas tout-à-fait exacte. En effet, dans une lettre datée de Constantinople, le 15 juillet 1561, M. de Petremol fait savoir à Catherine de Médicis qu'il a prié le Grand Vizir de recommander l'alliance Française à « Achmat-Bassa, nouveau Beglerbey d'Algier, » en la place du fils de Barberousse, qui a esté amené lié à ceste » Porte par les siens mesmes, accusé de trahison, etc. » (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 664.)

deux ; l'Agha des Janissaires, qui se nommait Hassan, et le Beglierbey, ou Capitaine général de la Milice qui se nommait Couça Mohammed ; tous deux étaient Turcs, et leurs charges leur donnaient à Alger une autorité prépondérante. Aussi, après l'emprisonnement d'Hassan, furent-ils élus tous deux par la milice et les Turcs Gouverneurs d'Alger, non avec le titre de Pacha ou Roi, mais avec celui de Khalifa, c'est-à-dire Vice-Roi. Il n'arriva sous leur gouvernement rien de digne d'être raconté. Cet état de choses dura cinq mois, de la fin de septembre 1561, au milieu de février 1562 (1) époque où Ahmed Pacha arriva, nommé par le Grand Seigneur. Le fils de Barberousse, soit qu'il ne fût pas coupable de la faute qu'on lui imputait (comme c'est l'opinion générale), soit qu'il eût su, par son habileté, convaincre le Sultan de son innocence, avait fait ordonner au nouveau Pacha d'envoyer à Constantinople ses ennemis Hassan Agha et Couça Mohammed, afin qu'il pût obtenir justice contre eux. En vertu de ces ordres, Ahmed Pacha, arrivé à Alger, les fit saisir, et vingt jours après, les envoya au Sultan, avec les six galères dans lesquelles il était venu. Arrivés à Constantinople, ils défendirent si mal leur cause, et Hassan Pacha s'arrangea si bien que le Sultan le déclara innocent et donna l'ordre de couper la tête aux autres. Hassan Agha était Bosnien, âgé d'environ quarante-deux ans, grand, brun et mince. Couça Mohammed était Turc, de ceux qu'on nomme Chacals ou Vilains, comme il en passe chaque année de Turquie en Algérie; il était âgé de cinquante ans, de taille moyenne et fort gros ; il avait les yeux très grands, le nez camus et son teint était olivâtre.

---

(1) Voir, pour ces dates, la note précédente.

CHAPITRE XIV

Ahmed Pacha, quinzième Roi.

§ 1.

Ahmed Pacha fut très bien reçu à Alger; les Janissaires et les habitants lui firent le meilleur accueil possible et s'efforcèrent d'accomplir tous ses désirs parce qu'il était grand favori du Sultan. Et comme la coutume veut qu'à l'arrivée d'un nouveau Roi, les Caïds, les principaux et les riches lui fassent de nombreux présents, ils en offrirent encore davantage à Ahmed, qui les reçut très volontiers et avec une grande joie, montrant à tous qu'il était très cupide, ce qui était vrai; on raconte qu'à l'époque où il était au service du Sultan, comme chef des jardins de son sérail de Constantinople (telle avait été la première cause de sa faveur), il avait trouvé moyen de faire fortune, rien qu'avec la vente des herbes, des fleurs et des fruits du jardin, et qu'il en avait offert une bonne partie à la Sultane favorite Rose (1), pour qu'elle lui fît avoir le Gouvernement d'Alger. Pour rentrer dans ses avances, il s'empressa de récolter de part et d'autre le plus d'argent possible; car il se doutait qu'il n'occuperait pas longtemps sa charge, ce qui arriva. En effet, au bout de quatre mois de règne, au mois de mai de cette même année 1562 (2) il mourut de la dyssenterie et on l'enterra au cimetière des Rois, dans une Kouba qui est à côté de celle de Yahia; il ne resta donc à Alger que

(1) La Sultane favorite était alors Roxelane.

(2) Dans une lettre de M. de Petremol, datée de Constantinople, le 8-16 juin 1562, on lit: « Ce matin, au Divan, le fils de Barberousse » a baisé la main au G S. pour s'en retourner Beglerbey en la place » de Hassan Aga, qui y est mort. Quand il sera pour partir, je l'iray » visiter pour luy recommander toujours les navires et subjects du » Roy. etc. » (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 697.)

depuis le milieu de février jusqu'à la moitié du mois de mai de la même année. C'était un homme d'environ soixante ans, les cheveux tout blancs, robuste, grand, gros et brun.

CHAPITRE XV

Yahia, seizième Roi.

§ 1.

Ahmed Pacha étant mort, Yahia son Khalifa gouverna jusqu'à l'arrivée d'Hassan Pacha, fils de Barberousse, pendant plus de quatre mois, en grande paix et sans qu'il arriva rien de remarquable pendant tout ce temps. Il mourut, comme nous l'avons dit précédemment, en 1570, en revenant avec Ochali de la prise de Tunis.

CHAPITRE XVI

Hassan Pacha, Roi pour la troisième fois et dix-septième.

§ 1.

Les services et mérites de Barberousse furent toujours, même après sa mort, la grande raison qui fit favoriser son fils Hassan Pacha par le Sultan, malgré le nombre et la puissance de ses ennemis et de ses rivaux; on en a une preuve éclatante par cette troisième nomi-

nation au gouvernement d'Alger. Car, non-seulement, il reçut satisfaction par le supplice de ses accusateurs dans une occasion où il y avait eu de graves soupçons élevés contre lui, mais encore il se vit rendre la Royauté que le Sultan avait donné quelques mois auparavant à son favori. Quand il partit de Constantinople, Piali Pacha, Général de la mer, lui donna pour l'accompagner à Alger dix galères, de celles qu'il avait prises à la bataille des Gelves en 1560, étant Amiral de la flotte Turque (1). En arrivant à Alger, au commencement de septembre 1562, sa venue inespérée causa un tel contentement à tout le monde que les femmes elles-mêmes, qui, dans ce pays, sont enfermées, montèrent sur les terrasses pour lui souhaiter la bienvenue par leurs cris joyeux. Et, quoique la coutume veuille que le Roi nouveau venu loge quelques jours dans un palais situé près de la Marine, d'où on y va par un grand escalier de pierre (2), Yahya quitta au contraire tout de suite le palais destiné aux Rois pour lui laisser la place libre. Hassan Pacha, en débarquant, se rendit à ce même palais, comme pour donner a entendre qu'Ahmed n'avait pas été un Roi véritable et que lui-même n'avait pas cessé de l'être ; il fit cet affront à son prédécesseur qui avait cependant été réellement envoyé par le Sultan. Tout d'abord, il commanda de préparer rapidement de grosses provisions de biscuit, de projectiles, munitions, et autre matériel de guerre, sans laisser soupçonner à personne, l'intention qu'il avait de marcher sur Oran et Mers-el-Kébir ; il cherchait non-seulement la gloire de prendre ces villes, mais encore (comme on le sut plus tard) à se venger des Janissaires

(1) Au sujet du désastre des Gelves, voir Marmol, Lib. VI, chap. XLI.

(2) En 1830 ces escaliers existaient encore. Le palais était situé sur l'emplacement actuel de la caserne Lemercier. M. Devoulx *(Mosquées et Établissements religieux d'Alger)*, parle de cet édifice et de ces escaliers ; mais il n'en a pas connu la véritable destination. Plus tard, au temps des Deys, ce bâtiment devint une caserne de Janissaires.

et soldats qui l'avaient jadis maltraité et insulté ; il savait bien que, dans une entreprise aussi importante et périlleuse que celle-là, il y en aurait beaucoup de tués et que sa haine serait satisfaite. Il partit le 5 février de l'année suivante 1563, avec la plus grosse armée qu'ait jamais levée Roi d'Alger ; tant en Janissaires, Turcs, Renégats, Andalous (ou Mores d'Espagne), il avait réuni jusqu'à quinze mille mousquetaires et mille spahis à cheval. Son beau-père, le Roi de Kouko, lui envoya mille cavaliers, ce qui, avec ceux des autres chefs Mores, porta sa cavalerie à dix mille hommes. Il envoya par mer trente-deux galères ou galiotes chargées d'artillerie, de munitions et d'approvisionnements, et trois saëties ou caravelles Françaises portant quantité de biscuit, farine, beurre, figues, huile et autres comestibles, et beaucoup de barils de poudre. Arrivé à Oran, il jugea bon d'attaquer d'abord Mers-el-Kébir pour devenir maître de ce grand port, parce que c'était le point le plus important et le mieux fortifié. Il l'investit le 3 avril 1563, et l'assiégea par une vigoureuse canonnade longtemps prolongée et plusieurs cruels assauts ; la place fut défendue par Don Martin de Cordova, Marquis de Cortès, Général d'Oran et de la Province ; enfin, après une grande tuerie des Turcs ainsi que des Chrétiens assiégés dans la place, le 7 du mois de juin, au bout de deux mois et quatre jours de tranchée ouverte, il vit arriver par mer le seigneur André Doria, qui, pendant qu'on se hâtait en Espagne d'assembler une grosse armée pour se porter au secours d'Oran, était venu avec ses galères, celles de Naples, et beaucoup d'infanterie pour secourir cette ville par ordre du Vice-Roi de Naples Don Perafan de Ribera, Duc de Alcala (1). Quand les Turcs virent cette armée, ils n'osèrent pas l'attendre ; les galiotes et les galères Turques s'enfuirent

(1) Il avait été gouverneur de Bougie en 1533, 1534 et 1535. (Voir les *Documents Espagnols*, traduits par M. de La Primaudaye (déjà cités.)

vers Alger, et Hassan Pacha leva le camp en emmenant ses canons, et reprit sans tarder le chemin par où il était venu. Il arriva à Alger le 24 juin et, pendant longtemps, la ville ne retentit que des plaintes et des cris des femmes qui pleuraient leurs maris, et des pères qui pleuraient leurs enfants ; quant à Hassan Pacha, il ne pouvait dissimuler le plaisir qu'il éprouvait d'avoir fait tuer dans cette guerre une grande quantité de ceux qui lui étaient hostiles (1).

§ 2.

Dans cette année et dans l'année suivante 1564, Hassan Pacha se reposa et il n'arriva rien de remarquable à Alger. En septembre 1564, il reçut très secrètement des lettres du Sultan qui lui faisait savoir qu'au printemps suivant, il était décidé à diriger un gros armement contre Malte, et lui ordonnait de s'appréter à s'y joindre avec tous ses Reïs et le plus de forces possible. En vertu de ces instructions, l'hiver arrivé, il ordonna aux Corsaires de se préparer et de mettre leurs vaisseaux en état, sans leur dire pourquoi, leur faisant seulement entendre que le Grand Seigneur enverrait ses commandements quand il en serait temps. Au mois de mars 1565, il reçut de nouvelles lettres du Sultan qui l'invitaient à se mettre en route pour Malte au mois de mai. En conséquence, il partit au milieu de ce mois avec vingt-huit galères et galiotes très bien pourvues de monde, d'artillerie et de munitions ; il laissa le reste de ses navires à la garde

(1) Il est presque inutile de faire remarquer combien le rôle attribué à Hassan est improbable. Quant à l'insuccès des Turcs, il est confirmé par une lettre de M. de Boistaillé, datée du mois de juillet 1563 (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 736), et par Marmol (Lib. V Chap. XIX). D'après ce dernier, Hassan se conduisit très courageusement, et la place était en grand danger d'être prise lorsque Doria arriva à son secours.

d'Alger. La flotte portait trois mille hommes, troupe choisie de vieux soldats expérimentés. Tout le monde sait le désastre qui arriva aux Turcs dans cette guerre ; Alger fut particulièrement éprouvé ; car il ne revint pas la moitié des trois mille Janissaires qui étaient partis ; les autres restèrent presque tous à l'assaut du fort Saint-Elme, parce que, les Turcs et Renégats d'Alger étant considérés comme la troupe la plus brave et la mieux dressée que le Sultan ait dans tout son Empire, Mustapha Pacha, Général de l'armée de terre dans cette guerre, en fit grand usage dans les occasions les plus périlleuses. Hassan rendit les plus grands services pendant toute la durée de cette campagne ; il fut particulièrement chargé par l'Amiral Piali Pacha de la sûreté de l'Armada, et celui-ci lui commanda continuellement des sorties pour le protéger et lui faire escorte. A la fin, les Turcs furent battus par les Chrétiens, que Don Garcia de Tolède, Général de la flotte du Roi d'Espagne et Vice-Roi de Sicile, avait envoyés au secours de Malte et de ses Chevaliers, sous le commandement de Don Alvaro de Sande, Ascanio de la Cornea et Chapin Vitello ; l'armée Turque fut forcée de se retirer et Hassan retourna fort mécontent à Alger avec ses vingt-huit navires ; il y arriva au commencement d'octobre 1565 (1).

§ 3.

Après ces événements, Hassan Pacha se reposa jusqu'en 1567 ; au commencement de cette année, vers le 8 janvier (ce mois et celui de février sont habituellement les plus froids à Alger), il arriva huit galères qui tirèrent un coup de canon, comme nous avons déjà dit que le font d'habitude les vaisseaux qui viennent de Constanti-

(1) Voir Vertot, *Histoire des Chevaliers de St-Jean de Jérusalem* (Paris, 1726, 4 vol. in-4°), T. III, p. 144 et suiv.

nòple avec un nouvel ordre du Sultan; Hassan Pacha envoya une frégate et apprit qu'il lui venait un successeur. Il quitta le palais royal et s'en fut au logement où les Rois font leur premier séjour, emportant avec lui tous ses biens. A l'arrivée du nouveau Pacha, il lui remit le gouvernement de la ville et du Royaume, et se disposa immédiatement à partir pour Constantinople. Et, cette fois, n'espérant plus revenir à Alger, il légua le grand bain qu'il y avait fait bâtir à tous les Rois ses successeurs, qui en touchent encore aujourd'hui le revenu (comme nous l'avons dit plus haut). Il donna au Beylik une grande quantité d'officiers captifs et de maîtres-ouvriers pour les constructions maritimes; il en existe encore aujourd'hui beaucoup qui ne sont employés qu'au service de l'État et par les ordres de la milice (qui gouverne l'intérieur, comme nous l'avons écrit ailleurs plus au long) (1). Il n'emmena pas avec lui la fille du Roi de Kouko, sa femme, avec laquelle il vivait depuis longtemps, quoi qu'il en eut un fils, alors tout enfant. Il partit d'Alger à la fin de ce même mois de janvier, et vécut ensuite plusieurs années en Turquie et à Constantinople en grand honneur et réputation. Il mourut en 1570, et fut enterré dans la Kouba qui sert de sépulture à son père Kheïr-ed-Din Barberousse, à cinq milles de Constantinople. En outre du jeune fils qu'il avait eu de la fille du Roi de Kouko, il en laissa un autre plus âgé, nommé Mohammed Bey, qu'il avait eu jadis d'une femme Turque à Constantinople; quelques-uns disent que cette femme était une Renégate Corse, très belle. Ce Mohammed, après la mort de Dragut Reïs, qui fut tué au siège de Malte, se maria avec la fille unique et héritière de ce même Dragut. En l'année du Seigneur 1571, lorsque le seigneur Don Juan d'Autriche livra la bataille de Navarin,

(1) Dans la *Topografia*, chap. XLI. — Nous ferons remarquer que, lorsqu'Haëdo emploie le mot : *aujourd'hui*, il faut lire : *de* 1578 *à* 1581, époque à laquelle il se trouvait captif à Alger.

il se trouvait dans la flotte Turque avec une galère à lui bien armée; le Marquis de Santa-Crux, Général des galères de Naples, vint lui barrer le passage, et avant qu'il n'eût pu s'échapper, l'aborda et l'attaqua; les rameurs Chrétiens de la galère de Mohammed, qu'il avait exaspérés par ses cruautés, se précipitèrent sur lui à la poupe, avant que les troupes du Marquis n'eussent pris le bâtiment, le tuèrent et le mirent en morceaux avec les étais (1). Quand Hassan Pacha termina son règne, qui dura cinq ans, il avait cinquante-un ans; il mourut à l'âge de cinquante-cinq. Il était petit, très gras, et resta tel en dépit de beaucoup de remèdes et de soins; son teint était très blanc; il avait de grands yeux et des sourcils très épais, comme son père; il avait une forte barbe noire, et zézayait très gracieusement; il parlait plusieurs langues comme si chacune d'elles eût été sa langue natale; particulièrement, lorsqu'il parlait espagnol, tout le monde eût dit qu'il était né en Espagne. Il fut très libéral et populaire, s'acquit une grande réputation et était très aimé de ceux qui l'entouraient; la majeure partie des Caïds et des Renégats qui sont aujourd'hui à Alger ont fait partie de sa maison.

CHAPITRE XVII

Mohammed Pacha, dix-huitième Roi.

§ 1er.

Le successeur d'Hassan fut Mohammed Pacha, fils de

(1) Cervantes, qui fait le même récit, raconte que les rameurs le déchirèrent avec leurs dents, enchaînés qu'ils étaient à leurs bancs et n'ayant pas d'autres armes.

Sala Reïs, jadis Roi d'Alger, comme nous l'avons dit. Il arriva à Alger au commencement de janvier 1567, accompagné de huit galères; il ne régna qu'un an et deux mois, pendant lesquels il y eut à Alger une grande famine; mais il y remédia par ses soins. Il fut très bon justicier, et, comme avant lui, beaucoup de voleurs Mores infestaient les routes, il les poursuivit si activement, qu'en peu de temps il les eut tous pris et pendus. Et comme peu de jours se passaient sans qu'il fût fait justice de quelqu'un d'entre eux, un jour, regardant de chez lui la muraille, aux créneaux de laquelle se faisaient les exécutions, et voyant qu'elle était inoccupée, il se tourna vers ses gens et leur dit: « Comment, la muraille n'a pas déjeuné aujourd'hui? » Et aussitôt, sachant qu'il y avait un condamné à mort à la prison, il ordonna qu'on le pendît à l'instant même. Il fut très amateur de la chasse aux faucons, vautours et milans, dont se soucient habituellement peu les Turcs; pour cet exercice, il entretenait en sa maison beaucoup d'oiseaux et de chiens et allait chaque jour avec eux dans la campagne d'Alger et dans les montagnes, chassant et tuant beaucoup de lièvres, perdrix, palombes, tourterelles, cailles et sangliers qui abondaient dans le pays, n'étant ni tracassés ni chassés. Il fut le premier Roi qui réconcilia la milice avec les Levantins et les marins, en ordonnant que les Janissaires pussent, comme ils le désiraient tant, aller dans les navires de course comme soldats; et que les Levantins, soit Turcs, soit Renégats, pussent être Janissaires sur leur demande; de cette façon, il mit un terme à la grande discorde qui régnait depuis longtemps à Alger entre ces deux corps (1). Il fut le premier des Rois qui apporta un esprit de suite à fortifier la ville d'Alger, dont la position naturelle est

(1) Il eût été plus exact de dire qu'il apaisa momentanément la discorde; mais elle ne devait pas tarder à se réveiller pour ne jamais cesser depuis.

faible; à cet effet, dès les premiers mois de son règne, il se servit d'un Renégat Sicilien, nommé Mustapha, qui avait fortifié La Goulette; il lui fit faire les fondations d'un ouvrage qui s'appelle aujourd'hui de son nom Bordj Mohammed Pacha. Il est situé en dehors de la ville, à l'entrée de la montagne, à cinq cents pas de la Casbah, dans une situation très importante; nous en avons donné une description très détaillée dans la *Topographie ou description de la ville d'Alger*, à laquelle nous renvoyons le lecteur (1). Pendant toute l'année de son règne, il n'y eut pas de guerre, mais, au mois de mai 1567, les habitants de la ville de Constantine se révoltèrent contre la garnison et le Caïd Turc, et tuèrent quatre ou cinq hommes; le bruit courut que les Mores avaient justement agi en cette occasion, parce que le Caïd avait voulu violer une très belle fille de leur nation. Mohammed Pacha fut en personne à Constantine, et pour punir les habitants de leur révolte et d'avoir chassé le Caïd, il les fit tous vendre à l'encan, hommes, femmes et enfants, et confisqua tous leurs biens. Mais quelques-uns des Mores qui s'échappèrent gagnèrent Tripoli par terre et de là passèrent en Turquie et à Constantinople, où ils se plaignirent au Sultan. Celui-ci ordonna qu'on leur rendît la liberté, leurs habitations et leurs biens, et pour punir Mohammed Pacha, il le remplaça au commencement de l'année suivante par Ochali, qui fut plus tard son Grand Amiral. Ochali arriva à Alger au commencement de mars 1568. Mohammed avait régné un an et deux mois; il avait à cette époque trente-cinq ans, était de taille ordinaire,

(1) *Topografia*, chap. IX. — Le fort des Vingt-quatre heures a été également construit par lui, ainsi que l'atteste une Inscription Turque, conservée au Musée d'Alger sous le nº 29. MM. Berbrugger et Devoulx ont cherché à faire croire, par des arguments plus ou moins spécieux, que ce fort avait été élevé par Euldj Ali: ces allégations ont été émises pour les besoins d'une cause que nous n'avons ici ni à attaquer ni à défendre; mais, jusqu'à preuve contraire, qui n'a pas été fournie, l'Inscription fait foi pour l'Histoire.

de grosseur moyenne, d'un teint blanc avec la barbe noire ; il louchait. Plus tard, en 1571, quand le seigneur Don Juan d'Autriche vainquit la flotte turque, Mohammed Pacha fut fait prisonnier avec beaucoup d'autres Turcs de distinction, fut ensuite envoyé par Don Juan au Pape Pie V, à Rome, avec les fils du Pacha et d'autres prisonniers, et, quelques années après, fut délivré avec eux en échange du Seigneur Gabriel Cerbelloni, et d'autres Chevaliers qui avaient été pris dans le fort de Tunis en 1574.

H.-D. DE GRAMMONT.

(*A suivre.*)



UNE ÉMIGRATION ARABE
EN AFRIQUE
UN SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

RÉPONSE
AUX
QUESTIONS DE M. L'INTERPRÈTE MERCIER

M. Mercier, interprète militaire à Constantine, a bien voulu me demander sur quelles preuves je basais cette opinion, que les Berbères de l'Est étaient d'origine arabe et n'étaient entrés en Afrique que vers le IIe siècle de notre ère.

Je remercie M. Mercier de son interrogation : elle me fournit l'occasion de revenir à une question que j'étudie ici depuis vingt ans, *l'origine des Berbères*.

Depuis 1863, j'ai publié sur ce sujet si controversé de nombreux articles dans la *Revue Africaine*, et je m'y suis attaché à combattre une opinion assez généralement répandue, celle que, jusqu'à l'invasion arabe, les Berbères étaient un peuple d'origine unique, venu en une seule fois et à une même époque dans le continent africain ; j'y ai toujours pris à tâche de prouver, par des faits accumulés, qu'au contraire, l'Afrique du Nord s'est peuplée en plusieurs fois, par une série de migrations

de tribus, venues les unes d'Arabie et de Syrie, les autres des déserts voisins de l'Atlantique. Dans un mémoire particulier, j'ai même montré, pour chacune des grandes peuplades africaines, comment, après avoir mené la vie nomade pendant des générations, elle avait fini par se fixer dans le Tell et s'y juxtaposer aux populations déjà existantes.

Ce n'est pas pourtant que, dans ce mémoire, composé il y a 15 ans, je n'aie pas commis d'erreurs de détail. Bien loin de là ! Car un travail de révision, que j'ai fait dernièrement de ces premiers mémoires, m'a prouvé qu'ils renfermaient certaines propositions très douteuses, certaines conclusions fort hasardées. Je ne crains pas de le reconnaître, espérant de la justice du lecteur qu'il ne tiendra pas un compte trop rigoureux de ces erreurs de détail; quand j'ai abordé ce travail, en effet, la question était toute nouvelle, nul auteur ne l'avait traitée avant moi; on ne peut donc s'étonner que dans cette longue exploration d'un terrain très vaste, jusqu'ici inconnu, j'aie pu m'égarer çà et là sur ma route.

Mais, à part ces détails défectueux, je n'ai rien à retrancher de ce que j'ai dit, en général, de ces anciens mouvements de peuples qui se sont produits en Afrique, et l'examen nouveau que j'ai fait de la question m'a, tout au contraire, tout à fait confirmé dans le principe qui m'a guidé tout d'abord dans mon premier travail, à savoir que « l'Afrique du Nord a été, depuis les premiers temps de l'histoire, le théâtre perpétuel de migrations successives, venues de l'extérieur, lesquelles ont tour à tour contribué à son peuplement. »

La migration dont je vais parler aujourd'hui est la dernière en date de toutes celles qui ont précédé la conquête musulmane : j'ai longtemps hésité à en admettre l'existence, tant les circonstances extérieures me la rendaient invraisemblable; mais, enfin, les preuves m'en ont paru si claires, si décisives, les impossibilités apparentes qui m'empêchaient d'en reconnaître la réalité

m'ont paru si faciles à lever, que j'ai dû l'ajouter à la liste déjà longue des peuplements partiels de l'Afrique. Cette migration a eu lieu, à 20 ans près d'erreur, vers l'année 110 de Jésus-Christ. Elle amena de Syrie en Afrique un groupe particulier de tribus, lesquelles, après avoir vécu cinq ans de la vie nomade, en se portant peu à peu des confins de l'Égypte à ceux de la Byzacène, finirent par pénétrer en conquérants dans la Proconsulaire, au commencement du VI[e] siècle. Là, pendant que la horde qui commandait à la confédération et quelques autres s'établissaient à demeure, le reste de la nation restée dans le désert se fractionnait en peuplades indépendantes. Alors une autre tribu, grossie des débris de la confédération rompue, prit alors le commandement des nomades, et, pénétrant à son tour dans le Tell, y réduisit la première à la condition de sujette et de tributaire. Cette dernière révolution ne précéda que d'une génération la conquête musulmane.

Tels sont les faits que j'ai à prouver : 1° l'existence de cette migration; 2° l'origine arabe des tribus qui l'exécutèrent; 3° l'époque récente à laquelle elle eut lieu. Dans cet article, je prouverai qu'elle venait directement de Syrie; je rejetterai à un prochain numéro la preuve que ce fut vers l'an 110 qu'elle se produisit dans l'histoire.

I

Les Romains d'Afrique nommaient *Barbares* les peuplades nomades qui harcelaient les abords du pays cultivé. Celles de l'Ouest étaient d'origine gétule, celles du Centre en partie juives; quant à celles de l'Est, elles formaient une masse à part, dans laquelle brillait au premier rang la horde des Louata, dont beaucoup d'entre elles tiraient leur origine. C'est ce que prouvent leurs légendes, qui l'exprimaient sous forme généalogique. Ces légendes nationales disaient, en effet, que Louata, le

père des Louata, était lui-même le fils d'un autre Loua, souche de certaines tribus voisines. Quoi qu'il en soit, ces Louata possédaient l'hégémonie du groupe, fait que nous attestent aussi Procope et Corippus. C'est donc à eux surtout que l'on doit appliquer ce que l'histoire peut nous apprendre des Barbares de l'Est.

Lorsque les premiers Musulmans apparurent en Afrique, ils reconnurent que les populations y formaient trois masses distinctes. Comme cela est naturel à tout envahisseur d'un pays inconnu, ils acceptèrent pour ces trois groupes les dénominations en usage dans le pays conquis, sauf à en modifier légèrement la forme, selon le génie de leur langue. Le mot *Romani* (Romains), qui désignait exclusivement les employés et les soldats du gouvernement central, devint pour eux le mot *Roum ; Afir, Africi* (Africains), qui indiquait les provinciaux Romamsès d'Afrique, se changea dans leurs récits en *Afarek ;* enfin, le mot *Barbari* (Barbares), qu'on restreignait aux Nomades ennemis de l'Empire, se transforma pour eux en *Berbers*.

Les premiers *Berbers* que rencontrèrent les premiers envahisseurs musulmans, furent naturellement ceux de l'Est, ceux qui se trouvaient sur leur chemin d'Égypte en *Ifrikia*, et qui avaient alors les Louata pour horde prédominante. C'est donc à ceux-ci qu'il faut restituer les premières légendes rapportées en Orient par les Musulmans, comme formant les traditions nationales des Berbers.

Ces légendes nous sont parvenues ; malheureusement, par la suite elles subirent de telles adjonctions, que la science européenne, révoltée par les anachronismes qui en résultaient, a refusé jusqu'ici de tenir compte de leurs récits, n'y voulant voir que des contes d'invention arabe, indignes d'être pris en considération par l'histoire. Dans leur rédaction actuelle, en effet, elles sont entachées de contradictions de date si étranges, que le premier mouvement, après les avoir lues, est de les rejeter avec dédain dans le ramas des élucubrations les plus méprisables de la fausse science arabe.

Cette précipitation a été regrettable. L'énormité des anachronismes, au contraire, aurait dû, à mon avis, attirer l'attention des savants. En y regardant de plus près, l'invraisemblance de ces erreurs de date leur aurait fait reconnaître qu'elles ne pouvaient appartenir à des légendes, même forgées après coup ; elle aurait fait voir qu'elles procèdent d'additions d'époque postérieure, dont la cause et l'histoire sont même assez faciles à reconstituer ; ces anachronismes proviennent d'une méprise.

Vers le IIIe siècle de l'hégire, certains Musulmans imaginèrent, on ne sait sur quelle base, d'appliquer le nom de *Berbers*, non plus seulement aux Nomades ennemis de l'Empire, mais aussi à tout l'ensemble des anciens habitants de l'Afrique, aussi bien aux laboureurs et aux citadins du Tell qu'aux pasteurs du désert. Trompés par cette attribution erronée, d'autres savants venus après ceux-ci relièrent aux traditions nationales des Louata des combinaisons arbitraires sur le peuplement primitif de l'Afrique. Ces combinaisons, ils les empruntèrent, les uns aux livres grecs, les autres à la Bible, d'autres enfin aux légendes arabes antérieures à l'Islam. Il résulta, comme on le comprend, de ces additions, ces monstrueux anachronismes qui ont si fort scandalisé les modernes, sans que les historiens musulmans, d'ailleurs, aient jamais pensé à s'en formaliser : l'esprit de critique a toujours manqué aux écrivains arabes, et c'est ce qui explique comment ils ont pu, dans un même récit, montrer les *Berbers,* chassés de Syrie par *Josué* ou *David,* passer en Afrique et y faire la guerre aux Romains du *Bas-Empire*.

Mais, à défaut des Arabes, la science moderne a le droit de reconnaître l'erreur et de scinder hardiment ces pseudo-traditions en deux parts, savoir la partie antique, dont nous n'avons pas à tenir compte ici puisqu'elle se rapporte au peuplement primitif de l'Afrique, et la

partie moderne, celle qui se rapporte aux temps des Romains, et que nous allons maintenant étudier à part.

L'authenticité de ces traditions n'est pas contestable : elles nous proviennent en droite ligne des premiers soldats de la Conquête musulmane, qui les ont reçues eux-mêmes des vaincus. De ces soldats, elles sont parvenues par une filiation ininterrompue de traditionnistes jusqu'aux premiers historiens de l'Islamisme. Prenons, par exemple, Ben-Abd-el-Hakem, le plus ancien de ceux qui nous aient parlé de la Conquête du Maghreb : cet historien nous raconte qu'il a pris ses renseignements de Ben-Lahia, traditionniste qui vivait vers l'an 150, et qui les tenait d'Abou'l-Asoued auquel les avait donnés Orveïs, un des premiers soldats de la Conquête. Or, voici le récit que cet Abd-el-Hakem a fait de l'entrée des Berbers en Afrique (récit déjà défiguré, du reste, par l'adjonction d'une de ces légendes pseudo-bibliques dont nous avons parlé tout-à-l'heure) :

« Quand les Berbers, dit-il, étaient dans la Palestine, » ils eurent pour roi Goliath, lequel fut tué par David. » Alors, ils émigrèrent en Maghreb et vinrent jusqu'à la » Libye (Lubia) et la Marmarique (Merakia), deux pro- » vinces de l'Égypte occidentale, situées dans la région » à laquelle l'eau du Nil n'atteint pas. Arrivés là, les » Berbères se dispersèrent ; les Zenata et les Maghila » marchèrent vers le Maghreb et se fixèrent dans les » montagnes de ce pays ; les Louata allèrent habiter le » territoire de la Pentapole (Antabolos) qui est le même » endroit que Barca. Ils se répandirent dans cette partie » du Maghreb jusqu'à ce qu'ils parvinssent à Souça. Les » Hoouara s'établirent à Leptis (la Grande Lebida) et les » Nefouça se fixèrent auprès de la ville de Sabratha » (Sabra). A cause de cela les Romains (Roum, employés » et soldats romains) qui s'y trouvaient évacuèrent le » pays ; mais les Africains (Afarek, Afri provinciaux » romanisés d'Afrique) y restèrent, — ces derniers

» étaient devenus les serviteurs des Romains par suite » d'un traité, telle étant leur manière d'agir avec qui- » conque subjugue leur pays. »

El-Bekri racontait aussi la même chose : « Les Ber- » bères, dit-il, furent chassés de la Syrie après la mort » de Goliath. A la suite de cet événement, ils se retirè- » rent en Maghreb ; ils avaient voulu rester en Égypte, » mais ils furent contraints par les Égyptiens à quitter le » pays. Ils allèrent donc à Barca, en Ifrikia et en Maghreb. » — Ayant eu à soutenir dans cette contrée une longue » guerre contre les Latins (Franks) et les Africains (c'est- » à-dire contre les soldats romains et contre les provin- » ciaux d'Afrique), ils les obligèrent à passer en Sicile, » en Sardaigne, à Majorque et en Espagne. — Ensuite la » paix se rétablit, à la condition que les Latins n'habi- » teraient plus que les villes du pays. — Pendant plu- » sieurs siècles, les Berbères vécurent sous la tente, » dans les régions abandonnées et ne s'occupèrent qu'à » paître leurs troupeaux aux environs des grandes » villes..... Tel fut l'état dans lequel l'Islamisme les » trouva. Il y en avait alors parmi eux qui professaient » la religion juive, d'autres Chrétiens, d'autres païens » adorateurs du soleil, de la lune et des idoles. »

Quand bien même ces récits n'auraient pour garants que les peuples qui les avaient tirés de leurs légendes nationales, il n'y aurait pas lieu de les rejeter sans conteste. Car bien des faits sont admis ailleurs comme historiques, qui n'ont d'autres preuves que des légendes analogues ; la science n'aurait pas plus de raison de récuser ces traditions que de récuser les autres. Heureusement, d'ailleurs, elle n'en est pas réduite à s'appuyer sur cette argumentation, et la vérité est que les récits nationaux de ces barbares sont confirmés dans leur plus grande partie par les historiens grecs et latins, comme nous allons le prouver pour chacun d'eux en

particulier. Ces preuves auront donc à porter sur chacune des affirmations suivantes, tirées de ces deux légendes :

1° Les Louata sont originaires de l'Arabie. Chassés de leur pays ils passèrent en Maghreb ;

2° Ils auraient bien voulu rester en Égypte ; mais les Égyptiens s'y refusèrent ;

3° Ils allèrent alors s'établir dans les provinces de Libye et de Marmarique ;

4° De là, ils se répandirent vers l'Ouest, en se fractionnant, et firent la guerre aux Romains et aux Africains ;

5° Cette guerre eut pour résultat l'expulsion des Romains (c'est-à-dire des employés et soldats du gouvernement central) qui durent se retirer dans les îles et contrées méridionales d'Europe, mais quant aux Africains (provinciaux romanisés d'Afrique), ils restèrent dans leur pays ;

6° Néanmoins la paix se rétablit avec les Romains. Il fut convenu, par traité, que les Romains prendraient possession des villes, pendant que les Louata et autres barbares, leurs alliés, restant maîtres du pays ouvert, y vivraient en nomades, sous la tente, comme ils le faisaient jadis dans le désert ;

7° Là, ces peuples, qui s'étaient partagés le pays, furent trouvés par les premiers Musulmans vivant de cette existence nomade ;

7° De ces tribus, les unes étaient juives, les autres chrétiennes, les autres sabéennes, d'autres enfin idolâtres.

II

Laissons d'abord les deux premiers points, auxquels nous reviendrons plus tard, et arrivons tout de suite au troisième point, l'établissement des Louata en Lybie et en Marmarique.

Cet établissement est prouvé comme s'étant déjà effectué sous les Romains, par Ptolémée le géographe, lequel vivait à l'époque d'Hadrien, en 120 (p. J.-C.).

Ce géographe s'exprime ainsi dans son IV[e] livre : « Le littoral du nom de Libye est possédé par les Zygrites, les Khattaniens et les Zygues, les parties méridionales le sont par les Bouzes et les Ogdémiens. Au-delà sont les Adyrmakhytes, et, après eux, les Iobakes et les *Rouadites* (RUADITAI).

Ce nom *Rouadites* ne diffère pas en égyptien du nom des *Louata*. Nul n'ignore, en effet, que l'L et l'R, le D et le T s'y écrivaient de la même façon et se confondaient jusque dans la prononciation.

L'expansion et la marche des Louata vers l'Ouest (4[e] point à prouver) se déduisent forcément de leur présence subséquente en Ifrikia, à l'époque de Dioclétien et aux temps postérieurs ; mais, bien avant Dioclétien, l'influence de ce mouvement s'était déjà fait sentir en Occident, par la poussée qu'ils produisirent de bonne heure sur les tribus de la Marmarique. De la comparaison de Pline et de Ptolémée, il résulte que, sous ce dernier, les tribus nommées par Pline avaient déjà été refoulées vers l'Ouest. Sous les Sévères, ces tribus se rejetaient déjà sur les provinces de Tripoli et du Byzakium. Elles y devenaient même si gênantes et si dangereuses, que le premier de ces princes dut garnir, pour arrêter leurs ravages, les frontières de places fortes, de burgs et de présides. Ses successeurs continuèrent son œuvre avec persévérance.

Leurs précautions n'empêchèrent pas toutefois de s'accomplir les maux qu'ils avaient prévus et voulu empêcher. Sous Gallien, les hordes barbares, refoulées les unes sur les autres par cette pression formidable venant de l'Ouest, se rejetèrent violemment sur la Numidie et la Mauritanie, forcèrent la chaîne des postes de défense, et, se répandant par la trouée faite, commirent mille ravages dans ces provinces. L'Afrique propre, elle-même.

n'échappa pas à ces désordres. Elle fut pillée, peu après, par les Marmarides. Il est vrai que cette tentative leur coûta cher; car ils perdirent beaucoup de monde dans la campagne que mena contre eux le légat impérial Probus, celui qui fut empereur quelques années plus tard.

A l'avénement de Dioclétien, la position devint de plus en plus périlleuse pour l'Empire ; les Louata, qui jusque-là avaient été voilés par les tribus qu'ils poussaient devant eux, parurent enfin dans la lice. Pendant que les Quinquegentiens et les barbares ravageaient la Mauritanie et la Numidie, les Louata apparaissaient au sud de la Tripolitaine. Dioclétien crut que ce n'était pas trop d'un empereur pour conjurer le péril. Il orna son collègue, le césar Maximien, du titre d'Auguste et l'envoya en Afrique. Ce rude soldat eut bientôt ramené l'ordre dans le pays par des exécutions sommaires et des transplantations en masse. Il abandonna d'ailleurs à l'ennemi la zone extérieure des provinces, trop pillée pour pouvoir être rendue à la civilisation. Quant aux Louata, il dirigea sur eux deux pointes hardies qu'il poussa très avant dans le désert. Mais ces nomades lui échappèrent deux fois, par ces fuites lointaines qui sont des victoires pour les tribus volantes. Ces deux échecs du grand empereur romain les rendirent si justement fiers que leurs poètes en firent le sujet d'une de ces chansons de geste, qu'ils répétaient dans les grandes fêtes nationales aux repas solennels donnés par les princes nomades, et qui composaient les annales de leur nation. Deux siècles après, ils les répétaient encore, en forme de menace, aux généraux de l'empereur Justinien ou les rappelaient à leurs soldats, pour exciter leur courage au moment du combat.

(Corippus 5. 477) « Tu gentibus audes
Invictis inferre manum ? Non quantus Ilasguas
Notus Marte tibi ? Quem tantum fama perennis
Prisca canit, cujus jam Maximianus in armis

Antiquos persensit avos, Romana per orbem
Sceptra tenens, Latii princeps.

(Corippus 4. 818) O fugitiva manus ! Vel prisca memento
Bella senum, pugnas que truces et nobile robur !
Imperium vicere patres : non vincere nostros
Maximianus avos, Romani fortia regni
Sceptra tenens potuit.....

(Id. 6. 528) Gentes nostras ne crede fugaces ! (1)

(Id. 6. 530) Nec Maximianus apertos
Bis potuit conferre manus, cum sceptra teneret,
Romani princeps populi, victorque per omnes
Fœnorum gentes bellis transiret acerbis.

Pourtant les succès réels remportés ailleurs par l'empereur, et que confirmaient, comme on le voit, les chants nationaux des indigènes, forcèrent les Louata à la prudence. Pendant plusieurs générations on ne les revit plus sur la frontière romaine, et ce ne furent pas eux qui sous Valentin ravagèrent la Tripolitaine. Il paraît cependant, qu'à une époque qui doit être celle de l'invasion Vandale, ils battirent les troupes impériales ; car ils s'en targuaient dans leurs chants de guerre. Nos pères disaient-ils, ont vaincu l'Empire ! A la chute de la domination Vandale, ils étaient maîtres de la Tripolitaine et avaient été admis par Bélisaire qui cherchait à tout prix des alliés contre les Germains au titre et à la solde de fédérés de l'Empire. — Mais ces Barbares ne voulurent pas se contenter toujours de cette lourde paie, si écrasante pourtant qu'elle fût pour les provinciaux qui la payaient. — Sous le gouvernement de Salomon, ils se rapprochèrent de Leptis Magna en réclamant de nouveaux avantages d'argent. Sergius, commandant de la province, dut convier 80 de leurs chefs à un banquet, mais un inci-

(1) Pour les Nomades qui n'ont pas de villes à défendre, la fuite est une manœuvre de guerre. Voir les spirituels récits de M. le colonel Trumelet sur l'insurrection de 1864.

dent malheureux amena le massacre de ces indigènes, et, par suite, une insurrection générale de toute la nation Louatienne. D'abord ils mirent à feu et à sang toute la province de Tripoli; puis, quand ils y eurent tout détruit, ils passèrent en Bizacium, où Antatas, chef des indigènes fédérés, venait à son tour de prendre les armes. — Leurs troupes réunies désolèrent ces régions. Salomon fut battu et tué à Theveste. Les villes furent prises et soumises jusqu'à Souça (Adrumete) et finalement les alliés vinrent mettre le siège devant Carthage.

Ce fut alors que ce passa ce fait marqué par les traditions nationales et que j'ai reproduit plus haut, c'est-à-dire la fuite des Romains en Europe. — Les Romains, grâce à une surprise, avaient repris à l'ennemi la ville d'Adrumete. Cet échec exaspéra les indigènes à un tel point qu'ils se mirent à tuer, sans distinction d'âge et de sexe, tout ce qu'ils rencontraient d'Africains. « Le pays de- » vint désert, dit alors Procope, car les Africains que le » fer avait épargnés s'enfuyaient partie dans les villes, » *partie en Sicile, partie dans les autres îles.* Tous les grands du pays se retirèrent à Byzance. (Guerre des Vandales. Chap. 26.)

La paix pourtant se rétablit. Les victoires de Jean Troglita chassèrent les Louata du pays « et firent respirer » quelque peu, pour quelque temps, ceux des Africains » qui avaient survécu aux malheurs de la guerre. Ces » Africains d'ailleurs n'étaient plus qu'en petit nombre » et réduits à une extrême pauvreté. » (Procope. Fin de la guerre des Vandales.)

Ces victoires de Troglita n'eurent donc qu'un résultat précaire. On ne peut douter que les Louata n'aient reparu bientôt dans le pays, et ce fut alors sans doute, sous le gouvernement du patrice Thomas, plus politique que guerrier, que fut signé cet arrangement rappelé par les légendes musulmanes qui laissait les villes aux Romains à condition que les campagnes resteraient aux Barbares.

— Corippus a fait allusion à ce traité dans son poème des Louanges de Justin:

> Et Thomas, Libycœ nutantis destina terrœ,
> Qui lapsum statuit, vitœ spem reddidit Afris,
> Pacem composuit, bellum sine milite pressit,
> Vicit consiliis quos nullus vicerat armis !

Ce qui est bien certain, en tout cas, c'est que tel était l'État où l'Islamisme trouva le pays. — Si l'on considère en effet de près les récits de l'invasion, on verra que du premier coup l'armée des Musulmans pénétra jusqu'à Suffetula, ce qui indique assez que là était la limite du petit État sur lequel régnait le fantôme d'Empereur qui tenait alors l'Afrique. A part donc les grandes villes de garnison et les ports de la côte, il ne restait donc plus aux Romains que la petite province de Zeugitane avec quelques lambeaux de la Byzacène. Tout le reste était devenu la proie des Nomades pasteurs. Cela explique beaucoup mieux que la force d'expansion des Arabes, si considérable qu'elle fût en réalité, la facilité avec laquelle les généraux des Khalifes s'emparèrent de l'Afrique.

III

Nous avons vu qu'au dire des légendes, les Berbers étaient les uns Chrétiens, les autres Juifs, d'autres Sabéens, d'autres encore idolâtres. — Nous ne nous arrêterons pas à prouver la vérité des trois premières assertions que nous croyons hors de contestation, mais nous croyons utile de prouver que l'idolâtrie des Berbers de l'Est est confirmée par Coripe, dans sa Johannide. — Il nous y montre, en effet, un Dieu *Ammon*, qu'il faut se garder de confondre avec l'ancien Ammon à tête de bélier des temps antiques. — Bien que l'Ammon de ces Nomades fut aussi un Dieu cornu, il n'avait pas la forme

d'un bélier, mais celle d'un taureau et il était la souche d'autres dieux indigènes ayant aussi la forme de jeunes taureaux.

(Cor. Joh. 2. 110) Corniger Ammon
Bucula torva parens.

Parmi ces deux taureaux, l'on remarque en premier lieu Gurzil, fils du dieu taureau Ammon, parce qu'il était le dieu des Louata qui dominaient alors la confédération Barbare de l'Est.

(Cor. Joh. 2. 109) Jerna ferox his ductor erat, Gurzil que Sacerdos
Hinc referunt gentes pater est quod Corniger Am-
[mon
Bucula torva parens.

Ce Gurzil, comme ses congénères, était représenté sous la forme d'un jeune taureau de métal.

(Cor. Joh. 2. 395) Sculptilis ille, tuis cujus munimine castris
Prospera danda canunt, disperso robore Gurzil
Scinditur, ardentes que palam mittitur ad ignes.

(Cor. Joh. 4. 1138) Effugit ille ferus confracto robore Jerna
Et simulacra sui secum tulit horrida Gurzil
Hujus et auxilio sperans se posse tueri
Cornipedem infelix geminato pondere pressit
Impediens, mortem que sibi miser ipse resumit.
Quisquis is est, quem vane colis, quod gentibus
[ille
Præsidium, quæ digna tibi solatia præstat,
Dum tu morte cadis, dum frangitur ille per
[hostes,
Dum conflat nitidum flammâ solvente metallum.

D'autres dieux du même ordre figurent aussi dans le même poète comme adorés par les tribus alliées des Louata.

(4. 666) .... Tunc omnis consonat Echo
Gentibus, et varias imitatur reddere linguas.
Hinc Sinifere vocans acies Maurusia clamat
Mastiman que ferum. Mastiman assonat Echo
Inde ferunt Gurzil, Gurzil cava saxa resultant.

(7. 304) Hi mactant Gurzil, illi tibi, Corniger Ammon,
Igniferique colunt, quæ Mazax numina Martis
Accipit, atque deum belli putat esse potentem ;
Mastiman alii : Maurorum hoc nomine Gentes
Tænarium dixere Jovem, cui sanguine multo
Humani generis mactatur victima peste !

Tous ces dieux étaient fils du dieu-taureau Ammon, et avaient comme lui la forme de jeunes taureaux.

(2. 210) ...... Corniger Ammon
Bucula torva parens....

On les représentait sous la forme d'idoles de métal. C'est donc à juste raison que les anciennes légendes antéislamiques disaient des Berbères païens qu'une partie d'entre eux adorait des idoles. — Corippus, il est vrai, ne nous montre nulle part aucune de ces tribus de l'Est, adressant un culte au Soleil, à la Lune et aux Étoiles (1) ; mais, comme je l'ai dit, trop d'auteurs en ont signalé avant et après lui, pour qu'on puisse douter que cette partie des traditions nationales est aussi sûre que le reste.

---

(1) Malgré son apparence latine, le mot *Igniferi* est un nom indigène et ne rappelle aucunement une planète ou étoile *porte-feu* quelconque. — Outre qu'au milieu de ce panthéon barbare des Ammon, des Gurzil, des Sinifere et des Mastiman, un nom latin n'aurait pas de raison d'apparaître. On ne saurait dans le vers accorder grammaticalement le mot Igniferi avec les verbes voisins. — S'il était l'attribut grammatical de *mactant* il faudrait *Ignifero*, s'il se rapportait à *colunt*, il voudrait *Igniferum*. J'avais bien pensé à corriger ce nom en Signifere qu'on voit plus haut ; mais ce dernier mot a avec Igniferi des différences de *quantité* inconciliables.

IV

Ces légendes nous affirment aussi que, peu de temps après leur arrivée en Maghreb, les Berbères venus d'Arabie se fractionnèrent en 5 tribus qui se répandirent, disent-elles, entre le pays de Barca et l'ouest de la Tripolitaine. Elles nomment ces tribus qui étaient les Louata, les Nefouça, les Hoouara, les Maghila et les Zenata. — Corippus confirme l'ancienneté de ce fractionnement, en nous montrant 4 de ces tribus sur 5, déjà formées en peuplades indépendantes, et occupant, soit les pays indiqués par les souvenirs nationaux, soit des pays voisins.

I. — Les Louata, dit Ben Abd-el-Hakem, se fixèrent dans le pays de Barka. Ce fut là, en effet, leur premier quartier général, fait constaté par l'existence dans cette région, lors de l'invasion arabe, d'un groupe important de ces tribus ; mais ils n'y restèrent pas tous, car le gros de la tribu, continuant sa marche vers l'Ouest, alla occuper une partie de la Tripolitaine, à laquelle ces peuples donnèrent leur nom.

(Cor. Joh. 1. 469.) ... Dux nostris fueras qui proximus oris
Vicinæque maris quondam servator arenæ.

(3. 294.) Te vigilante, pater, spectavit *Leucada* pugnas
Virtutem que tuam...

Puis quand Serguis eut tué leurs chefs dans un banquet, ils passèrent dans le Byzacium. Procope les y nomme sous le nom adouci et grécisé de *Levathas* (LEBATHAI). Corippus raconte leurs exploits sous le nom de *Languantan*, qui était la forme rude et barbare du mot.

(1. 131.) Languantan que acies armis prosterne rebelles (1).

(1) Il les nomme aussi *Ilasguas*, pour la commodité du rythme poétique, mais on aurait tort de voir dans ce mot une forme seconde du mot Louata : il faut y reconnaître plutôt le nom de la confédération dont les Louata étaient les chefs (El-Zegaoua, les Libres). Le nom de Zegaoua a d'ailleurs fini par rester à une partie d'entre eux, qui se détacha de sa tribu mère un peu avant l'invasion musulmane. Au temps de Corippus, il s'entendait de tout l'ensemble de la confédération Louatienne.

II. — Les légendes nationales nommaient en second lieu les *Nefouça* comme s'étant établis dans une montagne à laquelle ils avaient donné leur nom, et qui était, disaient-elles, voisine de Sabratha. Corippus parle aussi de la montagne et des déserts du Nefouça.

(2. 140.) Quæque nefanda colunt tristis montana *Navusi*
Desertos que locos...

III. — Les mêmes traditions mentionnent aussi les Maghila comme s'étant portés dans les montagnes à l'ouest du Nefouça. Sous les premiers émirs arabes, l'histoire nous les montre, en effet, à l'occident de cette montagne, vers la petite Syrte. C'est aussi dans cette région que Corippus nous les fait voir deux fois, sous deux formes de nom différentes.

La première fois, il leur donne leur nom indigène *Imaclas*.

(2. 74.) ... Et accitus longis convenit ab oris
Astrices, Anacutas, Urcelianos, *Imaclas*,
Zervilis artatis habuit quos horrida campis.

La seconde fois, il nous les montre sous le nom latinisé de *Mecales*, quand il nous représente Pelagius, duc de Tripolitaine, les menant vers Theveste au secours de Salomon, et tombant en route sous les embûches de ces perfides alliés.

(3. 409.) Qui Tripolis tunc ductor erat convenit et audax
Pelagius, sed gentiles duros que *Mecales*
Secum ad bella trahens fessis non viribus ibat.
In fauces fictos suscepit nescius artis.

IV. — Les Hoouara sont moins reconnaissables dans les *Astures* ou *Rustures* de Corippe ; néanmoins, comme Ammien Marcellin leur donne pour demeure les environs de Leptis, et que c'est là que les légendes antéislamiques, confirmées par l'histoire des temps musulmans, plaçaient le gros des Hoouara, on ne peut guère douter qu'il faille retrouver leur nom primitif, *Houar*, dans celui d'Astures (Ast. hour). Corippus, d'ailleurs, en accordant aux Astures le second rang après les Louata, dans la confédération barbare liguée contre l'empire, est d'accord avec l'histoire musulmane qui nous montre les Hoouara, au moment de l'invasion arabe, devenus non seulement les égaux des Loouata, mais même leurs maîtres, et leur ayant arraché l'hégémonie des tribus voisines. Au temps de Corippus, ils n'occupaient encore que la deuxième place.

(2. 87) Convenit innumeris nunquam superatus Ilasguas
Millibus, et totum volitans conterritat orbem. —
Cornipedum sævus laxatis *Astur* habenis
Viribus hunc sequitur fidus....

V. — Si le nom de la cinquième tribu des légendes antéislamiques n'est prononcé nulle part par le poète, en revanche, on voit figurer souvent, dans la Johannide, plusieurs des hordes qui formaient l'ensemble de ce peuple. — Citons parmi ces hordes :

1° D'abord les Magghers (sous la forme Macares), comme habitant la grande chaîne de Tunisie.

(2. 62) Silvaïzan, *Macares* que vagi, qui montibus altis
Horrida præruptis densisque mapalia silvis
Objectæ condunt securi rupit ad umbram !

2° Les Ouargla (sous la forme *Urceliani)* comme habitant le désert des Zeroual, puis comme ayant causé par leur trahison la grande défaite du Lyœus.

(2. 74) ..... Et accitus longis convenit ab oris
Astrices, Anacutas, Urcelianos, Imaclas
Zervilis artatis habuit quos horrida campis.

(5. 389) Proxima se junxit, sed tunc malefida Latinis
Urceliana manus, Romanis addita fatis.

3° Les Zeroual, représentés par le désert auquel ils avaient déjà donné leur nom. Comme l'avaient aussi donné à leurs pays les Arzugues, les Louata et les Nefouça.

(2. 76) Zervilis artatis habuit quos horrida campis.

(2. 145) Quæ Geminam Petram, quæ Zerquilis horrida rura
Quæ que nefanda colunt tristis montana navusi
Desertos que locos.

Outre ces tribus, j'en pourrais rechercher encore d'autres ; mais il me suffit d'avoir cité celles-là pour que j'aie prouvé la vérité de ce passage de la légende antéislamique qui veut que les Barbares venus d'Asie se soient divisés en tribus bientôt après leur arrivée. — Les vers de Corippus prouvent que 150 ans avant l'invasion arabe, cette division était déjà un fait absolument accompli.

V

En résumant toutes ces données, nous voyons que les traditions antéislamiques des Nomades de l'Est sont confirmées presque en tout point par Procope et Corippus. — Ces légendes sont donc non-seulement authentiques, comme le prouve leur filiation, mais encore véridiques, puisque 150 ans avant la conquête musulmane, les auteurs Grecs et Latins avaient raconté les faits que les Nomades redirent plus tard aux cavaliers arabes qui venaient de conquérir le pays. — Il y a dans cette conformité des deux récits une confirmation imprévue de la valeur des légendes qu'on ne peut contester.

Deux points seulement dans ces traditions ne trouvent pas chez les auteurs Européens la confirmation qu'y trouvent tous les autres; car le sujet que traitaient ces auteurs ne les amenait pas sur ce terrain historique : je veux parler de l'origine Arabe des berbères de l'Est et de leur passage en Afrique. — Mais ce fait que ces détails font partie d'un tout dont toutes les autres parties sont authentiquement vraies, est déjà une forte présomption qu'eux aussi sont vrais comme les autres. — Cette raison seule donc suffirait à les imposer à la science; mais en dehors de cela, la vérité est qu'ils sont constatés par d'autres preuves décisives, savoir: par la religion *Arabe* que suivaient les Louata, par l'essence de leur nom qui est *Arabe* et enfin par les traces qu'ils ont laissées de leur passage d'*Arabie* en Ifrikia, à travers l'Egypte, la Marmarique, le pays de Barka, le pays de Tripoli, et le pays de Gabès. — Ce sont ces preuves que je vais maintenant présenter au lecteur:

A. *Religion Arabe des Louata.*

J'ai déjà parlé de la religion des Louata dans la *Revue africaine*. J'y ai fait voir la ressemblance qui existait entre ce culte et la religion des Taureaux Divins, qui était, comme on sait, la religion primitive du peuple d'Israël. — Cette ressemblance est si frappante qu'on ne peut douter que ce soient deux religions sœurs, ayant la même origine, et qu'elles appartiennent toute deux au groupe de ces cultes Taréchites dont la critique moderne a reconstitué l'histoire.

Les tribus Taréchites, qui en même temps qu'Abraham, un de leurs chefs, quittèrent les bords de l'Euphrate, étaient d'abord idolâtres. Tharé, leur père, l'était lui-même. — Mais quand elles se furent rapprochées du pays de Chanaan, elles adoptèrent la religion des peuples qui habitaient cette région. — Cette religion était la religion Solaire. — Les Phéniciens, aussi bien ceux de la

côte, comme les Sidoniens, les Tyriens, etc., que ceux de la montagne, Hithiens, Amorrhéens, etc., adoraient en principe le Soleil, comme source de la chaleur et de la vie universelle, et comme chef de ces armées célestes que formaient les légions d'astres qui constellaient le firmament. Ils lui accordaient en outre toutes les attributions d'un Dieu Unique, Infini, Éternel, Souverain fort et puissant, Créateur et Maître du ciel et de la terre. — Tel était le principe de leur culte; mais en fait, la plupart de ces nations n'avaient pu élever leur grossière intelligence jusqu'à la conception de ces immensités : presque toutes s'étaient arrêtées en deçà, et celles-ci n'adoraient le Dieu universel qu'en une seule de ses qualités spirituelles ou de ses manifestations physiques, dont leur esprit borné avait fait autant de déités différentes. — A l'imitation des peuplades Chananéennes, chaque tribu Taréchite se choisit parmi ces dieux divers un protecteur spécial, sans contester d'ailleurs la réalité, la divinité et la puissance des autres dieux qui protégeaient les autres hordes de leur race, et les autres nations de l'univers. La masse des Israélites ne concevait pas autrement son Dieu Jaoué (Jehovah). A part quelques familles où s'était conservée intacte la vraie notion du Dieu unique et universel, révélée par Dieu lui-même à Abraham, le gros de la nation ne voyait dans l'Éternel qu'un Dieu de la même essence que le Moloch des Hammonites ou le Kamos des Moabites, plus puissant qu'eux seulement.

Par la suite des temps, après une famine, dit la Bible, ces tribus se rapprochèrent de l'Égypte et restèrent plusieurs siècles dans son voisinage. Là, sous l'influence des pratiques religieuses qui régnaient dans la vallée du Nil, elles donnèrent à leurs dieux la forme que les Pharaons croyaient être celle d'Ammon-Râ, leur divinité principale, celle d'un jeune taureau, et elles s'en firent à leur imitation des représentations plastiques qu'elles coulèrent en métal. — C'est ainsi que les Israélites eux-mêmes se figuraient leur Dieu, l'Éternel, et c'est ce qu'on

vit bien, dans le désert, pendant une absence de Moïse, quand la multitude força Aaron à lui fondre un veau d'or afin qu'elle l'adorât. On le vit bien encore plusieurs siècles plus tard, quand, pour écarter les Dix Tribus du temple de Jérusalem, bâti par Salomon, Jéroboam 1er fit élever à Dan et à Bethel deux autres jeunes taureaux d'or qu'il offrit à l'adoration de ses peuples. Culte hérétique qui dura, comme on sait, jusqu'à la ruine de Samarie.

On ne peut douter que cette histoire de l'ancien Judaïsme et des autres cultes Taréchites n'ait été aussi l'histoire de la religion des Taureaux Divins, telle que la pratiquaient les Louata, qui leur était presque identique; et que, comme ses congénères, cette religion ne se soit formée jadis au contact de Chanaan et modifiée au contact de l'Égypte. — Ceci posé, comme les seuls peuples qui ont pu subir en temps opportun ce double contact ont tous été des Taréchites (Israël, Ammon, Moab, Edom, Amalek, Ismaël), il en résulte que les Louata n'ont pu recevoir leur religion que de l'une ou l'autre de ces tribus, et que par conséquent cette religion était Arabe, puisque les Taréchites sont comptés comme une des grandes familles de la race Arabe.

B. *Origine Arabe du nom des Louata.*

Aussi bien que leur religion, le nom des Louata était Arabe. Ils le tenaient en effet, disaient-ils, de deux de leurs ancêtres nommés tous deux *Loua*. Or ce nom de Loua apparaît plusieurs fois dans l'histoire antéislamique de l'Arabe. Pour n'en citer que deux par exemple, tout le monde connaît cet Amrou, fils de *Loua* le Khozaïte, qui introduisit dans la Caaba le culte des Idoles et cet autre *Loua* ben Ghateb, qui fut l'un des ancêtres de Mahomet. Ces deux Arabes vivaient vers le 2e et le 3e siècle de notre ère.

C. *Traces du passage des Louata d'Arabie en Ifrikia.*

Mais non-seulement des légendes authentiques et véridiques donnaient aux Louata une origine arabe, non-seulement ces peuples avaient une religion arabe, non-seulement ils portaient un nom arabe, mais encore il est resté sur toute la route qu'ils ont suivie, d'Arabie en Ifrikia, des traces incontestables de leur passage en Égypte, en Libye, en Marmarique, en Cyrénaïque, en Tripolitaine et en Byzacène.

C'est, en effet, un phénomène historique qui se reproduit invariablement, lors des grands déplacements des peuples nomades, que ces populations laissent, à chaque étape, des retardataires ou des dissidents qui ne peuvent plus ou ne veulent plus suivre la nation jusqu'au bout : ceux-là s'arrêtent où ils se trouvent, et s'y établissent; et si plus tard ils ne sont pas détruits par les tribus du pays, leurs établissements, restés comme des jalons sur la route parcourue, déterminent sûrement la direction suivie par l'immense caravane.

Or, c'est ce qui est arrivé aux Louata dans leur marche d'Orient en Occident, comme le prouvent les citations suivantes, que, pour plus de facilité à la vérification, j'emprunte presque exclusivement à l'histoire des Berbères publiée par M. de Slane :

1° Traces du passage des Louata en Égypte. (B. Khaldoun, 1, 236.) — « Certains débris des Louata se rencon- » trent encore en Égypte et dans les villages du Saïd » (Haute-Égypte) : ils y sont pasteurs et laboureurs. » — (Le même, 1, 235.): « Les *Zenara*, branche des Louata, » habitent les plaines qui s'étendent du lac d'Alexandrie » au Caire. »

2° Traces du passage des Louata en Marmarique. (B. Khaldoun, 1, 235). — « El-Meçaoudi racontait qu'une » nombreuse population Louatienne occupait les oasis

» d'Égypte, et qu'elle en était maîtresse de son temps. » De nos jours, annote Ben Khaldoun, elle est disparue, » et Dieu seul sait ce qu'elle est devenue. »

3° *Traces du passage des Louata en Cyrénaïque.* (B. Khaldoun, 1, 197.) — « Le pays de Barca sert main- » tenant de pays de parcours aux Arabes. Autrefois, il » était la demeure des Louata et d'autres peuples Ber- » bères. » — (B. Abdelhakem.) « Amrou, étant gouver- » neur d'Égypte sous le khalifat d'Omar, 2e successeur » de Mahomet, il s'avança avec sa cavalerie jusqu'à » Barka... Dans le traité qu'il y fit avec les Berbères- » Louata, il inséra l'article suivant : « Pour acquitter la » contribution que je vous impose, il vous sera permis » de vendre vos fils et vos filles. »

4° *Traces du passage des Louata en Tripolitaine.* (B. Khaldoun, 1, 135.) — « On trouve encore quelques » peuplades Louatiennes dans le Djebel-Louata, mon- » tagne située au milieu de Cabès et de Sfax. Parmi » elles on remarque les Beni-Mekki, famille qui, de nos » jours, est maîtresse de Cabès. »

Je n'ai pas besoin de pousser ces preuves plus loin. A partir, en effet, de leur apparition en Tripolitaine, les Louata appartiennent à l'histoire. Procope et Corippus nous les montrent assiégeant Leptis, ravageant la province, envahissant la Byzacène, et nous racontent leurs guerres contre les gouverneurs byzantins.

Mais il est un point sur lequel j'appellerai l'attention du lecteur : ce sont les traces laissées par les Louata en Égypte. Ces traces montrent que, dans sa marche d'Orient en Occident, cette nation a traversé la contrée du Nil. Que si, en effet, la Marmarique avait été le lieu de formation des Louata, ceux-ci, pour se rendre en Ifrikia, auraient pu laisser des traces en Marmarique, Cyrénaïque, Tripolitaine, etc. ; mais on n'en aurait pas retrouvé en Égypte puisque ce pays se serait trouvé *en*

deçà de leur point de départ. Il faut donc que les Louata aient passé par l'Égypte, et comme leurs mœurs et leur genre de vie s'opposent à ce qu'on les en croie originaires, il faut donc admettre qu'ils viennent encore de plus loin, et que, par conséquent, ils viennent au moins de Syrie, qui est la région la plus voisine de l'Égypte vers l'Est.

—

Ainsi donc, tout s'accorde : les Louata, dans des traditions authentiques et véridiques pour tout le reste, se disaient Arabes ; leur nom était arabe, leur religion arabe, leurs traces se rencontrent à partir de l'Arabie ; comment douter, après cela, qu'ils fussent réellement d'origine arabe ?

Dans un prochain article, je rechercherai à quelle époque ces peuples quittèrent l'Arabie pour l'Afrique ; après quoi, j'essaierai de déterminer de quelle branche de la grande famille arabe ces tribus ont bien pu tirer leur origine.

Le Capitaine H. TAUXIER,
Officier d'Académie.



SUR

QUELQUES INSCRIPTIONS

DES

ENVIRONS D'AUMALE

La *Société Historique algérienne* a, du côté d'Aumale, un correspondant dont le nom est bien connu des lecteurs de la *Revue africaine* et qui la tient très au courant de toutes les découvertes archéologiques qui se font dans cette partie de l'Algérie; ce correspondant est M. Grenade-Delaporte, ex-géomètre en chef de la circonscription, aujourd'hui en retraite, et fixé à Aïn-Bessem, c'est-à-dire dans un lieu qui va devenir pour lui le centre de nouvelles recherches probablement aussi fructueuses que celles qu'il a faites durant son séjour à Aumale, avec lequel il conserve du reste des rapports incessants; le cercle de ses investigations n'a fait que s'agrandir au grand avantage de l'épigraphie locale.

M. Grenade-Delaporte nous a adressé, durant ces dernières années, plusieurs inscriptions intéressantes que nous allons réunir de manière à en former un ensemble plus facile d'ailleurs à étudier que si elles avaient été publiées successivement à leurs dates :

1

Juin 1870.

Les premiers faits que signale la lettre de M. Delaporte,

à cette date, sont relatifs à une inscription tres intéressante qui a été publiée dans le tome XIX de la *Revue africaine*, page 240, sans autres détails qu'une indication assez vague de la position du petit monument sur lequel on l'a relevée. Il s'agit de ces mots qu'on lit sur une grosse borne, située à 7 kilomètres au Nord-Nord-Est d'Aumale.

J'y reviendrai plus tard parce qu'elle me paraît mériter une attention toute particulière et je passe à ce qui y fait suite.

LIMES
MAURI

Limite de la Mauritanie.

C'est la mention des ruines d'un édifice qui s'élevait sur un petit mamelon à l'Est d'Aumale et qui sont celles d'un temple dédié à Saturne, ainsi qu'on doit l'inférer d'une inscription que voici; malheureusement elle n'est pas complète; il manque une portion assez notable de la partie droite, qu'il serait probablement facile de retrouver au milieu des débris que l'on voit sur ce point; c'est une recherche que nous signalons aux esprits désireux d'accroître le cercle de nos connaissances sur le passé de l'Algérie :

SATVRNO
TEMPLVM - OPERE - SIGNI ....
MARCELLVS - AMITI - COLON..........
SOSSIAE - CONIVGIS - LIBE...........
MILIAE - QVE - SVAE - VOTO - DES ......

Les lettres sont tracées d'une manière magistrale et, au peu de hauteur du cadre (60 centimètres), on reconnaît là un morceau du couronnement de la façade.

Ce temple de Saturne, d'un travail remarquable d'après l'inscription, avait été élevé surtout par les soins de Marcellus et de Sossia, son épouse. C'est ce qui ressort de plus positif d'un texte incorrect et incomplet.

Octobre 1873.

FVLVIO - OPTATO -
ET - AVRELIAE - VENVS
TAE - ET - FVLVIAE - VE
NERIAE - CARISSI
MIS - FEMINABVS -
P - AELIVS - CALVVS -
FEC - DD -

A Fulvius Optatus, à Aurelia Venusta et à Fulvia Veneria, femmes très chéries, Publius Aelius Calvus, a élevé ce monument et l'a dédié.

Estampage très réussi. Grande inscription en beaux caractères à formes carrées de la haute époque, ayant en général 5 centimètres. Elle a été découverte sur la propriété du capitaine de spahis Abd el Kader Ould bel Kassem, laquelle se trouve à 500 mètres environ de la ville, au Nord-Ouest, et où elle gisait recouverte par plus de 50 centimètres de terre. M. Abd el Kader a bien voulu faire exécuter quelques fouilles tout auprès, en un endroit qui indiquait l'existence d'un caveau ; on a trouvé à l'entrée trois pots en terre dans lesquels il y avait des cendres et des débris d'os calcinés ; un de ces pots était à la droite de l'entrée (probablement celui qui renfermait les restes d'Optatus) et les deux autres, à gauche, ceux des deux femmes. Malheureusement ces pots ont été brisés par la pioche des travailleurs.

(A suivre.) O. MAC CARTHY.

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

ALGER. — Typ. A. JOURDAN.

HISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER
PAR
Fray Diègo de Haëdo, abbé de Fromesta
TRADUITE ET ANNOTÉE
PAR
H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les nos 139, 140, 141, 142 et 143)

CHAPITRE XVIII

Ochali Pacha, dix-neuvième Roi.

§ 1er.

Un des hommes de notre temps sur lesquels le Destin sembla, suivant l'expression du poète, prendre plaisir à montrer la puissance de ses fantaisies, fut Aluch Ali, que nous appelons par corruption Ochali ; Aluch signifie, en langue Moresque, nouveau More, ou nouveau converti, ou Renégat, et ce n'est donc pas un nom, mais un surnom. Le nom propre est Ali ; Aluch Ali se traduit donc par : le Renégat Ali. Aujourd'hui on l'appelle Ali Pacha, en supprimant le mot Aluch ; mais, imitant le vulgaire, suivant le conseil d'Aristote, nous l'appellerons Ochali (1). Il était né dans le Royaume de Naples, à Li-

(1) C'est le nom qui a été le plus défiguré de toute l'histoire de ce

casteli, petit bourg de la province de Calabre, près du cap des Colonnes, de parents très pauvres et misérables. Dès son enfance, il se fit pêcheur et batelier jusqu'au moment où il fut pris par un célèbre corsaire, nommé Ali Ahmed, Renégat Grec, qui fut longtemps amiral d'Alger. Comme il était adulte et propre au service de la mer, Ali Ahmed le mit à la chiourme de sa galiote, où il rama plusieurs années ; il était teigneux et entièrement chauve, et cela lui valut mille affronts des autres Chrétiens, qui ne le laissaient ni manger avec eux, ni s'asseoir sur le même banc, et l'avaient surnommé *Fartas,* mot qui signifie, en Turc, teigneux. A la fin, un soldat corsaire Levantin lui ayant donné un grand soufflet, il se fit Turc et Renégat pour avoir la faculté de se venger, ce qu'il ne pouvait faire en restant Chrétien. Le Turc, son patron, ayant appris cela et sachant qu'il était bon marin, le nomma peu de temps après Comite ; dans ce poste, il gagna rapidement une bonne somme, avec laquelle, et en compagnie de quelques autres Corsaires, il arma à Alger une frégate, sur laquelle il continua à pirater, et parvint à posséder une galiote et à devenir un des principaux Reïs d'Alger. Plus tard, il se joignit avec son navire à Dragut Reïs, qui résidait aux Gelves, s'était fait grand seigneur en Barbarie, et lui avait offert un bon parti. Lorsque le Duc de Médina-Cœli, Vice-Roi de Sicile, entreprit, en 1560, d'enlever les Gelves à Dragut, celui-ci, averti de l'arrivée de la flotte Chrétienne, qui resta tout un hiver et une partie du printemps à Syracuse et à Malte, envoya en grande hâte Ochali à Constantinople, pour demander le secours d'une flotte Turque. Il négocia si bien, que le Sultan consentit à faire partir son Grand Amiral, Piali Pacha, avec cent galères et une grosse armée. En arrivant à vingt mille des Gelves, Piali craignait

temps. On le trouve écrit *Ochali*, *Occiali*, *Luccioli*, *Luciali*, *Loucioly*, *Luccioni*, etc. L'usage a prévalu de se servir de la transcription *Euldj-Ali*. Après la bataille de Lépante, il reçut le glorieux surnom de *Kilidj* (l'Épée).

d'attaquer la flotte Chrétienne : ce fut Ochali qui le décida à le faire, et lui procura cette victoire, dans laquelle la plus grande partie des galères Chrétiennes fut prise ; c'est à peine si le Duc de Médina et Jean-André Doria parvinrent à s'échapper avec quelques galères ; les Turcs prirent ensuite le fort que les Chrétiens avaient bâti sur les Gelves, et firent captifs le Général Don Alvaro de Sande, Don Gaston, fils du Duc de la Cerda, Don Béranger, Général des Galères de Sicile, et Don Sanche de Leïva, Général de celles de Naples, avec plus de dix mille Espagnols et autres vieux soldats de valeur, parmi lesquels il y avait beaucoup de Capitaines, d'Alferez et d'Officiers, tous gens considérables (1). Depuis ce moment, la renommée et la réputation d'Ochali s'accrurent beaucoup, et Piali l'eut particulièrement en grande affection. Plus tard, il alla à la guerre de Malte de 1565, en compagnie de Dragut, qui y fut tué à l'attaque de Saint-Elme, d'un éclat de pierre à la tête (2) ; Piali, en sa qualité de Capitan-Pacha de la mer et des places maritimes, nomma Ochali, qu'il aimait beaucoup, Roi et Gouverneur de Tripoli, en remplacement de Dragut, duquel il

(1) Au sujet de la reprise des Gelves, voir les *Négociations de la France dans le Levant* (t. II, p. 610, 616, etc.). Don Alvaro de Sande et Don Sanche de Leïva furent menés à Constantinople, et recouvrèrent leur liberté en 1562 ; ils étaient logés chez l'Ambassadeur de France, qui donne sur eux des détails assez curieux : « Alvaro de » Sande et Sanche de Leïva avoient une haine plus que fraternelle » entre eux, et il fallut les traiter à des tables différentes. » (Loc. cit., p. 705.) — D'après de Thou (*Histoire universelle*, t. III, p. 591 et suiv.), Doria perdit à cette affaire ses plus beaux navires et jusqu'à sa propre galère.

(2) De Thou raconte que cette attaque sur Malte avait été conseillée au Sultan par Dragut et par Hassan ben Kheïr-ed-Din, qui y firent des prodiges de valeur : Euldj-Ali s'y fit remarquer par son courage. D'après le même historien, Hassan s'opposa à la levée du siège, demandant l'assaut, et s'offrant à y monter le premier avec ses janissaires. L'amiral Piali Pacha s'y opposa, disant qu'on avait déjà perdu assez de monde inutilement. (*Histoire universelle*, t. V, p. 50, 71, 87, etc.).

lui ordonna de faire les funérailles. Ochali partit de Malte avec trois galiotes, et, arrivé à Tripoli, s'empara des bâtiments, munitions, marchandises, trésors, esclaves et biens de son prédécesseur. Il gouverna à Tripoli deux ans et demi, pendant lesquels il devint fort riche, tant de cet héritage, que de ce qu'il amassa par des courses continuelles dans les mers de Sicile, de Calabre et de Naples. Il envoyait perpétuellement de riches présents à Piali Pacha, de l'amitié duquel il faisait grand cas; celui-ci, reconnaissant de ces procédés, fit tant qu'il décida le Sultan, mécontent de la conduite qu'avait tenue Mohammed Pacha à l'égard des Mores de Constantine, à envoyer Ochali à sa place pour gouverner Alger; il y arriva, comme nous l'avons dit, au commencement de mars 1568. A ce moment, la guerre de Grenade était très violente (1), les Mores de cette Province s'étant

(1) Ici l'historien a été insuffisamment renseigné : la révolte des Mores d'Espagne ne devait éclater que pendant la semaine sainte. Elle fut découverte quelques jours avant, par l'imprudence d'un des principaux chefs qui laissa saisir un dépôt d'armes depuis longtemps préparé. Mais, là où Haëdo commet la plus grande erreur, c'est dans le rôle qu'il fait jouer à Euldj-Ali, qu'il nous représente comme peu sympathique à la cause de ses coreligionnaires. Il avait, tout au contraire, rassemblé quatorze mille arquebusiers, soixante mille Mores, et envoyé quatre cents chameaux chargés de poudre à Mazagran, pour tenter à la fois une attaque de diversion sur Oran et un débarquement sur la côte d'Espagne (lettre de M. de Fourquevaux, fin mars 1568; Corr. d'Espagne, Harlay). Le Mercredi-Saint, il envoyait quarante galiotes devant Almeria pour y attendre le signal de la réussite de la révolte de Grenade : mais le complot était découvert, et l'entreprise avait échoué. Cet insuccès ne le découragea pas, et, au mois de janvier 1569, six galiotes d'Alger débarquèrent près d'Almeria des canons, des munitions, des armes et des renforts. Trente-deux galères chargées de troupes furent dispersées par la tempête au moment où elles apportaient un appoint précieux à l'insurrection, qui éclatait en ce moment dans toute sa force. Au mois d'octobre de la même année, Alger faisait parvenir aux révoltés quatre mille arquebuses, des munitions, et leur envoyait quelques centaines d'anciens Janissaires pour leur servir de Capitaines. Au commencement de 1570, il y eut un nouvel envoi d'armes et de troupes, et Euldj-Ali se disposait à s'y rendre en personne, lorsque

soulevés; ils demandèrent à Ochali du secours par lettres et messagers. Celui-ci se contenta de permettre à quelques Corsaires et Turcs de s'y rendre à leurs risques et périls, mais n'y envoya ni des secours réguliers, ni des troupes, disant qu'il était plus sage de veiller à la conservation d'Alger et de son Royaume. Avant lui, on embarquait à Alger beaucoup d'épées, d'escopettes et d'autres armes pour les porter au Royaume de Grenade et les vendre aux Mores; les principaux intermédiaires de ce commerce étaient les Mores originaires d'Espagne qui s'étaient réfugiés jadis à Alger et en Barbarie; Ochali leur défendit ce négoce, ne voulant pas qu'on dépourvût Alger des armes nécessaires. Il accorda seulement à leurs importunités, que celui qui aurait deux armes d'une même sorte pourrait en envoyer une aux Mores de Grenade, mais seulement pour l'amour de Dieu et le service de Mahomet, et jamais à prix d'argent; il fut ordonné que toutes ces armes seraient réunies dans une petite mosquée, qui est au Souk de la Verdure, où chacun devait les apporter; il y en eut une telle quantité, que l'étonnement fut extrême, tant se montrèrent généreux, pour cette cause pieuse et sainte (1), les Mores originaires d'Espagne; Ochali en fit conserver quelques-unes pour le Beylik dans l'arsenal de la Ville, et laissa parvenir le reste à destination. Dans cette même année 1568, il commença à bâtir un Bordj hors de la porte Bab-El-Oued, comme défense de l'Ouest, pour que, si une flotte Chrétienne venait attaquer Alger, elle ne pût opérer un débarquement sur une petite plage très sûre

Don Juan d'Autriche l'en empêcha, en commençant la campagne qui devait se terminer par la bataille de Lépante. (Voir les *Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 26, 28, 32, 42, 46, 94, 129, etc.). Ajoutons que l'ambassadeur des Morisques se nommait Partal, de la ville de Narilla; il fit deux voyages à Alger, où il se retira plus tard avec sa famille, quand tout espoir fut perdu. (De Thou, *Histoire universelle*, t. VI, p. 80).

(1) Il est bien évident qu'en se servant de ces épithètes, Haëdo se place au point de vue des Algériens.

qui est tout près de là. Nous avons décrit minutieusement la fortification et la forme de ce château, dans la *Topographie* ou description d'Alger (1).

§ 2.

L'année suivante 1569, Ochali conquit pour le Sultan la ville et le Royaume de Tunis de la manière suivante : Muley-Hassan, auquel l'Empereur Charles-Quint avait rendu ce Royaume en 1535, après en avoir chassé Barberousse, avait un fils nommé Hamida, qui se souleva depuis contre son père alors absent à l'aide d'une grande partie de la population. Le père, qui était allé à Naples pour traiter avec l'Empereur, en partit à cette nouvelle avec plus de seize cents Chrétiens, dont la moitié avaient été levés à ses frais, et l'autre moitié fournie par Don Pedro de Tolède, Vice-Roi de Naples, pour recouvrer son Royaume sur ce fils rebelle ; il ne put y arriver, fut battu avec perte de toute son armée, et tomba entre les mains de son fils qui lui fit crever les yeux. Pendant plusieurs années, Hamida persécuta les partisans de son père, qui, ne pouvant souffrir ni sa tyrannie, ni celle de ses ministres, hommes de basse naissance, que Hamida (pour abattre la noblesse) avait élevés en dignités et auxquels il avait donné les charges et offices principaux, écrivirent plusieurs fois à Ochali, aussitôt qu'il fut Roi d'Alger, lui demandant de venir à Tunis et lui promettant de lui livrer le Royaume et la ville. Les trois principaux de ceux qui faisaient ces propositions étaient Ben-Djibara, Caïd de la Cavalerie, secrètement révolté contre le Roi, le Caïd Bou-Taïb et le Caïd Alkader. Ochali tardant à venir, ils se résolurent, au commencement de 1569, à renou-

(1) *Topografia*, chap. IX. — Nous avons déjà fait observer que l'inscription Turque placée sur la porte de ce fort en attribue la construction à Mohammed ben Salah-Reïs.

veler leur demande et à le supplier très instamment de se rendre à leurs désirs, ce qui le détermina enfin à faire ce dont il était tant prié. Il partit en octobre 1569, laissant comme lieutenant un Renégat Corse, son majordome, qui s'appelait Mami-Corso. Il n'envoya pas de flotte et partit par terre avec cinq mille Turcs et Renégats Mousquetaires. En passant par Bône et Constantine, il en réunit trois cents autres, et le long du chemin, il s'était adjoint six mille cavaliers Mores, vassaux du Roi de Kouko, de celui de Labes, et de quelques autres chefs. Avec cette troupe et dix pièces de canon montés sur affuts, il arriva à la ville de Beja, qui est à deux petites journées en avant de Tunis. Le Roi Hamida se porta à cet endroit à sa rencontre avec environ trente mille Mores fantassins ou cavaliers. Quand la bataille fut commencée, les trois Caïds dont nous avons parlé et leurs complices, qui s'étaient entendus d'avance, passèrent du côté d'Ochali, comme ils l'avaient promis, en sorte qu'Hamida et ses partisans se retirèrent voyant la trahison des leurs et rentrèrent à Tunis sans avoir fait de pertes ; car le Roi espérait que la garnison de la ville l'aiderait à se défendre. Ochali arriva en le poursuivant à deux mille de Tunis, au Bardo, ou jardin du Roi. Il s'y arrêta avec tout son monde, pour voir ce que feraient les Tunisiens; ceux-ci, qui étaient déjà presque tous subornés, mécontents du gouvernement de leur Roi, et qui, du reste, sont d'une race sans foi, inconstante et amoureuse du changement, passèrent peu à peu du côté du vainqueur. Hamida, voyant cela et ne sachant à qui se fier, prit ses deux femmes, ses deux fils, le plus d'argent qu'il put, avec beaucoup de bijoux et d'effets, et se dirigea vers la Goulette avec vingt-cinq serviteurs ou amis. A cette nouvelle, quelques Mores se jetèrent à sa poursuite, et pillèrent la plus grande partie de ce qu'il emportait ; il s'enferma dans la Goulette avec ses femmes, ses fils, ses amis et ce qu'il put sauver de ses trésors. Ochali, ayant appris la fuite de Hamida, marcha sur Tunis, avec son ar-

mée et y entra à la fin de décembre 1569; il y fut obéi de tous, fit beaucoup de faveurs, et nomma aux charges principales les notables et les Caïds qui l'avaient appelé et s'étaient joints à lui. Les Arabes de la campagne vinrent le trouver et lui offrirent leur soumission. Ochali les reçut d'abord de bonne grâce et leur fit bon visage; mais, peu de jours après, il leur déclara qu'ils devraient lui payer tribut, parce que c'était la seule manière d'entretenir le Royaume, la ville et la garnison de Turcs qu'il avait l'intention d'y laisser. Les Arabes répondirent fort librement que, s'il voulait un tribut, il sortit en plaine avec la lance et qu'alors ils le paieraient, mais non autrement; et la chose en resta là. Ochali passa tout l'hiver à Tunis, pacifiant le Royaume et soumettant à son obéissance la plupart des villes et des provinces. Au mois de février de l'année suivante 1570, il délégua le gouvernement à un Renégat Sarde de très bon jugement qui se nommait Caïd Rabadan et nomma Beglierbey un Renégat Napolitain du même Rabadan nommé Caïd Mohamed; il laissa une garnison de trois mille Turcs Mousquetaires, se mit en chemin à la fin du mois, et arriva à Alger au milieu d'avril 1570.

§ 3.

Un bon nombre de jours avant qu'Ochali ne retournât à Alger, il avait envoyé en avant un More qui avait un esclave Nègre, grand coureur, qui allait aussi vite que la poste (1), nommé Peyq, pour prévenir tous les Reïs de mettre en ordre leurs galères et leurs galiotes, de façon à ce qu'elles fussent prêtes et toutes espalmées à son arrivée; il avait fait dire à son majordome, Mami-Corso, qu'il avait laissé à Alger en qualité de Khalifa (ainsi que nous l'avons dit), d'armer une galère bâtarde

(1) Sic.

qu'il avait fait construire jadis. En sorte que, arrivé à Alger, il fut prêt en un mois et demi à peine, s'embarqua au mois de juin dans une galère bâtarde de vingt-six bancs, et mit le cap à l'Est, avec vingt-trois autres gros bâtiments bien approvisionnés et bien pourvus de monde. Son intention était d'aller avec son escadre à Constantinople, afin de demander au Sultan une flotte et une armée pour prendre la Goulette; car il jugeait que ni lui ni les Turcs ne seraient vraiment maîtres de Tunis tant qu'il y aurait des Chrétiens dans ce fort. Il était arrivé devant le cap Passaro, en Sicile, quand il apprit d'un jeune garçon capturé par ses galiotes que quatre galères Maltaises se trouvaient à Licata, ville maritime de Sicile, pour passer de là à Malte. A cette nouvelle, Ochali ordonna que tous ses vaisseaux prissent la mer, de manière qu'on ne pût pas les découvrir, pour attendre ces galères dans le canal qui est entre Malte et la Sicile. Cela fut fait, et les vingt-quatre vaisseaux, démontant leurs mâts, naviguèrent à la rame en guettant les galères, et, quand ils les aperçurent et furent aperçus d'elles, ils se lancèrent dessus à toute vitesse. Les Chevaliers, qui se virent attaqués par tant de vaisseaux, furent d'avis différents; les uns voulaient en venir aux mains, disant que Dieu les aiderait; les autres, au contraire, opinaient pour qu'on cherchât à s'échapper. Le Général des galères fut de ce dernier avis, et trois des navires s'enfuirent vers la Sicile. Un seul d'entre eux, nommé *Santa-Anna*, tint tête aux Turcs et fut attaqué par huit de leurs vaisseaux, contre lesquels il combattit très rudement pendant plus de deux heures, après lesquelles il fut pris, tous les Chevaliers ou soldats étant morts ou blessés. Des trois autres, l'un s'échappa et, en retournant au cap Passaro, prit sur sa route un brigantin Turc. Et, comme vint à passer par hasard une galiote Chrétienne qui allait en Corse, il s'y réunit et ces deux navires donnèrent ensemble la chasse à deux autres brigantins Turcs, qu'ils prirent. Des deux autres galères, l'une s'échoua à terre

près de la Licata, et l'autre un peu plus loin, près d'une tour qui était sur le rivage; les Chevaliers, pour empêcher les Turcs de s'emparer des vaisseaux, convinrent de les saborder, de les couler à fond et de débarquer la chiourme. On aurait bien pu le faire; mais le Général (1) s'y opposa, pensant qu'une fois à terre, il pourrait empêcher les Turcs de s'emparer des bâtiments. Cependant le contraire arriva, et ils prirent ces deux galères avec une grosse et bonne chiourme de Turcs et Mores qu'ils délivrèrent, beaucoup de matériel, et un gros butin dont elles étaient chargées. Beaucoup disent que cette prise leur coûta cher; car Ochali changea de dessein à la suite de cet événement, et, ne poussant pas plus avant, il retourna à Alger, où il rentra le 20 juillet 1570, avec ses galères toutes pavoisées remorquant celles de Malte. Et, en mémoire de cet exploit, il fit accrocher, devant la porte de la Marine, beaucoup de boucliers et de targes qu'il avait trouvés sur les trois galères, et les croix blanches de Malte dont elles étaient ornées, suivant l'habitude des Chevaliers en temps de guerre; ces trophées sont encore aujourd'hui (2) à la même place. Il fit mettre au milieu la statue de saint Jean-Baptiste qui décorait la galère Capitane; mais, en 1578, Hassan-Pacha, Renégat Vénitien, Roi d'Alger, sur les instances des Marabouts, qui sont les lettrés parmi les Mores, donna l'ordre de l'ôter et de la brûler à la porte de son palais, avec d'autres emblèmes qui avaient été pris plus tard par les Corsaires dans d'autres galères, et qui étaient accrochés au même endroit.

§ 4.

Ochali, revenu à Alger, fut en très mauvais accord

(1) C'était le Commandeur de St-Clément, qui fut tué dans le combat. (Vertot, *Hist. des Chev. de St-Jean de Jérusalem*, t. IV, p. 108).

(2) En 1578-1581.

avec les Janissaires, toute cette année là et tout le temps qu'il resta ensuite à Alger (1); la véritable cause fut son inexactitude à leur délivrer leur paye, si bien qu'ils le menacèrent plusieurs fois de le tuer, et qu'ils furent, d'autres fois, sur le point de le faire. Au commencement de l'année 1571, il fit apprêter en grande diligence autant de navires que possible, et, le mois d'avril arrivé, il quitta Alger presque comme un fuyard avec vingt galères et galiotes; quoique la mer fut très mauvaise, il n'en sortit pas moins du port, pour se délivrer de la milice qui cherchait à l'empêcher de s'en aller, et se dirigea vers Matifou; il avait mis sur sa galère des rameurs Chrétiens en nombre suffisant. Les Janissaires, pensant qu'il s'arrêterait à Matifou, y envoyèrent par terre vingt de leurs principaux Boulouks-Bachis pour qu'ils le fassent revenir, ou, en cas de refus, pour qu'ils fissent mutiner les soldats et Janissaires qui étaient dans les navires. Mais Ochali était parti malgré le temps contraire, et, quand les Boulouks-Bachis arrivèrent, ils ne le trouvèrent plus. Il avait délégué ses pouvoirs au Caïd Mami Corso, le même qu'il avait eu pour Khalifa les années précédentes, et, malgré ce qui s'était passé, tout le monde lui obéissait. Ochali rencontra en route une galiote qui lui apportait un commandement du Sultan (d'autres disent qu'il l'avait déjà reçu depuis longtemps) le prévenant qu'on assemblait à Constantinople un grand armement contre la chrétienté et lui ordonnant de venir s'y joindre avec le plus de navires possible; car les Vénitiens, qui guerroyaient contre les Turcs à l'île de

(1) Le mauvais accord datait de bien plus loin, et M. de Fourquevaux écrivait au Roi à la date du 7 avril 1569: « Il tient à l'ancre » quatorze bons vaisseaux chargez de tout son bien et de ce qu'il a » peu desrober et armez d'hommes à lui fidelles. Et, afin de ne pouvoir estre empesché de faire voille à sa vollonté, il a donné commission à toutz les coursaires de ladite ville d'aller en course à leur » adventure, de sorte que seulement sesdits quatorze vaisseaux y » sont demourez. » (*Corr. d'Espagne*, Harlay).

Chypre, s'étaient alliés avec le Pape Pie V et avec Philippe, Roi d'Espagne, et avaient levé, à frais communs, une puissante armada pour se défendre contre les agressions du Grand Seigneur. En vertu de ces ordres, Ochali se rendit immédiatement avec ses vingt navires (1) au port de Coron, en Morée, qu'il quitta ensuite pour se joindre à la flotte turque, dont l'Amiral fut fort content de le voir arriver, étant très heureux de renforcer son armée d'un aussi bon marin qu'Ochali, et des Reïs et Turcs qu'il amenait avec lui. Pendant tout le printemps, il fit, joint à la flotte Turque, de grands dégâts dans les îles de Candie et de Cerigo qui sont aux Vénitiens; le jour où se donna la bataille navale entre les deux flottes, il commandait l'aile gauche, et s'y montra si bon marin qu'il ne se laissa jamais investir ni aborder par les galères Chrétiennes, étant toujours prêt à se dérober quand cela était nécessaire. Plus tard, quand il vit que les galères de Malte, qui étaient devant lui, avaient beaucoup souffert, il les aborda, tua à coups d'arquebuses un grand nombre de Chevaliers, et les chargea de telle sorte que ses soldats s'emparèrent de la capitane de Malte (2). Mais ensuite, ne pouvant plus douter que la victoire ne se déclarât en faveur des Chrétiens, il se retira, traînant à la remorque la capitane de Malte et emportant l'étendard de la religion. Il n'osa pas s'arrêter à Lépante quand il fut certain de la défaite complète de la flotte Turque, et fit route vers Constantinople. Grâce à la faveur de son ami Piali, qui vivait encore, et à la prise de l'étendard de Malte

(1) La lettre du Chevalier de Romegas, qui assistait à la bataille, ne donne que sept galères à Euldj-Ali; elle ajoute qu'il prit le commandement de la retraite et parvint à sauver trente navires.

(2) Au sujet de la bataille de Lépante, et du rôle glorieux qu'y joua Euldj-Ali, voir les *Négociations de la France dans le Levant* (t. III, p. 186 et suiv. et 243) et l'*Histoire universelle* de De Thou. (t. VI, p. 233, 244, etc.). Ali ne voulait pas que la flotte Turque restât dans la rade, et avait conseillé un déploiement qui eût évité le désastre; mais il dut obéir aux ordres de l'Amiral; les Algériens se distinguèrent tout particulièrement dans le combat.

qu'il présenta au Sultan, il put si bien défendre sa cause que, non-seulement le Grand Seigneur ne s'irrita pas contre lui, mais que, peu de mois après (il avait offert très audacieusement, si on lui donnait une flotte, non-seulement de défendre les côtes de l'Empire, mais encore de combattre les armées Chrétiennes si elles sortaient l'année suivante), il fut fait Grand Amiral (1) sur l'avis de Piali. En 1572, il sortit au mois de juin de Constantinople, avec une flotte de deux cent trente galères (tel fut l'empressement qu'on eut en Turquie de travailler tout l'hiver à faire et à armer de nouveaux bâtiments!); il vint avec elles en Morée et fit face aux Chrétiens comme pour engager le combat; cette démonstration ne fut pas suivie d'effet, par la faute des chefs de l'armada, qui eussent pu vaincre s'ils eussent osé attaquer. J'ai entendu dire par des Turcs qui étaient alors avec Ochali, que les Chrétiens étaient assez forts pour détruire ou mettre en fuite la flotte Ottomane; mais ce sont là des jugements de Dieu et des choses ordonnées par sa Divine Providence et Sagesse infinie! Cette fois, rien que pour ne pas avoir été vaincu, Ochali gagna l'honneur que lui aurait rapporté une victoire, et son crédit et sa renommée s'en accrurent auprès du Sultan.

(1) Une lettre de M. de Noailles, ambassadeur à Constantinople, datée du 23 mars 1572, informe le Roi de cette nomination. Elle annonce qu'Euldj-Ali est venu lui faire une visite courtoise, et l'a assuré de son bon vouloir et du désir qu'il avait de rendre service à la France. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. III. p. 251). Une autre lettre, du 18 juin, parle de l'activité avec laquelle le Grand Amiral arme la flotte; il a fait abandonner l'usage de l'arc, et armer d'arquebuses tous les équipages. (Loc. cit., p. 272). D'après De Thou, l'Espagne cherchait à se concilier la faveur du nouveau Capitan-Pacha. Après la bataille de Lepante, le Pape Pie V, par l'intermédiaire du Cardinal Alexandrini, avait fait conseiller à Philippe II de chercher à séduire Euldj-Ali par l'offre d'un bon gouvernement en Espagne ou en Sicile: « Quand même on ne réussirait pas, dit-il, cela n'en » serait pas moins utile: car on exciterait ainsi les soupçons de » Sélim; et Euldj-Ali est le seul homme qui soit capable, par sa » valeur et son habileté, de soutenir les affaires de la Porte. » (*Histoire universelle*, t. VI, p. 254).

§ 5.

En l'année suivante 1573, Don Juan d'Autriche vint à Tunis et conquit la ville et le Royaume pour la couronne d'Espagne (1). La nouvelle de cette victoire causa un grand chagrin à Ochali, qui demanda instamment au Sultan de l'envoyer avec une flotte à Tunis, promettant non-seulement de reprendre cette ville et le fort que les Chrétiens avaient construit, mais encore La Goulette, quoiqu'elle passe pour inexpugnable. Le Grand Seigneur lui accorda sa demande et lui adjoignit, pour les opérations de terre ferme (afin qu'il ne se séparât pas de la flotte), un Renégat Bosnien, nommé Hassan Pacha. Ochali arriva à Tunis, au mois de juillet 1574 (2), avec deux cent cinquante galères, dix mahonnaises et trente caramuçaux transportant ses troupes, artillerie, munitions et victuailles. Il fit sa jonction avec le Roi d'Alger, Arab Ahmed, qui l'avait remplacé par ordre du Sultan, quelques années auparavant, et avec le Roi de Tripoli et le Caïd de Kairouan (3), chef des Turcs qui

(1) Il se passa ce qui avait été prévu par Euldj-Ali ; il n'avait cessé, depuis la reprise de Tunis, de demander qu'on chassât les Chrétiens du fort de La Goulette, qui offrait à l'attaque un point d'appui naturel, dont profita habilement Don Juan, au moment où la flotte Ottomane, désemparée par deux tempêtes successives, avait dû rentrer pour se refaire. Quoiqu'il en soit, la fureur du Sultan fut grande, et l'Amiral faillit y laisser sa tête, qu'il ne sauva qu'à prix d'or : « Moyennant plusieurs centaines de milliers de ducats qu'il donne au maistre, et si, je crois que le vin du vallet n'y est pas oublié. » Lettre de M. de Noailles à Catherine de Médicis. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 452.)

(2) Le 13 juillet 1574, les Espagnols n'avaient pas terminé les travaux de défense ; le 23 août, La Goulette fut prise et presque toute la garnison massacrée ; le 13 septembre, le fort de Tunis succomba, à la suite d'un terrible siège et d'une défense héroïque.

(3) Le Cheik Kaïder. — Il parait prouvé que Don Juan n'avait pas rencontré à Tunis de résistance sérieuse, Rabadan Pacha ayant pris la fuite dès la nouvelle du débarquement des Espagnols. (De Thou, *Histoire universelle*, t. VI, p. 561, etc.).

s'étaient retirés de Tunis avec lui, à l'arrivée de Don Juan et de son armée. Il réunit encore une grande quantité de Mores et d'Arabes de l'intérieur du pays, qui vinrent se mettre sous ses ordres, mus par leur amour du changement. Avec tout ce monde, il éleva quatre batteries, deux contre le nouveau fort que Gabriel Serbelloni avait construit par ordre du Roi d'Espagne ; le Roi de Tripoli en commandait une, le Caïd de Kairouan une autre, et tous deux obéissaient à Hassan Pacha ; il employa à battre La Goulette deux autres batteries très fortes : l'une, du côté de Arreïs, et l'autre, du côté de Carthage ; celle de Arreïs était sous les ordres d'Arab Ahmed ; il prit lui-même le commandement de l'autre ; en moins de quarante jours, par ses efforts et ses soins, les deux forteresses furent prises, et il s'en retourna à Constantinople, victorieux et très content, avec beaucoup de gloire et nombre de captifs (1). En l'année suivante, 1575, il se reposa à Constantinople. En 1576, il en sortit au mois de juillet, avec soixante galères, et, malgré un temps très mauvais qui le rejeta deux fois de Calabre en Morée, il atteignit le but fixé, et, débarquant du monde près de Squillace, saccageant, ravageant plusieurs villages, s'avança jusqu'au Cap des Colonnes, lieu de sa naissance, et, de là, s'en revint à Constantinople. Il y passa toute l'année 1577 ; en 1578, la Milice qu'entretenait le Sultan à l'île de Chypre, massacra Arab Ahmed, Roi et Gouverneur de cette province, parce qu'il ne leur payait pas régulièrement la solde (2) ; le Sultan, à cette

(1) Voir les relations du siège, par le comte Gabrio Serbelloni, qui commandait à Tunis, et Don Juan de Zamoguerra, chargé de la défense du fort de l'île Chekli. (*Revue africaine*, 1877, p. 294-298 et 361-379, etc.).

Voir encore Diego de Torres, *Cronica de guerra* (Sarragosse, 1579). Cet écrivain avait combattu à La Goulette, dont il était un des rares survivants.

(2) Et aussi parce qu'il les avait exaspérés par sa cruauté ; ils le firent périr dans d'horribles supplices et le coupèrent en petits

nouvelle, envoya Ochali avec cinquante galères pour châtier les auteurs de la sédition et lui donna l'ordre de couper la tête à une grande partie d'entre eux, d'en empaler quelques-uns et d'en jeter d'autres aux ganches; enfin, de tirer de tous une justice terrible et éclatante, ce qui fut exécuté.

§ 6.

En 1579, pendant les grandes guerres qui survinrent entre le Grand Seigneur, le Sophi, Roi de Perse, et d'autres grands Royaumes d'Orient, le Sultan fut forcé (ayant perdu beaucoup de monde dans trois défaites que le Sophi lui avait infligées) de demander secours au Grand Tartare, qu'on nomme le Grand Kan; celui-ci lui envoya un de ses frères avec cent cinquante mille cavaliers. Le Sultan, ayant appris la levée de cette armée et voulant empêcher les Géorgiens alliés du Sophi (qui sont les anciens Hibères et Aulnes, tous chrétiens aujourd'hui) de fermer le passage aux Tartares, qui étaient forcés de traverser leur territoire, ordonna à Ochali de traverser la mer Noire, et de bâtir un fort sur une rivière voisine de Trébizonde, qui traverse le pays des Géorgiens. Ochali partit à cet effet de Constantinople à la fin de mai 1579, avec quarante galères; il construisit le château au lieu désigné (1); mais, peu de temps après, les Géorgiens survinrent, le forcèrent à se retirer, coupèrent la tête à tous

morceaux, qu'ils se partagèrent entre eux. (Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. III, p. 57, traduction de Hellert).

(1) C'est la forteresse de Kars: mais Haëdo est dans l'erreur en disant que les Géorgiens la reprirent à Euldj-Ali, qui n'en termina même pas la construction, dont l'achèvement fut dû au Seraskier Mustafa-Pacha. (Voir *Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 808.) Il ne paraît pas avoir connu davantage le projet du percement de l'Isthme de Suez, qu'Ali commença à exécuter, et dont l'achèvement ne fut entravé que par l'avarice de Selim. (Loc. cit. t. IV, p. 536, etc.)

les Turcs qui étaient dans le château, qu'ils rasèrent entièrement. Ochali, fort mécontent, revint à Constantinople; peu de jours après, ces mêmes Géorgiens, unis à d'autres troupes que le Sophi leur avaient envoyées, fermèrent le chemin aux Tartares qui descendaient des Monts-Carpios (1), coupèrent la tête à plus de la moitié d'entre eux et forcèrent les autres à la fuite. Ochali vécut en grande réputation parmi les Turcs et il fut le maître absolu de tout ce qui concernait la marine et les côtes de l'Empire Ottoman, avec plus de pouvoir que n'en avait jamais eu aucun Grand Amiral avant lui (2). Il tenait conseil indépendamment des autres Pachas, et il y donnait seul les ordres, ce que jamais Amiral n'avait fait. Il avait une habitude singulière: les jours où il se trouvait mélancolique, et où il ne voulait pas qu'on lui parlât d'affaires, il s'habillait de noir; quand il était vêtu de couleurs claires, c'était un signe que chacun pouvait l'aborder et lui parler. Il se fit construire pour l'habiter un grand et somptueux palais à cinq milles de Constantinople, sur la rive du détroit qui va de cette ville à la mer Noire; peu de temps après il éleva, sur le bord même de la mer, une mosquée très grande, riche et somptueuse, et à côté d'elle, une kouba ou sépulture très belle et très ornée à la mode Turque; c'est là qu'il fut enterré après sa mort.

(1) *Sic.*

(2) Ce n'est pas peu dire: car les pouvoirs d'un Capitan Pacha étaient immenses. Tout ce qui se rattachait à la marine était sous ses ordres absolus; personnel, arsenaux, îles, côtes et ports, garnisons et milices. Il avait le droit de lever des troupes et de frapper des contributions. Hors des Dardanelles, il tenait Divan et jugeait en dernier ressort, sans appel. Il donnait les charges et places dans la marine, traitait directement pour les constructions et les réparations. D'énormes revenus lui étaient assignés sur l'Archipel et l'Anatolie. Trois compagnies de Janissaires lui servaient de gardes de corps, indépendamment de ses officiers et de sa maison militaire. Enfin, il avait le cinquième de toutes les prises maritimes. (*Abrégé chronologique de l'histoire Ottomane*, De La Croix, Paris, 1768, 2 vol. in-12, t. I, p. 402.)

Il n'avait ni fils, ni fille, mais gardait dans sa maison plus de cinq cents Renégats, qu'il appelait ses fils et traitait comme tels. En 1580, il avait 72 ans (1); sa barbe n'avait aucunement blanchi; il était de haute taille, robuste, brun, avait la voix voilée à tel point, qu'on ne pouvait l'entendre que de près; sa tête (comme elle l'avait toujours été) était pelée par la teigne. Il régna et gouverna à Alger trois ans et un mois en personne, depuis le mois de mars 1568 jusqu'au mois d'avril 1571, où il se rendit en Turquie pour se joindre à la flotte Turque; il resta Roi pendant une absence de plus d'un an, jusqu'au moment où fut nommé Arab-Ahmed, en 1572 (2); pendant ce temps

(1) Il mourut le 27 juin 1587, comblé d'honneurs et de richesses, mais n'ayant jamais pu parvenir à son *desideratum*, celui de tous les grands Pachas d'Alger depuis Barberousse, c'est-à-dire la fondation d'un État unique comprenant tous les royaumes de l'Afrique septentrionale. La réalisation de ce grand rêve, qui eût peut-être donné la Méditerranée à l'Islam, fut toujours entravée par les défiances du Grand Divan. Il est utile de faire remarquer que, jusqu'à sa mort, il est qualifié de Roi d'Alger dans les lettres et mémoires des Ambassadeurs Européens, pour lesquels ses successeurs ne sont que des gouverneurs intérimaires. (Voir *(passim)* les *Négociations* déjà citées). Après les fondateurs de la Régence, Euldj-Ali fut le plus illustre des Pachas d'Alger. Il fut aussi le dernier de ceux qui méritèrent ce titre par leur valeur personnelle. Après lui, nous ne verrons plus de chefs de guerre, ni de grands politiques : ce ne seront plus que des envoyés triennaux, qui ne chercheront même pas à gouverner, et ne songeront qu'à s'enrichir, tout en sauvant leur tête, se résignant à subir le mépris et les caprices des Janissaires et de la Taïffe. La mort d'Euldj-Ali marque donc une des *époques* de l'Histoire de la Régence : elle est suivie de l'abandon de la protection effective de la Porte pour Alger, et, réciproquement, de la rupture des liens d'obéissance qui rattachaient cette ville au chef de l'Islam. On verra plus tard, malgré les ordres du Grand Divan, la milice et les Reïs déclarer la guerre à des nations amies de leur Suzerain, s'érigeant ainsi de fait en état indépendant. La France notamment, vit changer du tout au tout des relations jusqu'alors excessivement cordiales, et que Euldj-Ali, pour sa part, avait entretenues avec la plus grande affection. (Loc. cit., t. III, p. 251, 799, 848, 854, 876, etc.)

(2) La vérité est qu'Arab-Ahmed, Rabadan et Hassan-Vénitien ne furent, à proprement parler, que des Khalifats d'Euldj-Ali, qui continua à gouverner l'Afrique, et y fit nommer les Pachas à sa volonté, jusqu'au moment où une intrigue de sérail amena le gouvernement intérimaire de Djafer, qui est lui-même qualifié de *Lieutenant d'Ali* dans les lettres de nos Ambassadeurs.

il avait laissé comme lieutenant à Alger, son Kahia ou majordome, le Caïd Renégat Mami-Corso.

CHAPITRE XIX

Arab Ahmed Pacha, vingtième Roi.

§ 1er.

Au moment de la nomination d'Ochali au commandement des flottes Turques, Arab Ahmed fut pourvu du gouvernement d'Alger. Il était More ou Arabe, né à Alexandrie, en Égypte; son nom propre était Ahmed, et comme il était More ou Arabe, on le nomma Arab Ahmed, pour le distinguer des autres Ahmed. Il fut élevé, dans sa jeunesse avec les Turcs; étant ensuite passé à Constantinople, il devint gardien des esclaves du Sultan, charge très prééminente et de grand profit, parce que celui qui l'occupe prend une grande partie de ce qui est donné pour la subsistance des pauvres esclaves Chrétiens. Comme il était intelligent et subtil, il sut se faire de si bons amis que, lorsque Ochali, nommé Pacha de la Mer, quitta le gouvernement d'Alger, il en fut pourvu à sa place. Il y arriva au mois de mars 1572, avec six galères qu'il renvoya tout de suite, à cause du besoin qu'en avait son prédécesseur; car, cette année là, qui fut celle de la bataille de Navarin, il combattait contre la flotte Chrétienne (1). Et, comme à cette époque, on eut

(1) Il résulte d'une lettre de M. du Ferrier au Roi, qu'au mois de juillet 1572, les Mores de l'intérieur étaient révoltés contre les Turcs. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 282).

bien peur que cette flotte ne vint attaquer Alger, Ahmed s'occupa activement à rendre la ville aussi forte que possible (1). Tout d'abord, il fit raser un grand et riche faubourg composé de beaucoup de maisons, en dehors de la porte Bab-Azoun ; on en voit encore aujourd'hui les ruines et les murs. Il détruisit cette porte elle-même, et la refit entièrement à neuf, avec un ravelin en avant, et agrandit partout le fossé, à la largeur qu'il a encore aujourd'hui, comme nous l'avons dit dans la *Topographie d'Alger* (2). De ce même côté de la ville, qui est celui où une attaque de l'ennemi est le plus à craindre, il éleva un fort bastion ou cavalier à l'extrémité de la muraille qui touche à la mer. Il édifia aussi, en dehors de cette porte, une fontaine qui donne continuellement de l'eau. Il tourna ensuite ses soins sur l'île qui est réunie à la ville par le môle et le terre-plein qui forment le port, et (comme nous l'avons dit ailleurs) (3) il l'entoura d'une petite muraille formant comme un parapet fortifié, pour que l'ennemi ne put y débarquer et, de là, battre la ville. Il y construisit la tour du Fanal et l'autre tour qui est à la pointe de l'île, pour garder le port pendant la nuit. Depuis, il fit une autre fontaine considérable en dehors de la porte Bab-el-Oued, en réunissant beaucoup de sources qui prennent naissance dans les petites montagnes voisines d'Alger; les eaux en sont très claires, très fraîches et salubres. Il s'occupa à ces divers travaux pendant tout le temps de son règne qui dura deux ans et deux mois, toujours présent au milieu des ouvriers et les dirigeant, un bâton à la main. Il n'arriva rien de re-

(1) Charles IX, instruit des projets de l'Espagne contre Alger, en avait fait instruire Ahmed par le Gouverneur de Marseille. (Voir sa lettre, citée dans les *Négociations*, t. III, p. 388). En revanche, le *Roi d'Alger* avait envoyé à son allié des présents de chevaux, lions, tigres et bubales (que M. de Menillon appelle : *vache fort estrange*). (Loc. cit., p. 552).

(2) Chap. IX.

(3) Id.

marquable de son temps (1), hors une grande peste qui dura près de deux ans et enleva plus d'un tiers de la population. Il rendit une justice rigoureuse et fit pendre une grande quantité de Mores pour des fautes très légères. Il était naturellement cruel, et comme il avait été longtemps gardien de captifs, il avait toujours le bâton à la main, en frappait les esclaves, et si quelque Chrétien cherchait à s'enfuir (comme cela arrivait chaque jour) il remplissait lui-même l'office de bourreau, tout Roi qu'il était, et les bâtonnait sans pitié de sa propre main. Il eut un soin particulier de satisfaire la milice, que son prédécesseur Ochali avait mécontentée et avec laquelle il avait toujours vécu en dissention ; cette conduite lui concilia l'affection des Turcs (2) qu'il put gouverner quoiqu'il fut More ou Arabe, chose qui se voit rarement, parce que les Turcs considèrent tous les Mores comme de la vile canaille ou à peu de chose près.

§ 2.

En 1574, quand Ochali attaqua La Goulette et le fort de Tunis, Arab Ahmed, aussitôt qu'il eut appris son arrivée, partit d'Alger à la fin de mai, laissant à Alger son successeur Rabadan Pacha. Il emmenait trois galères à lui,

(1) Haëdo ne semble pas avoir eu connaissance des démarches qui furent faites en 1572 pour mettre un prince Français sur le trône d'Alger. On peut lire toutes les lettres relatives à cette singulière tentative dans le tome III des *Négociations* (p. 231 et 291-348).

(2) Tout cela n'est pas très exact. Les Turcs ne laissèrent pas Ahmed gouverner aussi tranquillement que le dit Haëdo. Le parti des Reïs, commandé par Mami Arnaute, se mit en révolte ouverte et gagna sa cause. En même temps, Charles IX se plaignait à la Porte des infractions non réprimées par Ahmed, qui fut disgracié et destitué sur les réclamations de l'évêque d'Acqs : « Il y a plus de deux mois » qu'il a esté faict *mansy* (c'est-à-dire privé de solde et de grade), et » en sa place a esté destiné un autre Turc appelé Caïd Ramdan, etc. » (Lettre de M. l'évêque d'Acqs au Roi, *Négociations*, t. III, p. 553, 554).

et quatre autres appartenant à des Reïs ses amis; ils s'arrêtèrent quelque temps à Bougie, jusqu'à ce qu'ils surent l'arrivée d'Ochali à La Goulette et ils vinrent alors se joindre à lui. L'Amiral lui donna le commandement d'une des batteries dressées contre La Goulette, du côté de Arraez; Arab Ahmed se montra diligent et valeureux, non-seulement comme chef, mais encore dans le combat où il se portait en personne comme un simple soldat. Après la prise de La Goulette et du fort, il revint à Constantinople avec Ochali. En 1577, le Sultan lui donna le gouvernement de l'île de Chypre, qu'il exerça toute cette année; en 1578, les Janissaires s'insurgèrent contre lui, à Famagouste, parce qu'il ne leur donnait pas leur paye au temps voulu; ils envahirent son palais et lui coupèrent la tête (1); il fut donc Roi à Alger deux ans et deux mois, et dans l'île de Chypre un peu plus d'un an. A son départ d'Alger, il commençait à grisonner et avait cinquante ans; à sa mort, il en avait cinquante-quatre; c'était un homme robuste, très charnu, très brun, très velu et barbu; son poil était noir, sa stature moyenne, son caractère très colère et cruel. Il y avait eu dans son temps une grande peste à Alger; les Rois, comme nous l'avons dit ailleurs, héritent de ceux qui meurent sans enfants, et des Mores mêmes s'ils en ont, à moins qu'ils ne soient majeurs; encore, dans ce cas là, prennent-ils une part; cette épidémie lui procura ainsi de grandes richesses, dont hérita son fils, qui fut capitaine à Fanal, et possédait deux galères bien armées; ce fils s'appelait Mohammed, et vécut à Constantinople.

---

(1) Voir p. 415, note 2.

CHAPITRE XX

Rabadan Pacha, vingt-unième Roi

§ 1er

A la fin du mois de mai 1574, Rabadan Pacha, Renégat Sarde (1), prit possession du Pachalik. Il avait été capturé tout jeune en Sardaigne, un jour où il gardait un petit troupeau de chèvres appartenant à son père; son patron, marchand Turc d'Alger, qui l'avait acheté, vit que c'était un enfant bien doué et intelligent, et l'envoya à l'école, où il apprit les langues Turque et Arabe, ainsi que la lecture et l'écriture (2) de ces deux idiomes. Il vécut longtemps avec son patron et, devenu grand, se maria avec une Renégate Corse, s'occupant de commerce; plus tard, il fut nommé Caïd dans divers pays. Pendant les nombreuses années qu'il occupa ces charges, il acquit de grandes richesses, du crédit et de la réputation, et se fit connaître de tout le monde comme un homme juste, droit, doux, bénin, ce qu'il était réellement; il avait un jugement et une prudence remarquables pour un Turc. Ce fut pour ces raisons qu'Ochali l'emmena avec lui, en 1569, quand il entreprit la conquête du Royaume de Tunis. En 1570, en retournant à Alger, il le laissa comme Gouverneur de la Tunisie, se disant qu'avec la prudence, la justice, la douceur et le bon jugement qu'il avait plus que tous autres, Rabadan contenterait et pacifierait les Mores de ce Royaume nouvellement conquis. Les prévisions d'Ochali furent justifiées, et Rabadan gouverna en grande paix jusqu'au moment où Don Juan d'Autriche,

---

(1) D'après notre ambassadeur à Constantinople (lettre de M. de Noailles à Charles IX), Rababan était de nation Turque, et non Renégat Sarde, comme le dit Haëdo. (*Négociations*, t. III, p. 554).

(2) Sic.

qui prit Tunis en 1573, le força de se retirer à Kaïrouan avec tous ses Turcs (1). Pendant le temps de son gouvernement, il ne fit rien de remarquable, sinon quelques escarmouches contre les Chrétiens qui occupaient alors la Goulette. Après sa retraite à Kaïrouan, il battit une armée de Mores qui, aidée de cinq cents soldats Chrétiens que le Général de la Goulette leur avait envoyés, était venue l'attaquer à Mahamete, ville située entre Tunis et Kaïrouan ; il en fit un grand massacre et captura quelques Chrétiens. En 1573, les Mores et les habitants d'Alger demandèrent au Sultan de faire remplacer Arab Ahmed (2) et de leur envoyer pour roi Rabadan, qui leur était connu depuis son enfance et était très aimé et chéri à cause de sa bonté. Pour mieux réussir, ils envoyèrent à Constantinople un de leurs principaux marabouts, nommé Sidi Bou Taïb, sur la galiote de Mami-Arnaute, Capitaine de la mer, qui y allait pour se plaindre d'Arab Ahmed, qui lui avait enlevé sa charge et l'avait donnée à un autre Renégat Albanais, nommé Morat Reïs le Grand ; sur cette même galiote, se trouvait Muley Maluch, frère du Roi de Fez Muley Abdallah et oncle de Muley Mohammed (plus tard, il fit la guerre à ce dernier et fut tué à la même bataille que le Roi de Portugal Don Sébastien, au mois d'août 1578). Muley Maluch allait en Turquie pour demander au Sultan de l'aider à recouvrer le Royaume de Fez, dont il avait été chassé depuis plusieurs années, pendant lesquelles il avait vécu à Alger, en grande crainte de son frère Muley Abdallah. Le Sultan leur accorda à tous leur demande, c'est-à-dire, aux habitants d'Alger Rabadan pour Roi, et à Muley Maluch l'investiture du Royaume de Fez ; à cet effet, il écrivit à Rabadan de ré-

(1) Voir page 414, note 3.

(2) Voir page 421. D'après une lettre adressée par M. de Menillon à Charles IX, Arab Ahmed avait voulu faire délivrer des esclaves Français pris par quelques corsaires ; Mami Arnaute excita une émeute de la Taïffe, et le Pacha, abandonné de tous, se vit réduit à l'impuissance. (*Négociations*, t. III, p. 553).

tablir Muley Maluch sur son trône. Il chargea le Capitaine Mami-Arnaute de porter ses dépêches (en lui restituant la charge de Capitan qu'Arab Ahmed lui avait enlevée), et celui-ci partit de Constantinople le 20 mars, y laissant Ochali qui faisait ses apprêts pour se rendre à la Goulette (1). A ce moment, Rabadan était retiré à Kaïrouan (comme je l'ai dit), s'étant enfui de Tunis d'où Don Juan l'avait chassé. En conséquence, le Capitaine Mami Arnaute vint à Sus, port du Royaume de Tunis, et de là fit savoir à Rabadan sa nomination au gouvernement d'Alger, l'invitant à venir s'embarquer. Celui-ci ne retarda pas son départ, et laissa à sa place un de ses Renégats, qui était Beglierbey de son armée, lui donnant le commandement des Turcs jusqu'à l'arrivée d'Ochali. Il se trouvait en mer, à la hauteur du cap Bon (qu'ils appellent Cimbulo), quand sa flotille fut aperçue par Don Juan de Cardona, Général des galères de Sicile, qui lui donna la chasse pendant six ou sept milles seulement ; ils parvinrent à lui échapper en faisant quelques signaux qui donnèrent à croire à Don Juan de Cardona que, derrière une pointe voisine où les Turcs avaient mis le cap pour prendre terre, il devait y avoir plusieurs vaisseaux amis qu'ils appelaient par ces signaux à leur secours ; comme il était seul et très en avant des galères de Sicile, il n'osa ni pousser plus loin, ni continuer la chasse ; s'il eût fait deux milles de plus, il les eût pris, car Rabadan, Muley Maluch, son beau-frère Hadj Morat, le Capitan Mami-Arnaute et tous les autres, s'étaient déjà déshabillés et mis à la légère, pour se jeter à la mer et s'échapper en gagnant la côte (2). Le nouveau Pacha arriva à la fin de mai et fut reçu avec un contentement général. Il

(1) Voir la lettre de M. de Noailles, d'avril 1574 (*Négociations*, t. III, p. 488, etc.).

(2) Cette anecdote, jointe à l'abandon précipité de Tunis lors de l'attaque de Don Juan d'Autriche, ne nous montre pas Rabadan sous un aspect très belliqueux.

s'occupa tout d'abord de grands préparatifs de guerre pour se rendre à Fez, avec Muley Maluch, conformément aux ordres du Sultan, et d'envoyer du monde à la Goulette, afin d'aider Ochali à son arrivée, ce que le Grand Seigneur lui avait encore ordonné. A la fin de juillet, ayant appris qu'il y était arrivé, il lui envoya ce même Capitan de la mer, Mami Arnaute, avec neuf grosses galères et galiotes chargées de troupes, artillerie et munitions, qui furent très utiles à Ochali. Au mois de décembre 1575, il partit d'Alger pour Fez, dans l'intention de mettre Muley Maluch en possession de ce Royaume. Il avait avec lui six mille mousquetaires Turcs, mille Mores Azuagues, vassaux du Roi de Kouko, armés de mousquets et bons soldats (les Rois d'Alger se servaient d'eux depuis plusieurs années dans leurs guerres et dans les détachements qu'ils envoyaient à travers le pays pour recueillir l'impôt), huit cents Spahis à cheval et douze canons, avec beaucoup de projectiles, poudre et munitions. En chemin, il augmenta son armée d'environ six mille cavaliers provenant de ses vassaux Mores ou des Arabes amis. Il arriva avec son armée, au milieu de janvier 1576, à deux milles de Fez, où Muley Mohammed le Nègre, neveu de Muley Maluch, l'attendait avec environ trente mille cavaliers Mores et autant de fantassins, parmi lesquels il y avait près de trois mille mousquetaires Elches et Andalous, ou Mores d'Espagne. Pendant tout le temps que Muley Maluch était resté à Alger, à l'époque de sa fuite et de son absence de Fez, il n'avait pas cessé d'entretenir des intelligences avec les principaux Caïds de Fez et du Maroc, qui lui avaient assuré qu'ils désiraient beaucoup le voir remonter sur le trône. Depuis son retour de Constantinople, il avait continué ses démarches avec encore plus d'activité, et avait prévenu ses partisans que le Roi d'Alger et tous ses Turcs allaient arriver, en les priant de se tenir prêts et de se déclarer en sa faveur, aussitôt qu'il serait entré dans le Royaume. En résumé, Muley Maluch, homme discret, et (comme je

l'ai entendu dire de beaucoup de personnes qui l'approchaient de près) très perspicace et très éloquent, sut si bien négocier, que lorsque le Roi d'Alger arriva à Fez, les principaux Caïds et tous les Elches et Andalous mousquetaires étaient subornés et rangés à son parti. Aussi, dès le commencement de la bataille, ils passèrent de son côté; Muley Mohammed fut obligé de s'enfuir vers Maroc, avec quelque peu de Caïds qui la suivirent et furent fidèles; de sorte que Rabadan Pacha, Roi d'Alger, et son armée n'eurent personne à combattre. Aussi entrèrent-ils tous à Fez sans opposition, furent-ils bien reçus, et Muley Maluch se vit obéi de tous sans contradiction; presque tous les Caïds et les vassaux de son neveu vinrent lui baiser la main. Cela fait, Rabadan se décida à regagner Alger, et Muley Maluch, en récompense de son aide, lui donna trois cent mille metikals d'or, beaucoup de richesses et cent Chrétiens esclaves de son neveu, qui se trouvaient à Fez; quant aux Turcs, il ajouta à la paye qui leur était due beaucoup de joyaux, et leur répartit une grosse somme qu'il emprunta aux Mores et aux Juifs de Fez, en sorte qu'ils s'en allèrent tous très contents et satisfaits. Et, pour s'affermir davantage sur ce trône nouvellement conquis, il obtint de Rabadan Pacha qu'il lui laisserait les mille Azuagues qu'il avait amenés et environ trois cents Turcs; de plus, quelques-uns des principaux de ceux-ci, auxquels il offrit de riches récompenses, restèrent avec lui de bonne volonté sur sa demande; c'est avec leur aide que, plus tard, il conquit le Royaume de Maroc et d'autres Provinces, chassa Muley Mohammed dans les montagnes, et le força ensuite de s'enfuir à Tanger y demander en désespéré la protection du Roi Don Sébastien de Portugal; ce fut encore grâce à ces auxiliaires, qu'il put battre ce Roi et son rival, dans la bataille qui se livra, le 5 août 1578, près de la ville de Alcacer, où il fut tué lui-même d'un coup de mousquet qu'un Portugais lui tira dans la poitrine, au commencement de l'action. Rabadan rentra à Alger au milieu de

mars 1576; le 29 juin 1577, jour de Saint-Pierre et Saint-Paul, arriva à Alger Hassan Pacha, Vénitien, Renégat d'Ochali, que le Sultan lui envoyait pour successeur. Rabadan régna donc à Alger trois ans et un mois; pendant ce temps, Alger fut plus tranquille qu'il ne l'avait jamais été (1), parce que Rabadan gouverna avec une telle justice et équité, qu'il n'y avait pas un seul homme qui se plaignît de lui, et on ne peut dire desquels il fut le plus aimé, des Mores ou des Turcs. Aussi, quand ils virent qu'il les quittait, tout le monde en éprouva un immense chagrin. Pendant son règne, il fit élever un bastion très beau et très fort, au-dessous de la porte Bab-el-Oued, à l'extrémité des murailles qui touchent à la mer; nous en avons donné ailleurs (2) la forme et les dimensions.

§ 2.

Au mois d'août suivant, et le 19 de ce mois, il partit d'Alger pour Constantinople dans la galère *Saint-Paul* de Malte, que les Corsaires d'Alger avaient prise, le 1er avril de cette même année, à l'île Saint-Pierre, près de la Sardaigne; elle lui appartenait, parce que les Rois d'Alger retenaient pour leur part de prise toutes les coques et les agrès des navires qui se capturaient; il partit avec cinq autres galères Turques qui avaient servi d'escorte à son successeur, Hassan Pacha. Arrivé à Constantinople, il fit si bien, que le Sultan, informé de ses services et de sa très bonne manière de gouverner, lui confia tout de suite le Pachalik de la ville et du Royaume de Tunis. Il y arriva au milieu d'octobre, et tous les habitants, qui connaissaient sa justice et sa bonté, l'y reçurent très

(1) Au printemps de l'année 1576, Don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, fit une descente dans l'île de Kerkennah et la ravagea à fond. (De Thou, *Histoire universelle*, t. VII, p. 350).

(2) *Topografia*, chap. IX.

joyeusement; il gouverna ce Royaume pendant deux ans, en grande paix et tranquillité, très bien vu de tous les Mores, Turcs et Arabes. En octobre 1579, le Sultan lui envoya un successeur, et, pour qu'il conservât à jamais le gouvernement de Tlemcen, qui lui fut donné à cette époque, il n'y fut pas simplement nommé Caïd, comme l'avaient été tous les autres, ni soumis aux Pachas, mais il reçut lui-même le titre de Pacha et fut exceptionnellement soustrait à la juridiction d'Alger. En ce temps-là, le Sultan fut informé que le Roi de Fez, frère et successeur de Muley Maluch, cherchait à faire alliance et amitié avec le Roi d'Espagne Philippe II, et ne voulait pas reconnaître le Grand Seigneur comme suzerain, ainsi que l'avait fait son frère; depuis la bataille où moururent les trois Rois Don Sébastien, Muley Maluch et Muley Mohammed, et où il avait gagné de si grandes richesses, il ne lui avait envoyé ni présent, ni ambassade, quoiqu'il eût reçu lui-même un envoyé de Constantinople, qui était venu le féliciter de ses victoires et de son avènement, et lui offrir un très riche sabre; informé aussi qu'il avait fait décapiter la plupart des Turcs qui étaient dans son Royaume, il soupçonnait (comme ce fut en ce temps-là le bruit public) que le Roi de Fez se disposait à déclarer la guerre à Alger, allié pour cela au Roi d'Espagne (1). Il envoya donc l'ordre à Rabadan de pénétrer les desseins du Roi de Fez, de lui déclarer la guerre et de le chasser de son Royaume, si les informations prises confirmaient ses soupçons; il ordonna en même temps au Roi d'Alger et à ceux de Tripoli et de Tunis, de fournir à cet effet toutes les troupes, l'artillerie et les munitions nécessaires, et de faire, chacun de leur côté, tout ce dont ils seraient re-

(1) Il est certain qu'à cette époque, les souverains du Maroc cherchèrent à s'allier à l'Espagne : Euldj-Ali surveillait avec soin leurs menées, sur lesquelles il était renseigné par les ambassadeurs français, et ne cessait d'exciter le Sultan à en finir avec ces vassaux révoltés et à faire de l'Afrique du Nord un Empire unique, dont Alger eût été la capitale. (*Négociations*, déj. cit., t. IV, p. 241, 266, 517, etc.)

quis par Rabadan. Celui-ci partit de Tunis dans l'intention d'exécuter ces ordres et se rendit à Bizerte pour s'embarquer dans sa galère, le *Saint-Paul*, qui s'y trouvait alors, et se diriger de là vers Alger et Tlemcen. A la fin de novembre, comme il était encore à Bizerte, logé sous la tente avec tout son monde, attendant que sa galère et les autres qui devaient l'accompagner fussent prêtes, arriva une galère d'Alger, que la milice envoyait au Sultan pour lui porter des plaintes et des accusations contre Hassan Pacha, Renégat Vénitien, qui gouvernait Alger; dans ce navire, se trouvaient les principaux Janissaires, les Boulouks Bachis, et des Mores des Provinces d'Alger, que la milice avait envoyés en personne à Constantinople pour informer le Sultan des violences et des vexations commises contre eux par Hassan Pacha. Parmi eux, pour le même objet, et de la part de la ville d'Alger, se trouvait le marabout Sidi Bou Taïb, *Caciz* (1) de la principale mosquée d'Alger; tous avaient commission, de la part de tout le Royaume, de demander au Sultan qu'il leur donnât pour roi Rabadan Pacha. En apprenant ces nouvelles, celui-ci empêcha la galère de passer outre, et écrivit à la milice que, pour l'amour de lui, elle calmât sa haine contre Hassan Pacha; il se conduisait ainsi pour deux raisons : la première était l'obligation que lui aurait de cette démarche Ochali, maître et patron d'Hassan, qui lui avait fait donner le Royaume d'Alger, et la seconde la crainte qu'Ochali ne crût que c'était lui qui avait excité la milice à le demander pour Roi. Tel était le respect que tout le monde avait pour Ochali, à cause de sa grande puissance et de son autorité ! Mais la milice d'Alger ne voulut pas se rendre aux prières de Rabadan et envoya, au contraire, en grande hâte et par la même route de terre, d'autres Boulouks Bachis à Bizerte; ils devaient arrêter les premiers, qui n'a-

(1) Ce mot est transcrit par Haëdo, tantôt sous cette forme, tantôt sous celle de *Chaciz*.

vaient pas continué leur route, les envoyer enchaînés à Alger, et aller à Constantinople à leur place; ceux-ci, effrayés de la colère de la milice, n'osèrent ni désobéir ni attendre un nouvel ordre. Il s'en suivit que, Rabadan Pacha espérant être nommé Roi d'Alger, séjourna à Bizerte, d'où il ne partit que le 15 mars 1580; il se dirigea vers Alger, où il arriva le 4 avril. Il y avait en ce moment une grande sécheresse (1) qui mettait en danger les récoltes, parce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait plu; il arriva que la nuit même de l'arrivée de Rabadan, et avant qu'il ne débarquât, il tomba une grosse pluie. Cela fut cause que toute la ville commença à proclamer, qu'à cause du mérite de Rabadan, qui était un saint homme et un marabout, Dieu avait envoyé cette pluie pour fêter son arrivée. A son débarquement, il ne demeura en ville que trois jours, quoiqu'il y possédât de très beaux palais, et se rendit à la hâte dans une de ses fermes, située à quatre milles d'Alger, où il se logea avec les nombreux Renégats et domestiques de sa suite dans de petites maisons ou sous la tente, répandant le bruit qu'il s'apprêtait à aller immédiatement à Tlemcen, afin de ne pas exciter les soupçons d'Hassan Pacha, qui était défiant et sournois. Ensuite, ne voyant pas arriver la galiote de son gendre, le Caïd Khader de Constantine, dont il avait besoin pour prendre la mer, attendant son kahia ou majordome qu'il avait envoyé au Sultan avec quelques commissions particulières, dans la galère des Janissaires dont nous avons parlé, il continua à rester où il était, s'attendant toujours à être nommé roi d'Alger. Il y séjourna jusqu'au 29 août, jour où arriva l'eunuque Djafer Pacha qui venait prendre le gouvernement (2).

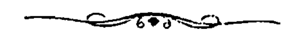
(1) Pendant l'hiver de 1579-1580, il y avait eu à Alger une famine terrible; les Janissaires s'étaient révoltés et avaient pillé les magasins publics et privés.

(2) Dans les lettres de nos ambassadeurs, Djafer est qualifié de *Lieutenant d'Euldj Ali*. (Lettres de M. de Germigny au Roi, *Négociations* déjà cit., t. IV, p. 85, 86, etc.)

Cela décida Rabadan à aller en personne à Constantinople, en compagnie d'Hassan qui cessait d'être Roi. S'embarquant donc dans sa galère, le *Saint-Paul de Malte*, il partit avec Hassan le 19 septembre 1580. C'était un homme de cinquante-cinq ans, de taille moyenne, d'un teint brun, avec une forte barbe noire, de l'embonpoint et les yeux un peu bigles ; c'était, comme nous l'avons dit, un bon gouverneur, très juste, sans cupidité, très amateur de la lecture des livres religieux arabes et turcs, occupation qui lui prenait tout le temps que les affaires lui laissaient (1). Il n'eut qu'une seule femme, Renégate Corse, qui lui donna un fils alors âgé de vingt-un ans, et deux filles, dont l'aînée épousa un riche Renégat Espagnol, nommé Caïd Mami, et la seconde le Caïd Khader, fils d'un Renégat Napolitain.

H.-D. DE GRAMMONT.

(*A suivre.*)



(1) Ramadan revint à Alger comme Pacha en avril 1582 ; mais la milice se refusa à le reconnaître, et redemanda Hassan Vénitien, ce qui cadre assez mal avec les appréciations d'Haëdo. Il quitta Alger en août 1583, et fut nommé Pacha à Tripoli ; il y mourut en 1584 ; De Thou dit qu'il fut massacré par la milice, étant en guerre avec le Roi de Kairouan. (*Histoire universelle*, t. IX, p. 226). D'après une lettre de M. de Maisse au Roi, il aurait été empoisonné. (*Négociations*, t. IV, p. 315). Ce fut sa veuve qui fut la victime de la cruauté du praticien Emo, et dont la fin dramatique faillit rallumer la guerre entre la Porte et Venise. (*Négociations*, t, IV, p. 313-327, 358, 551, etc).

NOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION DANS LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142 et 143)

VIII

Le général Jusuf entre en relations avec le commandant de la province d'Oran. — Il décide qu'il se portera à proximité du Djebel El-Eumour pour pouvoir y pénétrer de concert avec le général Deligny. — Panique des tribus du sud du cercle de Tniyet-el-Ahd. — La colonne Liébert se porte, pour les protéger, sur la position d'Aïn-es-Sfah. — La colonne Jusuf va camper à Aïn-Madhi. — Elle pénètre dans le Djebel El-Eumour par le défilé d'Er-Reddad. — La colonne Jusuf se portant sur Taouïala, est arrêtée par une crue subite de l'ouad El-Megatel. — Soumission du Djebel El-Eumour. — Évacuation de ce pays et retour de la colonne sur Aïn-Madhi. — La colonne va camper sur la rive gauche de l'ouad Mzi. — De nombreuses tentes demandent l'aman. — La colonne va s'établir à Ras El-Aïoun, puis, plus tard, à Er-Reg, pour y recevoir les soumissions. — Le général Jusuf se dirige sur Tadjrouna, où se trou-

vent réunies les colonnes Deligny et Martineau. — La colonne Jusuf rentre à Laghouath. — Le général Deligny se porte sur l'ouad Zergoun, qu'il trouve évacué par les rebelles. — Difficultés de parcours que rencontre le convoi amené à Djelfa par le général Ducrot. — Expédition du général Ducrot sur les Oulad-Brahim-Sahri. — Le général Deligny reçoit, sur l'ouad Zergoun, la soumission d'une grande partie des Harar et d'autres tribus de son commandement.

—

Depuis longtemps déjà, le Gouverneur général avait prescrit au général Jusuf de se mettre en relations avec le général Deligny, afin de pouvoir combiner leurs opérations. Jusqu'ici, tous les efforts tentés par le commandant de la province d'Alger pour arriver à ce résultat avaient été infructueux, c'est-à-dire que toutes ses dépêches étaient restées sans réponse, soit que le commandant de la province d'Oran fût occupé ailleurs, ou qu'il ne crût pas cette combinaison urgente, soit qu'il pensât qu'il suffisait à sa tâche pour avoir raison du marabouth, et le rejeter dans l'extrême Sud ou dans le Marok ; quoi qu'il en soit de ces hypothèses, nous le répétons, les tentatives du général Jusuf n'avaient point abouti. Pourtant, cet officier général recevait, le 21 octobre, de son collègue de la province de l'Ouest, une dépêche lui annonçant qu'après avoir longé le Djebel El-Eumour sans y pénétrer, il était rentré sur ses magasins de Géryville ; il ajoutait qu'il se disposait à remonter jusqu'à Saïda pour s'y ravitailler, et que, par suite, il n'était point encore en mesure de combiner son action avec la sienne.

Mais les instructions qu'avait reçues le général Jusuf du Gouvernement général étaient si précises, qu'il ne crut pas possible de se dispenser d'y obtempérer et d'en retarder plus longtemps l'exécution. Il y avait évidemment lieu de supposer que le général Deligny avait reçu des ordres analogues à ceux du commandant de la province d'Alger, ordres qui, dans la pensée de celui-ci, devaient ramener infailliblement son collègue dans le Djebel El-Eumour. Le général Jusuf avait donc décidé qu'il se dirigerait à l'avance sur ce massif, afin d'être prêt à tout événement, et disposé à entrer sans retard en action dès que paraîtrait dans ces parages le commandant de la colonne d'Oran.

Il y a, en effet, un intérêt capital à pénétrer dans le Djebel

El-Eumour, qui est complétement en rébellion depuis la défection de ses contingents, le 6 août, à Thaguin, et qui pouvait, au besoin, servir de refuge et de réduit aux rebelles de la province d'Oran, et permettre au marabouth, en y abritant les populations insurgées, et en le débarrassant — au moins momentanément — du soin de les protéger contre nos coups, de reparaître sur nos derrières, et de faire quelque tentative sur nos tribus nouvellement soumises et réinstallées sur leurs territoires. Le Gouverneur général insistait d'ailleurs vivement pour qu'on en finît promptement avec ce foyer d'insurrection.

Le général Jusuf décida donc qu'il se porterait sur Aïn-Madhi, afin d'être prêt à envahir le Djebel par le sud-est, pendant que le général Deligny y pénétrerait par l'ouest.

Les journées des 27 et 28 octobre sont employées par le général Jusuf à préparer cette opération. Un grand nombre de ses animaux de transport, chevaux et mulets, sont fatigués, blessés, et, par suite, indisponibilisés ; son matériel, — bâts, ustensiles et objets de campement — est dans le plus mauvais état. D'un autre côté, le poste de Laghouath ne présente que des ressources insignifiantes pour les réparations. C'est surtout dans ces conditions que se révèle l'ingéniosité du soldat français, sa science du débrouillage, laquelle consiste à faire quelque chose avec rien, et à créer sans éléments de création. Enfin, après deux jours et deux nuits d'une besogne inouïe, la colonne avait reconstitué un outillage, — très imparfait, il est vrai, — permettant de mobiliser 2,032 animaux de transport, dont 1,700 dromadaires, et d'emporter cinq jours de vivres, lesquels, joints à pareille quantité que les hommes devaient emporter dans le sac, alignaient la colonne à dix jours de vivres de toute nature.

L'habillement et la chaussure de l'infanterie laissaient également beaucoup à désirer ; les combinaisons les plus imprévues fournirent à nos merveilleux troupiers les moyens de se vêtir et de se chausser. Il est clair que l'uniformité eut fort à en souffrir ; mais là n'était pas la question : il fallait marcher, et là, encore une fois, le règlement était mis de côté. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ces misères n'enlèvent rien à la gaîté de nos soldats, d'abord, parce qu'ils ont la santé, et parce

qu'ils savent que leur général, s'il a exigé d'eux parfois de vigoureux efforts, ne leur a jamais marchandé ni sa sollicitude, ni ses soins.

Mais avant de nous mettre en marche avec la colonne Jusuf, voyons ce qui se passe sur la ligne de ceinture du Tell de l'ouest de sa province.

Bien que le marabouth et la plupart de ses partisans eussent été rejetés dans l'extrême Sud, les tribus du Tell n'étaient cependant pas complétement rassurées. Des nouvelles, répandues perfidement parmi les Beni-Lent, les Oulad-Amar et les Oulad-Oradj, du cercle de Tniyet-el-Ahd, annonçaient comme prochaine l'apparition du marabouth ou de son oncle Sid El-Ala. Ces tribus, dont les campements sont sur la rive droite du Nahr-Ouacel, sont prises de panique et se retirent précipitamment vers le nord. Pour les rassurer, la colonne Liébert, qui, depuis le 19 de ce mois, est établie à Aïn-Toukria, appuie à l'ouest et va prendre position dans la vallée de Ticemsil, chez les Beni-Maïda. Elle se met en mouvement le 29 octobre, et s'arrête à Aïn-es-Sfah, position bonne et commode, où elle s'établit, et où elle restera en observation jusqu'au 21 novembre prochain.

La colonne Jusuf quitte Laghouath le 24 octobre: elle va reprendre ses marches fatigantes, pénibles, dans la halfa, dans les sables, dans les rochers, dans le lit rocailleux des torrents, par un soleil accablant, par un froid pénétrant, par des pluies diluviennes, par des ouragans de sable et de grêle, par des journées sans eau ou d'inondation, par toutes les misères enfin de notre glorieuse profession, et tout cela dans l'espoir de pouvoir joindre une bonne fois un ennemi hargneux, harcelant, agaçant, qui refuse toujours le combat, ou qui s'évanouit comme un fantôme quand il semble qu'il n'y a plus qu'à étendre la main pour le saisir. Mais rien ne lassera nos bonnes et excellentes troupes; elles ont la foi, et la foi enfante des miracles; elles ont aussi cette force morale, cette trempe solide qui fait supporter sans se plaindre les privations, les fatigues et le mal-être, et cette indomptable valeur qui fait triompher des obstacles et des impossibilités.

La colonne s'est dirigée sur Aïn-Madhi, mais en passant par

El-Haouïtha. En ne prenant point la route directe, et en appuyant un peu au sud, le général donnait le change à l'ennemi, qui, en effet, se croyant menacé vers Tadjrouna, où le marabouth, ne se sentant plus poursuivi, avait pris ses campements avec une partie de ses contingents, s'était hâté de replier ses tentes, et de dessiner définitivement son mouvement de retraite sur l'ouad Zergoun.

La colonne traverse le Kheneg El-Djenn, et va camper sur les r'dir de Meneggueth, entre les collines rocheuses qu'elle vient de couper et le Djebel El-Milok.

Le lendemain, 30, la colonne marche parallèlement au Djebel Methlouâ, et va prendre son bivouac sous le ksar El-Haouïtha.

Suivant toujours une direction ouest, la colonne s'engage, le 31, dans le lit de l'ouad Dhahrna, débouche bientôt sur le Kaf El-Haouïtha, et dresse ses tentes sur l'ouad Mokhaled.

Le 1er novembre, le général Jusuf va établir son bivouac sous le ksar Aïn-Madhi.

Nous l'avons dit, cet officier général avait cherché, à diverses reprises, au moyen des courriers de l'agha du Djebel El-Eumour, Ed-Din-ben-Yahya, qui était dans son camp depuis la fin de septembre, à établir des communications avec le général Deligny; mais soit mauvais vouloir, soit la crainte de tomber entre les mains des rebelles, ces courriers n'étaient jamais parvenus à traverser le pays. Enfin, le 2 novembre, le commandant de la province d'Alger recevait de son collègue de celle d'Oran, une dépêche par laquelle ce dernier lui annonçait qu'il était encore à El-Kheidher, sur le Chotth Ech-Chergui, et qu'il lui était de toute impossibilité d'arriver assez à temps pour opérer, de concert avec lui, sur le Djebel El-Eumour; mais il ajoutait qu'il allait mettre à sa disposition le général Martineau, qui manœuvrait alors du côté de Brizina; toutefois, cet officier général était obligé de passer par Géryville pour s'y réapprovisionner de quinze jours de vivres; il se rendrait ensuite de ce point à Taouïala, cette capitale du Djebel El-Eumour, et le lieu de résidence de l'agha.

En présence de tous ces retards, qui se justifiaient plus ou moins sérieusement, le général Jusuf, qui lui-même n'avait plus — le 2 novembre — que dix jours de vivres, prit le parti hardi

de s'engager seul dans cet inextricable massif du Djebel El-Eumour, où toutes les populations étaient rentrées depuis leur défection du 6 août sur l'Aïn-Thaguin. Il décida qu'il pénétrerait dans la montagne par le défilé d'Er-Reddad, — celui par lequel il avait envahi ce pays pendant son expédition du printemps, — défilé que nous connaissons, et dont nous avons décrit les difficultés dans la première partie de cet ouvrage, long couloir inflanquable de 7 à 8 kilomètres de longueur ; mais ne pouvant songer à s'enfoncer dans le Djebel avec son convoi de chameaux, le général réduisit ses approvisionnements à sept jours, dont deux seraient chargés à dos de mulets, et cinq portés par les hommes. Ces sept jours de vivres devaient le conduire jusqu'au 10. Il se pouvait qu'à cette date, la colonne Martineau eût fait sa jonction avec la sienne ; dans tous les cas, il comptait savoir assez à temps s'il pouvait compter sur elle.

Le général Jusuf employa la journée du 2 novembre à se constituer en colonne légère, et à établir un biscuit-ville dans un grand bâtiment clos de murs, situé à proximité d'Aïn-Madhi, et connu sous le nom de haouch du kaïd Rian. Cet établissement, très défendable contre des moyens arabes, reçut le surplus des vivres, les malingres, les animaux de transport, et fut confié à la garde de 200 hommes d'infanterie.

On comprendra aisément pourquoi le général Jusuf paraissait tenir au concours des troupes d'Oran pour envahir le Djebel El-Eumour, si l'on n'a point oublié que ce massif faisait partie du commandement de la province de l'Ouest.

La colonne quittait son bivouac d'Aïn-Madhi le 3 novembre, à six heures du matin ; à huit heures, elle commençait son ascension dans les gorges d'Er-Reddad ; à midi, elle avait atteint les plateaux supérieurs. Atterées par la hardiesse de cette marche, les populations rebelles s'enfuirent devant la colonne Jusuf, sans même que leurs guerriers songeassent à défendre l'accès de leurs montagnes, ce qui pourtant était chose facile ; car ce défilé serait certainement inexpugnable si quelques hommes déterminés tenaient les hauteurs qui le commandent et l'étreignent sur tout son parcours. A quelque distance de Foum Er-Reddad, — la bouche du défilé, — s'élève, sur la rive gauche du torrent, un

piton presque inaccessible et dominant tout le pays : c'est le Mergueb mtâa Aïn-Madhi. Le général fait occuper cette position par deux compagnies de Tirailleurs algériens approvisionnées à cinq jours de vivres, auxquels il fait ajouter quelques moutons. En tenant cette position, que les gens du Djebel El-Eumour pourraient songer à occuper, ce détachement était suffisant pour assurer la retraite de la colonne, au cas où elle serait obligée de l'opérer de ce côté. Il était prescrit à ces deux compagnies de rester sur ce point jusqu'au retour de la colonne, ou jusqu'à épuisement de ses vivres si — ce qu'il fallait prévoir — elle l'effectuait par une autre direction ; dans ce dernier cas, le détachement rentrerait à Aïn-Madhi sans attendre de nouvelles instructions.

Les deux compagnies de Tirailleurs allèrent donc prendre leur position sur le sommet du Mergueb (observatoire). Un vent épouvantable, qui y souffla tout le jour et toute la nuit, ne faisait pas précisément de ce poste un lieu bien enchanteur. Juchés sur ce piton, les officiers de Tirailleurs, qui n'ont d'autre tente que celle du soldat, trouvent par fortune, à son sommet, les ruines d'un ancien ksar, qu'ils font déblayer pour s'abriter tant bien que mal entre ses murailles de pierres sèches.

La colonne, qui avait continué sa marche en remontant l'ouad Er-Redad, y fut accueillie par un violent orage qui, en quelques instants, l'avait transformé en un torrent large et profond. L'arrière-garde faillit même être surprise par l'inondation que détermina la crue subite du cours d'eau ; mais gens et bêtes parvinrent, malgré de grandes difficultés, à se réfugier sur l'une de ses berges, où ils attendirent l'écoulement des eaux.

La colonne dressait ses tentes sans opposition devant le ksar El-R'icha. Elle était arrivée au cœur du pays sans coup férir ; aussi recueillait-elle sans plus tarder les fruits de son audace : dès le lendemain 4, les gens de ce ksar et de celui de Taouïala, les Oulad Iâkoub-er-Rabaâ, les Oulad Mimoun et les Adjalat, se présentèrent au général pour lui faire leurs offres de soumission.

Le même jour, le général Martineau informait le commandant de la province d'Alger qu'il serait à Taouïala le 9, et qu'il pourrait lui céder deux ou trois jours de vivres.

Le général Jusuf se dirige, le 5 novembre, sur le ksar de Taouïala ; mais un orage de grêle et d'eau glacée, plus violent encore que celui de la veille, et qui avait grossi considérablement l'un des affluents de droite de l'ouad Hamouïda, vint lui barrer le chemin au moment où il allait engager ses troupes dans le lit de ce cours d'eau, ordinairement à sec. La colonne est obligée, dès lors, de s'arrêter et de poser son camp sur les bords de l'ouad El-Megatel, à 3 lieues en deçà du bivouac projeté. La température s'était sensiblement abaissée jusqu'à 2° au-dessus de zéro.

L'effroi qu'avait produit sur les populations du Djebel El-Eumour la brusque et foudroyante irruption de la colonne Jusuf dans leurs montagnes, incursion qui y avait paralysé toute idée de résistance, amenait suppliantes à son camp de l'ouad El-Megatel les tribus de l'ouest du Djebel qui ne lui avaient point encore fait leur soumission. Toutes les tribus et tous les ksour du Djebel, à l'exception de quelques individualités trop compromises pour espérer notre pardon, étaient dès lors rentrées dans le devoir. L'agha Ed-Din-ben-Yahya, qui, nous l'avons dit, était dans le camp du général Jusuf depuis la fin de septembre, avait été réinstallé chez lui et rétabli dans son autorité : il allait s'occuper de réorganiser et de reconstituer le pays, fortement bouleversé depuis quelques mois.

La soumission du Djebel El-Eumour rendait dès lors la jonction des colonnes Jusuf et Martineau sans objet. Le commandant de la province d'Alger avait fait reconnaître par tous ses administrés l'autorité de l'agha Ed-Din, et il le laissait maître de la situation. Les tribus s'étaient engagées à grouper leurs campements sur les points indiqués par leur agha, et à lui amener leurs contingents. Le chef du Djebel El-Eumour et les siens étaient d'ailleurs si pleins de confiance, qu'ils faisaient immédiatement venir de Djelfa et de Laghouath leurs familles et leurs troupeaux : c'était là la meilleure preuve que l'agha comptait sur la sincérité de la soumission de ses montagnards. Quant à la réorganisation de l'aghalik, le général Jusuf en laissait naturellement le soin au commandant de la province d'Oran, dont relevait, nous l'avons dit, le Djebel El-Eumour.

En définitive, c'était la seconde fois, en quelque mois, que l'apparition du général Jusuf déterminait la soumission de ce massif, dont l'accès ne serait rien moins que facile si les habitants voulaient se donner la peine d'en défendre les débouchés.

Au reste, le général Jusuf dut d'autant plus se féliciter de n'avoir point poussé jusque à Taouïala, qu'il apprenait, le lendemain 6, que le général Martineau avait été obligé de changer sa direction, — sans doute à cause du débordement des torrents, — et qu'au lieu de se porter sur Taouïala, ainsi que cela était convenu, il s'était dirigé sur le Kheneg El-Meleh.

N'ayant plus aucune raison pour s'attarder dans les montagnes inhospitalières des Ahl El-Eumour, et la situation de ses vivres le rappelant d'ailleurs sur ses magasins, le général Jusuf résolut de reprendre le chemin d'Aïn-Madhi. Il prononçait son mouvement de retraite le 6, et allait prendre son bivouac sur l'ouad El-Mouïlah.

Dans la soirée de ce jour, un courrier avait été expédié au détachement de Tirailleurs laissé en position sur les hauteurs sibériennes du Mergueb : ordre lui était donné de se replier sur Aïn-Madhi dans la matinée du 7, si toutefois il n'avait pas aperçu, dans cette soirée du 6, les feux de la colonne Jusuf.

Le général avait pris, en effet, une autre direction pour revenir sur son biscuit-ville d'Aïn-Madhi, où il arrivait le 9 novembre au soir.

La matinée du 8 fut extrêmement froide, et les troupes en souffrirent beaucoup. Le manque absolu de bois dans les environs d'Aïn-Madhi obligeait le général à ordonner la distribution à ses troupes de caisses à biscuit vides, au moyen desquelles elles purent faire du feu et se réchauffer un peu. Après les ardeurs de l'été, nos braves soldats étaient soumis aux rigueurs glaciales de l'hiver. A huit heures, la colonne levait son camp, et allait dresser ses tentes sur la rive gauche de l'ouad Mzi, au-dessous de Tadjmout, vers l'extrémité nord du Kaf El-Haouïtha.

Dans la soirée du 8, 1,600 tentes appartenant aux tribus insurgées du cercle de Boghar ont envoyé des délégués au général Jusuf pour en solliciter l'aman, et l'autorisation de rentrer sur leurs territoires. Les Abaziz, fraction importante des Oulad-

Naïl, de l'annexe de Djelfa, se pressaient devant la tente du général pour en obtenir la même faveur.

20 tentes des Oulad-Khelif, du cercle de Tiharet (province d'Oran), sont rentrées dans leur pays avec les populations du cercle de Boghar.

Après avoir fait, le 9, sa grande halte au pied du Djebel El-Milok, la colonne s'engage dans les sables de l'ouad Mzi, et va s'établir à Ras El-Aïoun, à 2 kilomètres au nord-est de Laghouath, où l'attendent de nombreuses demandes d'aman.

Le mouvement des soumissions s'accentue également dans la province d'Oran : le général Deligny écrivait d'El-Kheidher, à la date du 6 novembre, que diverses tribus de son commandement ont fait auprès de lui des démarches pour en obtenir l'aman. Il avait déjà, à cette date, réinstallé les Oulad Sidi-Khelifa sur leur territoire. Les Beni-Mathar étaient en mouvement pour rentrer : trente de leurs principaux cavaliers étaient au camp du général, où allaient arriver les gens des Angad, lesquels ont fait aussi leur soumission.

L'agha Ed-Din avait écrit au général Deligny qu'il l'attendait pour réorganiser les Djebel-El-Eumour. Les derniers rebelles de la tribu des Oulad Iâkoub-er-Rabaâ sollicitaient l'aman. Tout le Djebel était dès lors rentré dans le devoir.

La colonne Jusuf séjourne, le 10, à Ras-el-Aïoun. Le même jour, la colonne De la Croix arrivait à Laghouath, escortant un deuxième convoi de 120,000 rations, dont une partie était destinée au ravitaillement des colonnes Deligny et Martineau, lesquelles étaient plus gênées encore que la colonne d'Alger pour ce qui concernait les moyens de transport, et qui, loin de leur base d'opérations, avaient besoin que la province du Centre leur vînt en aide. Le général Jusuf fait préparer 55,000 rations de vivres de toute nature, et les expédie, le 11, sur Aïn-Madhi, où le général Martineau doit venir les prendre. Bien que la sécurité du pays à parcourir ne fût pas douteuse, le général Jusuf jugea pourtant prudent de faire escorter ce convoi par deux bataillons d'infanterie, un escadron de cavalerie et une section de montagne, qu'il mit sous le commandement du colonel Guiomar, lequel, sa mission accomplie, rentrait, le 14, sans avoir

été inquiété. Du reste, on disait le marabouth toujours campé sur l'ouad Zergoun avec les contingents qui lui étaient restés fidèles.

Le général Martineau, venant de Géryville, était arrivé, le 11 novembre, à Aïn-Madhi, pour y prendre le convoi que lui amenait, le 12, le colonel Guiomar. Cet officier général faisait connaître, à cette date, que la grande et importante tribu des Harar, de la province d'Oran, avait abandonné la cause du marabouth, et qu'elle était en marche sur Tadjrouna pour venir solliciter l'aman du commandant de cette province, lequel était attendu le 14 sur ce point. On peut constater que toutes les tribus qui, aujourd'hui, viennent faire leur soumission, se trouvent dans la plus grande misère, par suite des déplacements continuels qu'elles ont eu à subir pour échapper à nos colonnes.

L'agha Ed-Din a rejoint le général Martineau le 11, à Aïn-Madhi, avec ses contingents, lesquels s'étaient empressés de répondre à son appel.

Le général Deligny, parti d'El-Kheider, le 7, avec des approvisionnements considérables, était, le 11, à Géryville, se dirigeant sur Aouïnet-Bou-Bekr et le Djebel-Makna. Il compte arriver le 14 à Tadjrouna, point de concentration assigné par le Gouverneur général aux troupes destinées à opérer dans le Sud.

Sur les instances du consul général chargé d'affaires de France à Tanger, l'empereur du Marok a donné, le 10 novembre, des ordres pour l'internement de Sid Ech-Chikh-ben-Eth-Thaiyeb, chef des Oulad Sidi-Ech-Chikh de l'Ouest, qui, réfugié dans ses États, n'a cessé, depuis longues années, de prendre part à tous les troubles qui se sont produits sur notre frontière de l'Ouest.

Ce personnage aurait désiré établir ses tentes dans les environs d'Oudjda, afin de conserver ses relations avec l'Algérie, et particulièrement avec les Oulad Sidi-Ech-Chikh du cercle de Géryville, auxquels il appartient (1). L'autorisation qu'il de-

(1) Sid Ech-Chikh-ben-Eth-Thaiyeb, le chef des Oulad Sidi-Ech-Chikh-el-R'eraba, a été pendant de longues années l'ennemi des

mandait lui a été refusée, et le gouvernement marokain lui a assigné près de Fas (Fez) un point sur lequel devra s'établir sa famille, et où elle pourra être surveillée activement.

Quatre des fils de Sid Ech-Chikh-ben-Eth-Thaiyeb, Sliman-ben-Sid-Ech-Chikh, Mohammed-ben-Eth-Thahar, El-Hadj Ech-Chikh et Sliman-ben-Ahmed, ainsi que quatre de leurs serviteurs, sont retenus en otage par l'empereur du Marok. Un cinquième fils a été arrêté par les soins du kaïd d'Oudjda.

Les quatre premiers se sont présentés chez le consul de France à Rabath, accompagnés de Sid El-Bargach, ministre des Affaires étrangères du Sultan, pour lui donner l'assurance qu'ils ne pouvaient être nos ennemis; car le Sultan leur avait dit : « N'être pas l'ami de la France, c'est être l'ennemi de l'empereur du Marok. »

Le manque de bois et de fourrages à proximité de Laghouath oblige le général Jusuf à se porter, le 11, avec sa colonne, diminuée de la portion faisant l'escorte du convoi destiné à la colonne Martineau, à la tête du pays connu sous le nom de Blad Er-Reg, point situé sur la rive gauche de l'ouad Djedi, près de Ksar El-Haïran. La colonne dresse ses tentes sur un terrain épaissement embroussaillé; mais l'insalubrité de ce point, entouré de marécages, contraint le commandant de la colonne à porter son camp, le lendemain 12, à 2 kilomètres plus à l'est. C'est là où le général Jusuf a fixé le rendez-vous qui lui a été demandé par les Oulad-Naïl, les Arbaâ, une partie des Oulad-Mokhtar, et par les fractions des tribus défectionnaires de la province d'Alger qui n'avaient point encore fait leur soumission.

Bien que les tribus dissidentes eussent été exactes au rendez-vous qui leur avait été assigné, le général Jusuf dut cependant rester jusqu'au 15 novembre dans son camp d'Er-Reg, pour permettre aux tentes les plus éloignées dans le Sud de remonter jusqu'à lui, et pour protéger leur retour dans leur pays. Toutes les tribus rentrantes étaient dans la plus complète misère, et leur désir d'échapper à Sid Mohammed-ould-Hamza était tel,

Oulad-Hamza, les chefs des Oulad Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga. Depuis 1864, il y a eu rapprochement entre ces deux familles.

qu'elles eussent accepté avec enthousiasme toutes les conditions que le général eût voulu leur imposer.

Le commandant de la province d'Alger donna l'aman à ces populations; mais il en exclut naturellement les individualités qui s'étaient personnellement compromises soit par des crimes de droit commun, soit par un rôle prépondérant dans la rébellion. Ce pardon sous condition ne leur garantissait momentanément que la vie sauve, sans enlever aucunement le droit de poursuite contre les entraîneurs ou criminels devant les tribunaux militaires. Il était bien entendu qu'une contribution de guerre serait imposée à chacune des tribus défectionnaires. Nous le répétons, toutes ces populations acceptèrent ces conditions avec reconnaissance et comme un bienfait.

Les tribus du cercle de Boghar qui ont fait leur soumission, le 21 octobre, au général Jusuf, sont aujourd'hui complètement rétablies sur leurs territoires, mais, répéterons-nous, dans des conditions bien différentes de celles où elles se trouvaient lorsqu'elles se sont jetées dans les aventures de l'insurrection : une grande partie de leurs troupeaux ont péri dans le Sud, où, plus d'une fois, ils ont manqué d'eau et de pâturages; les approvisionnements qu'elles avaient préparés pour l'hiver ont disparu; leurs silos, remplis de grains, ont été vidés, et il faudra à ces malheureuses populations plusieurs années pour réparer ces pertes désastreuses.

Des femmes, des enfants, des vieillards en grand nombre sont morts de misère et de fatigue dans les marches pénibles qu'ils ont faites en fuyant devant nos colonnes; des familles ont perdu leurs chefs et leurs principaux membres dans les combats et les razias.

Les rudes leçons qu'ont reçues ces populations, et cela même sans avoir été atteintes par nos colonnes, leur serviront, nous n'osons point dire pour l'avenir, mais au moins pour quelques années, jusqu'à la prochaine occasion, enfin. Chaque jour, de nouveaux malheurs atteignent les quelques groupes qui retardent leur soumission, et qui cherchent, en s'enfonçant davantage dans le Sud, à se soustraire à notre autorité ou à se dérober à l'action de nos colonnes. Nous ajouterons que, dans la plupart des petites

agglomérations que forme cette misérable émigration, règnent la discorde et la mésintelligence : des querelles, des rixes se produisent chaque jour, et le sang coule pour des intérêts tout à fait étrangers à la guerre sainte ou plutôt à la cause du marabouth. En pays arabe, l'insuccès et la désespérance amènent toujours, d'ailleurs, ce résultat.

Nous avons dit plus haut que l'ex-agha Bou-Diça, de la tribu des Oulad-Mokhtar, avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur, par décret du 25 juillet, pour les services qu'il nous avait rendus pendant les opérations du printemps. Nous avons vu qu'à la suite de la défection des Arbaâ et des gens du Djebel El-Eumour, il était rentré dans sa tribu pour y préparer son émigration et le passage de ses contingents sous les drapeaux du marabouth ; nous l'avons vu, à l'affaire du 9 septembre, sur l'Oglet-ez-Zâfran, diriger un parti de rebelles, et attaquer la colonne Archinard, combat dans lequel Bou-Diça blessa mortellement le sous-lieutenant Wyndham, du 1er de Spahis ; pour ces causes, sa nomination dans la Légion d'Honneur est annulée par un décret du 15 octobre.

Nous rectifierons ici, à ce propos, un bruit qui, à cette époque, courut avec assez de persistance dans la province d'Alger : on y prétendait que Bou-Diça avait, en signe de mépris, attaché sa décoration à la queue de son cheval. Nous dirons qu'il lui eût été d'autant plus difficile d'accomplir ce grossier sacrilège, que le glorieux insigne ne lui était point encore parvenu lorsque, le 13 août, il fit sa défection avec sa tribu.

La tranquillité la plus complète règne dans le sud de la province de Constantine. Le colonel Seroka, établi à Moula-el-Adhom, couvre les pâturages des tribus sahriennes contre les tentatives des Chânba, des Mekhadma, et autres coureurs de l'extrême Sud. Les tribus de Msâad (Oulad-Naïl) se sont décidées à demander l'aman à cet officier supérieur.

Pourtant, quelques désordres se sont produits dans le Babor (Kabilie) de la subdivision de Sethif. Nous devons dire, tout d'abord, qu'ils n'ont aucune relation avec l'insurrection sahrienne. Le 14 novembre, les Oulad-Salah ont attaqué le bordj du kaïd Amar-ou-Bâouch. Les Beni-Mraï, déjà compromis, ont fait cause

commune avec eux. Des mesures ont été prises pour mettre un terme à cette agitation qui, nous le répétons, est toute locale. Néanmoins, les ouvriers employés à Châbet-el-Akhra sont rentrés à Sethif, et les compagnies de Tirailleurs algériens sont revenues à Takitount.

Des instructions venant d'Alger, en même temps qu'elles informaient le général Jusuf de l'arrivée prochaine du général Deligny à Tadjrouna, l'invitaient à se porter à sa rencontre. Pour concilier cette nécessité avec l'utilité incontestable de sa présence à Er-Reg, le commandant de la province d'Alger avait eu d'abord l'intention de scinder sa colonne en deux parties, de se porter de sa personne dans l'Est pour châtier les tribus de Msâad, qui tardaient à lui apporter leur soumission, et d'envoyer une colonne légère, qu'aurait commandée le colonel Marguerite, au-devant de la colonne d'Oran. Mais les événements vinrent modifier ses projets : d'abord, les rebelles de la province d'Alger étaient rentrés dans l'obéissance plus promptement qu'il n'était permis de s'y attendre ; en effet, la crainte de retomber entre les mains du marabouth poussait activement leur marche vers le Nord. D'un autre côté, les tribus que voulait atteindre le général aux environs de Msâad avaient fui dans la province de Constantine, et, comme nous l'avons dit plus haut, étaient allées offrir leur soumission au colonel Seroka, dans son camp de Moula-el-Adhom. En outre, les dépêches du général Deligny au commandant de la province d'Alger lui montraient ses colonnes en souffrance et son convoi dans le plus grand désarroi. Toutes ces causes décidèrent le général Jusuf à se porter lui-même du côté de son collègue de la province de l'Ouest, pour lui donner l'assistance de ses vivres et de ses moyens de transport, et lui offrir, comme il l'avait déjà fait maintes fois, son active coopération.

Après avoir séjourné à Er-Reg du 11 au 14 novembre, le général Jusuf rentre à Laghouath le 15 pour donner une nouvelle organisation à sa colonne, et préparer les quinze jours de vivres qu'il attendait avec impatience et qu'il devait conduire à Tadjrouna.

L'importante question des approvisionnements, qui faisait tou-

jours l'objet des préoccupations du général Jusuf, l'obligeait à prendre les mesures suivantes : il venait d'apprendre que le mauvais temps et les boues de Bou-Keuzzoul présentaient des difficultés inouïes au passage du formidable convoi que lui amenait le général Ducrot, lequel lui faisait entrevoir la probabilité d'un retard assez prolongé dans son arrivée à destination. Pour ne point affamer Laghouath, et pouvoir cependant maintenir sa colonne dans le Sud, où sa présence était indispensable, le général se décida à la scinder et à en renvoyer une partie dans le Nord. Il réduisit à 2,600 hommes, à 550 chevaux et à 180 mulets du train l'effectif qu'il conservait avec lui. Une seconde colonne, composée du surplus de la sienne, fut placée sous le commandement du colonel Archinard. Cette combinaison portait presque au double la durée des vivres du général Jusuf.

D'un autre côté, le colonel De la Croix avait fait charger, à Djelfa, 500 quintaux d'orge sur ses chameaux, qu'il expédiait d'urgence sur Laghouath. La présence de la colonne de Bou-Sâada n'étant plus, de ce moment, indispensable dans la province d'Alger, le général Jusuf autorisait le colonel De la Croix à rentrer dans la province de Constantine.

Le colonel Archinard quittait Laghouath le 16 novembre, et se dirigeait sur Djelfa, évacuant sur ce poste les malingres qui n'étaient point en état de continuer la campagne, ainsi que les animaux de transport rendus indisponibles par suite de blessures graves et de maladies. Le colonel Archinard recevait, en même temps, l'ordre de remonter dans le Nord jusqu'à sa rencontre avec le convoi qu'escortait le général Ducrot, et qui était en détresse dans les boues de Bou-Keuzzoul. Il devait aussi mettre de petites garnisons dans les caravansérails abandonnés, afin que le général pût y remiser les voitures de son convoi qui resteraient en arrière et y abriter les denrées.

La colonne Jusuf s'ébranlait, le 16, dans la direction de Tadjrouna, où devaient arriver, ce même jour, les colonnes Deligny et Martineau. Le commandant de la province d'Alger emportait quinze jours de vivres, dont onze sur les chevaux et quatre dans le sac des hommes. Le général dressait ses tentes au Kheneg.

Quatre cents cavaliers des Arbâ et des Oulad-Naïl, nouvellement soumis, marchent avec la colonne.

Le général poursuit sa marche sur Tadjrouna ; il campe, le 17, sur l'ouad Mouïlah, le 18, à El-Mr'ader-Hourïa ; il arrivait, le 19, à Tadjrouna, où se trouvaient réunies, ainsi que nous le disons plus haut, les colonnes de la province d'Oran. Le général Deligny avait eu à vaincre les plus graves difficultés pendant sa marche, laquelle s'effectua au milieu de terrains défoncés par les pluies et par les neiges. Ses animaux de transport avaient aussi beaucoup souffert.

Les instructions du Gouverneur général prescrivaient aux commandants des provinces d'Alger et d'Oran de combiner leurs opérations, de manière à ne laisser ni repos ni trêve à l'ennemi, lequel avait encore avec lui, sur l'ouad Zergoun, des populations compactes appartenant à la seconde de ces provinces ; mais, après s'être rendu un compte exact de la situation, les deux généraux avaient reconnu qu'il leur était impossible de songer à pénétrer dans cette vallée qui, bien que le paradis du Sahra, d'après le dire des indigènes, n'en était pas moins devenue inhabitable par suite du long séjour qu'y avaient fait les nombreuses populations rebelles suivies de leurs troupeaux. Ainsi, tous les r'dir y avaient été épuisés, et les pluies, qui n'étaient point encore tombées dans cette région, ne leur avaient pas rendu leurs eaux hibernales. D'un autre côté, les plantes fourragères du Sud y avaient été dévorées jusqu'à la racine, et les nouvelles pousses devaient se faire attendre jusqu'au printemps. Il était même plus que probable qu'en présence de cette situation, les contingents qui marchaient encore avec le marabouth avaient dû abandonner les parages de l'ouad Zergoun pour aller chercher, plus au sud, sur l'ouad En-Nsa, par exemple, des régions plus hospitalières. Dans tous les cas, les colonnes d'Oran devaient suffire à leur tâche, le rôle de celles d'Alger devant se borner, pour le moment du moins, à fermer les routes du Nord au marabouth et à ses adhérents.

Nous ajouterons que les colonnes d'Oran n'avaient de vivres que jusqu'au 9 décembre ; elles avaient compté sur les 100,000 rations que devait leur apporter le général Jusuf ; mais le retard

considérable éprouvé par le convoi Ducrot, qui n'était point encore arrivé à Djelfa, n'avait pas permis au commandant de la province d'Alger de se conformer à cette partie de ses instructions. Il n'était pas même possible au général Deligny de donner suite à son projet de séjour et de marches dans la vallée du Zergoun ; car il ne lui fallait rien moins que dix-huit jours de vivres pour les opérations qu'il avait méditées, et pour son retour sur ses magasins de Géryville. Il fut reconnu que l'aide le plus efficace que pût prêter la colonne d'Alger à celles d'Oran consistait dans la cession à ces dernières de ses vivres et de ses moyens de transport, ceux de ces moyens dont elles disposaient étant absolument insuffisants et dans le plus misérable état.

La présence de la colonne Jusuf étant dès lors devenue inutile à Tadjrouna, elle reprend, le 20 novembre, la route de Laghouath, où elle rentre le 23.

En même temps que le général Jusuf quittait Tadjrouna, le général Deligny, avec le nouvel équipage de chameaux qui lui avait été cédé, prenait la direction de l'ouad Zergoun. Il n'avait pas tardé à reconnaître que les prévisions du général Jusuf, relativement aux ressources que pouvait présenter cette vallée, étaient parfaitement fondées. En effet, dès le premier jour, le commandant de la province d'Oran s'était vu dans l'obligation de laisser une partie de ses troupes en arrière, les beaux r'dir de cette plantureuse vallée n'étant plus que de la vase piétinée par les troupeaux et souillée de leurs déjections. Du reste, comme l'avait présumé le général Jusuf, les rebelles qui restaient attachés à la fortune du marabouth avaient abandonné l'ouad Zergoun, et s'étaient portés plus au sud ou dans l'ouest.

A son retour à Laghouat, le général Jusuf apprenait qu'il y avait tumulte dans le Mzab. Cette confédération, qui n'avait pas toujours gardé une attitude bien franche et bien correcte à notre égard depuis le commencement de l'insurrection, était menacée de complications intestines sérieuses : R'ardaïa, la capitale du Mzab, avait été attaquée par trois des ksour du sud de cette agglomération politique, Melika, Bou-Noura et El-Atheuf, les moins importantes de la confédération, mais soutenues par les Châanba-Berazga de Metlili, les Harazlia, les Oulâd-Younès et

une partie des Oulad-Salah, qu'ils avaient pris à leur solde. Ce parti ennemi avait, en outre, manifesté l'intention de se porter sur Berrian, autre ksar du Mzab, mais situé en dehors de l'ouad.

Sur leur demande, le général Jusuf autorise les habitants de ce dernier ksar à recruter un goum de 200 chevaux des Arbaâ et du Mekhalif, qui leur sont attachés par des intérêts communs. Ces tribus, nouvellement rentrées dans le devoir, ne demandaient pas mieux d'ailleurs que de prêter leur aide à leurs alliés ; mais le mouvement des ksour confédérés n'ayant point tardé à perdre de sa gravité, le concours de nos goums avait cessé en même temps d'être nécessaire aux gens de Berrian.

Les Châanba, les Harazlia et d'autres contingents, répondant à l'appel de Sid El-Ala, s'étaient dirigés sur l'Aouad Zergoun, en apparence pour résister à la colonne Deligny, mais bien plutôt, en réalité, pour s'opposer par la violence à la désagrégation des forces insurrectionnelles, que tous les bruits signalaient comme imminente.

Le 22 novembre, dans la soirée, le général Jusuf recevait l'avis que la partie du convoi — depuis si longtemps attendu — qu'escortait le général Ducrot, avait atteint Djelfa, où le reste ne devait pas tarder d'arriver.

Ce convoi, qui avait été destiné, dans le principe, à ravitailler les colonnes Jusuf et Deligny, ainsi que les garnisons de Djelfa et de Laghouath, avait été préparé dans des proportions considérables : il se composait de 250,000 rations de vivres de toute nature, de farine, d'orge, de ballots d'effets pour tous les corps, d'approvisionnements de toute espèce pour le campement, les ambulances, et enfin de ravitaillements pour les populations européennes et indigènes renfermées dans les deux postes que nous venons de citer. Il ne comprenait pas moins de 135 voitures.

Le général Ducrot, commandant la subdivision de Médéa, avait pris lui-même le commandement de l'escorte, laquelle se composait de deux bataillons du 37e d'infanterie, de deux escadrons du 4e de Chasseurs de France, et de plusieurs détachements destinés aux différents corps opérant dans le Sud.

Le départ de Boghar de ce convoi, qui, d'abord, devait avoir

lieu le 5 novembre, fut forcément retardé par les pluies torrentielles des premiers jours du mois, de sorte que, lorsqu'on put commencer le mouvement, la route était dans un tel état d'inviabilité, qu'il ne fut possible d'avancer qu'avec la plus extrême lenteur. Les troupes et les condamnés aux Travaux publics de la place de Boghar travaillaient sans relâche à réparer les mauvais pas. On employa jusqu'à trente chevaux pour dégager les voitures, souvent embourbées jusqu'au moyeu. Grâce à l'énergie persistante que déploya le général Ducrot dans cette circonstance, et à sa vigueur habituelle, les difficultés, sans cesse renaissantes, furent successivement vaincues. La plupart des voitures durent être cent fois déchargées pour pouvoir être mises en mouvement, et leur chargement, transporté par petites portions à dos d'animaux, était replacé, le mauvais pas franchi, sur la voiture qu'on avait allégée. Tout fut utilisé, dans cette énervante opération, pour avoir raison des obstacles qui surgissaient à chaque pas, et qui allaient sans cesse se multipliant : mulets du Train et de l'Artillerie, chevaux de bât de la cavalerie, mulets de bagages des officiers ; 500 chameaux, qui devaient être employés dans ce convoi, furent bientôt, par suite des fatigues auxquelles on les soumit, réduits au nombre de 280.

Ce ne fut que le 20 seulement que cette ingrate besogne put être terminée, et que les deux étapes de Boghar à Bou-Keuzzoul, et de ce dernier point à Aïn-Oucera, purent être franchies. Le convoi fut alors réorganisé, et le reste de la route se fit sans difficultés. Toutefois, il ne put arriver à Laghouath que les 28 et 29 novembre.

Le général Ducrot s'était arrêté de sa personne à Djelfa, et pour ne pas renvoyer dans le Sud les troupes fatiguées qu'y avait amenées, le 21, le colonel Archinard, le commandant de la subdivision de Médéa avait fait continuer l'escorte de son convoi par les deux bataillons du 37ᵉ de ligne et un escadron du 4ᵉ de Chasseurs de France, qu'il mit sous les ordres du colonel de la Blanchetée, commandant de ce régiment d'infanterie.

Mais les tribus qui campent dans les montagnes à l'est de Gueltet-es-Sthol, bien que n'ayant pas émigré, n'avaient cependant point cessé de pactiser avec les rebelles, et de se maintenir,

vis-à-vis de l'autorité française, dans un état d'insoumission se manifestant par une désobéissance persistante à ses ordres, et par des actes incessants d'hostilité. En outre, d'autres tribus des Oulad-Naïl, se croyant à l'abri de nos coups dans la montagne, tentaient de nous résister encore, et ne paraissaient nullement disposées à suivre l'exemple des autres tribus Naïliennes, lesquelles étaient rentrées dans le devoir. Le général Jusuf, qui, occupé ailleurs, avait été obligé de remettre à plus tard le châtiment qu'il leur réservait, jugea que le moment était arrivé de les ramener par la force au sentiment de l'obéissance et de la soumission.

La présence du général Ducrot à Djelfa, avec tout ce qui lui restait de l'escorte de son convoi, avec la colonne Archinard, et la cavalerie de la colonne de Bou-Sâada, qui venait de faire un convoi d'orge sur Laghouath ; toutes ces forces, disons-nous, bien qu'hétérogènes, permettaient, surtout commandées par un officier général de la valeur du commandant de la subdivision de Médéa, de tenter, avec toutes chances de succès, un coup de main sur ces incorrigibles tribus, dont la plus coupable était celle des Sahri-Oulad-Brahim. Ces rebelles s'étaient réfugiés dans les montagnes qui sont au nord-est de la Sebkha Zar'ez de l'ouest, d'où ils avaient bravé impunément jusqu'ici notre autorité. On avait d'ailleurs bien des griefs à reprocher à cette tribu, qui avait toujours passé pour l'une des plus difficiles à administrer de la subdivision de Médéa. Elle s'était, en outre, ouvertement compromise, dans le courant du mois de septembre, en fournissant 200 fusils aux insurgés des cercles de Bou-Sâada et d'Aumale, et en prenant part ainsi au combat du 30 de ce mois sur l'ouad Dermel. Plus récemment encore, les Sahri-Oulad-Brahim avaient fourni 50 fusils aux Oulad-Sidi-Aïça-el-Adeb, lors du coup de main du capitaine Gibon sur cette tribu.

Il fut donc décidé que le général Ducrot, qui était rappelé dans le Tell, serait chargé de l'exécution de cette opération.

Après une sérieuse étude de la situation de cette tribu, de ses ressources en hommes armés, et de sa ligne de retraite, le général Ducrot arrêta les dispositions suivantes : une petite colonne, composée de quatre compagnies d'élite du 37ᵉ d'infanterie, de

150 Zouaves du 1er régiment, de deux escadrons du 4e de Chasseurs de France, et de trois escadrons du 3e de Chasseurs d'Afrique appartenant à la colonne de Bou-Saâda; ces forces, disons-nous, furent placées sous le commandement du colonel Archinard, qui reçut l'ordre de quitter Djelfa le 26 novembre, et d'aller coucher à l'entrée du défilé de Gaïga.

Cette colonne devait s'engager, le lendemain 27, à une heure de l'après-midi, dans cette difficile gorge de Gaïga, de façon à déboucher dans la plaine qui est en arrière à la tombée du jour, et se diriger ensuite, par une marche de nuit, sur Raïan-ech-Chergui, Aïn-el-Hammam, et Aïn-et-Terch. Cette marche de nuit devait être réglée de telle sorte que la colonne Archinard arrivât sur ce dernier point avant le jour. Quant à la cavalerie, elle devait être échelonnée entre Aïn-el-Hammam et Aïn-et-Terch, afin de pouvoir surveiller tous les débouchés dans la plaine qui se développe au nord du Zar'ez oriental. L'infanterie avait pour mission de gravir les pentes sud du Djebel Es-Sahri, en prenant pour objectif la gâda de Mekhaoula, qui était le centre du refuge habituel et le réduit des insurgés.

Avec ce qui lui restait de troupes, — fractions de tous les corps que lui avait versées le colonel Archinard, avec le convoi de 300 malades ou malingres dont il devait achever l'évacuation sur Boghar, avec un escadron du 3e de Hussards et 40 Spahis du 1er régiment, — le général Ducrot partait de Djelfa le 25 novembre et arrivait le 27 à Gueltet-es-Sthol. Il laissait sur ce point ses malades et ses impédiments, et il organisait une colonne de 500 hommes formée des éléments valides qu'il avait avec lui, colonne qui se composait de quatre pelotons du 1er de Zouaves, trois du 1er de Tirailleurs algériens, un peloton du 12e de Chasseurs à pied, et un autre du 77e d'infanterie; il y adjoignit l'escadron du 3e de Hussards et le peloton du 1er de Spahis. Les détachements d'infanterie furent placés sous les ordres du commandant Isnard, du 77e d'infanterie.

Le succès de cette expédition était surtout dans le secret et dans la rapidité de son exécution : il s'agissait, en effet, de surprendre une tribu que la conscience de ses méfaits devait nécessairement tenir en éveil, et qui ne pouvait douter que, tôt ou

tard, l'heure du châtiment devait sonner pour elle; il fallait aller chercher à 14 lieues dans les montagnes des gens qui épiaient tous nos mouvements, et qui ont la mobilité de l'oiseau. Aussi, le général Ducrot fait-il distribuer des chevaux ou mulets aux officiers non montés, et à la troupe un mulet pour deux hommes, qui le montaient alternativement.

A deux heures du soir, la petite colonne prenait la route du Nord, traversait le col du Djebel El-Khreidher, puis, faisant à droite, se prolongeait dans l'est parallèlement au Sebâa-Rous; elle s'engageait, quelque temps après, dans la montagne par des sentiers impossibles et d'une difficulté de parcours inouïe. Si la nuit, qui est fort sombre, a l'avantage de dérober la marche de la colonne, elle n'a point du tout celui de la faciliter. Pourtant elle se continue avec un entrain extrême jusqu'à la pointe du jour. A ce moment, — 28 novembre, — une dernière halte se fait en silence masquée par un pli de terrain qui cache les troupes à l'ennemi. La colonne est sur les terres des Oulad-Brahim-Sahri, la tribu contre laquelle est dirigée cette expédition.

Les détachements sont formés en colonne par pelotons, puis on se remet en mouvement. Au bout d'une demi-heure de marche, la colonne gravissait une éminence en pente douce, et débouchait tout-à-coup sur un vaste plateau couvert de grandes tentes rousses rayées de noir. Ce sont les *nezla* (1) des Sahri-Oulad-Brahim. L'éveil est donné, mais il est trop tard pour les rebelles. Une confusion extrême règne dans les douars; c'est, autour de ces tentes, un mouvement, un pêle-mêle, un tournoiement de bêtes et gens; ce sont des aboiements, des cris de femmes affolées et de pleurs d'enfants, des appels réitérés, des bruits et un désordre inexprimables dans lesquels on sent la terreur, l'effroi, la crainte du châtiment. Les plus compromis ont sauté sur leurs chevaux et cherchent à fuir; mais ils n'iront pas loin; car tous les débouchés sont gardés. D'autres voudraient bien en faire autant; mais il leur en coûte, on le comprend, d'abandonner leurs richesses, leurs biens, leurs familles. Les gens du goum

(1) Douars de Nomades.

ont commencé leur œuvre: ils tirent quelques coups de fusil pour augmenter la peur et la confusion au milieu de cette foule ahurie, et ils en profitent pour se livrer au pillage avec une ardeur toute sahrienne.

Entouré de son peloton d'escorte, le général Ducrot s'est fait amener l'un des cheikh de la tribu, et lui dicte ses conditions.

L'infanterie attend, l'arme au pied, que les gens du goum aient rassemblé les troupeaux; on les aperçoit bientôt poussant devant eux environ 20,000 têtes de bétail. Chaque espèce jette son cri: les bœufs mugissent, les chèvres chevrottent, les moutons bêlent. C'est un vacarme assourdissant. Une douzaine de rebelles, qui ont essayé de défendre leur bien, ont été tués par les gens du goum. Le châtiment infligé à ces insurgés ayant paru suffisant au général Ducrot, il ordonne de cesser le pillage, et cela au grand regret du goum, qui trouve cet ordre un peu prématuré. Après avoir donné quelque repos à ses troupes, le général redescendait dans la plaine et venait dresser ses tentes sur l'ouad El-Hammam.

Cette rencontre inattendue des *nezla* avait retardé le mouvement du général Ducrot sur la gâda de Mekhaoula, qu'il avait donnée pour objectif au colonel Archinard; mais il apprenait bientôt que cet officier supérieur, qui manœuvrait au sud de l'attaque principale, était parvenu sur le point déterminé, et qu'il y avait eu un plein succès. En effet, cette seconde colonne réussissait également à surprendre les rebelles; ceux-ci, après avoir essayé de se défendre, avaient été promptement réduits à demander l'aman après une perte d'une quinzaine des leurs. La colonne Archinard avait eu deux mekhazni blessés, dont un mortellement, et deux chevaux tués. Elle ramenait aussi de nombreux troupeaux. Après être redescendue dans la plaine, elle allait camper à Bordj El-Hammam.

Le lendemain 29, le colonel Archinard quittait son bivouac pour aller rendre compte de sa mission de la veille au général Ducrot, qu'il rencontrait au moment où il levait son camp pour remonter vers le Nord.

Cette opération, qui avait été parfaitement combinée et vigoureusement menée par le général Ducrot, auquel le colonel

Archinard avait prêté un concours énergique et intelligent, avait eu pour résultat de déterminer la soumission complète de toutes les tribus qui, réfugiées dans le Djebel Es-Sahri, y bravaient impunément, depuis quelques mois, notre autorité.

La colonne Archinard reprenait, le même jour, la route de Djelfa. La cavalerie de Bou-Sâada, qui avait coopéré à l'expédition contre les Oulad-Brahim-Sahri, était dirigée sur ce dernier poste pour reprendre sa place dans la colonne De la Croix.

Nous avons dit plus haut qu'à la suite de sa rencontre, le 19 novembre, à Tadjrouna, avec le général Jusuf, le commandant de la province d'Oran s'était porté dans la vallée de l'ouad Zergoun, d'où il avait refoulé dans le sud les contingents rebelles qui s'y étaient attardés. Le 27, le général Deligny recevait la soumission de la plus grande partie des Harar et d'autres tribus insurgées de son commandement.

De son côté, la cavalerie du général Legrand avait atteint, le 29 novembre, à Sab-Ahmed-Arrouel, la queue de l'émigration des Oulad En-Nhar, lesquels étaient soutenus par les Maïa. Cette colonne leur avait enlevé des armes, des chevaux et un troupeau assez considérable. Tandis que cette affaire ne nous coûtait que trois blessés, les rebelles subissaient des pertes assez sensibles.

Le calme règne toujours dans la province de Constantine. Après avoir quitté Moula-el-Adhom, où il manquait d'eau, le colonel Seroka s'était porté à Djioua. Il continuait à couvrir la partie du Sahra oriental la plus exposée aux incursions des Harazlia et des Châanba, ces pillards de l'extrême Sud algérien.

Nous avons rapporté plus haut que des désordres s'étaient produits, le 14 novembre, dans le Babor de la subdivision de Sethif, et que les Oulad-Salah et les Beni-Mraï avaient attaqué le bordj du kaïd Amar-ou-Bâouch. Malgré les mesures qui avaient été prises, ces insurgés persistèrent dans leur rébellion, et ils poussèrent l'audace jusqu'à attaquer, le 24 novembre, le poste de Takitount, dont le feu leur fit éprouver des pertes assez sérieuses. En présence de l'inutilité de leurs efforts, ils avaient fini par comprendre qu'ils n'avaient aucun intérêt à continuer une lutte dans des conditions aussi désavantageuses; ils s'étaient donc résignés à rentrer dans le devoir, et à nous demander

l'aman, lequel leur fut accordé, sous des conditions assez dures, le 27 novembre, par le commandant de la province de Constantine. A cette date, les contingents Kabils étaient déjà rentrés dans leurs montagnes.

Nous le répétons, cette agitation était toute locale, et sans relation aucune avec l'insurrection des Oulad Sidi-Ech-Chikh.

Colonel C. TRUMELET.

(*A suivre.*)



VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139 et 140)

ثامن قرن فد امها المرينى ابو * حسن تمتا بيعة طرابلس
بنا بها لاحمر فباق كل بنا * ثم بنا الثانى حذو سفن المرس

Le VIIIe siècle vit le Mérinide Abou El-Hassane à la tête d'Oran et fut témoin de la soumission de Tripoli.
Le prince Abou El-Hassane construisit d'abord le bordj El-Ahmeur, que ne surpasse en hauteur aucun monument, puis l'autre forteresse pour défendre les navires du port.

COMMENTAIRE

(بيعة). — La Béia' est une façon, très en usage, de faire sa soumission aux khalifa et aux sultans. Le Jour de l'*Arbre*, le Prophète étendit sa main sacrée pour recevoir celle des dissidents. Abou Beçr fut le premier qui, dans ce jour, se soumit au Prophète ; il prêta également serment de fidélité au nom de O'I-

mâne, en disant : « Ma droite est pour moi et ma gauche pour O'tmâne. » Cette soumission fut appelée la *soumission volontaire*. Le premier qui jura obéissance à Abou Becr fut O'mar ; à Otmâne, Abd Er-Rahmane ben A'ouf ; à Ali, Talha. Celui-ci avait eu la main droite coupée au combat d'Oh'od, en protégeant le Prophète de son propre corps. « Grand Dieu ! remarqua quelqu'un, le premier qui s'est rangé sous l'autorité de Ali est un manchot ! Ce règne ne sera pas aussi fortuné que celui qui l'a précédé. » Cette prédiction s'accomplit.

Les Khalifa rachidites faisaient jurer fidélité à leur autorité en prenant à témoin le nom de Dieu. Le serment de foi et hommage par le divorce et l'affranchissement fut introduit par Abd El-Mâlek ben Merouâne.

(ابو حسن). — Le bordj El-Ahmeur et le bordj El-Morsa, à Oran, furent construits en 748, par Abou Hassane, qui n'est autre que le sultan Ali ben O'tmâne, fils du sultan Ya'k'oub ben Abd El-Hakk', connu lui-même sous le nom de Ibn Mah'iou ben Abou Becr ben H'ammâma ben Ouezine ben Fekkous ben Kermât' ben Merine. Cet Abd El-H'akk', grâce à sa vaillante épée, couvrit le royaume contre les entreprises de la famille de Abd El-Moumène (613). Mais ni lui, ni son fils Mohammed, ni son fils Abou Yahya, ni son fils Abou Becr n'étaient destinés au trône de Maroc, ce fut son fils, le fameux Ya'k'oub, qui prit possession de la royauté occidentale, à la suite de la fin tragique du dernier des rois de la famille de Abd El-Moumène, Ibn Abou Debbous.

Sur l'appel de Mohammed ben Nas'r, aïeul des rois de Grenade de la famille de Ibn El-Ah'meur, Ya'k'oub traversa la mer (672) pour se rendre en Andalousie et combattre les Infidèles. Le roi des Chrétiens, Danouna (Don Nuño), marcha contre lui. On a rarement vu des combats aussi acharnés que ceux que se livrèrent les deux adversaires. Les soldats espagnols furent défaits et Danouna tué dans la déroute, après avoir perdu 9,000 hommes. Cet événement est ainsi rappelé dans le poème de Ibn El-Khatîb :

« Un destin irrésistible appela à la mort neuf mille chrétiens. »

Le butin recueilli par les Musulmans se composa de 7,330 captifs, 124,000 bœufs, 14,600 chevaux. Quant aux moutons et aux chèvres, la terre devint trop étroite pour en contenir la multitude. Chaque tête de ce bétail se vendait pour un dirhem (0 fr. 60).

Après avoir partagé le butin entre ses soldats, Ya'koub quitta le champ de bataille et s'arrêta à K'as'r Es-S'okhra. C'est là que vint le trouver Henri, roi de Djebel Kechtâla (Castille), pour traiter du tribut. Le monarque chrétien ayant baisé la main du sultan, celui-ci se fit apporter de l'eau et lava la souillure de ce baiser en présence des notables des Infidèles et de leur roi. Cet acte du souverain musulman fut pour les Chrétiens une honte plus écrasante que celle qui résultait de leur défaite.

Cette victoire couvrit le sultan d'une glorieuse réputation. « Le peuple, s'est écrié Ibn El-Khatîb Es-Selmani, surnommé la langue de la religion, s'assembla à His'n Es-S'okhra et chacun fut témoin de sa gloire. »

Ce noble souverain était des Beni Merîne.

Les Beni Iloula et les Mediouna s'étendaient depuis Feguig jusqu'à Tafilalet et à la Moulouyia. Il y eut entre les Beni Ouenanou et les Beni Ilouma de grandes luttes où fut tué le célèbre Makhoukh, chef de la grande famille qui a laissé jusqu'à présent des rejetons dans le pays des Oulad A'li. Les Beni Merîne étaient frères des Beni Ilouma et leur fournissaient des contingents. Les Beni Merîne avaient encore pour frères les Beni Râched, les Tedjîne et les Abd El-Ouâd, qui, tous, remontaient à une souche commune, Zadjîk ben Ouacîne, appelé aussi Badîne. Les Beni Ouet'âs, dont une partie est fixée dans le Mar'reb et l'autre à R'edâmès, étaient parents des Beni Merîne. Quelques historiens les font descendre de Ali ben Youssof ben Tachefine. Au Xe siècle, ils ont donné des rois au Mar'reb, dont le plus illustre fut Ibn El-Oueztr, comme nous le verrons plus loin.

Au nombre des souverains merinides se trouve Youssof ben Ya'k'oub, qui assiégea Tlemcène pendant le règne de O'tmâne ben Yar'morâcène. Ce siège dura sept ans suivant les uns, et cinq

ans suivant les autres. Les armées de Youssof, pendant le blocus, qui vit la mort de O'tmâne, portèrent leurs armes jusqu'en Afrique. Le siège de Tlemcène produisit dans cette ville une telle misère que le *sâa'* de blé s'y vendit 8 dinars. Mais le sultan Youssof ayant été traîtreusement tué pendant qu'il était couché avec une de ses concubines, et les soldats mérinides ayant abandonné la ville, huit *sâa'* de blé s'y vendirent pour 1 dinar. C'est là une chose très curieuse.

L'histoire du meurtre de Abou El-Hassane et de son fils Abou I'nâne, à Tlemcène, est trop connue pour que nous entrions dans des détails à ce sujet.

Moussa ben S'âlah', surnommé *Kehhâna* (devin), avait annoncé que la charrue passerait sur l'emplacement de Tlemcène. Cette prédiction se réalisa. En 760, quand Abou I'nâne eut ruiné la ville, on vit un jeune nègre conduisant une charrue tirée par un bœuf noir. Ce devin habitait au milieu des Berbers de R'omâra, dont le territoire s'étendait de El-Mechentel au Zâb. « Quelques historiens, dit Ibn Khaldoun, font de ce personnage un sorcier, d'autres un *ouâli* ou ami de Dieu. Il n'y a rien de vrai dans ces deux opinions. »

El-Mans'oura fut bâtie par Abou El-Hassane à l'ouest de Tlemcène dont il faisait l'investissement. Ibn El-Khat'îb a dit à la louange de ce roi :

« Il bâtit Mans'oura la célèbre, cité vaste, sans pareille, qui réunit tous les agréments et jouit d'une grande oppulence. »

(تبث بيعة طرابلس). — A la mort du sultan Abou Becr II le Hafcide (747), ses fils Abou H'afs', Abou El-Abbas et Abou Farès A'zzouz se firent une guerre acharnée et allumèrent le feu de la guerre civile dans toute l'Afrique. Le chambellan du prince défunt, Mohammed ben Taferguine, se réfugia au Mar'reb pour se dérober à des intrigues qui l'avaient pour objet. Parvenu auprès de Abou El-Hassane le mérinide, il fit miroiter aux yeux de ce roi la conquête de Tunis et lui en dépeignit la conquête facile. Depuis la prise de Tlemcène (740), Abou El-Hassane

nourrissait des projets contre la capitale de l'Afrique et attendait que le sultan de ce royaume lui fournît l'occasion de les mettre à exécution. Ses entretiens avec Mohammed ben Taferguine le fortifièrent dans ses intentions. En cette circonstance, sa conduite rappelait ce vers de El-A'bbâs ben Merdâs sur Omar ben Ma'di Karib Ez-Zobéiri :

« Quand Omar mourra, nous ferons la guerre. Je dirai aux chevaux : foulez Zobeid. »

Dès que Abou El-Hassane eut reçu la nouvelle de la mort des deux fils d'Abou Becr, Abou El-A'bbâs et A'zzouz, il partit en toute hâte de Maroc et campa à Tlemcène. Là, arrivèrent, de tous côtés, des contingents armés. Le 1er Safar 748, il sortit de Tlemcène à la tête des milices de son royaume. S'étant arrêté à Oran, il y fonda les deux forts dont nous avons déjà parlé. Dans cette ville, il fut rejoint par les Oulad-H'amza, El-Ka'oub et tous les princes arabes de l'Afrique. Ibn Mekki, émir de K'âbès, lui envoya une députation en signe de vassalité. Ibn Melloul, maître de Touzer, Ibn A'bed, maître de K'afss'a, les seigneurs de El-H'âmma et de Neft'a, lui engagèrent leur foi à Oran, les uns de plein gré, les autres par crainte, et lui présentèrent la soumission de Ibn Tâbet, sultan de Tripoli, que son éloignement avait empêché de se rendre en personne au camp du roi. Youssof ben Mans'our, maître du Zâb, à l'exemple de tous ces princes, vint se déclarer feudataire de Abou El-Hassane ; il était accompagné du chef des Douaouda, Ya'k'oub ben Ali. Le souverain merinide combla tous ces seigneurs des marques de sa générosité et leur fit de riches présents. Il remit ensuite les deux forts entre les mains de gardiens, et laissa à des ouvriers, abondamment pourvus d'instruments, le soin de parfaire leur construction. Il leva enfin le camp entraînant à la conquête de l'Afrique une armée composée de tous les peuples de son empire. Son entrée à Tunis fut un triomphe glorieux, une pompe d'une éblouissance qu'il ne sera possible de reproduire que bien rarement dans l'avenir. Ce beau jour fut malheureusement assombri par la mort du prince des belles-lettres, de la colline d'où les sciences coulaient

en ruisseaux limpides, du prosateur et poète en même temps, du premier des écrivains selon l'aveu des auteurs ses contemporains, du très docte Ibn Haroun, l'un des glossateurs de Ibn Hadjeb et professeur de Ibn A'rfa. L'épouse de ce savant mourut dans la même nuit. Le sultan assista à leurs obsèques et, sur son invitation, Abdallah Es-Sebt'i, auteur de la *Fatoua* (décision juridique), présida aux prières mortuaires, récitées par le corps des savants.

Les Oulad Es-Sebt'i sont maintenant à Fez, dans une situation très remarquée.

Après la conquête de Tlemcène, Abou Hassane éleva, dans cette ville, la mosquée du célèbre imam, du pôle du monde, du grand Abou Mediène l'Andalous, qui avait fixé sa résidence à Séville. De Bougie, El-Mans'our, fils de Youssof ben Abd El-Moumène, avait envoyé à Maroc, sa capitale, ce saint personnage. En arrivant sur le territoire de Tlemcène, Abou Mediène mourut et fut enterré à O'bbâd (594).

Ce temple n'est pas le seul don de ce souverain. On lui doit également la mosquée du vertueux, du saint Sidi El-H'aloui.

Nous nous arrêterons ici dans la liste des monuments qui perpétueront la mémoire de ce monarque et rediront aux siècles futurs ses actes de libéralité. Il mourut en 752.

Trois individus, un Mecquois, un Médinois et un Jérosolymitain, saluaient Abou Sâlem ben Abou El-H'assane.

« Prince des Musulmans, lui dit le Jérosolymitain, le Prophète a fait cette recommandation : « Ne vous dirigez que vers trois lieux, etc... » Mais, par une faveur insigne de la Providence, ce sont les gens de ces trois villes saintes qui viennent à vous. Nous sommes ici un Mecquois, un Médinois et un Jérosolymitain. » Cette adroite flatterie plut extrêmement à Abou Sâlem et valut aux visiteurs d'abondantes libéralités.

Le même souverain, recevant une députation du Soudan, qui lui présentait une girafe et un éléphant, répondit à cette offre par des présents, accepta la girafe et refusa l'éléphant, en disant : « J'espère bien ne pas être compté parmi les gens de l'éléphant. »

Les Beni Merîne étaient d'une grande bravoure et fort redoutés. Si Yar'moràcène n'eût pas occupé Ya'k'oub ben A'bd El-H'akk' par de continuelles incursions, le vaillant Merinide aurait certainement repris une grande partie de l'Andalousie. Yar'moràcène était un obstacle aux projets de Ya'k'oub et l'empêchait de subjuguer les Infidèles. Chaque fois que ce dernier se lançait dans une guerre contre les Andalous, Yar'moràcène profitait aussitôt de son départ pour faire irruption dans les plaines du Mar'reb. Ces deux rivaux se livrèrent plus de cinquante combats, qui se terminèrent presque tous à l'avantage des Beni Merîne. Rarement la victoire sourit aux Abd-el-Ouadites.

La puissance merinide, dès l'apparition du *cherif* Mohammed ben Ali A'mrâne El-Idrîci El-Djout'i (875), cessa de faire des progrès dans le Mar'reb. Le trône était alors occupé par Abd El-H'akk' le Merinide, qui fut le dernier de cette race. La dynastie des Merinides avait commencé par un Abd El-H'akk', et elle se termina par un souverain de ce nom. Il en avait été de même, à Damas, pour les Beni Merouâne : leur race, fondée par un Merouâne, avait fini à Merouâne Ibn Mohammed. La famille de Abou Sofiane, qui devait son origine à un Moa'wya, s'était éteinte à Moa'wya ben Zéid. Celle des Abbacides, qui remontait à Mohammed Es-Saffâh, auquel est attribuée la monnaie *mahmoudia*, avait disparu avec Mohammed El-Mo'tacem, tué pour la foi dans l'affaire de Tennar, le samedi du mois de rabi'-second 556 ; il fut le dernier de cette race à Baghdad, ville dont nous avons déjà parlé.

Le sultan Abou Abdallah Mohammed Ech-Chéikh, fils de El-Ouezir, fils de Abou Zakaria Yahya ben Ziâne El-Ouettaci, prit les armes contre Sid Mohammed El-Djout'i, le susdit *cherif*. Il s'empara du Mar'reb (876), et resta à la tête de ce royaume jusqu'à sa mort (910), c'est-à-dire pendant une période de 34 ans. Son fils, Abou Mohammed Abdallah El-R'âleb, lui succéda. Le trône échut ensuite à Ahmed El-Mans'our, frère du précédent, etc.

Le cheikh El-Mosnaouy, savant jurisconsulte, esprit fin et délié en même temps que d'une profonde piété et d'une pureté de vie exemplaire, puis historien d'une rare érudition, fait, des Beni Ouett'as, une tribu des Beni Merîne.

Le royaume des Beni Merîne ben Abd El-H'akk' ben Mah'iou comprend 208 ans jusqu'à Abd El-H'akk' ben Abou Sa'ïd, non compris les 56 ans qui s'étaient écoulés avant l'occupation du trône de Maroc par cette famille.

Il y a deux Tripoli : Tripoli sur les rivages de Syrie, et Tripoli, capitale du pays de Barca, dont les villes principales sont : Zoutla, Derna, Benr'âzi, Mesrâta, Zebarat El-Khaouaredj et autres.

Tripoli de Syrie est la patrie de Ibn Merîne, surnommé Mohdib El-Molk, mort à Halep en 548 et enterré au Djebel Djouchène. C'est lui qui est l'auteur de ces vers :

« Lorsque l'homme de race sent l'obscurité le gagner, il s'éloigne résolument des lieux où il se trouve.

» Telle la pleine lune, quand elle devient petite, se hate de gagner son plein, ce qui lui est possible en changeant de place.

» Ne crois pas que le départ de ton âme soit la mort. Non, la mort n'existe réellement que pour l'homme obscur et dédaigné. »

Dans notre vers, il s'agit naturellement de Tripoli de l'ouest ; car il ne saurait entrer un seul instant dans l'esprit de personne que l'empire des Merinides se soit étendu jusqu'en Syrie. Ce Tripoli est une grande cité frontière, dont l'origine remonte aux empires de l'antiquité. Elle fut conquise par Ameur ben El-A'c'i, sur l'ordre de O'mar ben El-Khattâb. Ce général avait déjà enlevé Sîra, dépendance de Tripoli et première possession des Musulmans dans les contrées de l'ouest. Cette ville est aujourd'hui ruinée. La conquête du Fezzâne, de l'Oueddâne et de Alouhât précéda aussi la prise de Tripoli.

Lorsque les armées arabes eurent rétabli l'ordre à Tripoli et les districts dont elle était la capitale, elles attaquèrent, à leur retour, la Nubie, à l'ouest de l'Abyssinie, entre le Nil et Barka. Les Nubiens, après avoir crevé 150 yeux aux Musulmans, fuirent dans les montagnes où ils se dispersèrent. D'après Ibn Djarir,

non-seulement on ne put leur prendre le moindre dinar, mais encore le plus léger dirhem.

Quant à Tripoli, il resta pour toujours aux mains des Musulmans. En 179, Haroun Er-Rachid y envoya H'oréima ben O'youn comme gouverneur. Ce H'oréima dota la ville de l'enceinte qui existe encore aujourd'hui ; il bâtit également El-Medinet El-Béid'â.

Les gouverneurs musulmans se succédèrent dans le commandement de Tripoli jusqu'au jour où Mekh'âil (Michel) d'Antioche, capitaine de la flotte de Roger le Sicilien — que Dieu les maudisse tous deux ! — s'en empara et en fit une possession chrétienne. Ibn El-Matrouh' l'enleva enfin aux Infidèles. Des mains des Almohades elle passa en celles de Ibn Tâbet, qui s'y rendit indépendant et la transmit à son fils.

Il y avait cinq ans que Ibn Tâbet s'était affranchi de toute dépendance, lorsque les Génois, fraction des Infidèles, arrivèrent à Tripoli sur une flotte. Ils pénétrèrent dans le port à la faveur de la nuit et attaquèrent sûrement la ville, dont leurs commerçants avaient auparavant étudié les endroits faibles. Ils escaladèrent les remparts, livrèrent cette vieille cité au pillage et s'y établirent. Cependant, Ibn Mekki, seigneur de K'âbès, leur persuada de la rendre pour une rançon qui fut fixée, d'un commun accord, à 50,000 dinars. Ibn Mekki manda au Sultan Abou I'nâne, à Maroc, de se charger du paiement de cette somme et de s'approprier ainsi tout le mérite du rachat de la ville. Mais bientôt, pressé par les Génois, qui craignaient d'être attaqués par Abou I'nâne, Ibn Mekki réunit toute sa fortune personnelle et invita les gens de K'âbès, de El-Hamma et de Djerid, à compléter le prix de la délivrance. Ces populations se cotisèrent et firent la somme dont il avait besoin, dans le but de se montrer dignes des récompenses de la vie future. Les Chrétiens livrèrent la ville ; Ibn Mekki en prit possession et la purifia de la souillure résultant de la présence des Infidèles. Sur ces entrefaites, arriva le prix de la rançon envoyé par Abou I'nâne, ainsi que l'ordre donné par ce souverain de restituer aux populations leurs cotisations. Son but, en cette circonstance, était de bénéficier exclusivement de la rémunération divine pour cette bonne œuvre, et de s'en

faire un titre de gloire dans ce monde. Mais les donateurs, sauf un petit nombre d'entre eux, ne voulurent pas rentrer en possession de leurs offrandes.

Il y aurait à citer de nombreux faits se rapportant à l'histoire de Tripoli de l'Ouest. Nous nous bornerons à ceux que nous avons mentionnés.

Lorsque Moussa ben Nocéir passa dans cette ville, pour se rendre en Afrique comme gouverneur, au nom de El-Oualîd ben Abd El-Malêk, il attaqua Sak'iouma, au sud-ouest de Tripoli; il fit du butin, des captifs, et écrivit à El-Oualîd, en Syrie :

« Votre part des captifs de Sak'iouma se compose de cent mille » individus. »

El-Oualîd répondit :

« Malheureux ! pour croire à ton récit, il faudrait admettre » que Sak'iouma fût devenu le lieu de la résurrection du peuple » que tu as vaincu. »

Ce fait est rapporté par Ibn Rak'ik'.

خامس عشر من عاشر اناخ بها * لاسبانيون اهل الشرك والرجس

Dans la 15[e] année du X[e] siècle, les Espagnols, peuple du polythéisme et du châtiment, campèrent sous les murs d'Oran.

COMMENTAIRE

(لاسبانيون). — Les Espagnols tirent leur nom d'Espagne, ancienne cité qui était la capitale de leur royaume. Le siége de leur gouvernement est aujourd'hui Madrid, résidence de leur roi. Les Francs tirent également leur nom de leur première ca-

pitale, France. Cette ville a disparu et le nom leur en est resté. On l'appelait Frandja, ou bien encore França, qui est, d'après Ibn Khaldoun, la prononciation la plus générale de ce nom.

Les Espagnols sont d'origine latine, c'est-à-dire des Kitem, dont les rois comptaient parmi les plus puissants potentats du monde.

Les Latins avaient conquis la partie de la Méditerranée comprise entre l'Andalousie, Rome, Constantinople et le Mar'reb. Ils eurent des guerres avec toutes les nations. Le récit détaillé de leurs luttes nous mènerait trop loin. Ils restèrent longtemps païens. Enfin, les Apôtres arrivèrent au milieu d'eux et leur prêchèrent la religion du Messie, qu'ils adoptèrent malgré les persécutions dont ses adeptes furent l'objet à différentes reprises. Les deux premiers chrétiens latins furent Constantin, fils d'Aulitus, et sa mère Hélène, fille de Maximilien.

On aurait appelé les Chrétiens *Nass'ara* (Nazaréens), du nom de Nazareth, bourgade où demeura Jésus, lors de son retour d'Égypte avec sa mère. Le mot *Nass'ara* serait encore le pluriel de *Nas'râne* (auxiliaire), qui est, grammaticalement, un adjectif d'intensité. Dans ce cas, ce mot, par sa signification primitive, indiquerait que la religion chrétienne n'est pas placée sous le patronage de son fondateur, mais qu'elle a pris le nom des personnes qui, adoptant cette croyance, devinrent ainsi les auxiliaires de Jésus. Ce qui rendrait cette dernière étymologie plus admissible que la première, c'est que Jésus était originaire, non de Nazareth, mais des Beni Israël, de la tribu de Judas ben Ya'k'oub. Et puis, Amrâne, père de Marie, était de la famille de Mâtâne ben Youh'na ben Youchia, 16[e] roi de la race de Salomon.

Un jour, Yah'ya ben Ya'mor El-A'douâni entra chez El-H'adjâdj.

— C'est toi, lui dit le prince, qui soutiens que El-H'osséine est de la postérité du Prophète ?

— Oui, c'est moi.

— Fournis la preuve de ton opinion, sinon, je ferai tomber par terre la partie chevelue de ton individu.

— Si je présente cette preuve, aurai-je la vie sauve?

— Oui.

— Prince, lisez donc ce passage du Livre saint : « Tel est » notre témoignage que nous avons apporté à Ibrahim (Abraham) » à l'encontre de son peuple, etc. »

El-H'adjâdj lut, et quand il fut arrivé au nom de Aïssa (Jésus), il avoua son tort en s'écriant :

— Je déclare que ton père a produit un érudit incomparable, car tu viens de me mettre dans la position d'un homme qui n'aurait jamais lu ce verset.

Yah'ya fut placé, dans son pays, à la tête de la justice distributive par El-Hadjâdj, et il sut conserver ses fonctions jusqu'à sa mort.

Pour bien comprendre toute la valeur de la démonstration de Yah'ya, il faut se rappeler que Jésus descend de la fille d'Abraham. Aussi, lorsque El-Hadjadj fut revenu à l'opinion de Yah'ya, celui-ci lui dit-il :

— Dieu a compris Jésus dans la postérité directe d'Abraham, bien qu'un immense intervalle de temps séparât ces deux prophètes. Il est tout naturel qu'il en soit de même pour Hosséine, que Fat'ima seule sépare du Prophète Mohammed.

L'origine du nom romain remonte à Romulus, fondateur de Rome et descendant de A'ldjâne ben Yaphet ben Nouh'. C'est à cette origine que les Romains doivent encore leur nom de *El-O'loudj*.

Quelques historiens, soutenus par un petit nombre de commentateurs et par la plupart des jurisconsultes qu'une circonstance quelconque a amenés à parler des relations des Musulmans avec les nations étrangères, prétendent que les Romains sont de la postérité de Yansous ben A'ït'âs ben Aïss'ou (Esaü) ben Ish'âk'. Mais les auteurs, qui vont au fond des choses, rejettent cette

descendance et n'en veulent rien admettre. En effet, Ibn H'azem a écrit que la race de Esaü ben Ish'âk' a entièrement disparu. Ceux qui affirment que les Romains ont cette origine sont dans l'erreur, où, du reste, ils sont tombés, ajoute Ibn Hazem, parce que le nom du pays de ce peuple est Aroum, et que, dans le Pentateuque, Esaü est appelé du nom de Aroum. Telle serait la raison qui aurait fait désigner les Romains sous le nom de Beni Aroum.

En langue hébraïque, le nom de Aroum signifie montagne où ne croît aucune plante.

« Quelqu'un, dit Ibn Khaldoun, qui verrait dans ces paroles adressées par le Prophète à El-Djedd ben K'éis pendant la guerre de Tabouk « Serais-tu parent de Djellad ben El-As'feur ? » la preuve que les Roum sont issus de El-As'feur, qui n'est autre que Aïss'ou, ne serait pas dans le vrai. Voici pourquoi. Le Prophète, en parlant ainsi, a seulement fait allusion aux Beni Aïss'ou et non aux Roum, car la guerre qui avait lieu en ce moment se faisait dans la direction de Es-Sorrat, pays d'habitation des Beni Aïss'ou. »

Hélène étant allée visiter Jérusalem s'enquit du lieu où se trouvait la croix. On lui répondit que les Juifs avaient rempli cet endroit d'immondices. Elle ordonna à ces sacriléges de placer la croix sur le saint rocher. Pendant ce travail on mit à jour trois gros morceaux de bois. Hélène demanda celui qu'il fallait choisir.

— Celui, répondit l'évêque, qui ressuscitera le mort qu'il touchera.

L'expérience démontra que l'évêque avait dit vrai.

Chez les chrétiens on institua une fête pour rappeler cet événement.

Hélène éleva l'église appelée El-K'omâme.

Les Roum ont embrassé la religion chrétienne en 428 de l'ère du Messie. Constantin forçait les juifs de pratiquer la religion chrétienne et condamnait à mort ceux d'entre eux qui refusaient de manger de la viande de porc.

Cet empereur fonda Bizance et lui donna son nom. Il avait commencé par persécuter les adeptes de la religion du prophète Jésus, et finit par adopter leurs doctrines. Voici la cause de sa conversion. Il avait été affligé de la lèpre à la suite de l'invoca-

tion d'un patrice ecclésiastique qui l'avait désigué à la colère divine. On lui persuada qu'il se guérirait au moyen de bains de sang d'enfants. Il avait déjà réuni un certain nombre de ces malheureux, lorsque, ému de compassion, il les rendit à la liberté. Dans un songe, il lui fut conseillé de recourir au patrice. Constantin se gagna cet homme redoutable par des présents, puis le rappela de son exil. Il guérit. Du jour de sa guérison il se fit chrétien.

Les Francs forment la plus importante nation chrétienne des bords de la Méditerranée. On les fait généralement descendre de Japhet, fils de Noé. Ils habitent les plaines qui s'étendent au nord des rivages de la mer Méditerranée. A l'ouest, ils sont séparés de la péninsule andalousienne par des montagnes appelées El-Berra (Pyrennées), d'un accès très difficile, et dont les passages sont très étroits. Ces montagnes sont habitées par les Djelâlk'a (Galiciens).

Les Francs se sont rendus maîtres des îles de la Sicile, de Kérît'eche (Crète), de Gênes, d'une partie de l'Andalousie jusqu'à Barcelonne.

Des Francs sont issus les Benâdk'a (Vénitiens), dont le pays longe un canal formé par la Méditerranée. Ce canal, qui est très étroit, se dirige vers le nord en s'inclinant légèrement à l'ouest.

Il a une longueur de 700 milles et fait face au canal de Constantinople. A l'ouest, il est à huit journées de marche de Gênes.

Le premier des Roum (Romains, Grecs) qui adopta la religion chrétienne est Constantin, comme nous l'avons dit.

Le premier des rois himiarites qui se fit juif est Abou Kerf Asa'd ben S'éifi.

Le premier qui couvrit d'un voile le temple de la Mecque fut Taba ben Ourda, d'après le Lobab. Au commencement de la millième année de la mort de ce pieux personnage, le Prophète reçut sa mission divine.

Le premier des rois de l'Orient qui fit la guerre en Occident est Yasser ben O'mar ben Ya'for, connu sous le nom de Yasser Ana'm. Il eut pour fils Chamer Kehend, qui bâtit Samarcande, à l'est de Baghdad, dont elle est distante de 6 mois.

Le premier roi qui posa sur sa tête une couronne d'or est H'îmiar ben Seba, selon Daher, historien des Perses.

Les rois syriens de Babylone furent les premiers à introduire l'usage du vin. D'après Herchios (Paul Orose), historien des Roum, les remparts de Babylone avaient 80 milles de circnit, une hauteur de 200 coudées sur 50 de largeur. La brique et le plomb en étaient les matériaux. Ils étaient percés de 200 portes d'airain. A la partie la plus élevée, se trouvaient les gardiens. Les combattants se tenaient sur les deux côtés. Tout autour de ces murs, courait un fossé très profond que remplissait l'eau de l'Euphrate. Kirèche (Cyrus), à la suite de sa victoire sur Babylone, détruisit cette immense cité.

Les Beni Mîm de l'I'râk' furent les premiers à construire des maisons avec une toiture de bois. Les Persans descendent de cette tribu.

Le premier des rois de l'Hyemène qui a fait la guerre aux Roum est A'lk'ama ben Morted. C'est à ce monarque que remonte l'usage du voile.

Le premier conquérant de la postérité de Noé est Kanea'ne ben Kouche ben H'âm.

Le premier qui parla l'hébreu est A'mer ben Zamekhcha. De son époqne date la disparition de la langue syrienne.

Le premier qui ajouta un jour à l'année est le roi A'zia, de la race de David des Beni Israël. Il décida que cette augmentation se ferait tous les quatre ans en ajoutant un jour à la 4e année écoulée. Ce jour complémentaire provenait de ce que le soleil, pour accomplir sa révolution, est en retard, chaque année, d'un quart de jour sur l'année précédente. L'année solaire était en usage chez le peuple juif.

Les Espagnols entrèrent à Oran la 15e année du Xe siècle; mais la prise de Bordj El-Morsâ (Mers-El-Kebir), avait eu lieu quatre années auparavant.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(A suivre.)

SUR

QUELQUES INSCRIPTIONS

DES

ENVIRONS D'AUMALE

(Suite. — Voir le n° 143.)

7 décembre 1874.

Je laisse parler notre zélé correspondant :

« MONSIEUR,

» Je vous adresse ci-joint un fragment d'inscription latine trouvée sur la montagne de Bou-Djafer, dans la tribu des Metennen, à environ 25 kilomètres au nord d'Aumale, sur le chemin de cette ville aux Beni-Djaad. Ce chemin devait être une ancienne voie romaine qui partant d'Auzia, passait par Aïn-Bessem (votre *Castellum Auzienze*), traversait les hameaux situés dans le territoire actuel des Beni-Djaad et allait rejoindre la voie maritime dans le voisinage d'*Icosium* (Alger) ou de *Rusgonium* (le cap Matifou). Je l'ai suivi depuis l'Oued Arbatache jusqu'à son point de départ, rencontrant sur tout son parcours quantité de ruines romaines qui ne m'ont rien donné parce que je n'ai pu m'y arrêter. L'une d'elles m'a surpris par son étendue et par sa situation; sa partie principale est un vaste parallélogramme de 350 à 400 mètres de côté, assis sur le plateau qui sépare

le bassin de l'Isseur de celui de l'Oued Arbatache, auprès de sources abondantes ; c'est un poste télégraphique de premier ordre, surtout pour des gens qui avaient grand intérêt à se placer bien haut afin de porter leurs regards plus loin (1). Tout ceci m'a presque fait oublier mon débris d'inscription que voici, mais dont je doute que vous puissiez tirer grand chose.

. . . .
. . . .
. . . . . . BST SVM^{M}A
. . . . . . ΛAIM^{VIII} D
. . . . . . N^{A}TT^{V}TSGN^{O}
. . . . . . RSP^{O}MRVTVBF
. . . . . . ATIBNAT DBT
. . . . . . DRVAXXVMIIII

» Ce texte, tel que j'essaie de vous le figurer ici, ne me paraît représenter qu'un peu plus du quart de l'inscription totale; la partie gauche manque complètement, ainsi que la portion supérieure de droite.

» La pierre devait recouvrir une tombe, ainsi que peuvent le faire croire les mots de la fin « *Vixit annis 25, Menses 4.* » Le reste donnait peut-être quelques indications intéressantes, mais il eût fallu que j'ai pu vous en faire un estampage, ce qui ne m'a pas été possible. Plusieurs lettres sont doubles, telles que les AT de la 5e

(1) J'ai visité, à plusieurs reprises, la grande ruine dont parle M. Delaporte, il y a déjà fort longtemps, en recherchant les traces de la voie romaine à laquelle elle appartenait et que je crois avoir complètement explorée ; c'est une de ces routes secondaires d'autant plus intéressantes que les documents anciens n'en font nulle mention. Cela n'a d'ailleurs rien de bien étonnant, puisque les routiers romains ne nous donnent que les voies principales du réseau général.

ligne, d'autres ont la forme du gamma grec; sur certains points les lettres n'ont que la moitié de la hauteur des caractères voisins. Quant au site de ces ruines du Djebel Bou-Djafer, il est presque aussi remarquable que celui de la grande ruine dont je vous parlais tout à l'heure; on y jouit d'une vue superbe sur les vallées de l'Oued Lekahal et de la Souf-Lât, son affluent. »

M. Delaporte demande ensuite quelques éclaircissements au sujet d'une inscription composée de dix vers latins et d'une autre en caractères qui lui étaient inconnus et dont il avait pris un estampage. Ces deux inscriptions avaient été adressées à M. Letourneux qui ne m'en a rien dit. L'inscription en vers est incontestablement celle qu'a rétablie M. Léon Renier, d'après deux copies de M. Vieille et de M. de Caussade, et au moyen aussi d'une photographie du général de Creully; elle figure dans le *Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie,* sous le nº 3,573, mais elle n'a que huit vers qui commencent par celui-ci :

Anthea cornigeri sacris adjuncta tonantis.

M. Delaporte ferait bien de nous en adresser un estampage ainsi qu'une nouvelle empreinte de ce texte qui ne lui rappelait rien à lui de connu; peut-être était-il phénicien, car il ne faut pas oublier que, d'après Josèphe, Auzia avait été fondée par le tyrien Ithobaal *(Antiquités Judaïques,* livre VIII, chap. VII).

29 novembre 1878.

L'inscription suivante a été trouvée à Aïn-Bessem, dans les ruines que vous avez identifiées avec celles du *Fort Hexagonal* de l'époque byzantine. C'est un texte intéressant, parce qu'il porte une date et qu'il est, très probablement, le premier de ce genre que l'on ait découvert ici. Il est placé, ainsi que cela se voit souvent, à l'extrémité d'une pierre tombale, en forme de berceau, laquelle a 0m93 centimètres de longueur totale et 0m54 de large. Le cadre coupe tout cet espace, moins une bordure étroite de 0m05 centimètres, puisqu'il a 0m44 centimètres; sa hauteur, 0m30 centimètres, est celle de la partie droite de la pierre, et la flèche de la courbe qui se développe au-dessus est de 0m15 centimètres; le cadre est divisé, dans le sens de sa largeur, en deux parties; l'inscription occupe la partie gauche; la voici :

D M S	
I N A L N I	
A - S A T V R N I	
N A - V - A - X L - M -	
V I - D - X v - C V I - P R	
O - P I E T A T E - V A L	
E R I V S - L V C I A	*Partie restée vide.*
N V S - M A R I T -	
E I V S - F E C I T - V N	
A - C V M - F I L I I S - S V I S	
A - P - C C X X X I -	
0m22	0m22

Ce qui se lit :

Diis Manibus Sacrum. — Inalnia Saturnina. Vixit annis Quadraginta. Menses sex. Dies Quindecim. Cui. pro. pietate. Valerius Lucianus maritus ejus fecit. una cum filiis suis. Anno Provinciale CCXXXI.

Les lettres ont 2 centimètres de hauteur.

Mais ce qu'il y a surtout d'essentiel dans cette inscription est sa date. L'an 231 de la Province, c'est-à-dire de la réunion de la Mauritanie Césarienne à l'Empire, sous l'empereur Claude, répondant à l'an 40 de l'ère vulgaire, ceci nous reporte à 271. C'est l'année magistrale des

grands combats d'Aurélien contre les sauvages de la Germanie qui avaient osé menacer Rome ; au même instant, l'Afrique n'est occupée que des impolitiques persécutions de l'administration romaine contre les Chrétiens. Est-ce un des incidents de ces luttes stériles qui est cause que la partie droite du cadre de notre inscription est restée vide ? Dans tous les cas, il résulte bien positivement du texte qui occupe sa partie gauche, qu'une tranquillité relative régnait alors dans le pays où s'élève aujourd'hui Aïn-Bessem, que des Latins y jouissaient paisiblement de leurs droits.

Près de la pierre tombale sur laquelle se lit l'inscription d'Inalnia Saturnina, on a ramassé trois pièces en bronze, un Trajan, un Antonin-le-Pieux et un Maximin Ier. Les deux premières sont un peu frustes, la troisième est très bien conservée ; elle porte sur la face : IMP. MAXIMINVS-PIVS-AVG. autour d'une tête laurée tournée à droite ; au revers, dans le champ, la figure de la Paix de face, tenant, à droite, une branche d'olivier, à gauche, une corne d'abondance, et à l'entour, PAX-AVGVSTI-S-C-, allusion à la pacification de la Germanie qui avait eu lieu en 236. On voit que ceci n'a que peu de rapports avec le monument de Valerius Lucianus. J'ai aussi trouvé un très gros clou en fer fixé dans une pierre, un fragment de bronze assez fort, mais informe, qui pouvait être la tête d'une grosse épingle de femme ; enfin, un fragment de verre très beau qui paraît avoir appartenu à une coupe. Je conserve tous ces objets dans ma collection jusqu'à ce que la municipalité d'Aumale se décide à créer un musée.

(A suivre.) O. MAC CARTHY.

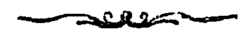


TABLE DES MATIÈRES

DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE

— 1880 —

ARTICLES DE FONDS

MM. PAGES



Achevé d'imprimer sur les presses
de l'OFFICE DES PUBLICATIONS
UNIVERSITAIRES

1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

Edition n° 2119 —— 08 —— 85